

# **HISTOIRE DE L'HELLÉNISME**

## **TOME TROISIÈME. - HISTOIRE DES SUCCESEURS D'ALEXANDRE (ÉPIGONES)**

**Johann-Gustav DROYSEN**

Traduite de l'allemand sous la direction d'Auguste BOUCHÉ-LECLERCQ

PARIS - ERNEST LEROUX, ÉDITEUR - 1885

## **LIVRE PREMIER**

### **CHAPITRE PREMIER.**

Base géographique de l'histoire. - Évolution issue et affranchie du milieu local. - La civilisation grecque. - Rôle d'Alexandre. - Fondations de villes. - Le royaume des Lagides. - Le royaume des Séleucides. - L'Inde. - L'Atropatène. - L'Asie-Mineure. - Les Galates. - La Macédoine. - Les Grecs. - L'Épire. - Coup d'œil rétrospectif. - Les Grecs en Sicile et en Italie.

### **CHAPITRE DEUXIÈME.**

Tarente et la coalition des Italiens. - Victoires de Rome - Tarente négocie avec Pyrrhos. - Arrivée de Pyrrhos en Italie. - Première année de la guerre. - Victoire d'Héraclée. - Pyrrhos devant Rome. - Retraite. - Négociations. - Deuxième année de la guerre. - Bataille d'Ausculum. - La Sicile et les Carthaginois. - Pyrrhos en Sicile. - Siège de Lilybée. - Sédition. - Retour de Pyrrhos. —Bataille de Bénévent. - Rentrée de Pyrrhos en Épire, - Romains et Carthaginois devant Tarente. - Toute l'Italie devient romaine.

### **CHAPITRE TROISIÈME.**

L'invasion gauloise. - Antigone et Nicomède contre Antiochos. - Antigone en Macédoine. - Victoire de Pyrrhos sur Antigone. - Pyrrhos contre Sparte. - Sa mort devant Argos. - Pacification de la Grèce. - La guerre de Chrémonide. - La Macédoine au rang de grande puissance. - Victoire d'Antiochos sur les Galates. - Ptolémée Philadelphie. - Guerre de Cyrène. - Première guerre de Syrie. - Mort d'Antiochos. - Coup d'œil général.

## **LIVRE DEUXIÈME**

### **CHAPITRE PREMIER.**

Le système des États de l'Occident. - Rome et Carthage, - Situation politique de la Sicile : Hiéron et les Mamertins. - La première guerre punique. - La politique orientale. - Guerres de l'Égypte dans le Sud. - Mort de Magas. - Antiochos II. - La guerre de la succession de Bithynie. - Antiochos en Thrace. - La deuxième guerre de Syrie ; Démétrios à Cyrène ; situation de la Grèce ; la liberté de l'Ionie ; la liberté à Mégalopolis, à Sicyone ; mort de Démétrios ; paix. - L'Orient séleucide ; l'empire d'Açoka ; l'Atropatène ; fondation des royaumes de Bactriane et de Parthie ; royaumes des satrapes.

## **CHAPITRE DEUXIÈME.**

La paix. - Mort d'Antiochos II. - Meurtre de Bérénice. - La troisième guerre de Syrie ; morcellement de l'empire séleucide ; Antiochos Hiérax en Asie-Mineure ; la guerre entre frères ; paix de 239. - La liberté à Cyrène. - La guerre entre l'Égypte et la Macédoine ; Rhodes contre l'Égypte. La ligue achéenne. - Première stratégie d'Aratos. - Prise de Corinthe. - Réformes d'Agis. - Agis et Aratos contre Antigone et les Macédoniens. - Mort d'Agis. - Paix en Grèce. - État de la Grèce. - Mort d'Antigone.

## **LIVRE TROISIÈME**

### **CHAPITRE PREMIER.**

Paix générale. - Expédition de Séleucos en Orient. - Soulèvement à Antioche. - Victoire d'Attale sur les Galates. - Deuxième guerre entre Séleucos et Antiochos. - Paix. - Agression d'Antiochos contre les Lagides. - Antiochos vaincu par Attale ; sa mort. - L'Acarnanie demande le secours de Rome. - Chute de la royauté en Épire. - Démétrios contre les Dardaniens. - Alliance des Étoliens et des Achéens. - La guerre de Démétrios. - Lydiade. - Paix en Grèce. - Les Illyriens et leurs pirateries. - Rome contre l'Illyrie. - Mort de Démétrios. - Extension de la Ligue achéenne. - Statuts de la confédération. - Rome et la Grèce. - Débuts d'Antigone II. - Antigone occupe la Carie.

### **CHAPITRE DEUXIÈME.**

Cléomène roi à Sparte. - La première lutte contre les Achéens. - Bataille du Lycée. - Bataille de Leuctres (Ladocia). - Plan de Cléomène. - Réforme de Cléomène. — Discordes intérieures de la confédération. - Aratos négocie avec Antigone. - Bataille de l'Hécatombeon. - Les Achéens partisans de Cléomène. - Efforts contraires d'Aratos. - La guerre recommence. - Défection des villes achéennes. - Puissance dictatoriale d'Aratos. - Première campagne d'Antigone. - Alliance de Cléomène avec l'Égypte. - Séleucos contre l'Asie-Mineure. - Deuxième campagne d'Antigone. - Prise de Mégalopolis. - Soulèvement en Médie et en Perse. - Guerre en Cœlé-Syrie. - Antigone cède la Carie. - Troisième campagne d'Antigone. - Bataille de Sellasie. - La restauration à Sparte. - L'unité de la Grèce. - Cléomène en Égypte. - Conclusion.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE PREMIER.

Base géographique de l'histoire. — Évolution issue et affranchie du milieu local. — La civilisation grecque. — Rôle d'Alexandre. — Fondations de villes — Le royaume des Lagides. — Le royaume des Séleucides. — Chicle. — L'Atropatène. — L'Asie-Mineure. — Les Galates. — La Macédoine. — Les Grecs. — L'Épire. — Coup d'œil rétrospectif.  
Les Grecs en Sicile et en Italie.

Si l'on embrasse du regard la vie historique du monde ancien, elle se montre partagée, au point de vue de l'espace, en deux grands cercles dont les centres sont de caractère aussi opposé que leurs périphéries.

De la rive occidentale de l'Indus à l'Arménie s'étend un vaste plateau, déprimé et désert à l'intérieur, entouré d'une enceinte de montagnes généralement bien arrosées et habité par des montagnards belliqueux. Dans l'angle nord-est, les montagnes qui bordent ce plateau se relient aux montagnes gigantesques de la Haute-Asie, tandis qu'à l'ouest, où elles sont comme ramassées en forme de nœud dans les régions de l'Arménie, elles se ramifient vers le nord, l'ouest et le sud, en donnant naissance aux chaînes du Caucase, de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Sur les pentes de ce plateau iranien se répète avec une remarquable uniformité le système hydrographique des fleuves doubles avec leurs riches bassins : à l'ouest, les pays fertiles de l'Euphrate et du Tigre, séparés de la péninsule Arabique par un désert ; à l'est, l'Indus et le Sadlatj, artères principales du riche Pandjab, également séparés du cœur de l'Inde brahmanique par un désert, — deux bassins inclinés l'un et l'autre, l'indien aussi bien que l'araméen, vers la mer du Sud ; — au nord, l'Oxus et l'Iaxarte, qui, aux temps anciens, versaient dans la mer Caspienne jadis plus étendue les eaux du bassin bactrien, borné vers le septentrion par le désert des hordes scythiques ; enfin, le bassin moins considérable du Kour et de l'Araxe, enclavé entre l'Arménie et le Caucase, séparé de la mer Noire par un massif montagneux et incliné vers le niveau plus bas de la mer Caspienne. Ainsi, ces quatre riches bassins rayonnent autour de ce centre médo-perse qui semble disposé comme une citadelle, une acropole, pour commander les bas pays d'alentour. Un caractère spécial à toute cette contrée, c'est le peu de développement des relations maritimes : des estuaires envasés, des mers sans profondeur, des côtes sablonneuses, empêchent le commerce d'outre-mer sur les rares plages de ces pays ; aux endroits où se trouvent des rivages hospitaliers et riches en ports, ces avantages demeurent sans emploi ; ce qui donne à l'Asie médo-perse sa physionomie propre, c'est son caractère continental.

Bien différente est la région occidentale, domaine de l'ancien monde historique. En Asie, le centre est formé par des massifs dont les pentes s'abaissent tout autour en riches bassins ; ici c'est une mer ouverte et hospitalière, et, tout autour, des contreforts montagneux qui s'y enfoncent, soit avec le caractère monotone des hauts plateaux africains, soit avec la riche variété des golfes et des îles de la Grèce : là les pays civilisés sont séparés par une région

intermédiaire, difficile à gravir, hantée de tribus pillardes, et dont l'intérieur est désert ; ici tout converge vers la mer qui est centre et lien, tout porte aux relations, au mouvement de va-et-vient, à l'assimilation mutuelle. Mais les côtes septentrionales de cette Méditerranée ont des formes infiniment plus variées et plus découpées que les côtes méridionales, celles d'Afrique. Ici, dans le Sud, à la saillie des montagnes fait suite le désert, la vaste et brillante solitude qui parfois descend jusqu'à la côte même, ou bien un torrent isolé bouillonne entre des rochers, au fond d'une gorge étroite qu'environne et menace le désert, et arrive tari à son embouchure : là-haut, au nord de la mer, derrière les vigoureuses saillies que forment les îles et presque-îles, derrière les échancrures profondes des golfes, s'étend une large zone alpestre, barrière trouée çà et là par des cours d'eau, sillonnée de cols élevés qui permettent de la franchir. Au delà, de nouveaux versants, des fleuves innombrables qui descendent vers d'autres mers assez voisines : c'est le théâtre réservé à une histoire future. De même que cette région centrale de l'Orient dont nous parlions tout à l'heure s'adosse à un autre continent oriental, plus vaste et plus compacte encore, à un pays sans histoire, pour ainsi dire, de même la Méditerranée s'ouvre sur le vaste Océan occidental, dont les golfes reçoivent précisément ces fleuves et baignent ces pays de l'avenir.

C'est ainsi que les deux mondes de l'Orient et de l'Occident se séparent, si on les envisage par leurs contrastes. Mais, à l'endroit où ils se touchent, avec quelle cohésion merveilleuse ils s'enlacent ! L'Égypte et l'Asie-Mineure, la côte de la Syrie et de la Grèce, voilà les pays placés dans cette importante situation intermédiaire.

C'est sur la lisière des déserts africains, dans les temples luxueux des fétiches égyptiens, que commence à poindre l'aurore des souvenirs historiques. Les Pharaons ont poussé leurs victoires vers l'Orient, vers la Colchide, vers l'Hellespont ; d'antiques monuments en font mention encore : mais la grandeur de l'Égypte est déjà passée quand la vie historique des autres peuples s'éveille ; l'Afrique n'a pu faire surgir de son sein une nouvelle force historique.

Comme l'Égypte tient à l'Afrique, l'Asie-Mineure se relie à l'Europe. L'Égypte est uniforme et fermée ; l'Asie-Mineure, avec ses côtes de formes plus riches, est ouverte et accessible ; à l'intérieur, elle est pleine de chaînes de montagnes et de hauts plateaux, rendez-vous tumultueux des peuples dont le flot roule entre l'Asie et l'Europe, morcelée entre des tribus diverses, oscillant sans fin entre l'Orient et l'Occident sans pouvoir s'affermir sur sa base et arriver à l'unité.

La côte de Syrie est toute à l'Asie ; toute à l'Europe est la Grèce : mais ces pays empiètent l'un et l'autre sur le monde opposé. Durant des siècles, les Carthaginois dominent la Méditerranée ; Bédouins de la mer, ils vagabondent et trafiquent sur toutes les côtes, voisines ou lointaines ; la Phénicie se continue et reflurit dans ses colonies, à Carthage, en Espagne, dans les fies, tandis qu'elle dépérit sur son propre sol. Et la Grèce à son tour, tournant vers l'Orient comme vers l'Occident son indescriptible activité, après avoir planté sur toutes les côtes d'alentour d'innombrables rejetons, fait pénétrer ses armes et ses conquêtes jusqu'au plateau central de l'Iran, s'installe sur cette haute forteresse comme dans les plaines basses qui les environnent, remplit encore l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte même, et, appuyée sur l'Asie et l'Afrique, domine le bassin oriental de la Méditerranée, comme Carthage le bassin occidental. Il y a là un croisement des plus extraordinaires ; le vieil antagonisme de l'Asie et de l'Europe

semble ici avoir échangé ses rôles ; la donnée originelle, l'œuvre de la nature, est vaincue par le résultat de l'histoire et ne compte plus.

Puis Rome s'élève à la domination de l'Italie ; elle s'enfonce comme un coin entre l'Occident carthaginois et l'Orient hellénistique. Quand enfin elle a remporté la victoire sur l'un et sur l'autre, le massif central de l'Asie occidentale est, lui aussi, conquis de haute lutte par un peuple nouveau : comme les Romains sur le bassin de la Méditerranée, les Parthes règnent de l'Indus à l'Arménie. Voilà reformés les deux grands domaines entre lesquels l'histoire se partage ; mais leur contenu comme leur ressort est changé, et, après une longue et inquiète oscillation, du Nord se ruent les Germains, du Sud les Arabes, pour déplacer entièrement le centre de gravité de la vie historique.

Telles sont, considérées dans leur plus grande généralité, les conditions géographiques qui servent de base à l'évolution de l'histoire ancienne dans son ensemble. Mais les données géographiques, les particularités locales, interviennent encore essentiellement d'une autre manière. C'est sur elles que repose le caractère païen de l'antiquité.

En ces contrées dont on vient de parler, aussi loin que puisse atteindre dans le passé le souvenir de l'histoire, nous trouvons les peuples, les différentes races nettement séparées, indépendantes les unes des autres, cantonnées dans des domaines circonscrits avec précision ; elles sont comme un produit de tel pays, de tel sol ; elles lui sont, pour ainsi dire, incorporées de par les lois de l'histoire naturelle ; l'existence humaine, encore absorbée dans la vie de la Nature, reçoit d'elle sa direction, son type. Qui pourrait décrire le premier éveil de l'esprit ? Il est déjà présent dans le premier mot ; dans le son même de ce mot se trouve pour lui une analogie toute mystérieuse avec l'objet qu'il signifie ; l'esprit se forme à lui-même la sphère où il affirme son existence. C'est ainsi qu'il commence à faire sienne cette Nature qui l'environne et avec laquelle il est en rapport. Mais elle est seule encore la source de ses acquisitions, le but de ses efforts. Entre les dangers qu'elle présente, les besoins qu'elle éveille et les moyens par lesquels l'homme y pourvoit, il y a une certaine ressemblance ; la nourriture, la manière de vivre, la coutume, c'est elle qui les détermine ; elle est le sol sur lequel l'esprit se développe, le sein maternel dont il travaille à s'arracher. De quelque origine que vienne le pressentiment de puissances supérieures et divines, il exige pour ces concepts un lieu, une forme, une existence déterminée. C'est là, c'est dans l'activité créatrice de la Nature qu'elles existent ; c'est là qu'on les contemple, de là que vient leur nom, leur image ; en elles-mêmes, elles ne sont qu'une conception, un mot pour désigner cette Nature, cette sorte d'adaptation au milieu environnant. Et pourtant ce sont ces puissances qui passent pour avoir établi la discipline de la vie, la civilisation, elles qui ont donné les lois, fondé l'État ; l'État, comme tout particulier, est placé sous leur sauvegarde ; le culte, qui réunit leurs fidèles, pénètre à fond la vie de l'individu aussi bien que la loi de l'État et l'organisme de la cité. C'est ainsi qu'à l'exclusivisme local s'ajoute la fusion la plus intime de l'État et de la Religion ; c'est par là que s'achève la séparation dédaigneuse d'un peuple à l'autre et que chacun d'eux se concentre en lui-même. Replié sur soi, dans l'enceinte de son territoire, chaque peuple, par sa force intrinsèque, développée sur un sol uniquement à lui, élabore et manifeste réunis encore en faisceau les caractères immédiats de cet être propre que la Nature lui a assigné ; sa vie, celle que tonnait l'histoire, se passe à étudier, pénétrer, exprimer cette Nature qui est son principe.

Qu'ils sont loin, ces débuts de l'idéal de l'Humanité une, embrassant tous les peuples, d'un royaume unique qui n'est pas de ce monde, — cet idéal qui trouve son expression complète dans l'apparition du Sauveur ! Voilà le point vers lequel tend l'évolution du monde antique, de la société païenne ; c'est là qu'il faut se placer pour comprendre son histoire..

Il s'agit, au cours de cette histoire, de triompher de cette division, d'employer ses efforts à s'élever au-dessus de ces conditions locales et naturelles, de remplacer enfin l'évolution nationale par celle de la personne et par le développement de l'humanité en général, qui en est la conséquence. Le résultat le plus considérable que l'antiquité ait pu atteindre par ses propres forces, c'est la chute du paganisme.

Tout se précipite sans trêve vers ce but, avec une force croissante. En Orient, nous voyons l'un après l'autre maint peuple entrer dans l'histoire, se jeter sur ses voisins et les vaincre, dominer un certain temps, puis succomber devant un ennemi nouveau et plus puissant, jusqu'au jour où enfin les Perses subjuguent toute la partie de l'Orient quia subi à fond l'élaboration historique. Là, ce n'est pas chez un seul et unique peuple que se fait l'évolution vers des principes toujours plus hauts ; chaque peuple parcourt la carrière que lui a assignée la Nature ; puis, quand il est achevé en lui-même, entouré d'une riche civilisation nationale amassée par ses efforts, arts, sciences, connaissances de toute sorte, il succombe devant un autre peuple doté par nature d'un principe supérieur, et par conséquent destiné à la victoire. Mais ce principe supérieur lui-même, en tant qu'il est seulement national, ne peut pénétrer intimement et anoblir les vaincus ; il ne réussit qu'à les asservir et à les réduire au silence. L'Asie des Perses est un empire qui a de l'unité, mais cette unité réside seulement dans le souverain et les agents de son autorité ; les peuples gardent leurs dieux, leur langue, leurs usages et leurs lois, mais tout cela est tenu en mépris et simplement toléré ; l'indépendance nationale, le courage que donne la victoire, la sécurité et l'orgueil qu'inspire le sol natal, tout cela est perdu, et c'est là cependant pour les hommes asservis le dernier bien, celui qui leur appartient le plus en propre ; ils s'y attachent avec d'autant plus d'énergie.

Mais quelle transformation déjà ! Nous voyons pour ainsi dire les entrailles des peuples se déchirer. N'avaient-ils pas commencé par cette fusion intime de la religion et de l'État, de Dieu et du monde ? Voici que les deux éléments se séparent ; l'État antique est bouleversé ; ce n'est pas à la Divinité que les peuples renoncent, mais le monde n'est plus dans son sein ; il existe sans elle ; c'est, en face d'elle, un pur néant. Avec la chute de l'État sacré des temps anciens, sur les ruines de la théocratie se développe cet acosmisme, cette mise hors le monde du sentiment religieux, qui, sous cette forme, n'est d'abord que l'expression de l'impuissance et du désespoir.

Mais ce n'est là pas uniquement l'effet de cette ruine. Ce qui, on peut le dire, a fait la supériorité de la puissance persane, c'est que cette séparation a été chez elle le début et le principe originel ; c'est que, chez elle, l'État n'est plus sacerdotal, qu'il est au contraire et veut être royal ; c'est que, chez elle, on voit dans le monde une conquête à faire pour le royaume de la lumière, et dans l'homme le collaborateur de la Divinité. Rudes, sobres, vaillants, infatigables quand il s'agit d'accroître le royaume de la lumière, les Perses marchent à la conquête du monde ; c'est la première force morale de l'Asie, et aucun peuple de l'Orient ne peut lui résister.

C'est dans le monde grec qu'elle trouve sa limite. Un second centre de vie a commencé de s'y développer, riche, original, presque à tous égards l'antithèse la plus complète de l'Orient.

L'espace dans lequel se meut le monde grec n'est pas précisément grand ; mais quelle multiplicité de formes, quelle variété dans cette alternance de côtes et de régions intérieures, de vallées et de montagnes, de terre-ferme, de golfes, d'îles ! On y rencontre, à distance aussi courte que possible, le contraste le plus marqué des conditions naturelles déterminantes. Tel le pays, telle la population ; une- infinité de petites tribus, indépendantes et nettement séparées les unes des autres, d'une mobilité extrême, toujours en querelle ou en lutte, dirigées uniquement par les influences les plus individuelles de leur habitat en ce qui concerne leur manière de vivre, d'agir, de penser, toutes repliées sur elles-mêmes. Ce n'est pas un néant à leurs yeux que cette Nature avec laquelle elles sont familières ; en elle vit et opère la Divinité, qui est sa vie, son épiphanie, sa personnalité, la Divinité, c'est-à-dire une légion innombrable de figures divines, innombrables comme ces petites tribus et associations qui les adorent. Et pourtant, dans toutes ces tribus, dans leurs cultes et usages locaux, dans la variété de leurs dialectes, il y a une certaine parenté ; la proximité, les relations indispensables avec les tribus voisines les obligent à l'accord et à l'assimilation mutuelle ; les divinités de diverses tribus et de divers lieux commencent à se grouper en cénacles divins, les légendes sacrées à se relier les unes aux autres, à se fondre, à s'engager dans des combinaisons nouvelles. Et à mesure que le symbolisme obscur des anciens cultes naturalistes fixés en des lieux déterminés fait place au caractère humain et moral, on voit se dégager de plus en plus nette et planer au-dessus du particularisme des petites tribus et des dialectes locaux l'idée d'une nationalité hellénique collective. Vers le temps où se crée l'empire perse, cette idée est déjà toute formée, bien qu'elle n'ait pas encore pris son ampleur définitive.

C'est ainsi que nous voyons, dès le début, les tribus grecques s'élever au-dessus des influences naturelles qui tenaient enchaîné le vieil Orient. Elles ne sont point fermées à la manière de castes, et le culte des dieux n'appartient pas à une classe spéciale, à un ordre sacerdotal ; elles n'ont point de sainte Écriture qui serve de base ou de limite à leur évolution ultérieure, point de hiérarchie qu'il faille conserver comme une copie d'un ordre établi par la volonté divine, point de royauté commune qui puisse imposer plus longtemps à leur développement une marche concentrique. A mesure que devient plus large et plus libre la façon dont elles comprennent le monde, leurs idées religieuses se transforment, et le sentiment de plus en plus vigoureusement accusé de la personnalité détache les esprits, travaillés par une métamorphose de plus en plus rapide, des coutumes indigènes et des traditions léguées par les ancêtres. Autant les peuples de l'Orient restent stationnaires et immobilisés à un certain niveau, autant la vie grecque est mouvementée, variée, progressant à la fois par assimilation et par l'effet de ses aptitudes innées. Et c'est un labeur infatigable, un déploiement incessant d'initiative hardie et d'énergie pour la lutte, en tous lieux, en tous sens ; ce n'est point ici ou là, sous telle ou telle forme, qu'apparaît le génie propre de la race hellénique : la Sicile, l'Ionie, les Doriens, les îles, tous ces groupes prennent part à l'œuvre commune ; ce n'est qu'une fois unis qu'ils constituent le monde grec, ce monde qui afflue en masse aux fêtes du dieu d'Olympie pour contempler les jeux et se contempler lui-même.

Et quelle est cette œuvre commune ? C'est ce qui apparaît pour la première fois en Grèce aux yeux de l'histoire, un mouvement qui y acquiert une merveilleuse



énergie ; c'est précisément l'expression de ce progrès qui, dépassant toujours les données actuelles, le présent, le réel, cherche à concevoir, à exprimer, à réaliser dans la pratique sa fin idéale, pour partir ensuite des réalités transformées et commencer à nouveau le même effort, avec l'ambition d'aller plus avant. Appelons cela civilisation.

A l'époque où commence la puissance des Perses, cette civilisation traversait une crise importante et entrait dans une phase nouvelle. Le fond naturaliste des religions helléniques avait été comme étouffé sous les fictions poétiques, les mythes issus de l'épopée ; il était devenu méconnaissable ; les forces naturelles avaient été transformées en héros, leur action en exploits et en épreuves ; la mythologie, et jusqu'à un certain point la religion, perdit la notion des rapports qui rattachaient les puissances divines aux réalités naturelles ; la réflexion naissante commença en même temps à collectionner ces mythes comme une histoire purement extérieure et à les critiquer, à vouloir retrouver ces rapports oubliés et à les chercher en dehors du domaine de la religion. C'est à ce moment que naquit la prose : on commença à décrire les peuples et leur passé ; la philosophie naturaliste fit ses débuts en Ionie ; Pythagore trouva dans le mystère des nombres, dans les rapports de quantité, le principe des choses ; les Éléates découvrirent le néant de l'existence. En même temps, la poésie s'est enrichie d'une forme nouvelle, le drame ; tolites ces figures, qui, jadis à l'état de concepts religieux, étaient devenues plus tard dans les chants épiques des types créés par l'imagination éprise du beau, elle les amène dans leur réalité palpable, comme personnes agissantes et souffrantes, sous les yeux du spectateur : elle parcourt tout le cycle des légendes sacrées, mais elle les groupe et les façonne d'après des points de vue nouveaux, d'après des préoccupations morales ; elle en montre le résultat dans les vieilles institutions religieuses, les temples et les fêtes des dieux, les fondations archaïques des cités, les origines des tribus et des peuples ; elle donne de ce qui existe, de ce que l'on croit, une explication nouvelle, conforme aux exigences d'une conscience plus développée et d'une morale plus haute.

On en est déjà là, en effet. Ce qui existe ne vaut pas par le fait de son existence ; il faut qu'on ait conscience de son droit d'être et d'être respecté, et la sophistique travaille à étendre cette exigence à toutes les faces de la réalité, à scruter en toutes choses les causes et les fins dernières. Appliqué à la politique, le même principe essaie de se réaliser dans la démocratie d'Athènes, en opposition absolue avec Sparte et son organisation fondée sur une tradition immuable ; l'Hellade prend parti pour et contre ce mouvement ; une lutte s'engage qui, pour la première fois dans l'histoire, suscite un conflit non pas simplement de peuple à peuple, de masse contre masse, mais de principes contre d'autres principes. En apparence, c'est bien Athènes qui succombe ; mais les idées de l'âge nouveau se propagent en tous lieux avec une force d'expansion irrésistible ; la démocratie, le libre examen, la science au service de la critique, commencent à dominer le monde hellénique.

On voit encore debout les États helléniques avec leurs formes multiples, en plein courant de tradition, attachés au culte de divinités locales, tous vieux organismes qui n'ont plus qu'une existence de fait ; l'État ne connaît nulle part d'autre forme que celle de la « cité » ; aucune distinction entre le régime de la commune et celui de l'État. Mais au-dessus d'eux s'élève, non sans prétendre à transformer la réalité dont elle s'est déjà si fort éloignée, la politique spéculative qui fait invasion çà et là et rencontre par moment le succès avec Critias, Épaminondas, Dion. Comme on voit, à la place des vieilles villes tortueuses, telles que les

avaient faites le temps et le besoin, s'élever des villes neuves, avec de larges rues droites et des quartiers régulièrement divisés, de même, dans les constitutions, les nouvelles tendances rationalistes commencent à se faire jour. C'est la phase la plus importante qu'il y ait eu dans l'évolution du génie grec. Ne nous méprenons point sur cette époque : ce qui nous paraît, à nous, le fondement de l'ordre social, la liberté et le droit de l'individu, est apparu dans le monde grec comme une corruption des mœurs du bon vieux temps. En ce temps-là, il allait de soi que les individus n'existent qu'en vue de l'État et par lui ; ils s'absorbent complètement en lui ; aucune possibilité pour eux d'arriver à une existence indépendante, si ce n'est dans son sein. De relations privées, purement humaines, il n'en est pas question encore ; on est citoyen, et rien que citoyen. Alors commence cette profonde transformation ; la sophistique et la démocratie des derniers temps opposent au droit du citoyen celui de l'homme, à l'intérêt de l'État celui de l'individu ; l'État n'a plus le pouvoir d'appeler entièrement et pleinement siens des hommes qui acceptent simplement ses honneurs et ses devoirs. Et cependant, il ne parvient pas davantage à se transformer en une simple expression géographique ; entre les habitants du pays, la noblesse de naissance, l'honneur d'être né citoyen de ce pays, confère seul, après comme avant, le droit de participer à sa souveraineté, à ses droits régaliens, à la jouissance de dignités souvent lucratives. Déjà l'on a perdu l'habitude d'associer au droit de bourgeoisie le devoir de porter les armes ; on confie le soin de défendre la patrie à des mercenaires, et l'intérêt privé des citoyens associés, la crainte de prestations extraordinaires, d'efforts exceptionnels, d'une rébellion possible des sujets que l'on continue à opprimer sans scrupule à son propre bénéfice, voilà ce qui dirige la politique de ces États républicains. Partout on sent l'antagonisme entre les rapports fondés sur la tradition et des idées plus avancées, entre les habitudes et les maximes de l'ancienne politique et les suggestions des théories nouvelles ; au dedans comme au dehors, les États sont détachés de leurs anciennes bases sans en avoir trouvé de nouvelles ; c'est un état d'inquiétude et de faiblesse, la genèse d'un âge nouveau.

Cet âge nouveau, c'est la théorie qui cherche à s'en emparer. Elle revient sciemment aux vieux principes qui servaient de base à la vie sociale. L'État est l'être préexistant ; c'est pour lui et par lui qu'existent les individus. Mais, par le fait même que cette entité générale veut être telle et s'imposer pour telle, le concept de l'État, élevé à cette hauteur, devient une puissance supérieure aux droits déjà reconnus des individus, une abstraction supérieure à la société civile : il ne consiste plus dans la libre et active coopération de tous ; il aspire à s'incarner dans quelques hommes ou même dans un seul, en assignant aux autres le rôle passif ; ceux qui exercent un métier vil doivent être exclus des charges et des tribunaux ; on doit les considérer comme des citoyens incomplets ; il faut appliquer la division du travail, non seulement aux besoins indispensables de la vie, mais encore à l'administration de l'État et à l'organisation militaire. Dans ces propositions et autres semblables de la politique aristotélicienne, on sent la transformation qui s'est opérée dans les idées de cette époque. La tendance est d'introduire dans les constitutions des cadres dans lesquels les différences naturelles n'aient plus d'effet par elles-mêmes le temps où « la cité » était la dernière unité politique, la monade, pour ainsi dire, de la vie politique, ce temps n'est plus, et l'esprit démocratique de l'époque, joint à l'exclusion des esclaves et des étrangers, rend impossible le développement de nouvelles formations organiques au sein de la bourgeoisie elle-même ; toute tentative dans ce sens produit non pas des classes, mais des factions. La théorie,

dérivée comme elle l'est des anciennes institutions historiques, est partout insuffisante ; les besoins 'éveillés aspirent à d'autres remèdes. Les tendances nouvelles tournent leur énergie du côté opposé : ces unités politiques elles-mêmes doivent être absorbées par des collectivités plus larges et plus compréhensives ; il faut que du régime de la cité on s'élève à celui de l'État, et que, dans ces États, la cité se réduise à l'autonomie communale, de façon cependant qu'elle trouve dans l'association générale son droit et sa garantie.

Pour arriver là, il y a, ce semble, deux voies possibles, le système fédératif ou le régime monarchique ; ce sont les deux principes de l'époque hellénistique. Sans doute, dès le début de l'histoire grecque, la tendance fédéraliste s'est manifestée sous les formes les plus diverses ; mais le travail d'émiettement et d'isolement qui caractérise le développement des institutions grecques finit par dissoudre les amphictyonies, les associations et corporations qui avaient pour lien une fête religieuse ou la communauté de race ; ou on ne trouva pas le moyen d'accorder la liberté des républiques particulières avec les exigences d'une fédération, ou encore le pacte fédéral fournit à une ville en particulier un prétexte pour s'emparer de l'hégémonie, hégémonie qui réussit à substituer à l'égalité des droits la domination et la sujétion. Telle fut Athènes sous Périclès, telle Sparte après sa victoire sur Athènes, Thèbes une fois qu'elle eut pris son essor ; même la seconde Ligue athénienne ne fut qu'une tentative faite par Athènes pour recouvrer, aux dépens de ses nouveaux alliés, sa suprématie perdue. Ce goût de domination, renaissant sans cesse, provoquait sans cesse de nouvelles rébellions ; il n'y avait plus entre les États d'autre droit que les conventions et la force ; l'absence d'un droit international réduisit la Grèce en atomes.

Or, à ce moment déjà, les tendances monarchiques avaient pris une forme plus arrêtée. Elles aussi se sont essayées aux époques les plus reculées de l'histoire grecque ; après la chute de la royauté héroïque et mêlées aux premiers symptômes du mouvement démocratique, elles s'étaient manifestées çà et là, plus tenaces et durables en Sicile que partout ailleurs : le tyran n'était que le premier, le plus riche, le plus puissant des citoyens. Pour fonder ce qu'Aristote appelle la royauté absolue, il fallait que l'État, en tant que puissance, fût aux mains d'un seul. Alcibiade pressentit, Denys l'Ancien essaya d'appliquer ce régime : la Thessalie suivit à son tour le mouvement. Mais ce n'est que dans le royaume de Macédoine, où s'était implantée de longue date une dynastie héréditaire et où les vieilles coutumes populaires n'avaient point été altérées par l'institution de cités républicaines, que ces aspirations purent être complètement réalisées.

A ce moment s'ouvre une crise remarquable. Les deux systèmes, monarchique et fédératif, semblent vouloir se fondre en un seul. Philippe écrase les forces divisées de la Grèce, puis il ressuscite l'ancienne amphictyonie ; il groupe les républiques grecques dans le synédron de Corinthe ; il se fait nommer généralissime des Grecs confédérés : indépendants à l'intérieur, ils doivent former un tout pour lutter contre les Barbares ; il semble enfin, que l'unité et la liberté, ces principes antagonistes, vont se réconcilier. Mais la puissance de Philippe, d'Alexandre est trop prépondérante pour que les cités ne se sentent pas menacées dans leur autonomie intérieure, et leurs propres instincts trop impérieux pour qu'elles négligent la première occasion de déchirer le pacte fédéral. Quel acharnement dans les luttes de la Grèce au temps des Diadoques ! Sans cesse retentit l'appel à la liberté ; mais la liberté n'a plus d'asile nulle part, puisqu'elle a fait fi de son dernier recours et de sa dernière chance, l'unité. Aux anciennes républiques disséminées et isolées il ne reste plus que le sentiment de

leur impuissance et de douloureux souvenirs : la vie de la Grèce semble complètement éteinte. Mais de la racine du tronc desséché, selon l'expression d'un auteur ancien, s'élançait une pousse nouvelle : la Ligue achéenne réalise enfin ces tendances fédératives. Égalité des droits entre les villes confédérées, souveraineté collective de l'association et indépendance communale de chaque associée, tels sont les traits essentiels de cette Ligue qui, en opposition directe avec le particularisme multiple des époques antérieures, représente non pas seule, mais plus complètement que tout autre essai, une forme bien caractérisée de l'évolution politique propre à l'âge nouveau.

En face de ce système apparaissent les tendances monarchiques. Les conquêtes d'Alexandre en Asie leur ont donné de l'espace pour se développer ; le démembrement rapide de son empire leur donne occasion de revêtir des formes diverses. La littérature de l'époque qui suit immédiatement sa mort a produit quantité d'écrits sur la royauté ; la spéculation s'est exercée de mille manières sur les institutions nouvelles ; elle domine les conceptions issues à cette époque de la fantaisie historique. Ces conquêtes, c'est un roi à la tête d'une armée nationale, c'est le stratège du monde grec à l'apogée de sa civilisation qui les a faites ; les armes macédoniennes et la culture grecque sont les soutiens les plus immédiats des nouveaux empires ; une infinie variété de droits, de constitutions, de civilisations, de cultes, se trouve résumée dans un intérêt nouveau, celui de l'État, qui, sans être issu de ces éléments préexistants, sans être engagé avec eux dans des combinaisons naturelles, ayant son domaine à part et concentré en lui-même, plane au-dessus d'eux, qui, entouré d'autres États fondés de la même manière, prend pour règle de ses rapports avec eux les intérêts de dynastie et de territoire, et pour base de son droit la reconnaissance et la garantie réciproque de ses congénères. Tous ces royaumes sont appuyés sur des armées permanentes ; au dehors et au dedans, ils prennent la forme d'un corps social unique, qui absorbe tous les droits et toutes les facultés de ses membres, régi par une administration centrale dont le point d'attache est la cour et le cabinet du roi. Et ce roi lui-même, en tant que personnification de l'État, est un objet de vénération et de culte, comme jadis les divinités Poliades dans lesquelles les anciennes républiques incarnaient l'idée de l'État et qu'ils révéraient comme une puissance réelle. Il y a opposition absolue entre l'État et la Religion, qui étaient pourtant complètement fusionnés jadis.

Le voilà bien loin maintenant de ses origines, l'État hellénique : il ne se ressemble plus à lui-même ; mais cependant c'est spontanément, par son évolution propre, qu'il en est arrivé à ces formes hellénistiques. Le temps n'est plus où l'on pouvait n'être qu'Athénien, Spartiate, Tarentin, que citoyen enfin : il est devenu possible de faire à la vie privée sa place, et le changement survenu dans les idées trouve dans la doctrine d'Épicure son expression et sa formule. Il y a même de plus larges brèches ouvertes dans l'exclusivisme d'autrefois. Au début, c'étaient les villes, si minuscule que fût leur territoire, qui s'enfermaient dans l'isolement le plus jaloux : le citoyen de la ville voisine était déjà un étranger ; c'était un ennemi, si des traités spéciaux ou des associations religieuses ne garantissaient point la paix. Plus tard surgit l'idée de la communauté de race entre les Grecs ; on sentit alors d'autant plus vivement l'antagonisme entre Grecs et Barbares. Aristote dit encore que ceux-ci sont nés pour être esclaves<sup>1</sup> : il conseilla à Alexandre de traiter les Grecs en capitaine, les Barbares en maître : d'avoir pour ceux-là la sollicitude qu'on doit à des amis et

---

<sup>1</sup> ARISTOTE, *Politique*, I, 1, 5.

des parents, de procéder avec ceux-ci comme avec des plantes et des animaux<sup>1</sup>. Cet antagonisme, le dernier qui tint à une loi de nature, devait disparaître aussi. Alexandre entreprit ce grand œuvre : il ordonna à tous, dit un écrivain ancien<sup>2</sup>, de considérer comme leur patrie le monde, comme son acropole le camp, comme leurs parents les gens de bien, et comme étrangers les méchants. Le plan de république dressé par Zénon, le fondateur de l'école stoïcienne, et que l'on admire tant, dit le même auteur, se résume dans ce point capital : que nous ne devons plus habiter des villes et des bourgades régies chacune par des juridictions spéciales, mais regarder tous les hommes comme autant de compatriotes et de concitoyens ; qu'il ne doit plus y avoir qu'un même genre de vie, un même ordre, comme si l'humanité était un grand troupeau, vivant sur un pâturage commun. C'est la première fois qu'au-dessus des peuples, Grecs comme Barbares, s'étend l'idée d'une communauté unique, la première fois que les divers organismes politiques se sentent assis sur une base commune et se reconnaissent mutuellement : on assiste aux premiers essais d'un groupement d'États dont l'influence cherche à se faire sentir au delà des frontières du monde hellénisé, jusqu'à ce qu'un jour ce système rencontre dans les tendances cosmopolites de la République romaine ses limites et finalement sa ruine.

Nous trouvons dans tous les sens une évolution parallèle, une aptitude analogue de la race grecque à être la puissance universelle destinée à grouper sous son égide tous les peuples.

Les religions, nous l'avons vu, étaient l'expression la plus compréhensive des différences qui séparaient les peuples et les tribus. Nulle part elles n'apparaissent de bonne heure plus variées et plus diverses que chez les Hellènes. Le pressentiment de l'existence et de l'action de la Divinité, le besoin d'une Providence divine compatissante, contemplée d'abord dans la Nature, s'exprima sous la forme d'histoires saintes, d'événements analogues aux actes et aux épreuves de la vie humaine. Puis commença cette association des tribus, cette expansion des colonies helléniques, cette acclimatation de la race dans des régions nouvelles : partout le sentiment religieux trouva des excitants nouveaux ; la foi en travail accrut la masse vivante des croyances déjà acquises ; ce fut comme une végétation pullulante qui étendit ses rejetons de tous côtés et multiplia indéfiniment ses rameaux.

Mais c'est précisément cette poussée exubérante qui fit naître le besoin d'en tirer et d'en ordonner le produit. Car enfin, toutes ces histoires, ces généalogies et théogonies concordent-elles ensemble ? Formulées comme faits analogues aux événements humains, elles sont examinées, scrutées, rectifiées au même point de vue : le pragmatisme commence à décomposer le côté historique de la religion ; les histoires jadis sacrées apparaissent comme des jeux de l'imagination, comme de charmantes figures poétiques, qui peuvent être employées en poésie à de nouveaux usages et subir des modifications importantes. Jadis elles servaient à exprimer humainement ce que l'on voyait et la façon dont on le voyait, le monde tel qu'on le comprenait ; mais sont-elles une-réponse suffisante pour qui se-préoccupe des fondements même de l'Être ? Déjà la philosophie naturaliste s'avance au delà des anciennes cosmogonies : elle recherche les principes du monde, et par là même des dieux ; elle trouve une puissance spirituelle qui façonne une matière existante. Mais ce point de vue est

---

<sup>1</sup> ARISTOTE ap. [PLUTARQUE], *De fort. Alex.*, I, 6.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *loc. cit.*

bien vite dépassé ; on s'aperçoit que l'être est un non-être ; c'est la seule constatation dont on soit sûr. On est sur le point de nier les dieux, de rejeter avec eux ce qui n'a de valeur que comme règle ou institution divine : l'homme est la mesure de toutes choses. C'est la crise la plus périlleuse de cette évolution hardie. Mais elle poursuit sa marche sans trêve ni repos : l'Être suprême, ce n'est pas l'homme, c'est ce qui lui communique, par le fait qu'il y participe, sa dignité et sa force, le Bien, la Raison éternelle supérieure à tout devenir<sup>1</sup>, l'Un, éternellement vivant, absolument parfait, moteur universel qui est son propre but à lui-même et la fin suprême de tout ce qui n'arrive à exister qu'en lui empruntant son mouvement<sup>2</sup>. La philosophie grecque aboutit au plus pur, au plus noble déisme.

Mais que devenait, en face de ce déisme, la religion populaire avec ses dieux, ses mythes et ses légendes, ses sacrifices et ses cérémonies ? Il était impossible qu'elle n'en sentit aucune atteinte : l'atmosphère de la vie intellectuelle et politique était changée d'une manière générale, et ce changement, à lui seul, devait influencer de bien des façons sur la religion. Mais distinguons avec soin les diverses étapes de la vie religieuse. Sans doute, il y a là un fonds positif, dont on a conscience, auquel on croit ; mais ce n'est pas simplement de cette connaissance que procède le culte des puissances supérieures : ce culte est un besoin de l'âme humaine ; il ne trouve son repos et sa satisfaction que dans l'abandon dévoué à un être supérieur, quel que soit le nom et le symbole sous lequel on l'adore<sup>3</sup> ; et ce sentiment intime par excellence, inné, habituel, suit toujours sa voie, même alors que l'intelligence commence à entrer dans des voies nouvelles et à s'éloigner de plus en plus du point de départ. Les Athéniens rient des facéties irrévérencieuses de la comédie et admirent les propos hardis de Diagoras, mais ils célèbrent leurs Panathénées à l'ancienne mode, et les profanateurs des Mystères n'échappent point au châtement le plus sévère. La science elle-même cherche toujours à concilier les résultats de ses recherches avec la foi populaire, à les raccorder avec elle. Le soleil, la lune et les étoiles sont des êtres divins, dit Platon, mais visibles et engendrés ; ce sont les enfants du Père éternel : à côté d'eux, il y a d'autres dieux encore dont nous ne pouvons, avec nos seules forces, connaître et proclamer l'origine, mais en qui l'on doit croire, parce que leurs fils et leurs petits-fils ont enseigné et attesté aux hommes leur existence ; c'est seulement aux poètes et à leurs récits déshonorants qu'il faut se garder de croire<sup>4</sup>. Aristote trouve dans les sphères des étoiles, de celles qui sont mues directement par la divinité éternelle et sont ainsi éternelles elles-mêmes, ces dieux multiples dont les premiers ancêtres avaient eu connaissance ; seulement, il estime que nombre de détails mythiques y ont été rattachés par la suite en vue de persuader la multitude, dans l'intérêt des lois et de l'utilité publique ; on a représenté les dieux semblables aux hommes ou à d'autres créatures, et l'on a imaginé en conséquence d'autres attributs correspondants<sup>5</sup>.

Ainsi, ce que la science rejetait, c'était précisément ce à quoi la race grecque avait imprimé la marque la plus caractéristique de son génie, c'était la richesse mythologique de la religion, la forme personnelle des dieux. Sans doute, le Porque essaya, au moyen d'allégories panthéistiques, de donner un sens au

---

<sup>1</sup> PLATON, *Phileb.*, p. 22 et 30.

<sup>2</sup> ARISTOTE, *Metaphys.*, XI, 6.

<sup>3</sup> ÆSCHINE, *Agam.*, 155.

<sup>4</sup> PLATON, *Tim.*, p. 40 sqq. *Republ.*, II, p. 378 sqq.

<sup>5</sup> ARISTOTE, *Metaphys.*, XI, 10, p. 254 éd. Tauchnitz.

fonds positif de la croyance générale, de démontrer à nouveau la sagesse empirique des histoires saintes en les faisant entrer, à force d'explications et d'interprétations, dans la construction scientifique du système ; mais elle ne put ni se défendre contre l'effort de plus en plus pénétrant de la critique historique, ni se mettre d'accord avec les résultats obtenus par le progrès des sciences naturelles ; c'est par des dénonciations qu'elle cherchait à repousser un assaut irrésistible<sup>1</sup>. Sans doute, Épicure, se confinant d'une manière absolue dans le quietisme du sentiment purement subjectif, essaya de laisser tel quel le fonds positif de la foi et de lui laisser son crédit, sans se préoccuper des résultats de l'évolution scientifique qui entraînait la pensée au delà, précisément parce que c'était la croyance générale ; mais l'attitude abandonnée et indifférente de sa doctrine vis-à-vis de la foi révélait à quel point, même dans les croyances générale<sup>2</sup>, le principe formel de la religion grecque se trouvait désagrégé et décomposé par l'action du principe matériel, celui du développement intellectuel<sup>3</sup>. Il était inévitable qu'à la fin une main hardie fit crouler l'édifice déjà vermoulu et miné en sous-œuvre de la tradition tout entière, et, quel que dût être l'ébranlement causé par la chute de ces antiques et vénérables ruines, ouvrit à ce prix une libre carrière au courant d'opinion qui s'était maintenant établi. Ce fut le rôle considérable d'Évhémère et de son Histoire sacrée : les dieux, assurait-il d'après une tradition parfaitement sûre et appuyée de documents, avaient été des hommes : leur culte avait été ou bien motivé par des inventions utiles qu'ils avaient propagées ou imposé par la force ; Zeus était le roi puissant de son île natale, le conquérant du monde qu'il avait parcouru cinq fois et rempli des monuments de ses victoires ; c'est à l'Éther et à l'Éther seul qu'il avait offert des sacrifices, c'est à lui qu'il avait donné le nom de son grand-père Ouranos, etc.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> C'est ainsi que Cléanthe s'élevait contre la découverte d'Aristarque, d'après lequel le soleil était immobile et la terre en mouvement (PLUTARQUE, *De fac. in orbe lun.*, 6 [t. V. p. 344, éd. Tauchnitz]).

<sup>2</sup> C'est l'expression d'Épicure dans Diogène Laërce (DIOG. LAERT., X, 123).

<sup>3</sup> Il ne faudrait pas, pour démontrer la vivacité de la foi en Grèce, invoquer les récits qui parlent de l'intervention divine lors de la victoire remportée à Delphes sur les Celtes, de l'Artémis de Pellène apparaissant au milieu de la mêlée, et autres anecdotes semblables : ce sont là des formules de convention ou des peintures décoratives employées par des historiens qui cherchent l'effet.

<sup>4</sup> On reviendra dans la suite du récit sur Évhémère, qui passe pour un ami du roi Cassandre de Macédoine et qui fut employé par lui à diverses missions dans l'extrême Sud (DIODORE, VI, fr. 1). Vu les relations politiques de Cassandre, il serait bien possible qu'il s'agît ici d'une mission à la cour de Sandracottos. Pour ce qui est dit ci-dessus, je renvoie à Lactance (*Instit.*, I, 11, 63), dont s'écarte sensiblement l'extrait qu'Eusèbe (*Præp. Evang.*, II, p. 69) prétend avoir tiré de Diodore (*loc. cit.*). Peut-être est-ce dans le même esprit qu'écrivait Hécatée d'Abdère, qui paraît avoir joué un certain rôle à la cour de Ptolémée Ier d'Égypte, notamment dans son livre *περί Υπερβορέων*, ouvrage dans lequel on a eu l'idée assez malencontreuse de voir une glorification de la piété (*populi piissimi summam vitæ felicitatem*). Une raison qu'on a tort d'alléguer à l'appui de cette opinion, c'est que Hécatée aurait été *Eliensis sacerdotis alumnus* ; car ce maître était Pyrrhon le Sceptique, institué ἀρχιερεὺς par ses concitoyens (DIOG. LAERT., IX, 64). Il faut classer aussi dans cette série Amométos avec sa *gens Attacorum* (PLINE, VI, 17) ; il résulte d'un texte d'Antigone de Carystos (*Mirab.*, 149 éd. Westermann) qu'il est bien de cette époque (plus ancien que Callimaque). Le mouvement évhémériste gagne rapidement de tous côtés.

Envisageons le résultat. Dans la religion, l'homme se met en rapport par le sentiment, par l'intelligence et la volonté, avec la Divinité : le païen a, lui aussi, cette piété qui consiste à absorber sa personnalité dans son Dieu, à s'associer par la volonté à cette direction imprimée à son être, à se rendre compte par l'intelligence de cette direction de sa sensibilité et de sa volonté et à la retrouver dans tous les sens et sous tous les rapports. C'est uniquement dans la totalité de ces actes intimes que consiste la religion. Que va-t-il arriver maintenant qu'au sein du paganisme grec l'intelligence tournée de ce côté se trouve en pleine contradiction avec le sentiment ? Le sentiment lui-même perd son assiette précise ; il ne reste plus que le besoin religieux, et ce besoin, ce ne sont pas, en fin de compte, ces résultats abstraits de la raison qui peuvent le satisfaire. Les dieux des ancêtres ne sont pas l'expression adéquate du divin ; ou les dieux des autres peuples expriment aussi bien qu'eux une partie du divin ; ou encore les uns comme les autres ne sont que des façons de comprendre la même puissance ou les mêmes puissances suprêmes ; ou enfin, il n'y a pas moyen de savoir si l'on ne rencontre pas ici ou là la Divinité sous sa forme véritable. En ce cas, Alexandre est en droit d'invoquer les dieux de l'Égypte et de la Babylonie tout aussi bien que : ceux de son pays, et d'adorer dans le Dieu des Hindous la même puissance suprême qu'Aristote a reconnue pour la Raison éternelle, créatrice ; en ce cas, l'Hadès de Sinope peut être conduit à Alexandrie et y obtenir un temple et un culte sous le nom de Sarapis la théocrasie a ainsi le champ libre, et les religions du monde entier, jadis localisées chacune dans une tribu, un pays, dont elles étaient l'expression la plus immédiate et la plus topique, apparaissent maintenant comme des reflets d'une unité plus haute dont le concept les embrasse ; elles ne séparent plus les peuples ; au point de vue supérieur que l'esprit grec travaille à faire prévaloir, elles les réunissent. Mais cette science supérieure satisfait-elle à son tour la volonté et la sensibilité ? Depuis longtemps déjà la volonté et l'activité se sont détachées du fonds sur lequel est assise la vie religieuse ; l'égoïsme et l'intérêt personnel sont devenus, depuis le temps des sophistes, les principes fondamentaux, intelligibles pour tous, de la vie active ; c'est la philosophie occupée à creuser ses doctrines, et non pas la religion, qui seule a pu créer une morale plus noble ; le savoir, le vouloir se séparent du domaine de la religion traditionnelle. Et le sentiment ? A mesure que l'on cesse de trouver la certitude sur le fonds indigène, le sentiment mal satisfait se tourne avec une ardeur croissante vers ce qui est étranger, obscur, incompris ; les cultes orgiastiques se multiplient ; les Mystères d'Isis, de Mithra, pénètrent dans le monde grec ; l'astrologie, la magie, la révélation sibylline recrutent des adeptes. Alors commence la période la plus troublée qu'il y ait eu dans la vie religieuse de l'humanité ; on voit la religion se décomposer en ses éléments. Les uns adoptent une morale commode, jouir et éviter l'injustice, qui remplace pour eux la religion ; d'autres, tout enorgueillis de leur gnose, n'en sentent pas la privation ; d'autres étouffent, par des orgies extravagantes, des jeûnes et des mortifications, le cri de leur cœur. La flamme paisible qui réchauffait le foyer intérieur est éteinte, et l'on cherche en vain une lumière nouvelle pour éclairer la solitude sombre qui s'est faite au dedans comme au dehors.

Mais, si la tâche la plus haute assignée au monde antique fut de détruire le paganisme, c'est la race grecque qui la première a défoncé sous ses pieds le sol où il s'était enraciné, et qui ensuite, transplantée chez les Barbares et jouant au milieu d'eux le rôle de lumière, de ferment, d'agent de décomposition, a accompli là-bas la même œuvre. Ainsi cette civilisation hellénistique pénètre l'Orient dompté ; elle se fraye déjà un chemin vers l'Occident ; Rome, qui déjà jette les



bases d'un nouvel empire cosmopolite, commence sa littérature par l'imitation des Grecs, des Alexandrins, par la traduction d'Évhémère.

Voilà pour les deux grandes crises, la transformation politique et religieuse. Il nous faudrait considérer à part toutes les formes de la vie pour comprendre comment la conquête d'Alexandre a pu occasionner dans le monde une métamorphose aussi illimitée. Je ne veux relever ici que quelques points de détail.

Partout dans le monde grec se manifeste le même affranchissement de la patrie locale et des conditions posées par la nature, l'acheminement à des formes générales et pour ainsi dire cosmopolites. Du jour où s'écroule l'empire maritime d'Athènes, et avec lui sa politique exclusivement commerciale, qui avait eu sur le cours de la guerre du Péloponnèse une influence considérable, on voit déjà les relations et le trafic se multiplier de la façon la plus merveilleuse au sein du monde hellénique. A mesure que cette réaction l'emporte sur la puissance athénienne, Byzance, Héraclée, Cyzique, Rhodes surtout<sup>1</sup>, prennent une importance toute nouvelle ; les Grecs d'Occident ont envoyé pour la première fois leurs navires de guerre dans la mer Égée. L'esprit démocratique de l'époque, agissant comme excitant, provoque une activité et une expansion du négoce, une concurrence des nouveaux ports francs, une extension de leurs relations avec des régions lointaines et des pays étrangers qui modifie d'une manière très sensible le caractère politique de la vie hellénique ; l'agriculture cède le pas de plus en plus au commerce et à l'industrie, l'exploitation des produits naturels à l'exploitation de l'argent, et l'indépendance due à une fortune considérable se fait une place à côté des droits politiques fondés sur la naissance. Il faut ne pas perdre de vue cette activité industrielle et commerciale pour apprécier à leur valeur les nombreuses colonies d'Alexandre et de ses successeurs.

Partout l'on sent que, pour cette vie intense et mouvementée de la race grecque, le sol natal devient trop étroit. Négociants, aventuriers, voyageurs, médecins, mercenaires surtout, les Grecs sont répandus dans le monde entier ; déjà, plus de dix mille d'entre eux ont fait avec Xénophon une expédition contre Babylone au temps où le médecin Ctésias était comblé d'honneurs à la cour de Suse ; depuis lors, les mercenaires grecs sont généralement le noyau principal des armées perses ; ce sont deux Rhodiens, deux frères, Mentor et Memnon, qui commandent l'armée perse dans les guerres les plus difficiles ; trente mille Grecs combattent à Issos pour le Grand-Roi, et, jusqu'au jour où il est assassiné dans les monts Caspiens, il a encore autour de lui une escorte de quatre mille Grecs. Les temps troublés que remplissent les luttes des Diadoques ne firent qu'augmenter ce goût des Grecs pour la vie de mercenaires : nous les rencontrons partout ; à Carthage comme dans la Bactriane et l'Inde, ce sont les mercenaires grecs qui constituent l'élite des armées, et les quatre-vingt mille hommes que Ptolémée II fit parader lors de la fête des grandes Dionysies à Alexandrie<sup>2</sup> étaient presque exclusivement des Macédoniens et des Hellènes.

La science elle-même a contribué pour sa part à entraîner la race grecque hors des limites de son pays natal et à faire d'elle une puissance universelle, agissant sur le monde entier. Depuis longtemps déjà on a acquis la faculté de voir les

---

<sup>1</sup> Ce qui le prouve, c'est l'histoire des monnaies de Rhodes depuis la réunion des trois villes en 408, et la propagation du système monétaire rhodien en Carie et dans les principales villes commerçantes jusqu'à Cyzique au nord.

<sup>2</sup> ATHEN., V, p. 203.

réalités autrement qu'avec l'imagination et sans les imprégner de poésie ; l'attrait de l'analyse rationnelle et de la recherche a développé dans la même mesure le besoin d'élargir le cercle de la science ; la différence entre les esprits cultivés et les esprits incultes, différence qui, au début, au temps des sophistes, se bornait à la supériorité obtenue par un développement formel de l'intelligence, s'est accentuée par l'acquisition d'une masse sans cesse grossissante de connaissances positives, et cette culture prend vis-à-vis de l'expérience vulgaire une situation nouvelle et féconde en conséquences. Déjà Aristote n'est pas moins admirable par son érudition que par sa profondeur philosophique ; on rencontre déjà réunies chez lui toutes les branches d'études scientifiques que l'on a coutume de considérer comme la marque caractéristique de l'époque dite alexandrine, histoire littéraire, archéologie, philologie, critique, grammaire, etc. En même temps, l'on est entré en possession d'un fonds qu'il suffit de s'assimiler par l'étude pour s'élever au sommet de la civilisation ; car, enseigner, qu'est-ce autre chose que de faire parcourir en esprit au disciple, ramenées à leurs points essentiels, les diverses étapes d'un développement dont chaque progrès dans l'histoire a coûté de longs et pénibles efforts ? La littérature grecque, avec cette merveilleuse série de chefs-d'œuvre qui vont maintenant faire l'éducation des peuples de l'Asie, renferme les échantillons de ce développement à l'état de types achevés. Ainsi la civilisation grecque peut être employée comme objet d'enseignement ; elle peut se transmettre. L'art de l'enseignement lui-même est déjà exercé avec méthode. La race grecque est capable d'instruire et de former les Barbares que les Macédoniens ont vaincus.

Ce que l'on vient d'esquisser en quelques traits rapides, il faut se le représenter dans toute sa plénitude, sa vitalité, son actualité, pour apprécier sainement le rôle d'Alexandre et trouver intelligibles les conséquences de sa conquête. L'histoire n'a rien d'analogue à signaler.

Les Barbares qu'Alexandre subjuga n'étaient guère des Barbares pour la plupart. Jusqu'au delà du Tigre, c'étaient des peuples dont les souvenirs remontaient à l'antiquité la plus reculée, jouissant d'une vieille renommée littéraire et artistique, dotés d'une civilisation surabondamment riche et que même le joug de la domination des Perses n'avait pas complètement étouffée. N'avait-il pas fallu beaucoup de peine et de temps aux Hellènes pour réussir enfin à tenir tête sur mer aux habiles négociants de Sidon et de Tyr ? Est-ce que leurs poids et mesures ne venaient pas de Babylone, de cette Babylone dont Hérodote décrivait encore avec étonnement la splendeur et l'opulence ? Est-ce que Platon et Eudoxe n'avaient pas fait encore le voyage d'Égypte pour chercher auprès des prêtres de ce pays une sagesse plus profonde ? Bien des gens assuraient que ce que les Grecs savaient des choses divines et humaines leur était venu de là Et par delà le Tigre, derrière une bordure de peuples indociles et restés insoumis dans leurs montagnes, s'étendaient les vastes régions occupées par les Mèdes et les Perses, à qui leurs anciens livres sacrés faisaient un devoir de se fixer au sol, de travailler avec ardeur et de lutter pour fonder le royaume de la lumière, auquel est promise la conquête du monde. Plus loin, les vieilles civilisations implantées sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte ; plus loin encore, l'étonnante magnificence du monde hindou avec son art, sa poésie, et la multiplicité déjà inaugurée de ses spéculations philosophico-religieuses. Alexandre a bien trouvé aussi nombre de tribus qu'il a essayé le premier d'habituer à une vie sédentaire et régulière ; mais le fait qui prédomine, c'est que la civilisation grecque n'arrive pas chez des Barbares incultes, mais chez des

peuples dorés d'une culture ancienne, originale ; qu'elle n'anéantit pas cette culture, mais s'en empare avec étonnement et cherche à la mettre en harmonie avec ses propres habitudes.

C'est précisément à cette situation que l'histoire des temps postérieurs n'offre rien de comparable. En effet, quand Rome ne lutte pas contre des Barbares, elle accepte elle-même avec empressement la civilisation des vaincus, sitôt qu'elle en a reconnu la supériorité. Les Germains entrent en Barbares dans l'empire romain ; avec le christianisme et par le christianisme, ils reçoivent ce qui reste de la civilisation du monde antique. De même les Arabes ne commencent à se développer qu'au contact de la civilisation qu'ils rencontrent dans l'empire des Sassanides, dans les provinces de l'empire grec, dans l'Inde. A plus forte raison les Mongols, les Turcs, les Normands. Le chevaleresque Occident lui-même ne s'enflamme qu'en se heurtant à la civilisation surabondante du monde sarrazin, et pourtant ces deux éléments se pénètrent moins qu'ils ne se repoussent. En Amérique, la population indigène disparaît devant les colons européens, et la situation de l'Inde, celle où l'on trouve encore le plus d'analogie avec celle qui nous occupe, en diffère par un point capital, c'est que la puissance conquérante ne s'y dévoue pas corps et âme à sa nouvelle patrie, ne s'absorbe pas en elle.

C'est là précisément ce qui n'est arrivé qu'une fois. L'hellénisme, c'est-à-dire ce rapport curieux et spécial entre les vainqueurs et les vaincus, donne lieu aux phénomènes les plus singuliers. Les suivre dans le détail est chose d'autant plus difficile que, vu la pénurie d'informations, on n'a même pas, pour s'aider, l'exemple instructif de situations analogues. Nous serons bien des fois obligé de tracer des cercles hypothétiques, heureux si, ici ou là, un renseignement isolé tombe en dedans de cette ligne et la confirme.

La domination des Perses, qui a pesé durant deux siècles sur l'Orient, avait avant tout ce caractère spécial, que l'unité de l'empire était purement mécanique ; on n'exigeait que la soumission ; à part cela, les nationalités subsistaient. La domination des Perses était juste assez superficielle pour que leurs sujets ne se soient jamais consolés de la perte de leur indépendance ; de là des révoltes continuelles en maint endroit, des révoltes qu'on châtiât, il est vrai, par des déportations, par l'extermination des peuples. Jamais il n'a existé de puissance plus incapable de dominer que cette souveraineté militaire et patriarcale des Perses. C'est le droit de la force seul, dans toute sa brutalité, qui l'a fondée ; c'est uniquement la sobre énergie de la horde victorieuse et son dévouement sans réserve à son chef, au Grand-Roi, qui la maintient. Bientôt cette royauté dégénéra ; ce peuple des Perses s'amollit dans la jouissance de sa souveraineté sans contrepoids<sup>1</sup> ; les satrapes devinrent comme des rois dans leurs domaines ; ils régnèrent en despotes absolus, sans responsabilité, n'obéissant qu'à leur bon plaisir et ne relevant que de leur fantaisie. De nouvelles et plus violentes révoltes des nations subjuguées furent réprimées avec plus de peine et coûtèrent d'autant plus de sang. C'était une situation désespérée tant qu'il ne viendrait pas de secours du dehors.

C'est alors qu'Alexandre parut. Avec sa petite armée, il n'aurait, même vainqueur, obtenu aucun résultat, s'il y avait eu chez les peuples le moindre dévouement à l'empire des Perses. Mais, pour cette raison précisément, il était impossible que la victoire ne fit que changer le nom du maître ; Alexandre dut prendre vis-à-vis des vieilles nationalités de l'Asie une autre attitude, sortir du

---

<sup>1</sup> PLATON, *Legg.*, III, p. 695 a. 697 d.

système négatif. L'ancienne indépendance nationale ne pouvait plus être rétablie dans le nouvel empire ; c'était un ressort brisé qui ne pouvait plus servir : il fallait trouver une forme qui recueillit en elle ce qu'il y avait de vivant encore et lui assurât un avenir. Nous voyons le roi sacrifier aux dieux, dans Babylone et Memphis, suivant les rites indiqués par les castes sacrées<sup>1</sup> ; nous le voyons s'allier par des mariages avec les princes de la Bactriane, avec la maison royale de Perse ; à Suse, ses généraux et un nombre immense de soldats épousent en même temps que lui des femmes asiatiques. Grecs et Macédoniens furent établis en colonies d'un bout à l'autre de l'Asie ; la jeunesse asiatique fut exercée au maniement des armes macédoniennes et incorporée dans l'armée. L'Occident et l'Orient devaient se fondre en un seul peuple, et, dans cette union, chaque nation, participant selon sa nature au progrès hellénistique, enrichie par l'activité nouvelle et la sécurité des relations dans tous les sens, par la gestion régularisée et légalisée de son patrimoine, assurée des fruits de son travail et de l'exercice de ses droits, devait trouver là une compensation à la perte de cette indépendance et de cet isolement opiniâtre d'autrefois, choses qui n'étaient plus faites pour le monde transformé<sup>2</sup>.

Mais la mort d'Alexandre interrompit l'œuvre commencée. L'empire s'écroula au milieu de luttes colossales ; la maison royale fut anéantie par l'assassinat ; les satrapes et les généraux cherchèrent à se créer des souverainetés indépendantes ; ils succombèrent sous les coups les uns des autres en des guerres pleines de vicissitudes sans fin ; la Grèce oscilla d'un parti à un autre ; la Macédoine changea de maîtres et les vit se succéder rapidement ; l'invasion des Gaulois se rua en saccageant tout sur la Macédoine et la Thrace, et s'abattit sur l'Asie-Mineure ; le berceau de la puissance qui avait conquis le monde, de la civilisation qui l'avait transformé, était, au point de vue politique, tombé dans l'impuissance : il ne comptait plus.

Mais parmi tous ces-désordres, et même favorisé par eux, l'hellénisme gagna en étendue, en solidité, en variété. A la fin de l'âge des Diadoques, nous voyons la fusion des civilisations gréco-macédonienne et orientale apparaître avec ses traits essentiels, se fixer dans de nouveaux centres de vie intellectuelle et politique ; la Macédoine se relève, bien qu'en des proportions plus restreintes et en se conformant aux habitudes nouvelles ; la Grèce même s'essaie à créer les nouvelles combinaisons politiques. Seulement, la Grèce d'Italie et de Sicile, qui n'a presque ressenti aucune atteinte des mouvements de l'Orient, baisse de plus en plus pour s'abîmer bientôt entièrement, après l'échec des plans inefficaces mais réellement grandioses d'Agathocle.

---

<sup>1</sup> La tradition bien connue des Orientaux raconte comme il suit la destruction des livres de la religion du Zend : *Sekander parut et brûla les livres révélés : durant soixante ans, la religion fut humiliée*, etc. Elle est en contradiction avec toute la conduite et le tour d'esprit d'Alexandre. M. HAUG (*Zeitsch. der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, XIX [1865], p. 304) a extrait de l'*Arda-Virâf-Nâmeh*, un récit qui est, dit-il, certainement antérieur à la conquête de la Perse par les Arabes. La croyance, c'est à dire tout l'Avesta et le Zend, était écrite en encre d'or sur des peaux de vache préparées et déposées à Persépolis Babeks ; mais le méchant Arhiman poussa Alexandre, l'homme d'Occident, le Mogaârâik (nom inexpliqué), à séjourner en ce lieu, et il les brûla (les livres de la bibliothèque). Ainsi, ce fut seulement un exemplaire particulièrement précieux mais authentique des Livres saints qui fut détruit lors de l'incendie de Persépolis.

<sup>2</sup> Il ne faut pas attacher plus de valeur qu'elles n'en méritent à des assertions comme celles d'Aristide : *νοῖους νόμους ἐκάστοις διέθηκεν*, etc. (*Panegyrique de Rome*, p. 333 éd. Dindon). Ce sont des phrases à l'usage des esprits superficiels.

Entrons enfin plus avant dans le détail. Par quelle entremise s'est opérée cette invasion du génie grec et macédonien en Orient ?

On peut signaler sans hésiter comme le procédé le plus important employé par Alexandre et ses successeurs les fondations de colonies : nous les trouvons en nombre surprenant jusque dans l'Extrême-Orient ; Alexandre à lui seul fonda, si l'on s'en rapporte à une donnée qui certainement n'est pas exagérée, plus de soixante villes<sup>1</sup>. On n'indique que pour un petit nombre seulement, et en termes très brefs, la manière dont il les peupla ; les données relatives aux fondations de ses successeurs sont encore plus rares. Le résultat général qui s'en dégage peut être résumé à peu près comme il suit.

Le trait de caractère particulier aux Barbares est de ne pas vivre groupés en cités<sup>2</sup> ; ils n'ont point de villes, mais des lieux d'habitation : quelque extraordinaire étendue qu'atteignent ces centres, si puissamment fortifiés qu'ils soient et florissants par l'industrie et le commerce, ils n'ont point de système politique ; ce sont ou des cours devenus sédentaires, ou des masses entassées autour de temples sacrés, ou des bourgades énormes, enfin tout ce qu'on voudra sauf des villes comme les comprend le Grec. Le caractère distinctif de la Grèce est au contraire la cité, la *πολιτεία*<sup>3</sup> ; c'est sous cette forme que s'était accompli le développement, indescriptible en sa richesse, de la vie grecque pendant quatre siècles et plus ; chaque colonie était une nouvelle cité organisée, le germe de nouvelles communautés aussi vivantes. Ce fut cette forme qu'Alexandre adopta avant tout pour l'exécution de ses plans, et c'est chose caractéristique qu'Aristote ait composé un ouvrage intitulé : *Alexandre ou des colonies*<sup>4</sup>.

Le dessein d'Alexandre, en fondant ces colonies, n'était ni exclusivement, ni principalement militaire ; on voit s'affirmer chez lui d'une façon tout aussi arrêtée le dessein d'imprimer, en instituant de nouveaux marchés, une direction constante aux relations commerciales qui s'étaient réveillées, de créer, au milieu de races encore dans l'enfance au point de vue politique, des centres d'établissement fixe<sup>5</sup>. Les Diadoques et les Épigones ont poursuivi l'œuvre en se

---

<sup>1</sup> [PLUTARQUE], *De Fort. Alex.* Voyez l'Appendice du tome II.

<sup>2</sup> *κατὰ κώμας* (DION CHRYS., *Orat.* XLVII, p. 235 éd. R.). — *Mesopotamia tota vicatim dispersa* (PLINE, VI, 26).

<sup>3</sup> Inscription éphésienne datant de l'époque romaine (*C. I. GRÆC.*, II, n° 2957). De même dans le traité conclu vers 245 entre Smyrne et Magnésie (*C. I. GRÆC.*, II, 3137, lig. 11). Cet *ἔθνος* est désormais le terme employé pour désigner ceux qui ne vivent pas groupés en cités ; il a déjà ce sens dans Télès (ap. ΣΤΟΒ., II, p. 72 éd. Lips.), et nous emploierons par conséquent nous-mêmes dans la suite de notre récit le mot ethnique comme terme opposé à hellénistique.

<sup>4</sup> Cet écrit porte le n° 17 dans le catalogue de Diogène Laërce et le n° 22 dans celui d'Hesychius.

<sup>5</sup> C'est ce que fit Alexandre chez les peuplades disséminées dans les montagnes de la Perse (ARRIAN., *Ind.*, 40), ainsi que dans la Mésopotamie : *Macedones eam in urbes congregavere propter ubertatem soli* (PLINE, VI, 26). A cette époque, on rencontre aussi le terme *ἔθνος* employé au sens technique dans le domaine de la race grecque. Polybe l'applique à la Ligue achéenne (par ex. VI, 16, 9) ; il dit ailleurs : *τὸ δὲ τῶν Βοιωτῶν ἔθνος ἐπὶ πολὺν χρόνον συντετηρηκὸς τὴν κοινὴν συμπολιτείαν* (XXVII, 2), sans compter une foule de passages analogues. FREEMAN (*History of the federal government*, p. 13 et ailleurs) va trop loin quand il prend cet emploi spécial du mot pour l'acception générale, et y trouve le sens de *federal government*. On peut prendre pour règle l'expression d'Aristote à propos de Babylone : *ἔχει περιγραφὴν ἔθους μάλλον ἢ πόλεως*.

conformant plus ou moins à son esprit ; c'est dans les fondations de cités coloniales qu'est la vraie base de l'hellénisation.

Ordinairement les fondations nouvelles viennent s'adjoindre à des localités préexistantes ; souvent des villages voisins sont groupés dans la ville nouvelle. En ce qui concerne la délimitation du territoire des villes, les renseignements précis nous font défaut ; d'après l'exemple analogue de Magnésie, il semble permis de conjecturer qu'on assigna aux nouveaux citoyens des lots de terre exempts de dîmes<sup>1</sup>. Alexandre installa d'abord comme colons les vétérans de l'armée, aussi bien les Macédoniens que les Grecs, mais la population nouvelle ne se borne nullement à ce personnel : on y fit encore entrer notamment des indigènes ; il est certain qu'on accepta aussi des étrangers non-hellènes, de même que sous Alexandre et après lui, les Juifs, par exemple, furent accueillis partout. Sans doute, il se trouve quelques établissements qui se distinguent par l'appellation de Macédoniens, d'Achéens, etc., mais ce qui domine, c'est une population helléno-macédonienne mêlée à des éléments indigènes.

De nombreux exemples nous apprennent que, dans les villes de cette espèce, il s'est formé par la suite un gouvernement autonome, à l'instar de ceux des Hellènes<sup>2</sup>. On entend parler du *Sénat et du Peuple* ; ils délibèrent et rendent des décrets en imitant les formes et procédés en usage dans les cités démocratiques de la Grèce. On peut citer comme exemple Antioche sur l'Oronte : le peuple de la ville est divisé en dix-huit tribus (*φυλαι*)<sup>3</sup> ; on se réunit sur l'agora pour délibérer et faire les élections ; le roi Antiochos IV y paraît même comme candidat pour y briguer la dignité d'agoranome, de démarque<sup>4</sup> ; le conseil des Deux-Cents, au moins à une époque postérieure, est cité plusieurs fois<sup>5</sup>.

Une question difficile, c'est de savoir quelle était dans ces villes la situation des indigènes par rapport à la cité. Sont-ce des citoyens comme les autres ? sont-ce des métèques ? ou bien forment-ils, comme à Agrigente du temps des Romains, un *genus* à part, en qualité d'*incolæ* distincts des cives<sup>6</sup> ? Leur condition paraît n'avoir pas été partout la même. D'après les plans d'Alexandre, on est peut-être en droit de supposer qu'il voulait les voir traités sur le pied d'égalité, naturellement sous cette réserve qu'ils adopteraient la langue et les coutumes de la cité ; c'est de cette façon seulement que la fusion pouvait devenir complète. A Apollonie en Pisidie, les citoyens s'appellent encore, jusqu'à une époque avancée, Lyciens et Thraces<sup>7</sup>. Pour les fondations des Séleucides, Séleucie sur le Tigre est un exemple décisif : beaucoup de Macédoniens y habitent, encore plus de Grecs, mais un certain nombre de Syriens y avaient aussi droit de cité<sup>8</sup> : les chefs de la ville sont les trois cents Diganes, un nom d'origine non pas syrienne mais

---

<sup>1</sup> Cf. l'inscription de Smyrne (*C. I. GRÆC.*, II, 3137 lig. 100).

<sup>2</sup> On peut comparer, entre autres, les institutions données par Lysimaque à Éphèse-Arsinoé (STRABON, XIV, p. 640).

<sup>3</sup> LIBAN., *Ad Theod.*, t. I, p. 651 éd. R.

<sup>4</sup> POLYBE, XXVI, 106.

<sup>5</sup> LIBAN., *Antioch.*, t. I, p. 315 et ailleurs. Cf. O. MÜLLER, *Ant. Antioch.*, p. 30.

<sup>6</sup> CICÉRON, *In Verr.*, II, 50 et ailleurs.

<sup>7</sup> Voyez l'inscription donnée par ARUNDELL, *Discoveries*, I, p. 243 (*C. I. GRÆC.*, III, n° 3969) et les monnaies de la ville.

<sup>8</sup> JOSEPH., *Ant. Jud.*, XVIII, 9, 18. — PLINE, VI, 26.



persane<sup>1</sup>. On trouve le contraire à Alexandrie d'Égypte ; là, la population se composait, à l'exception des troupes fort nombreuses qui y étaient casernées, des Alexandrins proprement dits, mélange d'émigrés venus des contrées les plus diverses de la Grèce<sup>2</sup>, divisés en tribus et en demeures, et du peuple égyptien indigène ; là, comme l'organisation en castes resta en vigueur à titre d'institution civique, l'accès des Égyptiens au droit de cité hellénique put paraître inadmissible. La preuve qu'il n'y eut pas dès le début, à l'égard des habitants non grecs, une exclusion plus marquée que partout ailleurs, c'est que le droit de cité hellénique fut conféré aux Juifs<sup>3</sup>. Alexandrie offre d'ailleurs d'autres particularités fort instructives : là il n'y a point de Conseil à côté du peuple ; ce n'est pas le peuple qui discute sur les intérêts de la ville ; le chef du gouvernement est l'*exégète*, qui est évidemment, ainsi que le grand juge, un fonctionnaire royal<sup>4</sup>. Toutefois il est très douteux que ce fût là la constitution donnée dès le principe à la cité.

Il était naturel que la langue hellénistique fût dans ces villes la langue officielle et celle des affaires ; qu'on ajoute à cela l'effet de mesures administratives, comme nous en connaissons pour l'Égypte<sup>5</sup>, et l'on comprend que peu à peu l'idiome indigène ait été expulsé des villes, et, dans les régions pourvues de colonies nombreuses tout au moins, ait été refoulé dans le pays plat<sup>6</sup>. Dans les pays jusqu'au Tigre, on peut constater, avec des nuances diverses, cette répartition des idiomes. Plus loin dans l'Est, il n'y a en général que certaines bandes de terre richement pourvues d'établissements de ce genre : par exemple, la Médie et la route qui se dirige à travers les Portes Caspiennes vers l'est, certaines régions de la Sogdiane, le sud de la Bactriane, le pays de Caboul, et, en général, tout le pourtour des pentes du Paropamisos, enfin, le bassin de l'Indus. Malheureusement, ces contrées se dérobent de bonne heure à une observation précise. Toutes ces villes nouvelles, bien que même celles de l'empire des Séleucides accusent nettement leur origine militaire et que les citoyens y soient armés, durent prendre, dans la partie grecque de leur population, un caractère

---

<sup>1</sup> POLYBE, V, 57, 10. Les mss. donnent *δειγανες*, et c'est la leçon exacte, d'après DE LAGARDE (*Abhandlungen*, p. 187), suivant lequel le mot vient de *dih* (village ou canton) et signifie campagnard, noble de campagne, juge de village.

<sup>2</sup> POLYBE, XXXIV, 14.

<sup>3</sup> JOSEPH., *Contra Apion.*, II, 3.

<sup>4</sup> STRABON, XVII, p. 797. SPARTIAN., *Vit. Sever.*, 17 (p. 104 éd. Casaubon). On trouve mentionnés, dans des inscriptions qui datent toutes du temps de l'empire, l'*ἐξηγητής* (C. I. GRÆC., III, n° 4688), celui qui porte la pourpre et s'occupe des approvisionnements de la ville (POLYBE, XV, 26), ainsi que l'*ἀρχιδικαστής*. Les textes des auteurs se trouvent rassemblés dans E. KUHN, *Beiträge zur Verfassung des röm. Reichs*, p. 181, et dans son grand ouvrage (*Die städtische und bürgerliche Verfassung des römischen Reichs*). En ce qui concerne le *βυκτηρινὸς στρατηγός* de Strabon, il y a un rapprochement instructif à faire avec le C. I. GRÆC., II, n° 2930.

<sup>5</sup> *Papyr. Taur.*, I, p. 4 [I, 14].

<sup>6</sup> Saint Jérôme (*Prolog. ad Ep. ad Galat.*) dit : *Galatas excepto sermone Græco, quo omnis Oriens loquitur, propriam linguam habere*. Sur la langue syriaque parlée dans les villages, voyez DION CHRYSOST., *Hom.* 19, 1 tom. II, p. 189 a. *De sanct. mort.*, tom. I, p. 651 a. Il est bon de faire observer ici que l'ancienne écriture (cunéiforme) s'est conservée longtemps encore à Babylone. Parmi les tablettes d'argile du British Museum, il se trouve des contrats du temps d'Antiochos IV Épiphane et de Séleucos IV Philopator (FR. LENORMANT dans la *Revue numismat.*, 1868, p. 420), et G. SMITH (*Assyrien discoveries*, 1875, II, p. 388) mentionne une autre tablette portant la date de 105 avant J.-C. en style des Séleucides et Arsacides.

surtout industriel et mercantile. Quand on voit, dans des pays comme la Mésopotamie et la Syrie, une plantureuse poussée de cités remplacer les groupes instables et parfois nomades à la façon des Bédouins qui y végétaient jusque-là ; quand on voit, au sein des agglomérations compactes, se développer parallèlement la multiplicité des besoins et la possibilité de les satisfaire ; quand on voit la rapidité plus grande des échanges, et en même temps la masse, incroyablement augmentée depuis Alexandre, de l'argent en circulation, d'un numéraire ramené dans toute l'étendue de cet immense empire à un système monétaire unique, accroître le bien-être en général, et ajouter par là à l'agrément, à la valeur de l'existence, en changer toute l'orientation ; on comprend combien a été profond le changement provoqué par les fondations hellénistiques, et comment leur influence a transformé l'atmosphère de la vie orientale.

Dans les villes se produisit alors spontanément cette fusion des divinités, des fêtes, des cérémonies helléniques et indigènes, qui devait peu à peu enlever aux unes et aux autres leur caractère spécifique. Nous rencontrons partout un genre particulier de mythes destinés à relier le présent au vieil ensemble des mythes helléniques. Tantôt c'est Io, qui, dans ses courses vagabondes, est arrivée à Antioche ou à Gaza<sup>1</sup> ; tantôt c'est Oreste dont le délire apaisé a donné à la chaîne de l'Amanos son nom<sup>2</sup> et qui a apporté à Laodicée la pierre d'Artémis<sup>3</sup>. D'autre part, les Évergètes de l'Ariane doivent être ainsi nommés parce que les Argonautes ont trouvé près d'eux un abri paisible durant l'hiver<sup>4</sup>, ou c'est Triptolème qui a donné aux Gordyéens du Tigre le nom de son fils Gordys, ou Arbélos l'Athmonéen, issu de la tribu Cécropide à Athènes, qui doit être le fondateur d'Arbèles<sup>5</sup>. Puis c'est le peuple arabe des Dèbes (près de Médine) qui, hostile à tous les étrangers, fait une exception pour les Péloponnésiens seulement, parce que de vieilles légendes de la tribu attestent l'alliance qu'elle a contractée jadis avec Héraclès<sup>6</sup>. Partout on cherche, au delà des origines historiques que l'on connaît, à découvrir des relations immémoriales ; on refuse de voir dans le présent le résultat de l'histoire réelle ; on cherche une autre sanction pour ce qui existe. L'hellénisme même se localise ; dans la langue, la religion, les mœurs, il commence à se différencier d'après les conditions et les proportions du mélange<sup>7</sup>. L'État lui-même ne peut se dérober plus longtemps à ces influences ; plus on va, plus la question ethnologique prend d'importance dans le domaine de l'hellénisme. L'affranchissement même à l'égard des influences locales et nationales, cette liberté d'esprit, ce cosmopolitisme intellectuel qui était la plus haute conquête de la Grèce, semble maintenant se donner pour tâche de faire revivre, en lui infusant une énergie nouvelle, le vieux fonds national, le génie païen. Nous verrons comment cette remarquable réaction, prenant les formes les plus variées, détermine le développement des derniers siècles, ou, pour mieux dire, est l'histoire intérieure de l'hellénisme même.

---

<sup>1</sup> MALALAS, p. 29 éd. Dindorf. STEPH. BYZ., s. v. *Ἰόνιον*.

<sup>2</sup> STEPH. BYZ., s. v. *Ἀμανόν*.

<sup>3</sup> LAMPRID., *Vit. Heliogab.*, p. 155 éd. Casaubon.

<sup>4</sup> STEPH. BYZ., s. v. *Εύεργέται* et *Ἀρβηλα*.

<sup>5</sup> STRABON, XVI, pp. 748. 750.

<sup>6</sup> AGATHARCHIDES ap. DIODORE, III, 45 [*Geogr. minor.*, c. 95, p. 184 éd. C. Müller].

<sup>7</sup> A ce point de vue, il serait extrêmement intéressant de grouper ce que dit Étienne de Byzance sur le rôle du *τύπος* dans la formation des noms gentiles.



Ne nous y trompons pas ; la manière dont Alexandre cherchait à fonder ses conquêtes, l'unité de son empire, rendait cette suite inévitable. Déjà la dissolution de la monarchie, qui commença avec sa mort, était déterminée, en fin de compte, précisément par l'impossibilité d'arriver, avec un mélange d'éléments si divers, à une élaboration régulière et homogène du nouvel état de choses ; la discorde de ses généraux et leurs luttes pour la possession de l'empire entier ne furent que l'occasion extrinsèque de ce développement divergent qui se manifesta ensuite — et ce fut là sa première forme — dans l'antagonisme de l'empire des Séleucides et du royaume des Lagides. Ce n'est pas que l'une ou l'autre de ces monarchies ait pris un caractère national ; au contraire, elles s'amointrissent toutes les deux en étendue et en force intérieure à mesure que l'élément national gagne du terrain ; mais, pour ce qui est de l'organisation intérieure et de l'attitude de la royauté à l'égard des populations, elles offrent un contraste qui domine et règle la politique du monde hellénistique tout entier.

Considérons d'abord la souveraineté des Lagides. Elle avait ce grand avantage que le fondement de sa puissance était un pays nettement délimité et très favorablement situé pour le commerce international, aussi bien qu'au point de vue politique et militaire ; l'Égypte seule, dans les luttes effrénées des Diadoques, n'avait pour ainsi dire jamais été atteinte par la guerre ; depuis la mort d'Alexandre, Ptolémée avait possédé le pays sans interruption, et l'avait gouverné avec cette extrême sagesse et cette large compétence qui le distingue ; il transmet à son fils un royaume parfaitement consolidé, bien ordonné, et florissant au dernier point.

Alexandre et Ptolémée avaient, en somme, laissé l'Égypte en l'état où ils l'avaient trouvée : l'ordre hiérarchique, les castes subsistaient toujours ; les anciens dieux étaient restés ; leur culte demeurait intact ; de même pour la vieille division du pays en nomes, qu'on disait avoir été instituée jadis par Sésostris et qui était étroitement liée à la division agraire de ce pays peuplé. Mais en quoi consistait au juste cet ancien état lui-même ? Déjà depuis le temps de la dynastie de Saïs, et plus encore sous la domination des Perses, à l'occasion des révoltes répétées et sans cesse étouffées des Égyptiens, l'ancienne hiérarchie avait dû commencer à s'entamer sur bien des points ; le contact continu et actif avec des étrangers qui habitaient soit dans des villes à eux, soit disséminés dans toute l'étendue du pays au milieu des Égyptiens<sup>1</sup>, provoqua nécessairement une dislocation progressive des anciennes institutions : il ne reste plus trace des castes guerrières lors de la conquête macédonienne. Il est hors de doute que le pays avait besoin d'une organisation absolument nouvelle et poussée à fond.

Déjà Alexandre avait reconnu la nécessité de procéder en Égypte avec une circonspection particulière ; plus l'ancienne hiérarchie théocratique s'était montrée tenace et continuait à faire loi d'une manière absolue pour tous les rapports religieux et sociaux, plus il fallait donner à l'administration royale un

---

<sup>1</sup> On sait que, depuis Psammétique, il y avait un grand nombre de mercenaires grecs installés à demeure en Égypte : Apriès avait avec lui 30.000 hommes (HÉRODOTE, II, 168) ; douze villes grecques se bâtissent des temples à Naucratis (HÉROD., II, 168-172). Des mercenaires grecs prirent souvent part aux soulèvements réitérés contre les Perses. Il pouvait bien y avoir encore dans le pays de nombreux descendants de ces aventuriers : le premier gouverneur que nomma Alexandre, Cléomène, était de Naucratis (ARRIAN., III, 5, 4).

caractère arrêté et énergique. Les nombreux témoignages du temps des Lagides donnent un aperçu assez complet de la nouvelle organisation qui fut introduite alors<sup>1</sup>.

Le type de cette organisation est la monarchie militaire, et, dans cette monarchie, la division systématique des fonctions officielles, avec des degrés qui descendent jusqu'aux sphères les plus infimes. En principe, l'administration, la justice, les finances, sont absolument séparées, et c'est seulement au sommet que toutes ces branches se rejoignent dans le pouvoir royal qui les concentre, et qui naturellement possède seul la compétence législative.

Il est dans la nature des choses que les fonctions militaires aient un rôle prépondérant. Les garnisons et colonies militaires réparties sur toute la surface du pays servent principalement au maintien de l'ordre intérieur, et leurs chefs sont par conséquent les fonctionnaires chargés de la police. Au sommet de cette puissance militaire exécutive est l'*épistratège*, le général en chef ; il y en avait un vraisemblablement pour la Thébaïde, un pour l'Heptanomide, un pour la Basse-Égypte, etc.<sup>2</sup> L'épistratège a le commandement suprême des forces militaires des nomes compris dans son épistratégie ; le chef de sa chancellerie est l'épistolographe. Immédiatement au-dessous de lui sont les stratèges de chacun des nomes, avec une compétence administrative analogue, chaque stratège ayant à la tête de sa chancellerie le greffier des troupes, sous son commandement les hipparques, les hégémons, les phourarques de son nome. Plus tard tout au moins, ces officiers, y compris l'épistratège, sont fréquemment chargés d'autres fonctions, notamment dans l'administration civile.

L'administration civile est, ce semble, concentrée aux mains d'une seule personne pour l'épistratégie tout entière, de la même personne qui a le commandement militaire supérieur ; au-dessous, les fonctions se divisent. Dans chaque nome, nous trouvons le stratège pour les affaires de police<sup>3</sup>, le nomarque<sup>4</sup> pour l'administration, l'épistate qui préside à la justice, le greffier royal à la tête des services compliqués de la chancellerie et du cadastre, l'agoranome enfin pour toutes les affaires concernant les transactions passées sur les marchés publics, surtout entre les nombreux étrangers (Grecs) qui se trouvent dans le pays sans appartenir ni à l'armée, ni à une cité grecque, ni aux castes égyptiennes ; les Juifs seuls ont dans leur ethnarque un magistrat spécial<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> Je ne puis pas entrer ici dans le détail. Après le premier essai de coordination que j'ai fait en 1831 dans ma dissertation *De Lagidarum regno* et le travail consciencieux de VARGES (*De statu Aegypti provinciae Romanæ*, 1842), on a rassemblé des détails plus précis dans le tome III du *Corp. Inscr. Græc.* (*Inscr. Aegypt. Introductio*) et des documents nouveaux dans les *Notices et Extraits*, XV, p. 287 sqq. ainsi que dans le *Corp. Inscr. Latin.*, III, 1, p. 5 sqq.

<sup>2</sup> *C. I. GRÆC.*, III, n° 4932, et autres emplois (*ibid.* n° 4897. 4905 etc.), *ibid.*, n° 4897 b 4905. A l'époque romaine : *epistrategia septem nomorum et Arsinoitæ* (ORELLI, 516). C'est peut-être d'un épistratège de la Basse-Égypte qu'il s'agit au *C. I. GRÆC.*, III, n° 4071.

<sup>3</sup> Comme on n'a pas encore rencontré jusqu'ici, que je sache, la formule *ἰνπάρχης ἐπ' ἀνδρῶν, ἡγεμῶν ἐπ' ἀνδρῶν*, pour les stratèges et épistratèges, ces fonctionnaires ont dû toujours être ou n'ont jamais été des militaires en service actif.

<sup>4</sup> Comme, dans les papyrus de Turin, un fonctionnaire est appelé *στρατηγός και νομάρχης*, ces deux fonctions, en tant que service public, ont dû être séparées.

<sup>5</sup> JOSEPH., *Ant. Jud.*, XIV, 7. 2. L'*ἀλαβάρχης*, comme le montrent les textes cités par MARQUARDT (*Staatsverwaltung*, I, 2, p. 446), appartient trop évidemment au service des douanes pour que l'on puisse voir en lui simplement un fonctionnaire préposé à la colonie

A l'intérieur des nomes, la division des fonctions se reproduit pour chaque bourg et chaque district<sup>1</sup>. Nous trouvons l'épistate de la *κῶμη* (peut-être le juge de l'endroit), le doyen de la *κῶμη*, le greffier de la *κῶμη*. Des districts nous connaissons au moins l'épimélète et le greffier.

La juridiction est, pour l'essentiel, fondée sur les vieilles lois du pays ; celles-ci peuvent d'autant mieux rester en vigueur que les étrangers sont les uns soldats, et par conséquent soumis à la justice militaire du stratège et de l'épistratège, les autres domiciliés dans des cités à part, les autres considérés précisément comme des étrangers. C'est absolument le droit égyptien<sup>2</sup>, dans la mesure où celui-ci n'est pas modifié par des constitutions royales, qu'appliquent les juges populaires ; naturellement, les procès civils seuls sont du ressort de leur forum ; les Égyptiens ont pourtant la liberté de porter leurs affaires devant les tribunaux grecs. L'épistate du nome, de la *κῶμη*, a déjà été mentionné plus haut ; dans un procès dont nous avons encore les pièces, c'est l'épistate du nome qui juge avec ses assesseurs, tous non-Égyptiens ; les deux parties ont chacune un procureur, et c'est après leurs explications que le jugement est rendu, avec énoncé des motifs. Il y avait encore une institution particulière, celle des *chrématistes*, fondée, dit-on, par Ptolémée II<sup>3</sup> pour éviter les lenteurs d'une convocation des parties à la métropole (du nome, à ce qu'il semble) ; c'est une cour de justice ambulante, qui voyage et juge dans les nomes de son ressort ; les affaires criminelles principalement ont dû être de sa compétence.

Les finances sont une branche absolument séparée du reste de l'administration ; il y a comme chef de ce service dans chacun des nomes un officier de haut rang. C'est lui qui perçoit les différents revenus, le produit des domaines, des confiscations, du péage du Nil<sup>4</sup>, le montant des redevances et des versements faits par les fermiers des impôts ; toute l'administration de la *Table* royale, comme on appelle la recette générale, est sous sa direction. Il est subordonné au collège des Trésoriers, à Alexandrie ; les paiements sont dans les attributions du *διοικητής* à Alexandrie, et des *ὑποδιοικηταί* dans les nomes.

Naturellement, Alexandrie est le centre du gouvernement ; un Synédriion ou Conseil d'État se réunit sur l'ordre du roi et le plus souvent sous sa présidence ;

---

juive. Si, dans l'édition précédente et dans ma dissertation *De Lagidarum regno*, j'ai parlé d'ethnarques des *κῶμαι*, je me suis appuyé sur l'édit de Gn. Vergilius Capito, tel qu'on l'avait publié à l'époque (*C. I. GRÆC.*, III, n° 4956).

<sup>1</sup> VARGES a pris les *κῶμαι* pour des subdivisions des *τόποι*, suivant, cette fois encore, l'opinion de LETRONNE. Les *τόποι* sont ou bien des subdivisions des *κῶμαι*, ou bien le pays plat, par opposition aux *κῶμαι*, qui sont les lieux habités. C'est cette dernière solution qu'adopte AD. SCHMIDT (*Forschungen*, I, 329).

<sup>2</sup> *Papyr. Taurin.*, I, p. 7 lig. 5. 9. Il a été fait mention dans l'*Histoire des Diadoques* (p. 413, 1. 602, 3.) de la part prise par Démétrios de Phalère à l'œuvre législative de Ptolémée Ier.

<sup>3</sup> ARISTÉAS, p. 39. La requête adressée par un plaideur au roi Évergète II, pour demander que sa plainte par écrit soit envoyée à *τοὺς ἀπὸ τοῦ Πανοπολίτου μέχρι Συήνης χρηματιστάς*, me paraît encore aujourd'hui (malgré les objections de FRANZ dans le *C. I. GRÆC.*, III, p. 295) signifier que, sur les 15 nomes de la Thébaïde, 4 ont été rattachés, en ce qui concerne la compétence des chrématistes, à l'Heptanomos, afin d'égaliser l'étendue des districts soumis à leur juridiction.

<sup>4</sup> C'est à lui que revient la *σύλληψις τῶν εἰς τὴν ναυτεῖαν* mentionnée dans l'inscription de Rosette (*C. I. GRÆC.*, III, le 4697), d'après l'interprétation de WACHSMUTH (*Rhein. Mus.*, 1875, p. 448), fondée elle-même sur un décret honorifique des prêtres de Mendès (dans l'*Aegypt. Zeitschr.*, 1875, p. 34).

c'est de là que les épistratèges, stratèges, etc., reçoivent leurs ordres par l'intermédiaire des épistolographes royaux. La volonté du roi n'est aucunement liée par des règles constitutionnelles ; elle est le sommet de cette monarchie militaire. C'est seulement dans l'armée permanente, chez les **Macédoniens**, que le pouvoir royal rencontre une sorte de limite. Pris en masse, ils sont dans cet empire, que l'on considère toujours comme une royauté militaire, ce qu'était dans l'ancienne Macédoine l'armée assemblée vis-à-vis des rois ; ils ont le droit et le devoir de servir dans l'armée ; l'héritier de la couronne n'est reconnu pour légitime que par leur intronisation<sup>1</sup> ; ils ont leurs assemblées et leurs délibérations ; ils maintiennent leur droit d'**ἰσηγορία** qu'Alexandre leur a concédé lui-même. Ils s'appellent et sont pour la plupart Macédoniens ; s'il se trouve dans cette armée des Grecs, des Thraces, des Galates, des Crétois, etc., ils forment des corps à part et ont vraisemblablement un droit moindre que celui ; des Macédoniens<sup>2</sup>. Aux fêtes qui inaugurèrent le règne de Ptolémée II, le grand cortège qui défila dans Alexandrie se composait de 57.600 hommes de pied et de 23.000 cavaliers<sup>3</sup> : dans l'armée qui, en l'an 200, devait faire la campagne de Syrie, sur 70.000 fantassins et 5.000 cavaliers, il y avait 30.000 fantassins et 700 cavaliers **macédoniens**.

C'est une combinaison des mœurs de cour macédoniennes et perses qui a donné naissance à la curieuse hiérarchie de tous les fonctionnaires royaux ; on ne trouve guère d'emploi quelque peu important, dans le civil ou le militaire, qui soit mentionné officiellement sans la désignation du rang occupé par le titulaire dans cette hiérarchie. La classe la plus élevée est celle des **parents** du roi ; les épistratèges, les épistolographes appartiennent à cette classe : viennent ensuite les archisomatophylaxes, les premiers amis, les amis, les diadoques de la cour, etc.<sup>4</sup> Les Égyptiens, sous les premiers rois, ont-ils été honorés de ces titres, cela est douteux. Pour se faire une idée complète de la cour égyptienne, il faut se figurer encore une série considérable d'officiers de cour, de grands échansons, de grands-veneurs, de chefs des cuisines, de capitaines des chaloupes, etc., sans compter une étiquette spéciale, un costume de cour caractéristique, et le reste<sup>5</sup>.

Sans doute, le premier effet de ce système, c'est d'introduire une distinction des plus tranchées entre l'élément gréco-macédonien, représenté par la cour et l'armée, et l'élément indigène. Mais déjà, dans l'organisation que l'on vient d'exposer, il y a certains traits qui annoncent l'intention d'opérer partout ailleurs

---

<sup>1</sup> Sur cet **ἐνθρονισμός**, voyez POLYBE, XV, 32, PLUTARQUE, *Anton.*, 54. L'hérédité du service militaire ressort principalement des *Papyr. Mus. Brit.*, n° 1.

<sup>2</sup> Cette distinction ne se trouve pas, il est vrai, dans le dénombrement de l'armée égyptienne qui marche contre Antiochos III (POLYBE, V, 65), mais elle apparaît à propos de la révolte de 201 (POLYB., V, 64), dont le meneur, Agathocle, invite à proclamer l'enfant royal d'abord les **Macédoniens**, puis **τὰ λοιπά συστήματα κατὰ τοὺς λοιποὺς ἐκκλησιασμοὺς**, auxquels se joignent les soldats **ἐκ τῶν ἄνω στρατοπέδων** venus à Alexandrie. Sur l'organisation de l'armée, sur les **κάτοικοι** et les **ἐπίγονοι**, j'ai réuni ailleurs (*De Lagidarum regno*, p. 26) quelques indications ; en général, cette armée ressemble à celle d'Alexandre, même en ce qui concerne l'institut des **βασίλειοι παῖδες** (voyez SUIDAS, s. v.), dont le nom paraît figurer au C. I. GRÆC., (III, 4682) sous la forme de : **οἱ τοῦ λζ ἔτους μέλλακες**. Cette expression a été parfaitement élucidée par LETRONNE, d'après une glose d'Hesychius : **μέλακς, νεώτεροι . μίλαξ, ὁ ἐν ἡλικία, ἐνιοὶ δὲ μέλλαξ**. C'est la forme macédonienne pour **μείραξ, μειράκιον**.

<sup>3</sup> ATHEN., V, p. 203. POLYBE, V, 65.

<sup>4</sup> C. I. GRÆC. (III, p. 290) donne toute une collection d'exemples de grades.

<sup>5</sup> C. I. GRÆC., III, p. 289.

une conciliation graduelle ; on sent un effort marqué pour effacer de plus en plus la ligne de démarcation et gagner les Égyptiens aux intérêts de la race grecque. Le nombre des nouvelles villes grecques en Égypte est peu considérable<sup>1</sup> ; on préfère évidemment laisser les Grecs vivre librement et sans former de groupes compactes au milieu des Égyptiens. Naturellement, le grec devient la langue de tous les débats devant les autorités non égyptiennes, mais on se contente de contrats, etc., écrits en égyptien, pourvu qu'ils soient présentés aux autorités, en vue de la taxe à percevoir, et contresignés en grec<sup>2</sup>. Bientôt nous trouvons des Grecs qui apprennent l'égyptien<sup>3</sup>, des Égyptiens qui joignent à leur nom indigène un nom grec, qui sont admis dans l'armée permanente<sup>4</sup>, qui s'élèvent aux plus hauts postes de l'administration.

A cet égard, l'attitude prise à l'égard du clergé et de la religion nationale devait avoir une importance particulière. Les prêtres du pays avaient déjà, sous la dynastie de Saïs, perdu beaucoup de leur influence sur le gouvernement<sup>5</sup>, et quand, sous la domination des Perses, l'Égypte dut payer un tribut de 700 talents, une fois autant que la Syrie tout entière y compris la Phénicie et la Palestine<sup>6</sup>, ce furent sans aucun doute les grands personnages du clergé, maîtres du tiers de la propriété foncière, qui furent principalement imposés ; dans les révoltes répétées, ils furent punis sans doute aussi par la diminution des biens de leurs temples<sup>7</sup> ; le ressentiment contre les Perses vaincus en fut d'autant plus vif. Les Ptolémées eurent là un moyen sûr de gagner, à l'aide du clergé égyptien, l'esprit du peuple, et de compléter la domination militaire par la

---

<sup>1</sup> On n'est sûr que d'Alexandrie et de Ptolémaïs dans la Haute-Égypte. Strabon (XVII, p. 813) dit de Ptolémaïs : ἔχουσα καὶ σύστημα πολιτικὸν ἐν τῷ ἑλληνικῷ τρόπῳ. Ces deux villes sont en dehors des nomes ; ce sont par conséquent des villes impériales, dotées d'une autonomie communale. Pour Ptolémaïs, on mentionne une βουλή, et un archonte, Aurelius Soter (dans le *C. I. GRÆC.*, III, n° 4989. 1996. 5032) : la ville a été fondée par Ptolémée Ier (*C. I. GRÆC.*, III, n° 4925). C'est pour cette raison qu'il y avait à Ptolémaïs des prêtres des Sotères (d'après l'inscription de Nechoutès). Outre ces deux villes, il y a encore Naucratis, qui était grécisée de longue date. On ne saurait dire si elle avait aussi un σύστημα πολιτικόν, car, bien qu'Hermias (ap. ATHEN., IV, p. 149) mentionne les τιμοῦχοι de Naucratis, — une aristocratie comme on en rencontre à la tête de la cité à Téos, Massilia et autres lieux, — un papyrus de Paris (*Notices et Extraits*, XVIII, 2, p. 347, lig. 17 et 27, peut-être un état de la caisse royale) montre qu'il y avait également de ces τιμοῦχοι dans deux autres localités de l'Égypte. Il semble bien que Lycopolis a eu aussi une constitution à la grecque (*C. I. GRÆC.*, III, n° 4707), ainsi que Hermoupolis-la-Grande en Heptanomide, d'après un décret en l'honneur du rhéteur Ælius Aristide (*C. I. GRÆC.*, III, n° 4679). Comme Ptolémaïs ne figure pas parmi les votants et qu'elle subsistait certainement encore, les Hellènes de Ptolémaïs doivent être compris parmi les τὸν Θηβαϊκὸν νόμον οἰκοῦντες.

<sup>2</sup> Voyez mon article intitulé *Die griechischen Beischriften von fünf ägyptischen Papyren* dans le *Rheinisches Museum*, III, 4, p. 500 sqq.

<sup>3</sup> *Papyr. Mus. Brit.*, XIX.

<sup>4</sup> *Papyr. Taurin.*, III. Hermias aussi, le demandeur dans le *Papyr. Taurin.*, I, doit être considéré comme un Égyptien, à cause de ses προγονικαὶ κτήσεις, d'autant plus qu'il ne se donne pas le titre de Μακεδών.

<sup>5</sup> HÉRODOTE, II, 175. 177.

<sup>6</sup> HÉRODOTE, III, 91.

<sup>7</sup> C'est ainsi que fut confisquée la dune de la mer ultérieure (du nome de Phthenotes) qui appartenait aux temples voisins de Horos et de Bouto, comme on le voit par le décret en action de grâces rédigé en 311 par ces corporations sacerdotales à l'honneur du gouverneur Ptolémée (dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, IX, 1871, p. 1 sqq. avec l'interprétation de BRUGSCH).



domination théocratique. Ils n'allèrent pas jusqu'à rendre aux prêtres la plénitude de leur influence politique d'autrefois ; ils n'abolirent pas ces prestations et tributs ; les prêtres ont à fournir au Trésor des sommes d'argent ainsi que des grains, du vin, des toiles<sup>1</sup> ; les familles sacerdotales sont même tenues de se rendre tous les ans à Alexandrie pour y apporter leurs prestations en nature<sup>2</sup>. Mais, d'autre part, les rois ont pour les temples et les corporations sacerdotales des attentions de toute sorte ; ils leur rendent, à l'occasion, des biens sécularisés ; il les dispensent de redevances arriérées, leur assignent de nouveaux revenus ; c'est seulement grâce à leurs allocations que le culte divin, très dispendieux parfois, peut être entretenu<sup>3</sup>. Aussitôt qu'il a pris possession de la satrapie, Ptolémée avance 50 talents d'argent pour l'ensevelissement du bœuf Apis<sup>4</sup>. Au nom du roi Philippe, du roi Alexandre, il fit restaurer les temples en partie saccagés par les Perses à Karnak, à Louqsor, et autres lieux : des inscriptions hiéroglyphiques en témoignent<sup>5</sup>. Ses successeurs suivent son exemple : Ptolémée III notamment bâtit ce temple magnifique d'Esneh où figure le récit hiéroglyphique de ses grandes victoires. Comme l'art des Égyptiens, leur science fut honorée aussi et encouragée. C'est sur l'invitation de Ptolémée II que Manéthon l'archiprêtre écrivit d'après les anciens monuments l'histoire de l'Égypte. C'est au même roi que Mélémpus l'hiérogrammate dédia plusieurs écrits, qui avaient été composés d'après les archives sacrées des temples<sup>6</sup>. Déjà, sous Ptolémée Ier, beaucoup de Grecs avaient fait le voyage de Thèbes et s'y étaient livrés à des recherches sur l'histoire et les antiquités de l'Égypte<sup>7</sup>.

Le couronnement de cette œuvre de concorde fut le transfert du Zeus Hadès de Sinope à Alexandrie. Ptolémée Soter, à ce qu'on raconte, vit en songe le dieu, qui lui ordonna de faire venir du Pont son image ; les prêtres égyptiens ne surent pas expliquer le songe, mais l'Eumolpide Timothée d'Éleusis, qui avait été appelé en qualité d'exégète à Alexandrie pour y instituer les mystères d'Éleusis, déclara que le dieu était adoré à Sinope ayant à ses côtés la statue de Perséphone. On envoya alors des députés à Delphes, et le dieu ordonna d'apporter à Alexandrie la statue de son père, et de laisser celle de sa sœur. Après une traversée merveilleuse, le dieu arriva en Égypte ; Timothée l'exégète et Manéthon l'archiprêtre reconnurent que le dieu était Sarapis, l'Osiris du royaume des morts<sup>8</sup> ; le nouveau temple fut élevé avec une grande magnificence à la place

---

<sup>1</sup> *Inscr. Ros.*, I, 17, 30 [*C. I. GRÆC.*, III, n° 4697). Autres détails dans l'inscription sacerdotale de Canope et dans celle de Mendès.

<sup>2</sup> *Inscr. Ros.*, I, 17.

<sup>3</sup> Ptolémée II décide que le nome de Mendès ne doit pas payer plus de 70.000 pièces de monnaie par an (*Inscr. Mend.*, lig. 18), c'est-à-dire évidemment 70.000 pièces de cuivre ou 11 mines ½ d'argent.

<sup>4</sup> DIODORE, I, 84. Diodore appelle le prêtre chargé de cette mission *τὸν τὴν ἐπιμέλειαν ἔχοντα τοῦ Ἀπιδος*. C'est évidemment l'*ἀρχιενταφιόπτης*, qui est mentionné à plusieurs reprises dans les tombeaux du Sérapéon de Memphis (Cf. BRUGSCH, dans les *Monatsber. der. Berl. Akad.*, 1853, p. 722 sqq.).

<sup>5</sup> ROSELLINI, I, 2, p. 290 ; 4, p. 259 etc.

<sup>6</sup> Voyez FABRICIUS, *Bibl. Græc.*, I, p. 116. Strabon (XVII, p. 806) fait ressortir l'importance des traditions égyptiennes pour les études astronomiques des Grecs.

<sup>7</sup> DIODORE, I, 46. Diodore cite Hécatée d'Abdère, à qui il a emprunté la description du palais d'Osymandyas et la plupart des détails contenus dans son premier livre.

<sup>8</sup> Le principal texte est celui de Tacite (*Hist.*, IV, 84), qui ne cite que Timothée, et celui de Plutarque (*De Isid. et Osir.*, 28, *De soll. anim.*, 36), qui parle aussi de Manéthon. Cf. CLEM. ALEX., *Protrept.*, § 48. DIONYS. PERIEG., 254, etc. GUIGNIAUT, *Le dieu Sérapis et son origine*, dans le Tacite de Burnouf, Paris, 1828. [E. PLEW, *De Sarapide*, Regiomont, 1868.

même où, depuis les temps anciens, Sérapis et Isis étaient adorés. Le dieu grec et la déesse égyptienne furent désormais adorés ensemble. Rappelons-nous les derniers jours d'Alexandre ; inquiets de sa maladie, plus d'un de ses stratèges et amis s'étaient rendus au temple de Sarapis, pour y recueillir les avis du dieu sur les remèdes à donner au malade. Le Sarapis de Babylone n'était-il pas peut-être ce dieu Irkalla chez lequel descend la déesse Istar, [le maître dans la maison des trépassés, la maison qui n'a point d'issue, dont aucune route ne fait revenir ?](#) Ou bien était-il identique au [maître](#) sur la côte de Syrie, Adonis ? N'est-ce pas de là peut-être que vient l'autre tradition, d'après laquelle Sarapis serait venu de Séleucie en Syrie à Alexandrie<sup>1</sup> ? Les Milésiens, qui s'étaient jadis établis à Sinope, peuvent bien avoir trouvé déjà en ce lieu ce [Baal](#) ; ils peuvent avoir reconnu en lui les traits d'un Asclépios ou d'un Pluton hellénique, et s'être habitués aussi à trouver, à l'heure de la mort, consolation et salut dans ce [Dieu Sauveur](#). Les éphémérides des derniers jours d'Alexandre nous apprennent que le dieu, consulté sur l'opportunité de transporter le malade dans son sanctuaire pour le guérir, répondit [qu'il ne le fallait point, et qu'il se trouverait mieux où il était](#)<sup>2</sup>. On voit comment, par une parole douce, le dieu des ténèbres cherche à enlever à la mort ses angoisses, ces affres du trépas qui sont les mêmes pour tous les peuples et tous les hommes, pour les mendiants et les rois. S'il est un dieu fait pour l'humanité entière, c'est bien celui-là Aussi, avec quelle rapidité merveilleuse se propagea le nouveau culte, une fois fondé à Alexandrie<sup>3</sup> ! Comme il pénétra, en le transformant, dans le vieux fonds égyptien<sup>4</sup> ! Dans l'antique Sérapéon de Memphis, deux prêtresses desservent désormais le culte de Sarapis et d'Isis, tandis qu'ailleurs l'Égypte n'a jamais eu de prêtresses ; désormais les deux divinités ont parmi leurs attributs le [calathos](#), emprunté au culte hellénique de Déméter<sup>5</sup>. Bientôt le dieu est assimilé à Asclépios, à Hélios, à Dionysos ; il répond au roi Nicocréon de Chypre que le ciel est sa tête, la mer son corps, la terre ses pieds, et la lumière du soleil son œil qui regarde au loin<sup>6</sup>. La plaintive Isis ne paraît pas avoir moins de formes et d'aspects ; déjà sa fête est associée au culte d'Adonis à Byblos en Phénicie ; bientôt ces cultes se répandent sur les îles, dans les villes de l'Asie-Mineure et de la Grèce ; ils atteignent l'Italie,

---

*Ueber den Ursprung des Sarapis (Jahrb. f. Philol., 1874, p. 93-96). G. LUMBROSO, Del culto di Serapide (Ricerche Alessandrine, I, Torino, 1871). J. KRALL, Die Herkunft des Sarapis, Wien, 1880. Note du Trad.]*

<sup>1</sup> TACITE, *Hist.*, IV, 84. CLEM. ALEX., *Protrept.*, p. 13 éd. Spanh.

<sup>2</sup> ARRIAN., VII, 28, 2.

<sup>3</sup> C'est probablement à Ptolémée Ier que se rapporte l'indication donnée à propos du culte de Sarapis à Athènes : [ὄν παρά Πτολεμαίου θεὸν ἐσηγάγοντο](#).

<sup>4</sup> Voir les textes d'Aristide (*De Sarapide*) et de Macrobe (*Sat.*, I, 20).

<sup>5</sup> SPANHEIM ad Callim. *In Cerer.*, 1. ECKHEL, *Doctr. Num.*, IV, p. 30 sqq.

<sup>6</sup> MACROB., *loc. cit.* Si l'on admettait, avec WESSELING et ENGEL (*Kypros*, I, p. 367), que c'est bien de ce Nicocréon, et non pas de Nicoclès qu'il est question dans Diodore (XX, 21), nous aurions la preuve que le culte de Sarapis était déjà introduit à Alexandrie avant 310. Mais les monnaies (MIONNET, *Suppl.* VII, p. 310 et IMHOOF-BLUMER, *Num. Zeitschr.*, III, p. 344) ne permettent pas de douter que Nicocréon de Salamine et Nicoclès de Paphos n'aient été rois en même temps. La date de la mort de Nicocréon n'est pas connue. Il était roi depuis 331 ; en 313, Ptolémée le nomma stratège de Chypre ; comme en 310 le stratège de Chypre était le fils de Ptolémée, on pourrait peut-être conclure de là que Nicocréon était mort. [Kant. (op. cit. p. 55) éliminé de la discussion le texte de Macrobe, en supposant que la réponse faite à Nicocréon émane non pas du Sarapis alexandrin, mais d'un Baal cypriot. Note du Trad.]

ils pénètrent même à Rome<sup>1</sup>. D'autre part, le culte des dieux rois, soit à partir d'Alexandre, soit à partir de Ptolémée Ier, de Ptolémée II, fondé d'abord à Alexandrie, se propage à Memphis, à Ptolémaïs, à Thèbes. A Thèbes les rois sont adorés à côté d'Amon-Ra-Sonther, titre de *σύνναοι θεοί*<sup>2</sup>.

On se réserve de revenir plus loin sur ces transformations religieuses ; il suffisait d'appeler ici l'attention sur leur importance politique. Si nettement Macédoniens que se montrent les Lagides, leur effort tend d'une manière très précise à poursuivre la fusion qui dès l'origine entraînait dans les plans d'Alexandre, et à faire de l'Égypte et d'Alexandrie le centre de la vie intellectuelle sous la forme nouvelle qu'elle commençait déjà à prendre, forme à laquelle naturellement la civilisation grecque servait d'excipient ou, si l'on veut, d'exposant.

Ce n'est pas simplement l'amour des sciences qui porta les deux premiers Lagides à fonder le Musée et la Bibliothèque, à concentrer dans Alexandrie toutes les formes de la vie littéraire ; l'intelligence sûre de leur époque et de la politique utile à leur royaume n'a pas été un motif moins efficace, et l'on peut affirmer que l'événement dépassa leurs prévisions. Alexandrie désormais domine et dirige la civilisation de l'hellénisme qui, grâce à l'activité infiniment riche et variée de ses poètes, critiques, compilateurs, investigateurs, inventeurs, etc., arrive à s'épanouir complètement sous ses aspects les plus divers<sup>3</sup>. La vie littéraire d'Alexandrie représente l'esprit de l'époque nouvelle presque dans toutes les directions. Tout le passé de la littérature hellénique est là, rangé dans les trésors des bibliothèques, objet d'une grandiose activité scientifique ; la poésie acquiert de nouvelles formes, qui répondent à l'esprit nouveau de la civilisation ; ce que les peuples étrangers peuvent offrir d'œuvres littéraires est traduit et introduit dans le domaine de l'activité scientifique ; les livres sacrés des Égyptiens, des Juifs, des Perses, on peut les trouver dans les bibliothèques<sup>4</sup>. La science commence à embrasser le monde ; recevant de tous côtés, s'étendant en tous sens, elle prend un aspect entièrement nouveau. Alexandrie devient le foyer d'une littérature universelle, d'une civilisation cosmopolite, dans laquelle les

---

<sup>1</sup> D'après Valère-Maxime (I, 3), le culte de Sarapis fut interdit sous le consulat de L. Æmilius Paulus. A coup sûr, il ne s'agit pas du consul de 535/219 : MARQUARDT (*Staateverwaltung*, III, p. 76) estime qu'il est question du consul de 572/182 et 586/168 ; PRELLER (*Röm. Myth.*, p. 728), d'après un texte de Dion Cassius (XL, 47), se décide pour le consul de 704/50.

<sup>2</sup> C'est l'expression employée dans l'*Antiq. Greg.* (*Account*, p. 70), et dans le papyrus de Berlin publié par PARTHEY (*Abhandl. der Berl. Akad.*, 1869, p. 12). Pour plus amples détails, voyez LEPSIUS (*Abhandl. der Berl. Akad.*, 1853, p. 45).

<sup>3</sup> Quant aux poètes, lettrés, philosophes, etc., qui vivaient à la cour de Ptolémée Ier, WESTERMANN en donne une liste intéressante dans la *Real-Encycl.* de Pauly, VI, p. 198 sqq.

<sup>4</sup> On peut affirmer que la fondation de ces établissements remonte au temps de Ptolémée Ier : on en a pour preuve non pas tant le texte bien connu de Plutarque qu'une série de rapprochements parfaitement sûrs. PRELLER (in Jahns *Jahrbücher*, 1830, p. 170) a nié que les livres de la Perse aient été également traduits, ou du moins traduits de si bonne heure. RITSCHL (*Coroll. de biblioth.*, p. 42) s'en réfère au texte de Pline (XXX, 1) : *Hermippus, qui de ea arte (magica) diligentissime scripsit et vicies centum millia versuum a Zoroastre condita, indicibus quoque voluminum ejus positis, explanavit*. Il reste à réfuter l'objection de PRELLER, qui entend par là Hermippos de Béryte (un auteur du temps d'Hadrien). L'épigramme d'un roi Ptolémée (soit Évergète II, soit Philopator) citée dans la Vie d'Aratos, prouve qu'il s'agit bien de ce vieil Hermippos, disciple de Callimaque.



résultats de toutes les évolutions nationales antérieures, jusque-là dispersés, sont convertis en idées et réunis en un faisceau.

Il nous reste encore un fait remarquable à considérer. Nous allons voir quelle étendue extraordinaire prend l'empire des Séleucides, combien peu pourtant il est de force à se mesurer avec le royaume incomparablement plus petit des Lagides. Lorsque Ptolémée Pr transmet le trône à son fils, il ne possédait hors de l'Égypte que Chypre et Cyrène. Nous devons chercher à nous faire une idée des forces matérielles de ce royaume, pour comprendre la possibilité de cet état de choses.

Pour ce qui est des pays adjacents, on aura occasion d'en parler plus loin : c'est l'Égypte qui est la base de la puissance des Lagides. Sur la population du pays, nous n'avons pas de renseignements certains<sup>1</sup> ; au temps du roi Amasis, **alors que le royaume était le plus florissant**<sup>2</sup>, dit Hérodote, on comptait 20.000 villes, et plus de 30.000 villes et villages, à ce qu'on prétend, sous le règne de Ptolémée Ier. Ainsi, au commencement de la souveraineté des Lagides, l'Égypte était plus florissante qu'aux temps les plus florissants des Pharaons. Il est reconnu que le pays possède une force productrice extraordinaire ; plus la population est dense, plus le droit, la propriété et le commerce se trouvent réglés et protégés<sup>3</sup>, plus aussi est considérable le revenu de l'État.

A la fin du règne de Ptolémée II, en un moment, il est vrai, où le royaume s'était déjà annexé le sud de la Syrie et la côte méridionale de l'Asie-Mineure, l'Égypte avait une armée de 200.000 hommes de pied et 40.000 cavaliers, 300 éléphants, 2.000 chars de guerre, des armes pour 300.000 hommes, 2.000 petits transports de guerre et 1.500 vaisseaux de guerre qui avaient jusqu'à cinq rangs de rames, du matériel pour en armer un nombre double, 800 yachts dorés à la proue et à la poupe ; on assure qu'il y avait dans le Trésor 740.000 talents égyptiens<sup>4</sup> ; le revenu annuel s'élève à 14.800 talents et 1.500.000 artabes de grains. Nous trouvons une confirmation de ces chiffres si étonnants dans l'extrait d'une description de la grande fête que le même Ptolémée célébra après la mort de son père ; du moins les points plus importants de cette énumération peuvent trouver

---

<sup>1</sup> Le renseignement fourni par Diodore (I, 31), à savoir que l'Égypte, au temps de sa plus grande prospérité, possédait sept (*var.* huit) millions d'habitants, et n'en comptait pas moins (*var.* pas moins de trois millions) de son temps, nous est parvenu en trop mauvais état pour pouvoir être utilisé. Lorsqu'il visita Alexandrie (en 58 avant J.-C.), cette ville renfermait à elle seule 300.000 hommes libres (XVII, 52), et, près d'un siècle plus tard, Josèphe (*Bell. Jud.*, II, 16, 4) dit que l'Égypte compte, sans Alexandrie, 7 ½ millions d'habitants.

<sup>2</sup> HÉRODOTE, II, 177. DIODORE, I, 31. Théocrite, dans sa XVIIe Idylle (sur la date du morceau, voyez ci-après), dépeignant la puissance de Philadelphie, parle de 33.333 villes. C'est, il faut l'avouer, un chiffre étrange : on le dit poétique, mais qu'y a-t-il là de poétique ? ce n'est pas une expression générale pour désigner une multitude, mais simplement un nombre rond substitué à un autre qui devait en approcher.

<sup>3</sup> Le pays avait été jadis rempli de bandes de brigands et de voleurs (THÉOCR., XV, 47 *cum intpp.*).

<sup>4</sup> Appien (*Pratt.*, c. 10) donne ces chiffres *ἐκ τῶν βασιλικῶν ἀναγκρῶν*. Sur la marine, voyez aussi Athénée (V, p. 203). J'ai essayé dans un récent article (*Zum Finanzwesen der Ptolemäer in Abhandl. der Berl. Akad.*, 1882 Febr.), de discuter ce renseignement, ainsi que l'estimation des forces militaires donnée par S. Jérôme (*In Dan.*, c. XI, v. 5 ap. MIGNE, *Patrol. lat.*, XXV, 5, p. 585) à peu près exactement comme dans Appien. Il me semble que le chiffre de 74 myriades de talents a été obtenu par voie de multiplication, en prenant pour base du calcul les 14,800 talents de revenu annuel.

place ici. Il y avait dans le cortège un char gigantesque chargé de vaisselle d'argent : on y voyait, entre autres choses, un cratère contenant 600 métrètes, très artistement travaillé et couvert de pierres précieuses ; deux buffets, dix grands bassins, seize cratères, une table de douze coudées, trente autres de six coudées, quatre-vingts trépieds delphiques, et un nombre infini d'autres objets, tous en argent massif. Venait ensuite le char aux ustensiles en or, parmi lesquels vingt-deux réfrigérants, quatre grands trépieds d'or, un autel de trois coudées de haut, surtout un écrin d'or garni de pierres précieuses, haut de dix coudées, à six compartiments garnis de nombreuses figures d'un beau travail, hautes de quatre palmes. Près des deux chars marchaient 1.600 enfants, dont 250 portaient des congés en or ; 400, des vases semblables en argent ; les autres, des réfrigérants d'argent et d'or, etc. Sur un autre char était un thyrses en or de 90 coudées, une lance en argent de 60 coudées ; sur un autre, un phallus en or de 120 coudées de longueur, sans compter une infinité d'ustensiles en or, vases, armes (entre autres 64 armures complètes), couronnes ; enfin il y avait encore 20 autres chars chargés d'or, 400 chargés d'argent, 800 chargés d'épices. Dans la tente du roi, à l'endroit où le couvert était mis, il y avait de la vaisselle d'or et d'argent pour une somme de 10.000 talents.

Et quelles étaient les sources d'une richesse si extraordinaire ? Il va sans dire que l'impôt doit avoir été une charge très lourde en Égypte<sup>1</sup> ; mais, malgré cela, le pays était plus florissant que jamais, et nous trouverons plus tard des preuves démontrant que c'est seulement un siècle plus tard, quand, par suite des discordes fraternelles et de la mauvaise administration, l'appauvrissement commença, que les impôts devinrent en réalité exorbitants. Les causes de la prospérité de l'Égypte après l'époque des Perses ne sont pas difficiles à trouver : c'était d'abord l'ordre introduit dans l'administration, la paix rétablie dans le pays ; ensuite, l'accroissement de consommation que dut occasionner le nombre de soldats, d'officiers, de fonctionnaires ; la satisfaction à bon marché de tous les besoins, l'impulsion donnée au petit commerce par le cours régularisé de la monnaie de cuivre<sup>2</sup> ; le développement des professions industrielles que devait provoquer nécessairement l'intervention de la race hellénique. Mais l'innovation la plus considérable, c'est que l'Égypte, jusque-là à peu près bornée à l'exportation des grains, devint désormais la route du commerce international. Les premiers Lagides s'appliquèrent avec le plus grand soin à attirer vers l'Égypte le commerce de l'Arabie, de l'Éthiopie ; plusieurs villes furent fondées sur la côte de la mer Rouge, les pirates arabes mis à la raison<sup>3</sup>, l'ancien canal de Nécho rendu à la navigation, les routes de Bérénice et de Myos Hormos à Coptos ouvertes à la circulation. Il va sans dire que la plus grande partie des importations venues de ces pays était acheminée plus loin : des navires égyptiens allaient jusqu'à la mer Noire ; les chargements qu'on en ramenait

---

<sup>1</sup> Les papyrus parlent d'un quart, c'est-à-dire une redevance ou impôt de vingt-cinq pour cent (*Journal des Savants*, 1828, p. 484).

<sup>2</sup> Dans l'Égypte des Pharaons, il semble qu'il n'y avait pas de métal monnayé en circulation. Hérodote (IV, 168) dit que, sous le règne de Darius Ier, le satrape d'Égypte Aryandès frappa de la monnaie d'argent *d'aussi bon aloi que l'or du roi*, mais aussi que le roi, mécontent du procédé, le fit mettre à mort sous un autre prétexte. Ce passage me paraît un argument sérieux contre l'opinion généralement acceptée aujourd'hui, à savoir que le bimétallisme a été pratiqué dans l'empire perse. Dans la dissertation précitée (p. 52, 2), j'ai montré que les Ptolémées ont introduit et de quelle façon ils ont introduit la monnaie de cuivre à côté de 14 monnaie d'argent.

<sup>3</sup> DIODORE, III, 43. STRABON, XVI, p. 777.

remontaient pour la plupart sans désemparer le cours du Nil, pour être de là transportés vers la mer Rouge et continuer leur route vers les pays du Sud<sup>1</sup>. Sans aucun doute, Alexandrie était déjà, sous Ptolémée II, le plus grand marché du monde ; la Phénicie, depuis l'invasion d'Alexandre et durant les luttes incessantes de ses successeurs, luttes qui eurent lieu surtout en Syrie, avait perdu son antique commerce d'expédition ; c'est par Alexandrie que passait la route la plus courte et la plus commode pour aller des pays du Sud à la Méditerranée. Voilà pourquoi Rhodes s'attacha si étroitement à Ptolémée Soter ; Syracuse entretint des rapports amicaux avec lui comme avec Philadelphie<sup>2</sup>, qui, de son côté, après la victoire de Rome sur les Tarentins, entra aussi en négociations avec le Sénat romain<sup>3</sup> il y eut une alliance semblable avec Carthage.

Autant la politique commerciale tient de place, ce semble, dans les préoccupations de l'époque, autant nous sommes à court de renseignements. On peut bien deviner quelle atteinte profonde le commerce de Carthage dut recevoir de cet essor florissant d'Alexandrie ; dans les relations extérieures des Lagides, on reconnaît encore çà et là l'influence considérable d'un système commercial établi dans des proportions grandioses.

A ce point de vue, la possession de Cypré était pour les Lagides extrêmement importante, sans compter que cette île opulente pouvait fournir pour la construction des vaisseaux tous les matériaux dont l'Égypte était à peu près complètement dépourvue<sup>4</sup>. Ptolémée Soter avait eu bien raison de ne pas s'accorder de repos avant de s'être assuré la possession de l'île. Il y avait là de vieilles villes helléniques ou hellénisées qui, bien qu'assujetties à des rois jusqu'à l'époque même des Diadoques, avaient cependant conservé leur constitution municipale. Des inscriptions du temps des Lagides montrent que cette constitution subsista même par la suite<sup>5</sup>. Ces petites républiques se comportèrent avec les rois comme jadis les confédérés de la Ligue athénienne avec Athènes ; elle restèrent absolument étrangères au régime et aux mœurs de l'Égypte. L'île formait un petit royaume à part. Ptolémée la considéra d'abord ainsi ; ce qui le prouve, c'est la puissance qu'il concéda au prince Nicocréon de Salamine, puis au Lagide Ménélaos, comme stratège de Cypré<sup>6</sup>. Survint plus tard, en 306, l'agression de Démétrios ; pendant dix ans, il se maintint en

---

<sup>1</sup> AGATHARCHIDES, *De mari Rubro* (p. 48 dans les *Geogr. minores* de Hudson ; p. 68 dans l'édition de C. Müller). En général, on peut encore tirer parti du travail de SCHMIDT, *De commercio et navigatione Ptolemæorum* (Op. I, p. 123).

<sup>2</sup> ATHEN., V. p. 208. Voyez *Hist. des Diadoques*, p. 532.

<sup>3</sup> TITE-LIVE, *Epit.* XIV. EUTROP., II, 15 etc. On pouvait avoir des renseignements précis par Lycos de Rhégion, qui, comme on s'en aperçoit à son inimitié avec Démétrios de Phalère (SUIDAS, s. v.), n'habitait pas Alexandrie simplement à titre d'érudit.

<sup>4</sup> AMMIAN. MARC., XIV, 8.

<sup>5</sup> C. I. *GRÆC.*, II, 2615. 2628, peut-être 2624 ; à coup sûr 2620 ; 2617. 2623 (l'une et l'autre de Cition) ; 2639. Les monnaies des rois d'Égypte avec ΠΛ. ΣΑ. ΚΙ etc., sont attribuées aux villes cypréotes dont elles portent les initiales ; il est plus que douteux que celles qui portent les millésimes ΛΓ. ΛΕ. ΛΙΓ. ΛΑΗ soient de Ptolémée Ier.

<sup>6</sup> Je fais allusion à son droit de battre monnaie, car BORRELL (*Sur quelques médailles des rois de Chypre*) a fait remarquer avec raison que la médaille cataloguée par MIONNET (VI, p. 559) et portant la marque ΜΕΝ n'appartient pas à Cyrène ; le signe # qui y est gravé est le βα cypréote et signifie par conséquent βασιλεύς : on le retrouve, du reste, sur les monnaies d'Évagoras, de Pnytagoras, de Nicocréon de Salamine (BRANDIS, *Münzwesen*, p. 508. 510).

possession de l'île ; enfin, lorsque Ptolémée la recouvra, en 295, la stratégie fut rétablie, toutefois avec une moindre indépendance. Les inscriptions parlent de nombreuses garnisons dans les villes, de phrourarques commandant ces garnisons, et de préposés spéciaux pour Cition<sup>1</sup>. Mais l'essentiel est que le stratège de l'île a la double mission de recueillir les tributs et de les envoyer à Alexandrie<sup>2</sup>. C'est un système qui ressemble bien peu à la distinction rigoureuse des pouvoirs dans l'administration égyptienne ; la situation de l'île, et la nécessité de concentrer autant que possible ses moyens de défense, a dû rendre indispensable ce cumul, qui assimilait le stratège à un satrape.

Cyrène se trouvait dans une situation analogue à l'égard de l'Égypte. Après des combats répétés, Ptolémée Ier avait acquis vers 308 la possession définitive de ce riche pays. Comme il avait confié Chypre à son frère Ménélaos, il donna la Cyrénaïque à son beau-fils Magas<sup>3</sup> ; celui-ci, à l'exemple du premier, frappa des monnaies : avec le nom et l'image du roi d'Égypte et son propre monogramme à côté ; comme lui, il se trouva en présence des vieilles cités helléniques du pays ; elles conservèrent leur constitution municipale<sup>4</sup>.

On a fait ressortir plus haut l'heureuse position de l'Égypte. C'est chose importante à constater qu'il ne se trouve, ni du côté du Sahara, ni du côté de la mer Rouge, aucune population organisée en État, bien que l'existence d'une communauté entre les « Libyens » soit attestée par des médailles. Il peut bien se produire des incursions de pillards sur les oasis, sur les villes de commerce, sur les caravanes qui viennent de la mer ou du Sahara, mais cela ne tire pas à conséquence ; comme les pirates de la mer Rouge, ils sont repoussés sans grande peine. Dans le sud de l'Égypte, dans l'ancien État sacerdotal de Méroé, il s'accomplit sous Ptolémée II une transformation remarquable. Le roi Ergamène, élevé à la grecque, pénétra avec des soldats dans le temple d'or, massacra les prêtres, et mit fin de la sorte au régime qui depuis un temps immémorial tenait la royauté sous la dépendance du sacerdoce<sup>5</sup>. On trouve aussi le nom de ce roi sur les hiéroglyphes de Dakkeh, à la frontière méridionale du territoire de Dodécaschœnos, qui tombe plus tard sous la domination égyptienne ; et nous savons que Ptolémée II pénétra fort avant en Éthiopie<sup>6</sup>. Il est bien question encore plus tard d'une expédition en Éthiopie, mais ni cette campagne postérieure, ni celle de Philadelphie n'a dû avoir pour but de protéger l'Égypte contre un danger venant de ce côté. Ce singulier royaume grécisant de Méroé<sup>7</sup> a dû donner d'autant moins de souci aux Lagides, qu'il avait été fondé sur le

---

<sup>1</sup> C. I. GRÆC. II, 2617.2621. Il est question d'un *γραμματεὺς τῶν δυναμῶν* (2625). Toutes les villes de l'île doivent avoir eu, comme Cition, des intendants de cette espèce. Il s'en rencontre à Séleucie sur l'Oronte (POLYB., V, 60), à Séleucie sur le Tigre (POLYB., V, 48) ; on doit, ce semble, en présupposer l'existence dans toutes les cités de l'époque hellénistique.

<sup>2</sup> POLYBE, XVIII, 38, 8. XXVII, 12, 2.

<sup>3</sup> PAUSANIAS, I, 7.

<sup>4</sup> Voyez l'inscription publiée dans le *Journal des Savants*, 1828, p. 260 [C. I. GRÆC., III, 5187. 5185]. On arrivera plus tard à d'autres résultats. En ce qui concerne les monnaies de Magas, je renvoie à L. MÜLLER, *Monnaies d'Afrique*.

<sup>5</sup> DIODORE, III, 6, 3. Il y a dans Strabon (XVII, p. 823) : *ὄπου ὁ χρυσοῦς νεὼς ἐστὶ*. Est-ce le temple d'or ou le vaisseau d'or ? Voyez les variantes du texte de Diodore.

<sup>6</sup> DIODORE, I, 37.

<sup>7</sup> Je me borne à rappeler, pour le moment, le chambellan de la reine Candace dans les *Actes des Apôtres* et le royaume grécisant d'Axoum.

renversement de la théocratie. Dans le sud non plus, le royaume des Lagides n'a pas de voisins réellement dangereux<sup>1</sup>.

Tout autre est la situation sur les côtes de la Méditerranée ; Cyrène et la Coélé-Syrie sont les avant-postes de l'Égypte contre de puissants voisins. Il n'y avait pas encore longtemps que Carthage avait fait, pour une question de frontières, cette guerre sanglante qui se termina par l'exploit héroïque des Philènes et qui donna à ce puissant État marchand le territoire désert, il est vrai, mais singulièrement important pour les caravanes, qui avoisine la Syrte<sup>2</sup>. A l'époque où Agathocle de Syracuse débarqua sur la côte d'Afrique, Ophélas de Cyrène, son allié, avait conduit devant Carthage une armée considérable : il avait espéré joindre à ses possessions cyrénaïques la côte punique, mais le Syracusain l'avait assassiné. Alors Cyrène était revenue à l'Égypte. L'Égypte était maintenant la puissance qui commandait le grand commerce indo-arabique, resté au pouvoir de la métropole punique jusqu'à Alexandre ; il était naturel qu'une branche importante du commerce africain se dirigeât pareillement vers les pays du Nil. Il pouvait n'être pas indifférent pour Carthage que Cyrène, si voisine de ces entrepôts considérables et si péniblement acquis d'Augilas et de la Syrte, fût devenue maintenant partie intégrante de ce nouvel État marchand dont la prospérité prenait un essor si rapide. Mais, pour le moment, il était plus important pour les Carthaginois de recouvrer leur influence en Sicile ; seulement, avant de l'avoir raffermie et d'avoir eu le loisir de songer aux affaires d'Orient, ils se trouvèrent engagés dans un conflit avec Rome, conflit qui absorba dès lors toutes les forces de la république marchande.

Ce que Cyrène était à l'ouest, par rapport à l'Égypte, les côtes de Syrie l'étaient à l'est. De tout temps, ces côtes ont servi de pont entre l'Asie et l'Afrique. Cyrus avait ramené les Juifs dans leur patrie pour avoir en eux un avant-poste sûr dans une attaque contre l'Égypte ; lorsque Perdicas, lorsque Antigone avaient été en possession de ces pays, ils avaient été en mesure de porter la main sur l'Égypte même ; malgré la force défensive que donnait à l'Égypte sa situation particulière, elle ne pouvait avoir une influence décisive sur le commerce du monde que par la possession de cette contrée, de ce pont important. Déjà, après le meurtre de Perdicas, le premier Ptolémée avait cherché à s'établir solidement en Syrie : il n'avait pas encore Cypré ; il comptait sur la Syrie pour fonder sa puissance maritime. Mais, quelques années après, Antigone lui avait arraché ces pays et les avait gardés jusqu'au jour où il trouva la mort à la bataille d'Ipsos (301). Ptolémée s'était joint à la ligue contre Antigone, à la condition qu'on lui céderait la Coélé-Syrie ; mais déjà Séleucos s'était fait attribuer ce territoire par les rois de Thrace et de Macédoine, d'autant que le Lagide n'avait pas pris autrement part à la formidable lutte qui venait de finir, et ensuite, pour éviter un conflit avec l'Égypte, il avait cédé la côte de Phénicie et la Coélé-Syrie à l'héritier d'Antigone. Quand celui-ci eut fait voile pour l'Europe (296), Séleucos se hâta d'occuper ces contrées, qui étaient pour lui d'un prix inestimable. C'est ainsi que Ptolémée II reçut le royaume des Lagides sans la Syrie. Il dut même renoncer à tout espoir de l'avoir jamais, à partir du jour où les Séleucides eurent fixé leur

---

<sup>1</sup> Je ne fais que poser ici en passant cette question : pourquoi les Lagides n'ont-ils pas cherché à se rendre maîtres de la côte d'Arabie, comme l'ont fait dans notre siècle les vainqueurs des Wéchabites ? Il y avait des Grecs établis dans les ports de ce littoral, jusqu'à l'île de Dioscoride.

<sup>2</sup> Sur cette guerre, qui eut lieu entre 400 et 330, voyez THRIGE, *Res Cyrenensium*, p. 198.



résidence à Antioche ; on eût dit qu'ils concentraient là toutes leurs forces, pour être à même de parer à toute espèce de danger pouvant surgir du côté de l'Égypte. Mais la cour d'Alexandrie n'abandonnait pas le moins du monde le projet d'acquérir au moins le sud de la Syrie ; elle n'attendait que l'occasion favorable. On chercha d'abord à lier amitié avec la tribu la plus proche, celle des Juifs. On ne se contenta pas, comme Séleucos lui-même l'avait fait à Antioche et dans d'autres villes nouvelles<sup>1</sup>, de leur donner mêmes droits qu'aux Macédoniens et aux Grecs. Déjà Alexandre en avait transplanté un grand nombre à Alexandrie, dans la Haute-Égypte ; sous le premier Ptolémée, leur nombre s'était extraordinairement multiplié ; une foule innombrable vint de son propre mouvement les rejoindre ; on leur confia des places importantes ; on jugea que Cyrène principalement et les villes de Libye pouvaient être tenues en respect par de fortes colonies juives<sup>2</sup>. A Alexandrie, ils occupaient presque exclusivement deux quartiers sur cinq ; il y en avait de disséminés dans toute l'Égypte ; ils avaient leurs ethnarques spéciaux<sup>3</sup>. Ce qui était surtout important, c'était la tolérance, la faveur même que les Lagides accordaient au culte de Jéhovah, les témoignages de distinction dont ils honorèrent les livres sacrés des Juifs, l'intérêt qu'on montrait pour leur histoire<sup>4</sup> La Palestine, quoique déjà sous la domination des Séleucides, pencha décidément vers une alliance avec Alexandrie<sup>5</sup>.

A ces possessions immédiates des Ptolémées, il convient d'ajouter le groupe d'États moins puissants que dirigeait leur influence politique, appuyée par la flotte la plus considérable qu'il y eût à l'époque. Il y avait dans les darses de l'Égypte 112 vaisseaux du plus fort tonnage, de cinq à vingt rangs de rames, et 224 navires de dimension ordinaire ; le nombre des bâtiments détachés en Libye et dans les autres villes appartenant aux Ptolémées montait à plus de 4.000<sup>6</sup>. Les Cyclades, associées en une confédération, tenaient pour l'Égypte, ainsi que Cos et l'ancienne fédération triopienne : Rhodes également était et demeura attachée à la cause de l'Égypte, qui, par ses communications maritimes avec l'Arabie et l'Inde, était la base du grand commerce. Si l'Égypte n'avait plus en sa possession immédiate un seul point du continent hellénique, en revanche, elle avait la haute main sur la politique de Sparte, et les villes de Crète tenaient, comme Sparte, pour la cour où leurs aventuriers trouvaient la meilleure solde.

---

<sup>1</sup> JOSEPH., *Ant. Jud.*, XIII, 3, 1 et ailleurs.

<sup>2</sup> JOSEPH., *Contr. Apion.*, II, 4.

<sup>3</sup> Il y a sur ce sujet un passage particulièrement intéressant, emprunté par Josèphe (*Ant. Jud.*, XIV, 7, 2) à l'ouvrage historique de Strabon. L'*isopolitie* des Juifs à Alexandrie est confirmée entre autres par le rescrit impérial que cite Josèphe (*Ant. Jud.*, XIX, 5, 2). Au temps de Philon, sur les huit millions d'habitants de l'Égypte, il y avait un million de Juifs (PHILON, *Adv. Flacc.*, p. 971 sqq.).

<sup>4</sup> J'ai en vue ici principalement, outre Évhémère et autres auteurs cités par Josèphe (*Cont. Apion.* I, 23), Hécatée d'Abdère avec sa curieuse *Histoire juive*. Ce qui importe, ce n'est pas l'exactitude du contenu, c'est que Hécatée (et non pas un Juif hellénistique des temps postérieurs) en soit l'auteur. Il est possible que les Juifs alexandrins y aient ajouté quantité d'interpolations, par exemple, les vers de Sophocle dans Clément d'Alexandrie (*Stromates*, V, p. 257 éd. Sylburg [fr. 18]), mais que Hécatée ait écrit sur des questions juives, c'est un fait attesté par un passage de Diodore (XL, 3. [HECAT., fr. 13]).

<sup>5</sup> POLYBE, V, 86, 10.

<sup>6</sup> CALLIXEN. ap. ATHEN., V, p. 203.

Cela peut suffire à montrer le caractère du royaume des Lagides<sup>1</sup>. C'est essentiellement un royaume égyptien ; c'est dans l'administration sévèrement disciplinée et habilement organisée du pays principal, dans la forte concentration d'une souveraineté monarchique et militaire, qu'est la source de son énergie. La dynastie cherche, il est vrai, à se rapprocher de l'élément indigène ; elle pousse à la fusion ; elle cherche aussi à faire entrer le corps sacerdotal dans ses intérêts ; mais elle ne tient pas le moins du monde à devenir nationale. On trouve réalisée là entièrement cette notion abstraite de l'État qui identifie ce dernier avec la personne du monarque ; le but unique de l'État est d'exprimer complètement et avec énergie cette puissance au dedans et au dehors ; un Trésor rempli, une milice toujours prête à combattre, une armée de fonctionnaires, la soumission des sujets, la négation de toute autonomie communale ou corporative ayant quelque capacité politique au sein de l'État, bref, cette puissance souveraine du monarque qui régit toute la société, du sommet aux couches les plus inférieures, sans rencontrer de résistance, et en face de laquelle il ne reste aux sujets que le droit privé, voilà le caractère de cette monarchie, telle que l'a fondée le premier Lagide. Il en va tout autrement à Cyrène et à Chypre ; il y a là des cités helléniques ; elles ont leur indépendance et leur autonomie communale, leur droit de battre monnaie ; le gouverneur royal dans l'un et l'autre-pays est à l'égard de la monarchie dans une situation plus indépendante, qui ressemble à celle d'un satrape ; ils diffèrent de la monarchie par toutes leurs formes ; ce sont des pays limitrophes en rapport avec le royaume proprement dit, des avant-postes pour sa politique étrangère, politique qui ne peut aboutir qu'autant que l'Égypte tient constamment à sa disposition des ressources absolument prêtes.

Tout autre est l'empire des Séleucides. Rien que par la manière dont il s'était formé, il différait essentiellement de l'Égypte. C'est depuis 312 seulement que Séleucos avait acquis la possession définitive de Babylone ; ce fut le commencement de sa puissance : il s'empara ensuite des satrapies supérieures ; son royaume s'étendit jusqu'à l'Indus et l'Iaxarte. Mais sur sa frontière orientale s'élevait déjà la nouvelle puissance de Sandracottos. Séleucos céda à son voisin le pays jusqu'aux Paropamisades ; toutes ces petites souverainetés et républiques dont l'éparpillement avait permis à Alexandre de conquérir l'Inde étaient maintenant réunies en un grand royaume hindou, qui s'étendait du côté de l'ouest à peu près aussi loin que la langue hindoue. Ensuite la bataille d'Ipsos donna à Séleucos le pays depuis l'Euphrate jusqu'à la mer, jusqu'à la Phrygie ; il transporta sa résidence de Suse et de Babylone à Antioche sur l'Oronte, avant-garde de défense aussi bien que d'attaque contre l'Égypte ; mais sur ses autres frontières s'étendaient maintenant les royaumes indépendants de l'Inde, de l'Atropatène et de l'Arménie, ceux de la Cappadoce et du Pont, dont les princes faisaient remonter leur origine jusqu'aux sept princes des Perses. Puis vint la lutte contre Lysimaque. La mort de ce prince fit tomber aussi la partie occidentale de l'Asie Mineure aux mains de Séleucos. Quand il alla en Europe pour acquérir encore la Thrace et la Macédoine, il trouva la mort. C'était réellement un empire colossal qu'il transmit à son fils Antiochos Soter, mais un empire bien peu organisé pour l'unité au dedans, et dangereusement entouré. C'était l'empire d'Alexandre presque entier ; il n'y manquait que l'Europe, l'Inde et l'Égypte ; mais toutes ces difficultés, ces impossibilités qui avaient déjà jeté

---

<sup>1</sup> Un jugement des plus intéressants, c'est celui de Scipion, qui visita l'Égypte en 136 (DIODORE, XXXIV, 1).

une ombre importune sur l'éclat des victoires d'Alexandre et à qui sa mort prématurée donna occasion de se manifester en plein, furent l'héritage par excellence des Séleucides. La structure de leur empire les força à suivre la politique d'Alexandre. A partir du moment où l'empire des Séleucides est formé, le contraste entre son étendue et ses ressources devient évident ; ce même progrès de l'hellénisme qui paraît pousser la puissance des Lagides à un développement croissant de ses forces et accroître sa sécurité au dedans affaiblit de jour en jour celle des Séleucides, en rend les jointures plus lâches et les défauts plus saillants. Les provinces se détachent l'une après l'autre de l'empire.

La difficulté capitale contre laquelle l'énergique Séleucos. avait eu à lutter, c'était la diversité des pays compris dans ses possessions, la grande différence de leur culture, de leurs mœurs, de leurs souvenirs. Tandis que les Lagides pouvaient travailler à une fusion avec un seul élément, l'élément égyptien, Séleucos avait sous sa domination des Perses, des Syriens, des Bactriens, des Babyloniens, et ni les uns ni les autres ne pouvaient déterminer à eux seuls la nature de l'hellénisme représenté par les Séleucides. Il ne pouvait pas, comme les Ptolémées dans le culte de Sarapis, chercher à la fusion religieuse une expression unique ; il ne pouvait pas, dans l'immense étendue de son empire, introduire cette administration ramifiée jusque dans les couches profondes qui était possible dans la vieille Égypte, façonnée au joug du sacerdoce et de la police. L'administration à la manière des satrapes, que Ptolémée avait adoptée pour des pays limitrophes, devint nécessairement la forme dominante dans le royaume des Séleucides ; et, pendant qu'en Égypte l'élément gréco-macédonien se réunissait à l'armée et à la cour ou se dispersait en colonies au milieu de la population indigène, les Séleucides durent chercher à le grouper en cités et à compléter leurs armées mêmes, dont les Macédoniens et les Grecs formaient pourtant le noyau<sup>1</sup>, avec des Asiatiques capables de porter les armes<sup>2</sup>. Dès le début, leur empire n'eut ni unité, ni force centrale, comme celui des Lagides ; c'était un agrégat composé des éléments les plus divers ; point de centre géographique : ils étaient vis-à-vis des Lagides dans la même situation que la maison des Habsbourg, il y a deux ou trois siècles, en face des Bourbons.

---

<sup>1</sup> Lors de la fête pompeuse célébrée par Antiochos Épiphane et décrite par Polybe (XXXI, 3), on cite comme figurant à la brillante revue militaire qui eut lieu à cette occasion 20.000 Macédoniens, 5.000 χαλκάσιδες... οἱ λεγόμενοι ἑταῖροι ἰππεῖς (1000 hommes) ; puis τὸ τῶν φίλων σύνταγμα (1.000 hommes) ; en outre, 1.000 ἐπίλεκτοι, οἷς ἐπηκολούθει τὸ καλούμενον ἄγημα, κράτιστον εἶναι δοκοῦν σύστημα τῶν ἰππέων, au nombre d'environ 1.000 hommes, etc. On retrouve les anciens termes l'ἄγημα, hétæres, amis, comme dans l'armée d'Alexandre.

<sup>2</sup> Dans la garnison de Magnésie, on rencontre, à côté du détachement emprunté à la phalange (Macédoniens), des Perses sous Omanès (*C. I. GRÆC.*, II, n° 3137) ; dans la Haute-Perse, à Banda, il y a 3.000 Perses et 3.000 hommes d'infanterie, 300 cavaliers, Macédoniens et Thraces (*POLYÆN.*, VII, 39). L'armée qui combattit à Raphia contenait, d'après Polybe (V, 79), 5.000 hommes de troupes légères, Dahes, Caramaniens, Ciliciens ; 10.000 hommes armés à la macédonienne (employés comme phalangites) et recrutés dans tout le royaume ; 20.000 soldats de phalange (des Macédoniens, par conséquent) ; 2.000 archers et frondeurs, Perses et Agriens ; 1.000 Thraces ; 5.000 Mèdes, Cissiens, Cadusiens, Caramaniens, sous la conduite d'un Mède ; 10.000 Arabes sous le commandement d'un Arabe ; 5.000 mercenaires grecs ; 2,500 Crétois et Néo-Crétois ; 500 archers lydiens ; 1.000 cardaques (c'est-à-dire des hoplites perses. *ARRIAN.*, II, 8, 6). La nationalité des 6.000 hommes de cavalerie n'est pas spécifiée.



Nous sommes si pauvres en renseignements précis sur l'état intérieur du royaume des Séleucides que nous en sommes réduits à tirer de documents isolés des inductions générales.

Soixante-douze satrapies, dit Appien<sup>1</sup>, étaient sous la domination de Séleucos. Dans le territoire qu'il gouvernait, il n'y en avait peut-être pas plus de douze au temps d'Alexandre, et elles étaient alors gouvernées, comme on s'en aperçoit de temps à autre, par des satrapes, des hyparques et des nomarques<sup>2</sup>. Évidemment Séleucos avait jugé nécessaire de restreindre le domaine et par là la puissance de chaque satrape<sup>3</sup> ; eux-mêmes pouvaient avoir plus de prise sur de plus petits domaines, et ils étaient plus faciles à maintenir dans les limites de la dépendance ; il devait être conforme à l'intérêt du royaume de distribuer les nationalités particulières entre plusieurs gouverneurs, et d'en affaiblir ainsi la cohésion. Les successeurs immédiats de Séleucos sont, en général, restés fidèles à sa politique : peut-être ont-ils reçu de lui une seconde institution que nous croyons reconnaître encore, au moins dans quelques exemples. Déjà, aux beaux temps de la domination persane, le commandement militaire dans les satrapies avait été distrait des pouvoirs du satrape : la réunion des deux fonctions, qui plus tard devint l'usage ordinaire, avait contribué à la ruine de l'organisation du royaume. Dans la détresse des débuts d'Antiochus II, nous retrouvons cette réunion en une seule main du pouvoir civil et militaire : Achæos obtient la *dynastie*, c'est-à-dire toutes les attributions de la souveraineté sur les pays en deçà du Taurus, les satrapes de Médie et de Perse sur ces provinces de la Haute-Asie<sup>4</sup>. Quand ces deux personnages se révoltent, le stratège envoyé contre eux avec pleins pouvoirs mande les épargnes de la Susiane et du territoire riverain de la mer Érythrée ; après la répression du soulèvement, l'éparque de Susiane est aussitôt envoyé comme stratège en Médie, et Apollodore le remplace comme stratège de la Susiane<sup>5</sup>. Quoique Polybe emploie les deux expressions, épargne et stratège, comme absolument synonymes<sup>6</sup>, il paraît cependant y avoir entre elles quelque différence. Un rapprochement sur lequel on reviendra plus loin permet d'inférer

---

<sup>1</sup> APPIAN., *Syr.*, 62.

<sup>2</sup> ARRIAN., VI, 27, 4. Cf. *Histoire d'Alexandre*, pp. 443. 621. 630 sqq.

<sup>3</sup> Ainsi, la satrapie de Syrie, par exemple, était divisée de la façon suivante (d'après Posidonios, cité par Strabon, XVI, p. 750) : la partie nord formait la Séleucide avec les quatre satrapies d'Antioche, Séleucie, Apamée, Laodicée ; venait ensuite, en allant vers le sud, la Coélé-Syrie, également partagée en quatre satrapies. Les lacunes du texte ne nous permettent pas d'en savoir davantage.

<sup>4</sup> POLYBE, V, 40, 7. Ce cumul a dû être constamment pratiqué dans les provinces de l'Extrême-Orient.

<sup>5</sup> POLYBE, V, 54, 12.

<sup>6</sup> Polybe donne à Diogène les titres d'éparque (V, 40, 7) et de stratège (V, 48, 14). Je n'ai pu tirer de la liste des stratèges connus pour chaque province aucun résultat précis ; le cas le plus caractéristique est encore celui de Simon Macchabée, qui est qualifié plus tard de *στρατηγὸν τῆς στρατιάς ἀπὸ κλίμακος τῆς Τυρίων ἕως Αἰγύπτου* (JOSEPH., *Ant. Jud.*, XIII, 5, 4). L'inscription de Suse, trouvée sur un bloc posé à l'envers et publiée par LOFTUS (*Travels*, 1857) est conçue comme il suit : *Πυθαγόρας Ἀριστάρχου σωματοφύλαξ Ἀρρενειδου τὸν στρατηγὸν Σουσιανῆς τὸν ἑαυτοῦ φίλον*. Le titre de stratège de la Susiane se retrouve dans des inscriptions du temps de Démosthène, appliqué à la même personne, le fils de Chariclès de Pæania, avec deux orthographes différentes : *Ἀρρενηίδης* (*C. I. ΑΤΤΙC.*, II, 804 B. a. 17 et 808, c. 72) et *Ἀρρενειδης* (*ibid.* 961, 11). Dans le décret rendu en l'honneur du philosophe Zénon, document dont le texte est corrompu, on n'aurait pas dû se servir des inscriptions triérarchiques pour corriger le nom de l'archonte, orthographié *Ἀρρενίδου* dans les manuscrits, en *Ἀρρενειδου*.

qu'au domaine de l'administration militaire appartiennent aussi les villes qui ont leur gouvernement propre ; nous trouvons mentionnés des épistates dans les villes de cette catégorie<sup>1</sup> ; il y eut certainement dans plusieurs villes un *acrophylax* spécial comme on en voit à Apamée<sup>2</sup>. On peut conclure de la situation politique de ces villes que, abstraction faite des questions militaires et des impôts dus au Trésor, elles administraient elles-mêmes leurs propres affaires, au lieu que la population indigène était entièrement sous la main des satrapes et, dans les subdivisions de la province, sous la direction, à ce qu'il semble, des *méridarques*<sup>3</sup> et des préposés aux nomes<sup>4</sup>. Néanmoins, sur ce point, tout est obscur.

Déjà, avant que Séleucos eût acquis l'Asie-Mineure, il avait confié à son fils Antiochos les satrapies supérieures. On reconnaît là la consécration officielle d'une division qui, cinquante ans plus tard, devait avoir les suites les plus graves. Les pays en deçà du Tigre, habités par des peuplades dont la langue était de même origine, les religions semblables dans leurs traits essentiels, l'antique culture plus accessible que celle de l'Est à l'action du génie hellénique, se conformèrent avec une rapidité et une aisance visibles aux mœurs de l'époque nouvelle. Un nombre extrêmement considérable de villes nouvelles furent fondées en Syrie, en Mésopotamie, et jusqu'à la mer Érythrée au sud. La vie municipale commence à prendre le pas sur les habitudes jusque-là familières à ces peuplades ; la langue grecque, favorisée par l'activité multiple qui venait de s'éveiller dans les cités, part de ces centres, de ces points de cristallisation, pour se propager au loin sur le plat pays ; l'idiome indigène disparaît en partie, ou ne se maintient que comme langue de la barbarie à côté de la civilisation hellénistique ; Phéniciens, Chaldéens se conforment à l'esprit nouveau ; les Juifs eux-mêmes ne peuvent s'en défendre. Partout, en Syrie et en Mésopotamie, on rencontre des noms macédoniens ; les provinces, les montagnes et les fleuves empruntent leurs dénominations au pays des conquérants ; le pays est comme une Macédoine asiatique, c'est le centre de la puissance des Séleucides. Il en va autrement dans l'Est : là aussi les villes nouvelles sont nombreuses ; mais le tumulte bruyant des luttes engagées entre les Diadoques a dû faire disparaître bien vite les premiers essais tentés pour fixer au sol les bandes pillardes des montagnards du Zagros et les pauvres Ichthyophages des bords de l'Océan Indien : l'orgueil nobiliaire de l'aristocratie mède et perse, la grossièreté patriarcale des Hales nomades n'a pas pu s'accommoder de la vie bourgeoise des cités grecques. Ce n'est que dans les pays plats de l'Inde et de la Bactriane que les mœurs hellénistiques pourraient jeter des racines plus profondes ; mais l'Inde est déjà abandonnée, et la Bactriane se trouve séparée du reste de l'empire par ce plateau de l'Iran sur lequel les villes nouvelles sont plutôt des points d'appui pour la domination macédonienne que des centres capables de provoquer autour d'eux une transformation effective. Là, il n'y avait pas encore de place pour un régime autre que cette vieille constitution propre à la race des Perses, constitution dont l'indigence intrinsèque se manifesta, dès que les Perses étendirent leur domination sur des peuples plus cultivés, par le genre d'oppression qu'elle fit peser sur eux et l'impuissance oh elle finit par s'affaïsser. Mais telle était la manière d'être des peuples de l'Iran ; elle était d'accord, au

---

<sup>1</sup> POLYBE, V, 48, 12.

<sup>2</sup> POLYBE, V, 50, 10.

<sup>3</sup> JOSEPH., *Ant. Jud.*, XII, 5, 5.

<sup>4</sup> JOSEPH., *Ant. Jud.*, XIII, 5, 4.

fond, avec la forme originelle de leur religion simple et élevée, qui était aussi éloignée du polythéisme ou de la frivolité des Hellènes que de l'idolâtrie obstinée, égoïste, sans imagination, des peuples de la plaine de Syrie, de cette religion de la lumière, sortie en plein des besoins moraux de tribus nobles et énergiques dans leur simplicité, religion qui subsista depuis lors, en gardant ses formes sévères d'autrefois, chez les tribus des montagnes et des steppes, échappant à l'éclat du pouvoir et à sa ruine, aux victoires des étrangers et à leur civilisation.

A vrai dire, nous sommes ici en présence d'une lacune considérable et complètement obscure dans l'histoire ; nous n'avons aucun renseignement sur la rencontre de la doctrine de Zoroastre avec les croyances et les philosophies helléniques ; mais, après bien des siècles, la religion des Parsis subsiste entière et solide en sa fraîcheur nouvelle. Ces peuples, dans le fond de leur nature, ne sont pas entamés par l'hellénisme ; la domination que les Séleucides exercèrent sur eux ne peut avoir été la même que sur les peuples des bas pays ; à l'exemple des Grands-Rois, qui se bornaient à leur envoyer des satrapes de race mède ou perse, les Séleucides durent se contenter d'y installer des satrapes de la race conquérante, des Macédoniens ou des Grecs, pour y lever les tributs et y maintenir leur autorité, aussi longtemps que faire se put, avec l'aide des nouvelles cités.

C'est seulement à la mort de Séleucos que fut annexée l'Asie-Mineure ; elle formait dans le royaume un troisième élément, d'un caractère non moins particulier. La côte septentrionale et, à l'est ; la région qui s'étend jusqu'à la Cataonie et l'Arménie avaient leurs dynastes ou étaient au pouvoir de tyrans<sup>1</sup> et de républiques helléniques ; sur la Propontide et la mer Égée se trouvaient les innombrables villes grecques, chez lesquelles l'époque nouvelle avait réveillé le souvenir de leur ancienne indépendance ; des villes comme Smyrne, Éphèse, Milet, revendiquèrent avec plus ou moins de succès cette même autonomie politique que Cyzique, Rhodes, Byzance avaient su conserver ; le sud aussi était plein de villes d'origine hellénique ; d'anciennes colonies et de nouveaux établissements remplissaient déjà les bassins des fleuves à l'intérieur du pays. Dans toute l'étendue de la domination des Séleucides, c'est l'Asie-Mineure qui devint le plus vite grecque ; seuls les montagnards d'Isaurie, de Pisidie et de Lycie échappèrent à l'influence hellénique tant qu'ils purent se maintenir indépendants. Que d'éléments de résistance à la puissance royale se trouvaient réunis dans la péninsule ! quel entrecroisement compliqué faisaient toutes ces politiques diverses, celle des républiques grecques, celle des anciens princes nationaux et, nous le verrons bientôt, des nouveaux dynastes qui aspiraient à s'élever, celle des Barbares du nord qui s'ingéniaient à pénétrer dans l'empire ! avec quel empressement Rhodes, Byzance, les Lagides, Héraclée, soutenaient toute révolte contre la puissance des Séleucides ! De la Syrie, ils devaient surveiller l'Égypte, garder l'Orient, retenir sous le joug l'Asie-Mineure, maintenir leur suzeraineté sur toutes les anciennes dynasties, depuis la Bithynie jusqu'à l'Atropatène, et cela, de la Syrie, de l'Euphrate et du Tigre, où pourtant ils n'avaient point de domination assise comme celle que les Lagides possédaient en Égypte, où la Palestine obéissait comme autrefois à son grand-prêtre et les Phéniciens à leurs autorités municipales, où les villes nouvelles même, avec leurs gouvernements à la mode hellénique, n'obéissaient pas sur-le-champ à la volonté royale, mais, au contraire, aussi longtemps qu'elles conservèrent la force

---

<sup>1</sup> Par exemple, Sinope sous Scydrothémis (TACITE, *Hist.*, IV, 84), Héraclée, jusqu'à 281, sous Denys, etc.

de leur jeunesse, eurent leur jugement à elles sur ce qui se passait à la cour et agirent en conséquence<sup>1</sup> jusqu'au jour où on les vit s'abandonner de plus en plus à la vie molle de l'Orient, se remplir du vacarme des banquets publics<sup>2</sup>, marcher en guerre les unes contre les autres avec des files immenses d'ânes chargés de vin, de pâtisseries, de fifres et de flûtes, comme si l'on partait, non pas pour la guerre, mais pour la bacchanale<sup>3</sup>. Cette dégénérescence des villes hellénistiques ne se manifesta, il est vrai, que plus tard ; mais leur organisation intérieure, ou, si l'on veut, leur qualité de villes relevant immédiatement de l'empire a été sans aucun doute établie dès le début et caractérise le royaume des Séleucides. Là, le développement doit être plus libre et pour ainsi dire plus hellénistique qu'en Égypte ; mais la souveraineté des Séleucides, sans la concentration, sans les principes d'unité sur lesquels était assise la puissance des Lagides, ne peut naturellement pas, comme celle-ci, régler la vie sociale jusqu'aux sphères les plus basses et la tenir dans sa main ; déjà elle se heurte dans les villes — et rien qu'en Syrie nous en connaissons encore environ soixante-dix — à une autonomie intérieure appuyée sur une constitution<sup>4</sup>, et combien plus grande devait être cette indépendance dans les vieilles villes helléniques de l'Asie-Mineure, combien plus grande encore dans les colonies de l'Extrême-Orient, qui, sentinelles perdues en face des peuples puissants du voisinage, avaient droit à toute espèce d'égards !

Il y a ici une circonstance particulière à signaler. Quand Antiochos le Grand veut marcher contre Babylone, ses troupes se révoltent à cause du manque de subsistances ; elles s'apaisent quand les approvisionnements arrivent : les Cyrrestes seuls, environ 6.000 hommes, ne se calment pas ; on est forcé d'en venir avec eux à une bataille rangée, où ils trouvent en grande partie la mort. Achæos surtout, qui avait accepté le diadème, avait fondé ses espérances sur leur rébellion ; mais ses troupes se refusent à combattre leur roi légitime<sup>5</sup>. La Cyrrestique est le territoire situé entre Antioche et l'Euphrate ; nous y connaissons plusieurs villes nouvelles qui portent des noms macédoniens. Ainsi une partie de l'armée tire son nom d'un territoire d'appellation macédonienne, et dans l'armée d'Alexandre aussi les phalanges étaient désignées d'après les régions où elles avaient été recrutées. Il n'y a pas de raison de douter que ces Cyrrestes ne fussent précisément une partie des Macédoniens proprement dits, qui dans l'armée formaient la phalange et nous avons vu que, dans les nouvelles cités, il y avait des Macédoniens et des Grecs. Ainsi, c'est dans les villes pourvues d'un gouvernement local que les rois complétaient l'effectif de leurs troupes macédoniennes ; ainsi, les citoyens ont le droit ou le devoir de porter les armes. Tandis qu'en Égypte les troupes forment une classe à part, disséminée dans tout le pays, le noyau de l'armée des Séleucides est formé des citoyens établis dans les villes nouvelles. Peut-être y a-t-il là un moyen d'expliquer le nom des *stratèges*, par opposition aux *éparques* des satrapies. En tout cas, l'inscription souvent citée qui concerne l'alliance de Smyrne et de Magnésie confirme cette manière de voir : en effet, il y est question des *colons de Magnésie*, aussi bien les cavaliers et les fantassins se trouvant dans la ville que

---

<sup>1</sup> JUSTIN., XXVII, 1, 8.

<sup>2</sup> POSIDON. ap. ATHEN., XIII, p. 527.

<sup>3</sup> POSIDON. ap. ATHEN., IV, p. 175. Il y avait guerre, par conséquent, entre Larissa et Aminée.

<sup>4</sup> Par exemple, à Séleucie sur le Tigre (POLYBE, V, 56). C'est ainsi que Achæos, lorsqu'il eut pris le titre de roi en Asie-Mineure, s'adresse aux villes (POLYBE, V, 57).

<sup>5</sup> POLYBE, V, 50 et 57.

les hommes en campagne et le reste des habitants ; et on y spécifie notamment le corps détaché de la phalange pour la garde de la ville<sup>1</sup>.

Sans doute, l'empire des Séleucides est aussi une monarchie absolue, mais plutôt par son origine que par son développement ultérieur ; sans doute il est aussi organisé de manière à concentrer dans la personne du roi toute l'importance de l'État : mais, d'une part, il ne parvient pas à absorber complètement les anciennes nationalités ; d'autre part, là où il y réussit, les moyens employés font naître eux-mêmes de nouveaux groupes autonomes qui ne manquent pas d'une certaine vigueur. Ici, comme en Égypte, toute l'énergie du royaume reposant non sur le fonds national, mais sur les ressources matérielles du souverain, le principal souci du gouvernement est aussi de remplir le Trésor royal, d'accroître le plus possible les ressources pour l'entretien des troupes et pour l'acquisition d'un matériel de guerre ; seulement, on peut douter que dans le vaste empire des Séleucides, avec le système généralement employé des satrapies, en face de tant de groupes doués d'une vitalité propre, une organisation financière semblable à celle de l'Égypte fût possible<sup>2</sup>. Les municipalités helléniques, les villes phéniciennes, les États théocratiques comme Jérusalem, etc., étaient-ils assez indépendants pour répartir à leur gré entre leurs membres la somme des impôts exigés d'eux ? Cela paraît inadmissible ; des inscriptions d'Issos nous apprennent que la ville peut conserver l'exemption d'impôts pour tout ce dont elle dispose<sup>3</sup> ; d'où il suit que les citoyens pouvaient, pour tous les impôts ou pour quelques-uns seulement, traiter avec le roi comme particuliers.

Partout nous manquons de données sur l'état intérieur du royaume des Séleucides. Qu'il serait instructif de connaître leur administration, l'organisation de leurs tribunaux, leurs revenus, leur politique commerciale ! Séleucos Ier pensa à établir une communication par eau entre la mer Caspienne et la mer Noire. Son successeur fit explorer de plus près la mer Caspienne<sup>4</sup>. Ils se sont donc occupés, en tout cas, du grand courant de marchandises qui, maintenant que le pays de l'Oxus était entre leurs mains, pouvait se diriger avec plus de sécurité qu'autrefois de l'Inde septentrionale et de la Tour-de-Pierre à la mer

---

<sup>1</sup> C. I. GRÆC., II, n° 3137, lig. 14.

<sup>2</sup> Nos renseignements sur ce point sont extrêmement incomplets. Les Juifs payaient à Séleucos Ier, suivant Sulpice Sévère (*Hist. Eccl.*, II, 26), un tribut de 300 talents d'argent. Après la nouvelle conquête de Jérusalem par Antiochos le Grand, il fut fait remise à la Gérusie, aux prêtres, scribes et chantres du temple, de la capitation et des autres taxes ; ceux qui s'établiraient dans la ville devaient être exempts d'impôt pour trois ans, et le peuple entier fut dispensé d'un tiers du tribut. D'après le premier livre des *Macchabées* (X, 29), le peuple juif eut remise de la taille, de la gabelle, de la taxe coronaire, d'un boisseau de froment sur trois et de la moitié des fruits des arbres. L'entrée en franchise du bois pour constructions à faire au Temple devait être autorisée (JOSEPH., *Ant. Jud.*, XII, 3, 3). Un préposé ἐπί τῶν προσόδων est mentionné dans Appien (*Syr.* 45), un intendant τὰ βασιλικά πράπτων dans Josèphe (*Ant. Jud.*, XII, 5, 5 et ailleurs).

<sup>3</sup> C. I. GRÆC., 2673.

<sup>4</sup> PLINE, VI, 11, 17. Les voyages de découverte faits sur la mer Caspienne par ordre des deux premiers Séleucides sont mentionnés à plusieurs reprises par Strabon, Pline et autres (voyez PLINE, I, 67. VI, 21). On cite comme s'étant particulièrement distingué dans l'exploration de ces régions Polyclitos de Larissa, le même peut-être — d'après une conjecture plausible de C. MÜLLER (*Script. Alex.*, p. 129), — que l'on retrouve ensuite apparenté par alliance à la dynastie royale de Macédoine.



Noire. Et bien que ce projet relatif à la mer Caspienne ait eu moins de succès que la restauration du canal de Nécho par Ptolémée II, cette route commerciale<sup>1</sup> acquit cependant une haute importance, comme on le voit surtout par l'état du royaume de Pont au temps de Mithridate le Grand. Pour ne citer qu'un fait, à la Tour-de-Pierre, au-dessus des sources de l'Iaxarte, se trouvait le principal marché du commerce de la soie, et, bien qu'une grande partie de la soie passât de là dans les places commerciales de l'Inde, cependant la route principale par où cet article s'écoulait en Occident fut depuis lors, même après que les Parthes se furent installés sur le cours inférieur de l'Oxus, la route de la mer Caspienne<sup>2</sup>. On ne peut parler que sous forme dubitative d'une seconde entreprise de ce genre, le canal entre l'Euphrate et le Tigre<sup>3</sup> ; en tout cas, Séleucie, qui avait été fondée dans la région, offrait un centre extrêmement important pour le commerce. C'est là que les Arméniens apportent leurs marchandises en descendant le cours de l'Euphrate et du Tigre ; c'est jusque-là seulement que les navires peuvent remonter le cours rapide du Tigre ; c'est de là que les Arméniens particulièrement transportent les cargaisons au nord, au marché de Comana ou par delà le Caucase, de l'autre côté duquel les Aorses du Tanais, avec les marchandises indiennes et babyloniennes qu'ils reçoivent d'Arménie et de Médie, font un commerce extrêmement lucratif<sup>4</sup>. C'est encore à Séleucie qu'aboutissent les caravanes de la Perse supérieure et de l'Arabie ; et c'est sans aucun doute de là, et non par la route d'Alexandrie, qu'arrivaient aux riches et voluptueuses villes de la côte de Syrie, spécialement à Antioche et dans le sud de l'Asie-Mineure, les approvisionnements considérables de marchandises indiennes exigés par leur consommation. Mais de quelle manière les Séleucides ont-ils favorisé et protégé ce trafic ? dans quelle mesure ont-ils tenu compte des intérêts du commerce dans leur politique extérieure ? jusqu'à quel point l'ont-ils rendu productif pour le Trésor, au moyen de douanes et d'impôts<sup>5</sup> ? Sur tous ces détails, qui pourraient seuls nous mettre sous les yeux, dans une certaine mesure, le trafic du royaume, on ne trouve pas le moindre renseignement.

Les textes nous laissent également à court sur tous les points : nous ne pouvons guère que poser des questions. Quelle attitude les Séleucides prirent-ils à l'égard des religions indigènes ? Ce furent les derniers seulement de cette dynastie qui pillèrent les riches temples d'Élymaïs et de Jérusalem ; Séleucos Ier consulta les Chaldéens quand il voulut bâtir sa ville sur le Tigre : il est vrai qu'ils le trompèrent<sup>6</sup>. Dans ces fondations coloniales et dans celles de son successeur, toutes si nombreuses, on eut naturellement l'occasion, la plupart du temps, de bâtir des temples et d'instituer des cultes pour les divinités helléniques ; nous

---

<sup>1</sup> Strabon (XI, p. 509) décrit cette voie commerciale d'après Patroclès, qui visita les alentours de la mer Caspienne par ordre des deux premiers Séleucides.

<sup>2</sup> Voyez RITTER, *Asien*, VI, 1, p. 689 sqq.

<sup>3</sup> Je me réfère ici à l'expression de Pline (VI, 26) : *Seleucia condita Seleuco Nicatore in confluyente Euphratis fossa perducti et Tigris*. Il est question des essais faits pour acclimater en Syrie les épices de l'Inde dans Ptolémée Héphestion (ap. PHOT. cod. 190, p. 486) et Pline (XVI, 32), des grands haras d'Apamée dans Polybe (XXXI, 3, 6) et Strabon (XVI, p. 752 etc.).

<sup>4</sup> STRABON, XI, p. 506.

<sup>5</sup> Philostrate (*Vit. Apoll.*, I, 20) dit, en parlant d'un bureau de péage à Zeugma sur l'Euphrate, qu'il devait être assez ancien. On a dit un mot ci-dessus du droit prélevé sur les bois de construction, dont il avait été fait remise aux Juifs. Il existe encore un ou deux renseignements isolés du même genre.

<sup>6</sup> APPIAN., *Syr.*, 58. Appien dit les *Mages* au lieu des Chaldéens.

rencontrons du moins les noms de ces divinités : mais rien n'était plus aisé que d'appeler Astarté Aphrodite, Anaïtis Artémis ; et eût-on maintenu la différence du culte, on ne pouvait plus empêcher les idées de se mélanger et de s'altérer réciproquement. On échangeait ce qu'on avait ; déjà Bérose, un des prêtres chaldéens de haut rang, qui avait vu Alexandre dans sa jeunesse et qui composa pour Antiochos Ier une histoire de Babylone d'après les livres sacrés, se rendit dans file de Cos et y enseigna l'astrologie<sup>1</sup> ; sa fille est appelée la sibylle de Babylone<sup>2</sup> Nous verrons plus loin quelle influence profonde acquit la révélation sibylline sur le développement de la vie religieuse. La diffusion rapide des Juifs est encore plus importante. Ils avaient au suprême degré l'activité industrielle, l'art de s'accommoder au milieu, le zèle pour convertir : dans les **prosélytes de la Porte** et dans ceux **de la Justice**, ils avaient des cadres tout faits pour la propagation d'une doctrine qui, avec sa conception théiste, devait bientôt prendre vis à vis du paganisme hellénique une position particulière. Nous les avons déjà trouvés à Cyrène et en Égypte ; ils étaient installés, depuis leur dispersion, à Babylone, en Mésopotamie, jusqu'à Ragæ et plus loin encore ; dans les villes nouvelles fondées par Séleucos, on leur donna des droits égaux à ceux des Macédoniens<sup>3</sup> et Antiochos le Grand, pour affermir son pouvoir si souvent menacé en Lydie et en Phrygie, y fit transporter deux mille familles juives de Mésopotamie et de Babylone<sup>4</sup>.

Nous avons trouvé chez les premiers Lagides une disposition marquée à encourager les établissements et les recherches scientifiques à Alexandrie : les Séleucides n'ont-ils rien de semblable à offrir ? Il y avait, il est vrai, à Antioche un Musée, mais il n'a été fondé, si nous sommes bien informés<sup>5</sup>, que par Antiochos VII ; on fait mention d'une bibliothèque sous Antiochos III<sup>6</sup> ; il doit s'être trouvé une autre bibliothèque à Ninive<sup>7</sup>, etc. D'ailleurs ces renseignements ne nous apprennent pas grand'chose ; pas un seul indice qui nous montre que les Séleucides aient réellement pris part au développement scientifique et littéraire de l'hellénisme. Ce n'est pas que leur empire soit resté en dehors du mouvement ; au contraire, en Cilicie, en Syrie, dans la Décapole, même au delà de l'Euphrate, on voit bientôt fleurir écoles et études littéraires, mais c'est sans le concours de la royauté : l'activité intellectuelle est suscitée par les besoins de la nouvelle vie municipale, qui se développe jusque dans ces régions.

C'est, en effet, l'attitude que gardent partout les Séleucides. Tandis que les Lagides, après avoir commencé par être, comme eux, des rois militaires à la tête de leurs troupes macédoniennes et helléniques, s'efforcent ensuite de façonner l'élément égyptien par une accoutumance graduelle, jusqu'à ce qu'eux-mêmes en subissent de plus en plus l'influence et bientôt même consentent à être sacrés comme les vieux Pharaons par le sacerdoce égyptien, les Séleucides demeurent, au contraire, réfractaires à une semblable naturalisation ; leur royaume, en effet, se compose de beaucoup de nationalités diverses, et les villes helléniques qui y sont disséminées sont la puissance sur laquelle ils prennent leur point d'appui.

---

<sup>1</sup> VITRUVÉ, IX, 4. Cent ans plus tard, Zénodote, le disciple de Cratès, appelait Homère un Chaldéen (SCHOL. HOM., *Iliade*, XXIII, 79).

<sup>2</sup> JUSTIN. MART., *Cohort. ad. Græcos*, c. 34. cf. RICHTER, *De Beroso*, p. 12 sqq.

<sup>3</sup> JOSEPH., *Ant. Jud.*, XII, 3, 4, cf. O. MÜLLER, *De Antioch.*, p. 28.

<sup>4</sup> JOSEPH., *Ant. Jud.*, XII, 3, 4.

<sup>5</sup> MALALAS, p. 235.

<sup>6</sup> Le poète Euphorion en était le bibliothécaire (*Bioyρ.* éd. Westermann, p. 73).

<sup>7</sup> MOSES CHOREN., p. 22.

Leur autorité a et conserve un caractère plutôt militaire, et, aussi longtemps qu'ils savent le maintenir, ils demeurent en état de faire face aux dangers qui entourent leur empire, et même de se relever après de graves échecs. Mais la réaction nationale ne tarde pas à se faire sentir aussi chez eux ; tandis qu'en Égypte elle agit par le dedans et domine la royauté et l'État même en les transformant, elle agit par le dehors sur la puissance des Séleucides avec une énergie qui s'accroît sans cesse ; elle détache les provinces l'une après l'autre d'un royaume qui précisément n'a d'autre appui que l'élément hellénistique, cet élément qui se localise d'une façon de plus en plus exclusive, et qui, ainsi disséminé, prépare de nouvelles scissions.

Reconnaissons-le : la royauté des Séleucides occupe une position plus aventurée et plus périlleuse que celle des Ptolémées ; elle a des vicissitudes plus grandioses à affronter ; elle a à combattre sans trêve contre des pays révoltés, contre des voisins ambitieux ; du royaume que Séleucos a fondé sort un hellénisme multiforme et bizarre dans son morcellement. Ses successeurs font longtemps, pour éviter ce morcellement, un effort qui n'est pas sans gloire. Ils peuvent bien laisser aux Lagides l'honneur de favoriser les lettres ou d'être eux-mêmes écrivains ; ils n'ont pas une souveraineté si facile que la leur ; plus que les Lagides, ils cherchent à rester macédoniens ; ce sont eux, et non les Lagides, qui ont osé combattre Rome<sup>1</sup>. Il nous a fallu anticiper de bien des façons pour grouper les documents, pour caractériser dans une certaine mesure les deux royaumes qui, dans leur opposition, déterminent principalement la situation politique de l'hellénisme. Non seulement dans le sud de la Syrie, mais en Grèce, en Macédoine, dans les royaumes riverains de la mer Noire, partout, nous le verrons, jusqu'aux rivages de l'Italie et aux frontières de l'Inde, la politique des Lagides et celle des Séleucides sont en lutte. Ce n'est pas que les autres royaumes et républiques en Asie et en Europe n'aient subi d'autre influence que la leur ; nous trouverons parlant, au contraire, l'effort le plus marqué pour se séparer et se mouvoir dans des domaines indépendants ; mais c'est précisément cette préoccupation d'indépendance, ce besoin de s'agrandir aux dépens des voisins, qui provoque sans cesse de nouvelles combinaisons politiques dans lesquelles l'antagonisme en question est à peu près la seule chose qui demeure et persiste.

Commençons par l'Extrême-Orient. La souveraineté de Sandracottos, d'après les traditions bouddhiques, était sortie de la partie de l'Inde que les Macédoniens avaient traversée ; c'est de Taxila qu'était originaire le ministre dont les efforts contribuèrent le plus à fonder sa puissance. Avec une armée de 600.000

---

<sup>1</sup> Je veux réunir ici le peu d'indications générales qu'il y a encore à signaler relativement à la royauté des Séleucides. La royauté paraît avoir été, ici comme en Égypte, héréditaire, mais à condition d'être légitimée par l'hommage des Macédoniens (APPRIAN., *Syr.*, 61. cf. JOSEPH., *Ant. Jud.*, XIII, 4, 7). La coutume a dû aussi admettre la même *ισσηγopia*. Le roi discute les affaires de l'État dans le synédron (voyez JOSEPH., *Ant. Jud.*, XII, 5, 5. POLYBE, V, 41, 6 : 50, 6), où il convoque les *amis*. Naturellement, il faut supposer à la cour des Séleucides la même hiérarchie de parents, amis, etc., analogue à celle des *purpurati* que nous rencontrons en Macédoine, en Égypte, etc. Seulement, on paraît avoir plus tard ajouté encore à ces titres les prédicats honorifiques de *frère*, de *père* (*Macchabées*, I, 11, 31. II, 11. 1. JOSEPH., *Ant. Jud.*, XIII, 4, 9). Il est vrai qu'on rencontre également le titre de frère en Égypte dans une inscription du temps de Ptolémée VII (voyez *Journal des Savants*, 1841. Décembre, et actuellement C. I. GRÆC., n° 4896). Le corps des pages (HEPHÆST. ap. PHOT., p. 153 b. 4 éd. Bekker) est une institution du temps d'Alexandre et de Philippe que l'on a conservée.



hommes, dit-on, Sandracottos fit des conquêtes extraordinaires<sup>1</sup> ; c'est sous lui que fut pour la première fois réuni aux mains d'un seul tout le domaine aryen de l'Inde ; les dynasties plus petites se soumirent d'elles-mêmes ou furent contraintes de le faire ; il régnait de Gouzourate aux bouches du Gange et, au nord, jusqu'à Kaschmir : Séleucos fit bien campagne contre lui et pénétra jusque bien avant dans l'Inde<sup>2</sup>, mais il conclut ensuite un traité de paix dans lequel il abandonnait les conquêtes d'Alexandre même en deçà de l'Indus, jusqu'aux Paropamisades<sup>3</sup>. Ce fut le premier fragment détaché du grand empire d'Alexandre, la première réaction nationale.

En effet, c'est bien un grand mouvement national qui semble être ici la cause première. Le bouddhisme commença après l'expédition d'Alexandre sa lutte bientôt victorieuse contre le brahmanisme. La délivrance de l'Inde et la réunion de tout le pays depuis les bouches du Gange jusqu'aux monts Paravati ne vint pas des brahmanes, ni d'un prince de la vieille caste des Kschatriyas, mais d'un homme de basse naissance, sans caste, comme on appelle Tschandragoupta dans un drame : il dut être pour les brahmanes un objet d'exécration, pour eux, les gardiens de la vieille foi, les représentants de la rigoureuse répartition en castes et de la séparation du pur et de l'impur. Sans doute, on avait déjà mis en branle à côté d'eux la roue de la doctrine qui prêche la pénitence et la sanctification, qui appelle tous les hommes à l'œuvre sainte et veut anéantir la terrible oppression du système des castes, mais c'est seulement depuis ce

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Alex.*, 62. Cf. MEGASTHEN. ap. STRABON, XV, p. 709.

<sup>2</sup> BENFEY a révoqué en doute cette expédition de Séleucos dans l'Inde et jusqu'à Palimbothra. Il est étonnant, en effet, que Séleucos, s'il a poussé si loin ses victoires, ait conclu une paix aussi peu honorable. Mais les textes disent-ils qu'il a fait la paix à Palimbothra ? Il n'est pas aussi certain que le pense BENFEY que chaque rencontre ait dû être une victoire pour les Grecs. Qu'on songe seulement aux pertes que subit l'armée d'Alexandre dans l'Inde, par suite du climat et des pluies tropicales. En tout cas, les textes qui parlent de cette expédition ne laissent prise à aucun doute. Pline y fait allusion : *relique inde* (à partir de l'Hypanis) *Seleuco peragrata sunt* ; or, comment les bématises de Séleucos auraient-ils mesuré pour lui le pays jusqu'au Gange, s'il n'avait pas marché de ce côté avec son armée ? Mais ce n'est pas tout. Strabon, lui aussi (XV, p. 698), parle en termes exprès de ceux qui voyageurs, postérieurement à Alexandre, ont visité et décrit de la région ultérieure jusqu'au Gange et jusqu'à Palimbothra, ce qui se rapporte plutôt évidemment à une invasion armée qu'à une caravane d'ambassadeurs et de marchands. Du reste, Strabon (XV, p. 689) dit que, de l'Indus jusqu'à Palimbothra, *kai ἔστιν ὁδὸς βασιλικὴ σταδίων μυρίων*, que de là jusqu'à la mer, Ératosthène compte tant et tant de stades d'après l'ἀναγνώφῃ τῶν σταθμῶν, et qu'il est d'accord avec Mégasthène, qui, en effet, a parlé des belles routes de ce pays et des pierres milliaires posées sur le parcours. Enfin, BENFEY suppose que cette paix en question fut conclue avant que la guerre n'ait éclaté ; mais Appien (*Syr.*, 55) dit expressément : *τὸν Ἰνδὸν περᾶσας ἐπολέμησεν Ἀνδρακότῳ*.

<sup>3</sup> Les principaux textes relatifs à cette cession se trouvent dans Strabon (XV, p. 688 et 725), passages où les régions de l'Inde précisément, celles qui avaient appartenu précédemment aux Perses et qu'Alexandre avait détachées de l'Ariane en les couvrant de κατοικίαις ἰδίαις, sont données comme ayant été cédées depuis. Strabon parle en cet endroit des Paropamisades, Arachosiens, Gédrosiens, et des peuples du littoral. Il est vrai qu'il y a là une leçon fautive ; au lieu de τούτων ἐκ μέρους τῶν παρὰ τὸν Ἰνδὸν, on est bien en droit d'écrire ὄντων. Le pays en deçà de l'Indus, jusqu'à la frontière des Paropamisades (Djellalabad sur le Caboul) a dû être cédé aussi ; c'est ce qui paraît résulter du fait qu'une des inscriptions d'Açoka a été trouvée au village de Kapour-i-giri, à une journée de marche au nord du Caboul, sur un petit affluent, le Kalapani (MASSON, *Narrative*, dans le *Journ. of the R. As. Soc.*, VIII, p. 293).

puissant prince que commence vraiment la propagation de cette doctrine ; des dévots de toutes les castes, hommes et femmes, affluent vers les cloîtres, et les impurs du pays de l'Indus, les étrangers, les Barbares, ne sont plus exclus de l'espérance et de la consolation que donne la doctrine sanctifiante ; les œuvres mortes et le savoir orgueilleux des brahmanes ne protègent plus le droit héréditaire de leur sacerdoce ; de tous côtés s'élève contre eux le zèle et la popularité des prédicateurs bouddhistes. Chose étonnante ! la doctrine de Bouddha avait commencé à se répandre au moment où enseignaient en Grèce Thalès et les sept Sages, où en Égypte la dynastie de Saïs anéantissait la caste guerrière et accueillait dans le pays des mercenaires grecs ; elle fit brèche dans la doctrine des brahmanes et la hiérarchie des castes alors que l'hellénisme s'était avancé jusqu'au delà de l'Indus et que, du pays de l'Indus encore une fois affranchi, surgissait le roi **sans caste**, pour réunir l'Inde en un royaume. C'est à sa cour que séjourna Mégasthène : cet écrivain rapporte que **les brahmanes ont pour adversaires les Pramnes, grands disputeurs et ergoteurs, qui raillent les brahmanes, les traitant de fanfarons et d'esprits obtus**<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, la doctrine se fit des amis dans la classe méprisée des Panjanadas : dès 292, des bouddhistes bâtirent un stoupa à l'ouest de l'Indus<sup>2</sup>. A la vérité, Sandracottos et son successeur Bindousara, celui que les Grecs appellent Amitrochatès<sup>3</sup>, purent bien conserver encore la doctrine des brahmanes, parce que, pour eux parvenus, l'adhésion des castes supérieures leur devait être d'une plus grande utilité, au point de vue du maintien de leur domination, que le zèle des bouddhistes, bien que le nombre de ceux-ci allât croissant. C'est Açoka, fils de Bindousara, qui, peu de temps après son élévation au trône, se convertit le premier formellement à la doctrine bouddhique et, tout en ménageant et tolérant l'ancienne doctrine, travailla très activement à la propagation de la nouvelle. Il donnait à manger chaque jour, dit-on, à 60.000 croyants ; dans 84.000 villes de l'Inde, il fit élever des temples bouddhiques ; parmi les édits religieux qu'il a publiés, nous en possédons encore quelques-uns où figurent les noms d'Antiochos, de Ptolémée, d'Antigone. Nous apprendrons plus tard à les connaître. Il est hors de doute qu'il y a eu des relations entre le lointain empire d'Orient et les grands empires de l'hellénisme. Il est fait mention d'une ou deux ambassades aux Séleucides<sup>4</sup> ; non seulement Mégasthène est envoyé par les Séleucides à Sandracottos, Dæmachos le Platéen à Amitrochatès<sup>5</sup>, mais Dionysios a été délégué à cette cour par Ptolémée Philadelphie<sup>6</sup>, et ce ne devait pas être pour nouer des relations commerciales, car, en général, la marine marchande de l'Égypte n'allait pas alors

---

<sup>1</sup> STRABON, XV, p. 718. Voyez la critique de ces assertions dans DUNCKER, *Gesch. des Alterthums*, III, 4, p. 322.

<sup>2</sup> C'est le stoupa de Foe-leou-cha, d'après la relation chinoise (ap. LASSEN, *Zur Geschichte der griechischen und indoseythischen Könige*, p. 145).

<sup>3</sup> ATHEN., XIV, p. 652, d'après Hégésandre. Suivant les calculs de BENFEY, Amitrochatès a régné de 288 à 263 ou 267. Cf. VON GUTSCHMID, *Zeitschr. D. Morg. Ges.*, XVIII, p. 373. Le règne d'Açoka se prolonge jusque vers 227.

<sup>4</sup> ATHEN., *loc. cit.* et PHYLARCH. ap. ATHEN., I, p. 18.

<sup>5</sup> STRABON, *loc. cit.*

<sup>6</sup> *Cum regibus Indicis morati sunt* (PLINE, VI, 17). Peut-être faut-il reconnaître un messenger de même espèce envoyé par l'Égypte dans le Basilide qu'Agatharchide (*De mar. Rubr.* ap. PHOT., p. 454 [64 ap. Müller]) cite comme autorité pour la description de l'Orient, car ce personnage, dont Athénée (IX, p. 390) cite les 7educi, figure précisément parmi ceux qui, au temps de Ptolémée II, ont visité et décrit l'Éthiopie (PLINE, VI, 29, § 183). On a vu plus haut que peut-être Évhémère était allé aussi dans l'Inde avec une mission de Cassandre.

jusqu'à l'Inde : elle achetait les marchandises indiennes sur les marchés de l'Arabie<sup>1</sup>.

Nous devons, il est vrai, vu la nature de nos sources, nous contenter de ces indications superficielles. Nos connaissances sont encore moins précises en ce qui concerne le royaume dont il va être question, celui de l'Atropatène. Déjà Alexandre avait abandonné au satrape de Médie, Atropatès, la partie occidentale de l'ancienne satrapie ; cette province est encore mentionnée dans la première et la seconde répartition des satrapies, et considérée ainsi comme appartenant au royaume ; depuis lors, il s'y forme une royauté particulière et entièrement indépendante<sup>2</sup>. Je ne suis pas en mesure de préciser si le nom d'Aderbéidjan est un nom ancien pour ces contrées ; du moins, il ne figure pas dans l'énumération des satrapies que donnent les inscriptions cunéiformes ; mais depuis qu'en ce pays, et là seulement, subsista une souveraineté purement persane<sup>3</sup>, la doctrine des Parsis dut y trouver son véritable centre, et ses adhérents durent se rallier volontiers au prince qui la maintenait à l'état de pureté dans son domaine : la réaction nationale de la race perse contre l'hellénisme dut trouver son point d'appui dans l'Atropatène. La preuve que cette réaction ne demeura pas impuissante, c'est que (de 260 environ à 250) les peuples de l'Est, Parthes et Bactriens, profitèrent pour se soulever du conflit survenu entre les rois de Syrie et de Médie<sup>4</sup> ; et, quand Antiochos le Grand partit en guerre contre ce royaume, il poussa jusqu'aux régions supérieures du Phasé et jusqu'à la mer Hyrcanienne, à la tête d'une armée considérable<sup>5</sup>.

L'Arménie, voisine de l'Atropatène, n'arriva pas si vite à jouer un rôle politique. Sans doute, durant les luttes des Diadoques, le satrape perse Orontès avait su se remettre en possession du pays ; il faisait remonter son origine à des sept grands de la Perse ; sa satrapie était le patrimoine héréditaire de sa maison. Mais on nous apprend qu'il fut le dernier Perse qui ait régné sur l'Arménie<sup>6</sup>. Sont-ce les Séleucides qui l'occupèrent après la mort d'Orontès ? On peut douter que le pays soit tombé dans un état de dépendance complète, ou que toute l'Arménie s'y soit prêtée ; un prince de Bithynie s'enfuit vers 260 auprès du roi d'Arménie<sup>7</sup>, et, trente ans plus tard, Antiochos Hiérax franchit les monts d'Arménie pour se réfugier près, d'Arsame<sup>8</sup>, qui porte sur une monnaie le titre

---

<sup>1</sup> Entre autres témoignages, je cite celui qui se trouve dans Strabon (II, p. 100). Je dois dire cependant que Strabon, parlant d'après Ératosthène (XV, p. 680), assure que les distances de Palimbothra à la mer sont évaluées *διὰ τῶν ἀναπλῶν τῶν ἐκ θαλάσσης διὰ τοῦ Γάγγου ποταμοῦ*.

<sup>2</sup> STRABON, XI, p. 523.

<sup>3</sup> POLYBE, V, 55, 9.

<sup>4</sup> STRABON, XI, p. 515. Peut-être faut-il, dans ce passage, intercaler avec GROSKURD le mot *ἐχθρούς*.

<sup>5</sup> POLYBE, loc. cit.

<sup>6</sup> STRABON, XI, p. 528 et 531. Les historiens arméniens ne disent mot de toutes ces relations : selon eux, la vieille dynastie indigène des Haïganiens finit avec Vahe, qui aurait péri en combattant Alexandre (MOSES CHOREN., 1, 30). *Deinceps*, continue l'historien, *usque ad Valarsacis in Armenia imperium* (149 avant J.-C.) *nihil omnino certi tibi narrare habeo. Etenim tumultu erant omnia confusa aliisque adversus alium dimicabat, ut regionis imperium teneret*. Nous nous occuperons plus tard du mouvement religieux si intéressant qui commença en Arménie avec l'indépendance du pays.

<sup>7</sup> MEMNON, c. 22.

<sup>8</sup> POLYÆN, IV, 17. Il y a dans le texte *Ἀρσάβης*. Il n'est pas dit expressément qu'il soit le fondateur de la forteresse d'Arsamosata (il y a dans Polybe [VIII, 25] *Ἀρμόσσατα*, leçon

de roi<sup>1</sup>. Les deux hommes qui, au temps d'Antiochos le Grand, s'emparent de la souveraineté de l'Arménie, sont, il est vrai, appelés stratèges du roi ; mais leurs noms, Artaxias et Zariadrès, montrent qu'ils étaient Arméniens<sup>2</sup>, et les Séleucides n'avaient pas précisément l'habitude de confier les satrapies à des indigènes. Vers la même époque, Xerxès était dynaste d'Arsamosata, au sud-ouest de l'Arménie, et tributaire des Séleucides<sup>3</sup>. Il est probable que leur autorité en Arménie n'a jamais été bien effective ; et pourtant, la sécurité de leur pouvoir en Asie-Mineure dépendait de la possession de l'Arménie. Le fait que l'Arménie maintint son indépendance durant le temps des Diadoques rendit possible en Asie-Mineure la fondation de deux souverainetés solidement établies dont l'influence devait se faire bientôt sentir dans le monde hellénistique, celle de la Cappadoce et celle du Pont.

Au premier partage de l'empire, ces pays précisément avaient été attribués à Eumène ; il avait vaincu et mis à mort Ariarathe ; mais le fils de celui-ci, portant le même nom, s'enfuit en Arménie et revint dans le pays de ses ancêtres quand Eumène eut été renversé et qu'Antigone eut commencé la lutte contre Séleucos ; il chassa les garnisons macédoniennes, et prit le titre de roi de Cappadoce. Ceci se passait vers l'an 301 ; Séleucos avait provoqué lui-même la restauration de cette souveraineté nationale<sup>4</sup>. Bientôt elle empiéta autour d'elle. Séleucos avait pu encore, dans ses négociations avec le roi déchu, Démétrios, disposer de la Cataonie ; mais ce même premier roi de Cappadoce, peut-être à la faveur des troubles qui suivirent la mort de Séleucos, acquit ce fertile territoire qui rejoint la frontière nord de la Cilicie, et peu à peu une fusion s'opéra entre la langue et les mœurs des Cataoniens et celles des Cappadociens<sup>5</sup>. Désormais l'Asie-Mineure des Séleucides ne tenait plus que par la côte de Cilicie au reste du royaume, et l'on comprend parfaitement que la Cilicie précisément se soit couverte de villes nouvelles jusque fort avant dans les montagnes. Cette proximité était d'autant plus dangereuse que la Cappadoce maintenait aussi tranché que possible le contraste de sa nationalité. Les rois du pays se vantaient de descendre d'un des sept Perses<sup>6</sup>. Dès le temps des Mèdes, la Cappadoce avait été envahie par l'esprit iranien ; le pays était rempli de Mages et de temples du feu<sup>7</sup> ; il y avait là l'opulent État sacerdotal de la déesse lunaire de Comana, dont le prêtre, le premier après le roi et ordinairement choisi dans la famille royale, était pour les Cataoniens un objet de vénération extrême et avait autour de lui une cohorte de

---

fautive), mais, vu le nom, la chose est vraisemblable. Je laisse de côté les conjectures de FRÖHLICH et autres sur la création d'un nouveau royaume d'Arménie par Arsame : le renseignement fourni par Memnon, renseignement qui avait également échappé à VISCONTI (*Iconogr.*, II, p. 243), nous indique l'enchaînement réel des faits.

<sup>1</sup> ECKHEL, III, p. 204. MIONNET, IV, p. 454, 1. ROLLIN, *Catal. d'une collec. de Méd.*, I, p. 416. C'est une monnaie de cuivre avec ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΜΟΥ. C'est un tout autre type que présente la monnaie de cuivre publiée par SIBILIAN (*Wiener Numism. Zeitschr.*, II, p. 241) avec la légende ΒΑΣΙΛΕ... ΩΙΣΑΜΟ[Υ : ce savant l'attribue à Outchama, père du roi Abgar d'Édesse.

<sup>2</sup> STRABON, *loc. cit.*

<sup>3</sup> POLYBE, VIII, 25. Polybe lui donne ici le titre de βασιλεύς.

<sup>4</sup> *Hist. des Diadoques*, p. 516.

<sup>5</sup> STRABON, XII, p. 534.

<sup>6</sup> DIODORE, XIX, 40. Cf. l'ouvrage, assez peu approfondi d'ailleurs, de HISELY, *Historia Cappadociæ*, Amstelod. 1836. Du reste, Anaphas (Onophas dans Ctésias) ne figure pas parmi les sept Perses (HÉRODOTE, III, 70).

<sup>7</sup> STRABON, XV, p. 733.

6.000 serviteurs du temple, hommes et femmes<sup>1</sup> : on y trouvait encore les États sacerdotaux du dieu de Benasa, de Tyane<sup>2</sup>, etc.

La dynastie des Mithradate prétendait aussi être de pure lignée perse. Darius, fils d'Hystaspe, aurait donné à leur ancêtre Artabaze, après avoir réussi à renverser les Mages, la souveraineté des pays du Pont<sup>3</sup>. Aussi trouvons-nous cités à plusieurs reprises, dans l'histoire antérieure de l'Asie-Mineure septentrionale, les princes de cette maison : ils entrent de diverses manières en contact avec les Grecs ; l'un d'eux est signalé comme un admirateur de Platon<sup>4</sup> ; un autre a été honoré du droit de cité par les Athéniens. Puis vinrent les temps d'Alexandre et des Diadoques, temps pleins de vicissitudes surprenantes pour cette maison princière. Alexandre n'avait pas touché aux domaines qu'elle possédait de toute antiquité : c'est un précédent que ne manquaient pas d'invoquer, à une époque bien postérieure, les descendants de la race<sup>5</sup>. Elle se releva lors de la lutte des rois contre Antigone. Mithridate II se rangea du côté des coalisés. Lui-même ayant été mis à mort sur ces entrefaites, les alliés, après la bataille d'Ipsos, reconnurent son fils Mithridate III, surnommé le Fondateur, comme souverain du Pont des deux côtés de Molys. Il est impossible de préciser davantage l'étendue du royaume ; nous ne savons pas même si la Paphlagonie tomba sous sa dépendance<sup>6</sup>. Sur la côte, toutefois, des villes grecques se maintinrent indépendantes avec leur territoire : par exemple, Sinope, Tios, Amisos, Héraclée. Nous voyons bientôt ces villes fortement engagées, aussi bien que Mithridate III, dans les querelles qui, après la mort de Séleucos Ier, agitèrent les contrées des deux côtés de l'Hellespont.

C'est la ruine du royaume gouverné par Lysimaque et l'invasion des Galates qui provoquèrent ces désordres ; durant un certain temps, tout resta en suspens de ce côté. La mort de Lysimaque avait livré l'ouest de l'Asie-Mineure ainsi que la Thrace et la Macédoine aux mains de Séleucos, son vainqueur ; mais Ptolémée Céraunos l'avait tué, et s'était emparé de la Thrace et de la Macédoine. Céraunos succomba dans la lutte contre les Galates ; il se passa près de dix ans avant qu'Antigone obtint la possession tranquille de la Macédoine. L'Asie-Mineure tout au moins paraissait devoir rester à Antiochos ; mais le dynaste<sup>7</sup> de Bithynie fit alliance avec Antigone, appela une partie des Galates en Asie, pour maintenir et étendre sa souveraineté ; l'eunuque Philétæros, gardien des trésors de Pergame,

---

<sup>1</sup> STRABON, XII, p. 535. La Vulgate donne ici, pour le nom de la divinité, *Κόμava*, qui est une fautive leçon. Les manuscrits ont *Μά* : ce doit être la déesse lunaire. César (*De Bell. Alex.*, 66) appelle le temple *sanctissimum Bellonæ templum*.

<sup>2</sup> STRABON, XII, p. 536. Cf. PHILOSTRATE, *Vit. Apoll.*, I, 6, etc.

<sup>3</sup> Voyez de préférence, entre autres textes, celui de Polybe (V, 43, 2). Du reste, on voit par Platon (*Legg.*, III, p. 695) que cette légende n'a pas été inventée alors par esprit d'opposition aux rois macédoniens.

<sup>4</sup> PHAVORIN. ap. DIOG. LAERT., III, § 20. Il s'agit de Mithridate, fils de cet Ariobarzane qui reçut avec ses trois fils le droit de cité à Athènes vers 368 (DEMOSTH., *In Aristocrat.*, § 202).

<sup>5</sup> APPIAN., *Mithrid.*, 8 (d'après Hiéronyme, à ce qu'il assure). Trogue-Pompée (fr. 7, 2) dit : *nec quisquam successorum ejus nec posterorum*. Ils ont dû puiser l'un et l'autre dans Posidonios, à qui Appien aura emprunté le nom d'Hiéronyme.

<sup>6</sup> Du moins, cent ans plus tard, la Paphlagonie a ses dynastes à elle.

<sup>7</sup> A l'époque, c'est à dire après ses combats heureux contre Lysimaque, Zipœtès devait probablement (MEMNON, c. 20) avoir déjà pris le titre de roi. Ce qui tendrait à le prouver, c'est l'ère bithynienne dont le point de départ tombe à ce moment-là, avant les invasions des Galates.



commença à jeter les fondements de la principauté, plus tard si énergique et si entreprenante, de Pergame, et les vieilles cités grecques des bords de la Propontide et de la mer Égée cherchèrent avec plus ou moins de bonheur à recouvrer leur ancienne liberté, qui, supprimée en maint endroit par Lysimaque, était partout en péril. Ainsi, dans ces contrées, au moment où nous allons reprendre la suite des événements, tout se trouve dans la plus grande agitation ; les effroyables brigandages des Galates commencent à passer le détroit et à se propager en Asie ; deux tribus y restent à demeure, faisant sentir dans toutes les directions la redoutable supériorité de leurs forces et s'abandonnant à leur insatiable rapacité ; toute résistance contre eux paraît impossible ; pour le moment, toutes les affaires de l'Asie-Mineure semblent être mises en question.

Le désordre est encore plus affreux à cette époque dans les pays de l'Europe les plus voisins. Les possessions de Lysimaque en Thrace sont déjà la proie des Galates, qui, sous Comontorios, fondent le royaume de Tylis<sup>1</sup>. Les tribus thraces des deux côtés de l'Hæmos ont fait leur soumission ; le royaume des Gètes, si florissant sous Dromichætès<sup>2</sup> et qui s'étendait au nord au delà du Danube, a disparu ; il y a eu, ce semble, un sauve-qui-peut général ; une troupe d'Eupatrides thraces, sous Dromichætès et This, se rencontre, vingt ans après, au service des Séleucides<sup>3</sup>, et on trouve également des Thraces dans l'armée des Lagides<sup>4</sup>. Les villes grecques de la Propontide, du Pont, au sud et au nord des bouches du Danube, ne parviennent pas à arrêter les terribles ennemis ; Lysimachia même tombe en leur pouvoir ; la puissante Byzance se rachète par des tributs ; une curieuse inscription des habitants d'Olbia nous apprend que l'effroi de leur nom et de leurs brigandages s'était répandu dans le Nord jusqu'à cette colonie<sup>5</sup>. Toute la ligne du Danube était occupée par les essaims redoutables de ces Barbares ; les invasions en Thrace, en Macédoine, en Grèce, qui commencèrent à la mort de Lysimaque, paraissaient n'être que le commencement de l'extermination générale dont on était menacé ; le seul moyen de salut, c'était le rétablissement d'un puissant royaume de Macédoine, qui servît de digue contre cette marée humaine.

Sans doute Antigone, fils de Démétrios, est allé en Macédoine (277) et a recouvré le pays que, dix ans auparavant, son père avait perdu. Mais quelle désolation, quel délabrement complet dans l'état de ce pays ! Après les terribles discordes survenues dans la famille d'Alexandre, après les guerres fraternelles des fils de Cassandre, après le despotisme de Démétrios et les armements immenses qu'il destinait à la conquête du monde, armements qui avaient épuisé les dernières forces du pays, Pyrrhos avait fait la guerre à Lysimaque pour avoir ce royaume ; puis, Lysimaque mort, c'est non pas son vainqueur Séleucos, mais son meurtrier Ptolémée Céraunos qui s'en était emparé ; ensuite était venue l'horrible période

---

<sup>1</sup> POLYBE, IV, 46. Tylis se trouve dans le voisinage de l'Hæmos. Voyez STEPH. BYZ., s. v. Τύλις.

<sup>2</sup> *fugatisque Getarum Triballorumque copiis* (JUSTIN, XXV, 1, 3).

<sup>3</sup> POLYBÈN, IV, 16.

<sup>4</sup> *De Lagidarum regno*, p. 24. Cf. ATHEN., XIII, p. 593 b. POLYBE, IV, 65, 10. On rencontre, dans un papyrus de Paris, un Πτολεμαιοσ του Αμαδοκου Θρακος ; dans un papyrus démotique, un Démétrios, fils de Sitalcès, etc.

<sup>5</sup> C. I. GRÆC., II, n° 2058. Strabon (VII, p. 293) a déjà fait remarquer que les incursions des Cimbres jusqu'à la Palus-Méotide ne sont qu'une hypothèse proposée par Posidonios pour expliquer les vieilles traditions cimmériennes. Je n'ai pas parlé dans le texte des Grecs établis au nord du Pont-Euxin, et notamment du royaume du Bosphore ; plus tard, à l'occasion des guerres de Mithradate, on reviendra sur ce sujet.

de l'invasion gauloise, de l'anarchie. Nous verrons comment Antigone perdit encore une fois la Macédoine, pour l'assurer enfin d'une manière durable à sa maison. La misère et le délabrement au dedans ont dû être indescriptibles ; le peuple qui jadis avait conquis le monde a enduré pendant quinze ans toutes les horreurs imaginables ; des milliers d'hommes ont péri dans les luttes d'Alexandre, des Diadoques ; des milliers ont été dispersés dans les nouvelles villes d'Asie, dans les armées de l'Égypte et celles des Séleucides : le pays devait être dépeuplé, appauvri<sup>1</sup>, atteint dans sa force, dans le nerf de sa vie nationale. Les principautés autrefois dépendantes de la Macédoine, celles des Péoniens, des Agriens, ont disparu ; les territoires thraces qui appartenaient jadis à la Macédoine au delà du Strymon sont en grande partie incorporés au royaume celte de Tyllis. Il n'y a plus qu'un reste de l'ancien royaume, c'est celui que gouverne Antigone ; et quels voisins dangereux il a de tous côtés ! A l'est, le puissant royaume galate de Tyllis ; au nord — pour ne pas parler des peuples galates qui campent plus loin le long du Danube et qui menacent sans cesse d'invasions nouvelles — dans les défilés où l'Axios prend sa source, la puissance ambitieuse des Dardanes, qui s'étend bientôt jusqu'à la côte de l'Adriatique<sup>2</sup> ; à l'ouest, le royaume des Épirotes, qui, établi par l'Égypte et parvenu à une rapide prospérité sous Pyrrhos, essaie à plusieurs reprises de conquérir la Macédoine ; dans les îles de la mer Égée, et bientôt même sur la côte de Thrace, les avant-postes de la puissance égyptienne qui ne se lasse pas de travailler contre les Antigonides en Europe, comme en Asie contre les Séleucides. On ne peut s'empêcher d'admirer la politique des rois de Macédoine qui ont pu, partis de pareils débuts, s'élever à la puissance que nous leur verrons plus tard. Mais il faut avouer que l'ancienne royauté populaire de Philippe et d'Alexandre n'est plus. Les Antigonides n'ont pas une autre manière de régner que les Lagides en Égypte, les Séleucides en Asie. Ils ont autour d'eux une cour brillante, une hiérarchie de dignitaires décorés du nom d'amis et de parents avec lesquels ils délibèrent<sup>3</sup>, parmi lesquels ils choisissent leurs gouverneurs, leurs capitaines, leurs ambassadeurs<sup>4</sup>, etc. C'est une noblesse de cour, en partie démesurément riche, en partie criblée de dettes, formée au service de la royauté dans l'antique institut macédonien des pages royaux<sup>5</sup> et qui sépare le trône du peuple. De l'ancienne liberté macédonienne il ne semble pas être resté grand'chose dans le peuple ; il est même obligé de payer tribut<sup>6</sup>. Quand Antigone engage le philosophe Zénon à venir en Macédoine, il lui dit : *Celui qui forme le souverain et le conduit à ce qu'exige la vertu, celui-là évidemment infuse aussi à ses sujets des sentiments nobles ; car tel est le chef, tels deviendront naturellement aussi ses sujets*<sup>7</sup>. On voit comme, dans l'idée de ce grand souverain, le peuple entier est rivé à l'exemple, à la volonté, à la personne du monarque : il est l'État ; son

---

<sup>1</sup> DIODORE, XVIII, 12. Cette dépopulation explique seule comment plus tard, dans la plus belle contrée de la Macédoine, l'Émathie, la majeure partie de la population agricole était composée de Gaulois et d'Illyriens (TITE-LIVE, XLV, 30).

<sup>2</sup> Voyez mon article sur le roi Monounios dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1836, n° 104.

<sup>3</sup> POLYBE, V, 22 et ailleurs. TITE-LIVE, XXX, 42 et ailleurs.

<sup>4</sup> TITE-LIVE, XLV, 32.

<sup>5</sup> TITE-LIVE, XLV, 6.

<sup>6</sup> PLUTARQUE, *Æmil. Paul.*, 28. TITE-LIVE, XLV, 18. 29. D'après ces textes, le tribut était de 100 talents à l'époque romaine, et par conséquent de plus de 200 talents auparavant. POLYBE, XXXVII, 9. Ce qui suit dans Polybe est mutilé ; on devine à peu près ce qui manque par Tite-Live (XLV, 30. 32).

<sup>7</sup> ap. DIOG. LAERT., VII, 1, 8.



autorité est illimitée ; il appelle le peuple ses sujets ; ce n'est plus l'ancienne fidélité du cœur, c'est l'obéissance et la subordination qui est la règle de ses rapports avec le souverain. Une seule chose, à ce qu'il semble, a subsisté de l'ancien temps ou a été rétablie à nouveau ; c'est l'obligation du service militaire pour tous<sup>1</sup> : les Macédoniens conservent leur vieille renommée de bravoure aussi longtemps que subsiste chez eux la royauté ; mais, à côté de cette milice nationale, le roi entretient une armée permanente composée de mercenaires thraces, galates, crétois, etc., une armée qu'il emploie comme garnison aux frontières et dans les villes ou qu'il garde dans le voisinage de la cour, une armée dont la fidélité dépend de la personnalité du souverain et des généraux, du taux de la solde, des éventualités de la guerre, fardeau pour les villes et pour le plat pays, plus d'une fois insolente et insoumise à l'égard des rois.

La Macédoine a bien des villes : d'abord, les anciennes colonies grecques du littoral, ensuite les villes indigènes, dont le roi Archélaos avait le premier fondé bon nombre dans le pays ; enfin, une certaine quantité d'établissements nouveaux destinés principalement à couvrir les frontières exposées<sup>2</sup>. Elles avaient une certaine autonomie communale ; les dernières vicissitudes du royaume en témoignent encore<sup>3</sup> : mais, pour donner une idée des atteintes qu'elles avaient à redouter de la part de l'arbitraire royal, il suffit de citer un exemple. Comme on se défiait quelque peu des villes de la côte, les plus notables habitants furent transportés avec leurs femmes et leurs enfants en Émathie, et les villes furent données à des Thraces et à d'autres Barbares<sup>4</sup>. Il serait bien instructif de connaître l'état du plat pays ; nous ne trouvons là-dessus qu'une indication : quand les Romains démembrement le royaume en quatre républiques, ils abolirent les fermages des propriétés rustiques<sup>5</sup>. Bien que la liberté du paysan eût été dans les anciens temps le trait caractéristique de la Macédoine<sup>6</sup>, cependant les rois avaient possédé naturellement des terres et des villages ; une grande partie de ces terres domaniales avait été, suivant une tradition suspecte, donnée en présent par Alexandre à ses grands lorsqu'il partit pour l'Asie, et il avait remis à ses gens de guerre et à leurs parents quantité d'impôts et de corvées. A la vérité, durant les luttes acharnées qui suivirent sa mort, alors

---

<sup>1</sup> *a pueris eruditi artibus militiæ* (TITE-LIVE, XLII, 52).

<sup>2</sup> On aura plus loin l'occasion de citer plusieurs villes du nom d'Antigonie.

<sup>3</sup> Par exemple, les *legationes civitatum — venerant ad pecunias pro facultibus quæque suis ac frumentum pollicendum ad bellum* (TITE-LIVE, XLII, 53). Il y a encore d'autres indications dans les livres XLIV et XLV de Tite-Live.

<sup>4</sup> POLYBE, XXIV, 8 [XXIII, 10, 4 éd. Hultsch] et, d'après Polybe, TITE-LIVE, XL, 3.

<sup>5</sup> *Locationes prædiorum rusticorum* (TITE-LIVE, XLV, 18). Il s'agit probablement de la ferme des redevances à percevoir sur les biens soumis à la dîme, comme cela se pratiquait en Sicile : *lege Hieronica numerus aratorum quotannis apud magistratus publice subscribitur* (CICÉRON, *In Verr.*, III, 51). GÖTTLING (dans un Programme de l'Université d'Iéna, 1834) avait cru retrouver de ces *subscriptiones* dans une inscription d'Acra, publiée par lui, où il est question des ὑπογραφές (C. I. GRÆC., III, 5425). DEGENKOLB (*De lege Hieronica*, 1861, p. 47) a fait à l'opinion de GÖTTLING des objections fondées ; seulement il n'aurait pas dû citer à l'appui de la sienne l'ὑπογραφεύς δίκων d'Aristophane (*Equit.*, 1256), et les scholiastes qui commentent ce passage peuvent encore moins servir à interpréter l'inscription.

<sup>6</sup> Une des preuves à citer, c'est le droit de l'armée macédonienne, qui représente le peuple en armes. Il ne faut pas oublier non plus qu'Aristote mentionne bien des pénestes de The salie, des hilotes de Sparte, mais ne signale rien d'analogue en Macédoine, bien qu'il parle à plusieurs reprises de la royauté en Macédoine et notamment de la ressemblance qu'elle offrait avec celle de Sparte.

qu'une foule de Macédoniens étaient au service des Lagides et des Séleucides, surtout par l'effet des attaques et des dévastations des Gaulois, contre lesquelles les murailles des villes pouvaient seules offrir un abri, la classe des paysans libres avaient dû se trouver singulièrement réduite ; le système des fermages devait mettre tout à fait les petites gens dans la main du propriétaire foncier. Et cette riche noblesse de cour, n'aura-t-elle pas été apanagée d'une façon analogue ? Mais les documents ne nous disent rien de plus : ce qu'on a indiqué suffit pour faire constater à quel point l'ancien régime de la Macédoine a disparu ; comme, là aussi, la royauté à la nouvelle mode est allée jusqu'au bout de ses principes ; comme elle a concentré tous les droits, toutes les relations politiques dans la personne du monarque, dans le concept d'une puissance souveraine et absolue, qui répond aux notions du droit public de l'époque.

L'aspect que présente la Grèce à la fin des luttes des Diadoques n'est ni plus brillant ni plus consolant : dépopulation, misère, impuissance politique, démoralisation, garnisons étrangères ou tyrans dans les villes ; chez les particuliers, le sentiment douloureux du dépérissement général ; relèvement momentané, mais comme prélude de nouvelles et plus âpres discordes entre les États particuliers ; tels sont les principaux traits de ce tableau.

Les vicissitudes des affaires helléniques présentent une confusion indescriptible depuis la mort d'Alexandre ; à l'exception de Sparte et de l'Étolie, il n'y a pas de point où la constitution, l'autorité, la politique n'ait changé à plusieurs reprises et de la manière la plus violente. Après la chute de Démétrios (287), son fils Antigone se maintint sur quelques territoires et dans quelques places de la Grèce ; pendant qu'il partait de là pour marcher contre Ptolémée Céraunos, l'Égypte avait poussé Sparte à prendre les armes contre les Éoliens alliés de celui-ci ; mais la Grèce ne se leva pas. Vint alors l'irruption (les Galates. La Macédoine, la Thessalie furent submergées par le flot, mais tous les Grecs ne s'unirent pas pour combattre ; du Péloponnèse, personne ne vint ; seuls les pays tout voisins du danger envoyèrent des troupes aux Thermopyles ; Antigone aussi expédia 500 hommes. L'année d'après, Antigone vint prendre possession de la Macédoine.

Maintenant, quelle était la situation en Hellade ?

La Thessalie, courbée depuis Philippe sous la domination macédonienne, avait fait inutilement des tentatives répétées pour recouvrer son indépendance. La ville de Démétriade, fondée par le père d'Antigone, assurait à qui la possédait la domination sur le pays entier. On ne peut douter qu'en ce pays l'ancienne constitution tétrarchique n'ait conservé la forme que lui avait donnée Philippe en la rétablissant ; la noblesse des villes resta seule en possession des droits politiques, les pénestes ou serfs cultivaient la terre pour elle. D'après un renseignement qui vient du temps d'Antigone, les Thessaliens paraissaient avoir des lois constitutionnelles et se distinguer beaucoup des Macédoniens ; il n'y avait pourtant point de différence, et ils exécutaient absolument tout ce qui leur était ordonné par les agents du roi<sup>1</sup>. Et lorsqu'en 194 ils furent soustraits à la domination macédonienne, il est dit d'eux : **Il ne s'agissait pas seulement dans ce pays d'affranchir les villes, mais de les dégager d'un ramassis de populace et de les tirer du désordre pour les amener à un régime supportable. Elles étaient, en effet, troublées non pas seulement par les vices de l'époque, par la violence et l'arbitraire royal ; mais encore par l'esprit remuant d'une race qui, depuis le**

---

<sup>1</sup> POLYBE, IV, 76, 2.

commencement jusqu'à nos jours, n'a jamais pu faire aboutir ni comices, ni réunion, ni délibération quelconque sans sédition et sans tumulte<sup>1</sup>. A quoi leur servait, dans un pareil état de désorganisation intérieure, de former, quant au nom, un État particulier<sup>2</sup> ; d'avoir un roi à eux, qui était toujours, il est vrai, le roi de Macédoine<sup>3</sup> ; d'avoir leurs assemblées particulières, qui, comme les diètes de la noblesse polonaise, ne servaient qu'à rendre toute union impossible.

Une situation toute spéciale, c'est celle de la Béotie. Les villes du pays étaient réunies en confédération de temps immémorial, mais les appétits dominateurs de Thèbes avaient provoqué perpétuellement les luttes les plus acharnées ; après l'époque brillante d'Épaminondas, la domination violente de la Thèbes démocratique accrut cette haine<sup>4</sup>, jusqu'au moment où la ville fut vaincue par les Macédoniens et détruite par Alexandre, avec le secours des villes béotiennes. En quelle allégresse furent les Grecs, lorsque Cassandre la rebâtit plus magnifique Elle ne devait servir que comme forteresse, pour maintenir le pays dans l'obéissance. Après bien des vicissitudes, Démétrios avait enfin soumis Thèbes et la Béotie ; lorsqu'il fut évincé du trône de Macédoine et se réfugia en Grèce, il proclama la liberté de Thèbes ; l'ancienne confédération put se relever ; on élut parmi les Thébains l'archonte de toute la ligne ; sept béotarques furent placés à la tête de la milice fédérale<sup>5</sup>, qui, lorsque les Galates parurent aux Thermopyles, comptait 10.000 fantassins et 500 cavaliers. La ligue aurait pu, avec ses ressources matérielles, jouer en Grèce un rôle important. Mais la violence grossière, la sauvagerie, le dévergondage effréné qui régnaient dans ces villes, empêchaient tout déploiement d'énergie. Nous possédons encore le tableau remarquable tracé par un homme qui écrivait vers la fin de l'ère des Diadoques ; il dit : Les Béotiens énumèrent comme il suit les fléaux installés chez eux : à Oropos habite le lucre malhonnête ; à Tanagra, l'envie ; à Thespies, l'humeur querelleuse ; à Thèbes, la brutalité ; à Anthédon, la cupidité ; à Coronée, la curiosité indiscrete ; à Platée, la forfanterie ; à Onchestos, la fièvre ; à Haliarte, la stupidité. Tous ces maux se sont déversés de tous les points de la Grèce dans les villes de la Béotie<sup>6</sup>. Leur politique fut absolument inconsistante. Un échec (vers 245) suffit pour leur ôter tout courage, à tel point qu'elles ne voulurent plus désormais prendre aucune part aux luttes de la Grèce ; elles s'abandonnèrent entièrement à la débauche et à l'ivrognerie, et s'y perdirent corps et âme<sup>7</sup>. Vers l'époque de la guerre d'Antiochos, dit Polybe<sup>8</sup>, il n'y avait eu depuis vingt-cinq ans aucune sentence rendue dans aucun procès palle ou privé, et les stratèges

---

<sup>1</sup> TITE-LIVE, XXXIV, 51.

<sup>2</sup> C'est ce que dit Polybe (IX, 4, 4. XVIII, 3, 9).

<sup>3</sup> Voyez la liste des *Thessalorum reges* dans l'Eusèbe arménien (PORPHYR., fr. 5 ap. C. MÜLLER, *Fr. Hist. Græc.*, III, p. 701). Sur les monnaies fédérales des Magnètes, des Achéens de Thessalie, voyez WEIL (von Sallets *Numism. Zeitschr.* II, p. 172 sqq).

<sup>4</sup> POLYBE, IV, 44, 9.

<sup>5</sup> Sur la constitution fédérale, voyez BÖCKH (*C. I. Græc.*, I, p. 728 sqq.), et les observations de VON WILAMOWITZ (*Hermes*, VIII, p. 437) à propos d'une inscription nouvelle qui nous montre la Ligue arrivée à un état d'extrême décadence : il faut dire que l'inscription date du siècle suivant.

<sup>6</sup> Dicéarque dans la *Bios 'Ελλάδος* (p. 145 éd. Fuhr [*Fr. Hist. Græc.*, I, p. 260]). Il est très remarquable que Dicéarque cite neuf vides, qu'il nomme Anthédon et laisse de côté Orchomène, Lébadée, Chéronée. Entre autres renseignements de détail sur cette époque, voyez ceux qu'Athénée (X, p. 418) emprunte à Ératosthène et autres.

<sup>7</sup> POLYBE, XX, 4.

<sup>8</sup> POLYBE, XX, 6.

employaient les deniers publics à acheter la populace, dont l'influence les prorogeaient à leur gré dans leurs fonctions ; cela était allé si loin que ceux qui mouraient sans enfants ne laissaient plus leur fortune, d'après les usages d'autrefois, à leurs plus proches parents, mais la léguaient à des confréries joyeuses, qui se réunissaient pour boire et manger ; ceux même qui avaient des enfants ne leur donnaient que la portion obligatoire fixée par la loi et léguaient la plus grosse part à ces associations dissolues ; et il y avait 'beaucoup de Béotiens qui comptaient à leur acquit plus de banquets dans le mois que le mois n'a de jours.

Toutefois notre description anticipe trop ; nous n'avons à parler que de l'époque qui suit immédiatement l'invasion gauloise. Les Phocidiens aussi, les Locriens Opontiens, les Mégariens avaient envoyé des troupes aux Thermopyles ; par conséquent, en 279 ils n'étaient plus sous la domination macédonienne. Mais l'Eubée y était encore ; à Chalcis, à Carystos se trouvaient des garnisons macédoniennes, et, bien qu'Érétrie fût appelée ville libre, elle payait 200 talents de tribut, somme qui, par égard pour le vénérable Ménédème, fut abaissée, paraît-il, à 150 talents<sup>1</sup>. Athènes avait, il est vrai, en 287 chassé du Musée la garnison macédonienne ; mais Salamine, le Pirée, Munychie, demeuraient au pouvoir d'Antigone<sup>2</sup>. Athènes, elle aussi, avait envoyé des troupes aux Thermopyles, 1.000 fantassins et 500 cavaliers, sans compter des navires, autant qu'on en put équiper. Les Athéniens étaient fiers de l'effort que la ville avait fait dans cette lutte contre les Barbares<sup>3</sup>, et il ne manquait pas de gens qui rêvaient pour la cité le rétablissement de son ancienne splendeur. Mais ceux qui s'étaient le plus signalés contre les Celtes, c'étaient les Étoliens. Ils firent suspendre les boucliers pris par eux aux Celtes à l'architrave des parois sud et ouest du temple de Delphes, comme les Athéniens avaient appendu à la paroi est les boucliers enlevés aux Perses à Marathon ; ils envoyèrent des députations aux États de l'Hellade pour les inviter à fonder, de concert avec eux, de nouveaux jeux panhelléniques, les *Soteria*. Athènes se joignit à eux, bien qu'on y éprouvât un assez vif déplaisir en voyant les Étoliens prendre la direction de l'affaire ; mais les ressources de l'État étaient modiques, et la multitude n'était pas disposée à de grands sacrifices. La vie privée n'en était que plus luxueuse et plus dissolue ; un regard jeté sur les fragments de la comédie nouvelle montre à quel point la bonne chère, les intrigues amoureuses, le parasitisme et le parfum de l'intelligence avaient le pas sur les questions d'intérêt général ; on en viendra bientôt, disait un philosophe, à décorer de peintures les tas de fumier. Il n'y avait qu'à voyager quelque peu sur la route d'Athènes à Oropos pour rencontrer une foule d'élégantes hôtelleries, avec toutes les commodités imaginables et un service excellent<sup>4</sup>.

On ne peut dire ici que quelques mots du Péloponnèse, parce que, dans cette contrée, il n'y a de mouvements importants qu'à la période suivante. La

---

<sup>1</sup> DIOG. LAERT., II, 140 et 143.

<sup>2</sup> Ménédème d'Érétrie eut encore des relations avec Hiéroclès le phourarque, et le philosophe doit être mort peu après 278 (DIOG. LAERT., II, 127. 143).

<sup>3</sup> Voyez le décret rendu au printemps de 277, au sujet des jeux à fonder de concert avec les Étoliens en l'honneur de Zeus Soter et d'Apollon Pythien (*C. I. ATTIC.*, II, n° 323). L'inscription publiée et commentée par HAUSSOULLIER (*Bull. de Corr. Hellén.*, 1881, p. 301) donne le décret voté par les Choies en réponse à une invitation semblable et ajoute à l'inscription attique mutilée quelques faits intéressants.

<sup>4</sup> DICÆARCH., p. 112 éd. Fuhr.

domination d'Antigone était, vers 279, resserrée dans un petit nombre de points. Sparte, toujours sous la constitution de Lycurgue, qui depuis longtemps était devenue un mensonge, vraie oligarchie de cent familles à peine qui avaient mis la main sur toutes les propriétés, était depuis quelque temps en relations avec Alexandrie et pouvait, avec cet appui, songer à jouer de nouveau un rôle en Grèce. Lorsqu'Antigone était parti pour la campagne de Macédoine contre Ptolémée Céraunos, Sparte avait entrepris cette guerre amphictyonique à laquelle les autres États refusèrent de participer, par crainte d'une nouvelle hégémonie de Sparte. Contre les Galates, en 279, la Messénie et Mégalopolis n'envoyèrent aucun secours, parce que Sparte refusa de leur donner des garanties par traité durant l'absence de leurs soldats. Ainsi elles n'étaient plus en la puissance d'Antigone ; il commandait encore à Trœzène, à Corinthe, dans quelques villes d'Arcadie ; peut-être n'avait-il déjà plus Argos ni Élis. Mais qu'étaient-ce que de tels affranchissements ? On chassait les garnisons macédoniennes ; mais, dans les luttes violentes des partis, résultat infaillible de cet affranchissement, se formait en règle générale une tyrannie qui ensuite trouvait naturellement son compte à se rattacher de nouveau à la Macédoine. Seuls les Achéens firent une exception glorieuse à cette règle ; leur ancienne ligue avait été aussi dissoute aux temps de Philippe et d'Alexandre, et ils avaient eu dans leurs villes tantôt des garnisons, tantôt des tyrans ; mais la simplicité et la loyauté antiques s'étaient maintenues dans les montagnes de ce petit pays. Dans les temps troublés de l'invasion des Galates, quatre de ces villes chassèrent tyrans et garnisons, et restaurèrent l'ancienne confédération. C'était le germe encore intact des antiques vertus qui commençait à produire sur ce sol de nouvelles pousses, bien que ce mouvement naissant fût encore insensible. Il se trouvait bien encore çà et là quelques points où les mœurs du bon vieux temps n'étaient pas complètement dénaturées et démodées : à Élis, par exemple, on menait toujours la vie large du propriétaire foncier, et les Cynæthiens étaient et restaient comme autrefois des rustres grossiers, absolument étrangers aux Muses. Mais, à tout prendre, chaque localité perdait de plus en plus son caractère si marqué d'autrefois, sans qu'il se formât nulle part quelque chose de national au point de vue politique, qui pût compenser les effets (le cet émiettement devenu dans de pareilles conditions la cause d'une impuissance encore plus complète.

La seule puissance en Grèce qui, vers l'époque de l'invasion des Galates, ait quelque importance par elle-même, c'est celle des Éoliens. Déjà les Locriens du Parnasse tiennent pour eux ; Héraclée sur l'Œta a dû se joindre à eux. Leur force est d'être un peuple rude, neuf encore, et qui entre pour ainsi dire dans la vie ; pendant que les autres États ont derrière eux une longue série de vicissitudes historiques, font des expériences avec des théories politiques, s'affaiblissent par l'effet d'abus sans cesse renaissants et la peine qu'ils se donnent pour les abolir, ne possèdent plus enfin dans leur présent lamentable qu'un amas de débris des époques lointaines ou récentes, prospères ou malheureuses, le peuple éolien vit encore dans la rude liberté de cet âge primitif où chacun mesurait son droit à la longueur de son épée et où la rapine, franchement pratiquée sur terre et sur mer, était le métier de l'homme de cœur. En Étolie, ni l'invasion dorienne n'avait pénétré pour déchirer l'antique constitution de la race et fonder un État militaire fortement organisé, ni l'époque postérieure n'avait amené de colonies sur ses côtes. Les Éoliens étaient restés éloignés des autres Hellènes ; les siècles pendant lesquels la Grèce se développait et atteignait un degré de culture de plus en plus élevé avaient passé sur eux sans laisser de traces. Ils passaient

pour demi-barbares aux yeux des Athéniens du temps de la guerre du Péloponnèse, mais, quand ceux-ci tentèrent de les attaquer, en un instant le peuple étolien fut debout et les refoula, en leur infligeant des pertes sanglantes, hors des montagnes. L'union de ces cantons, de ces tribus montagnardes, a dû se faire dès la plus haute antiquité ; mais le lien de cette association devait être bien lâche, à en juger par ce fait que les cantons envoyèrent séparément leurs députations à Alexandre après la ruine de Thèbes<sup>1</sup>. C'est seulement durant les troubles de l'époque immédiatement postérieure que la fédération commence à se montrer comme telle ; les vieux instincts batailleurs, les incursions et coups de main improvisés par certains chefs<sup>2</sup> ou certains cantons, le sentiment orgueilleux de la force brutale, tout cela donne bientôt à cette fédération l'apparence et l'allure d'un État véritable, d'une société de brigands organisée, avec laquelle il est impossible de s'en tenir au droit des gens traditionnel. Cette sorte de liberté est à leurs yeux le privilège de leur fédération. C'est à Thermos, tout en haut dans les montagnes, que les cantons célèbrent leur fête fédérale et tiennent leur assemblée ; c'est là aussi que sont les foires annuelles et les banquets ; là, dans le temple et sous les portiques, sont près de mille armures, les trésors, les vases de prix, les habits de fête, tout ce que chacun a de plus précieux ; dans ces réunions et ces festins, on fait étalage de luxe, on discute, on fait bonne chère, et, s'il y a guerre, de cette Diète et de ce congrès de buveurs sort la milice nationale, sous la conduite du nouveau stratège, qui aura pour récompense un tiers du butin<sup>3</sup>. On voit combien cette confédération est primitive et grossière<sup>4</sup> : de politique, de législation, d'art militaire, il n'est pas question en ce pays ; plus il y a de désordre dans le reste de la Grèce, plus le métier de brigands devenait commode, plus lucrative était la solde, tantôt ici, tantôt là, chez n'importe qui, amis ou ennemis. Il n'y a pas de bravoure plus sauvage et plus impétueuse que celle des Étoliens ; le fer ne quitte point leur côté, et, comme en leur audace aventureuse ils sont toujours prêts à risquer leur vie, il leur faut aussi les plaisirs les plus sauvages et les plus excessifs en tout genre<sup>5</sup>. Cet État se trouve étrangement dépaysé dans la politique de cette époque qui, pleine de formalités diplomatiques et de routine machiavélique, observe les formes avec d'autant plus de soin qu'elle en prend plus à son aise avec le droit, et que n'effraye aucune espèce de violence, pourvu que le coup de force soit bien et dûment couvert par l'étiquette du droit des gens. Il forme aussi un contraste étrange avec la Ligue achéenne, qui, de tempérament tout opposé, loyale en sa prudence, pleine de scrupules en son effort rénovateur, croit pouvoir fonder sa puissance et le salut de la Grèce sur ce qui reste encore de patriotisme, d'abnégation, de foi en la bonne cause.

Il nous reste encore une puissance à considérer pour avoir parcouru tout le cercle de la politique hellénique, le royaume d'Épire. Théopompe<sup>6</sup> comptait

---

<sup>1</sup> ARRIAN., I, 10.

<sup>2</sup> POLYBE, XVII, 4, 8.

<sup>3</sup> POLYBE, V, 8. TITE-LIVE, XXXV, 25. La note d'Hesychius (d'après le *Méléagre* de Sophocle) ne peut, étant donné l'expression que Polybe emploie constamment pour l'élection des stratèges, s'appliquer à cette élection, et pas davantage naturellement à celle de l'hipparque et du greffier.

<sup>4</sup> L'expression *τὸ κοινὸν τὸ Αἰτώλων*, se rencontre pour la première fois, que je sache, dans l'inscription dédiée à Élis au tyrannicide Cylon, inscription mentionnée par Pausanias (VI, 14, 4) et datant du règne d'Antigone fils de Démétrios (PAUSAN., V, 5, 1).

<sup>5</sup> AGATHARCHID. ap. ATHEN., XII, p. 527.

<sup>6</sup> STRABON, VII, p. 324 (fr. 221).



quatorze peuples épirotes ; bien qu'ils fissent aussi aux Grecs l'effet de Barbares, ils étaient pourtant au même titre qu'eux, si l'on peut s'exprimer ainsi, de souche pélasgique, mais ils étaient restés en arrière du développement hellénique. Chacun de ces peuples avait été indépendant, mais l'un ou l'autre d'entre eux s'empara de l'hégémonie sur ses voisins. Tels étaient les Chaoniens au temps de la guerre du Péloponnèse ; leurs magistrats annuels, au nombre de deux, étaient choisis dans une certaine famille<sup>1</sup>. Les Thesprotes, sans rois comme les précédents, étaient soumis à leur autorité. Chez d'autres, l'antique pouvoir des princes se maintint : chez les Orestes, dans la famille de Perdiccas ; chez les Athamanes, dans celle d'Amyndros ; chez les Tymphæens, peut-être dans celle d'Andromène. Il en fut des peuples épirotes comme de ceux de la Macédoine, avec cette différence qu'ici la race des Héraclides avait formé de bonne heure une puissance assez forte pour rendre dépendants les petits princes du voisinage. Il y eut même un certain nombre de tribus épirotes, comme les Orestes, les Æthices, les Tymphæens, qui passèrent sous la domination macédonienne. L'évolution de la Macédoine se répète en Épire, seulement plus tard. Ce fut le royaume des Molosses qui chercha à réaliser la même unification. Chez les Molosses, il y avait une antique royauté : **c'est précisément parce qu'elle était limitée, dit Aristote, qu'elle se maintint, pendant que chez d'autres elle disparaissait.** A Passaron, pendant le sacrifice qu'on offrait à Zeus Areios, le roi promettait par serment aux Molosses de gouverner selon les lois, et les Molosses juraient à leur tour de défendre selon les lois la royauté<sup>2</sup>. Au temps où Archélaos en Macédoine commençait à amener son peuple à un degré supérieur : de culture, le roi Tharribas — il avait été élevé à Athènes — mit en ordre les lois et l'administration des Molosses, institua un Sénat et des fonctionnaires annuels<sup>3</sup>. Il se passa près d'un siècle encore avant que l'Épire jouât un rôle plus important. La Macédoine avait à son actif l'époque glorieuse de Philippe et d'Alexandre ; la maison royale des Molosses tomba même dans une sorte de dépendance à : l'égard de la Macédoine<sup>4</sup> Cette vassalité subsista encore après la mort d'Alexandre : mais, lorsque le roi Æacide mena les Molosses à la guerre contre Cassandre, ils trouvèrent le fardeau trop lourd ; ils abandonnèrent le camp, déposèrent leur roi par plébiscite, et Cassandre imposa à l'Épire un vicaire du roi de Macédoine. Mais quand Démétrios prit les armes en Grèce et lutta pour la possession de la Macédoine, Pyrrhos revint, soutenu par le roi d'Égypte, et inaugura cette mémorable série de batailles qui devaient placer pour un certain temps l'Épire au premier plan dans l'histoire de la Grèce. Il étendit sa domination jusqu'aux frontières des Taulantins ses alliés et sur l'Acarnanie ; il se bâtit à Ambracie un palais magnifique ; à la suite de guerres répétées, la Macédoine, sans être conquise pour tout de bon, fut néanmoins contrainte de restituer les territoires jadis épirotes de Tymphæa et de Parauæa<sup>5</sup>. Pyrrhos fut le capitaine le

---

<sup>1</sup> THUCYDIDE, II, 80.

<sup>2</sup> ARISTOTE, *Polit.*, V, 8, 5 ; 9, 1. PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 5.

<sup>3</sup> JUSTIN., XVII, 3. PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 1.

<sup>4</sup> Jusqu'où allait cette dépendance, on ne saurait le dire ; elle n'allait pas, à coup sûr, jusqu'à l'obligation de fournir des contingents militaires comme les princes des Péoniens et des Agriens. Après l'insuccès d'Æacide, dont il a été question plus haut (*Hist. des Diadoques*, p. 227. 301), ce fut sous forme de symmachie (DIODOR., XIX, 26, 5) que Cassandre envoya un stratège remplir les fonctions d'épimélète en Épire.

<sup>5</sup> On ne voit pas bien jusqu'où s'étendit au nord le long de la mer le domaine de Pyrrhos. Les peuples illyriens qui habitaient à l'ouest de la Macédoine, au nord de l'Épire, étaient en 312 sous la domination de deux princes, Glaucias, prince des Taulantins, et Clitos, roi d'Illyrie, ou son successeur. Sans doute, Pyrrhos avait trouvé dans son enfance un asile



plus hardi et le plus heureux de ce temps ; ses peuples avaient encore la force et la fleur de jeunesse qui en Macédoine avaient été usées par Philippe, par Alexandre et ses successeurs ; ses provinces étaient encore florissantes et bien peuplées, remplies de bourgades étrangères à la vie des villes. La domination de Pyrrhos eut bientôt transformé ces mœurs paisibles des Épirotes ; sa renommée, son courage héroïque, sa soif insatiable de guerres enflammèrent le peuple ; on délaissait volontiers le foyer et la charrue pour gagner sous lui solde, butin et renommée ; désormais les guerres succèdent aux guerres ; on combat dans toutes les directions ; Pyrrhos n'est plus qu'un chef de bandes, qui se jette dans toutes les aventures ; ce peuple de laboureurs, libre et paisible jusque-là, se change en bandes guerrières, avides de combats ; le roi, sa cour et son armée relèguent dans l'ombre la nation elle-même et sa constitution patriarcale.

C'est au nom de ce roi que se rattache aussi la crise qui décida des destinées de la Grèce occidentale ; avec son expédition en Italie commence une série de combats dont le contrecoup va atteindre et ébranler l'Afrique, la Grèce, la Macédoine, bientôt aussi l'Asie, l'Égypte, tout l'ensemble du monde antique.

Les colonies helléniques de la Sicile et de l'Italie s'étaient épanouies, on sait avec quelle exubérance ; il y eut un temps où les côtes de la Campanie jusqu'à l'Apulie, celles de Sicile, les Îles Lipari, étaient peuplées de Grecs, où Massilia colonisait les côtes méridionales de la Gaule, où la Corse était occupée par les Phocéens et où Bias de Priène pensait trouver avec les Ioniens d'Asie de nouveaux foyers en Sardaigne. Au moment même où les Grecs d'Asie-Mineure succombaient sous les armes des Perses, ceux de l'Ouest arrivaient à une prospérité indescriptible. En vain les Carthaginois tentèrent, à l'époque de l'invasion de Xerxès, de lutter contre la Sicile ; ils furent vaincus à Himère : la victoire de Cume acheva de garantir la sécurité des Grecs d'Italie contre les entreprises de la puissante armée des Étrusques, les maîtres de l'Étrurie, du Latium et de la Campanie. On s'arrête avec étonnement devant le tableau de la civilisation en Sicile et en Italie. Quelle plénitude de puissance ! quel éclat dans les cours princières ! quelle richesse dans les villes, quel noble élan dans leur vie politique et intellectuelle ! C'est là que se formait cette association si remarquable des Pythagoriciens, cette profonde doctrine des Éléates ; c'est là qu'Empédocle écrivait ses vers, delà que venait aux Athéniens l'art de la parole. L'éclat glorieux de ces régions éclipsait l'Ionie elle-même, tant il y avait d'exubérance dans le luxe de leurs temples gigantesques, dans la population de

---

auprès de Glaucias ; il assistait encore en 302 au mariage du fils de Glaucias (*Hist. des Diadoques*, p. 505) ; mais, après son retour dans le royaume en 295, il s'est certainement emparé de tout le pays des Taulantins, car Appien (*Illyr.*, 7) assure qu'il a possédé la côte où se trouvaient notamment Apollonie, Épidamne, et Lissos, fondée par le tyran Denys Ier. Dès 295, Pyrrhos avait reçu Corcyre des mains d'Agathocle de Syracuse comme dot de sa femme, et, dans la guerre soutenue en 288 contre Démétrios, il l'avait conservée, grâce au secours des Tarentins (PAUSAN., I, 12, 3. Voyez *Hist. des Diadoques*, p. 573, 2). Du côté des monts Candaviens, la frontière entre l'Épire et la Macédoine variait perpétuellement. Au nord, le domaine de Pyrrhos confinait à celui des princes illyriens ; il avait épousé Bircenna dès 290 environ, car leur fils Hélénos était déjà capable, en 274, de rester à Tarente avec la garnison. On donne Bircenna pour une fille du roi illyrien Bardylis, qui devait être le successeur de Clitos (*Hist. des Diadoques*, p. 569, 1). Telles étaient les possessions de Pyrrhos vers 280. Le prince dardarien Monounios mit à profit le temps de son absence et les invasions des Gaulois pour étendre son royaume jusqu'au delà de Dyrrhachion.

leurs villes, dans le rendement de leur commerce, dans leur vie, leurs jouissances, leur poésie et l'essor de leur pensée.

Mais, suivant la coutume grecque, ces villes étaient continuellement en lutte les unes avec les autres et avec elles-mêmes, et de dangereux ennemis épiaient de tous côtés l'heure de leur faiblesse pour fondre sur elles. La discorde des villes siciliennes, qu'Athènes avait espéré mettre à profit, donna l'occasion aux Carthaginois de leur disputer la domination de Ce qui avait été perdu de ce côté, Denys tenta de le regagner en Italie : les Italiotes eurent beau se liguier, ils furent vaincus ; tout le pays au-dessus de Rhégion perdit sa prospérité. Et déjà l'on sentait la poussée d'autres ennemis ; la puissance des Étrusques avait succombé devant le choc des Gaulois et l'élévation de Rome ; les valeureux Samnites dominaient déjà entre les Grecs de la Campanie et ceux du Sud ; les Lucaniens, ligués avec Denys, prenaient à revers les villes coalisées, et bientôt grandit dans la personne des Brettians un nouveau peuple, un nouveau danger.

Vint ensuite la terrible dissolution qui suivit la mort de Denys Ier ; une fois encore, au moment où les États de la Grèce succombaient définitivement devant Philippe de Macédoine, la Sicile se releva sous la conduite de Timoléon ; elle chassa en maint endroit les tyrans, vainquit les Carthaginois, fit reconnaître par force la liberté de toutes les villes grecques de l'île : de nouveaux colons affluèrent en masse de la Grèce vaincue : les villes désertes se repeuplèrent ; les excellentes lois (le l'ancien temps firent renaître l'éclat d'autrefois ; les champs laissés en friche furent rendus à la culture et récompensèrent le travail par un riche rendement ; le commerce, qui était entièrement tombé, se ranima. Le bien-être croissant de l'île est attesté par de nombreuses œuvres d'art, œuvres qui datent précisément de cette longue période de tranquillité.

Presque en même temps, la Grèce d'Italie s'élevait encore, sur un point tout au moins, à une grande puissance. On ne saurait admirer assez le vénérable Archytas, le Périclès de Tarente ; sous sa direction, l'opulente ville, la seule qui fût restée encore intacte parmi les Italiotes, avait conservé une force et une cohésion intérieure qui la rendait digne de prendre la défense des Grecs d'Italie et l'hégémonie de la ligue dont les membres se réunissaient à Héraclée, ville des Tarentins<sup>1</sup>. C'est à cette époque que la ville semble avoir atteint l'apogée de sa prospérité. Tarente était, sur toutes les côtes méridionales de l'Italie, le seul grand port ; tout le commerce de la Sicile et de la Grèce avec les villes et les peuples de cette côte et du littoral de l'Adriatique jusqu'à Sipontum au nord se concentrait à Tarente<sup>2</sup> ; des vaisseaux tarentins allaient jusqu'en Istrie et en Afrique, vers les riches marchés de l'Illyrie, en Achaïe<sup>3</sup>, à Cyrène, en Asie-Mineure. Ce n'étaient pas seulement les gros bénéfices du commerce de transit qui enrichissaient la ville ; ses riches champs de blé, ses plantations d'oliviers, ses pêcheries offraient une exportation lucrative ; son sel était de qualité supérieure et devait avoir, surtout dans l'intérieur du pays, un fort débit<sup>4</sup> ; le

---

<sup>1</sup> LORENTZ, *De civil. vet. Tarent.*, p. 49.

<sup>2</sup> POLYBE, X, 1, 3, et, en général, LORENTZ, p. 16. 71.

<sup>3</sup> FLORUS, I, 18.

<sup>4</sup> PLINE, XXXI, 41. En général, son commerce avec les populations agricoles de l'intérieur de l'Italie, les Samnites notamment, doit avoir été considérable. Strabon (V, p. 250) dit que la tradition d'après laquelle des colons spartiates seraient venus se joindre aux Samnites est une invention des Tarentins, parce que les Samnites peuvent mettre sur pied 80.000 hommes d'infanterie et 8.000 hommes de cavalerie.

travail des métaux formait une branche d'industrie extrêmement importante, comme on le voit par le passage unique qui en fait mention<sup>1</sup>.

Mais la plus considérable de toutes les industries locales était celle des tissus de laine, que l'on y fabriquait avec un soin et une habileté exceptionnels. D'innombrables troupeaux de moutons étaient entretenus sur le territoire de la ville ; par une grande attention donnée à la nourriture et à l'installation des bergeries<sup>2</sup>, par le perfectionnement de la race et, grâce à un système excellent de lavage, les Tarentins arrivèrent à produire une matière première qui dans l'antiquité était renommée sous le nom de laine grecque<sup>3</sup>. En même temps, le tissu tarentin était d'une beauté remarquable, et la teinture ne le cédait qu'à celle de Syrie. Encore aujourd'hui, les belles monnaies de Tarente, avec leurs emblèmes variés empruntés aux procédés du tissage et de la teinturerie, témoignent de l'importance qu'avait cette industrie pour la ville. Le fait que l'activité de Tarente était principalement tournée vers l'industrie et le commerce, sources de sa richesse, a dû déterminer également le caractère politique de la population : comme à Athènes après la mort de Périclès, la démocratie perd ici sa solidité avec Archytas ; elle oscilla, avec des vicissitudes pires encore, entre l'influence rétrograde des riches et la jalousie toujours bruyante, rarement conséquente, du peuple. Le peuple se déshabituait des armes ; il n'osa plus confier à un concitoyen la plus haute puissance militaire ; comme dans les républiques italiennes de la fin du moyen âge, on prenait à gages des généraux étrangers avec leurs mercenaires quand il y avait une guerre à faire. A l'époque où Timoléon commença sa grande œuvre en Sicile, le roi de Sparte Archidamos, appelé par les Tarentins pour combattre les Lucaniens, vint à la tête de ces bandes rapaces de mercenaires phocidiens qui, durant une dizaine d'années, s'étaient indemnisés par le pillage du sanctuaire de Delphes ; le roi et son armée furent anéantis. Précisément, à cette époque, les Romains faisaient leur première grande guerre avec les Samnites ; il s'agissait de savoir lequel des deux peuples étendrait sa domination sur l'Italie. Ils ne firent alors que mesurer leurs forces ; ils conclurent une paix qui, par la nature même des choses, ne pouvait durer.

La riche Tarente n'avait pas saisi le moment où il paraissait possible encore de sauver la Grèce italienne. On ne fit attention qu'au péril le plus proche, qui paraissait venir du côté des Lucaniens. Contre eux elle appela Alexandre le Molosse, oncle d'Alexandre le Grand<sup>4</sup> ; bientôt il devint évident qu'il voulait plus que combattre au service des Tarentins ; il espérait, comme le Macédonien dans l'Orient, conquérir un royaume en Occident. Des Lucaniens bannis se rassemblent autour de lui ; il conquiert beaucoup de villes de la Lucanie, du

---

<sup>1</sup> PLINIE, XXXIV, 6. O. MÜLLER, *Aeginetica*, p. 80.

<sup>2</sup> CATO ap. FEST., s. v. *pascuales ores*, p. 242. VARR., *De re rust.*, II, 2, 18. Sur l'amélioration de la race, voyez Columelle (VII, 2). Varron (*loc. cit.*) fait allusion au lavage des toisons.

<sup>3</sup> *quæ græci pecoris appellabantur* (PLINIE, VIII, 73). — *optimas Tarentinas* (COLUM., VII, 2). Tarente n'a pu être à même de faire de l'élevage en grand que quand son territoire se fut étendu par delà la plaine jusqu'aux montagnes (NITZSCH, *Die Gracchen*, p. 15) ; il n'est pas étonnant qu'au temps où Sybaris existait encore, les laines de Milet y aient tenu le premier rang.

<sup>4</sup> La principale source pour l'histoire de cette expédition doit avoir été, outre Théopompe, Lycos de Rhégion, qui vivait plus tard à Alexandrie, car l'ouvrage qu'on cite de lui ne se rapporte pas au roi de Macédoine, mais à celui d'Épire : on s'en aperçoit à la mention des λαρινοί βόες (SUID. PHOT., s. v. SCHOL. ARISTOPH., *Pac.*, 924. Cf. ATHEN., IX, p. 376) et de la ville de Σκιδρόος (STEPH. BYZ. s. v.), la colonie de Sybaris (HEROD., VI, 21).

Brettium ; il débarque à Posidonia et y bat les Lucaniens et les Samnites réunis ; les Romains font un traité d'alliance avec lui. Alors les Tarentins l'abandonnent : Alexandre leur enlève Héraclée ; il transporte sur le territoire de Thurii le centre de la Ligue<sup>1</sup> ; mais, comme les Tarentins délaissent sa cause et celle des Grecs, son bonheur prend fin ; les bannis lucaniens le trahissent ; entouré d'ennemis, il trouve la mort.

Quelques années après éclatait une seconde et plus terrible guerre des Samnites (326) ; elle s'alluma au sujet de la ville grecque de Naples. Les Samnites s'engagèrent à protéger la ville ; les Lucaniens, dont la puissance avait subi la plus profonde atteinte par suite des victoires de l'Épirote, se joignirent aux Samnites. Tarente aurait eu intérêt, et elle pouvait le faire, à intervenir entre les belligérants et à leur imposer la paix<sup>2</sup>. On dit que la ville fit une tentative en ce sens ; mais les Romains, au lieu de s'y prêter, ayant continué la lutte, la ville s'abstint de soutenir plus longtemps le rôle de la neutralité armée : elle dut se contenter de voir que les deux puissances italiennes, également ennemies de la Grèce en Italie, se ruinaient réciproquement dans une lutte acharnée<sup>3</sup>.

Pendant qu'on se disputait ainsi la domination de l'Italie, une seconde lutte, non moins terrible, éclatait à propos de la Sicile. Après la paix que Timoléon avait fait régner dans l'île, les anciens partis s'étaient réveillés ; c'est à Syracuse qu'ils se déchaînèrent de la manière la plus sauvage. Le parti oligarchique y avait enfin remporté la victoire : il avait prêté secours aux Crotoniates opprimés par les Brettians, mais Agathocle, le hardi capitaine, offensé par les gouvernants, était allé à Tarente pour se mettre à la solde de la république. Son audace avait éveillé les craintes des habitants ; il fut congédié. Précisément les oligarques de Syracuse assiégeaient Rhégion ; Agathocle fit appel aux bannis, les invitant à s'unir avec lui pour défendre la liberté. Il débloqua Rhégion et se porta devant Syracuse ; l'oligarchie succomba dans la lutte acharnée des partis ; Agathocle fut rappelé, nommé général sans conditions, pendant que les oligarques se rassemblaient à Agrigente, entraient en relations avec Géla, Messana, avec les Carthaginois, pour lutter contre le despotisme sanguinaire d'Agathocle. Les exilés de Syracuse envoyèrent des députés à Sparte ; Acrotatos, fils du roi Cléomène, enrôla des mercenaires. Chemin faisant, il trouva à Tarente un accueil amical ; les Tarentins équipèrent vingt trirèmes pour délivrer Syracuse<sup>4</sup> : c'était une grande combinaison politique qu'ils poursuivaient, mais l'œuvre échoua contre la mauvaise foi du Spartiate avant que les Tarentins eussent mis à la voile (314). La puissance d'Agathocle s'étendit sans obstacles de proche en proche. Les Carthaginois devaient redouter que la discorde soigneusement entretenue dans l'île ne prit fin et que l'union ne se rétablît par l'intervention du hardi capitaine ; ils craignirent de perdre leur influence et même leurs possessions dans l'île. Ils se présentèrent comme les libérateurs des Grecs ; avec un armement formidable, ils se jetèrent sur la Sicile. Bientôt l'île entière jusqu'à Syracuse fut

---

<sup>1</sup> STRABON, VI, p. 280.

<sup>2</sup> *denunciantes Samnitibus Romanisque ut bellum omitterent ; per ulros stelisset que minus discederetur ab armis, adversus eos se pro alteris pugnaturus* (TITE-LIVE, IX, 14). On ignore où Tite-Live peut avoir puisé cette assertion singulière et à quelle époque remonte l'ouvrage dont il s'est servi.

<sup>3</sup> On a tout lieu de tenir pour inexact ce que racontent Tite-Live (VIII, 27) et d'après lui Zonaras (VIII, 2) et Orose (III, 22), à savoir que Tarente a poussé à cette nouvelle guerre.

<sup>4</sup> DIODORE, XIX, 70, PAUSANIAS, I, 13, 3.

en leur pouvoir ; il semblait ne plus y avoir de salut pour Agathocle. Il le trouva dans le plan le plus audacieux ; avec ses mercenaires, il monta à bord des vaisseaux, se glissa heureusement entre les flottes carthaginoises qui couvraient la mer, aborda en Afrique ; l'orgueilleux État marchand se trouva à deux doigts de sa ruine.

Telles sont les deux grandes luttes qui remplirent simultanément l'Occident ; combien différentes en leurs moyens et dans leurs conséquences ! Ici mercenaires contre mercenaires, là peuple contre peuple ; ici la stratégie la plus hardie contre la politique la plus astucieuse, une politique de marchands, là le combat à outrance, envenimé par la haine, poursuivi jusqu'à la mort, quelque chose comme la lutte de deux athlètes qui, s'embrassant avec une égale force, rivés l'un à l'autre par les plus terribles étreintes, fondus comme en un seul corps, paraissent devoir à la fin tomber en même temps.

Mais Rome triomphe : les Samnites doivent reconnaître la suprématie de Rome, renoncer à la domination sur les Lucaniens. Tarente, assez follement, a laissé les Samnites perdre tout leur sang. A la vérité, dans les dernières phases de la guerre, la ville — peut-être parce qu'elle se sentait menacée par l'insolence croissante des Lucaniens, — s'était de nouveau mise en quête d'un condottiere. Le Spartiate Cléonymos, frère d'Acrotatos et encore plus brutal que celui-ci, encore plus audacieux, était arrivé du Ténare avec cinq mille mercenaires, puis, sur le sol italien, il avait grossi son armée de mercenaires qui étaient venus le rejoindre et de milices qu'il enrôlait de force dans les villes, jusqu'au nombre de vingt mille hommes de pied et deux mille cavaliers ; il avait forcé les Lucaniens à faire la paix avec Tarente, soumis et pillé Métaponte, se préparant ainsi à de plus grandes entreprises. Ce n'est pas seulement Tarente qui pouvait ressentir de l'inquiétude devant ce téméraire aventurier et ses bandes ; peut-être est-ce en pensant à lui que Rome avait accordé aux Samnites la paix qu'ils demandaient ; peut-être le Sénat avait-il jugé à propos de chercher aussi un accommodement avec les Tarentins, pour lui dérober le terrain sous les pieds. S'il est fait mention d'un traité par lequel Rome s'engageait à ne pas faire dépasser à ses vaisseaux le promontoire Lacinien près de Crotona, ce peut avoir été le prix du congé que les Tarentins signifièrent à l'aventurier et à son armée, chose que probablement ils n'obtinrent pas sans de grands sacrifices<sup>1</sup>. Dans ses propres eaux tout au moins, Tarente pouvait désormais espérer d'être garantie contre les empiétements de la flotte romaine.

Carthage a, durant quatre ans, vu le puissant Agathocle sur la terre africaine. Puis une sédition à Syracuse le force de hâter son retour ; une paix rend aux Carthaginois même leur part de la Sicile : après une lutte acharnée, les rebelles sont mis à la raison ; le pouvoir d'Agathocle dans l'autre moitié de l'île est affermi.

---

<sup>1</sup> Il est impossible de fixer la date de ce traité : de même, pour celle de l'appel fait à Cléonymos, on n'a qu'un indice, c'est que Diodore en parle au livre XX, 104. Tite-Live (X, 2) rapporte que le consul Æmilius (302) a chassé Cléonymos d'Hyria et du pays des Salentins ; il dit avoir trouvé *in quibusdam annalibus...* *Cleonymum, priusquam confligendum esset cum Romanis, Italia excessisse*, après quoi il raconte la campagne de Cléonymos dans les lagunes de l'embouchure du Pô et jusqu'à Patavium. NITZSCH (*Die röm. Annalistik*, p. 196) ne parvient pas non plus à découvrir la source de ce renseignement tout à fait singulier donné par Tite-Live.

Bientôt éclata une troisième guerre, la terrible guerre entre Rome et les Samnites (298). Ceux-ci avaient attaqué les Lucaniens ; les Lacaniens avaient cherché un abri sous la suprématie de Rome, et Rome avait interprété cette attaque comme une violation de la paix. Les Étrusques, les Gaulois se levèrent contre Rome ; de nouvelles bandes de Gaulois franchirent les Alpes ; l'Italie entière devint le théâtre d'une lutte acharnée, qui se continua huit années durant avec des vicissitudes diverses. On vit se manifester avec plus d'éclat que jamais l'énergie du peuple romain ; du bassin du Pô à la pointe méridionale de la Lucanie, il remporta succès sur succès. La domination de Rome sur l'Italie était définitivement assurée.

Mais les Grecs n'allaient-ils pas la lui disputer encore ? Du côté de la Sicile, c'était désormais chose impossible. Agathocle, après une tentative malheureuse contre Corcyre, s'était emparé de Croton ; il guerroyait contre les Brettians sans pouvoir les abattre ; ils trouvaient dans les Carthaginois des alliés. Contre ceux-ci, le tyran leva une nouvelle armée plus considérable encore ; avec deux cents vaisseaux de guerre, il songeait à leur faire la loi même sur mer. C'est alors qu'il fut assassiné (288) ; les Carthaginois s'allièrent avec les meurtriers ; des luttes sanglantes amenèrent le démembrement du royaume d'Agathocle. Même à Syracuse, les habitants étaient contre les mercenaires ; on obtint avec peine leur retraite. Campaniens pour la plupart, ils prirent pour rentrer chez eux le chemin de Messana ; là ils massacrèrent les habitants, prirent possession de la ville et fondèrent l'État des Mamertins, une société de brigands. La Sicile, en proie à la discorde, était entièrement impuissante ; la prospérité qu'avait amenée le gouvernement rigoureux, mais sage, d'Agathocle<sup>1</sup>, disparut rapidement ; dans toutes les villes, des tyrans s'emparèrent du pouvoir : la politique de Carthage avait le champ libre.

L'état des villes grecques d'Italie était plus triste encore. L'ancienne splendeur de la Campanie avait disparu ; les villes étaient désertes ou peuplées de Barbares, de sujets des Romains ; les rares descendants des Grecs qui restaient encore à Posidonia se réunissaient secrètement une fois l'an, pour s'entretenir en pleurant des anciens temps où ils parlaient encore la langue grecque et où ils étaient libres<sup>2</sup>. Les villes du sud-ouest, le petit nombre de celles qui avaient conservé leur indépendance, étaient tombées très bas ; l'élite de leur population s'était usée dans les discordes intestines ou à lutter contre les tyrans siciliens, contre les Brettians et les Lucaniens. Dépouillées des vastes territoires dont elles disposaient jadis, elles étaient réduites à leurs murailles, dans la vaste enceinte desquelles la partie habitée se resserrait sans cesse. Maintenant les Brettians, dans leurs attaques sur Rhégion, n'avaient plus à craindre le tyran de Syracuse, et les Lucaniens, libres depuis la défaite des Samnites, tournaient de nouveau leurs brigandages contre Thurii ; Caulonia, Croton, Métaponte, bref, ce qui subsistait encore de villes grecques était impuissant et avait besoin de protection. Cependant, Tarente était encore florissante ; la ville devait paraître plus puissante que jamais, et son commerce, maintenant qu'il ne pouvait plus être question des grandes villes grecques et siciliennes, devait hériter de la meilleure part de ce qu'elles avaient perdu. En outre, par son traité avec Rome, la ville avait garanti son golfe contre les empiètements de la première puissance de l'Italie ; elle s'était assurée la reconnaissance du plus puissant prince qu'il y eût

---

<sup>1</sup> Cette appréciation, honorable pour Agathocle, se fonde sur des textes de Polybe (IX, 23, 2 et XV, 35, 6).

<sup>2</sup> ATHEN., XIV, p. 632, d'après Aristoxénos, qui était originaire de Tarente (vers 300).



sur l'autre rivage de la mer Ionienne, du roi d'Épire, en secondant son entreprise sur Corcyre, et son amitié devait être pour elle un point d'appui en cas de malheur.

Elle avait besoin de paix, de stabilité, pour que son industrie et son négoce prissent de l'accroissement, et il y avait dans la ville un parti certainement considérable qui voulait voir sa politique déterminée par ces considérations, et uniquement par elles. Naturellement, c'étaient surtout les gros commerçants et industriels qui formaient ce parti. Peut-être la ville dut-elle à leurs démarches le traité avec Rome. Leurs adversaires pouvaient s'en prendre aux amis de Rome, leur faire un reproche de ce que les valeureux Samnites, avec lesquels la ville avait fait d'ailleurs des affaires si lucratives, n'avaient, dans leurs luttes longues et difficiles, reçu de Tarente aucune sorte de secours ; de ce que maintenant tout le pays au-dessus de Tarente, l'Apulie, le Samnium, la Lucanie, étaient perdus, et que Rome était devenue le centre politique et économique de ces peuples. Et ce qui devait paraître plus inquiétant encore, c'est que, depuis une génération, la puissance romaine étendait ses conquêtes avec une rapidité vertigineuse, qu'elle s'approchait de plus en plus du territoire des Tarentins. Déjà elle avait fondé à Venouse, à deux journées de marche de Tarente, un poste offensif, une colonie à la romaine, c'est-à-dire une colonie militaire. Son ambition et sa soif de conquêtes paraissait ne plus connaître de bornes, et, partout où elle mettait le pied, l'aisance et le trafic s'en allaient avec l'indépendance. Il était naturel que Tarente se sentit animée de sentiments hostiles à l'égard des Romains, qu'elle songeât à utiliser la crainte, la haine, le ressentiment des peuples italiques, pour constituer parmi eux une Ligue destinée à engager une lutte à mort contre la despotique cité. Celle-ci se trouvait justement alors (287) en proie à de violentes querelles intestines, qui s'étaient aigries au point d'amener la retraite de la plèbe sur le Janicule : c'était, semblait-il, un signe que le régime aristocratique auquel Rome devait sa prépondérance n'était pas du tout assis sur une base solide, et que dans le peuple de Rome on pouvait trouver peut-être un allié.

On commença à ourdir un vaste réseau de négociations : des ambassadeurs tarentins allèrent chez les Étrusques, les Gaulois, les Ombriens, les exciter à se détacher de Rome ; les Samnites aussi s'abandonnèrent avec joie à l'espérance qui leur souriait encore une fois ; pour les Lucaniens, l'alliance inégale avec Rome, dont leur politique à courte vue avait seule rendu les victoires possibles, devait leur paraître intolérable. Tarente ne se fit aucun scrupule d'acheter leur coopération et celle des Brettiniens aux dépens des villes grecques en pleine décadence dont la possession était depuis si longtemps l'objet des convoitises de ces peuples italiques ; elle toléra que des villes grecques fussent mises en péril par les Barbares. Deux fois déjà le général lucanien Stenius Statilius avait attaqué Thurii, quand le tribun de la plèbe C. Ælius proposa contre lui à Rome un projet de loi pour lequel les Thuriens lui décernèrent une couronne d'or<sup>1</sup>. Le fait doit avoir eu lieu avant que la grande guerre n'eût éclaté ; les Thuriens, privés de tout secours, doivent avoir cherché un appui à Rome.

Qu'on ait donné suite ou non à ce projet de loi (et la dernière conjecture est plus vraisemblable), en tout cas, l'irritation contre Rome dut, chez les Lucaniens, chez tous les confédérés, être portée à son comble. L'agitation de ces peuples n'échappa point au Sénat. Il envoya C. Fabricius aux États confédérés pour les

---

<sup>1</sup> *lege perlata in Stenium Statilium Lucanum* (PLINE, XXXIV, 6). Valère Maxime (I, 8, 6) l'appelle Statius Statilius.

mettre en garde contre les innovations<sup>1</sup> ; mais ils emprisonnèrent l'ambassadeur, envoyèrent des députés aux Étrusques, aux Ombriens, aux Gaulois qui, à leur instigation, firent défection, les uns sur-le-champ, les autres peu de temps après. En l'an 284, la guerre était engagée<sup>2</sup>. Cependant on nous assure en termes exprès que les Tarentins, tout en ayant poussé à la guerre, se comportaient toujours comme s'ils persistaient dans leurs sentiments pacifiques à l'égard de Rome, et que les Romains, tout en connaissant leurs menées, les laissèrent pour le moment en dehors des hostilités<sup>3</sup>. Ainsi ce n'est pas en forme officielle, ce n'est pas au nom de la cité que les Italiotes furent excités par Tarente à se lever contre Rome ; ils le furent par les hommes qui, malgré l'humeur pacifique des riches, prirent sur eux de risquer l'aventure, espérant, à la faveur de l'incendie attisé contre Rome, accroître d'autant l'influence de Tarente en Italie et leur influence à eux dans Tarente. Il ne fallait plus qu'une occasion pour faire éclater à Tarente même l'incendie qui couvait dans les esprits ainsi surexcités. Nous verrons que cette occasion se rencontra bientôt. Alors Tarente aussi se précipita dans cette terrible guerre ; le grand capitaine de la race grecque, Pyrrhos, le roi d'Épire, fut appelé en Italie, et Rome fit une alliance défensive avec Carthage<sup>4</sup>.

A partir de ces débuts, les événements se développent bu Occident avec une logique fatale, et ils ne se rejoignent que trop tôt avec ceux d'Orient. Jetons un regard anticipé sur leur cours. Bientôt la puissance des Grecs succombe en Italie ; la Sicile n'est plus en état de se relever ; Carthage et Rome entrent en lutte l'une contre l'autre, avec toute l'énergie de principes absolument opposés, avec toute la rage de prétentions menacées, toutes deux avec le sentiment profond qu'elles luttèrent pour l'existence. A la même époque se déchaîne sur l'Orient le conflit si fécond en vicissitudes des Lagides et des Séleucides, conflit à la faveur duquel les nouveaux empires des Parthes et des Grecs en Bactriane se fondent, les dynasties nationales dans le Nord se fortifient, les dynastes de Pergame acquièrent un royaume. Entre l'Orient et l'Occident, les groupes de cités et les systèmes d'États de la vieille Hellade prennent une importance nouvelle, parfois sous des noms nouveaux. Déjà Rome, par suite de la guerre contre l'Épice, a des relations avec ces contrées, mais la politique orientale exerce encore sur elles pour le moment une influence plus énergique : par la Macédoine, elle participe à toutes les oscillations de cette politique ; les affaires des États helléniques et hellénistiques ont un cours constamment parallèle ; ce qui les règle, c'est l'avantage du jour, le besoin du moment, le danger que fait naître, tantôt ici tantôt là, une puissance qui prend le dessus, ce n'est pas la nécessité intime de principes nationaux, mais simplement le mouvement extérieur et tout mécanique d'une politique d'équilibre, politique jalouse qui use ses propres forces dans une oscillation perpétuelle.

Tels sont les trois cercles dans lesquels s'agite, d'une manière sporadique, suivant l'expression de Polybe<sup>5</sup>, l'histoire des deux générations suivantes. Puis

---

<sup>1</sup> Comme ils apprirent, dit Dion Cassius (fr. 44), que les Tarentins et d'autres encore se préparaient à leur faire la guerre, ils envoyèrent εἰς τὰς πόλεις τὰς συμμαχίδας. Comme on le voit par la suite des événements, ce ne pouvaient être que les Lucaniens.

<sup>2</sup> POLYBE, II, 19.

<sup>3</sup> DION CASSIUS ap. MAI, *Script. vet. nov. coll.*, p. 168.

<sup>4</sup> POLYBE, III, 25.

<sup>5</sup> Le passage extrêmement important de Polybe (I, 3, 3) est conçu comme il suit : Ἐν μὲν οὖν τοῖς πρὸ τούτων χρόνοις ὡσανεὶ σποράδας εἶναι συνέβαινε τὰς τῆς οἰκουμένης πράξεις

Carthage, vaincue en Sicile, s'est tournée vers l'Espagne ; elle y a fondé une puissance continentale, qui est en état d'attaquer Rome sur son propre terrain ; elle a fait avec le roi de Macédoine une ligue contre laquelle les Romains obtiennent l'appui des Étoliens, des rois de Pergame ; par là ils deviennent les adversaires des Séleucides, de cet Antiochos auquel ses campagnes dans la Bactriane et dans l'Inde ont valu le nom de Grand et qui s'allie au roi de Macédoine pour partager l'empire des Lagides. Ainsi une vaste solidarité embrasse et mène les événements politiques, des Colonnes d'Hercule jusqu'à l'Indus ; **pour Rome ou contre Rome**, tel est le cri de guerre qui emplit le monde.

Les soixante années qui s'écoulent de la guerre de Pyrrhos à la guerre d'Hannibal, voilà ce qui me reste à exposer dans le récit qui va suivre.

---

(διὰ) τὸ καὶ (κατὰ) τὰς ἐπιβολάς, (ἔτι) δὲ (καὶ τὰς) συντελείας αὐτῶν ὁμοίως δὲ) καὶ κατὰ το(ὺς τόπους διαφέρ)ειν ἕκαστα (τῶν πεπραγμ)ένων. Ἀπὸ δὲ τούτων τῶν καιρῶν οἰονεὶ σωματοειδῆ συμβαίνει γίνεσθαι τὴν ἱστορίαν, συμπλέκεσθαι τε τὰς Ἰταλικὰς καὶ Λιβυκὰς πράξεις ταῖς τε κατὰ τὴν Ἀσίαν καὶ ταῖς Ἑλληνικαῖς καὶ πρὸς ἓν γίνεσθαι τέλος τὴν ἀναφορὰν ἀπάντων.

## CHAPITRE DEUXIÈME (280-275).

Tarente et la coalition des Italiens. — Victoires de Rome. — Tarente négocie avec Pyrrhos. — Arrivée de Pyrrhos en Italie. — Première année de la guerre. — Victoire d'Héraclée. — Pyrrhos devant Rome. — Retraite. — Négociations. — Deuxième année de la guerre. — Bataille d'Ausculum. — La Sicile et les Carthaginois. — Pyrrhos en Sicile. — Siège de Lilybée. — Sédition. — Retour de Pyrrhos. — Bataille de Bénévent. — Rentrée de Pyrrhos en Épire. — Romains et Carthaginois devant Tarente. — Toute l'Italie devient romaine.

La coalition que les meneurs populaires de Tarente avaient formée contre Rome comprenait les peuples les plus belliqueux de l'Italie, les ennemis les plus acharnés de la république. C'étaient des alliés qui avaient fait défection, qui avaient éprouvé déjà la dureté de la domination romaine, qui devaient redouter le sort le plus ignominieux s'ils combattaient sans vaincre : il y avait là de quoi les disposer aux plus grands efforts, à la circonspection la plus mesurée, à l'accord dans toutes les dispositions à prendre. En réalité, si toutes les forces se réunissaient pour porter coup en même temps, Rome pouvait s'attendre aux pires extrémités.

C'est, à ce qu'il semble, par l'emprisonnement des ambassadeurs romains que les Lucaniens avaient ouvert les hostilités. Les Romains se hâtèrent de venger l'affront fait à leurs ambassadeurs, de porter secours aux Thuriens<sup>1</sup>. Alors les villes méridionales de l'Étrurie, Volsinies à leur tête, se soulevèrent ; les Ombriens se joignirent à elles ; de chez les Gaulois Sennonais, qui pourtant étaient liés à Rome par un traité, il vint une foule de gens de guerre leur prêter main-forte à titre de mercenaires<sup>2</sup>. Ils marchèrent sur Arretium, et firent le siège de la ville, qui tenait fidèlement pour les Romains. Les Romains dépêchèrent le préteur L. Cæcilius Metellus pour la débloquer, ce qui prouve que les légions consulaires étaient déjà occupées d'un autre côté ; les Brettians aussi et les Samnites se sont probablement soulevés en même temps que les Lucaniens<sup>3</sup>. Toute l'Italie était en armes. Le premier grand coup fut frappé devant Arretium ; le préteur fut complètement battu ; lui-même, sept tribuns et plus de 13.000 hommes y trouvèrent la mort<sup>4</sup>. Pour remplacer Metellus, on délégua comme préteur M'. Curius. Celui-ci envoya une ambassade aux Gaulois pour demander la mise en liberté des prisonniers, peut-être pour se plaindre en même temps de l'appui que les Sen-nouais, malgré leur alliance avec Rome, prêtaient à ses ennemis. Mais, à l'instigation de Britomaris, dont le père avait succombé en Étrurie, ils mirent à mort les députés et coupèrent en morceaux leurs cadavres<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> TITE-LIVE, *Épit.* XI.

<sup>2</sup> APPIAN., *Samnit.*, 6. *Gall.*, 11.

<sup>3</sup> Dans Tite-Live (*Épit.* XII), c'est seulement après l'attaque des Tarentins contre la flotte romaine qu'on lit : *Samnites defecerunt*. Mais ceci ne peut en aucune façon passer pour une indication chronologique.

<sup>4</sup> POLYBE, II, 19. Il y avait, dit Polybe, dix ans écoulés depuis la bataille de Sentinum. Par conséquent, le siège ne doit pas avoir commencé en 283, mais après l'été de 285, puisque la bataille de Sentinum avait été livrée dans l'été de 295. D'après ce qui a suivi, je crois pouvoir conjecturer que Metellus a été préteur en 284.

<sup>5</sup> D'après l'*Épitomé* de Tite-Live et Orose, qui suit Tite-Live, les envoyés qui furent mis à mort l'auraient été avant le commencement de la guerre d'Arretium. S. Augustin (*De civ.*

Déjà le consul P. Cornelius Dolabella (283) était en route pour l'Étrurie ; à la nouvelle de ce massacre effroyable, il laissa les Étrusques, traversa à marches forcées le territoire des Sabins et des Picentins, se jeta sur le pays sennonais, dont les défenseurs étaient pour la plupart en Étrurie : ceux qui étaient restés dans leurs foyers furent aisément vaincus ; il n'accorda la vie qu'aux femmes et aux enfants pour les réduire en esclavage ; les villages furent mis à sac et réduits en cendres ; toute la moisson fut détruite ; on voulait que le pays fût rendu à jamais inhabitable. Pour garder le désert, on fonda sur la côte la colonie de Sena<sup>1</sup>.

Ainsi fut anéanti le peuple des Sennons qui, cent ans auparavant, avait pris Rome ; mais, de cette race, il restait encore des milliers d'hommes en état de porter les armes, maintenant sans foyer, sans avoir, sans femme ni enfant, unis aux Étrusques. Un nouveau et formidable renfort vint se joindre à eux. Les Boïens, qui habitaient au nord du pays sennonais, se sentirent menacés du sort qu'avaient subi leurs voisins ; le ban et l'arrière-ban de leurs forces réunies passa en toute hâte les Apennins pour se joindre aux Étrusques et aux Sennons ; ces armées marchèrent directement sur Rome. Déjà ils étaient arrivés au lac Vadimon ; là une armée consulaire alla à leur rencontre et les défit complètement. Ce fut une bataille d'extermination : la plupart des Étrusques furent tués ; des Boïens, un petit nombre seulement échappa ; les Sennons qui n'avaient pas succombé dans la bataille se donnèrent eux-mêmes la mort<sup>2</sup>.

Que se passa-t-il du côté du Sud, pendant les victoires décisives de cette année sur les Étrusques et les Gaulois (283), nous l'ignorons ; rien de bien important sans doute, puisqu'on avait à faire tous les efforts pour se garder des redoutables Gaulois<sup>3</sup>. L'année suivante, nous trouvons les Lucaniens et les Brettians réunis et faisant le siège de Thurii. Les Étrusques aussi et les Boïens avaient redoublé d'efforts pour s'armer après la défaite du lac de Vadimon ; tous les Boïens, même ceux qui arrivaient à peine à l'âge d'homme, partirent pour combattre les Romains. Le consul Q. Æmilius Pappus se tourna contre eux, pendant que son collègue C. Fabricius Luscinus se mettait en campagne pour délivrer Thurii.

Æmilius alla au-devant des ennemis jusqu'à Populonia ; quand il voulut descendre de la hauteur dans la plaine, il reconnut, en voyant des bandes d'oiseaux s'envoler de la forêt, qu'il devait s'y passer quelque chose ; les éclaireurs qu'on envoya annoncèrent que les Boïens s'y tenaient en embuscade. Alors il tourna la position ; les ennemis furent enveloppés et vaincus. Après cette défaite, les Boïens demandèrent la paix. Les Romains jugèrent qu'aller leur faire la guerre chez eux, de l'autre côté de l'Apennin, c'était s'aventurer trop loin pour le moment ; ils se contentèrent d'avoir enlevé cet appui aux Étrusques. On

---

*Dei*, III, 17), qui puise dans Tite-Live, dit la même chose. NIEBUHR (III, p. 500) fait observer que l'assertion de Polybe est confirmée par Appien (*Samnit.*, 6).

<sup>1</sup> POLYBE, *ibid.* APPIAN., *ibid.*

<sup>2</sup> POLYBE, II, 20. APPIAN., *ibid.* EUTROPE, II, 6. OROSE, III, 22. Appien fait commander l'armée qui combattit au lac Vadimon par le consul Domitius Florus, et Eutrope par le consul Dolabella. Il est bien possible, comme le suppose NIEBUHR, qu'ils aient combattu tous deux ensemble.

<sup>3</sup> Il est question (AUREL. VICTOR, *De vir. ill.*, 33) d'une ovation de M'. Curius Dentatus, vainqueur des Lucaniens. NIEBUHR pense qu'elle a dû avoir lieu en 462/292 ou 463/291 ; il songe à la bataille d'Arretium ou à la précédente : dans ce dernier cas, suivant lui, Dentatus a dû être dictateur. Puisqu'on en est aux hypothèses, il semble que 283, l'année qui suivit sa préture, conviendrait mieux.

accorda la paix aux Boïens. Les Étrusques demeurèrent seuls en armes dans le Nord<sup>1</sup>.

Pendant ce temps, Fabricius aussi avait combattu avec succès dans le Sud. A la vérité, ses légions hésitèrent, paraît-il, à attaquer les forces supérieures des Lucaniens et des Brettians, qui se tenaient en ordre de bataille devant leur camp retranché. Alors, dit-on, un jeune homme de taille gigantesque était apparu au milieu d'eux ; il avait saisi une échelle, couru aux retranchements à travers les ennemis, les avait franchis, et, d'une voix tonnante, avait appelé les Romains : les Romains s'étaient alors précipités avec une furie sauvage sur les ennemis découragés ; 20.000 ennemis avaient été tués, 5.000 faits prisonniers avec leur général Statilius. Le lendemain, jour de la distribution des récompenses, ce brave ne s'étant pas présenté pour recevoir la couronne murale, on avait reconnu que c'était le Père Mars qui avait conduit l'armée à la victoire, et le général avait ordonné qu'on lui fit une **supplication solennelle**<sup>2</sup>. En tout, cas, Thurii fut délivrée ; il existait encore, longtemps après, une statue de Fabricius, que les Thuriens lui avaient dédiée par reconnaissance et qui attestait cette victoire<sup>3</sup>. D'autres victoires sur les Lucaniens, les Brettians, les Samnites, suivirent ce coup décisif : beaucoup de villes furent prises et détruites, beaucoup de territoires saccagés, et l'on fit un si riche butin que l'on put rembourser aux citoyens le tribut de cette année et verser 400 talents dans l'*ærarium*<sup>4</sup>.

Si formidable qu'eût été cette coalition des peuples italiens soulevés de toutes parts contre Rome, elle était maintenant dispersée : il y avait bien encore les Étrusques qui restaient en armes, mais privés du secours des Gaulois ; les Romains avaient étendu leur territoire jusqu'à l'Adriatique, fondé Sena ; le Nord et le Sud de l'Italie étaient séparés. La campagne heureuse de Fabricius avait rompu la barrière de peuples qui séparait le territoire romain de la mer de Tarente ; s'il n'avait pas entièrement dompté les Samnites, Lucaniens et Brettians, du moins il les avait affaiblis par des batailles répétées et des dévastations, et on avait laissé une garnison à Thurii sur la mer de Tarente. Thurii devait devenir au Sud ce que Sena était au Nord.

Tarente avait laissé les choses en venir à ce point ; les succès de Rome commençaient à devenir menaçants pour la cité elle-même. Déjà une flotte de dix vaisseaux romains, sous le commandement du duumvir C. Cornelius<sup>5</sup>, se trouvait dans le golfe de Tarente ; elle avait fait voile malgré les traités au delà du promontoire Iacilien : elle parut même devant Tarente et jeta l'ancre en face

---

<sup>1</sup> Une preuve que cette guerre est de l'année 282, c'est que Frontin (*Strat.*, I, 2, 7) appelle le consul Æmilius Paullus (une faute qui se retrouve aussi dans Plutarque [*Parall. min.* 6]). En outre, Polybe (II, 20), après avoir relaté la bataille du Vadimon, dit expressément que la guerre se continua de la sorte *ἐν τῷ κατὰ πόδας ἐνιαυτῷ*, et qu'elle fut terminée dans la troisième année avant le passage de Pyrrhos en Italie (280) et dans la cinquième avant l'extermination des Gaulois à Delphes (fin 279). Pour qu'il dise la cinquième année, il faut que la victoire de Populonia tombe avant le milieu de l'été 282 et appartienne encore à Ol. CXXIV, 2.

<sup>2</sup> VAL. MAXIME, I, 8, 6. AMM. MARCELLIN, XXIV, 4, 24. C'est par erreur que CLINTON (III, p. 2) place cette victoire de Fabricius en 278.

<sup>3</sup> PLIN, XXXIV, 6.

<sup>4</sup> DION. HALICARNASSE, XXXVIII, 17 éd. Tauchnitz.

<sup>5</sup> C'est le nom qu'il porte dans Appien et dans Zonaras, 1, 42 (éd. Basil., 1557, p. 42).



de la ville<sup>1</sup>. Ceci se passait au moment des Dionysies, alors que le peuple était rassemblé au théâtre, d'où la vue s'étendait sur le port<sup>2</sup>. Était-il admissible que la flotte fût venue sans arrière-pensée, ou Rome avait-elle des intelligences secrètes dans la ville ? Y avait-il dans la place un parti qui, ennemi de la démocratie, voulait livrer la ville aux Romains, comme cela s'était vu déjà dans tant de villes grecques, et tout récemment encore à Thurii ? La tradition romaine dit que le démagogue Philocharis saisit cette occasion pour jeter le peuple dans un accès de rage furieuse : ivre de colère et de vin, la foule se rua vers le port et monta sur les vaisseaux : la flotte romaine, qui ne s'était pas préparée pour une telle attaque, chercha à gagner la haute mer ; cinq vaisseaux échappèrent ; les autres furent cernés, quatre coulés à fond, un pris à l'abordage ; le duumvir se noya, avec beaucoup d'autres ; les capitaines des navires et les soldats faits prisonniers furent mis à mort, les rameurs réduits en esclavage : Cette conduite peut bien avoir été un coup de tête, mais la démarche de la flotte romaine n'était-elle pas la plus brutale infraction aux traités, la plus insolente manifestation de prétentions despotiques à l'égard de l'État libre de Tarente ? Devait-on attendre ce que ces Romains, qui déjà s'étaient solidement établis à Thurii, avaient dessein d'entreprendre sur Tarente ? On était vraiment en droit d'agir immédiatement comme en présence d'une agression hostile, et de considérer la paix avec Rome comme rompue<sup>3</sup>. On alla plus loin dans ce sens ; des forces furent envoyées à Thurii : la garnison romaine capitula avec promesse de libre retraite. On décida de punir sévèrement les habitants : c'était trahison à eux, des Grecs, d'avoir eu recours à Rome et d'avoir par là donné occasion aux Romains de se montrer dans les eaux de cette région<sup>4</sup> ; les notables furent bannis, la ville livrée au pillage.

Rome n'a pas dû s'attendre à cette volte-face énergique ; elle perdait d'un seul coup tout le fruit de la campagne précédente et un point d'appui important dans le sud de l'Italie : les Lucaniens, Samnites et Brettians étaient libres sur leurs derrières, et l'adhésion de Tarente à la guerre était à prévoir ; les grandes ressources de cette opulente ville grecque devaient donner à l'animosité de ces peuples si durement éprouvés de nouvelles espérances, et, dans le Nord, les Étrusques résistaient toujours. Il fallait à tout prix détourner encore Tarente de prendre en ce moment part à la guerre. Si irrité que l'on fût à Rome, on ne déclara pas immédiatement la guerre ; on se contenta d'exiger que les prisonniers fussent rendus, qu'on laissât rentrer les Thuriens exilés, que l'on réparât le dommage fait à la ville, et que les instigateurs de l'entreprise fussent

---

<sup>1</sup> Pour ces événements, Appien (*Samn.* 7) et Dion Cassius (*fr.* 145) s'accordent en général avec Denys d'Halicarnasse (XVII, 6), ce dont je ne ferais pas mention si l'on avait des raisons probantes de penser qu'ils suivent l'un et l'autre de préférence et constamment Denys.

<sup>2</sup> FLORUS, I, 18. Dion Cassius (*fr.* 145) dit : *Διονύσια άγοντες*, ce qui ne permet pas, il est vrai, de fixer la date avec précision.

<sup>3</sup> L'expression d'Appien : *έθεάτο την μεγάλην Ελλάδα*, ne nous permet pas de deviner pour quel motif les Romains avaient envoyé leur flotte de ce côté. Il est possible qu'ils aient voulu observer Tarente, et par là protéger Thurii. Cependant on peut aussi leur supposer d'autres desseins.

<sup>4</sup> Appien dit : *ότι Έλληνες επί Ρωμαίους κατέφυγον αντί σφών*. Ainsi, Thurii s'était adressée à Rome sans demander d'abord aux Tarentins leur assistance contre les Lucaniens. Malheureusement on ne peut rien savoir de précis sur les rapports des cités entre elles. Que Tarente ait positivement abandonné, comme on le dit, Thurii aux Lucaniens (286), la chose est invraisemblable.

livrés sur les vaisseaux romains : on envoya pour porter cette déclaration une ambassade dont le chef était L. Postumius.

Mais, à Tarente, on était loin de se repentir de ce qui était arrivé ou de redouter une guerre. Il se passa du temps avant que les députés obtinssent la permission de répéter leurs propositions devant le peuple : ils l'obtinrent, on le comprend, car les amis de la paix auront fait dans la ville les derniers efforts pour ramener encore le peuple à résipiscence ; s'ils y réussissaient, le rôle des meneurs populaires était fini et le gouvernail passait entre leurs mains. Selon la tradition romaine, c'était, de nouveau, jour de fête ; la foule était rassemblée au théâtre : quand ces Romains à mine austère parurent dans leurs toges bordées de pourpre, ils furent accueillis par de grossiers éclats de rire. L'hilarité reprenait toutes les fois que Postumius, qui avait la parole, laissait échapper quelque terme impropre dans son grec ; on les appela Barbares ; on leur cria de quitter l'assemblée, et, comme ils s'engageaient dans l'allée qui menait hors de l'orchestre, un mauvais plaisant appelé Philonide, ivre encore du festin de la veille, s'approcha de Postumius et souilla son vêtement de la façon la plus ignoble<sup>1</sup>. Et le peuple de rire, de battre des mains, pendant que Postumius, avec une solennité toute romaine, disait à Philonide : **Nous acceptons le présage ; vous nous donnez ce que nous n'avons pas demandé**. Puis il leva en l'air le vêtement souillé, le montra au peuple, et, comme la risée et les cris d'applaudissement éclataient de plus belle, il dit : **Riez, Tarentins, tandis que vous le pouvez encore ; vous pleurerez assez longtemps après ;** et comme on proférait des menaces contre lui, il ajouta : **Pour exciter davantage encore votre bile, nous vous déclarons que, ce vêtement-là, vous le laverez avec beaucoup de sang**.

Il y a de cet événement une autre relation moins dramatique, mais peut-être plus ; conforme à la situation. Quand les députés furent introduits au théâtre, ils essuyèrent aussi, entre autres avanies, l'outrage en question, mais, pour éviter de s'écarter en rien de leurs instructions qui devaient leur avoir recommandé une extrême modération, ils ne dirent pas un mot de l'affront et se contentèrent de faire connaître l'objet de leur mission<sup>2</sup>. En tout cas, l'opinion à Tarente était résolument hostile aux Romains ; quant à leurs propositions, on ordonna aux ambassadeurs, pour toute réponse, de quitter sur-le-champ la ville, et ils s'embarquèrent<sup>3</sup>.

Ils arrivèrent à Rome peu de temps après que les consuls Æmilius Barbula et Q. Marcius Philippus étaient entrés en fonctions (avril 281) : ils rapportèrent l'outrage qu'ils avaient essuyé ; Postumius montra sa toge souillée. On était assez enclin à la vengeance ; mais, dans la situation difficile où l'on se trouvait, on avait cherché à prévenir une guerre avec Tarente : l'entreprendre on ce moment dut paraître dangereux au dernier point. Le Sénat s'assembla durant plusieurs jours pour délibérer : les uns disaient qu'il fallait différer la guerre avec Tarente jusqu'à ce que les autres peuples, ou du moins les peuples tout voisins

---

<sup>1</sup> Denys d'Halicarnasse (XVII, 10) l'affirme, et après lui Appien (*Samn.*, I, 2). Dion Cassius (*fr.* 145) dit : **προστάς τις τῷ Ποστουμίῳ καὶ κύψας ἑαυτὸν ἐξέδαλα**.

<sup>2</sup> Cette seconde version est tirée de Valère-Maxime, II, 2, 5 (un des ambassadeurs est *urina aspersus* avant l'entrée de Fabius au théâtre), c'est-à-dire de Tite-Live. Polybe (I, 6, 5) dit simplement : **διὰ τὴν εἰς τοὺς πρεσβευτὰς ἀσέλγειαν**, à moins que l'article **λύματα** dans Suidas ne soit un fragment de Polybe, ce dont je doute fort.

<sup>3</sup> Denys d'Halicarnasse dit : **ἀπέπλευσαν**. Dans Tite-Live (Épit. XII) et Orose, il y a : **pulsati sunt**.

de Tarente, Samnites et Lucaniens, fussent mis à la raison ; les autres exigeaient que Tarente fût attaquée sur-le-champ et avec toute vigueur. On s'arrêta enfin à la résolution suivante : pendant que le consul Marcius marcherait sur l'Étrurie, Æmilius, au lieu d'attaquer le Samnium, se dirigerait vers le territoire de Tarente ; il renouvellerait les propositions de paix des ambassadeurs, et, si elles étaient de nouveau repoussées-, il commencerait aussitôt énergiquement la guerre<sup>1</sup>.

L'arrivée d'Æmilius sur le territoire tarentin dut refroidir quelque peu l'ardeur présomptueuse de l'opulente cité ; le renouvellement des offres romaines donna lieu à des délibérations plus calmes. Sans doute, c'était trois ou quatre ans auparavant, quand la coalition des peuples italiens et gaulois s'était levée contre Rome dans la plénitude de sa force, qu'il aurait fallu engager cette guerre ; maintenant, les Sennons étant exterminés, les Boïens contraints à la paix, les peuples voisins affaiblis par des défaites répétées, la jonction immédiate avec les Étrusques, qui seuls résistaient encore avec énergie, étant impossible, on ne pourrait faire la guerre qu'au prix de bien autres sacrifices et avec des chances moindres. Des voix s'élevèrent aussi pour demander qu'on obtempérât aux réclamations des Romains, lesquelles paraissaient, en définitive, assez mesurées : on comprend que les vieillards et les riches désirassent maintenir la paix<sup>2</sup>. Mais on objectait avec une parfaite justesse que livrer des citoyens pour qu'ils fussent châtiés par les Romains, c'était déjà témoigner qu'on reconnaissait leur suprématie<sup>3</sup> ; les Tarentins devaient voir que, faire droit aux réclamations des Romains, c'était s'assurer la paix pour l'instant seulement ; que les Romains ne cherchaient qu'à gagner du temps, afin de soumettre entièrement les peuples voisins et d'accabler ensuite Tarente isolée, et cela d'autant plus sûrement que l'occasion présente était le dernier moment favorable pour résister aux empiétements de la domination romaine. Mais aussi il fallait mener la guerre avec toute la vigueur possible : il ne suffisait pas d'armer le peuple et de le mener au combat ; on devait prendre à solde un général éprouvé avec son armée, et lui confier au nom de la ville la conduite de la guerre. On ne pouvait choisir d'homme plus qualifié pour ce rôle que Pyrrhos ; il était connu entre tous les Hellènes comme le plus vaillant et le plus heureux des capitaines ; précisément alors, il était libre. Seulement, on devait savoir aussi que Pyrrhos n'avait pas seulement combattu maintes fois déjà pour la possession de la Macédoine, mais qu'il avait déjà fait une fois ses préparatifs pour tourner ses conquêtes vers l'Occident : si l'on appelait ce prince puissant, avide de conquêtes, il était à craindre qu'il ne voulût mettre à profit cette occasion pour se créer un royaume en Italie, et c'en serait fait de l'indépendance de Tarente. Dans les délibérations, ces appréhensions furent exprimées par les *gens sensés* ; mais le parti qui voulait la guerre couvrit leur voix de ses clameurs ; ils quittèrent l'assemblée. Pourtant, le jour du vote décisif, l'un d'eux, Méton, fit une tentative qui, si la relation est exacte, nous donne une idée de l'état de démoralisation du peuple tarentin. Avec l'allure d'un homme ivre, entouré de compagnons de débauche, précédé d'une joueuse de flûte, une couronne en tête et la torche à la main, feignant de revenir d'un festin nocturne, il vint au théâtre où l'assemblée

---

<sup>1</sup> DION., XVII, 10. APPIAN., *Samnit.*, 7. On pourrait se faire une idée des embarras de Rome et des appréhensions que lui inspirait l'issue de guerres aussi compliquées par ce que disent Orose (IV, 1) et S. Augustin (*De civ. Dei*, III, 47), à savoir que l'on arma jusqu'aux prolétaires, si la véracité de cette assertion était mieux garantie qu'elle ne l'est.

<sup>2</sup> ZONARAS, VIII, 2.

<sup>3</sup> APPIAN., *loc. cit.*

se tenait. Il est accueilli par une acclamation générale : on exige qu'il s'avance au milieu de tous, et qu'il chante avec accompagnement de flûte. Quand on eut fait silence, il dit : Gens de Tarente, vous faites bien de ne pas empêcher qui se plaît à la ripaille et à la débauche, pendant qu'on le peut encore ; si vous êtes sages, vous en ferez tous autant, car ce sera tout autre chose quand vous aurez pris un roi et une garnison dans votre ville ; alors vous serez tous esclaves. Ses paroles firent une profonde impression ; il courut un murmure dans l'assemblée : Méton avait bien parlé ; on lui demanda de continuer, et, tout en simulant l'ivresse, il continua d'énumérer les maux que la guerre leur apporterait. Déjà on pouvait appréhender la décision du peuple : si l'on n'appelait pas Pyrrhos, la paix avec Rome était inévitable ; Philocharis et ses amis seraient alors livrés. Ils se hâtèrent de prévenir le revirement de la foule ; ils gourmandèrent le peuple, lui reprochant de se laisser si impudemment insulter par un homme ivre ; ils saisirent Méton et ses compagnons et les traînèrent dehors. Alors le peuple vota et décréta qu'on appellerait le roi<sup>1</sup>. Sur-le-champ les Tarentins envoyèrent des ambassadeurs en Épire, et, outre les leurs, ceux des autres cités grecques ; Rhégion seule s'était tournée vers les Romains. La ligue des Italiotes subsistait donc encore<sup>2</sup> ? N'était-ce pas peut-être au nom de cette association que l'on justifiait l'occupation de Thurii ? Évidemment on dut penser tout de suite que la Grèce d'Italie allait combattre contre les Barbares romains ; déjà l'idée de l'origine troyenne de Rome était familière aux Grecs, et Pyrrhos, le successeur d'Achille, pouvait paraître plus qualifié que personne pour faire cette nouvelle guerre de Troie<sup>3</sup> ; du moins on pouvait se servir de cela comme d'un bon présage, et c'était matière à beaux discours. Outre les Grecs confédérés et les Brettians, Lucaniens, Samnites, encore engagés dans la lutte, les Messapiens<sup>4</sup> entrèrent dans la ligue, de même les Salentins<sup>5</sup>, que l'on considérait, à cette époque du moins, comme des demi-Grecs<sup>6</sup>. En présence d'une coalition si étendue, la déclaration des ambassadeurs à Pyrrhos, à savoir qu'on pouvait mettre sur pied en Italie 20.000 cavaliers et 350.000 fantassins, paraît à peine exagérée<sup>7</sup>. Ce dont on a besoin, disaient-ils, c'est un général habile et renommé.

Tournons nos regards vers l'Épire. Il y avait peu d'années que Pyrrhos, avec les rois de Thrace, d'Asie, d'Égypte pour alliés, avait vaincu le roi Démétrios et occupé la Macédoine et la Thessalie ; bientôt Lysimaque lui avait arraché cette conquête. Déjà commençait ce conflit entre Lysimaque et Séleucos de Syrie qui,

---

<sup>1</sup> C'est le récit de Denys d'Halicarnasse (XVII, 13 et 14). Plutarque (*Vit. Pyrrhos*, 13) ne doit pas avoir emprunté le sien à Denys.

<sup>2</sup> L'expression de Plutarque est très remarquable : il dit que les Tarentins envoyèrent des députés *οὐχ αὐτῶν μόνον, ἀλλὰ καὶ τῶν Ἰταλιωτῶν*.

<sup>3</sup> PAUSANIAS, I, 12. C'est une assertion qui, comme on s'en aperçoit en la comparant avec Polybe (XII, 4, 6. [TIM., fr. 151]), doit certainement venir de Timée. La belle médaille d'argent ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ (avec la tête d'Achille au droit, et, au revers, Thétis sur le cheval marin, apportant l'armure, monnaie semblable aux pièces d'or des Brettians) appartient, à en juger par son poids (8gr., 4) à un autre système monétaire que les tétradrachmes portant la même légende, avec la tête de Zeus Dodonéen au droit et, au revers, Héra assise, soulevant son voile. Ceux-ci pèsent 15gr., 56, d'après le *Catalogue du Cabinet des Médailles* de Berlin (n° 447), tandis que, suivant MOMMSEN (*Rein. Münzwesen*, p. 131), LEAKE et THOMAS ont trouvé, pour la pièce en question, le premier 8gr., 44, l'autre 8gr., 35.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 13.

<sup>5</sup> *Fasti triumph.* ann. U. C. 473.

<sup>6</sup> KLAUSEN, *Aeneas und die Penaten*, p. 439 sqq.

<sup>7</sup> PLUTARQUE, *loc. cit.*

après la mort de Ptolémée Ier (283), éclata en hostilités déclarées. Pyrrhos dut être l'allié de Séleucos ; a-t-il, lors de la pointe poussée par celui-ci en Asie-Mineure, fait un mouvement correspondant, peut-être contre la Thessalie<sup>1</sup>, c'est ce que les textes ne nous disent pas. Dans l'été de 281, Lysimaque marchait à la bataille de Coroupédion. C'est avant la bataille que la députation des Italiotes a dû arriver auprès de Pyrrhos. Un renseignement isolé nous donne lieu de penser qu'il repoussa les premières propositions<sup>2</sup>. Tant que la guerre d'Asie n'était pas encore résolue d'une manière décisive, il lui était impossible de songer à s'éloigner de l'Épire.

Pendant ce temps, le consul Æmilius avait commencé les hostilités avec vigueur ; il ravageait le pays découvert ; les Tarentins se risquèrent à aller lui présenter la bataille. Ils furent battus : le consul dévasta et pilla sans obstacles le pays ; il s'empara de plusieurs places fortes. En même temps, à ce qu'il paraît, d'autres armées romaines pressaient vivement les Samnites et les Lucaniens<sup>3</sup> ; partout les armes romaines eurent l'avantage. Tarente décida de faire une nouvelle tentative auprès de l'Épire ; une seconde ambassade partit, qui devait négocier aussi au nom des Samnites et des Lucaniens : on n'avait probablement pas grand espoir de réussir mieux. Pendant ce temps, le consul continuait ses ravages, traînait de partout avec lui butin et prisonniers ; mais il traitait les prisonniers avec une singulière douceur, et il relâchait sans rançon les notables : on pensait qu'il était temps encore, et que cette douceur d'une part, l'effroi de l'autre, décideraient la ville à traiter. Les mesures du consul produisirent de l'effet ; déjà les Tarentins choisissaient Agis, qui était connu comme ami des Romains, pour stratège avec des pouvoirs illimités<sup>4</sup>. C'est alors que vint de l'Épire un message favorable et du secours<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> On serait en droit de faire cette supposition, attendu que Pyrrhos a avec lui en Italie de la cavalerie thessalienne (PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 17). Mais, dans le Canon des rois de Thessalie (EUSEB. ARM., p. 216 éd. Schöne), Ptolémée Céaraunos vient immédiatement après Lysimaque.

<sup>2</sup> *iterata Tarentinorum legatione* (JUSTIN., XVIII, 1).

<sup>3</sup> *additis Samnitum et Lucanorum precibus* (JUSTIN, *ibid.*).

<sup>4</sup> Voyez ZONARAS. C'est à cette expédition d'Æmilius que se rapporte le fragment de Denys d'Halicarnasse (XVII, [12 fr. Vatic.]) où l'expression : ἀρουρας ἀκμαίων ἤδη τὸ σιπτικὸν θέρος ἐχοῦσας indique la date précise ; on moissonne dans ces pays au commencement de juin.

<sup>5</sup> L'histoire de cette expédition de Pyrrhos en Italie et en Sicile nous est parvenue dans un état lamentable. L'antiquité avait là-dessus des renseignements en abondance et des rapports faits à différents points de vue : on s'en aperçoit aux contradictions souvent extraordinaires dont fourmillent les textes que nous avons devant nous. Il n'est malheureusement plus possible de les ramener tous à leurs sources originales. Il faut placer en première ligne les βασιλικά ὑπομνήματα (PLUT., *Pyrrhos*, 21) ou ἐργων ὑπομνήματα (PAUSAN., I, 12, 3). Denys d'Halicarnasse (XIX, 11) dit qu'ils ont été rédigés par Pyrrhos lui-même ; mais l'expression de Pausanias : ἔστι δὲ ἀνδράσι βιβλία οὐκ ἐπιφανέσιν ἐς συγγραφὴν, ἔχοντα ἐπίγραμμα ἐργων ὑπομνήματα, fait supposer qu'ils ne sont pas l'œuvre de Pyrrhos, qui, comme tacticien tout au moins, eût été un écrivain distingué. Seulement, ces Mémoires ont été naturellement rédigés d'après ses indications. En tout cas, c'était une source abondante, dont se sont servis Denys et Pausanias. — Nombre de citations démontrent que Hiéronyme de Cardia avait aussi traité de cette guerre dans son grand ouvrage historique ; sa partialité pour Antigone n'a pas pu ne pas influencer ici sur son jugement (PAUSAN., I, 13, 8). — Un auteur qui a dû avoir son importance, c'est Proxénos, qui était sans contredit un contemporain de Pyrrhos ; il est à remarquer qu'il avait écrit, outre ses *Ἠπειρωτικά*, un traité *περὶ πόρων Σικελικῶν* (STEPH.



Séleucos avait été vainqueur à Coroupédion ; partout dans les villes les **Séleucizontes** relevaient la tête. Quand il eut cédé à son fils Antiochos les pays asiatiques, quand il eut déclaré qu'il voulait prendre lui-même le diadème de la Macédoine, son pays natal, la Macédoine dut se tourner avec une joie confiante vers le vieux héros. Pyrrhos ne pouvait plus espérer de reconquérir la Macédoine et d'acquérir par là, vis-à-vis de l'Orient, une position qui répondit à sa soif d'activité et à sa renommée ; il lui fallut chercher un nouveau terrain pour ses armes. Que pouvait-il y avoir pour lui de plus opportun que cette guerre en Italie ? C'est de ce côté que l'appelait le souvenir d'Alexandre le Molosse ; là il se présentait comme le défenseur de la race grecque contre les Barbares, lui, le successeur d'Achille, contre les descendants d'Ilion ; l'approbation de tous les Hellènes devait accompagner ses armes ; là il trouverait ces Romains dont la bravoure et la réputation militaire étaient telles qu'il valait la peine de les vaincre. Une fois qu'il aurait soumis l'Italie, l'opulente Sicile lui revenait de droit, et avec la Sicile le fameux plan d'Agathocle, le triomphe facile sur Carthage, la domination sur la vaste Libye. De si grandes vues, une telle domination dans l'Occident pouvaient lui paraître un ample dédommagement pour la perte de ses espérances en Orient<sup>1</sup>. Il accepta donc l'invitation des Tarentins ; mais ce ne fut

---

BYZ., s. v. **Γέλα**), et un autre intitulé *Λακωνική πολιτεία* (ATHEN., VI, p. 267) ; il est naturel de supposer que l'un et l'autre de ces écrits se rattachaient aux deux expéditions de Pyrrhos. — Quant aux *Ἡπειρωτικά* de Critolaos, il suffit de lire comme échantillon l'histoire fabuleuse rapportée par Plutarque (*Parall. min.*, 6). — Les *Ἡπειρωτικά* de Philochore (*fr.* 186. 187, car on est en droit de substituer au nom de Philostéphanos donné par Harpocraton la leçon du ms. de Heidelberg, qui est abrégé, mais ancien), si tant est que cette guerre y ait été comprise, ont dû contenir des renseignements fort intéressants. Nous verrons que Philochore a joué un rôle dans les complications survenues entre Athènes et la Macédoine, et il a survécu de dix ans à Pyrrhos. On trouverait peut-être dans le fragment sur Sybaris (*fr.* 207 ap. ATHEN., IX, p. 393) un léger indice tendant à prouver qu'il avait fait entrer dans son ouvrage la guerre d'Italie. — En fait de partisans des Siciliens et Italiotes, nous pouvons mettre en première ligne l'ouvrage spécial de Timée de Tauroménion (DION., I, 6. CIC., *Ad fam.*, V, 12. POLYB., III, 72), d'où Diodore et Trogue-Pompée paraissent avoir tiré leur narration. — Il est à peu près certain que les *Ἰταλικά* d'Antigone (de Carystos, comme l'indique la place qu'il occupe dans la série d'auteurs cités par Denys d'Halicarnasse, I, 6) comprenaient aussi cette période, correspondant à la jeunesse de l'auteur. — Le Zénon qui a écrit *τὴν Πύρρου γεγραφῶς στρατείαν εἰς Ἰταλίαν καὶ Σικελίαν* (DIOG. LAERT., VII, 35) est le Rhodien que Polybe (XVI, 15 sqq.) tance si vertement. — Il est assez étonnant, à coup sûr, qu'un Carthaginois, Proclès, fils d'Eucrate, ait aussi écrit sur Pyrrhos ; Pausanias (IV, 35, 3) cite de lui précisément une appréciation du talent militaire de Pyrrhos. Il est vrai que des éditeurs modernes regardent ce passage comme une glose. Un autre passage tiré de Proclès (II, 21, 7) appartenait visiblement au récit de la mort du roi. — Il est évident qu'à Rome on avait sous la main quantité de souvenirs, mais il est certain aussi que la tradition orale a contribué à dénaturer les faits. Fabius et Cincius ont dû compléter le peu que leur fournissaient les chroniques officielles avec ce qu'ils ont pu se faire raconter par les survivants de cette époque. Dans les fragments des Annales d'Ennius, on reconnaît parfaitement la teinte romaine répandue sur la narration. Cent ans plus tard écrivaient C. Claudius Quadrigarius et Valerius Antias, l'un et l'autre sans la moindre critique ; la seule raison pour laquelle on les mentionne ici, c'est que certaines assertions se couvrent de leur autorité.

**1** Avec les textes mutilés dont nous disposons, on ne parvient pas à se faire une idée suffisamment nette de Cinéas et de ses rapports avec Pyrrhos. Son éloquence, son habileté politique était aussi grande que son dévouement au roi. C'est une de ces situations comme il y en a beaucoup dans cette époque surexcitée et qui montrent à quel point les princes avaient compris que la culture intellectuelle est une puissance. Cinéas,



pas, ainsi que l'avait demandé leur première ambassade, comme général seulement, sans ses troupes, qu'il voulut venir. Les Tarentins, dans leur détresse, ont sans doute consenti volontiers aux conditions que le roi dut imposer pour s'assurer le succès, celles-ci notamment : il pourrait amener de ses troupes ce qui lui paraîtrait nécessaire ; Tarente enverrait des vaisseaux pour le transport, l'é lirait stratège avec pleins pouvoirs ; la ville recevrait une garnison de troupes épirotes<sup>1</sup> ; il fut ajouté cette stipulation, que le roi ne resterait pas en Italie plus longtemps qu'il ne serait nécessaire<sup>2</sup>, afin de dissiper les craintes qu'on pourrait concevoir pour l'autonomie de la république. Pyrrhos expédia à Tarente avec ce message le Thessalien Cinéas, en lui adjoignant quelques-uns des ambassadeurs qu'on lui avait envoyés ; il garda les autres, sous prétexte de recourir à leur assistance pour les préparatifs ultérieurs, mais en réalité afin de s'en faire des otages et de s'assurer par ce moyen de l'exécution des clauses consenties par les Tarentins.

Toute inquiétude, toute tendance à la paix s'évanouit à l'arrivée de Cinéas ; Agis fut destitué de sa stratégie, et un des ambassadeurs élu à sa place. Déjà Milon<sup>3</sup> arrivait aussi, avec 3.000 Épirotes : on leur confia la citadelle de la ville ; ils se chargèrent d'occuper les remparts ; les Tarentins se réjouissaient d'être délivrés du service pénible de la garde et supportaient volontiers les frais d'entretien des troupes étrangères. L'hiver était venu ; le général romain, qui jusque-là s'était tenu dans son camp, résolut de quitter la Lucanie pour venir prendre ses quartiers d'hiver en Apulie. La route passait par un défilé le long de la plage, non loin de la ville du côté de l'ouest. Les ennemis en avaient occupé par avance les hauteurs et fait jeter l'ancre à leur flotte près de la côte, pour attaquer, avec leurs machines de trait, la longue file de l'armée romaine alourdie par le butin ; Æmilius paraissait ou bien exposer son armée à la plus terrible destruction, ou devoir abandonner son riche butin pour se jeter de côté et se frayer un passage par dessus les montagnes. Il poussa en avant, mais il avait réparti ses nombreux prisonniers de telle sorte qu'ils fussent les premiers exposés aux traits des

---

dont la mémoire était un objet d'étonnement, était aussi un écrivain distingué. Outre un ouvrage sur la tactique, que Cicéron a encore connu, il avait écrit notamment des *Θεππαικικά* (STEPH. BYZ., s. v. *Δωδώνη. Ἐφύρα*). Cinéas était d'abord contre l'expédition d'Italie. L'étrange dialogue entre lui et le roi, tel que le rapporte Plutarque, doit être tiré de Denys d'Halicarnasse, bien que Dion Cassius (*fr.* 38) s'en réfère à Plutarque quand il y fait allusion, ce qui n'eût pas été nécessaire si, comme on le suppose, Dion suivait le plus souvent Denys. Il ne vient certainement pas d'une bonne source, comme Hiéronyme, par exemple ; il est trop incolore, trop peu localisé dans une période donnée des complications politiques (ainsi le *τῶν νῦν ὑβριζόντων πολεμίων* ne peut s'appliquer qu'à Séleucos et ne lui convient pas) ; ce n'est guère qu'une digression morale, tout à fait dans le goût de Denys. Du reste, un fragment des *τομάρια* d'Aristonymos (ap. STOB., *Floril.*, I, p. 257 éd. Lips.) se rapporte à la conversation susdite : Thémistius aussi (*Orat.* X, p. 167 éd. Dindorf) y fait allusion (d'après Plutarque probablement), etc.

<sup>1</sup> Cette condition, on peut l'inférer de la conduite tenue par le roi lors de son entrée à Tarente ; l'exemple d'Agis, cité plus haut, montre que de pareilles concessions n'étaient pas chose inconnue à Tarente ; en Grèce, on avait déjà conféré à Philippe, à Alexandre, en vue de la lutte contre les Barbares, des pouvoirs identiques.

<sup>2</sup> ZONARAS.

<sup>3</sup> Suivant Plutarque, Cinéas conduisit lui-même les troupes en Italie. Zonaras, qui dans cette partie de son histoire n'est qu'un judicieux abrégiateur de Dion, distingue deux envois : il dit que Milon est arrivé *μετ' οὐ πολὺ*.

ennemis. Les chefs ennemis n'osèrent faire jouer leurs batteries, et Æmilius gagna sans encombre ses quartiers d'hiver<sup>1</sup>.

Au cours de cet hiver, pendant que Pyrrhos était déjà occupé de ses préparatifs pour la campagne de l'année suivante, survint inopinément dans les affaires d'Orient une grave complication qui dut faire sentir ses effets dans toutes les directions. Le vieux Séleucos fut assassiné au moment où il venait de passer en Europe pour prendre possession du trône de Lysimaque. Le meurtrier était Ptolémée Céraunos ; en Égypte, il avait dû céder l'héritage paternel à son frère cadet ; il espérait se dédommager, au moyen de ce forfait, avec la couronne de Thrace et de Macédoine. La Thrace fut à lui tout de suite et de bon gré ; mais, pour la Macédoine, Antigone éleva des revendications et Antiochos vint avec une armée venger son père, pendant que Ptolémée Philadelphie favorisait avec joie les nouvelles acquisitions de son frère, afin d'être d'autant plus tranquille pour son propre compte en Égypte.

La situation était tendue au dernier point. Tout dépendait de la manière dont Pyrrhos se déciderait. Sans doute, l'occasion était pour lui plus favorable que jamais de s'emparer de la Macédoine ; quant aux engagements pris avec Tarente, il pouvait ne pas se croire précisément lié de ce côté, et un renseignement tout à fait isolé<sup>2</sup> nous apprend que Pyrrhos engagea la lutte contre Ptolémée. Mais quel profit Antigone tirerait-il d'une défaite de Ptolémée par Pyrrhos ? Antiochos devait également désirer de voir ce roi audacieux, ce guerrier redoutable, éloigné autant que possible des affaires d'Orient ; Ptolémée enfin ne devait épargner aucun sacrifice pour l'écarter, lui, le plus dangereux de ses adversaires. Les intérêts les plus divers se réunissaient pour favoriser la campagne de Pyrrhos en Italie ; le roi lui-même dut reconnaître que ses chances de succès dans le pays voisin n'étaient pas considérables ; il avait éprouvé peu d'années auparavant l'orgueilleuse aversion des Macédoniens, et qu'était-ce que l'acquisition de la Macédoine, pays épuisé par tant de guerres et de révolutions intérieures, devant ces perspectives ouvertes du côté de l'Occident, ces opulentes villes grecques de l'Italie, la Sicile, la Sardaigne, Carthage, la gloire d'avoir triomphé de Rome ? Pyrrhos conclut donc avec les puissances intéressées des traités aux conditions les plus avantageuses. Antiochos fournit des subsides pour la guerre ; Antigone donna des vaisseaux pour la traversée d'Italie ; Ptolémée Céraunos s'engagea à céder pour deux ans 4.000 cavaliers et 5.000 fantassins<sup>3</sup> ; il donna à Pyrrhos sa fille en mariage et prit sous sa sauvegarde le royaume d'Épire pendant l'absence du souverain.

---

<sup>1</sup> ZONARAS. FRONTIN., I, 4, 1.

<sup>2</sup> *Ptolemæus Ceraunus — bella cum Antiocho et Pyrrho composuit, datis Pyrrho auxiliis quibus iret contra Romanos defensum Tarentum* (TROG. POMPÉE, *Épit.* XVII).

<sup>3</sup> Tel est le récit de Justin (XVII, 2 : cf. XVIII, 4). Il est possible qu'en ce qui concerne le mariage, il y ait confusion entre Ptolémée Céraunos et son père. Comme Pyrrhos s'embarqua avec moins de cavalerie et d'éléphants qu'un ne dit ici, et qu'en outre il est expressément attesté (PAUSAN., I, 12) que les éléphants emmenés par lui étaient les siens, ceux qu'il avait enlevés à Démétrios, on est tenté de croire que le corps auxiliaire macédonien ne partit pas immédiatement avec lui ; mais l'expression de Justin : *cui nulla dilationis ex infirmitate virium venia esset*, interdit cette supposition. Le chiffre de 4.000 cavaliers est bien fort ; peut-être, si l'on trouve insuffisante une conjecture proposée plus haut, peut-être y avait-il dans le nombre des Thessaliens : parmi les Macédoniens aussi, bon nombre ont pu s'attacher à la cause de Pyrrhos ; c'étaient des gens dont il y avait bénéfice à se débarrasser.

Avant même le printemps de 280, ces négociations, ces armements étaient terminés. Ce n'était pas la promesse de Dodone<sup>1</sup>, mais bien le sentiment de sa propre force et son armée d'élite qui donnaient au roi la certitude du succès. Les vaisseaux des Tarentins étaient à leur poste ; il avait hâte d'arriver en Italie. Il confia à son jeune fils Ptolémée l'administration du royaume<sup>2</sup>. Sans attendre l'époque des tempêtes du printemps<sup>3</sup>, il embarqua son armée : 20.000 hommes de pied, 2.000 archers, 500 frondeurs, 3.000 cavaliers, 20 éléphants<sup>4</sup>. Une tempête soufflant du nord assaillit la flotte au milieu de la mer Ionienne et la dispersa ; beaucoup de vaisseaux échouèrent contre des récifs et des bas-fonds ; seul celui du roi réussit, au prix des plus grands efforts, à parvenir jusque dans le voisinage de la côte italique. Mais là il fut impossible de gagner la terre ; le vent avait changé ; il menaçait de repousser le navire tout à fait au large ; de plus, il faisait nuit ; on jugea que le plus grand malheur serait de se laisser emporter de nouveau au milieu d'une mer en furie, en plein ouragan. Pyrrhos se jeta alors dans les flots pour gagner la terre à la nage : c'était de la plus folle témérité ; la violence terrible des brisants le relançait sans cesse en arrière, jusqu'au moment où, le jour commençant à poindre et le vent et la mer s'apaisant, il fut roulé, exténué de fatigue, sur la côte de Messapie. Là il reçut un accueil joyeux ; peu à peu quelques-uns des vaisseaux qui avaient résisté se rassemblèrent, amenant environ 2.000 hommes de pied, un petit nombre de cavaliers, deux éléphants. Avec ces forces, Pyrrhos marcha en toute hâte vers Tarente. Cinéas vint à sa rencontre avec les 3.000 Épirotes qu'on avait envoyés à l'avance ; le roi fit son entrée à Tarente au milieu d'une allégresse universelle. Seulement, on dut attendre encore le retour des vaisseaux égarés avant de mettre sérieusement la main à l'œuvre.

L'arrivée de Pyrrhos doit avoir fait en Italie une impression indescriptible<sup>5</sup>, et donné aux alliés la certitude du succès. Depuis six ans qu'ils s'étaient soulevés, ils avaient lutté sans cohésion, séparés par les légions, les colonies, les garnisons romaines ; c'était là la cause de leur peu de succès. Maintenant entré en lice le plus grand capitaine de l'époque, l'héritier de cette tactique macédonienne qui avait conquis le monde ; il avait avec lui une armée peu nombreuse, mais excellente, et les animaux gigantesques de l'Inde ; toute la haine amassée

---

<sup>1</sup> *Aio te, Aeacida, Romanos vincere posse* (ENNIUS, *fr.*, p. 78 éd. Lips.) CIC., *Divin.*, II, 56. DIO CASS. ap. MAI, p. 160. Minucius Félix (éd. Lugd. 1672, p. 241) dit : *De Pyrrho Ennius Apollinis Pythii responsa finxit, cum jam Apollo versus facere desiisset.*

<sup>2</sup> JUSTIN., XVIII, 1.

<sup>3</sup> οὐδέ τὸ ἔαρ ἐμεινεν (DIO CASS. ap. MAI, *loc. cit.*). Zonaras suit Dion Cassius. Comparaison faite avec les événements de Macédoine, cette date de 280 est parfaitement sûre. C'est en apparence seulement que Polybe (II, 20, 6) y contredit ; il affirme, en fin de compte, que la traversée de Pyrrhos a eu lieu τὴν προτέρω ἔτει τῶν Γαλατῶν ἐφόδου, et, en effet, elle s'est effectuée six ou huit mois avant, dans l'année olympique précédente. Les données quelque peu divergentes que l'on trouve dans Pline (XVII, 6, 21), Aulu-Gelle (XVII, 21) et autres s'expliquent d'autre manière.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 15. L'opinion qui veut que Pyrrhos ait eu aussi avec lui des troupes illyriennes et italiennes repose sur une méprise, car Dion (*fr.* 39) fait allusion, comme on le voit par la mention de Philippe de Macédoine (le fils de Cassandre) à une époque bien antérieure. J'ignore d'où Pline (III, 16) a tiré l'absurdité qu'il raconte, à savoir que Pyrrhos avait voulu jeter un pont d'Apollonie à Hydronte pour y faire passer ses troupes.

<sup>5</sup> A entendre Pausanias (I, 12), *Pyrrhos passa en Italie avec ses vaisseaux à l'insu des Romains, et, une fois arrivé, sa présence ne leur fut pas connue tout de suite.* Pausanias, superficiel comme toujours, a dû interpréter de cette façon ce qu'il a lu dans les Mémoires royaux sur la traversée et le débarquement opérés sans encombre.

contre Rome, toute la rage de villes et de peuples asservis ou maltraités allait pouvoir se grouper autour de son nom. Rome avait en vain tenté de contraindre auparavant Tarente à la paix, de calmer l'Étrurie, de soumettre le Samnium. Le consul Marcius Philippus avait bien célébré un triomphe sur les Étrusques<sup>1</sup>, mais Vulci et Volsinies résistaient encore, et, maintenant que Pyrrhos était arrivé, elles concevaient de nouvelles espérances. Les Samnites étaient encore sous les armes ; on n'osait déjà plus se fier aux Apuliens ; jusque dans le voisinage de Rome, l'effervescence gagnait de proche en proche et devenait menaçante : dans combien de localités n'avait-on pas imposé le droit de cité restreint, le titre humiliant de protégés du peuple romain ! L'irritation s'augmenta par les mesures même que Rome dut prendre pour son salut, occupation militaire des localités suspectes, amendes aux notables, levée d'otages. Parmi les villes dont on avait conduit les otages à Rome, il y avait Préneste ; durant la seconde guerre samnite, elle avait déjà : tenté de faire défection ; un ancien oracle annonçait que les Prénestins auraient un jour à leur disposition l'*ærarium* de Rome ; on mena donc les sénateurs de Préneste dans l'*ærarium*, et ils y furent plus tard mis à mort<sup>2</sup>. C'étaient là des garanties bonnes seulement en cas de victoire. Cette victoire, on fit tous les efforts pour la remporter ; c'est chose surprenante que Rome, après des guerres si longues et si sanglantes — elles avaient duré cinquante ans avec quelques rares interruptions — fût en état de faire de nouveaux armements aussi considérables. Sans compter les garnisons mises dans les villes suspectes, deux légions marchèrent sous le consul Ti. Coruncanius contre l'Étrurie, deux autres, sous Æmilius, le consul de l'année précédente, contre les Samnites, pour empêcher leur jonction avec Pyrrhos et maintenir le passage libre au consul P. Lævinus qui, avec ses deux légions<sup>3</sup> et les alliés, s'avançait vers la Lucanie ; deux autres légions restèrent à Rome à titre de réserve<sup>4</sup>.

Il fallait avant tout réussir à rencontrer l'ennemi le plus dangereux, Pyrrhos, avant qu'il ne fût renforcé par les troupes des confédérés italiens, le prévenir par une attaque rapide et décisive, et tenir la guerre aussi éloignée que possible de Rome. D'abord on eut soin de déclarer la guerre à Pyrrhos avec toutes les formalités du rituel romain. On mit en avant un transfuge épirote, que l'on obligea à acheter une pièce de terre ; cela tint lieu de territoire épirote : sur cette terre ennemie le fécial lança le javelot ensanglanté<sup>5</sup>. Dès lors, la guerre était bien et dûment déclarée ; Lævinus marcha en hâte vers la Lucanie. Le roi n'était pas encore entré en campagne ; Lævinus put traverser la Lucanie en la ravageant, pour frapper de terreur les habitants et montrer tout ensemble aux autres le sort qui les attendait. Chose non moins importante, Rhégion, par crainte de Pyrrhos et des Carthaginois tout à la fois, avait demandé une garnison romaine<sup>6</sup> : le consul y envoya 4.000 hommes, la légion de Campanie sous

---

<sup>1</sup> Voyez les *Fasti triumphales*, si tant est qu'ici ils méritent créance.

<sup>2</sup> Voyez ZONARAS.

<sup>3</sup> Plutarque dit : avec une grande armée. Il y avait certainement dans cette armée des alliés en grande quantité ; on cite notamment les Frentans (PLUT., *Pyrrhos*, 17). On a souvent fait remarquer que Plutarque, ou l'auteur qu'il suit, appelle le consul Albinus au lieu de Lævinus. Avec Lævinus marchait la huitième légion, celle de Campanie (OROS., IV, 3).

<sup>4</sup> ZONARAS. Pour les détails précis, voyez NIEBUHR (III, p. 542).

<sup>5</sup> SERVIUS ad Virg., *Æn.*, IX, 43.

<sup>6</sup> La date est, d'après Polybe (I, 7, 6) : καθ' ὃν καιρὸν Πύρρος εἰς Ἰταλίαν ἐπεραιούτο. Suivant Denys d'Halicarnasse (XIX, 1), il est vrai, Decius n'est allé à Rhégion que sur

Decius Jubellius : par ce moyen, les communications avec la Sicile étaient dans la main de Rome. Par Rhégion et Locres, qui fut pareillement occupée par des troupes romaines<sup>1</sup>, les Brettians eux-mêmes se trouvaient menacés sur leurs derrières. Le consul s'engagea sur la route de Tarente.

Cependant, à Tarente, le roi Pyrrhos, dès l'arrivée des vaisseaux dispersés par la tempête et portant les restes de son armée, avait commencé à établir son régime militaire. Déjà, le fait que les troupes royales furent logées chez les habitants souleva un grand mécontentement ; il y eut un assez grand nombre de plaintes au sujet des violences que les femmes et les enfants étaient obligés de subir. Puis il y eut une levée de citoyens de Tarente, pour combler les vides qu'avait faits le naufrage et en même temps pour garantir la fidélité du reste des habitants<sup>2</sup>. La jeunesse, qui se sentait peu de goût pour la guerre, ayant commencé à s'esquiver de la ville, les portes furent fermées ; lorsqu'ensuite les joyeux repas en commun furent aussi interdits, que promenades et gymnases furent clos, tous les habitants appelés sous les armes et exercés, que l'on continua les levées avec la plus grande rigueur, qu'on alla jusqu'à fermer le théâtre et suspendre du même coup les assemblées du peuple, alors les Tarentins se trouvèrent en proie aux maux affreux qui leur avaient été prédits naguère ; il leur sembla que le peuple libre était devenu l'esclave de celui qu'on avait loué à prix d'argent pour la guerre ; alors on regretta amèrement de l'avoir appelé et de n'avoir pas accepté les conditions modérées d'Æmilius. Mais Pyrrhos se débarrassa des hommes les plus influents qui auraient pu se mettre à la tête des mécontents, soit en les faisant disparaître, soit en les envoyant sous divers prétextes en Épire ; seul Aristarque, qui avait alors le plus grand crédit dans la ville, fut comblé par le roi de toute espèce de distinctions ; mais, comme ce personnage conservait néanmoins la confiance de ses concitoyens, il l'envoya aussi en Épire. Aristarque s'échappa et courut à Rome<sup>3</sup>.

Telle était la situation de Pyrrhos à Tarente. Comme il devait mépriser ces bourgeois, ces républicains ! comme leur méfiance, leurs lâches alarmes, l'orgueil sournois et ombrageux de ces industriels et de ces commerçants enrichis devaient le gêner de tous côtés ! Déjà l'armée romaine s'approchait rapidement du Siris, et pas un des confédérés italiens qui avaient promis des levées si considérables n'était encore à son poste ; Pyrrhos jugea que ce serait une honte pour lui, une tache à sa renommée, que de rester plus longtemps à Tarente ; en Épire, on l'appelait l'Aigle, tant il avait coutume de fondre d'un vol hardi sur l'ennemi, maintenant l'ennemi redouté de tous était obligé d'aller le chercher ; on eût dit que cette Tarente l'avait rendu infidèle à sa propre nature et l'avait placé dès l'origine dans une fausse position. Il mena ses troupes à Héraclée, mais il chercha à gagner du temps afin de permettre aux confédérés d'arriver ; il envoya des députés à Lævinus : c'était comme arbitre, disait-il, qu'il voulait examiner les griefs de Tarente contre Rome et en décider selon la justice. Le consul répondit qu'il devait commencer par expier lui-même sa venue en

---

l'ordre de Fabricius. C'est aussi l'opinion de l'auteur qui rapporte (ap. ÆLIAN., *Var. Hist.*, V, 20) que les habitants de Rhégion, pour envoyer des provisions aux Tarentins assiégés par les Romains et torturés par la faim, jeûnaient un jour sur dix.

<sup>1</sup> JUSTIN., XVIII, I.

<sup>2</sup> C'est ici que se place l'anecdote rapportée par Frontin (IV, 1, 3). Pyrrhos dit à son officier recruteur : *tu grandes elige, ego fortes reddam*.

<sup>3</sup> Voyez Plutarque, Appien (*Samnit.*, 8) et Zonaras. Tite-Live (XXIII, 7) dit : *superba Pyrrhi dominatio et miserabilis Tarentinorum servitus*.



Italie, qu'il n'était pas besoin de plus longues négociations, car le Père Mars allait décider entre eux<sup>1</sup>. En même temps, les Romains s'avancèrent jusqu'au Siris et y campèrent ; des espions ennemis ayant été faits prisonniers, le consul les fit conduire dans le camp à travers les lignes de ses soldats, en leur disant que, s'il y avait quelque Épirote qui eût du plaisir à voir son armée, il n'avait qu'à venir ; après-quoi il les renvoya<sup>2</sup>.

Pyrrhos campait du côté gauche du fleuve. En chevauchant le long de la rive, et vit avec surprise le camp romain sur l'autre bord ; et cela n'avait point l'apparence de Barbares ; en face d'un tel ennemi, il était besoin de circonspection ; il attendait encore l'arrivée des confédérés, et il supposait qu'en pays ennemi l'adversaire souffrirait bientôt de la disette ; il résolut d'éviter la bataille. Pour la même raison précisément, le consul cherchait à l'y contraindre ; attaquer paraissait être la meilleure manière de rassurer le soldat contre l'effroi que répandaient le nom de Pyrrhos, les phalanges, les éléphants. Le fleuve séparait les deux armées : pendant que le passage des fantassins était empêché par la présence d'un corps ennemi, le consul fit traverser sa cavalerie en amont pour attaquer ce corps sur ses derrières ; culbuté, il battit en retraite et laissa le libre passage du gué à l'infanterie romaine, qui sur-le-champ se mit à passer. Rapidement le roi fit avancer son armée en ordre de bataille, les éléphants en tête ; il s'élança à la tête de ses 3.000 cavaliers vers le gué — qui était déjà sur cette rive aux mains de l'ennemi — contre la cavalerie romaine qui s'avancait en lignes serrées ; lui-même galopa en avant, ouvrit le combat qui devint bientôt terrible. On le voyait sans cesse au plus fort de la mêlée, sans cesse ordonnant avec la plus grande prudence les mouvements des escadrons, quand un des ennemis, monté sur un cheval noir et qui avait essayé depuis longtemps de s'ouvrir un passage jusqu'à lui, l'atteignit, transperça le cheval du roi et, au moment où le roi tombait à terre avec l'animal, fut lui-même abattu et transpercé<sup>3</sup>. Mais une partie des cavaliers avait fait demi-tour en voyant tomber le roi. Pyrrhos, sur le conseil des amis, se hâta d'échanger son armure brillante contre celle de Mégacès, qui n'avait pas d'apparence, et, pendant que celui-ci, jouant le personnage du roi, allait répandre d'un côté de nouvelles terreurs et de l'autre côté un courage nouveau, Pyrrhos se plaça lui-même à la tête des phalanges. Leur poids de géant s'abattit sur l'ennemi, mais les cohortes ne plièrent pas ; celles-ci alors se précipitent en avant, mais elles rebondissent sur les phalanges compactes. Sept fois on avance et on recule alternativement : pendant ce temps, Mégacès, devenu le point de mire d'une grêle incessante de projectiles, finissait par être atteint mortellement et dépouillé de son armure royale. Celle-ci était portée avec allégresse dans les rangs des Romains. Pyrrhos, disait-on, était tué. Le roi avait à peine calmé l'effroi qui glaçait les siens, en découvrant son visage, galopant çà et là, apostrophant tantôt l'un tantôt l'autre, quand la cavalerie romaine se mit en mouvement pour appuyer une nouvelle attaque des légions. C'est alors que Pyrrhos fit enfin donner les éléphants ; à l'aspect, à la fureur, aux cris de ces monstres qu'ils n'avaient jamais vus, chevaux et hommes s'enfuirent épouvantés ; les cavaliers thessaliens s'élançèrent à leur poursuite pour venger l'affront du premier engagement. La fuite des cavaliers romains entraîna aussi les légions ; un carnage épouvantable

---

<sup>1</sup> On trouve la correspondance au complet dans Denys (XVII, p. 15-18), mais ce ne sont pas, à coup sûr, les lettres authentiques.

<sup>2</sup> DION., XVIII, 1. ZONARAS. FRONTIN., IV, 7, 7.

<sup>3</sup> Denys l'appelle Oblacus Vulsinius ; c'était un Frentan, préfet de cavalerie.



commença ; personne peut-être n'aurait échappé sans un des éléphants qui, blessé<sup>1</sup>, se retourna et par ses hurlements porta le trouble parmi les autres, rendant ainsi imprudente une plus longue poursuite. Lævinus avait essuyé la défaite la plus caractérisée ; il dut abandonner son camp à l'ennemi. Les restes de son armée dispersée s'enfuirent en Apulie ; la grande colonie romaine de Venouse pouvait y abriter les vaincus, et rendre possible leur jonction avec l'armée d'Æmilius dans le Samnium ; pour le moment, Lævinus dut se contenter de gagner une position qui, on cas de besoin, pouvait être défendue<sup>2</sup>.

Pyrrhos avait remporté une victoire, mais avec quel effort, au prix de quels sacrifices ! Les meilleurs de ses soldats, environ 3.000 hommes, ses chefs les plus capables, avaient succombé ; il pouvait dire de cette victoire à ceux qui le félicitaient : *Encore une semblable et je retournerai seul en Épire !*<sup>3</sup> Quelque redoutable que pût être le nom des Romains parmi les Italiotes, c'est dans cette bataille que le roi avait reconnu toute l'énergie de leur tactique et de leur discipline de fer ; quand il visita, le jour suivant, le champ de bataille et qu'il promena ses yeux sur les files des morts, il ne trouva pas un Romain qui fût tombé tournant le dos. *Avec de tels soldats, s'écria-t-il, le monde serait à moi : il appartiendrait aux Romains, si j'étais leur général*<sup>4</sup>. C'était véritablement un autre peuple que tous ceux de l'Orient, un autre courage que celui des mercenaires grecs, des orgueilleux Macédoniens. Lorsque, selon l'usage des puissances militaires macédoniennes, il proposa aux prisonniers d'entrer à sa solde, aucun n'accepta ; il les traita avec respect et les laissa sans être enchaînés<sup>5</sup>. Il ordonna d'enterrer les Romains restés sur le champ de bataille avec tous les honneurs d'usage leur nombre est estimé à 7.000<sup>6</sup>.

Telle fut la victoire signalée<sup>7</sup> par laquelle Pyrrhos ouvrit sa campagne. Il avait justifié la grande attente que sa réputation avait excitée ; pour combattre sous un tel général, les ennemis de Rome, intimidés naguère, se soulevèrent avec joie. La manière dont il leur reprocha de n'être pas venus plus tôt pour l'aider

---

<sup>1</sup> Blessé par C. Minucius, le *primus hastatus* de la quatrième légion (OROSE, IV, 1. FLORUS, I, 18),

<sup>2</sup> La description de la bataille est faite d'après les relations de Zonaras, de Plutarque, et un fragment de Denys (XVIII, p. 1-4). Sur la date de la bataille, il est impossible de préciser. Florus dit que le roi combattit *cum totis viribus Epiri, Thessaliæ, Macedoniæ* ; par conséquent, les troupes de Ptolémée Céraunos étaient arrivées.

<sup>3</sup> ZONARAS. DION CASSIUS ap. MAI, p. 171. DIODORE, XXII. OROSE (IV, 1) rapporte expressément ce mot, qui se trouve aussi dans Aurelius Victor (*De Vir. ill.*, 35), à la bataille de Siris ; Plutarque (*Pyrrhos*, 21) en donne une variante qu'il place après la bataille d'Asculum.

<sup>4</sup> ZONARAS.

<sup>5</sup> DION CASSIUS, fr. 4.

<sup>6</sup> Ce chiffre est celui d'Hiéronyme (ap. PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 17), qui a pu se renseigner dans les Mémoires de Pyrrhos. Les chiffres beaucoup plus considérables que donnent Denys et Orose (d'après Tite-Live) n'ont aucune valeur en comparaison.

<sup>7</sup> On dit que Pyrrhos consacra un ex-voto dans le temple de Zeus à Tarente avec cette inscription :

*Ceux que nul encore n'avait vaincus, ô Père qui trônes sur le haut Olympe,  
Je les ai battus en campagne, et eux m'ont battu aussi.*

La dite inscription doit avoir à peu près la même valeur que les Fastes triomphaux de cette année, où il est dit que le proconsul L. Æmilius Barbula triomphe *de Tarentineis Samnitibus et Sallentineis*. — On a pensé que les merveilleux bronzes de Siris pourraient bien avoir quelque rapport avec cette bataille ; mais BRÖNSTED lui-même ne voit là qu'une fantaisie ingénieuse.

eux-mêmes à gagner le butin, dont il leur donna une partie, lui gagna les cœurs des Italiens<sup>1</sup>. Les villes de l'Italie méridionale lui ouvrirent leurs portes ; les Locriens<sup>2</sup> livrèrent la garnison romaine. Le commandant de la légion campanienne accusa les habitants de Rhégion d'un dessein semblable ; il montra des lettres d'après lesquelles la ville s'était engagée à ouvrir ses portes aux 5.000 hommes que Pyrrhos enverrait : elle fut livrée au pillage des soldats ; les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants vendus comme esclaves, la ville traitée comme une place prise d'assaut. Les scélérats étaient encouragés par l'exemple de ce qu'avaient fait à Messana leurs compatriotes campaniens, les Mamertins. Cet acte de violence fit perdre aux Romains la dernière place forte qui leur restât au sud. Pyrrhos put sur-le-champ pousser en avant, et, partout où il alla, pays et population étaient à lui. Il prit, ce semble, la route près de la côte pour marcher vers le nord. Son dessein dut être de s'approcher aussi vite que possible de Rome, d'abord pour produire par son apparition de nouvelles défections parmi les alliés et sujets des Romains et affaiblir ainsi les ressources militaires de la ville dans la proportion même où les siennes s'augmenteraient, ensuite pour entrer en communication immédiate avec l'Étrurie, où les deux villes précitées n'avaient pas cessé de soutenir la lutte et où son apparition devait vraisemblablement avoir pour conséquence un soulèvement général des autres villes qui, un an auparavant, avaient conclu la paix : il ne resterait plus alors aux Romains d'autre expédient que de demander la paix à n'importe quelle condition.

Comme il comprenait peu ces Romains qu'il admirait ! La nouvelle du désastre d'Héraclée ne les découragea point ; elle ne fit que susciter en eux cette plénitude de force morale que jamais peuple n'a possédée à un plus haut degré. Certes, les Pères de la cité durent délibérer avec une sérieuse inquiétude, mais non pas au sujet de la paix : **Ce ne sont pas les Romains**, dit, à ce qu'il paraît, C. Fabricius, le sauveur de Thurii, **c'est Lævinus qui a été vaincu**. On ne destitua pas le consul : on résolut de lui envoyer de nouvelles troupes. En ne lui retirant pas la confiance, on relevait la confiance générale. On décréta la formation de deux nouvelles légions : point de levées pour cela ; elles devaient être recrutées parmi les volontaires, et, lorsque le héraut appela ceux des citoyens en âge de combattre qui étaient prêts à donner leur sang et leur vie à la patrie, la foule se pressa pour se faire inscrire<sup>3</sup>. On envoya en toute hâte les nouvelles troupes à Capoue ; on mit la ville en état de défense ; avant tout, on s'efforça de rendre libres les légions d'Étrurie ; sans aucun doute, on offrit aux habitants de Vulci et de Volsinies<sup>4</sup> les conditions les plus favorables ; on dut leur faire des offres telles que l'alliance avec Pyrrhos et la possibilité de son succès ne les séduisirent plus. C'est ainsi que le consul Coruncanus avec ses légions put revenir protéger la ville. On était armé pour recevoir le roi sur les bords du Tibre.

Il faut dire qu'il marchait déjà sur Capoue. Lævinus, pendant ce temps, parti des frontières de l'Apulie, s'était hâté de le devancer vers le nord ; il incorpora à son armée les nouvelles légions et occupa Capoue. Le roi attaqua la ville à la tête de ses troupes et des bataillons confédérés maintenant joints aux siens, mais il ne put l'emporter. Il se jeta sur Neapolis, sans obtenir un meilleur succès. Pyrrhos

---

<sup>1</sup> DION CASSIUS, ap. MAI, p. 171 et ZONARAS, VIII, 3.

<sup>2</sup> JUSTIN, XVIII, 1. Les Brettini allèrent rejoindre le roi (EUTROPE, II, 12).

<sup>3</sup> APPIAN., *Samnit.*, 10.

<sup>4</sup> Après des victoires importantes, si l'on croit au triomphe de Ti. Coruncanus, catalogué dans les Fastes triomphaux à la date des *Kal. Febr.* de l'an 279.

ne savait encore rien de la paix faite avec les Étrusques ; il se hâtait pour entrer en communication directe avec eux. Ravageant et pillant, il traversa la Campanie ; il évita la route de Terracine, que Lævinus couvrait de Capoue ; il se porta par la voie Latine vers le pays des Herniques. Les campagnes des bords du Liris furent désolées et ravagées, Frégelles emportée d'assaut et mise à sac<sup>1</sup>. Il était dans ces contrées qui, vingt-cinq ans auparavant, avaient expié leur terrible résistance contre Rome par un châtement aussi terrible ; leurs vieilles communes avaient été disloquées, leur existence politique anéantie : les Herniques durent saluer le roi comme un libérateur qui venait les affranchir de la plus ignominieuse servitude. Pour savoir que le» choses se sont passées ainsi, nous n'avons pas besoin qu'on nous le dise : Pyrrhos est entré sans coup férir à Anagnia ; les villes plus petites, qui se trouvaient entre ce pays et Frégelles, entourées de murs cyclopéens, les Romains ne réussirent pas à les lui enlever au moyen de garnisons et d'otages<sup>2</sup>. Il se porta plus loin, sur Préneste : il y avait quelques mois que les sénateurs de la ville avaient été conduits à Rome et mis à mort dans l'*ærarium* ; la citadelle de la ville passait pour imprenable ; elle s'ouvrit au roi<sup>3</sup>. Déjà ses troupes poussaient au delà de la ville ; la plaine s'étendait devant elles ; les collines de Rome étaient à moins de quatre milles. C'est là qu'était le but visé par l'armée grecque.

Pyrrhos avait appris que les Étrusques avaient conclu la paix, que le consul Coruncanius était dans Rome avec ses légions. Devait-il tenter une bataille aux portes de Rome ? Même s'il la gagnait, les murailles de la ville offraient un abri à l'ennemi ; ensuite Lævinus, avec tous les renforts qu'il avait pu appeler à lui dans les anciens cantons fidèles le long de la voie Appienne, approchait pour débloquer la ville ; devant la double attaque, devant la lutte désespérée de tels ennemis qu'il avait appris à connaître sur les bords du Siris, Pyrrhos put ne pas se croire assez fort, et, s'il ne gagnait pas la partie d'un seul coup, il était perdu. Peut-être, en s'approchant de Rome, avait-il proposé de négocier<sup>4</sup> ; certainement le Sénat s'y refusa. Pyrrhos devait-il s'établir solidement dans ces contrées montagneuses et, par le siège de places moins importantes, gagner encore plus de terrain ? Cela n'eût guère été utile, et tout séjour prolongé en ces lieux l'aurait exposé à un péril croissant : le pays était dévasté ; à la longue, il ne

---

<sup>1</sup> FLORUS, I, 18.

<sup>2</sup> Ce sont les termes employés par NIEBURH, p. 581.

<sup>3</sup> *prope captam urbem a Prænestina arce prosperit* (FLOR., I, 18. Cf. EUTROP., II, 7. AUREL. VICT., 39). Appien (*Samn.*, 10, 3) ne le fait avancer que jusqu'à Anagnia. Comme les Romains n'ont pas dû affaiblir, en détachant des garnisons à Préneste et autres lieux, leur armée qui avait mission de couvrir Rome et non pas de garder autant de petites localités que possible, il n'y a pas de raison péremptoire de douter que Pyrrhos ait poussé jusqu'à Préneste. Le silence d'Appien ne prouve rien, attendu que de son troisième livre des *'Ρωμαϊκά (γ' Σαυνιτική)* il ne reste que des extraits dans les compilations faites par ordre de Constantin Porphyrogénète.

<sup>4</sup> L'histoire des négociations entre Pyrrhos et Rome est dans un désordre inimaginable. Ce n'est pas simplement le caractère du roi (voyez POLYÆN., VI, 8, 3), c'est surtout le cours des événements qui a décidé Pyrrhos à faire des offres de paix lors de sa marche sur Rome. Cette hypothèse éclaircit dans une certaine mesure des difficultés qui seront exposées plus loin. Nous n'avons là-dessus aucun renseignement, à moins que l'on ne rapporte à ce fait une assertion contenue dans l'entretien que suppose Denys (XVIII, 20). On peut encore rattacher à ces pourparlers le renvoi préalable de 200 captifs, que Justin (XVIII, 1) distingue nettement des négociations avec Fabricius, et que Trogue-Pompée n'a pas de imaginer de lui-même.

pourrait plus nourrir l'armée, qui traînait avec elle une foule de prisonniers<sup>1</sup> ; les Épirotes étaient las et mécontents de fatigues qui ne rapportaient rien ; ils avaient coutume de ne point ménager les propriétés des alliés ; si l'on séjournait là longtemps, il y avait à prévoir des différends, même des défections<sup>2</sup> ; avec une armée si diversement composée, la disette amènerait l'indiscipline, et, alors le roi se trouverait entre les légions de Rome et celles de Campanie ; même celles du Samnium pouvaient en cas de besoin se rapprocher, et Pyrrhos se verrait cerné au milieu de l'Italie, coupé de ses communications avec le sud comme avec la mer.

Pyrrhos dut se résoudre à la retraite. Alors, il est vrai, les Prénestins, les gens d'Anagnia, les Herniques, tous les amis allaient être abandonnés à la vengeance de Rome ; mais leur désespoir ne put changer la résolution du roi<sup>3</sup>. Il ramena, par la route qu'il avait prise pour venir — déjà les éléphants avaient été renvoyés à l'avance — son armée chargée de butin vers la Campanie. Coruncanus, avec ses légions, le suivit par la voie Appienne, qui était plus courte. On devine, malgré le silence des auteurs, que de là il inquiéta sa retraite.

Quand le roi déboucha dans la plaine de la Campanie, il vit Coruncanus et ses légions déjà réunis avec Lævinus. **Combattons-nous donc contre l'Hydre ?** s'écria-t-il<sup>4</sup>. Il rangea son armée en bataille, fit, selon la relation, pousser le cri de guerre et frapper les boucliers avec les lances ; les sonneries des trompettes et les hurlements des éléphants éclatèrent pour provoquer l'ennemi au combat ; mais du côté des Romains un cri de guerre répondit plus éclatant encore et plus hardi, et le roi jugea prudent d'éviter la bataille avec ses gens inquiets pour leur butin ; on déclara que les sacrifices n'étaient pas favorables. Il est plus difficile de comprendre comment Lævinus le laissa passer tranquillement, à moins que le souvenir terrible de la bataille d'Héraclée et des craintes légitimes en songeant que les Italiens s'étaient joints depuis à Pyrrhos ne l'aient engagé à la prudence la plus circonspecte. Pyrrhos continua sa marche sans obstacles et prit ses quartiers d'hiver en Campanie<sup>5</sup>. Pendant que les soldats du roi, selon la coutume de leur pays, avaient permission de dépenser joyeusement le produit du butin de la campagne, le Sénat ordonna comme d'Aliment aux légions vaincues sur les bords du Siris — les deux qui avaient été récemment levées restant

---

<sup>1</sup> DION CASSIUS ap. MAI, p. 172.

<sup>2</sup> DION CASSIUS ap. MAI, p. 173.

<sup>3</sup> C'est à cette circonstance que se rapporte le fragment intéressant de Dion Cassius dans MAI (*loc. cit.*). **Pyrrhos avait grand'peur d'être cerné par les Romains dans des régions inconnues, et, comme ses alliés en étaient irrités** (c'était plutôt à cause de la retraite décidée pour cette raison), **il dit qu'il voyait bien par le pays même combien ils étaient inférieurs aux Romains : le sol romain était bien cultivé, etc. ; celui de ses amis si ravagé, qu'on ne s'apercevait pas même qu'il eût jamais été habité.**

<sup>4</sup> APPIAN., *Samnit.*, 10, 3. On racontait la même anecdote à propos de Cinéas, lorsqu'il avait assisté à Rome aux levées de volontaires. La tradition courante ne conserva que le mot saillant et modifia à son gré la situation qui l'encadrait.

<sup>5</sup> C'est ce que dit expressément Appien. Le fait est, du reste, confirmé par la campagne de l'année suivante. NIEBUHR était d'avis que Pyrrhos avait pris ses quartiers d'hiver à Tarente : mais comment le roi aurait-il éloigné ainsi l'armée de toutes les positions conquises et rendu par là aux Romains la liberté de leurs mouvements ? comment aurait-il imposé aux Tarentins et Lucaniens la charge de, l'entretien des troupes, alors que l'on pouvait hiverner sur le territoire ennemi ? Que Pyrrhos soit allé de sa personne à Tarente, Dion Cassius (*fr.* 146) et Zonaras le disent, et la chose par elle-même est parfaitement compréhensible.

probablement à Capoue — de prendre leurs quartiers d'hiver devant Férentinum<sup>1</sup>, d'hiverner sous la tente, de ne s'attendre non plus à aucun secours jusqu'à ce que la ville fût réduite et prise.

Le temps du repos d'hiver fut employé tout entier à des négociations qui, si connues qu'elles soient de tout le monde, demeurent obscures dans leurs détails, dans leurs relations réciproques, dans leur chronologie. Ce sont les ambassades de C. Fabricius et de Cinéas. On trouvera en note une discussion sur les principales difficultés<sup>2</sup> : le fonds probable de ces traditions qui se sont surchargées de tant d'ornements paraît se réduire à ce qui suit.

---

<sup>1</sup> Les manuscrits de Frontin (IV, 1, 24) donnent *Serunium, Sitrinum, Serinum* : le *cod. Palat.*, porte *Firmum*. NIEBUHR a corrigé en *Ferentinum*. Mommsen suit le *cod. Palat.* ; mais à *Firmum*, sur la côte de l'Adriatique, non loin d'Ancône, ces deux légions se seraient trouvées bien éloignées : il était plus nécessaire de couvrir la *via Latina*.

<sup>2</sup> La principale difficulté est la chronologie. NIEBUHR, avec son merveilleux talent de critique, a opté pour un arrangement qui séduit au premier abord, mais qui a d'autant moins de chances d'être exact. Le récit le plus suivi de toute cette guerre, celui de Zonaras, place la mission de Fabricius après la retraite sur la Campanie, et celle de Cinéas ne vient qu'ensuite. Zonaras est le fidèle abrégiateur de Dion, et il est entendu que, pour les temps anciens, Dion suit principalement Denys et Tite-Live ; peut-être a-t-il encore usé accessoirement de Plutarque, en le combinant avec ses deux autres sources. Le système de Dion (connu par Zonaras) concorde avec celui de Tite-Live : on le voit par l'*Épitomé* du livre XIII (*ad urbem Romam processit. C. Fabricius missus... Cineas legatus a Pyrrho ad Senatum missus*) et par ce qu'en a extrait Eutrope (II, 12). Même résultat avec Florus (I, 18, 15). Quant à Denys, NIEBUHR affirme qu'il relatait les deux missions en ordre inverse : nous avons de lui (XVIII, 5-27) les négociations entre Fabricius et Pyrrhos, et, en effet, il est question aux ch. 7 et 20 d'une paix que le Sénat aurait repoussée ; de plus, Appien (*Samn.*, 10), que NIEBUHR considère comme n'ayant fait qu'abrégier l'ouvrage de Denys aussi loin que le conduisait son devancier, place expressément la mission de Cinéas avant celle de Fabricius. Enfin, Plutarque (Pyrrhos, 20) adopte le même ordre, et il avait, lui aussi, Denys sous les yeux : peut-être même l'avait-il pris exclusivement pour guide, bien qu'il connût aussi Hiéronyme. Mais précisément au sujet de ces négociations, ils s'écartent notablement l'un et l'autre de Denys. Appien, par exemple, rapporte en deux endroits des traditions divergentes, qu'il n'a pas dû trouver ainsi juxtaposées dans Denys. Enfin, dans Denys, la série des fragments qui concernent l'ambassade de Fabricius commence par les mots : Ὅτι Πύρρου τοῦ Ἡπειρωτῶν βασιλέως ἐπὶ τὴν Ῥώμην στρατιὰν ἐξαγαγόντος ἐβουλεύσαντο πρεσβεύτας ἀποστεῖλαι. Cela veut dire, si ce début des extraits de Porphyrogénète n'est pas altéré, que Denys plaçait cette légation non pas après celle de Cinéas, mais à une date antérieure, avant le moment où doit avoir eu lieu, d'après NIEBUHR, la mission de Cinéas. Le récit de Justin est malheureusement trop peu précis pour qu'on puisse s'en servir comme de point de départ, et Valère Maxime (II, 7, 15), qui prétend que les captifs ramenés (par Fabricius évidemment) étaient précisément les soldats commandés pour la campagne d'hiver, ne saurait, en sa qualité d'anecdotier, être pris pour garant d'une opinion opposée à d'autres textes. Restent donc les trois systèmes, de Tite-Live avec Dion et Zonaras, de Plutarque et Appien, de Denys. La relation de Denys se termine à la mise en liberté des captifs, qui doit servir de préliminaire à un traité de paix (c. 27), et l'auteur ne peut entendre par là que les négociations de Cinéas. Si réellement l'ordre chronologique (c. 5) est entaché d'erreur, ayant été dérangé par l'abrégiateur, et si l'interprétation que nous donnons de la fin est exacte, alors les allusions signalées ci-dessus (p. 143, 2) doivent être rapportées, comme nous le disions, à des propositions de paix déjà repoussées, et Denys se trouve d'accord sur la question qui nous préoccupe avec les relations inspirées par Tite-Live. Tite-Live suivait des annalistes romains, et il n'est guère admissible que ceux-ci aient substitué le récit qu'ils donnent à une page qui eût été si glorieuse pour Rome, au lieu de montrer Rome opposant un refus à Cinéas au



Pyrrhos, au cours de la campagne, avait fait un grand nombre de prisonniers romains, soit ceux de la bataille d'Héraclée, soit les garnisons de places qui, comme Frégelles, avaient été emportées d'assaut ou, comme Locres, avaient été livrées spontanément par les habitants. Le Sénat décida de négocier leur échange ou leur rachat avec Pyrrhos<sup>1</sup>. On choisit pour cette mission C. Fabricius, le sauveur de Thurii, P. Cornelius Dolabella qui avait dompté les Sennons, Q. Æmilius Pappus qui avait contraint les Boïens à demeurer en repos, tous trois personnages consulaires, dignes de représenter devant le roi grec l'austère dignité du nom romain. Le roi les reçut à Tarente avec les plus grandes marques de distinction ; il dut nécessairement considérer cette ambassade comme une avance de la part de Rome ; il espérait recevoir des propositions au sujet de la paix. Mais les ordres des ambassadeurs ne portaient que sur les offres concernant les prisonniers. Alors Pyrrhos délibéra avec ses familiers ; évidemment il était dans sa nature, à l'égard d'un peuple qu'il admirait, de faire preuve d'une magnanimité royale ; en même temps, cette première année de guerre devait l'avoir convaincu que l'on ne venait pas à bout de Rome comme des républiques grecques, par exemple, et qu'on ne l'anéantissait pas par un coup de main ; qu'il gagnerait moins à prolonger la guerre qu'à faire la paix le plus tôt possible. Milon était d'un autre avis : il ne voulait ni qu'on rendit les prisonniers ni qu'on négociât pour la paix ; les Romains lui paraissaient pour ainsi dire vaincus ; on devait poursuivre jusqu'à la fin la lutte heureusement commencée ; il put faire valoir que les troupes italiennes, pleines de haine et de fureur contre les Romains et exercées dans de longs combats, jointes aux troupes qui avaient vaincu seules à Héraclée et placées sous la direction d'un tacticien hellénique, devaient anéantir les Romains. Cinéas le Thessalien fut d'un autre avis. Lui qui déjà en Épire avait déconseillé l'expédition d'Italie, qui, à ce qu'il semble, joignait à une connaissance approfondie des hommes la politesse éclairée de la culture grecque, il conseilla de montrer par la restitution complète des prisonniers la magnanimité du vainqueur, et en même temps de gagner par là un moyen d'agir sur l'opinion du peuple romain ; conclure la paix, tel devait être le but le plus immédiat. Sur la résolution du roi, les renseignements varient. Toute cette ambassade a donné lieu à des traditions et fictions les plus variées, où l'on voit toujours apparaître l'admirable grandeur d'âme de Fabricius<sup>2</sup>. Soit pour l'honorer, soit pour suivre le sage conseil de Cinéas, soit pour obéir à une impulsion de son cœur saisi d'admiration, Pyrrhos passe pour avoir relâché tous

---

moment du suprême danger. Si cette version plus flatteuse se rencontre dans Arrien et Plutarque, cela prouve que la tradition occupée à embellir les faits trouva aussi des adhérents, et peut-être Tite-Live avait-il déjà dit que certains auteurs racontaient les choses de cette façon. C'était le cas pour Ennius, comme le montre assez clairement, ce semble, le fragment cité par Cicéron (*De off.*, I, 12). NIEBUHR invoque, en faveur de l'antériorité qu'il accorde à la mission de Cinéas, la vraisemblance intrinsèque ; ce n'est, suivant lui, qu'au moment où Pyrrhos marchait sur Rome qu'il a pu formuler, par l'intermédiaire de Cinéas, les prétentions dont parle Appien : mais il a parfaitement bien pu le faire après avoir rétrogradé en Campanie.

<sup>1</sup> Le cens de l'an 280 donna 278.222 citoyens : on ne saurait évaluer le nombre des prisonniers. Justin, qui puise dans des auteurs grecs, donne à cette mission un tout autre but.

<sup>2</sup> Je laisse de côté les anecdotes rebattues qui courent sur le compte de Fabricius ; il est devenu, pour ainsi dire, la personnification mythique de toutes les vertus romaines de l'époque. Le fameux dialogue rapporté par Denys et que complètent les fragments dus à A. MAI ne peut naturellement, pas plus prétendre à l'exactitude ou plutôt à la vérité historique que l'histoire des éléphants dans Plutarque.



les prisonniers, ou du moins leur avoir permis d'aller célébrer à Rome les Saturnales<sup>1</sup>.

En tout cas, qu'il l'ait fait, et cela dans le dessein de préparer les négociations de paix, la chose paraît certaine. Ici nous rencontrons un renseignement qui, tout isolé qu'il soit, nous ouvre une vue plus étendue sur la situation. Le général carthaginois Magon parut, dit-on, avec une flotte de 120 voiles devant Ostie, et déclara au Sénat que Carthage était désolée de voir une guerre suscitée contre Rome par un roi étranger, qu'il était envoyé pour offrir contre un ennemi du dehors des secours venus aussi du dehors. Le Sénat renvoya les secours avec ses meilleurs remerciements, sur quoi Magon se tourna du côté de Pyrrhos pour deviner en l'observant ses plans éventuels sur la Sicile ; mais à ce moment, ajoutent les auteurs, les ambassadeurs romains seraient arrivés ; on aurait arrêté les conditions de la paix avec Fabricius, et Cinéas aurait été envoyé à Rome pour la faire ratifier<sup>2</sup>. Il serait étonnant que la politique carthaginoise, à l'arrivée de Pyrrhos en Italie, fût restée en repos ; si Pyrrhos venait avec une armée en Sicile, les dangers du temps d'Agathocle allaient se renouveler et doublement plus graves. De là, dès l'arrivée de Pyrrhos, la crainte qu'éprouvèrent les habitants de Rhégion, alors asservis par la légion romaine, de voir Cartilage s'emparer de leur ville qui commande le passage dans l'île ; de là le secours éclatant qu'on offrit aux Romains : il s'agissait, en effet, de retenir le roi en Italie. Mais il était naturel aussi que Rome fût extrêmement circonspecte à l'égard d'une intervention punique ; il subsistait encore des traités d'après lesquels il était permis aux Carthaginois, s'ils s'emparaient de villes de l'Italie qui ne fussent pas soumises aux Romains, d'en emmener les habitants et d'en emporter les richesses<sup>3</sup>. S'ils se montraient maintenant comme auxiliaires de Rome, il était à prévoir qu'ils chercheraient à s'établir solidement sur la côte italienne ; Rome devait, étant donnée sa suprématie en Italie, éviter par-dessus tout de se mettre dans une situation où elle jouerait simplement le rôle de puissance assistée. Le Sénat répondit en ce sens ; il dit que le peuple avait coutume de n'entreprendre que des guerres qu'il pouvait soutenir jusqu'au bout avec ses propres forces<sup>4</sup>. Qu'après ce refus le général carthaginois ait cherché, en s'abouchant directement avec Pyrrhos, à connaître les plans de ce dernier, c'était chose naturelle ; précisément les Syracusains venaient d'être vaincus par les Carthaginois ; les Sicéliotes devaient voir en Pyrrhos leur unique chance de salut. C'est avec raison que le roi se hâta d'obtenir un traité de paix.

---

<sup>1</sup> Cette dernière version est celle qu'adopte NIEBUHR. Le Sénat aurait décrété la peine de mort pour les prisonniers, au cas où ils essaieraient de rester à Rome au mépris de la parole donnée. C'est ainsi que Plutarque (*Pyrrhos*, 20) et Appien (*Samn.*, 10) racontent les choses. Cette fois encore, NIEBUHR se trompe en supposant qu'ils ont pris l'un et l'autre leurs informations dans Denys. NIEBUHR remarque lui-même que l'autre version a pour elle non seulement à tradition émanée de Tite-Live, mais encore Ennius (ap. CIC., *De Off.*, I, 12) et Cicéron lui-même (*De Off.*, I, 12 et III, 31. 32). Tous ces témoignages, et celui de Denys par surcroît, suffisent, ce semble, à prouver que tous les prisonniers ont été remis en pleine liberté.

<sup>2</sup> JUSTIN, XVIII, 2 et VAL. MAXIME, III, 7, 10, Le péril le plus pressant, qui aurait pu décider Rome à accepter un secours si dangereux, c'est-à-dire celui qui menaçait les environs immédiats de Rome, était passé. L'alliance conclue dès l'année suivante entre Rome et Carthage montre que Rome consentait parfaitement à signer un traité dans lequel elle accordait autant qu'elle recevait.

<sup>3</sup> POLYBE, III, 24. Ce traité peut être celui de 347 (TITE-LIVE, VII, 27) ou celui de 306 (TITE-LIVE, IX, 43).

<sup>4</sup> VAL. MAXIME, III, 7, 10.

Cinéas fut envoyé à Rome : lui, de qui Pyrrhos aimait à dire qu'il avait conquis plus de villes par sa parole que lui-même par l'épée<sup>1</sup>, il devait maintenant éprouver à Rome cet art de persuader dont il avait tant donné de preuves. Il emporta avec lui de riches présents, surtout des parures de femmes. Déjà, parle renvoi des prisonniers, l'opinion devait être quelque peu gagnée ; la guerre pesait lourdement sur Rome ; que de terres communales, que de champs assignés à des citoyens étaient tombés aux mains de l'ennemi ! combien avaient souffert de terribles ravages ! les impôts devaient être accablants au plus haut point. De plus, jusqu'aux portes de la ville, des pays dont la soumission avait été le prix de si longues luttes avaient fait défection, et l'on ne s'était pas encore mesuré avec les forces réunies des Grecs et des Italiens ; la suite de la guerre devait être encore plus terrible qu'elle n'avait été durant la première année. Voilà l'état où Cinéas pensait trouver l'opinion à Rome. Le jour qui suivit son arrivée, dit-on, il salua tous les sénateurs et les chevaliers par leur nom<sup>2</sup> ; il leur fit visite chez eux, en gagna beaucoup par ses discours, quelques-uns peut-être par ses présents<sup>3</sup>. Enfin il fut introduit dans le Sénat ; le discours solennel qu'il fit a dû exprimer surtout l'admiration de son roi pour Rome et son vif désir d'entrer en relations amicales avec ce noble peuple. Sur les conditions qui furent proposées, les textes ne nous renseignent pas avec une précision suffisante<sup>4</sup>. Après les offres de Cinéas, plusieurs jours s'écoulèrent en délibérations : évidemment l'opinion de l'assemblée inclinait à une entente ; c'est alors qu'Appius Claudius vint enfin provoquer une solution.

On sait avec quelle opiniâtre rigueur le vieux patricien avait autrefois soutenu la dignité de son ordre et la grandeur de l'État ; maintenant c'était un vieillard aveugle, paralytique, éloigné depuis des années de la vie publique ; mais la nouvelle des propositions de Cinéas, de l'hésitation des Pères Conscrits, le poussa à élever encore une fois sa voix puissante. Ses esclaves le portèrent sur une litière à travers le Forum ; ses fils et ses gendres le reçurent à l'entrée de la

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 14.

<sup>2</sup> Ceci d'après Pline (VII, 24). On ajoute même : *omnem circumfusam plebem* (ap. SENECA., *Controv.* I, p. 66 éd. Bipont.). Il y a une allusion au fait dans Cicéron (*Tuscul.*, I, 24).

<sup>3</sup> Zonaras est le seul, dit NIEBUHR, qui donne ce renseignement. On voit par ses mots (ap. MAI, p. 177) que Zonaras l'a emprunté, au *circonspect* Dion. Il ne se trouvait pas dans Tite-Live (cf. XXXIV, 4. VAL. MAXIME, IV,3, 14. ÆLIAN. ap. SUID., s. v. δῶς), mais probablement dans Denys. Plutarque assure que tous les présents furent refusés : cette assertion a plus de poids sous la plume de Justin et de Diodore (XXII, 5, 3), car, chez eux, elle peut passer pour venir de Timée. Cela ne veut pas dire que cette autorité soit décisive. On n'admire un Fabricius qu'autant qu'il y a un Rufinus pour faire contraste. Rome reste digne d'admiration, même en faisant le sacrifice de ces types abstraits.

<sup>4</sup> Le récit le plus détaillé est celui d'Appien. Il dit que Pyrrhos offrit son amitié et son alliance, pourvu que les Tarentins y fussent compris, que les autres Grecs d'Italie fussent reconnus libres et autonomes et que les Lacaniens, Brettians, Samnites, Dauniens, rentrassent en possession de tout ce que les Romains leur avaient enlevé. Seulement, Appien supposait que ces ouvertures avaient été faites avant que Pyrrhos marchât lui-même sur Rome. Eutrope (II, 12) dit : *ut Pyrrhos eam partem Italiae, quam jum armis occupaverat, obtineret*. Il est impossible qu'il ait exigé la Campanie pour lui ou qu'il ne l'ait pas réclamée pour les Samnites. D'après Tite-Live (Épit. XIII), Pyrrhos se contenta de demander qu'on lui permît de venir lui-même à Rome pour négocier la paix. Suivant Plutarque (*Pyrrhos*, 18), le roi exigea alliance pour lui, impunité pour les Tarentins, moyennant quoi il promettait d'aider les Romains à soumettre l'Italie. Bref, tous les renseignements sont aussi insuffisants que contradictoires.

curie ; accompagné et soutenu par eux, le Chatham romain entra dans l'assemblée qui gardait un silence respectueux ; sa parole véhémence<sup>1</sup>, gourmandant les irrésolus, les ramena à la hauteur de leur mission, à l'orgueil de leur devoir. Le Sénat décida<sup>2</sup> que Pyrrhos, s'il désirait devenir l'ami et l'allié des Romains, devait d'abord quitter l'Italie et envoyer ensuite des ambassadeurs ; aussi longtemps qu'il resterait sur le sol italien, on ne cesserait de lutter contre lui jusqu'au dernier homme<sup>3</sup>. Cinéas dut sur-le-champ quitter la ville ; et il la quitta avec admiration, disant qu'elle ressemblait à un temple, et le Sénat à une assemblée de rois<sup>4</sup>. Les prisonniers rendus, le Sénat ordonna qu'ils seraient dégradés pour s'être rendus les armes à la main ; les chevaliers descendraient au rang de légionnaires, les légionnaires au rang de frondeurs ; ils bivouaquaient hors du camp sans tentes et ne seraient relevés de leur châtement qu'après avoir enlevé chacun les dépouilles de deux ennemis<sup>5</sup>. On leva de nouvelles légions, et chacun accepta avec joie de servir pour la patrie<sup>6</sup> ; le nouveau consulat amena aux honneurs, comme collègue de P. Sulpicius Saverrio, P. Decius Mus, dont le père s'était dévoué à Sentinum, le grand-père, à l'affaire du Vésuve.

Pyrrhos, voyant ses offres rejetées, se prépara à une nouvelle campagne. De nouvelles recrues lui étaient-elles venues du pays ? A la fin de l'année précédente, les Galates avaient fait leur première invasion en Macédoine et tué le roi Ptolémée : ils ravagèrent des mois durant ce territoire sans maître ; le frère de Céraunos fut impuissant à sauver le pays ; puis un neveu de Cassandre fut déposé, jusqu'au moment où l'énergique Sosthène prit enfin le commandement et chassa les Barbares ; mais, au retour du printemps, on appréhendait de nouvelles attaques encore plus terribles. En Épire aussi, on aura dû craindre leur invasion et se garder de dégarnir le pays de ses défenseurs, surtout si, comme on nous le dit, des troubles avaient éclaté chez les Molosses même<sup>7</sup>. Les enrôlements ont dû être d'autant plus considérables chez les vaillants Italiens. Pyrrhos changea même pour cela sa tactique ordinaire ; il donna à sa ligne de bataille, appuyée au centre sur la phalange, la disposition en cohortes sur les ailes ; cette manière de combattre, qui combinait l'action par masse avec la mobilité, paraissait devoir donner les meilleurs résultats<sup>8</sup>.

Le dessein de Pyrrhos dut être de contraindre les Romains à la paix qu'ils refusaient ; la faute dans ses opérations de l'année précédente avait été de

---

<sup>1</sup> Cicéron a pu lire encore sa harangue. Les *Annales* d'Ennius (*dicere illa quæ versibus persecutus est Ennius*. CIC., *De Senect.*, 6, avec un fragment du poème) ont dû contenir de la substance du discours primitif plus qu'il n'y en a dans l'élucubration de Denys et dans les morceaux qui lui ont été empruntés, depuis Plutarque jusqu'à Zonaras.

<sup>2</sup> DION CASSIUS ap. MAI, p. 176.

<sup>3</sup> ENNIUS, p. 85 éd. Lips

...*decretum est fossare corpora telis,*

*dum quidem anus homo Romæ toti superescit.*

Pour le reste, voyez Plutarque, Zonaras, et Eutrope (II, 13).

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 19. Appien (*Samnit.*, 10) donne une version quelque peu différente.

<sup>5</sup> VAL. MAXIME, II, 7, 15. ZONARAS. EUTROPE, II, 13.

<sup>6</sup> Peut-être les levées commencèrent-elles déjà avant que Cinéas n'eût quitté Rome. Ce qui le ferait croire, ce sont moins les anecdotes rapportées par Plutarque et Appien (avec leur chronologie fautive) que la place où se trouve le fragment de Dion dans MAI, p. 176.

<sup>7</sup> APPIAN., II, 1.

<sup>8</sup> POLYBE, XVIII, 11.

s'appuyer sur une base insuffisamment étendue et trop peu sûre pour marcher sur Rome, de s'être laissé menacer en flanc par les légions de Capoue, sur ses derrières par celles du Samnium. En conséquence, son plan dut être de s'emparer d'une ligne d'opérations qui s'étendît de la Campanie à l'Adriatique, qui coupât les communications de Rome avec la position si importante de Venouse dans le sud, et d'où il pût ensuite, libre sur ses derrières, s'avancer à travers le pays samnite, qui partout venait à lui. Dans cette vue, à l'approche du printemps, il fit sortir les troupes de leurs quartiers d'hiver et marcha sur l'Apulie ; il pouvait compter sur la défection des Dauniens et des Peucétiens. Déjà il avait poussé jusqu'à Ausculum, qui, située au pied des montagnes, commande la plaine d'Apulie, quand les deux consuls, avec leurs légions, se présentèrent sur son chemin. Durant plusieurs jours, les deux armées restèrent en présence, sans tenter une bataille. Dans le camp de Pyrrhos, le bruit se répandait que Decius, le consul, se dévouerait aux dieux infernaux, comme avaient fait son père et son grand-père, et qu'alors la perte de ses ennemis était inévitable ; le souvenir des batailles du Vésuve et de Sentinum faisait frémir les Italiens. Pyrrhos fit mettre l'armée au courant de ce procédé charlatanesque, et fit connaître dans quel costume le dévoué paraîtrait pour chercher la mort ; il ordonna qu'on évitât de le tuer et qu'on eût à le prendre vivant : en même temps, il fit savoir au consul qu'il chercherait la mort inutilement et que, lorsqu'il serait pris, il subirait le châtement d'un [magicien qui fait usage de maléfices](#). Les consuls répondirent qu'ils n'avaient pas besoin de semblables moyens pour venir à bout de Pyrrhos. Enfin l'attaque commença du côté du roi, quoique la rivière, avec les marécages de ses bords, rendit l'usage de la cavalerie et des éléphants difficile ; il continua le combat jusqu'au soir avec des pertes importantes. Le lendemain, par d'habiles mouvements, il gagna une position qui forçait les Romains à s'avancer en rase campagne. Une terrible lutte s'engagea. Les Romains cherchaient à rompre la phalange ; l'épée à la main, ils se précipitaient sur les sarisses hérissées, renouvelant sans cesse cet assaut inutile, jusqu'au moment où Pyrrhos en personne fondit sur eux ; leur déroute commença alors, pendant que la charge des éléphants achevait la victoire. Les Romains n'étaient pas loin de leur camp, en sorte qu'ils ne perdirent que 6.000 hommes, tandis que Pyrrhos fit mentionner sur les inscriptions royales 3.505 morts de son côté. Ceci d'après le rapport de Plutarque, qui est emprunté à Hiéronymus de Cardia<sup>1</sup>.

Depuis cette époque, la suite de l'histoire de la campagne en Italie jusqu'au départ de Pyrrhos pour la Sicile en juin 278 est tout à fait obscure. Ou nous dit

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 21. La narration qui a passé de l'ouvrage de Denys chez Dion, et de là dans Zonaras, porte tout à fait la marque fabuleuse de Timée : d'abord, l'altercation amicale des soldats qui se disputent à qui passera le fleuve, afin que la bravoure seule lutte pour le prix ; ensuite les chars armés de faux opposés aux éléphants ; puis le pillage du camp des Épirotes par leurs propres auxiliaires, la retraite autour du roi blessé, etc. Ce dernier trait se retrouve dans Ennius (*Annal.*, p. 85, éd. Lips.). Au sujet de cette bataille, qui paraît être devenue proverbiale (voyez TITIN., *fr. 17 fab. inc.* éd. Ribbeck), il s'est formé de bonne heure à Rome des traditions chargées d'ornements, comme, par exemple, le dévouement de Decius (ap. CIC., *De Fin.*, II, 19). Les Romains s'attribuèrent la victoire. On trouve dans Frontin (II, 3, 21) une assertion étrange. Il prétend que Pyrrhos plaça à l'aile droite les Épirotes et les Samnites, à l'aile gauche les Brettians, Lucaniens et Sallentins, au centre les Tarentins, comme étant les plus faibles ; à l'arrière-garde, les cavaliers et les éléphants. D'après Polybe (XVIII, 1) et par la force des choses, il est impossible que l'ordre de bataille ait été ainsi conçu.

que Pyrrhos retourna immédiatement à Tarente<sup>1</sup> ; mais il est impossible de voir là un mouvement stratégique. Quand même il aurait, après la bataille d'Ausculum, abandonné son plan d'une seconde marche sur Rome, il ne pouvait cependant pas sacrifier ainsi sans plus de façons ses positions avancées ; elles devaient lui être extrêmement importantes, s'il voulait s'assurer la possession durable du sud de l'Italie et attendre au moins la conclusion d'une paix avantageuse. Sans doute, c'est dans ce même automne 279 que les Gaulois poussaient une incursion en Grèce jusque sur le territoire de Delphes, et qu'une partie des masses refoulées en arrière ravageait le territoire des Molosses ; mais, si Pyrrhos s'était laissé déterminer par les affaires de son pays, c'est en Épire et non à Tarente qu'il serait retourné ; il fit venir au contraire de là-bas de l'argent et des troupes<sup>2</sup> pour pouvoir mener énergiquement la campagne de l'année suivante.

Mais quel plan pouvait avoir Pyrrhos pour la prochaine année ? Les Romains s'étaient maintenus devant Ausculum, et avaient pris leurs quartiers d'hiver en Apulie. Pour l'année suivante, on avait nommé consuls Q. Æmilius Pappus, qui pendant deux ans avait fait heureusement la difficile guerre du Samnium, et C. Fabricius Luscinus, que Pyrrhos avait appris à admirer. Quand ils eurent rejoint l'armée dans son camp, Pyrrhos, dit-on, songea à ne plus poursuivre la lutte. Vient ensuite le récit bien connu du complot contre la vie du roi<sup>3</sup> ; les deux camps auraient été à proximité l'un de l'autre ; quelqu'un de l'entourage du roi — on l'appelle tantôt Nicias, tantôt Timocharès d'Ambracie, médecin, majordome, ami du roi —, serait alors allé trouver les consuls et se serait offert, pour une somme convenable, à empoisonner le roi ; il aurait été livré au roi par les consuls, ou encore sur l'ordre du Sénat. Il est inutile de relever d'autres divergences de détail dans les traditions, d'autant que, de toute cette anecdote, le seul fait établi est tout au plus celui-ci : les Romains ont refusé le meurtre qu'on leur offrait. Il est certain aussi qu'à la suite de cet événement des

---

<sup>1</sup> EUTROPE, II, 13. ZONARAS. Parce que Zonaras assure que les consuls, empêchés par le grand nombre de leurs blessés, n'ont pas marché après la bataille dans la direction du sud, mais se sont retirés en Apulie pour y prendre leurs quartiers d'hiver, faut-il placer la bataille en automne ? On se heurte partout ici à des obscurités.

<sup>2</sup> ZONARAS, VIII, 5.

<sup>3</sup> Les données fort divergentes qui concernent cet incident ont été réunies par NIEBUHR (III, p. 595). La forme première de l'histoire, avec ses deux versions, nous est donnée par Aulu-Gelle (III, 8). D'après Valerius Antias, Timocharès vint au camp et s'offrit à accomplir le meurtre par l'intermédiaire de ses fils, qui étaient échansons du roi, sur quoi Fabricius en référa au Sénat, et le Sénat fit avertir le roi sans nommer le traître. D'après Claudius Quadrigarius, ce fut Nicias qui fit la proposition (le médecin, par une confusion assez explicable, s'appelle Cinéas dans Élien, *Var. Hist.*, XII, 33), et ce ne fut pas le Sénat, mais Fabricius qui dénonça la trahison à Pyrrhos. Cette dernière version, peu modifiée, sauf dans la prétendue lettre des consuls où il y a divergence complète, se retrouve dans Plutarque (*Pyrrhos*, 21) ; il a dû la prendre dans Denys, qui puisait probablement à la même source que Quadrigarius et en usait tout aussi librement avec son auteur. Le récit de Valerius Antias a passé dans Valère-Maxime (VI, 5, 1). Tite-Live donnait les deux versions à la fois ; on en a pour preuve non-seulement un passage du livre XXXIX, 51, où les patres rappellent le récit de Valerius Antias, et un autre du livre XLII, 47, où le *medicus* provient de Quadrigarius, mais encore le procédé analogue d'Ammien Marcellin (XXX, 1, 22), Dion Cassius (p. 539 éd. Mai) a suivi Denys, mais il a indiqué tout au moins la variante fournie par Tite-Live. Je laisse de côté d'autres textes relatifs à cette histoire si souvent racontée, attendu qu'aucun ne renvoie à des sources originales.



négociations furent de nouveau nouées à Rome par Pyrrhos ; il renvoya chez eux tous les prisonniers, à titre gratuit. Cinéas les accompagna pour recommencer les négociations, apportant avec lui, dit-on, des présents de plusieurs sortes, qui ne furent acceptés de personne : Pyrrhos devait d'abord quitter l'Italie avant qu'on pût entamer aucune négociation pour la paix. Cinéas serait revenu avec cette réponse et un nombre égal de prisonniers, Tarentins et autres. Mais, comme les Romains continuaient leurs attaques contre les villes alliées de Pyrrhos, une invitation des Sicéliotes lui serait venue, dit-on, à souhait, et il aurait quitté l'Italie deux jours et quatre mois après son arrivée.

Dans cet écheveau embrouillé de traditions, il est impossible de démêler l'enchaînement des faits<sup>1</sup>. Un document qu'on nous a conservé de cette époque nous met sur une tout autre piste. Carthage conclut avec Rome un nouveau traité, dans lequel on avait ajouté aux conventions antérieures ce qui suit : Si l'un des deux États fait avec Pyrrhos un pacte d'amitié, il ne doit le conclure qu'en y comprenant l'autre, afin qu'on soit autorisé à s'envoyer mutuellement des secours en cas de guerre ; si l'un des deux États a besoin de secours, Carthage doit fournir les vaisseaux nécessaires pour le transport et pour l'attaque<sup>2</sup>. Quant à l'entretien des troupes auxiliaires, il est à la charge de l'État qui les envoie. Carthage s'engage aussi à prêter main-forte sur mer aux Romains, si besoin est, mais l'équipage n'est pas tenu de descendre sur terre sans son consentement. Pour la première fois alors, contrairement aux clauses des traités antérieurs, d'après lesquels les Romains devaient se tenir éloignés de la Sicile et les Carthaginois de l'Italie, il fut convenu qu'on se prêterait appui réciproquement au lieu où la guerre serait engagée. Ce traité fut conclu entre la bataille d'Ausculum et la tentative de meurtre sur Pyrrhos<sup>3</sup>. Au moment où, de la Campanie, Pyrrhos avait paru menacer Rome, les offres des Carthaginois avaient été repoussées : quelle était la raison qui motivait maintenant les résolutions du Sénat ?

Portons nos regards sur la Sicile. La mort d'Agathocle avait amené dans ce pays un désarroi effroyable, et aussitôt les Carthaginois, contre lesquels étaient dirigés les derniers grands armements du vieux tyran, furent en mesure de mettre à profit cette confusion : son assassin Mænon, qui s'était mis à la tête de l'armée de mercenaires, marchait contre Syracuse ; ils lui prêtèrent assistance. Syracuse dut demander la paix, fournir quatre cents otages, rappeler les bannis. A Agrigente, à Tauroménion, dans la ville des Léontins, on vit surgir des tyrans ; à Messana, les mercenaires campaniens fondèrent l'État des Mamertins, une société de brigands ; à Syracuse même, Hicétas s'empara du pouvoir<sup>4</sup>. Sa

---

<sup>1</sup> Les difficultés ne font que s'accroître si l'on veut tenir compte du renseignement que Plutarque (*Parall. min.*, 6) a emprunté aux *Ἡπειρωτικά* de Critolaos. Æmilius Paulus, y est-il dit, avait appris par un oracle qu'il remporterait la victoire sur Pyrrhos s'il élevait un autel à l'endroit où il verrait un homme s'engloutir avec son char dans la terre. Quelques jours après, Valerius Conatus avait eu un songe qui lui indiquait l'endroit en question. L'autel fut élevé, Pyrrhos battu, et Æmilius envoya à Rome 100 éléphants comme butin de guerre. L'histoire est assez incohérente, mais n'y aurait-il pas cependant au fond un fait réel ? Je n'ose pas l'admettre sur la foi de Critolaos ; nous ignorons en quel temps et en quel pays il a vécu. Voyez WESTERMANN, *Quæst. Dem.*, IV, p. 9.

<sup>2</sup> POLYBE, III, 25, 4.

<sup>3</sup> C'est ainsi que le traité se trouve placé dans Tite-Live (*Épit.* XIII). Diodore (XXII, 7, 5) en fait également mention.

<sup>4</sup> Les monnaies ne le désignent pas précisément comme dynaste, mais comme fonctionnaire.



victoire sur Phintias d'Agrigente l'encouragea à s'essayer contre les Carthaginois, mais il fut battu : il ne réussit pas à échapper à la prépondérance punique. Les Hellènes de l'île, isolés et épuisés par les absurdes querelles de quelques despotes, querelles fomentées par les Carthaginois, ne pouvaient plus se sauver par eux-mêmes. Pyrrhos était leur dernière espérance. Déjà Hicétas avait imploré son appui<sup>1</sup>, mais Hicétas fut ensuite dépouillé du pouvoir par Thœnon<sup>2</sup>, et celui-ci eut pour concurrent Sostrate, qui s'était emparé d'Agrigente et de trente autres villes, et avait été chassé ensuite d'Agrigente par Phintias avec l'appui des Carthaginois. Thœnon et Sostrate, avec leurs bandes armées, étaient dans Syracuse même en lutte continue. Alors les Carthaginois parurent avec cent navires devant le port, marchèrent avec 50.000 hommes contre les murailles de la ville déjà épuisée, l'investirent étroitement, ravagèrent le pays en tous sens : ils tenaient déjà Héraclée ; à Agrigente il y avait une garnison punique. C'était le dernier moment où un secours pût encore être utile : si les Carthaginois prenaient Syracuse, les villes plus petites de l'île ne pouvaient plus tenir, toute la Sicile était la proie des Barbares. Aussi les Sicéliotes envoyaient-ils à chaque instant vers Pyrrhos, et il se rendit à leur appel dans l'été de 278.

Les Carthaginois n'avaient rien tant à redouter que l'arrivée du valeureux capitaine ; ils firent alliance même avec les Mamertins pour empêcher son passage en Sicile. S'ils avaient envoyé aux Romains, sans en être priés, un si puissant secours, c'était pour enchaîner Pyrrhos en Italie : Pyrrhos arrivant en Sicile, on était menacé jusqu'en Afrique ; l'expédition hardie d'Agathocle en l'an 310 avait montré le chemin. On comprend aisément que Carthage, à tout événement, ait conclu avec Rome l'alliance en question. Rome elle-même, si peu désireuse qu'elle fût de voir la puissance punique s'accroître en Sicile, ne pouvait douter un seul instant que Pyrrhos, maître de la Sicile, ne fût le plus dangereux des ennemis : il aurait alors une position solide, qui lui permettrait de recommencer sans cesse la lutte contre l'Italie, et les ressources inépuisables de l'île ; alors il pourrait assurer un bien autre appui aux confédérés italiens ; il pourrait, avec la puissance maritime de la Sicile, commander la mer Tyrrhénienne, soulever de nouveau l'Étrurie, et, appelant à l'attaque de Rome par terre tout le groupe des peuples en révolte ou opprimés, assaillir par mer la côte romaine. En réalité, le Sénat ne pouvait faire autrement que de conclure cette alliance, pour empêcher avant tout le passage de Pyrrhos en Sicile, ou, si l'on échouait, pour s'assurer l'appui d'une puissance maritime qui seule pouvait rendre impossibles ces combinaisons menaçantes. Que Rome n'ait point, comme à vrai dire on le rapporte aussi, conclu un traité avec Pyrrhos<sup>3</sup>, par exemple, pour hâter son départ de l'Italie, cela se comprend de soi-même ; au contraire, il y avait une troupe de 500 Romains sur les vaisseaux carthaginois qui passèrent de Syracuse à Rhégion pour emporter d'assaut la ville alors aux mains de la légion campanienne révoltée. Du reste, l'entreprise échoua ; on dut se contenter d'incendier le bois qui y était accumulé pour la construction des navires<sup>4</sup>.

Ces coïncidences semblent jeter quelque lumière sur les affaires italiennes. Dès le début, le plan de Pyrrhos avait été d'acquérir la domination sur le sud de l'Italie et la Sicile ; par sa marche rapide sur Rome, il avait simplement cherché à

---

<sup>1</sup> Ceci résulte du *νάλις* employé par Diodore (*Eclog.* XXII, p. 495).

<sup>2</sup> C'est le nom que lui donnent Denys et Plutarque. Diodore l'appelle Thynion.

<sup>3</sup> APPIAN., *Samnit.*, 12. Personne autre ne dit mot de ce traité, qui joue cependant un rôle considérable dans bien des histoires modernes.

<sup>4</sup> DIODORE, XXII, 7, 5.

imposer la paix aux Romains. La campagne d'Ausculum avait fait échouer la seconde tentative. Pyrrhos put se convaincre que ce n'était pas le moyen de venir à bout de Rome. Dès 279, Hicétas avait imploré son assistance ; l'envoi de Cinéas auprès des Sicéliotes<sup>1</sup> doit avoir suivi de près cet appel ; c'est alors précisément que Rome et Carthage firent leur alliance. Aussitôt les Carthaginois avaient commencé à assiéger Syracuse par terre et par mer. Pyrrhos ne pouvait tarder plus longtemps ; car, Syracuse une fois prise, les vues sur la Sicile, la possibilité de défendre contre Rome le sud de l'Italie, tout cela était perdu. Pyrrhos se rendait un compte exact de l'importance de la Sicile, cela se voit clairement par un autre fait encore. C'est à ce moment précisément que, après Ptolémée Céraunos qui avait trouvé la mort, après Méléagre et Antipater qui en peu de temps avaient perdu l'un après l'autre le trône de Macédoine, le noble Sosthène venait de succomber à son tour sous les assauts répétés des Gaulois (fin 279) ; l'incursion sur Delphes avait échoué ; les Gaulois refluaient en arrière ; la Macédoine était pour ainsi dire sans maître. Pyrrhos n'aurait eu qu'à paraître, et la possession longtemps désirée de la Macédoine et de la Thessalie lui était acquise ; mais il aurait fallu renoncer pour toujours à ce qu'il avait déjà conquis en Italie, et il se décida pour l'expédition de Sicile.

Sur la Sicile, Pyrrhos pouvait faire valoir une sorte de droit, car enfin, c'était le royaume maintenant démembré et compromis d'Agathocle, et il ne subsistait plus aucun descendant mâle d'Agathocle, tandis que sa fille avait donné à Pyrrhos cet Alexandre qui se trouvait avec lui en Italie<sup>2</sup>. Aussi les Sicéliotes lui avaient offert la souveraineté de l'île entière<sup>3</sup>. En présence des dispositions incontestables des Sicéliotes, il pouvait se croire assuré du succès, pourvu qu'il réussît à forcer le passage.

Mais comment trouva-t-il l'occasion de partir ? A ce printemps de 278, son camp était certainement encore en face de celui des deux consuls. Vraisemblablement, cette tentative de meurtre lui fournit un prétexte pour entamer de nouvelles négociations ; on aura suspendu les hostilités ; Pyrrhos aura ramené en arrière ses troupes disponibles et tout préparé pour l'embarquement, pendant que Cinéas négociait pour la paix et obtenait au moins l'échange des prisonniers<sup>4</sup>. Il est vrai que les Samnites, les Lucaniens, les Brettians allaient être privés de son assistance ; le retour de leurs prisonniers ne pouvait les dédommager ; ils durent aviser aux moyens de se défendre contre les Romains, et les Fastes triomphaux des années immédiatement postérieures montrent qu'ils ne cessèrent pas de combattre. Peut-être se persuadaient-ils que les heureux succès du roi en Sicile ajouteraient à leurs chances de salut ; peut-être encore s'attendait-on à ce que, conformément au pacte d'alliance avec Carthage, une partie importante des forces romaines passerait en Sicile ; en tout cas, Pyrrhos promit expressément de revenir de Sicile pour protéger ses alliés<sup>5</sup>. Dans les villes peu belliqueuses des

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 22.

<sup>2</sup> D'après Plutarque (*Pyrrhos*, 9) et Diodore (XXII, 8, 2), c'est Alexandre, et non pas Héléno, comme le dit Justin (XXIII, 3), qui était fils de Lanassa.

<sup>3</sup> JUSTIN, XXIII, 1.

<sup>4</sup> Les mouvements signalés ici seraient certainement des plus étranges au point de vue militaire ; mais nous n'en pouvons indiquer que le but. Le détail, qui a dû répondre à la renommée stratégique de Pyrrhos, nous échappe complètement.

<sup>5</sup> APPIAN., *Samnit.*, 11.

Greco, il laissa des garnisons<sup>1</sup>, spécialement à Tarente, où Milon commandait. Il est vrai que les habitants en étaient peu satisfaits : il devait, disait-on, continuer contre les Romains la guerre pour laquelle on l'avait appelé, ou, s'il voulait laisser en souffrance les affaires du pays, évacuer aussi la ville. On leur enjoignit de se tenir tranquilles ; ils durent attendre le moment que Pyrrhos jugerait favorable. Après Tarente, le point le plus important pour la défense de l'Italie était Locres ; Pyrrhos en confia le commandement à un fils Alexandre.

Vers l'été de 278, Pyrrhos fit voile de Tarente avec ses éléphants et 8.000 fantassins<sup>2</sup> ; il relâcha à Locres ; le passage par Rhégion était barré par une partie de la flotte carthaginoise, le débarquement à Messana empêché par les Mamertins. Pyrrhos gouverna donc au sud du détroit et se dirigea vers le port de Tauroménion, dont le tyran, Tyndarion, s'était déjà déclaré prêt à lui ouvrir les portes de sa ville. Renforcé par les troupes que lui donna celui-ci, il remit à la voile pour descendre à Catane ; il y fut salué avec allégresse et honoré d'une couronne d'or. C'est là que son armée débarqua, et, pendant qu'elle poursuivait sa marche sur Syracuse, la flotte, équipée pour la bataille, longeait la côte. Les Carthaginois qui avaient envoyé trente vaisseaux de leur flotte dans le Faro, reculèrent devant un engagement ; la flotte du roi entra sans obstacle dans le port de Syracuse. Thœnon et Sostrate, qui y bataillaient l'un contre l'autre, avaient tous deux appelé le roi à leur secours. Pyrrhos les réconcilia ; leurs troupes — Sostrate avait à lui seul 10.000 hommes — les riches approvisionnements de guerre amassés dans la ville, et surtout la flotte de 120 vaisseaux pontés et 20 non pontés, tout fut mis à la disposition du roi ; il eut sous ses ordres une flotte de plus de 200 navires<sup>3</sup>. En outre, le maître de la ville des Léontins se hâta de se joindre à lui, de lui livrer sa ville, ses forteresses, et de lui amener 4.000 fantassins et 500 cavaliers. Les villes suivaient l'une après l'autre l'exemple donné ; c'était un soulèvement général du monde grec en danger. Avant tout, il fallait sauver le sud de l'île ; comme Pyrrhos s'y portait pour délivrer Agrigente, les envoyés de la ville arrivaient déjà, annonçant que la garnison punique de la ville était chassée. Sostrate la livra à Pyrrhos, avec les trente villes qu'il avait ou prétendait avoir sous son commandement ; une armée de 8.000 fantassins et 800 cavaliers, qui ne le cédaient en rien aux troupes épirotes, se joignit au roi. Des engins de siège et des projectiles furent apportés de Syracuse ; on devait se diriger sur les places fortes des Carthaginois. Pyrrhos se mit en marche avec 30.000 fantassins, 2.500 cavaliers et les éléphants. Héraclée fut prise tout d'abord. Les villes grecques, et surtout Sélinonte, Égeste, ouvrirent avec joie leurs portes au libérateur. Ensuite il se jeta sur Éryx, position extrêmement solide et munie d'une forte garnison, promettant à Héraclès des jeux et un sacrifice solennel, s'il le faisait paraître un champion digne de sa race et de son bonheur. Pyrrhos lui-même monta le premier à l'assaut ; après une lutte acharnée, la ville fut prise. Puis on se dirigea à marches forcées sur Panormos, le plus beau port de la côte septentrionale ; quand les Iætiens eurent ouvert les portes de leur ville, Panormos tomba à son tour ; la montagne

---

<sup>1</sup> JUSTIN, XVIII, 1. Comme Pyrrhos n'emmena en Sicile que 8.000 hommes de pied, ses garnisons en Italie ont dû être considérables.

<sup>2</sup> C'est le chiffre que donne le texte d'Appien rectifié par Moufta, texte où l'indication du nombre des cavaliers a disparu. D'après Plutarque (*Pyrrhos*, 22), le roi avait envoyé Cinéas en avant : il doit avoir été conclu des conventions militaires de toute sorte.

<sup>3</sup> Diodore (XXII, 8, 3) et Plutarque (*Pyrrhos*, 22) affirment que la flotte au complet comptait plus de 200 vaisseaux. Denys (XIX, 6) dit que toute la syracusaine, 200 navires, avait été remise à Pyrrhos.

d'Hercté avec son château-fort fut emportée aussi<sup>1</sup>. Les Carthaginois ne tenaient plus que la forte position de Lilybée, à l'autre extrémité de l'île. On attaqua aussi les Mamertins, qui avaient rendu tributaires quelques villes des environs ; ils furent refoulés, leurs citadelles rasées, leurs percepteurs exécutés : il ne leur resta plus que Messana. C'étaient là des succès extraordinaires : les Grecs de Sicile étaient sauvés, délivrés et réunis de nouveau en un même corps sous le héros Pyrrhos. Pour célébrer cette union enfin rétablie, Syracuse frappa alors ses monnaies, les monnaies du roi Pyrrhos, avec la légende Sicéliotes, la tête du dieu de Dodone et l'image de la Cora sicilienne<sup>2</sup>.

Lilybée était presque complètement entourée par la mer, et, du côté étroit par où elle tenait à la terre, elle était couverte par des murailles, des tours et des fossés. Les Carthaginois l'avaient munie de troupes nouvelles venues d'Afrique<sup>3</sup> et pourvue en abondance de provisions de bouche, de machines et de projectiles : la place semblait imprenable. Toutefois, ils offrirent la paix au roi ; ils demandaient seulement de rester en possession de Lilybée, moyennant quoi ils s'engageaient à reconnaître Pyrrhos comme maître et seigneur de l'île, à payer une somme d'argent considérable, à mettre leur flotte à la disposition du roi. Leur offre ne pouvait viser que Rome, malgré l'alliance défensive qui venait d'être conclue : les parties contractantes ne se fiaient pas l'une à l'autre ; déjà le fait même que l'on n'avait pas su à Rome empêcher Pyrrhos de quitter l'Italie pouvait donner à penser aux Carthaginois ; peut-être aussi voulurent-ils simplement éviter ainsi d'appeler des troupes romaines en Sicile. Rome s'était hâtée de mettre à profit en Italie l'absence de Pyrrhos. Le consul Fabricius put à la fin de l'année célébrer un triomphe sur les Lucaniens, Brettians, Samnites et Tarentins<sup>4</sup> ; et cette ville d'Héraclée, près de laquelle deux ans auparavant les

---

<sup>1</sup> C'est le Monte Pellegrino, d'après HOLM, *Geschichte Siciliens*, II, p. 283. Les détails sont empruntés à Diodore (XXII, 10, 4-5) et Plutarque (*Pyrrhos*, 23).

<sup>2</sup> Il s'agit des rares et belles médailles que l'on trouve reproduites dans RAOUL-ROCHETTE, *Mem. sur les médailles siciliennes de Pyrrhus*, p. 118, pl. 1, n° 9. 10. 17 et VII, n° 16. Les médailles non moins belles avec la légende ΣΙΚΕΛΙΩΤΑΝ ont été interprétées par RAOUL-ROCHETTE dans le sens indiqué ci-dessus, et son opinion se trouve justifiée jusqu'à un certain point par l'expression de Polybe (VII, 4, 5). HEAD (*History of the coinage of Syracuse* dans la *Numism. Chronicle*, XIV, p. 67) est arrivé à un résultat tout différent : il pense que ces monnaies datent d'une époque postérieure, du temps d'Hiéron II, et HOLM (dans la *Numism. Zeitschr.* de VON SALLET, II, p. 349) s'est rallié à cette manière de voir. Il faut avouer que le postulat accepté ici, à savoir que Hiéron appelle ses sujets helléniques Sicéliotes par opposition aux habitants de la province romaine, n'est pas précisément de nature à recommander cette interprétation. On pourrait se fier davantage à l'opinion de HEAD en ce qui concerne les monnaies de cuivre avec l'Athéna Promachos et la légende ΣΥΠΑΚΟΣΙΩΝ, monnaies qu'il attribue au roi Pyrrhos (ibid. p. 87). Les monnaies d'argent portant la même effigie et la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ soulèvent des difficultés à raison de leur poids (de 5gr. 58 à 5gr. 39) : d'après MOMMSEN (*Röm. Münzwesen*, p. 85), les monnaies des Sicéliotes suivent le système des litres qui, à Syracuse où elles ont été frappées, aurait cessé avec Agathocle (ibid., p. 94). Je n'ai pas à discuter ici à nouveau l'intéressante question des monnaies de Pyrrhos frappées pour la Sicile.

<sup>3</sup> Comme les Lucaniens, Brettians, Samnites, avaient toutes raisons de ne pas soutenir les ennemis de Pyrrhos, ces mercenaires n'auraient pu être recrutés que dans l'Italie romaine, et, en ce cas, avec le consentement de Rome. Les extraits de Diodore (XXII, 10, 5) ne parlent que de renforts tirés de Libye.

<sup>4</sup> *Fast. capitol.* cf. EUTROPE, II, 8. VAL. MAXIME, I, 8, 6.

Épirotes avaient remporté une victoire, fut gagnée à l'alliance de Rome<sup>1</sup>. C'était une acquisition importante : elle coupait en deux l'Italie méridionale occupée par Pyrrhos ; elle devenait, après Venouse, le point d'appui le plus important en vue d'entreprises ultérieures.

Il faut admettre, ce semble, que ces propositions de paix ont été faites par les Carthaginois après la première campagne, vers le début de l'année 277<sup>2</sup>. Elles étaient réellement séduisantes : alors même que Pyrrhos ne voudrait pas mettre à profit l'aide des Carthaginois, les forces maritimes de l'île lui fournissaient l'occasion de poursuivre avec de nouvelles chances sa lutte contre Rome ; en tout cas, l'Italie était alors sauvée, la Sicile jusqu'à la pointe occidentale perdue pour les Carthaginois ; et, avec une organisation nouvelle, sous un prince énergique, avec l'alliance des Italiens, l'île devait s'élever à un degré de puissance qui exercerait une influence des plus énergiques sur l'avenir de l'Occident. Mais, d'autre part, n'était-il pas à prévoir que les Carthaginois resteraient aussi peu fidèles au traité signé avec Pyrrhos qu'ils avaient été avec Rome pour celui qu'ils venaient à peine de conclure ? Avec Lilybée, ils tenaient une position d'où ils pouvaient, si Pyrrhos se tournait vers l'Italie, regagner du terrain en Sicile ; tant que Carthage n'était pas humiliée, complètement refoulée en Afrique, on ne pouvait sérieusement engager la lutte contre Rome : plus l'abaissement de Carthage serait rapide et complet, plus la perte de Rome était assurée. Il était à prévoir, il est vrai, que plus les Carthaginois seraient vigoureusement assaillis, plus Rome mettrait d'ardeur à s'avancer en Italie, à rompre les alliances de Pyrrhos, à mettre à la raison les Italiens, à préparer les voies pour la défection des villes grecques, et comment être sûr que l'offensive sur mer réussirait mieux que la première tentative par terre ?

Pyrrhos lui-même semble avoir balancé sur la décision à prendre. Il délibéra avec ses amis et les Sicéliotes. Les Sicéliotes, ne voyant que l'intérêt de leur île, demandaient qu'on arrachât aux Carthaginois leur dernier point d'appui dans l'île ; quant aux amis, la perspective de passer en Libye après la chute de Lilybée, de piller les riches campagnes de Carthage, put leur paraître plus séduisante, plus propre à entretenir les bonnes dispositions des troupes, que la lutte plus glorieuse, il est vrai, mais aussi plus périlleuse et moins rémunératrice au point de vue du butin, contre Rome et ses alliés. Les troupes épirotes qui formaient le noyau de l'armée étaient fortement réduites ; les forces de terre que le roi avait à sa disposition n'étaient certainement pas plus nombreuses que lors de la dernière bataille contre les Romains ; avec les ressources de la Sicile, on viendrait plus vite à bout de réunir une flotte supérieure à celle de l'ennemi ; Lilybée semblait devoir céder à une attaque énergique. Les offres puniques furent ainsi rejetées : on répondit qu'on ne pouvait faire de paix et d'alliance avec Carthage avant qu'elle eût évacué entièrement la Sicile<sup>3</sup>.

Aussitôt on mit la main à l'œuvre, pour chasser de leurs derniers postes les Carthaginois. Pyrrhos établit son camp devant Lilybée. On donna assaut sur assaut, mais des pierres, des traits, des projectiles de toute sorte en quantités énormes pleuvaient sur les assaillants, et chacune des attaques était repoussée avec de grandes pertes ; le matériel d'assaut qui devait venir de Syracuse

---

<sup>1</sup> CICÉRON, *Pro Arch.*, 4. *Pro Balb.*, 22.

<sup>2</sup> Ce qui rend le fait vraisemblable, c'est que, l'année suivante, les Romains avaient déjà fait des acquisitions qui auraient certainement engagé Pyrrhos à accepter la paix.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 23.

n'arrivait pas ; on dressa de nouvelles machines, mais sans succès ; on essaya de miner les murailles, mais elles étaient bâties sur le roc. Après deux mois d'efforts infructueux, Pyrrhos leva le siège. On n'en dut mettre que plus de hâte à attaquer la puissance punique dans sa racine ; c'est aux portes de Carthage qu'il s'agissait d'obtenir par force la reddition de Lilybée et plus encore.

C'est ici la crise décisive de la vie de Pyrrhos. Il avait bien de la hardiesse, de grands talents militaires, l'esprit chevaleresque, l'admiration de tout ce qui était grand et noble ; mais à son activité manquait ce qui jadis, dans cette même Sicile, avait fait obtenir à Timoléon de si grands résultats, ce principe vivifiant qui circulait dans les veines de Rome et la rendait invincible, le poids et le sérieux d'un grand but, d'une haute mission morale. Ce n'est pas pour sauver les Grecs d'Italie et de Sicile qu'il était venu ; s'il avait prêté à leur cri de détresse une oreille favorable, c'est qu'il y voyait un prétexte et une occasion pour fonder une souveraineté puissante qu'il avait vainement cherchée mainte et mainte fois chez lui. Et encore cette souveraineté ne lui apparaissait pas comme un but et une fin ; elle ne devait être pour lui qu'un moyen de plus de satisfaire le besoin impérieux et incessant d'une activité toujours nouvelle. Ses plans sont audacieux, grandioses, imprévus, mais il ne fait, en les exécutant, que jouir de sa force ; la guerre avec ses fureurs est pour lui un jeu hardi, une œuvre d'art où il se sent maître, et non un moyen sérieux d'atteindre en dernier ressort aux fins les plus hautes ; il embrasse d'un regard sûr les grandes idées d'affranchissement de la race grecque, d'union des Hellènes, mais elles ne sont pas pour lui-même les dernières et les plus hautes raisons d'agir : ce ne sont à ses yeux que des moyens stratégiques. Les Siciliens l'ont reçu avec enthousiasme ; sa douceur, sa modération, sa confiance ouverte, lors de son arrivée, les a enchaînés à lui de plus en plus étroitement ; ce n'est pas que les anciennes vertus, le dévouement, la confiance, l'abnégation, fussent tout à coup rentrées chez les Siciliens, mais il eût pu triompher de la jalousie, de la défiance, de la discorde par une douceur mêlée de sévérité, mettre un frein à cet esprit de révolte qui se réveillait et en tirer de grands effets, s'il avait eu en lui-même cette force solide et tranquille, cette fermeté morale dont l'absence fut, à vrai dire, la ruine des Grecs, dont la possession fut la force irrésistible de Rome.

Il voulait passer en Afrique. Pour équiper les centaines de navires, il fallait des matelots ; de tels enrôlements étaient intolérables pour les libres démocraties des villes. Les moyens sérieux auxquels recourut le roi ne firent qu'augmenter le mécontentement, la résistance ; on put se plaindre que de roi il fût devenu despote, et en retour, le mauvais vouloir des Sicéliotes l'obligea à prendre contre eux des garanties, à confier la garde des villes à des hommes sûrs, à des gens de guerre d'un dévouement éprouvé, à leur déléguer le soin de maintenir l'ordre, à restreindre les franchises légales des démocraties. Il en vint bientôt, toujours sous prétexte de les protéger contre les Carthaginois, à occuper militairement les villes, à lever des taxes sur les fortunes, à surveiller de près les mécontents ; on découvrit des complots, des relations avec les ennemis dans presque toutes les villes ; des notables tombèrent comme traîtres sous la hache du bourreau ; enfin, quand Thœnon lui-même, qui s'était rallié à lui avant tous les autres, fut exécuté, que Sostrate aussi allait être arrêté et trouva à peine son salut dans la fuite, alors la mesure fut comble ; chaque ville chercha à se sauver du mieux



qu'elle put, les unes en invoquant la protection des Mamertins, les autres en se donnant aux Carthaginois<sup>1</sup>.

Ce tableau est le seul renseignement qui nous ait été conservé touchant la conduite du roi en Sicile. Cette flotte destinée à l'Afrique ne se constitua point ; les réfugiés de Syracuse se joignirent aux Carthaginois, qui déjà regagnaient du terrain ; les Mamertins empiétaient de nouveau aux alentours, et Pyrrhos ne voyait autour de lui que défection, mutinerie, haine générale. C'est alors qu'arrivèrent des députés du Samnium et de Tarente pour le supplier de revenir en Italie. Il savait ce qu'il abandonnait quand il quitta la Sicile : *Quel champ de bataille*, dit-il, *nous laissons aux Carthaginois et aux Romains* !<sup>2</sup> Mais, pour partager son armée, il voyait des deux côtés les ennemis trop puissants<sup>3</sup>. Il se redressa encore une fois de toute sa force contre les Carthaginois qui poussaient en avant ; il les refoula<sup>4</sup>. Puis il quitta la Sicile pour sauver l'Italie.

Trois ans durant, les peuples d'Italie, surtout les Samnites, avaient soutenu contre Rome une lutte désespérée ; non pas trois ans seulement ; en deux générations à peine, les Samnites avaient eu près de quarante années de guerre et de destruction ; puis, à peine s'étaient-ils remis à labourer leurs champs ravagés pendant trois années qu'ils s'étaient levés une quatrième fois à l'appel des Tarentins. Ils n'avaient guère eu qu'un instant de calme et de sécurité<sup>5</sup>, au moment où Pyrrhos s'était avancé jusque dans le voisinage de Rome ; depuis son départ, ils avaient de nouveau lutté contre leurs terribles adversaires, sans espoir, mais inébranlables dans leur courage et dans leur haine. Les victoires à la suite desquelles Fabricius obtint le triomphe en 278 n'avaient pas découragé le Samnium ; dès l'année suivante, les deux consuls P. Cornélius Rufinus et C. Junius Brutus parurent dans le Samnium, ravageant les campagnes par où ils passaient, détruisant les bourgades où ils pouvaient pénétrer, abandonnées qu'elles étaient par les habitants. Les Samnites avaient transporté à la hâte femmes, enfants, pécule, dans les fourrés des montagnes : les consuls osèrent les y attaquer, mais ils furent accueillis par la plus terrible résistance ; un grand nombre de Romains furent tués ou pris<sup>6</sup>. Cette défaite mit la désunion entre les deux consuls ; pendant que Brutus restait dans le Samnium et y continuait ses ravages, Rufinus marcha vers le sud ; il battit les Lucaniens, les Brettians et se porta sur Croton. L'exemple qu'avait donné l'alliance d'Héraclée avec Rome devait faire naître en tous lieux des partis favorables aux Romains. Il y en avait un semblable à Croton, opposé à celui des Épirotes ; pendant que celui-ci se tournait vers Tarente et demandait du secours, le premier invitait le consul à paraître devant les portes, qu'on devait lui ouvrir. Mais Nicomachos était arrivé avant lui de Tarente ; une attaque du consul fut repoussée, et il commença inutilement à faire le siège de la ville, protégée par de solides remparts. Il fit alors savoir qu'il se dirigeait sur Locres ; comme il faisait semblant de partir, Nicomachos prit rapidement les devants par un chemin plus court ; le consul alors retourna sur ses pas, et, à la faveur d'un brouillard épais, prit la ville.

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 23. DION. HALICARNASSE, XX, 8. APPIAN., *Samn.*, 12. Le fragment de Dion Cassius dans MAI, p. 177, trouve également sa place ici.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 23.

<sup>3</sup> Dion (dans MAI, p. 178) s'accorde d'une façon étonnante avec Justin (XXIII, 3, 7).

<sup>4</sup> *confecto praelio cum superior fuisset* (JUSTIN., XXIII, 3, 7).

<sup>5</sup> *nostro magis milite suas auxit vires, quam suis viribus nos defendit*, disent leurs ambassadeurs dans Tite-Live (XXIII, 42).

<sup>6</sup> ZONARAS, p. 49, 12.

Nicomachos eut beau revenir en toute hâte ; il trouva la ville perdue, les routes occupées par l'ennemi, et il perdit beaucoup de monde pour s'ouvrir un chemin vers Tarente<sup>1</sup>. Après cela, Caulonia fut prise aussi et ravagée par les Campaniens qui se trouvaient dans l'armée consulaire<sup>2</sup>. Locres se rangea du parti des Romains. L'année suivante (276), le consul Q. Fabius Maximus Gurgus continua la guerre contre les Samnites, Lucaniens, Brettians ; ses opérations s'étendirent jusqu'à Leucade. Plus que son triomphe, le cri de détresse poussé vers Pyrrhos témoigne de ses succès : c'est à peine si l'on pouvait encore tenir dans les villes contre les ennemis ; le plat pays était tout entier en leur pouvoir, ou serait forcé de se rendre s'il ne venait point de secours<sup>3</sup>.

L'Italie était, autant dire, perdue quand Pyrrhos quitta la Sicile. En s'en allant, il emportait comme d'un pays ennemi un immense butin ; 110 vaisseaux de guerre escortaient une flotte de transport beaucoup plus nombreuse<sup>4</sup>, mais l'équipage avait été recruté de force en Sicile ; il savait que, s'il arrivait à Tarente, il était destiné à ne jamais revenir au pays. C'est à une telle marine que le roi était obligé de se confier ; la traversée était difficile, car ni Locres ni Rhégion n'ouvraient leur port au débarquement, et il fallait se hâter, car une flotte punique croisait devant le détroit. Pyrrhos n'échappa point à celle-ci, et les Carthaginois remportèrent une facile victoire ; 70 vaisseaux, dit-on, furent coulés à fond, 12 seulement échappèrent sans avarie<sup>5</sup>. Et voici qu'un nouveau danger attendait le vaincu ; 10.000 Mamertins étaient passés de Sicile sur l'autre rive et avaient occupé les gorges que traversait la route. Un terrible combat s'engagea en ce lieu ; pendant que l'avant-garde, sous la conduite du roi, s'ouvrait un passage avec effort, l'arrière-garde était attaquée : toute la colonne fut mise en désordre ; deux éléphants furent tués, le roi lui-même blessé à la tête ; les vieux soudards de Messana n'en attaquèrent qu'avec plus d'audace, jusqu'au moment où le roi, le visage plein de sang et lançant des regards effrayants, fondit enfin de nouveau sur l'ennemi et, de la terrible force de son bras, fendit par le milieu du corps le gigantesque chef des ennemis. Alors seulement ceux-ci quittèrent la place<sup>6</sup>.

11 se dirigea sur Locres, qui lui ouvrit ses portes ; une attaque rapide sur Rhégion fut repoussée avec pertes. Il revint à Locres ; c'est alors seulement que des amendes et des exécutions châtièrent les partisans de Rome<sup>7</sup>. La malheureuse bataille du détroit devait avoir fait sombrer la meilleure partie de sa caisse militaire ; le manque d'argent le mettait dans le plus cruel embarras, et les alliés refusaient de lui payer un surplus de contributions ; c'est alors que quelques amis<sup>8</sup> lui conseillèrent de piller les trésors sacrés du temple de Perséphone. Mais les dieux irrités, dit-on, détruisirent dans une violente tempête

---

<sup>1</sup> ZONARAS. Frontin (III, 6, 4) dit : *adsumpta in praesidium Lucanorum manus*, sans faire mention de Nicomachos. La citadelle de Croton est *inexpugnabilis* (TITE-LIVE, XXIV, 3).

<sup>2</sup> PAUSANIAS, VI, 3, 5.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 23. JUSTIN., XXIII, 3.

<sup>4</sup> Appien (*Samn.*, 12) dit : *ἐπανήλθεν ἔτει τρίτω*, par conséquent après l'été de 276 : ce pouvait être vers la fin de cette même année.

<sup>5</sup> Appien (*ibid.*) exagère probablement : dans Plutarque, le roi paraît avoir avec lui lors du débarquement 20.000 hommes de pied et 3.000 cavaliers ; mais ceci ne doit pas être plus exact.

<sup>6</sup> PLUTARQUE, *Pyrrhos*, 24.

<sup>7</sup> ZONARAS, VIII, 6.

<sup>8</sup> Denys donne leurs noms : Euégoros fils de Théodoros, Balacros fils de Nicandros, Dinarchos fils de Nicias (XIX, 11).

la flotte qui emportait à Tarente le produit du vol, et repoussèrent les navires, avec les ex-votos et les richesses de la déesse, jusqu'au rivage et dans le port de Locres. Pyrrhos lui-même, troublé, de ce miracle, aurait rendu les dépouilles et tenté d'apaiser la déesse par des sacrifices solennels, et, comme ils n'étaient pas favorables, il en aurait été encore plus saisi et aurait fait exécuter ses mauvais conseillers<sup>1</sup> ; mais le courroux de la ténébreuse déesse avait continué depuis lors à peser sur lui : son bonheur l'avait ;quitté. On assure que Pyrrhos lui-même l'avait senti et qu'il le disait dans ses *Mémoires*<sup>2</sup>.

Pyrrhos avec son armée — 20.000 fantassins, dit-on, et 300 cavaliers — parvint sans encombre à Tarente, par voie de terre, ce qu'il semble ; le parti épirote put encore une fois lever la tête dans les villes du Brettium et de la Lucanie ; en route, l'armée put être renforcée de nouvelles recrues ; à Tarente même, les hommes les plus robustes furent enrôlés pour le service. Pyrrhos put, au printemps suivant, conduire à l'ennemi un nombre d'hommes suffisant, mais, au lieu de ses vétérans épirotes, il avait des troupes de formation récente pour la plupart, *Greco vagabonds et Barbares* qui, eussent-ils été braves, n'étaient ni exercés ni sûrs.

Et pourtant, la terreur précéda comme auparavant son nom ; on fut troublé à Rome du nouveau danger qui menaçait. Une peste avait, l'année précédente (276), sévi avec violence à Rome et sur le territoire romain<sup>3</sup> ; de mauvais présages serraient les cœurs ; un ouragan avait précipité la statue de Jupiter du haut du Capitole ; comme on ne trouva la tête nulle part, cela parut présager la ruine de la ville, jusqu'au moment où l'art des haruspices désigna dans le Tibre la place où on la trouva<sup>4</sup>. Et pourtant l'effroi paralysait le peuple ; quand le nouveau consul, M'. Curius Dentatus, qui en 290 avait glorieusement terminé la guerre du Samnium, commença précipitamment les, levées, les hommes appelés ne se présentèrent point : aussitôt on mit à l'encan les biens du premier récalcitrant ; il implora vainement le secours des tribuns ; le consul le vendit, lui et ses biens ; ce fut le premier exemple de cette sorte<sup>5</sup>. La levée réussit par ce moyen ; Lentulus alla couvrir la Lucanie, pendant que Curius s'établissait solidement dans le Samnium.

Pyrrhos devait tenter de porter autant que possible la guerre au nord de l'Italie, pour soulager ses anciens alliés, surtout les Samnites ; quelques bataillons de Samnites s'étaient bien joints à lui, mais leur courage était brisé, leur confiance perdue ; et pourtant le roi devait faire tous ses efforts pour les sauver. Il divisa donc ses troupes ; pendant qu'une armée s'avançait en Lucanie, pour occuper le consul Lentulus, il conduisit lui-même ses principales forces contre Curius. Le consul s'était retranché sur les hauteurs qui avoisinent Bénévent. Il cherchait à éviter une bataille avec les forces supérieures des ennemis<sup>6</sup> : les auspices n'étaient pas favorables ; il attendait l'arrivée de son collègue de Lucanie. Pour la même raison, Pyrrhos se hâta de frapper le coup décisif ; il fut décidé que,

---

<sup>1</sup> L'histoire est souvent racontée et rappelée par voie d'allusion dans Denys, Appien, Dion Cassius, Suidas (s. v. *δεισιδιμονία* d'après Appien), Tite-Live (XXIX, 8. 18) etc.

<sup>2</sup> DION., XIX, 11. Denys s'en réfère également à Proxénos. Il est permis de douter cependant que cette espèce de *deisidæmonie* ait été dans le caractère de Pyrrhos.

<sup>3</sup> OROSE, IV, 2. AUGUSTIN., *De Civ. Dei*, III, 17.

<sup>4</sup> TITE-LIVE, *Épit.* XIV. CICÉRON, *De Divin.* I, 10.

<sup>5</sup> VAL. MAXIME, IV, 3, 4. TITE-LIVE, *Épit.* XIV.

<sup>6</sup> Denys dit : trois fois autant de troupes ; Orose va jusqu'à 80.000 fantassins et 6.000 cavaliers.

pendant la nuit, un corps de troupes d'élite devait tourner le camp ennemi pour gagner les hauteurs qui le dominaient. Un rêve, dit-on, effraya le roi ; il voulut renoncer à cette difficile manœuvre, différer la bataille ; mais l'avis de ses familiers et l'arrivée prochaine de Lentulus fit décider la bataille. Dans les ténèbres de la nuit, les meilleures troupes et les éléphants les plus vigoureux se mirent en marche pour gagner ces hauteurs. C'était un long trajet à faire dans des bois sans chemin ; on dut chercher le sentier à l'aide de torches ; le temps et la distance avaient été mal calculés ; les torches ne suffirent point ; on s'égara ; il faisait jour déjà quand on atteignit les hauteurs en question. Le camp romain vit avec consternation les corps d'armée ennemis au-dessus et au-dessous de lui ; tout fut en tumulte ; mais les présages étaient favorables, une bataille inévitable. Curius marcha donc à l'ennemi, qui était paralysé par la fatigue et le désordre, suites nécessaires d'une telle marche de nuit ; en peu de temps, les premiers rangs et bientôt le corps tout entier furent culbutés ; un grand nombre de soldats furent tués, une couple d'éléphants enlevés à l'ennemi. La victoire avait fait descendre le consul, dans la plaine dite d'Arusia ; alors Pyrrhos fit avancer les troupes restées en arrière ; il s'agissait de décider du sort de la journée. D'un côté, les Romains furent vainqueurs et enfoncèrent l'ennemi ; sur l'autre aile, ils furent refoulés jusqu'à leur camp, surtout par les éléphants qu'on avait lancés en avant, mais là, ces derniers furent accueillis par les troupes qu'on avait laissées pour défendre le camp ; elles lancèrent contre eux des traits enflammés, les refoulèrent, et firent tant que ces animaux, rebroussant chemin, épouvantés et furieux, se ruèrent au travers de leur propre armée, répandant partout le désordre sur leur chemin<sup>1</sup>. La défaite fut décisive et complète. Le camp du roi fut enlevé, deux éléphants tués, huit cernés dans un terrain fermé et livrés par leurs guides indiens ; ils firent l'ornement le plus admiré du triomphe qui signala la rentrée de Curius à Rome, en février 274.

L'armée de Pyrrhos était si complètement défaite que quelques cavaliers seulement accompagnèrent sa fuite vers Tarente. Il était évident que les troupes envoyées en Lucanie ne pourraient plus tenir campagne ; du reste, on avait besoin de couvrir Tarente, en prévision d'une attaque immédiate de la part des Romains.

Le premier péril était conjuré ; mais ensuite ? Pyrrhos allait-il continuer la guerre ? Avec les ressources qui lui restaient, cela ne paraissait pas possible. Devait-il, comme il avait fait l'année précédente pour la Sicile, abandonner aussi maintenant l'Italie, et, sans gloire, sans butin, comme un fugitif, rentrer en Épire ? Avec quelles espérances il était parti ! Comme il avait été près, à la tête de la confédération des Hellènes de Sicile et d'Italie, de réaliser les anciens plans d'Agathocle, de Denys, d'Alcibiade, grâce auxquels une nouvelle splendeur aurait commencé pour la Grèce ! Ces espérances s'étaient évanouies avec la perte de la Sicile ; s'il quittait maintenant l'Italie elle-même, alors l'Italie grecque, il devait le comprendre, était perdue aussi et non pour lui seulement ; elle revenait inévitablement, comme une proie assurée, à l'orgueilleuse Rome, et la Sicile serait sa plus prochaine conquête. Comment la mer pourrait-elle ensuite être pour elle une borne ? et dans la patrie de la race grecque, dans l'Orient hellénisé,

---

<sup>1</sup> DION., XIX, 12. 13. 14. PLUTARQUE. OROS. LIV., *Épit.* XIV. FLORUS, I, 18. FRONTIN., II, 2, 1. Florus et Zonaras (p. 50) rapportent une histoire merveilleuse d'un jeune éléphant blessé dont les cris font accourir la mère et donnent le signal de la débandade. Le jeune éléphant devait avoir au moins 30 ans, car les éléphants ne font point de petits en captivité.

il n'était pas de puissance qui pût s'opposer aux vainqueurs des Gaulois et des Samnites. Véritablement, Pyrrhos pressentit les voies obscures de l'avenir quand il envoya près d'Antigone en Macédoine, près d'Antiochos en Asie, près d'autres princes d'Orient<sup>1</sup>, demander de l'argent et des troupes pour continuer la guerre. Déjà le bruit courait que des armées macédoniennes, asiatiques, allaient venir au secours de la Grèce italienne, et les consuls n'osèrent pas s'avancer vers le sud. Lentulus, lui aussi, marcha contre les Samnites pour mériter le triomphe en les combattant, mais sans obtenir d'avantage décisif.

Mais les rois éloignés n'écoutèrent pas le cri de détresse. Antigone avait la Macédoine à organiser et à protéger contre les Galates ; toute l'Asie-Mineure tremblait devant ces bandits, ou se déchirait dans les luttes sans cesse renouvelées des dynastes ; la Syrie se sentait paralysée par l'artificieuse politique des Lagides, qui étendait ses empiétements ; la Grèce était un mélange confus d'impuissance, de discorde et de haine. Le même émiettement insensé, le même égoïsme, le même aveuglement qui avait amené successivement la ruine des États libres de la Grèce et compromis radicalement le résultat des merveilleuses victoires d'Alexandre, avait passé maintenant chez les Épigones de son empire, chez les États hellénistiques. Pendant que la race grecque se déchirait dans des désordres sans fin, se laissait enlever ses meilleures forces pour helléniser l'Asie, et que l'énergie hellénistique de l'Orient s'affaiblissait d'autant plus qu'elle devait embrasser un espace plus illimité, dans le même temps, cette puissance de Rome se resserre de plus en plus solidement en une centralisation plus étroite, poursuivant ses progrès avec une formidable et irrésistible lenteur. Le roi d'Épire l'a vue combattre ; il comprend que les villes grecques d'Italie sont le boulevard de l'Orient, mais on ne l'écoute pas.

Le retour de Pyrrhos quittant l'Italie passe pour avoir été une fuite peu glorieuse ; après avoir reçu les messages des rois, où on lui refusait les secours demandés, il aurait donné lecture des lettres aux notables épirotes et tarentins, comme si elles contenaient des promesses de secours, et, la nuit suivante, il aurait mis à la voile<sup>2</sup>. Il ramenait avec lui 8.000 fantassins et 500 cavaliers ; il laissa à Tarente une garnison sous les ordres de Milon, et même son fils Hélénos<sup>3</sup>. Cela ne ressemble pas à une fuite : mais il ne lui restait plus qu'à garantir de son mieux le dernier point qu'on pût conserver encore sur la côte italique et à rentrer en hâte dans ses foyers, pour regagner dans de nouvelles luttes quelque puissance, des ressources, la possibilité d'une nouvelle campagne en Italie. Nous verrons comment il conquiert la Macédoine aussitôt après son arrivée ; puis il passa rapidement dans le Péloponnèse. C'est là que la mort le surprit (272). Son successeur Alexandre tourna bien ses regards vers l'Italie, vers la Sicile ; mais, de ce côté, la situation se trouva en trop peu de temps radicalement transformée.

---

<sup>1</sup> JUSTIN., XXV. 3. Pausanias (I, 13) est plus précis. A coup sûr, Pyrrhos a dû envoyer aussi à la cour d'Alexandrie.

<sup>2</sup> C'est ce que disent Pausanias et Justin (*loc. cit.*).

<sup>3</sup> JUSTIN., XXV, 3, 4. On peut placer la date du retour au commencement de l'année 274 (ἑξαετὴ χρόνον ἀναλώσας, dit Plutarque [*Pyrrhos*, 26], et non pas πέμπτω ἔτει τὴν Ἰταλίαν λιπών, *quinto demum anno*, comme le veulent Zonaras [p. 50, 20] et Orose [IV, 2]). Sept années après que les premiers éléphants furent venus en Italie, dit Pline (VIII, 6), le triomphe amena à Rome les premiers qu'on y ait vus : il s'agit du triomphe de M'. Curius Dentatus au commencement de 274 (*Fast. Capitol.*). La remarque de Pline (XI, 37 § 71) : *post centesimam vicesimam sextum Olympiadem, cum rex Pyrrhos ex Italia discessisset*, ne donne point d'indication précise.



Rome, après une lutte de neuf ans, soutenue avec les plus grands efforts, s'accorda un repos d'une année ; en 273, elle s'arma pour entamer une lutte enfin décisive contre les malheureux alliés du roi d'Épire. Une colonie établie à Posidonia assura l'entrée du pays lucanien<sup>1</sup> ; on remporta des victoires sur les Lucaniens, Samnites et Brettians ; il n'était plus besoin, semblait-il, que d'un dernier effort, et ils allaient être sujets de Rome. Tarente aussi en était au même point : on trouvait que Milon gouvernait trop durement ; une conspiration éclata contre le commandant épirote, et on l'attaqua sous la conduite de Nicon ; mais les conjurés furent battus. Ils se jetèrent dans une forte position sur le territoire tarentin, envoyèrent des ambassadeurs à Rome, conclurent la paix pour leur propre compte. Rome put voir que Tarente était mûre pour la conquête.

L'an 272, la grande année des solutions définitives, arriva. Au moment où Pyrrhos avait conquis la Macédoine : sans avoir entrepris encore sa campagne malheureuse dans le Péloponnèse. on élut à Rome pour consuls deux consulaires qui avaient célébré vingt ans auparavant le triomphe le plus éclatant sur les Samnites<sup>2</sup>, L. Papirius Cursor et Sp. Carvilius Maximus ; on appréhendait probablement le retour de Pyrrhos et on désirait vivement un résultat prompt et décisif<sup>3</sup>.

Papirius était déjà en marche vers Tarente quand la nouvelle de la mort de Pyrrhos y parvint. On redoutait les Romains ; on haïssait les Épirotes ; on s'adressa secrètement aux généraux carthaginois qui étaient en Sicile. Pour la politique carthaginoise, c'eût été un avantage sans pareil que de prendre pied à Tarente et d'avoir là, sur la côte d'Italie, une place forte comme elle en avait une en Sicile à Lilybée. Une flotte punique parut dans le port, pendant que Papirius campait devant la ville. Milon se trouvait entre les deux, trahi par ceux-là même dont il était l'unique appui. Aussi les trahit-il à son tour. Il persuada aux habitants que Papirius, pour ne pas laisser tomber la ville entre les mains des Barbares, inclinait à accorder une paix tolérable ; il négocia, se réserva libre retraite avec ses soldats et sa caisse, livra ensuite la citadelle au consul, et abandonna la ville à son bon plaisir. Les murs furent détruits, les vaisseaux et les magasins d'armes livrés ; le triomphe de Papirius fut orné de statues, de tableaux, d'objets précieux de style hellénique<sup>4</sup>. La paix et la liberté furent garanties à la ville, mais une liberté accompagnée d'un tribut annuel et d'une forte garnison romaine dans la citadelle<sup>5</sup>.

De tous les ennemis qu'avait Rome au sud de l'Italie, il n'y avait plus debout que la légion révoltée dans Rhégion ; elle avait fait alliance avec les Mamertins de Messana, et elle avait même pris d'assaut et saccagé Crotone. Enfin, en 270, le consul Genucius entreprit le siège de la ville. Une guerre en Sicile enleva à Rhégion le secours des Mamertins<sup>6</sup> ; après un long siège, elle fut emportée au

---

<sup>1</sup> TITE-LIVE, *Épit.* XIV. VELL., 1,14.

<sup>2</sup> TITE-LIVE, X, 46. XXIV, 9.

<sup>3</sup> C'est une bévue que commet Justin (XXV, 3) quand il dit que Pyrrhos, après sa victoire sur la Macédoine, rappela ses généraux de Tarente ; mais son fils Hélénos revint en effet avant cette date.

<sup>4</sup> FLORUS, I, 18. Cf. FEST. s. v. *pieta*.

<sup>5</sup> ZONARAS. LIV., *Épit.* XV. POLYBE, II, 24.

<sup>6</sup> Ceci résulte clairement d'un passage de Polybe (I, 8, 2), et il ne faut pas rapporter l'assertion embrouillée de Zonaras : *τούς Μαμερτινούς... ὁμολογία (οἱ Ῥωμαῖοι) προσεδήσαντο*, à un traité entre Rome et les Mamertins, traité qui doit plutôt avoir été conclu entre Rome et Hiéron (voyez ci-après).



milieu d'un carnage terrible ; le reste de ce qui jadis avait été la légion romaine fut mené enchaîné à Rome et condamné à mort par le vote unanime des tribus : ils étaient en tout cinquante, qui furent battus de verges et décapités le même jour<sup>1</sup>. Quant à Rhégion, elle fut rendue aux anciens habitants de race hellénique, à ceux du moins qu'on put encore réunir après le coup qui les avait dispersés.

A la fin de 270, Rome avait achevé la soumission de l'Italie. Carthage n'en avait pu faire autant en Sicile ; le noble Hiéron s'était emparé du pouvoir à Syracuse. Il lutta non sans succès contre les Mamertins, envoya aux Romains qui assiégeaient Rhégion des troupes auxiliaires et des vivres. De nouvelles et terribles luttes se préparaient. La grande faute politique de Carthage, c'était de n'avoir pas empêché la chute de Tarente ; les traités subsistants interdisaient aussi peu son immixtion dans les affaires italiennes que celle de Rome en Sicile. Mais le général carthaginois avait paru dans le port de Tarente sous sa propre responsabilité : lorsque plus tard Rome s'en plaignit sérieusement à Carthage, le Sénat punique se justifia en protestant par serment que cela s'était fait à son insu<sup>2</sup>. Six ans étaient à peine écoulés que Rome attaquait les Carthaginois en Sicile.

C'est ainsi que la guerre avec Pyrrhos fit entrer Rome dans la sphère des grandes relations politiques qui, liées au nom des Carthaginois et de l'hellénisme, s'étendaient depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'au Gange. Un an après que Pyrrhos eut quitté l'Italie, l'année même où il faisait la conquête de la Macédoine, Ptolémée II envoya d'Égypte à Rome des députés chargés de proposer de sa part amitié et alliance, et Rome répondit à cette avance significative par la plus haute distinction qu'elle ait jamais accordée à un prince étranger : parmi ses trois ambassadeurs était le prince du Sénat, Q. Fabius Gurgus. Les ambassadeurs furent reçus avec éclat. Le roi leur fit offrir, à la mode grecque, des couronnes d'or : ceux-ci, pour s'approprier le présage<sup>3</sup> et faire honneur au roi, acceptèrent les présents, mais ils placèrent ensuite les couronnes sur la tête de ses statues ; quant aux autres cadeaux honorifiques qui ne pouvaient être refusés de la sorte, ils les donnèrent au Trésor, une fois de retour, avant même de faire leur rapport sur l'ambassade ; mais le Sénat les leur laissa chez eux à titre de souvenir honorable. Ainsi fut inaugurée une alliance qui devait prouver, par sa durée de deux siècles, qu'elle était bien appropriée à la situation.

Il se fit une seconde alliance qui n'était pas moins importante. Déjà les Romains avaient occupé Brundisium, lieu où l'on s'embarquait pour Apollonie. Cette vieille ville hellénique, florissante par son commerce, renommée de bonne heure et plus tard encore pour sa constitution sagement ordonnée<sup>4</sup>, envoya en 270 une ambassade à Rome ; dans quel dessein, on ne nous le dit pas, mais on devine

---

<sup>1</sup> NIEBUHR (p. 634) place la prise de Rhégion en 269, et, en effet, on trouve dans Denys (XX, 7) Γάϊος Γενύκιος, tandis que le consul de l'année adoptée ci-dessus est L. Genucius. Mais Orose dit en termes exprès que la prise de Rhégion eut lieu *sequenti anno* après celle de Tarente, et son dire est confirmé par les événements de Sicile (voyez ci-après).

<sup>2</sup> OROSE, IV, 5. Au chapitre 3, Orose prétend que les deux peuples en sont venus aux mains devant Tarente, ce qui n'est guère croyable.

<sup>3</sup> D'après Justin (XVIII, 2, 9), passage où, au lieu de *hominis causa*, corrigé par NIEBUHR en *honoris causa*, on lit aujourd'hui *ominis causa*. Le même fait se trouve mentionné dans Dion Cassius (*Fr. Ursin.* 147), Tite-Live (*Épit.* XIV) et Valère-Maxime (IV, 3) : Eutrope (II, 15) y ajoute l'indication des consuls de 273.

<sup>4</sup> Strabon l'appelle encore πόλις εὐνομοῦστος. Cf. ARISTOT., *Polit.* IV, 4, 3. On y faisait, comme à Sparte, des ξενηλασίαι (*ÆLIAN.*, *Var. Hist.*, XIII, 16).

encore la nature des dangers qui la menaçaient<sup>1</sup>. Le roi des Dardaniens, Monounios, avait depuis une dizaine d'années, à la faveur des troubles occasionnés par les invasions gauloises, étendu de plus en plus sa puissance ; déjà Dyrrhachion était sous sa domination ; en ce moment même, il se pouvait qu'il fit la guerre à Alexandre d'Épire ; à supposer que celui-ci fût victorieux, Apollonie n'en était peut-être pas moins menacée. L'ambassade des Apolloniates a laissé sa trace dans l'histoire, à cause d'un incident survenu à cette occasion. Des Romains de distinction ayant insulté grossièrement les ambassadeurs, le Sénat leur livra les coupables ; mais les Apolloniates les relâchèrent sans les punir<sup>2</sup>. On peut conclure de cet accueil fait à l'ambassade qu'Apollonie n'était pas en guerre avec Alexandre, sans quoi la mission aurait été populaire ; il est probable, au contraire, que la ville passait pour être attachée par des intérêts communs à la cause de l'Épire. Mais l'importance de relations amicales avec une ville comme Apollonie ne pouvait échapper à la sagacité du Sénat ; les égards qu'il montra pour les ambassadeurs et la façon dont il leur fit rendre justice prouvent que les Pères Conscrits savaient en apprécier la valeur. Il y eut à coup sûr une alliance conclue alors entre Rome et Apollonie.

---

<sup>1</sup> Pour plus amples détails, voyez mon article *Das dardanische Fürstenthum* dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1836, n° 104. Le tétradrachme avec la légende **MONOYNIOY B ... ΛΕΩΣ** qui s'y trouve publié pour la première fois et qui ressemble pour la frappe aux monnaies d'Alexandre, une pièce unique, appartient, comme j'ai essayé de le démontrer, au même roi dont le nom figure également sur des monnaies de Dyrrhachion. C'est le roi que Trogue-Pompée (*Prol.* XXIV) appelle *Momus* ou *Nonius*, Tite-Live (XLIV, 30) *Honunus* (*Honuni Durdanorum principis filia*), et que Polybe (XXIX, 5, 7) mentionne dans la formule τὴν τοῦ Μενουνίου θογατέρα.

<sup>2</sup> Tite-Live (*Épit.* XV), après la paix conclue avec Tarente et le châtement de la légion campanienne à Rhégion, dit : *cum legatos Apolloniatium ad senatum missos quidam juvenes* etc.

## LIVRE DEUXIÈME.

### CHAPITRE PREMIER (262-247).

Le système des États de l'Occident. — Rome et Carthage. — Situation politique de la Sicile : Hiéron et les Mamertins. — La première guerre punique. — La politique orientale. — Guerres de l'Égypte dans le Sud. — Mort de Magas. — Antiochos II. — La guerre de la succession de Bithynie. — Antiochos en Thrace. — La deuxième guerre de Syrie ; Démétrios à Cyrène ; situation de la Grèce ; la liberté de l'Ionie ; la liberté à Mégalopolis, à Sicyone ; mort de Démétrios ; paix. — L'Orient séleucide ; l'empire d'Açoka ; l'Atropatène ; fondation des royaumes de Bactriane et de Parthie ; royaumes des satrapes.

En face du système des États de l'Orient, tel qu'il commence à s'établir à latin du temps des Diadoques, apparaît le système des États de l'Occident, qui en diffère singulièrement et dont cette différence même nous permet à présent de bien marquer le caractère.

Rappelons-nous, dans ses traits essentiels, la situation de l'Orient. Aussi loin que s'étendaient le monde grec et l'empire perse, le développement direct et naturel des peuples était épuisé ou interrompu lorsque les victoires d'Alexandre réunirent ces peuples sous un seul empire et, suivant l'expression d'un auteur ancien, les versèrent pêle-mêle dans une seule et même coupe. Il y eut alors comme une immense fermentation : en vit, au milieu de brusques et incessantes vicissitudes, tantôt l'un, tantôt l'autre des Diadoques tirer à lui un pays ou un autre, ou même des agrégats de pays, et les perdre tout aussi vite ; on vit s'annihiler les dernières forces que les États devaient à la nature, à la tradition ou à l'esprit national, et qui jusqu'alors avaient maintenu la vie dans leurs organes ; les derniers liens qui forment et consolident l'État naturel furent rompus : là où il en subsistait des restes plus vigoureux, dans les cités grecques, en Macédoine, en Épire, le changement n'en fut que plus rapide, la destruction plus radicale, et il en résulta finalement la destruction de tout droit historique, la ruine de tout ce qu'avait produit la Nature. C'était un vrai chaos, mais qui portait dans son sein les germes féconds d'un temps nouveau ; il fallait seulement trouver une forme qui pût débrouiller ce chaos et lui offrir en quelque sorte des centres de cristallisation.

Or c'est précisément, comme nous l'avons vu, ce que réalisa, au point de vue politique, cette formation des trois grandes puissances qui fut le premier résultat des luttes du temps des Diadoques. Ce n'étaient plus des formations dues au hasard, des agglomérations arbitraires ; c'étaient des États qui commençaient à prendre une forme et un caractère individuels, qui cherchaient à s'organiser d'après des principes politiques déterminés. Dès qu'ils se sentirent en possession de cette existence personnelle, les populations qui les séparaient les uns des autres eurent hâte de sortir aussi de leur chaos, de se rattacher à eux, ou, si elles s'en séparaient, d'arriver comme eux à une organisation qui leur fût propre. Que l'on considère la différence des États ainsi formés avec les États d'autrefois ; ils ne sont pas nés, comme ceux qui les ont précédés, du développement

spontané d'une force autochtone, comme la graine devient un arbre successivement orné de fleurs, de feuilles et de fruits, et n'est ce qu'elle doit être qu'après s'être ainsi développée et transformée peu à peu. Ce sont plutôt des édifices élevés sur un plan artificiel, charpentés avec les tronçons de ces arbres abattus, avec les débris et les fragments de ce monde d'autrefois maintenant détruit.

Ce sont des États faits de main d'homme : ceux qui les ont fondés connaissaient les moyens et les fins de l'œuvre, se rendaient compte de la position géographique du pays, des besoins et des forces de ses habitants, de leurs intérêts matériels et de leurs relations politiques ; en un mot, ils sont l'œuvre d'individus à l'œil clairvoyant et à la volonté énergique, ou, pour mieux dire, du besoin qu'a le monde transformé d'organismes politiques nouveaux, conformes aux données rationnelles. L'État n'est plus l'expression collective de la volonté nationale, mais un postulat qui cherche de plus en plus à se réaliser, un cadre qui cherche à embrasser un nombre incommensurable de rapports, une volonté qui tend à pénétrer des matières mortes et en quelque sorte inorganiques, pour se les assimiler autant que possible.

A ce monde s'oppose le monde occidental. Que de richesse et d'éclat avait eu jadis l'hellénisme en Sicile et en Italie ! presque en toute chose la Grande-Grèce avait devancé la métropole, mais aussi elle avait éprouvé avant elle ces conséquences de la vie hellénique, cette désagrégation de tout ce qui est fourni directement par la nature, ce pli rationaliste de l'intelligence, et elle avait eu l'occasion d'en faire l'expérience au milieu de mille circonstances heureuses ou malheureuses. Quoique le royaume d'Agathocle ne fût pas issu des victoires d'Alexandre, il avait les mêmes caractères que les royaumes éphémères des Diadoques, et, si peu que les cités italiennes eussent été atteintes par les secousses qui avaient ébranlé les républiques grecques, elles n'en étaient pas moins inconsistantes, ébranlées dans leurs fondements, n'ayant plus conscience de leur nécessité, de leur droit à l'existence, et ne se sentant plus ni énergie propre ni sécurité.

Les Grecs de Sicile et d'Italie avaient ce trait commun avec les Carthaginois et les Romains d'avoir gardé le souvenir de leurs origines historiques ; c'est en quoi ils diffèrent de beaucoup d'États de la Grèce et de la plupart des anciens États de l'Orient. Ce ne sont pas des produits autochtones ; le lien, qui les attache à ce sol, au monde environnant, se fait au jour le jour et règle leur conduite suivant l'idée variable qu'on s'en fait.

Je passe les degrés intermédiaires. Ces villes grecques dont nous avons parlé, malgré des mœurs et une civilisation communes, n'ont jamais pu fonder une communauté politique qui fût durable ; de même que la Grèce, leur mère-patrie, elles succombèrent parce qu'elles furent incapables de s'arracher à cette vie particulariste et comme sporadique où l'État était déjà détruit dans ses prémisses, et d'arriver à une organisation politique qui ne fût pas seulement affaire de théorie. Il n'en fut pas de même de Rome et de Carthage. Ces deux villes conservèrent avec autant de ténacité qu'aucune des villes helléniques leur constitution, mais elles ont su se développer sans interruption de vie et de progrès ; tout en se formant et se transformant sans cesse, elles gardent leur principe national, et c'est même au milieu de ces vicissitudes qu'elles en ont la vraie possession et la pleine conscience. Ce sont des organismes qui ont en eux-mêmes leur principe vital ; une sève vigoureuse les a fait croître lentement. Chez elles, l'État n'est pas une institution divine, comme dans l'ancien Orient ; il n'est

pas tout, il n'absorbe pas tout, comme dans les cités de la Grèce ; il est l'œuvre des hommes, dont il résume et sauvegarde les intérêts particuliers.

Mais la constitution des deux villes est bien différente. Rome est un État tout à fait agraire, et elle garde longtemps ce caractère primitif, précisément parce que toutes les formes de la vie publique ont de la souplesse et se prêtent à un développement continu. Longue et tenace est la lutte de la plèbe des paysans francs-tenanciers contre les privilèges des patriciens, en matière de droit public aussi bien qu'en ce qui concerne la jouissance des revenus et des biens de l'État, et la constitution de la république n'est que l'équilibre approximatif de toutes les obligations et de tous les droits individuels. On se représente volontiers ces Romains comme s'acheminant dès leurs premiers pas à la conquête du monde ; on voit dans leur politique un système suivi de mesures sages et prévoyantes qui tendent toutes au même but. Ce fut bien plutôt la nécessité de se conserver eux-mêmes qui les poussa à des guerres toujours renaissantes et de plus en plus violentes. Les Étrusques, les Gaulois, les Samnites, les menaçaient de ce joug qu'ils leur imposèrent. Tout s'agençait si fortement dans cet État qu'il ne pouvait frayer avec ses voisins qu'autant que le voisin prenait place ou était forcé de prendre place dans cet organisme de droits et de devoirs. Aussi longtemps qu'il n'entraît pas dans ce cercle régi par le droit, tant qu'il continuait à se mouvoir dans sa sphère propre, il ne pouvait assumer par voie contractuelle les obligations que Rome croyait nécessaires à sa sécurité. Ainsi se forma autour du droit de cité complet, celui des Quirites, une variété de droits qui allaient s'amoindriant de degré en degré et n'en étaient pas moins de vivantes ramifications de l'État.

Il en est tout autrement à Carthage. Par son origine comme par son développement ultérieur, c'est un état commerçant, et jamais peut-être la politique commerciale ne fut si exclusivement et dans des proportions si grandioses l'âme de la vie d'un État. Si le droit régnait à Rome, les intérêts matériels dominaient à Carthage : ils y réglaient la constitution, les traités de commerce et tous les actes de la vie politique. La riche civilisation des Sémites, qui en Orient était déjà depuis des siècles affaiblie et éteinte sous la pression des conquêtes étrangères, avait retrouvé à Carthage une vitalité nouvelle. Une industrie incroyablement avancée, un soin extrême et les méthodes les plus rationnelles appliquées à la culture du sol et à l'élevage des bestiaux, une activité répandue dans toutes les classes, un trafic considérable avec l'intérieur de l'Afrique comme avec les côtes occidentales de la Méditerranée et celles de ce côté-ci de l'Océan : telles étaient les bases matérielles de cet État. Il avait à sa tête une aristocratie de riches marchands qui appliquaient au gouvernement la politique bien comprise des intérêts matériels. Il s'agissait d'étendre le plus possible la sphère du commerce carthaginois, d'étouffer toute concurrence sérieuse, avant tout d'empêcher une puissance maritime et commerciale de se former dans les parages de l'Occident. Pour arriver à ces fins, l'État ne reculait ni devant les plus grands sacrifices matériels, ni devant les entreprises militaires les plus audacieuses ; il ne s'était pas arrêté avant d'avoir imposé aux autres colonies phéniciennes une alliance qui les mettait dans sa dépendance, avant d'avoir chassé entièrement de la mer les Phocéens, les Massaliotes, les Étrusques, ou de les avoir resserrés dans les limites étroites des côtes les plus voisines. Carthage avait ainsi conquis les positions commerciales les plus importantes, les Syrtes, Malte, les Baléares effilé d'Elbe, la pointe occidentale de la Sicile, et surtout la Sardaigne ; une puissance navale considérable lui assurait la domination de la mer : des guerres et des conquêtes nouvelles ne pouvaient

donc devenir nécessaires que si la politique commerciale de Carthage les exigeait impérieusement. On évitait aussi longtemps que possible la guerre, qui coûte cher et convient peu au caractère d'un État commerçant ; mais, dès qu'on en avait reconnu la nécessité, ce gouvernement réfléchi, pré voyant, calculateur, sacrifiait sans compter des sommes énormes, déployait dans la mise en œuvre de toutes les ressources matérielles une énergie, une circonspection, une persévérance dont nous ne trouvons d'exemple que dans la politique anglaise du XVIIIe siècle.

Nulle part ce caractère de la politique carthaginoise ne se montre plus clairement que dans ses rapports avec la Sicile. On peut assurer qu'elle n'intervint jamais dans l'île lorsque la race grecque y était affaiblie, mais qu'elle intervint toujours lorsqu'elle se relevait, et surtout lorsqu'elle menaçait de s'unifier. La nature des choses excluait le commerce carthaginois des parages orientaux et des ports de la Grèce : la possession des ports qui faisaient le commerce avec ces régions n'avait donc pour lui presque aucune importance ; aussi les Carthaginois n'avaient-ils pas intérêt à subjuguier l'île entière, sans compter qu'il leur était difficile, avec les seules ressources d'un État commerçant, de soumettre un peuple libre, très cultivé, et qui avait les passions politiques très vives. Il leur importait seulement d'empêcher l'union des divers États, union qui aurait provoqué une concurrence du commerce qui aurait créé une nouvelle puissance maritime dans les mers d'Occident. Mais cette politique devait prendre une tout autre tournure, depuis que les Romains subjuguèrent peu à peu les peuples de l'Italie et qu'ils avaient en leur pouvoir non seulement la côte du Latium, mais aussi celles de la Campanie et de l'Étrurie, avec leurs ports importants, leur commerce étendu, leurs produits aussi variés que recherchés. Depuis la troisième guerre du Samnium, et depuis que le sort réservé au reste de l'Italie n'était plus douteux, tous les efforts des Carthaginois tendaient visiblement à occuper aussi complètement que possible la Sicile et à la dominer d'abord au point de vue politique. Mais n'offrirent-ils pas aux Romains un éclatant appui dans la première année même de la guerre contre Pyrrhos ? C'est que Pyrrhos avait débuté par des succès inouïs : il venait réunir en un seul royaume tous les Grecs d'Italie ; la Sicile allait lui appartenir, et il se fonderait alors une puissante Union qui menacerait Carthage dans son commerce, dans sa domination sur mer et même dans ses possessions ; il fallait donc arrêter Pyrrhos en Italie et prêter aux Romains un concours efficace. Les Romains le refusèrent, et les Carthaginois n'en furent que plus empressés à s'emparer de la dernière ville de Sicile qu'ils n'eussent pas encore occupée ou dominée. Le sort de Syracuse était sur le point de se décider, quand, au moment où la résistance était à bout, Pyrrhos apparut. Soudain, tout fut changé : quand on vit les villes l'une après l'autre se donner à lui, les plus énergiques efforts être impuissants à arrêter sa marche victorieuse ; lorsque toute l'île, à l'exception de Lilybée, était déjà en sa puissance, alors — il est vrai qu'à ce moment les Romains avaient déjà entamé ses conquêtes en Italie — les Carthaginois lui offrirent la paix et proposèrent de renoncer à la condition de garder ce Gibraltar de la Sicile. Pyrrhos refusa : pour avoir voulu fonder une puissance maritime en Sicile et s'étendre jusqu'en Afrique, il vit bientôt sa conquête éphémère lui échapper.

Il n'était pas plus heureux en Italie, où la puissance romaine s'étendait déjà sur la moitié de la péninsule. Or, n'est-il pas inconcevable que Carthage ait laissé les Romains s'emparer de Tarente et de Rhégion ? N'est-il pas plus inconcevable encore qu'elle n'ait pas en même temps soumis la Sicile tout entière, qu'elle ait laissé Messana aux Mamertins, Syracuse à Hiéron ? Oui, tout cela est



inconcevable à qui ne se représente pas clairement les moyens et les fins de la politique carthaginoise. Carthage ne pouvait pas ignorer ce que lui ménageait la réunion de toute l'Italie sous la domination romaine, ni quel danger courait son commerce depuis que ces actives cités grecques de la côte étaient sous la protection des Romains, ni quelle rivalité menaçait sa puissance maritime, puisque la nécessité de protéger et le commerce de ces côtes et les côtes lointaines devait, dans un délai plus ou moins long, amener Rome à fonder une puissance maritime que des villes comme Tarente pouvaient sérieusement contribuer à établir. Elle savait aussi que sa flotte elle-même ne pouvait empêcher de passer d'Italie en Sicile : Pyrrhos venait de le lui apprendre. Mais la politique de Carthage, comme celle de tous les États commerçants, était plus positive que fière, plus tenace et plus persévérante que prompte à agir ; elle aimait mieux avoir l'air d'être dans son droit et de se défendre par nécessité qu'elle n'était disposée à prendre hardiment l'initiative : aussi fut-elle devancée par les événements. Lorsque Pyrrhos quitta la Sicile, Rome se vit de nouveau sérieusement menacée, et la politique carthaginoise pouvait se contenter de regagner l'île presque tout entière : Syracuse et les Mamertins, les petits États et leurs éternelles dissensions lui offraient des occasions sûres d'intervenir à son gré et toujours d'une façon décisive. Mais voici que les Romains triomphent à Bénévent et que Pyrrhos quitte l'Italie ; seulement ces mêmes Romains se reposent ensuite pendant toute l'année et laissent se passer une autre année sans inquiéter Tarente et les brigands de Rhégion : ne pouvait-on pas se tromper à Carthage sur les intentions de Rome ? On se rend encore très bien compte des opinions différentes qui étaient en présence dans le sénat de Carthage. En effet, quand en 272 Rome se tourna contre Tarente, la flotte que les Carthaginois avaient en Sicile se montra devant cette ville ; mais, les Romains s'en étant plaints plus tard, on répondit que le général avait entrepris cette expédition sans en avoir reçu l'ordre. Il fallait donc que la question eût été discutée tout au long dans le Sénat carthaginois, et ce général avait agi dans le sens de la minorité qui voulait que l'on garantisse aux Tarentins et aux brigands de Rhégion la même indépendance que Carthage laissait en Sicile à la ville de Syracuse et aux brigands (le Messana). Mais pourquoi cette opinion n'avait-elle pas prévalu ? C'est que la protection accordée à Tarente engageait forcément les Carthaginois dans une guerre qui eût attiré les Romains en Sicile, et Carthage ne voulait paraître à aucun prix avoir commencé les hostilités ; cette guerre ne devait être entreprise que si Rome essayait de fonder une puissance maritime, et alors en la ferait avec toute la vigueur possible. En ouvrant maintenant les hostilités contre Rome, Carthage serait obligée de combattre sur terre pour conserver Tarente, et les pertes incalculables, les sacrifices pécuniaires qu'une telle guerre faisait prévoir, ne semblaient pas en rapport avec les avantages qu'on en pouvait espérer. Il ne fallait pour le moment que s'assurer d'une prépondérance incontestée en Sicile ; enfin, on pouvait compter d'autant plus certainement sur une reprise des hostilités en Italie de la part du roi d'Épire que, de l'autre côté de la mer Ionienne, sa puissance prenait de jour en jour une extension plus grande. Du reste, on était généralement disposé à considérer le détroit de Sicile comme la limite naturelle entre les deux empires, et on pouvait bien, au moment même où l'on déclarait impossible de ne pas abandonner l'Italie aux Romains, se prononcer de la façon la plus décidée contre une intervention éventuelle de Rome dans les affaires de la Sicile<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> C'est de là que vient peut-être l'opinion de Philinos et des annalistes romains, à savoir

Mais quelle différence entre la situation des Romains en Italie et celle des Carthaginois en Sicile ! D'un côté, tous les peuples nouvellement soumis subissant les effets d'une centralisation rapide et énergique, des colonies romaines placées à tous les points stratégiques importants ; de l'autre, les possessions carthagoises voisines de deux petits États qui n'étaient aucunement disposés à subir l'influence punique. Tant que la légion révoltée put tenir à Rhégion, les Mamertins qui occupaient Messana furent ses alliés et imposèrent tribut à bon nombre des villes de la Sicile. Carthage ne tenta rien contre eux et ne protégea même pas ses propres possessions : elle jugeait sans doute qu'il était de son intérêt de laisser Syracuse s'épuiser dans sa lutte avec ces bandits. Syracuse était en proie à la discorde ; l'armée des mercenaires se révolta contre les citoyens, alla camper hors des murs, et choisit comme chefs Artémidore et Hiéron. Les auteurs anciens s'accordent tous à louer Hiéron : son intelligence, la noblesse de ses sentiments, l'énergie de sa volonté, l'estime dont il jouissait, tout l'appela à devenir le sauveur de Syracuse. Il quitta le camp et entra discrètement dans la ville ; il désarma les conjurés et fit preuve, en rétablissant l'ordre, de tant de modération et de largeur d'esprit, que les citoyens à leur tour le nommèrent unanimement leur général<sup>1</sup>. Pour apaiser les émeutes qui recommençaient dans la ville toutes les fois que les troupes s'en éloignaient, il s'allia avec Leptine, un des hommes les plus braves et les plus influents de Syracuse, et épousa sa fille, cette Philistis tant célébrée. N'ayant plus rien à craindre des bourgeois, il songea à se débarrasser de ces arrogants et intraitables mercenaires qui ne faisaient que causer à chaque instant des désordres : il les mena contre les Mamertins, et, formant l'arrière-garde avec les Syracusains qu'il avait armés à cet effet, il les laissa attaquer l'ennemi, qui les battit et les écrasa complètement. A son retour, il commença à recruter une nouvelle armée, tout en exerçant aux armes les citoyens. Nous avons déjà dit qu'il envoya des vivres et des troupes auxiliaires aux Romains, lorsque ceux-ci attaquèrent les rebelles de Rhégion : ce fut une première et très importante tentative pour se soustraire à la dépendance politique de Carthage. Pendant que les Romains assiégeaient Rhégion, comme les Mamertins, enhardis par l'extermination des mercenaires, recommençaient leurs incursions dans le pays des Syracusains et dans l'intérieur de l'île, Hiéron marcha brusquement contre Messana. Les Mamertins accoururent pour débloquer leur ville, mais Hiéron se jeta sur Mylæ, une place qu'ils occupaient sur la côte septentrionale, et la prit d'assaut<sup>2</sup>. Ce fut, à ce qu'il paraît, l'année suivante (270) qu'il se mit à attaquer les villes occupées par les Mamertins dans l'intérieur de l'île ; elles furent prises l'une après l'autre. Déjà l'occupation de Tauroménion, de Tyndaris et de Mylæ avait refoulé les adversaires dans l'extrémité orientale de l'île, quand une bataille livrée sur le Longanos, dans la plaine de Mylæ, trancha la question en faveur d'Hiéron : les chefs des Mamertins furent faits prisonniers et leur puissance brisée du même coup. Hiéron fut à son retour salué roi par les Syracusains et leurs alliés, qui lui payaient ainsi leur dette de reconnaissance<sup>3</sup>.

---

qu'un traité en forme avait interdit aux contractants de paraître en armes, les Romains en Sicile, les Carthaginois en Italie (POLYBE, III, 26).

<sup>1</sup> C'est à ces faits que doit se rapporter un passage de Pausanias (VI, 12), passage où manque, comme on le voit par le nom du vainqueur Idæos de Cyrène, le mot *ἐκτης*. C'est donc en Ol. CXXVI, 2, c'est-à-dire en 275/4, que commence le règne d'Hiéron.

<sup>2</sup> DIODORE, XXII, 13, 1.

<sup>3</sup> Telle est l'affirmation expresse de Polybe (I, 9, 8). Dans un autre endroit (VII, 8, 4), le même auteur dit que Hiéron régna 54 ans ; or il mourut dans l'automne de 216 ; c'est

C'est à ce moment critique que nos renseignements manquent de clarté ; il s'écoule ensuite cinq années sur lesquelles nous n'avons que peu d'indications suivies. Voici les faits principaux. Pourquoi Hiéron, au lieu de s'en retourner à Syracuse, n'essaya-t-il pas, après sa victoire, de prendre Messana ? La chose eût été d'autant plus naturelle, que les anciens habitants de la ville, expulsés par les Mamertins, n'a-raient pas peu contribué au succès de la journée de Mylæ. Si Hiéron ne le fit pas, ce fut sans doute à cause des Carthaginois, qui n'auraient pas pu laisser l'allié des Romains délivrer aussi Messana et étendre sa domination sur plus d'un tiers de l'île. Et d'ailleurs, son propre intérêt devait le dissuader d'une entreprise qui aurait pu fournir aux Romains, ses alliés, une occasion de s'immiscer dans les affaires de la Sicile : il perdait son indépendance s'il ne savait pas tourner à son profit la rivalité de Rome et de Carthage. Il jouait un jeu bien aventuré. Le plus simple eût été de faire alliance avec les Mamertins ; mais c'est ce que Carthage n'aurait pas laissé faire, ce que Rome n'aurait pas approuvé, ce que Syracuse n'aurait pas accepté sans répugnance ; d'ailleurs les Mamertins eux-mêmes, indécis sur ce qu'ils devaient faire, n'étaient divisés que sur la question de savoir s'ils allaient se jeter dans les bras de Rome ou de Carthage. En un mot, dans de telles circonstances, tous les partis imaginables aboutissaient à la guerre, sauf celui de ne rien faire ; et encore la temporisation elle-même ne pouvait que retarder, sans l'empêcher, l'explosion de cette lutte entre Rome et Carthage qui était devenue une inéluctable nécessité.

A Rome aussi bien qu'à Carthage, on voyait clairement ce qui devait arriver, et l'on fit de part et d'autre tous les préparatifs qu'il était possible de faire. Carthage renforça sa station maritime près de l'île Lipara et les contingents de son armée de terre dans ses possessions en Sicile ; pendant ce temps, Rome se hâtait d'achever la pacification de l'Italie et d'établir plusieurs colonies pour s'assurer de l'intérieur et des côtes de la péninsule. On procédait avec les plus grandes précautions, et chacun était attentif au moindre mouvement de l'autre.

Quelle fut l'occasion prochaine de la guerre, nous l'ignorons ; Polybe ne le dit pas, et ce que d'autres rapportent d'une nouvelle attaque d'Hiéron, qui aurait décidé les Mamertins à recevoir une garnison carthaginoise, ne peut pas être exact ainsi présenté<sup>1</sup>. Les Mamertins n'étaient déjà plus libres de prendre une décision ; leur sort dépendait des négociations entre Rome et Carthage, négociations qui, sans aucun doute, étaient alors conduites avec une grande activité. C'est maintenant que Rome se plaignait de cette apparition, antérieure de quelques années, d'une flotte carthaginoise devant Tarente. Le Sénat carthaginois affirma sous la foi du serment que le général avait agi sans ordre, et se plaignit à son tour de l'alliance des Romains avec Hiéron ; peut-être même demanda-t-il à Rome de rompre cette alliance, ce à quoi Rome ne pouvait

---

par conséquent dans l'automne de 270 qu'il revint de cette heureuse expédition. Le récit de Diodore, tel qu'on le trouve dans l'Extrait XXII, 43, 6, supprime cet intervalle : il assure que, aussitôt après la bataille, au moment où les Mamertins voulaient se rendre à Hiéron, le général carthaginois Hannibal était survenu et avait mis avec leur assentiment une garnison dans la ville. Mais on ne peut ajouter foi à cette assertion ; en ce cas, Rome n'aurait pas attendu six ans encore pour ouvrir les hostilités, et les Carthaginois se seraient si bien installés dans la ville qu'd n'aurait pas été si facile de les en déloger. HOLM (*Geschichte Siciliens*, II, p. 493) ne partage pas ce scrupule ; il croit qu'une garnison punique de 1.000 hommes a parfaitement pu rester à Messana à partir de 270/269 sans que les Romanis aient bougé.

<sup>1</sup> Cette indication se trouve dans Diodore, qui défigure notablement les faits (voyez ci-dessus) ; dans Dion Cassius (Zonaras) et autres.

naturellement pas consentir. C'est là que nous manque le fait décisif, qui n'a guère pu être autre chose qu'une démonstration hostile des Carthaginois contre Messana, suivie presque aussi nécessairement d'un mouvement menaçant d'Hiéron. Les Mamertins virent qu'ils succomberaient inévitablement à une attaque soit d'Hiéron, soit des Carthaginois. Ces derniers avaient bien un parti dans la ville, mais le plus grand nombre les craignait. On finit donc par s'adresser aux Romains ; on demanda des secours, et les consuls romains appuyèrent la requête.

Jamais le Sénat romain n'a tenu de séances plus mémorables. Sans doute, ces Mamertins étaient des brigands, tout aussi bien que les Campaniens de Rhégion qu'on venait de châtier si durement ; ils avaient même pris part aux violences et aux pillages de ces derniers. Accepter leurs propositions, c'était offenser brutalement Hiéron, cet allié qui avait prêté un si vaillant concours au siège de Rhégion ; mais d'autre part, les refuser, c'était jeter les Mamertins dans les bras des Carthaginois, c'était non seulement abandonner à ceux-ci la Sicile entière, mais encore leur livrer la position qui commandait le détroit et d'où l'on pouvait à chaque instant envahir l'Italie. On délibéra longtemps ; enfin le Sénat finit par rejeter la proposition des consuls. Les consuls la portèrent devant le peuple. Durement éprouvées par les guerres antérieures, dit Polybe, et sentant le besoin de tout faire pour se procurer plus de bien-être, persuadées d'ailleurs du profit que l'État aurait à cette guerre et comptant sur les avantages considérables et manifestes que chacun en particulier, au dire des consuls, devait en retirer, les tribus décidèrent d'envoyer les secours et chargèrent le consul Appius Claudius de se rendre à Messana. On a vu dans cette décision une honte éternelle pour Rome, un premier symptôme de corruption démocratique : ce fut un acte de nécessité politique, ce fut la plus grande, la plus audacieuse résolution que le peuple ait jamais prise.

Est-ce ce vote du peuple, ou l'approche d'Hiéron, ou l'appel du parti punique parmi les Mamertins, ou toutes ces raisons à la fois qui décidèrent le général carthaginois ? Toujours est-il qu'il entra à Messana et mit garnison dans la citadelle. Cela se passait vers le printemps de l'année 264. Hiéron, que cette décision des Romains avait écarté d'une façon si blessante, ne pouvait voir qu'avec plaisir l'arrivée des Carthaginois ; il conclut avec eux une alliance défensive contre les Romains. Il se passa du temps avant qu'on vit paraître les troupes romaines ; enfin le légat C. Claudius, envoyé par le consul avec quelques trirèmes et un petit nombre de troupes, arriva à Rhégion. La flotte carthaginoise l'empêcha de franchir le détroit ; il essaya d'entrer en pourparlers et vint en canot à Messana : Hannon le renvoya, mais ses communications n'en avaient pas moins mis les Mamertins en grand émoi. Il revint une seconde fois ; il prit la parole dans l'assemblée : il dit que les Romains voulaient délivrer la ville et n'avaient pas d'autre intention ; que la possession de Messana ne pouvait pas les tenter ; que lui-même s'en retournerait dès que les affaires de la ville seraient en règle, mais qu'il était obligé de demander l'éloignement des Carthaginois ; que si ces derniers se croyaient des droits si légitimes, ils n'avaient qu'à les soumettre à un tribunal d'arbitres. Il termina en promettant des secours aux Mamertins, et parce qu'ils étaient d'origine italienne, et parce qu'ils avaient imploré la protection de Rome.

Hannon était dans une situation difficile : c'étaient les Mamertins qui l'avaient appelé ; s'ils voulaient maintenant s'allier aux Romains, il ne pouvait les en empêcher que par un coup de force, et il se croyait obligé d'éviter à tout prix que les Carthaginois eussent l'air d'avoir violé la paix. Le légat tenta de nouveau de

passer avec ses trirèmes : le courant et la violence du vent poussèrent plusieurs embarcations du côté des vaisseaux carthaginois qui croisaient dans le détroit. Hannon renvoya intacts les bâtiments et les équipages, en rappelant les Romains au respect des traités. Le légat ne tint nul compte de cet avis : il fit moins d'attention encore au serment fait par Hannon de ne pas même permettre aux Romains de se laver les mains dans la mer. Cet essai infructueux n'avait fait qu'exciter l'impatience du légat ; il le renouvela, aborda sans empêchement et fut reçu avec enthousiasme par les Mamertins. Il les réunit en assemblée : **Inutile, dit-il, de recourir aux armes ; vous n'avez qu'à décider si vous voulez, oui ou non, garder les Carthaginois dans votre ville.** Hannon se crut obligé de descendre de la citadelle et de venir se justifier devant l'assemblée de s'être, comme on le lui reprochait, emparé par force de la ville. Après une vive altercation, C. Claudius ordonna de le saisir et, au milieu des cris d'approbation des Mamertins, il fit conduire en prison le général de Carthage. Hannon ne fut remis en liberté qu'après avoir donné l'ordre à la garnison carthaginoise d'évacuer la ville, et il s'en retourna dans sa patrie, où il expia sur la croix ses demi-mesures.

Aussitôt les forces carthagoises en Sicile reçurent l'ordre de marcher en avant. Hannon, fils d'Hannibal, partit de Lilybée, laissa dans le sud une forte garnison dans l'importante ville d'Agrigente, longea la côte septentrionale et se dirigea vers Messana : il établit son camp à Eunéis, pendant que la flotte jetait l'ancre près du cap Pélore. En même temps, Hiéron, qui venait de conclure une alliance formelle avec les Carthaginois, arrivait par le sud et allait camper de l'autre côté de la ville sur le mont Chalcidique. Messana était entièrement investie ; les vivres lui étaient coupés et elle avait à soutenir des attaques quotidiennes, car on devait désirer de la prendre avant l'arrivée de l'armée consulaire. Mais déjà Appius Claudius était à Rhégion ; il s'embarqua à la faveur de la nuit : son arrivée à Messana fut aussi heureuse qu'inattendue. Mais que faire ? des deux côtés de la ville étaient établis des camps solidement retranchés ; et à l'intérieur les vivres manquaient ; on était coupé de l'Italie, et l'ennemi était le maître sur terre et sur mer : le consul semblait être tombé dans le piège. Il fit d'abord savoir aux deux camps que Rome ne demandait que la cessation des hostilités contre les Mamertins. On repoussa ses propositions : il ne lui restait qu'à vaincre sans retard ; les ennemis n'avaient d'ailleurs pas encore opéré leur jonction. Il se jeta sur les Syracusains ; la lutte fut longue et opiniâtre, mais les Romains finirent par l'emporter et ils poursuivirent Hiéron jusqu'aux retranchements de son camp. Soupçonnant sans doute une trahison des Carthaginois, qui n'avaient pas empêché le consul de passer le détroit et n'avaient pas envoyé les secours que le roi attendait pendant la bataille, Hiéron évacua son camp, passa les montagnes et se retira à Syracuse. Cette fuite décida de tout. Le consul se garda de le poursuivre et se tourna dès le lendemain contre les Carthaginois<sup>1</sup>. Il essaya

---

<sup>1</sup> Naturellement, je ne me suis servi dans ce récit sommaire que de Polybe, qui avertit son lecteur de se défier aussi bien de Philinos que de la relation de Fabius. On peut, ce semble, reconnaître Fabius dans le récit de Dion Cassius et de Zonaras ; ici, par exemple, ils disent que les Carthaginois massacrèrent tous les Italiens de leur armée, ce qui eût été d'autant plus stupide que précisément ces **émigrés, appartenant pour la plupart à des peuples subjugués et détruits**, ne se battaient pas contre Rome simplement pour toucher une solde. Les divergences entre Diodore et Polybe tiennent probablement à ce que Diodore suit son compatriote Philinos d'Agrigente, qu'il cite du reste en un endroit (XXIII, 8, 1). NITZSCH (*Röm. Annalistik*, p. 279) signale plusieurs passages dans lesquels Polybe s'accorde avec Diodore, ce qui prouverait que Polybe s'est aussi servi de Philinos.

en vain de forcer leurs retranchements, mais, comme il se retirait et que les ennemis s'étaient risqués à le poursuivre, il se retourna, tomba sur eux, en tua un bon nombre et força les autres à s'enfuir dans leur camp.

Les Carthaginois paraissent avoir aussi abandonné leurs positions ; le consul dévasta les deux territoires ennemis. Il s'avança jusqu'à Égeste ; son intention ne pouvait être que de pousser à la défection les villes grecques soumises aux Carthaginois. Il envahit ensuite le territoire d'Hiéron : les villes demandèrent la paix l'une après l'autre ; déjà l'armée romaine campait devant les murs de Syracuse, et les deux nouveaux consuls arrivaient sans obstacle avec quatre légions (263). Hiéron se trouvait, au point de vue politique, dans une position fautive ; les circonstances lui avaient imposé l'alliance avec Carthage, et ses alliés ne le soutenaient pas ; quand leur flotte s'approcha, il était trop tard ; les Sicéliotes avaient perdu courage. Une plus longue résistance ne laissait pas entrevoir la moindre chance de succès ; au contraire, Hiéron pouvait espérer que les consuls lui accorderaient une paix acceptable, et parce qu'il avait été l'ami des Romains, et parce qu'il pouvait contribuer à l'entretien de leur armée, que les forces navales des Carthaginois rendaient extrêmement difficile. Il entra en pourparlers : les consuls demandèrent la reddition des prisonniers romains, une contribution de guerre, la cession des villes enlevées aux Mamertins ; c'est à ces conditions que la paix se conclut et que Hiéron devint l'allié des Romains.

Le cours ultérieur de la première guerre punique n'entre pas dans le cadre de notre récit. Carthage déploya dans la lutte toutes ses ressources matérielles ; Rome fit preuve de ressources morales encore plus grandes : la guerre se continua pendant vingt ans, avec les vicissitudes les plus variées et les plus étonnantes péripéties. Nous y reviendrons au moment où elle touchera à sa fin.

Après la guerre avec Pyrrhos, les Grecs d'Italie étaient devenus ou les sujets ou les alliés de Rome ; cette première guerre punique ruina les États grecs de la Sicile, à l'exception du petit territoire qui prospéra sous la puissance tutélaire d'Hiéron<sup>1</sup> et qui n'avait d'ailleurs d'autre importance politique que d'être utile à l'entretien des armées romaines.

Mais comment se comportèrent les puissances orientales pendant cette guerre mémorable ? La tradition nous fait ici entièrement défaut : nous ne trouvons rien qui nous indique que ces États aient eu des rapports avec l'Occident, ni qu'ils s'en soient souciés ; on pourrait croire qu'ils assistèrent au spectacle de ses démêlés avec l'indifférence la plus irréflectée. Mais c'est ce qui est impossible, pour peu que nos observations précédentes sur l'état politique de l'Orient aient quelque fondement. Sans parler de Timoléon, d'Alexandre le Molosse ou des corps expéditionnaires envoyés de Sparte, les événements du temps d'Agathocle, de Démétrios et de Pyrrhos, aussi bien que l'alliance de Ptolémée Philadelphie avec Rome, nous montrent clairement quels étaient les rapports de l'Orient et de l'Occident. Les intérêts des États grecs d'Occident étaient à coup sûr assez vivement défendus dans les différentes cours de l'Orient par les réfugiés politiques qui avaient quitté l'Italie devenue romaine ou la Sicile redevenue carthaginoise : qu'on se souvienne seulement de l'Italote Lycinos,

---

<sup>1</sup> Je ne rappellerai ici que les *leges Hieronicæ*, dont il est si souvent question dans les Verrines : on y reconnaît le soin et la circonspection avec laquelle le roi régla la législation sicilienne, particulièrement au point de vue des questions agraires. Cf. DIODORE, XIII, 33.



auquel Antigone, après sa victoire, confia le commandement dans Athènes en qualité de phourarque.

Mais parmi les puissances orientales, lesquelles allaient intervenir ? Le temps n'était plus où la ville de Corinthe pouvait secourir et sauver sa fille de Sicile, où, en luttant glorieusement contre les Carthaginois, elle aurait pu remplir ses devoirs de métropole et servir en même temps les intérêts de son commerce. Sparte, toujours disposée autrefois à envoyer à la Sicile et à l'Italie des chefs et des soldats, était elle-même soumise aux épreuves les plus diverses dans le Péloponnèse, et cela juste au temps où son intervention eût peut-être été décisive (270-263). Que si, dix ans plus tard, un Spartiate commande dans l'armée des mercenaires grecs au service de Carthage, Sparte n'y est pour rien. C'est le fils de Pyrrhos, Alexandre, qui aurait eu les raisons les plus pressantes de prendre part aux événements de l'Occident ; à défaut d'autres preuves, l'alliance de famille conclue plus tard avec Hiéron<sup>1</sup> nous montre que ses regards étaient toujours fixés sur ces contrées où il avait fait ses premières armes sous les yeux de son père ; mais il fut empêché de rien entreprendre par les affaires de son propre pays, d'abord par sa lutte contre les Dardaniens, ensuite par les vicissitudes de la guerre de Chrémonide, qui paraissait d'abord lui assurer la possession de la Macédoine, mais qui finit par mutiler son royaume et le réduire à un rôle presque insignifiant.

L'Égypte était la seule puissance capable d'intervenir d'une façon décisive dans cette lutte pour la possession de la Sicile. Les intérêts de l'Égypte demandaient la plus grande extension possible du commerce, le plus grand développement possible de sa marine, qu'elle avait besoin de rendre supérieure à toute autre ; à l'un et l'autre point de vue, l'État carthaginois était pour elle un obstacle d'autant plus gênant que, si les villes phéniciennes sous la domination de l'Égypte prenaient de nouveau part, comme on peut le supposer, au commerce du Sud, on pouvait aussi prévoir qu'elles renoueraient leurs anciennes relations avec les contrées lointaines de l'Occident. Le mariage de la sœur de Magas avec Agathocle de Syracuse nous prouve que déjà le premier Lagide comprenait de quelle importance était pour Alexandrie et Cyrène le commerce avec Syracuse, et néanmoins l'Égypte ne pouvait avoir intérêt à favoriser la formation d'une puissance italo-sicilienne de race grecque, d'une puissance indépendante qui aurait tout au plus refoulé les Carthaginois pour s'agrandir à leurs dépens. Ptolémée agit donc avec une parfaite clairvoyance, quand, après la retraite de Pyrrhos, il conclut avec Rome une alliance qui naturellement ouvrait les ports de l'Italie au commerce égyptien, dont Puteoli semble avoir été de bonne heure la station principale. La concurrence de l'industrie italienne était d'autant moins à redouter que presque toutes les cités grecques, autrefois si actives, avaient été ruinées par les guerres des dernières années ; en revanche, les matières premières fournies par l'Italie devaient être d'une importance extrême pour la fabrication égyptienne, la laine surtout, car en Égypte, à ce qu'il semble, la

---

<sup>1</sup> Les expressions dont se sert Polybe (VII, 4, 5) prouvent que la Néréis qu'avait épousée Gélon, le fils d'Hiéron, était la fille non pas de Pyrrhos le Jeune, mais du célèbre Pyrrhos : elle était au moins aussi âgée que Gélon, et celui-ci n'est pas né avant 271, puisqu'il est mort en 216 à l'âge de plus de 50 ans s (POLYB., VII, 8, 9). Alexandre est mort de bonne heure, entre 262 et 258 (voyez ci-après) ; à ce moment-là, Hiéron ne pouvait pas encore marier son fils, mais il pouvait le fiancer. Je crois que les fiançailles ont eu lieu déjà du vivant d'Alexandre, par la raison qu'après sa mort, sa veuve aurait plutôt songé à pourvoir sa fille à elle que sa belle-sœur.

culture du coton ne faisait que de commencer. On nous rapporte un trait bien significatif<sup>1</sup> : la guerre durait encore et l'équipement des flottes nouvelles qu'on envoyait coup sur coup en mer avait fortement compromis les ressources des deux États ennemis ; Carthage essaya de négocier auprès de Ptolémée un emprunt de 2.000 talents. Le roi entretenait de bonnes relations avec les deux puissances et essaya de les amener à faire la paix ; voyant son intervention sans effet, il répondit aux Carthaginois : « que c'était pour lui un devoir de défendre ses amis contre des ennemis, mais non pas contre des amis ». On peut douter qu'il eût appliqué ce même principe, si Rome avait été réduite à la même extrémité où se trouvait déjà Carthage. Comme allié des deux États, il avait tous les avantages d'une neutralité qui ouvrait aux vaisseaux de l'Égypte même la partie de la mer où dominait Carthage ; la situation de plus en plus critique de cette ville ne pouvait aboutir qu'à un affaiblissement de sa puissance maritime, tandis que, vu la nature de l'État romain, il n'y avait pas lieu d'appréhender sérieusement qu'il voulût s'emparer de la mer et devenir une puissance commerciale. On pourrait même, à la façon singulière dont un des poètes de la cour d'Alexandrie qualifiait les îles de Corse et de Sardaigne, supposer qu'à Alexandrie l'attention était fixée sur elles<sup>2</sup>.

Ainsi rattachés les uns aux autres, ces faits nous expliquent l'attitude de l'Orient pendant la grande guerre qui divisait l'Occident. Si, comme il n'y a pas en doute, la guerre de Chrémonide et la mort d'Antiochos Jr furent suivies indubitablement de plusieurs années de paix, ce répit dut servir les intérêts de Ptolémée et lui permettre de reprendre ses expéditions en Arabie et en Éthiopie, expéditions qu'il avait peut-être déjà commencées avant ce temps et qui étaient pour lui d'une importance incalculable, non seulement parce qu'elles élargissaient son empire, mais aussi parce qu'elles étendaient et protégeaient le commerce de son pays avec l'Inde et le sud de l'Afrique. C'est Ptolémée II, nous dit-on

---

<sup>1</sup> APPIAN., *Sicil.*, 1.

<sup>2</sup> Je fais allusion ici à Callimaque (*in Del.*, 18 sqq.). Ce n'est pas, il faut le dire, sans quelque hésitation. On lit au passage indiqué : quand les Îles se réunissent autour d'Océanos leur père et de Téthys la Titanide, alors Cos (où Philadelphie est né) marche la première ; immédiatement après vient Cynos la punique, qui n'est point à dédaigner, puis l'Eubée, ensuite la séduisante Sardo, puis Cypré, où Aphrodite posa le pied en sortant de l'onde. On est étonné de voir que le poète n'ait pas nommé ici la magnifique île de Sicile et la Crète, qui était si près, étonné aussi de trouver les deux îles occidentales précisément ornées d'épithètes si caractéristiques. Comme la même pièce contient une prophétie relative au héros qui doit naître à Cos et célébrer de magnifiques triomphes sur les Galates, on voit bien qu'elle a été écrite pour le roi, et on est d'autant plus en droit d'y supposer des motifs d'ordre politique. L'éto erre çà et là cherchant un lieu où elle puisse accoucher : au Nord, le θεῦρος Ἀρης est assis sur la cime de l'Hæmos pour surveiller la terre-ferme ; du haut du Mimas, Iris surveille les îles. Suit une énumération de localités et de régions qui ont repoussé la mère infortunée, et il n'est guère possible de justifier par des raisons mythologiques le choix exprès de ces localités. Ces noms divers paraissent n'avoir de sens que si on les rapporte aux événements de l'année 265, année où la plupart des États grecs ne se soulevèrent pas comme on s'y était attendu, où l'Eubée fut arrachée à la Macédoine, où la guerre imminente entre Rome et Carthage pouvait bien suggérer la pensée d'occuper ces deux îles puniques. La Corse, riche en bois propres aux constructions navales (THEOPHRAST., *Hist. plant.*, V, 8) était certainement οὐκ ὀνοτή pour les Lagides ; la Sardaigne était bien séduisante aussi, et, une fois la lutte engagée entre Rome et Carthage, il ne semblait pas impossible de s'en emparer.

sommairement, qui a le premier découvert la côte des Troglodytes<sup>1</sup> : on fonda une série de remarquables établissements sur les côtes de la mer Rouge pour consolider cette nouvelle conquête<sup>2</sup>. Plus loin au sud, on trouva des éléphants en grand nombre, et Ptolémée II commença à les faire prendre pour s'en servir à la guerre<sup>3</sup> : sa puissance militaire en devint plus forte, et l'on pouvait espérer d'avoir acquis la supériorité que les éléphants de l'Inde donnaient aux armées syriennes. Ces entreprises, autant que, l'on peut en juger par la présence de noms grecs dans la région et par des vraisemblances suggérées d'elles-mêmes à l'esprit, se sont étendues jusque sur certains points de la côte arabique<sup>4</sup> ; mais l'expédition la plus remarquable est encore celle de Ptolémée Philadelphie dans l'intérieur de l'Éthiopie<sup>5</sup>. Malheureusement, on ne trouve nulle part le moindre renseignement sur le temps et les circonstances où se fit cette campagne. Nous avons déjà rapporté qu'un homme qui avait reçu une éducation grecque, Ergamène, renversa l'État théocratique de Méroé et fonda une puissance militaire. Le nom d'Ergamène se trouve sur les hiéroglyphes de Dakkeh, et ceci nous montre que son empire touchait de bien près à celui de l'Égypte. Est-ce contre lui que Ptolémée dirigea son expédition ? ou n'entra-t-il en scène qu'après que cette expédition du Lagide eut ébranlé l'État sacerdotal ? C'est à partir de cette expédition que l'Éthiopie s'ouvrit à la science et à la civilisation grecques. Les remarquables antiquités que Ferlini a trouvées dans les ruines de la Pyramide de Kourgos portent indubitablement le caractère d'un travail grec ; des explorateurs grecs s'installèrent à Méroé et de là remontèrent dans les contrées situées plus loin<sup>6</sup>. C'est en partant en même temps et de ces contrées et des colonies de la côte que l'on retrouva les descendants de ces guerriers égyptiens qui, quatre siècles auparavant, au moment où Psammétique enrôlait des aventuriers grecs et les installait en Égypte comme caste guerrière, avaient émigré et s'étaient fixés dans ce pays ; c'est sur cette même côte que fut plus tard fondée Adule, où un moine de l'époque byzantine copia une inscription grecque destinée à éterniser le souvenir des immenses conquêtes de Ptolémée III. En un mot, les deux expéditions de Ptolémée Philadelphie furent le point de départ de découvertes, de conquêtes et de nouvelles relations commerciales que nous connaissons imparfaitement sans doute, mais qui nous montrent quelle

---

<sup>1</sup> *qui Troglodyticen primus excussit* (PLINE, VI, 29).

<sup>2</sup> Cf. *Histoire des Diadoques*, p. 761 sqq.

<sup>3</sup> Voyez *Mon. Adul.* et de nombreux passages des auteurs.

<sup>4</sup> Voyez *Histoire des Diadoques*, p. 770 sqq. MILLER (*ad. Marci. Heracl.*, p. 145) cite un passage d'une *Vita Arethæ* manuscrite.

<sup>5</sup> DIODORE, I, 37. Théophylacte Simocatta (VII, 17) dit la même chose dans les mêmes termes.

<sup>6</sup> Outre le passage de Diodore cité à la note précédente, voyez Pline (VI, 29) : ... *varia prodidere ; primus Dalion, ultra Meroen longe subvectus, mox Aristocreon et Bion et Basilis* (Agathias [*De mar. Rubr.*, ap. PHOT. p. 454 b. éd. Bekker] l'appelle Βασιλεύς, mais Athénée [IX, p. 390], qui cite les *Ινδικά β'*, écrit Βύσιλις), *Simonides minor etiam, quinquennio in Meroe versatus, cum de Aethiopia scriberet : nam Timosthenes classium Philadelphi præfectus*, etc. ; puis viennent les renseignements fournis par Ératosthène, Artémidore, Staius Sebosus (contemporain de Cicéron). Il n'y a guère que ce Dation, cité le premier parmi ces explorateurs, qui pourrait peut-être remonter au temps de Soter. — J'ajoute que, plus près encore de la frontière égyptienne, à Parembole, dans un temple construit vers cette époque, on a trouvé le nom hiéroglyphique du roi Atharramon, que CHAMPOLLION (*Lettres écrites d'Égypte*, p. 162) croit pouvoir considérer comme le prédécesseur ou le successeur d'Ergamène.

extension la puissance égyptienne avait prise aussi de ce côté-là<sup>1</sup>. Solidement assise et inattaquable dans le sud, l'Égypte avait dans la Coélé-Syrie et dans Cypre deux bastions avancés qui la protégeaient contre les Séleucides ; il ne lui manquait plus que Cyrène pour arrondir le cercle de ses possessions, et le traité conclu avec le roi Magas, traité d'après lequel la fille unique et seule héritière de ce dernier était fiancée dès l'enfance au jeune héritier du trône d'Égypte, assurait tout au moins la réunion éventuelle de cette province, qui devait achever de consolider la puissance de l'Égypte, la rendre absolument inattaquable et lui assurer la plus redoutable supériorité. Tout l'intérêt de la politique internationale devait nécessairement se concentrer sur Cyrène ; les cours de Macédoine et de Syrie devaient tout tenter pour faire échouer cette réunion de Cyrène à l'Égypte. Quand Magas mourut, son héritière était encore une enfant, et il ne pouvait être avant longtemps question de son mariage : l'autorité était pendant ce temps confiée à ses tuteurs ; et l'on comprend quelle grande influence devait avoir la reine-mère. Elle était de la famille des Séleucides ; les fiançailles et le traité avaient été faits contre sa volonté. Si dans la Pentapole un parti important désirait la réunion à l'Égypte, la politique anti-égyptienne de la Macédoine et de la Syrie avait un ferme appui dans la veuve du feu roi : cette reine était entièrement dévouée aux intérêts de son frère et de son oncle ; à la première occasion, ces relations que le vieux roi Magas avait nouées avec l'Égypte allaient se rompre.

Mais quelle fut cette occasion ? Si les nouveaux différends entre les trois grandes puissances sont assez motivés par l'extension en tout sens de la puissance égyptienne et aussi par la situation politique de ce pays, telle que nous l'avons exposée plus haut, l'histoire ne nous dit pas cependant ce qui ralluma la guerre. Essayons de fixer les différents événements qui la précédèrent.

Le changement de règne en Syrie ne lit pas cesser entre cette cour et celle de Macédoine les relations amicales que leur imposait la situation politique ; le fait est indubitable. Un nouveau mariage resserra encore ces liens : Stratonice, la sœur du jeune roi de Syrie, épousa le neveu de sa mère, l'héritier du trône de Macédoine<sup>2</sup>. Mais le nouveau gouvernement ne paraît pas cependant avoir gardé cette retenue et cette mesure qui caractérisaient la politique syrienne sous Antiochos Ier et qui seules pouvaient plaire à la cour de son allié, le roi de Macédoine.

Antiochos II nous est représenté, par deux historiens dont on ne peut guère récuser le témoignage, comme un grossier ivrogne. Il lui arrivait rarement, nous dit Phylarque, d'être à jeun ; le plus souvent, il était complètement ivre quand il expédiait ses affaires : il en avait d'ailleurs abandonné la direction à deux frères, Aristos et Thémison, qui étaient natifs de Cypre et qui s'étaient, disait-on, tous les deux livrés au roi pour de honteuses amours<sup>3</sup>. Pythermos d'Éphèse<sup>1</sup> racontait

---

<sup>1</sup> On ne voit pas qu'il y ait d'autres renseignements à espérer sur la date de ces deux expéditions ; cependant, on pourrait peut-être utiliser à ce point de vue la mention, faite par Phylarque au huitième livre, d'une source merveilleuse *κατά τον Ἀράβιον κόλπον*, en supposant que Phylarque parlait de cette curiosité à propos d'une expédition égyptienne. Nous verrons que ce huitième livre commençait à une date de très peu postérieure à 255.

<sup>2</sup> EUSEB. ARMEN., I, p. 249, 27 éd. Schöne. Impossible de déterminer la date de ce mariage.

<sup>3</sup> PHYLARCH. ap. ATHEN., X, p. 438. De même dans Élien (*Var. Hist.*, II, 41). Il ne peut être question ici que d'Antiochos II, et non pas d'Antiochos Ier ; on en a pour preuve non

que ce Thémison s'était fait appeler l'Héraclès du roi Antiochos, qu'il paraissait aux fêtes et aux sacrifices avec la peau de lion, la massue et l'arc scythique, et que les sujets de l'empire lui offraient à lui-même des sacrifices, en l'invoquant sous le nom de Thémison-Héraclès<sup>2</sup>. C'est là un portrait assez grotesque, mais dont tous les traits ne peuvent pas être faux. D'autre part, les entreprises d'Antiochos II, celles du moins que nous connaissons, nous donnent la preuve certaine qu'il ne s'est nullement abandonné à un repos efféminé ; on serait plutôt tenté d'y reconnaître les traces de cette effervescence déréglée et de cette brutalité qui semble aussi se retrouver dans la grossière sensualité du monarque ; mais cette manière de voir n'est pas non plus suffisamment appuyée par les témoignages existants : il est bien possible qu'en somme nous n'ayons encore de ce prince qu'un portrait tout défiguré. Peut-être est-il bon d'avertir aussi que Thémison était également le nom d'un roi de Chypre ; c'est à un roi appelé Thémison qu'Aristote avait dédié un de ses ouvrages<sup>3</sup>. Les descendants de ce prince avaient été dépouillés de leur royaume héréditaire par les Lagides. Ces deux frères dont nous avons parlé étaient peut-être ses petits-fils, qui, au cas où ils auraient eu encore l'esprit de rentrer en possession du trône de leurs pères, ne pouvaient réaliser cet espoir autrement qu'en s'attachant au roi de Syrie<sup>4</sup>.

Dès l'avènement du roi<sup>5</sup>, à ce qu'il semble, le repos de l'Asie-Mineure fut troublé par une querelle de succession qui jette une vive lumière sur la situation politique. Nicomède de Bithynie, qui dès 261 avait fondé avec tant d'éclat Nicomédie, sa nouvelle résidence royale, venait de mourir. Cédant aux intrigues

---

seulement, le fait que le renseignement provient du sixième livre de Phylarque, mais surtout ce que nous savons par ailleurs du caractère d'Antiochos Ier.

<sup>1</sup> ATHEN., VII, p. 289. Pythermos, que Phylarque a peut-être pris pour guide, était un Éphésien, et Éphèse passa justement, au temps d'Antiochos II, dont Pythermos a dû être le contemporain, sous la domination égyptienne. Thémison n'est sans doute pas devenu Héraclès avant qu'Antiochos ne fût Dieu, c'est à dire après la prise de Milet vers 252.

<sup>2</sup> Parmi les monnaies qui appartiennent certainement à Antiochos II, il en est quelques-unes en argent avec le type d'Héraclès assis sur un bassin (allusion à l'étable d'Augias [?] d'après K. O. MÜLLER) une entre autres (au *Cabinet des Médailles de Berlin*) porte en exergue, comme emblème, la coupe à une anse de la ville de Kyme. Il existe d'autres monnaies avec les deux casques des Dioscures et une massue au-dessous, mais on ne saurait les attribuer avec certitude à ce roi. Bien qu'il soit assez naturel de voir dans ces insignes héracléens des allusions à Thémison-Héraclès et à son frère, comme le cardinal Wolsey, par exemple, associait sur les monnaies son chapeau de cardinal aux armes royales, je n'ose cependant pas me fier à cette interprétation. D'autre part, la raison que donne VISCONTI (*Iconogr.*, II, p. 295) pour expliquer le type d'Héraclès, est insuffisante.

<sup>3</sup> TELES ap. STOBÉE, *Florileg.*, III, p. 220 éd. Lips. (ARISTOT., fr., 47). Il va de soi que le Samien Thémison, le navarque d'Antigone (DIODOR., XX, 50), n'appartient pas à cette série de personnages chypriotes.

<sup>4</sup> Que faut-il faire de l'étrange histoire racontée par Libanios (*Antioch.*, p. 307 éd. Reiske) ? Il y est dit qu'on réussit par ruse à faire passer de Chypre à Antioche une statue d'Apollon.

<sup>5</sup> En prévision d'une question qui se posera plus tard, il est bon de rappeler qu'Antiochos II était le fils de la princesse macédonienne Stratonice, celle que le vieux Séleucos avait cédée en 293 à son fils Antiochos Ier (né en 324), malade d'amour pour elle. D'après l'Eusèbe arménien, Antiochos II mourut à l'âge de quarante ans ; peut-être une partie du chiffre véritable s'est-elle effacée ; il pouvait être né dès 292, ce qui lui donnerait quarante-cinq ans à sa mort. Au dire de Julien (*Misopog.*, p. 348), Antiochos n'aurait épousé sa belle-mère qu'après la mort de son père : ceci est impossible, car alors, quand il mourut en 246, son fils n'aurait pas pu avoir déjà un fils qui lui-même avait déjà en 222 un petit-fils de quatre ou cinq ans.



de sa seconde femme, il avait fait un testament au préjudice des enfants déjà grands du premier lit et en faveur des enfants mineurs du second mariage, et il avait confié aux rois Ptolémée et Antigone, aux villes de Byzance, d'Héraclée et de Cios, le soin de veiller à l'exécution de ce testament. Mais l'aîné des fils déshérités du roi, Ziaélas, qui s'était enfui chez le roi d'Arménie, accourut à la nouvelle de la mort de son père pour faire valoir ses droits et parut sur les frontières du pays, avec une armée où se trouvaient aussi des Galates Tolistoboïens<sup>1</sup> Les Bithyniens se prononcèrent pour le testament du roi ; ils marièrent la reine veuve avec le frère du défunt, et, secourus par les troupes des États institués garants des dernières volontés de Nicomède, ils envoyèrent une armée contre Ziaélas. Il y eut des revers et des succès de part et d'autre ; les Héracléotes finirent par faire accepter un accord dont on ne nous indique pas les conditions : toujours est-il qu'à partir de ce moment Ziaélas est roi, et que, si ce n'est alors, du moins plus tard, nous retrouvons son frère consanguin Tibœtès, auquel le trône avait été destiné, établi en Macédoine<sup>2</sup>. Ce testament nous montre bien les procédés diplomatiques de ce temps. Nicomède le met sous la garantie des trois villes libres voisines, puis sous celle de deux grandes puissances, mais non de deux puissances amies entre elles. pour ne pas ménager au prétendant l'appui de leur ennemi commun ; de même, il évite de recourir aux trois rois à la fois, pour maintenir les grandes puissances garantes sur le pied d'égalité et empêcher une majorité décisive de se former parmi elles ; ce n'est pas la Syrie, mais la Macédoine qu'il associe à l'Égypte, parce que la Syrie confine immédiatement à la Bithynie et offre moins de garanties de désintéressement. Que, parmi les troupes envoyées par les États en question, il y ait eu aussi des soldats fournis par l'Égypte et par la Macédoine, cela ne peut guère être mis en doute, si étrange que cela nous paraisse ; ce furent d'ailleurs les Héracléotes qui envoyèrent les renforts les plus considérables, et il arriva même que les Galates, trouvant la guerre trop vite terminée, se retournèrent contre leur territoire et le pillèrent. Les Héracléotes, nous dit-on, s'entremirent pour amener la paix ; et cependant Tibœtès ne resta pas dans le pays : nous le retrouvons plus tard avec ses prétentions au trône de Bithynie, et c'est en Macédoine qu'il s'est fixé. Ceci nous montre assez clairement que les puissances garantes du testament s'étaient divisées. Et en effet, cet arrangement, qui donnait le pouvoir à Ziaélas, aboutissait juste au contraire de ce que le testament demandait aux cinq États de garantir. Le séjour de Tibœtès en Macédoine est la preuve certaine qu'Antigone reconnaissait les droits du jeune prince et qu'il n'approuvait pas cet arrangement, qui, d'autre part, ne pouvait guère devenir effectif et offrir dans la pratique une sécurité suffisante sans avoir été pour le moins approuvé par l'autre grande puissance. L'Égypte, en reconnaissant Ziaélas. acquérait en Bithynie une influence que, d'après le testament, elle aurait dû partager avec la Macédoine ; elle eut en même temps

---

<sup>1</sup> Le nom du prétendant, qui s'appelle Zélas, Zeilas, Ziélas, dans les manuscrits, est aujourd'hui fixé d'après une monnaie publiée par LAMBROS, la première que l'on connaisse de ce roi. On y lit ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΖΙΑΗΛΑ (VON SALLET, *Num. Zeitschrift*, III, p. 220). La première femme de Nicomède, une Phrygienne appelée Ditzèle (*Consingis* dans Pline [VIII, 40] est à coup sûr une faute) fut mise en pièces par le chien du roi *propter lascivorem cum marito jocum*, au rapport de Tzetzès (*Chiliad.*, III, 960), qui fait confusion avec les enfants de cette reine. Memnon (c. 22), à qui est emprunté le récit donné ci-dessus dans le texte, appelle la seconde femme Étazéta.

<sup>2</sup> POLYBE, IV, 50, 1. Je n'ose pas, comme le recommande actuellement NABER, changer le nom du jeune prince en Zibœtès.



des intérêts communs avec Héraclée, une ville importante par son commerce ; quant à Byzance, les relations amicales des deux républiques ne permettent pas de douter qu'elle ne se soit ralliée à la politique commune. Ptolémée s'entendait vraiment à étendre son influence politique : la Bithynie, Héraclée, Byzance, se joignirent à Rhodes, aux royaumes de Pergame et de Pont, dont il s'était déjà concilié l'amitié : l'Asie-Mineure fut de plus en plus soustraite à la politique syrienne.

Au nombre des fragments de ce sixième livre où Phylarque avait dépeint le caractère du roi Antiochos, et qui allait sans doute jusque vers l'année 258, il y en a deux qui se rapportent à Byzance : l'un nous dit que les Byzantins exerçaient sur les Bithyniens la même domination que les Spartiates sur les hilotes<sup>1</sup> ; l'autre rapporte que les Byzantins étaient des voluptueux et des ivrognes, qu'ils éalisaient domicile à la taverne et louaient leurs maisons et leurs femmes aux étrangers, qu'ils craignaient d'entendre même en songe le bruit de la trompette guerrière<sup>2</sup>. C'était évidemment à l'occasion d'une guerre qui menaçait les Byzantins que Phylarque avait parlé de leur caractère antibelliqueux, et ce qu'il en disait se rattachait aux événements qui s'étaient passés de 262 à 258. Or, c'est précisément cette guerre que mentionne l'extrait de l'histoire d'Héraclée par Memnon, extrait où, immédiatement après la guerre de la succession de Bithynie, nous lisons que, pendant la lutte d'Antiochos avec les Byzantins, les Héracléotes leur envoyèrent quarante trirèmes, si bien qu'en fait de guerre, on s'en tint aux menaces<sup>3</sup>. Il faut dire que le siège de la ville paraît avoir été commencé. Les Byzantins étaient sans doute bien habitués aux attaques des tribus celtiques du voisinage : au moment où leurs champs étaient couverts des plus belles moissons, elles venaient les dévaster et y mettre le feu ; on ne s'en débarrassait qu'en payant de nouveaux tributs<sup>4</sup> ; mais elles ne pouvaient pas menacer sérieusement une ville entourée de fortes murailles et encore moins se risquer à en faire le siège<sup>5</sup>. La mention d'un siège en règle, et elle se trouve, ne paraît pouvoir se rapporter qu'à cette tentative d'Antiochos. Les joyeux citoyens de Byzance n'étaient guère disposés à monter la garde sur les remparts, que l'assiégeant menaçait par un envahissement régulier ; ce métier était trop rude pour eux ; ils ne pouvaient renoncer à leur habitude de courir les tavernes et les tripots : il ne resta plus à leur général Léonidas<sup>6</sup> d'autre moyen, pour ne pas laisser les remparts se dégarnir complètement, que de faire installer des buvettes derrière les créneaux, et même ainsi il eut de la peine à retenir sur les murs ces vaillants républicains. Ce ne fut donc pas leur résistance,

---

<sup>1</sup> PHYLARCH. ap. ATHEN., VI, p. 271 [*Fragm. Histor. Græc.*, fr. 10 a, éd. C. Müller].

<sup>2</sup> PHYLARCH. ap. ATHEN., X, p. 412. Ni LUCHT, ni les deux MÜLLER dans l'édition des *Fragm. Histor. Græc.* de la collection Didot, n'ont remarqué que ce fragment, défiguré par Athénée, se trouve dans Eustathe (*Ad Iliad.*, p. 1242, 40) et dans Élien (*Var. Hist.*, III, 14). Il est plus développé dans Élien, mais il ne semble pas que ce soit là une simple amplification d'Athénée, dont Élien se sert souvent ; du moins le *καί τό έργον αύτοίς αύτοίς αύλεισθαί έστι* n'a pas l'air d'un trait ajouté. Sur l'ivrognerie des Byzantins, voyez MEINEKE, *Menand.*, p. 28 et *Fr. Com.*, IV, p. 89.

<sup>3</sup> MEMNON, c. 23.

<sup>4</sup> POLYBE, IV, 44 sqq.

<sup>5</sup> Ce renseignement se trouve dans Athénée et dans Élien (*loc. cit.*), qui l'ont tiré de Damon *έν τώ περι Βυζαντίου*. Je ne trouve pas d'autres détails sur cet auteur.

<sup>6</sup> Il est possible que ce Léonidas soit un condottiere étranger ; en tout cas, ce n'est pas le Spartiate, fils de Cléonymos, qui était au service de la Syrie.

ce furent plutôt les secours importants des Héracléotes qui décidèrent le roi à se retirer<sup>1</sup>.

C'est ainsi que nous voyons Antiochos II faire la guerre sur le continent européen, mais ce n'est pas par le Bosphore qu'il était arrivé devant Byzance ; le royaume de Bithynie et les possessions d'Héraclée lui barraient le passage : il n'a pu qu'entrer par l'Hellespont dans la Chersonèse. Il rencontrait le long de sa route ces villes grecques de l'Asie antérieure que la victoire de Séleucos sur Lysimaque avait fait échoir à la maison de Syrie, mais que la Syrie avait dû abandonner pendant la sauvage invasion des Galates et qu'elle ne s'était de nouveau attachées que comme villes libres de l'empire, en reconnaissant leur autonomie ; cette liberté ne les protégeait pas d'ailleurs contre les incursions que les Galates entreprenaient de côté et d'autre. La rapide extension de l'influence égyptienne en Asie-Mineure dut rappeler à la cour d'Antioche que l'Égypte n'avait qu'à offrir son appui à ces villes sans cesse menacées pour les détacher entièrement d'un royaume qui jusque-là, les avait toujours laissées sans protection : or ni la Macédoine, ni la Syrie ne pouvaient penser sans inquiétude à la possibilité de voir une puissance maritime comme l'Égypte s'établir dans des pays qui confinaient à la Macédoine et qui dominaient l'Hellespont. Ces motifs doivent avoir décidé la cour de Syrie à se proposer sérieusement de prendre possession de la Thrace. Antigone a-t-il pris part à cette guerre et quelle part y a-t-il prise ? On ne trouve là-dessus de renseignements nulle part. Mais nous avons, par contre, une indication précieuse concernant la guerre que firent les Syriens : Antiochos, nous rapporte-t-on, assiégeait<sup>2</sup> la ville thrace de Cypséla ; il avait dans son armée beaucoup de nobles thraces sous la conduite de Tiris et de Dromichætès ; ces nobles vinrent au combat avec des chaînes d'or et des armures d'argent, et, quand leurs compatriotes de la ville les virent ainsi chargés d'ornements, qu'il les entendirent leur parler dans la langue du pays, ils comprirent tout l'avantage d'être au service des Séleucides ; ils jetèrent leurs armes et devinrent les amis du puissant monarque. Ce n'est donc pas avec les Galates qu'Antiochos eut à lutter ici ; le royaume de Tyllis, fondé par Comontorios, ne s'étendait pas si loin. Il y avait là des Thraces qui avaient tenu bon<sup>3</sup>, alors que la plupart de leurs frères avaient été subjugués pendant

---

<sup>1</sup> Ce rapprochement nous donne par surcroît la date approximative de la querelle des prétendants au trône de Bithynie. C'est après 264 que Nicomède bâtit sa nouvelle ville ; le tombeau qu'il y éleva à sa première femme ne prouve pas qu'elle ne soit pas morte avant 264. La guerre s'est faite en Thrace avant 258, peut-être même avant 259, de sorte que la mort de Nicomède doit être placée entre 263 et 260. Son père était mort en 280 à l'âge de 78 ans ; Nicomède, rainé de ses fils, pouvait avoir alors de 40 à 50 ans ; et il n'est pas étonnant que, mourant à l'âge de 60 ou 70 ans, il ait laissé, outre des fils adultes, des enfants mineurs.

<sup>2</sup> POLYÆN., IV, 16. Dans ce passage, au lieu de *Ἀντιόχος ἐπόρθει*, il faut probablement écrire *ἐπολιόρκει* : c'est du reste la leçon que donne aujourd'hui l'édition de WÖLFFLIN, d'après le *Parisinus H*. Il paraît que tous les manuscrits donnent le nom de *Τίπις*, et non pas *Τέρès*, comme on pourrait le supposer. AD. SCHMIDT (*Des Oibische Psephisma im Rhein. Mus.*, III [1836], p. 583) pense que c'est Antiochos Hiérxax qui a fait cette guerre : il aurait fallu cependant des raisons décisives pour s'écarter ainsi de Polyænos, qui ne cite que plus tard un stratagème d'Antiochos Hiérxax, avec le nom de ce prince. Cypséla est située sur l'Hèbre, à 3.100 stades de Byzance (STRAB., VII, fr. 48. 57) : c'est à peu près l'endroit où se trouve aujourd'hui Ipsala.

<sup>3</sup> Il est à propos de mentionner ici un tétradrachme de Sestos, dont MÜLLER (*Münzen des Lysimachos*, pl. II, n° 7) donne le dessin. Il a tout à fait le type des monnaies de Lysimaque, et même sa légende ; seulement, il porte en exergue, au revers,

l'invasion des Celtes ; le royaume gétique de Dromichætès, qui avait jadis si glorieusement lutté contre Lysimaque, n'existait plus ; peut-être que ce Dromichætès de l'armée d'Antiochos descendait de la même famille ; les princes dépossédés et les [Eupatrides](#) de Thrace avaient sans doute quitté leur patrie envahie par les Galates ; ceux qui étaient restés avaient été asservis par les Galates ou avaient cherché à défendre leur liberté derrière les murailles des villes fortes. C'était bien volontiers qu'ils se ralliaient maintenant à ce puissant roi de Syrie, dans l'armée duquel la vieille noblesse de leur pays servait avec tant d'éclat.

Ainsi nous pouvons déjà voir la puissance d'Antiochos s'étendre depuis Cypséla jusqu'à Byzance. Les villes grecques de la côte, comme Lysimachia, Ænos, Maronée ; etc., et peut-être aussi Périnthe, que les affaires de Bithynie n'avaient pas mises vis-à-vis de la Syrie dans la même attitude hostile que Byzance, ont dû faire cause commune avec Antiochos ; il est également fort probable que l'on fit la guerre aux Galates de Thrace<sup>1</sup>, car autrement le siège de Byzance n'eût pas été possible. Toujours est-il que la Syrie prit enfin formellement possession du sud de la Thrace, c'est-à-dire d'une région allant jusqu'au territoire de Byzance d'un côté et, de l'autre, jusqu'aux frontières de la Macédoine.

Après la guerre d'Antiochos en Thrace, les témoignages nous font presque entièrement défaut ; pour une période de six à huit ans, nous n'avons que ces maigres paroles d'un historien bien postérieur à ce temps : [Antiochos eut de nombreuses guerres avec Ptolémée II et lutta avec toutes les forces réunies de Babylone et de l'Orient ; enfin, après de longues années, Ptolémée, voulant mettre fin à cette lourde guerre](#)<sup>2</sup>, etc. C'est là une indication si isolée que des historiens sérieux ont pris cette guerre pour une chimère<sup>3</sup>. Elle eut lieu cependant, comme le prouve le témoignage d'un poète contemporain, si indirect qu'il soit d'ailleurs. Dans une poésie de Théocrite en l'honneur du roi, morceau composé pendant la guerre, au moment où les plus éclatants succès avaient été déjà remportés<sup>4</sup>, nous lisons ce qui suit : [Ptolémée est le souverain de la magnifique Égypte et de ses villes sans nombre ; il prend à la Phénicie, à](#)

---

[ΣΚΟΣΤΟΚΟΥ](#), un nom probablement thrace. La pièce est de poids médiocre (un exemplaire pèse 16 gr. ; un autre 15 gr. 28, au lieu de 17 gr.) et de facture grossière : l'emblème du revers indique qu'elle a été frappée à Sestos. Peut-être trouverait-on mieux ici la place d'une monnaie publiée par PROKESCH (*Inedita meiner Sammlung*, p. 5) ; c'est un tétradrachme au type d'Alexandre de la Ve classe : au revers, [ΚΕΡΣΙΒΑΥΙ... ΒΑΣΙΛΕ](#) ; devant Zeus assis, comme emblème, un bouclier avec une massue par-dessus ; poids 16 gr. 68. Le nom, qui rappelle celui de Kersoblepte, indique une origine thrace.

<sup>1</sup> C'est à cet ordre d'idées qu'appartient le fragment du VI<sup>e</sup> livre de Phylarque (ap. ATHEN., IV, p. 450) où il est dit que (dans les banquets) nul Galate ne touchait aux mets servis sur la table avant d'avoir vu le roi y goûter. BRÜCKNER et C. MÜLLER entendent par là les Galates d'Asie ; mais ceux-là n'avaient pas de roi. A moins qu'il ne s'agisse, dans leur pensée, des Galates à la solde des rois, ce qui reviendrait à dire que ces Barbares avaient peur d'être empoisonnés.

<sup>2</sup> [bella quam plurima](#) (HIERIONYM., *In Daniel*, XI, 6).

<sup>3</sup> THRIGE, *Res Cyren.*, p. 237.

<sup>4</sup> Cette indication chronologique se fonde sur ce fait, que Ptolémée n'a été en possession des contrées énumérées par Théocrite que durant la guerre dont il s'agit : à la paix, il en céda plusieurs. Comme parmi ces pays ne figure pas l'Ionie ; le poème de Théocrite a été écrit avant la prise de Samos, de Magnésie et d'Éphèse.

l'Arabie, à la Syrie, à la Libye et à la noire Éthiopie<sup>1</sup> ; à un signe de lui obéissent tous les Pamphyliens, les vaillants Ciliciens, les Lyciens, les belliqueux Cariens, les habitants des Cyclades, car c'est pour lui que les meilleurs vaisseaux naviguent sur l'onde marine ; Ptolémée est le souverain de la mer entière, comme aussi de la terre et des fleuves murmurants ; bien des cavaliers, bien des soldats portant le bouclier et cuirassés d'airain brillant font retentir leurs armes en son honneur ; cependant ses peuples poursuivent en paix leurs travaux, car aucune armée ennemie ne franchit le Nil et ne-traverse les villages avec des cris tumultueux ; aucun ennemi ne bondit hors de son rapide esquif et ne vient troubler le repos des bœufs de l'Égypte. C'est ainsi que le blond Ptolémée veille sur les vastes campagnes, car il sait brandir la lance ; c'est ainsi qu'en bon roi il défend avec sollicitude l'héritage de son père et que lui-même l'agrandit<sup>2</sup>.

En effet, il avait agrandi son héritage ; cette puissante flotte de l'Égypte, qui dans la guerre contre Antiochos Soter avait si sérieusement menacé les côtes de l'empire syrien, venait d'avoir des succès décisifs et avait servi à prendre entièrement possession des pays du littoral, et, si cette possession ne s'étendait pas bien avant dans l'intérieur des terres, on visait cependant à garder ce qu'on avait pris : c'est ce que prouve la fondation de Bérénice, de Philadelphie, d'Arsinoé en Cilicie, de Ptolémaïs en Pamphylie, comme aussi celle d'Arsinoé Patara en Lycie, qui est certainement de ce temps. Et Ptolémée n'eut pas seulement recours aux armes : il donne largement, dit Théocrite<sup>3</sup>, aux vaillants rois, largement aux villes. Son or pénétrait partout où n'arrivaient pas ses vaisseaux et ses troupes : c'est ainsi que Timarchos fut fait tyran de Milet<sup>4</sup>. Chose plus importante encore, Éphèse tomba au pouvoir des Égyptiens ; le bâtard de Ptolémée en reçut le commandement<sup>5</sup>. La prise de Magnésie par Callicratidas de Cyrène<sup>6</sup> assurait même les communications par terre d'Éphèse avec Milet ; les belles plaines du Caystros et du Méandre étaient ouvertes aux armées égyptiennes, tandis que, dans le voisinage, l'île de Samos était pour une flotte une station des mieux situées.

C'est à peine si nous trouvons trace de ce que fit la Syrie pendant cette guerre malheureuse. Est-ce Antiochos qui, après ses heureux succès en Thrace, avait étourdiment commencé la guerre ? A-t-il comme son père, et sans prendre leçon de l'expérience faite par lui, essayé d'envahir l'Égypte et de regagner ainsi la Phénicie et la Palestine ? Fut-il tenté de profiter de l'expédition de Ptolémée dans

---

<sup>1</sup> THEOCRIT., XVII, 86 sqq. On comprend qu'il ne faille pas remplacer *καὶ Συρίης* par *Κύπρου τε*, comme fait Voss, mais l'omission de Cypre n'en est pas moins, en l'état actuel de nos connaissances, une chose inexplicable. Par Syrie, il faut entendre ici naturellement la Coélé-Syrie.

<sup>2</sup> Comme on voit, la Syrie n'a pas été plus en état d'envahir l'Égypte qu'au temps d'Antiochos Soter.

<sup>3</sup> THEOCRIT., XVII, 110.

<sup>4</sup> APPIAN., *Syr.*, 65. La preuve que ceci s'est passé lors de cette guerre, c'est que le tyran est évincé plus tard par Antiochos ; il s'était donc emparé du pouvoir malgré le roi et contre ses intérêts.

<sup>5</sup> TROG. POMPÉE, *Prol.* XXVI. Ce texte n'a nul besoin de la correction de VISCONTI (*Iconogr.*, II, p. 289).

<sup>6</sup> POLYÆN, II, 27. Je place ces événements ici et non pas dans la guerre de Ptolémée III, parce que, cette fois, on aurait occupé plus fortement une position aussi importante. Bien que sérieusement attaquée. Magnésie ne put être reprise par les Syriens, mais elle ne resta pas à l'Égypte après la guerre : au commencement de la guerre suivante (c'est-à-dire vers 244), Magnésie est certainement indépendante. Voyez ci-après.

le sud de l'Éthiopie ? Fut-il poussé à l'attaque, en voyant l'Égypte étendre de plus en plus son influence et l'enlacer partout dans ses trames ? C'est lui qui était l'agresseur ; nous pouvons le conclure non seulement du caractère de Ptolémée, mais aussi de la situation du moment, car l'Égypte, avant d'avoir achevé de prendre possession de Cyrène, n'aurait pas pu commencer opportunément une guerre qui ne promettait pas, en somme, d'avantages bien sérieux et dont le profit était en tout cas moins assuré que cette exploitation progressive des conjonctures politiques. Mais à toutes ces questions nous n'avons point de réponse : il n'y a qu'un point sur lequel se projette une faible lueur. Arados, la seule ville importante de Phénicie qui fût restée jusque-là au royaume de Syrie, compte à partir de ce temps d'après une ère nouvelle<sup>1</sup>, dont la première année est 239/8 avant notre ère : quelle autre raison à cela, si ce n'est que la ville inaugura cette année-là sa liberté ? Conquise par Ptolémée, elle n'aurait certainement pas eu cette liberté ; mais, étant restée en bons termes avec les rois de Syrie, elle eut immédiatement après des privilèges très avantageux<sup>2</sup> ; il faut nécessairement supposer qu'Antiochos lui accorda la liberté complète et l'autonomie, soit qu'il désespérât de pouvoir la défendre contre la puissance maritime de l'Égypte, soit qu'il voulût ainsi faire naître dans les autres villes de la Phénicie les mêmes aspirations à l'indépendance. S'il y réussissait, il portait un préjudice considérable à la puissance égyptienne et, même sans regagner les possessions perdues, la Syrie trouverait là des alliés avec l'aide desquels elle serait peut-être en état d'affronter sur mer les forces supérieures de l'Égypte. Il y avait plus encore : des rapports étroits et surtout des liens religieux unissaient

---

<sup>1</sup> En numismatique, on admet, à l'exemple d'ECKHEL, que le point initial de cette ère tombe entre 494 et 496 U. C., probablement en 495 U. C. ou 259 avant J.-C. Arados possédait déjà depuis Alexandre une certaine autonomie, en ce sens qu'elle frappait ses monnaies à l'effigie d'Alexandre, mais avec ses propres emblèmes ; on le sait grâce à la découverte faite en 1863 du trésor de Saïda, qui, les pièces l'indiquent, a été enfoui en l'an 310. Ces anciens tétradrachmes d'Arados sont, comme ceux d'Akté, datés d'après une ère qui compte jusqu'à 76, et la nouvelle ère fait suite à l'ancienne. Un témoignage décisif à invoquer pour en fixer le point de départ est celui des monnaies de Trajan frappées à Arados : elles sont datées de l'an 374 et 375 de l'ère locale, et Trajan y porte le surnom de *Parthicus*. D'après Dion Cassius (LXVIII, 23), Trajan fut salué par ses soldats du nom de *Parthicus* après la prise de Nisibe et de Batana, et Trajan n'est arrivé dans ces régions qu'au printemps de 869 U. C. (116 après J.-C.) ; on en a pour preuve non seulement le récit de Dion, mais surtout le fait que, dans une inscription datée du 190<sup>e</sup> tribunat de Trajan (commencement de 868 U. C.) le surnom en question ne figure pas encore, tandis qu'il apparaît dans d'autres inscriptions de cette même année. Trajan mourut en Asie au mois d'août de l'année suivante, un an et quelques mois après avoir reçu le nom de *Parthicus*. L'inscription d'Espagne (C. I. LAT., II, n° 2097) qui porte la date du 18<sup>e</sup> tribunat de Trajan et le surnom de *Parthicus* paraît avoir été gravée plus tard et antidatée. Si donc la monnaie d'Arados au millésime de 374 donne déjà à Trajan le nom de *Parthicus*, alors qu'il existe une autre monnaie de Trajan au millésime de l'année suivante 375, il faut bien qu'elles aient été frappées l'une et l'autre durant les 15 ou 46 derniers mois du règne. L'an 496 U. C. correspond donc bien, d'une manière générale, à l'an I de l'ère d'Arados ; il n'y a doute que sur le mois où l'ère commence. Si elle commençait en automne, comme l'ère des Séleucides, les trois premiers mois de l'an I font encore partie de l'an 495 ; si, au contraire, l'année des Aradiens partait de l'équinoxe de printemps, comme celle des Damascéniens (IDELER, *Handbuch*, I, p. 414), leur ère commençait en mars 496, c'est à dire en 258 avant J.-C. On trouvera des indications plus précises dans les remarques que TH. MOMMSEN a eu la bonté de me communiquer et qui figurent dans l'Appendice placé à la fin de ce volume.

<sup>2</sup> STRABON, XVI, p. 754. Cf. POLYBE, V, 69.



toujours l'antique patrie phénicienne à la ville de Carthage : on y avait envoyé les femmes et les enfants pendant le siège de Tyr par Alexandre, on en avait attendu du secours ; depuis qu'Agathocle avait paru aux portes de Carthage avec sa puissante armée, 'ces relations étaient devenues plus étroites encore ; on avait honoré les dieux de la métropole de riches présents et du culte le plus zélé ; on avait fait revivre à dessein ce vieux souvenir de l'origine commune et de la parenté des deux peuples. Actuellement la défaite de Mylæ, l'invasion de la Sardaigne et de la Corse, venaient d'ébranler dans ses fondements la puissance maritime des Carthaginois ; or, le roi sous la domination duquel se trouvait la Phénicie était l'allié de Rome, et, quoiqu'il fût resté neutre pendant la lutte, ses sympathies n'en étaient pas moins ouvertement acquises aux Romains. Il n'est pas possible que la cour de Syrie n'ait pas tenu compte de cette situation : elle devait l'encourager dans son espoir de susciter dans les villes de Phénicie des révoltes contre l'Égypte, d'autant plus que le rétablissement de la liberté à Arados ouvrait des perspectives analogues aux vieilles familles des négociants sidoniens et tyriens, dont l'importance politique avait été autrefois si considérable.

Il est possible que les affaires de Phénicie aient donné assez de mal à l'Égypte pour justifier l'expression de saint Jérôme, qui dit que la guerre de Syrie fut pour Ptolémée la source des plus grands ennuis ; une chose importante, c'est que cette guerre fit naître sur un autre point un conflit qui menaça la politique égyptienne d'un danger sérieux et faillit compromettre ses brillants succès en Asie-Mineure.

D'après ce qui s'était passé lors de la grande guerre précédente et d'après l'état général de la politique, on peut déjà supposer qu'Antigone de Macédoine n'a pas pu assister sans s'émouvoir aux succès de l'Égypte : il est impossible qu'un monarque si clairvoyant ait été indifférent à la marche des événements en Bithynie et à l'extension de l'influence égyptienne en Asie-Mineure avant l'explosion de la grande guerre. Qu'il désirât ou non la guerre, il était bien obligé, du moment qu'elle devenait inévitable, d'y prendre part sans tergiverser.

C'est ce qu'il fit avec autant de prudence que de succès, et il sut trouver le point le plus vulnérable de la politique égyptienne. Nous avons exposé plus haut la situation de Cyrène après la mort de Magas, dont la fille toute jeune encore avait été fiancée à l'héritier du trône d'Égypte. C'est alors que, suivant le seul témoignage que nous ayons, la reine-mère Apama, qui était de la famille des Séleucides, fit offrir la main de sa fille et le royaume de Cyrène à Démétrios le Beau, frère du roi Antigone<sup>1</sup>. C'était le même Démétrios qui, suivant une

---

<sup>1</sup> Quand a eu lieu cette démarche, c'est ce qu'on ne parvient pas à démêler dans le résumé inintelligent que Justin a tiré de Trogue-Pompée (XXVI, 3), pas plus que dans le prologue de Trogue-Pompée lui-même. Justin induit même le lecteur en erreur en parlant de Bérénice comme d'une fille déjà nubile, ce qu'elle n'était certainement pas. On peut cependant trouver un point de repère dans ce fait, que Phylarque a parlé des origines de Cyrène dans son septième livre ; évidemment, il avait eu déjà occasion de parler de Cyrène dans les livres précédents, notamment dans les livres III-V, où devait figurer la guerre de Magas contre l'Égypte. Pour revenir sur l'histoire antérieure du pays, il fallait qu'il fût arrivé à un moment où ce pays et les droits revendiqués sur lui prenaient dans l'histoire une importance capitale ; et ce ne pouvait être qu'après la mort de Magas (258), alors qu'Apama rompit la convention stipulée à propos des fiançailles. D'autre part, on verra tout à l'heure que l'occupation de Cyrène a eu lieu avant la composition du poème de Théocrite.



conjecture proposée plus haut, avait, quelques années avant, sauvé la Macédoine en guerre avec Alexandre d'Épire. Sa mère était cette Ptolémaïs d'Égypte qui avait vécu dans une sorte d'exil à Sardes, disgraciée de son père, tout comme son frère Céraunos, à cause de la préférence dont Philadelphie était l'objet. Le jeune Démétrios accourut, et ce ne fut certes pas une folle équipée d'amoureux : s'il n'avait pas attendu que Bérénice fût en âge, c'est qu'il avait pour venir si tôt des motifs politiques. Le fait qu'Antigone le laissa ou même le fit partir, alors que la convention de Magas avait suffisamment fixé l'avenir de Bérénice et de Cyrène, montre que c'était bien un voyage entrepris dans un but hostile à l'Égypte<sup>1</sup>. L'envoi de Démétrios était la diversion la plus hardie qu'Antigone pût faire contre l'Égypte, et elle réussit à souhait. Ce jeune et audacieux Démétrios, que ne rattachait à l'Égypte aucun autre souvenir que celui de l'affront fait à sa mère et dont les espérances ne pouvaient aboutir que s'il parvenait à anéantir celles de l'Égypte, devait bien autrement inquiéter le Lagide que le vieux Magas. Ptolémée paraît, en effet, avoir tourné tous ses efforts contre Cyrène ; la Libye se trouve aussi mentionnée parmi ses conquêtes dans le poème de Théocrite cité plus haut, et la Libye, comme nous l'avons raconté, avait été conquise par Magas jusqu'au-delà de Parætonion et lui était restée après la paix de 263<sup>2</sup>. Ce n'est que dans une lutte sérieuse contre Démétrios que Ptolémée avait pu reconquérir ce pays jusqu'à la frontière de Cyrène. Et cependant, l'Égypte ne paraît pas avoir remporté de succès durables ; du moins, on nous rapporte que Démétrios « s'empara de toute la Libye ainsi que de Cyrène, où il établit un pouvoir monarchique<sup>3</sup>.

C'était pour l'Égypte une perte incalculable : elle ne perdait pas seulement l'espoir de posséder la Pentapole, qu'elle avait achetée par la cession de la Libye, mais elle était encore menacée de perdre davantage, depuis qu'un prince de l'odieuse famille des Antigonides s'était établi dans ce pays. Pour comble de malheur, on ne pouvait plus, comme pendant la guerre précédente, faire naître en Grèce des soulèvements contre la Macédoine, car les États qui subissaient

---

<sup>1</sup> Dans le morceau composé par Théocrite en l'honneur de Philadelphie, après avoir parlé de la gloire de son père, de sa mère, le poète ajoute (XVII, 53 sqq.) : *Argienne au noir sourcil, t'unissant d'amour à Tydée, tu as enfanté le massacreur d'hommes Diomède, l'homme de Calydon ; mais Thétis au sein profond a donné à l'Æacide Pélée Achille, habile à lancer le javelot : σέ δ'αίχμητά Πτολεμαίε, κ. τ. λ.* La sombre figure du massacreur d'hommes Diomède et de l'impie Tydée son père fait avec le brillant Achille un contraste assez frappant, marqué par *ἀλλά*, et on sent fort bien que le poète a institué une comparaison d'Achille et Diomède avec Ptolémée et un autre prince, parallèle qu'il abandonne au *σέ τέ, Πτολεμαίε*, parce qu'on l'a suffisamment compris et qu'il serait superflu de le développer plus longuement. Je pense que le prince qui fait pendant à ce Diomède ne peut être qu'Antigone, le fils de l'impétueux Démétrios. Du moins, le passage ainsi entendu prend un sens, et le poète cesse de paraître aussi mais que ses doctes commentateurs essaient de nous le faire croire, eux qui prennent cet *ἀλλά* pour un mot de pur remplissage.

<sup>2</sup> NIEBUHR n'est pas arrivé non plus à s'expliquer ce nom de Libye : les monnaies avec la légende *ΛΙΒΥΩΝ* attestent que ce nom désigne bien une communauté politique.

<sup>3</sup> On lit dans l'Eusèbe arménien (I, p. 237 éd. Schöne) : *cui (Antigono) filius ejus Demetrius succedit, qui etiam universam Libyam cepit et Kyrenem obtinuit, et omnia omnino (quæ erant) patris in monarchicam potestatem denuo redegit*. Dans Porphyre, le passage est ainsi conçu : *ὅς και πάσαν τήν Λιβύην ἐλαβε Κυρήνης τε ἐκράτησε...*, la suite manque. Abstraction faite de la confusion de Démétrios le Beau avec le fils et successeur d'Antigone, le passage est intéressant ; le *in monarchicam potestatem redegit* se rapporte non pas à Démétrios de Macédoine, mais à celui de Libye.

autrefois l'influence de l'Égypte restaient maintenant étrangers aux agitations politiques. En Épire, Alexandre ne régnait plus ; il avait été empoisonné<sup>1</sup> : son épouse et sœur Olympias avait la régence comme tutrice de ses deux fils mineurs Pyrrhos et Ptolémée, et elle pouvait d'autant moins songer à jouer un rôle dans les guerres de ce temps que l'amitié protectrice de la Macédoine pouvait seule lui assurer la possession de cette partie de l'Acarnanie qui appartenait à l'Épire et que les Étoliens commençaient à convoiter. De même, Sparte n'était pour le moment d'aucune utilité à l'Égypte : Acrotatos, le fils de cet Areus qui, dans la guerre de Chrémonide, avait combattu contre la Macédoine, avait succombé dans une lutte des plus sanglantes avec Aristodémos de Mégalopolis<sup>2</sup>. Sparte avait essuyé une grave défaite et fait une perte d'hommes irréparable ; pendant que, dans l'autre maison royale, l'insignifiant Eudamidas II portait toujours le nom de roi, la tutelle du petit enfant qui venait de naître au roi défunt fut confiée à Léonidas, le fils de ce Cléonymos qui, pour s'emparer lui-même du trône, avait conduit des armées ennemies contre Sparte. Dans son jeune âge, Léonidas lui-même avait vécu en Asie à la cour du vieux Séleucos et de ses satrapes<sup>3</sup> : il suivit dans les affaires une politique opposée à celle d'Areus et d'Acrotatos, en usant, à ce qu'il paraît, de moyens violents contre ceux qui tenaient pour une alliance avec l'Égypte. Y a-t-il quelque rapport entre ce qui s'est passé alors à Sparte et l'apparition à Carthage en l'année 255 du grand capitaine Xanthippos, c'est ce que nous n'examinerons pas<sup>4</sup> : nous retrouverons dix ans plus tard ce personnage jouissant des plus grands honneurs à la cour du roi d'Égypte.

Ainsi les deux États les plus importants de la Grèce n'étaient plus d'aucune utilité à la politique de l'Égypte, et avec les autres on ne pouvait rien tenter de décisif. Il y avait bien en Thessalie des adversaires d'Antigone ; Théodoros de Larissa<sup>5</sup> est cité comme tel ; mais, à Larissa même, l'influence macédonienne devait être affermie par l'alliance de Polyclète avec la maison royale. Olympias, la fille de ce dynaste, avait été l'épouse du Beau Démétrios, et l'enfant né de ce mariage vers l'an 263, enfant qui fut plus tard roi sous le nom d'Antigone Doson, était un lien de plus qui unissait la ville et le pays à la Macédoine<sup>6</sup>. Les Étoliens étaient sans aucun doute hostiles à la Macédoine, et, si tant est qu'ils fussent accessibles aux influences du dehors, ils se tournaient plutôt du côté des Lagides ; mais leur

---

<sup>1</sup> PHYLARCH. ap. ATHEN., VI, p. 251. Cf. HEGESAND. ap. ATHEN., VI, p. 240. On ignore à quel moment mourut cet Alexandre. Comme Phylarque relate sa mort au VI<sup>e</sup> livre, on pourrait en conclure qu'il est décédé entre 262 et 258, Cependant, il se peut que Phylarque ait anticipé d'un an ou deux, et c'est ce qui paraît résulter des événements postérieurs à 239. Voyez ci-après.

<sup>2</sup> PAUSANIAS, VIII, 27, 8. PLUTARQUE, *Agis*, 3. Il n'est pas possible de préciser la date ; cependant, ceux qui avaient massacré le tyran de Mégalopolis aidèrent ensuite à délivrer Sicyone en 251, de sorte qu'on peut placer la mort d'Acrotatos en 253 : il est vrai que le fait peut très bien avoir eu lieu plus tôt, même avant 258. MEBLEKER (*Achaica*, p. 149), sur la foi des *δύο μάλιστα ὕστερον γενεαῖς* de Pausanias, qui se trompe certainement, a cru qu'Aristodémos était tyran de Mégalopolis vers 300. Il est certain qu'il était contemporain d'Acrotatos.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Agis*, 3. Naturellement, il ne s'agit pas de Séleucos II, comme MANSO se l'est imaginé.

<sup>4</sup> Nous verrons plus tard que l'Hippomédon dont parle Télés (ap. STOBÉE, *Florileg.*, II, 72 éd. Lips.) n'appartient pas aux exilés de cette époque.

<sup>5</sup> PHYLARCH., *fr.* XIII éd. Lucht. Je ferai observer, en note du moins, que Phylarque appelle ce Théodoros un buveur d'eau.

<sup>6</sup> EUSEB. ARMEN., p. 243, 12 éd. Schœne.

Ligue n'était pas encore assez forte pour jouer un rôle politique ; ils pouvaient bien envahir et piller les territoires voisins, mais, sans le concours d'un autre État hellénique, cette confédération ne pouvait avoir d'autre rôle utile pour l'Égypte que de fournir à ses armées de vaillants mercenaires dans le cas d'une guerre longue et difficile. Corinthe était encore aux mains d'Alexandre ; à Sicyone régnait encore Abantidas : mais ce dernier était trop faible pour oser de grandes choses, et Alexandre s'était de nouveau réconcilié avec la Macédoine<sup>1</sup>. Il est à remarquer enfin qu'en 255 Antigone retira la garnison macédonienne qui occupait le Musée depuis la guerre de Chrémonide, et que, dans la ville d'Athènes tout au moins, il rétablit la liberté<sup>2</sup>. Il est vrai que cette guerre naissante avait encore une fois réveillé les espérances d'Athènes : nous lisons que le vieux Philochore, qui servait si pieusement de périégète à sa ville natale et qui, en qualité de devin et d'interprète de prodiges, avait déjà autrefois défendu la cause de la liberté contre le père d'Antigone, fut tué par ordre d'Antigone pour avoir penché du côté de Ptolémée<sup>3</sup>. Le Macédonien eut sans doute facilement raison de quelques tentatives isolées et impuissantes ; s'il retira ensuite sa garnison du Musée, c'est que ou bien il se sentait assez sûr de la situation pour faire un acte de générosité qui, dans les dispositions où était alors la Grèce, devait lui assurer l'approbation de tous les hommes éclairés, ou bien il jugeait nécessaire de montrer aux Grecs que la Macédoine ne songeait pas à les asservir, mais qu'elle leur demandait seulement de rester en repos et de respecter l'ordre légal. Ce fut dans la même année que la ligue achéenne, qui était toujours sans la moindre influence en fait de politique extérieure, apporta à sa constitution une modification qui lui donna plus de solidité et une direction plus ferme : au lieu de deux stratèges, elle n'en nomma plus qu'un seul. Margos de Cérynia, le vaillant libérateur de Boura, fut le premier chef unique placé à la tête de la Ligue<sup>4</sup>.

Un tel état de choses en Grèce rendait impossible à la politique égyptienne d'y susciter des troubles et de faire à la Macédoine le même tort que la perte de Cyrène à l'Égypte. Ce que nous ne pouvons pas savoir, c'est si les deux flottes opérèrent l'une contre l'autre sur la mer Égée ; si Andros, qui en 251, est au pouvoir de la Macédoine, était restée à Antigone après la guerre de Syrie ou venait d'être conquise par lui ; si Ptolémée avait repris pendant cette guerre les Cyclades, dont le poème de Théocrite lui attribue la possession, et si Andros seule n'avait pu encore être enlevée par lui à son adversaire<sup>5</sup>. Ce qui est certain,

---

<sup>1</sup> Ceci paraît résulter de ce qui se passa en 251 et plus tard. Quand Aralias, parlant aux mercenaires qu'il a enrôlés pour surprendre Sicyone, leur dit qu'il s'agit d'un coup à faire εις τὰς ἵππους τὰς βασιλικὰς εἰς τὴν Σικυωνίαν (PLUTARQUE, *Arat.*, 6), je ne comprends pas la chose ainsi ; je crois qu'il s'agit des juments royales qui se trouvaient dans le pays de Corinthe et dont Plutarque parle plus loin (PLUT., *Arat.*, 24).

<sup>2</sup> Le fait est rapporté notamment par Pausanias (III, 6, 3). Le Canon d'Eusèbe (II, p. 120 éd. Sch.), le place à la date de Ol. CXXXI, 2.

<sup>3</sup> SUIDAS, s. v. La date résulte de ce fait que Philochore avait continué son Atthide jusqu'au règne d'Antiochos II (SUIDAS, *ibid.*). Dès 305, il fait fonction de μάντις (voyez *Fragm. Philochor.*, n° 148) ; il devait certainement être septuagénaire lors de sa mort.

<sup>4</sup> POLYBE, II, 4, 2. A cet endroit et à II, 10, 5, les manuscrits donnent Μάρκος ; plus loin (II, 41, 14), on trouve Μάργος, qui vaut mieux. Le stratège vote en Conseil avec les 10 *damiorges*, ce qui empêche un partage égal des voix ; mais il est obligé d'exécuter la décision de la majorité.

<sup>5</sup> C'est la dernière hypothèse qui me paraît vraisemblable. On admet généralement (BÖCKH lui-même dans le *C. I. GRÆC.*, II, p. 230, suit l'opinion courante) que Ptolémée régnait sur les Cyclades. Il faut en rabattre beaucoup. Il n'est pas prouvé que l'inscription

c'est que sur les côtes de l'Ionie l'Égypte éprouva une perte sérieuse. A Éphèse commandait Ptolémée, le bâtard du roi : la grandeur et l'importance de cette ville, sa position qui, si elle restait à l'ennemi des Macédoniens et des Syriens, la leur rendait également redoutable, sa situation au milieu des villes ioniennes, parmi lesquelles Milet tout au moins avait été déjà détachée de la cause syrienne par le tyran Timarchos, tout devait faire d'Éphèse un point stratégique important pour l'Égypte. Mais voici que Ptolémée fit alliance avec Timarchos de Milet et abandonna le parti de son père<sup>1</sup>. C'était agir en insensé : l'alliance avec le tyran de Milet rendait impossible au rebelle de s'attacher à la Syrie, et, pour qu'il pût se conquérir une position indépendante entre les deux puissances en guerre, il eût fallu de grands succès, l'entier dévouement des mercenaires et un soulèvement enthousiaste des villes ioniennes. Nous ignorons pendant combien de temps le présomptueux bâtard sut se maintenir : les mercenaires thraces, que l'Égypte avait sans doute gagnés, se révoltèrent contre lui à Éphèse ; il chercha avec sa maîtresse Irène un refuge dans le temple d'Artémis où ils furent égorgés tous deux<sup>2</sup>. Éphèse fut conservée à l'Égypte ; nous le savons, parce qu'il est fait mention du gouverneur qui, peu de temps après, y commandait. Et que devint Milet ? Antiochos, est-il rapporté, fut appelé Dieu par les Miliésiens, parce qu'il les avait délivrés du tyran Timarchos<sup>3</sup>. Ce n'est donc pas l'Égypte qui put écraser le complice du rebelle et s'emparer de Milet. Antiochos réussit à le devancer, et, s'il ne prit pas la ville, il s'acquitta du moins sa reconnaissance ; il aurait peut-être pu s'en rendre maître facilement, mais il dut préférer proclamer son indépendance. Si donc on nous rapporte que le roi Antiochos Théos a donné la liberté aux villes d'Ionie en général<sup>4</sup>, cela nous montre avec quelle fermeté la cour de Syrie a su prendre son parti et sacrifier une part réellement considérable de ses prétentions<sup>5</sup>. Une telle proclamation ne liait pas seulement les intérêts

---

de Céos (*C. I. GRÆC.*, II, n° 2356), qui parle de tributs payés à l'Égypte, soit du temps de Ptolémée II ; pour Délos (*ibid.*, n° 2273), il n'y a pas de doute : pour Astypalée, voyez le n° 2492. Les Sporades ont été probablement toutes occupées par l'Égypte ; Chios, Lesbos, la Crète, étaient indépendantes.

<sup>1</sup> *ut in Asia filius Ptolemaei regis socio Timarcho desciverit a patre* (TROG. POMPÉE, *Prol.* XXVI).

<sup>2</sup> ATHEN., XIII, p. 593. Athénée puise, à ce qu'il semble, dans Phylarque, et en ce cas, ce doit être au livre X de Phylarque.

<sup>3</sup> APPIAN., *Syr.*, 65. Il va de soi que ce Timarchos est celui dont parle Trogue-Pompée (*Prol.* XXVI). Le nom de Θεός figure également dans Dion Chrysostome (*Orat.* XXXVII, tom. II, p. 103 éd. Reiske) et dans les inscriptions (*C. I. GRÆC.*, II, n° 2905. POCOCCO, *Inscr. antiq.*, c. 1, p. 4. 18) ; dans Malalas (p. 205 éd. Bonn.), Antiochos est appelé Θεοειδής.

<sup>4</sup> Ce renseignement curieux se trouve dans Josèphe (*Ant. Jud.*, XII, 3, 2) ; comme les Ioniens s'ameutaient contre eux (les Juifs) et demandaient à Agrippa ἵνα τῆς πολιτείας, ἣν αὐτοῖς ἔδωκεν Ἀντίοχος ὁ Σελεύκου υἱωνὸς ὁ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν Θεὸς λεγόμενος, μόνοι μετέλθωσιν κ. τ. λ. Il est étrange que l'on ait toujours compris ce passage comme s'il signifiait qu'Antiochos a conféré la *civitas* aux Juifs. L'assertion de Josèphe se trouve confirmée par un passage de traité entre Smyrne et Magnésie (*C. I. GRÆC.*, II, n° 3137, lig. 10). Ainsi, ce n'est pas Séleucos II qui a accordé le premier la liberté ; il l'a simplement confirmée et corroborée. Le grand bienfaiteur de la ville est Antiochos Théos. Du reste, cette mesure est une espèce de confirmation des remarques faites à propos d'Arados, et peut-être n'est-elle pas sans quelque rapport avec l'affranchissement d'Athènes par Antigone.

<sup>5</sup> On peut faire usage ici de l'inscription qui figure au *C. I. GRÆC.* (II, n° 2905) et dans LEBAS (n° 188-194). La vieille querelle entre Samos et Priène au sujet de leurs frontières de terre-ferme avait déjà été débattue devant Lysimaque (*C. I. GRÆC.*, II, n° 2254) : en

des villes à la politique syrienne, mais, chose plus importante, cette liberté de l'Ionie opposait une barrière aux progrès de l'occupation égyptienne, et la ville d'Éphèse était la seule où il restât encore une garnison ennemie<sup>1</sup>.

Cette liberté nous paraît assez étrange. Ce que nous savons de ce temps-là est si maigre et si sec que nous sommes tentés de ne voir dans le rétablissement de la liberté des villes qu'un pas de plus dans la décrépitude, un désordre de plus dans cette époque troublée, et de passer avec indifférence ; mais défions-nous de cette opinion préconçue. Ce n'est plus sans doute l'ancienne autonomie dans sa male énergie ; mais quand dans une ville la prospérité matérielle est en plein épanouissement, que le bien-être général, fruit d'une industrielle activité, fait rêver une organisation sociale plus rationnelle, plus féconde en besoins et en jouissances, cette situation éveille infailliblement un désir d'indépendance politique qui peut bien être refoulé par des circonstances extérieures et fortuites, mais jamais pour longtemps. D'ailleurs, l'exemple de Rhodes, de Byzance, d'Héraclée, de Sinope, que les relations les plus diverses unissaient à ces villes de l'Ionie, ne pouvait pas manquer, puisque la situation intérieure était analogue de part et d'autre, de provoquer chez elles des aspirations identiques, favorisées de la façon la plus opportune par les nouvelles complications survenues entre les grandes puissances. Partout dans la vie grecque on sentait un esprit nouveau et original, qui n'était pas à l'état naissant, mais déjà complètement formé. La continuité historique des civilisations avait été interrompue ; ce qui était antérieur à Alexandre et à sa conquête du monde laissait la génération présente aussi indifférente et froide que nous laisse le temps qui précède 1789 : dans la science et dans la religion comme dans l'État lui-même, il s'était créé comme une atmosphère absolument nouvelle. Il est vrai que cette action dissolvante ne s'était pas étendue à beaucoup près jusqu'aux couches profondes de la population hellénique ; de l'ancienne foi, celles-ci gardaient encore au moins la superstition, et, des coutumes des ancêtres, il leur restait au moins les formes traditionnelles. Si fortement d'ailleurs que le métier de mercenaire ait contribué à propager jusque dans les vallées les plus écartées et les communes les plus isolées tout ce qui tendait à établir un niveau uniforme, on pouvait néanmoins, dans la vie de tous les jours, dans les cérémonies de toutes les fêtes, dans le costume, dans le dialecte, reconnaître le caractère primitif de cette nature

---

vertu de sa décision, Priène était restée en possession de l'objet du litige. Au bout de bien des années, les Samiens ressuscitent l'affaire et s'adressent au roi Antiochos II, qui envoie une commission pour régulariser la frontière. Plus tard, le débat recommence ; cette fois, ce sont les Rhodiens qu'on prend pour arbitres, et c'est précisément leur sentence que contient l'inscription précitée. Ils s'en réfèrent aux décisions antérieures de Lysimaque, d'Antiochos, les Rhodiens se prononcent en faveur de Priène. Le nom du commandant égyptien peut se lire *Ἀντίοχος, Μητίοχος*, etc. D'après ce texte, on peut admettre comme certain que, avant cette guerre, Samos n'était pas encore soumise à l'Égypte. C'est seulement lorsqu'elle fut occupée, au cours de ladite guerre, que Samos, n'ayant pas chance naturellement d'être écoutée par la puissance qui lui avait donné tort, put avoir l'idée de porter ses doléances devant le nouveau gouvernement, cointéressé dans l'affaire. Comme il est question du stratège installé à Samos, cet Antiochos ou Métiochos doit être le premier stratège égyptien qui ait commandé dans l'île, celui qui, pendant la guerre, aurait pu aisément donner satisfaction aux Samiens. L'arbitrage des Rhodiens a dû avoir lieu peu de temps après la fin de la guerre, entre 240 et 245 environ.

**1** Quel rapport y a-t-il entre cette libération et la fédération ionienne, je ne saurais le dire : une chose certaine, c'est que la fédération existait encore longtemps après, car Attale a négocié avec elle pour y faire entrer Smyrne.



grecque si infiniment variée. Et cependant ce n'étaient là que les morceaux, les débris usés de ces créations spontanées dont la végétation surabondante avait épuisé la sève de la race ; on n'était plus au temps des organisations isolées, appropriées à tel ou tel lieu et à telle ou telle tribu. Après avoir été la condition essentielle et le principe même de la vie hellénique, elles devaient être absorbées et peu à peu remplacées ou intimement modifiées par des productions nouvelles, aussitôt qu'on, aurait trouvé les formes appropriées aux besoins des nouvelles générations.

Mais ces formes, ces principes, où les trouver, si ce n'est dans les résultats positifs et dans l'esprit même des temps nouveaux ? C'est l'État fondé sur la raison qui vient remplacer l'État d'origine historique et naturelle. La philosophie avec ses innombrables nuances est la véritable expression de cette époque : elle est répandue partout ; elle a des maîtres et des disciples dans les plus petites villes de la Grèce ; elle domine dans l'entourage des rois, dans les délibérations des sénats, dans les nombreux écrits des publicistes et dans la société galante des hétaires ; ce sont des philosophes qui délivrent les villes de leurs tyrans ou qu'appellent les villes redevenues libres pour recevoir d'eux une constitution nouvelle. Dans toutes les créations de l'époque prédomine la tendance à remplacer des institutions qui s'étaient développées d'elles-mêmes, mais qui, une fois l'esprit ancien disparu, étaient devenues contraires à la raison et intolérables, par des institutions qui répondaient mieux aux exigences de la raison. Même là où l'on a conservé les vieilles institutions, en leur laissant suivre le processus vital qui continue leur développement ou les mène à la dégénérescence, là où l'on essaie de faire revivre celles qui sont déjà mortes, parce qu'on leur croit une valeur supérieure, on ne peut pas cependant résister au courant général de l'époque : en conservant ou en restaurant, on suit la tendance du jour ; on ne sait rien faire sans cette méthode rationnelle qui règne partout alors ; on obéit, comme nous dirions aujourd'hui, aux principes du libéralisme. La tendance générale est donc d'établir des institutions fondées sur la raison ; on abolit par des moyens plus ou moins violents ce qui subsiste encore des différences de races, des droits locaux, des privilèges de famille, des traditions et des habitudes anciennes ; c'est maintenant l'opposition entre les pauvres et les riches qui exerce son influence exclusive et souveraine sur la politique intérieure des cités ; c'est aux intérêts matériels que cette conception purement rationnelle du rôle de l'État donne une importance prédominante. Il est vrai que c'est une plaisanterie de comédie, mais on reproche alors aux stoïciens d'être de mauvais citoyens, parce que leur sobriété nuit au commerce<sup>1</sup>. L'opinion qu'on se fait de la vie a tellement changé qu'on est généralement tout disposé à affirmer avec Héraclide de Pont que le bien-être et le luxe rendent les hommes vaillants et magnanimes, que la vaillance des vainqueurs de Marathon était en rapport direct avec la splendeur et l'opulence de la vie dans l'Attique ancienne<sup>2</sup>. Si les Épicuriens furent chassés de Crète et de Messénie<sup>3</sup>, ce n'est pas à cause de leurs débauches ; à des hommes comme Arcésilas, Straton, Lycon, qui étaient des philosophes d'une réputation non équivoque et d'une influence très étendue, personne ne reprochait leur richesse, leur goût pour les objets précieux, leur luxe, leur commerce avec les hétaires et les jeunes garçons ; ils devaient leur influence à leurs idées, à leur rationalisme libre-penseur. Quant aux Épicuriens,

---

<sup>1</sup> *Fragm.* du comique Baton ap. ATHEN., IV, p. 163 [MEINEKE, *Fragm. Com.*, IV, p. 199].

<sup>2</sup> HERACLID. ap. ATHEN., XII, p. 512.

<sup>3</sup> ÆLIAN. ap. SUIDAS, s. v. 'Enikoupos.



ce qui les rendait antipathiques au milieu de ce mouvement politique et social de leur temps, ce n'était pas leur immoralité ou leur prétendu athéisme, c'était leur espèce de quiétisme, leur parti pris de vivre à l'écart, en égoïstes, tout occupés de joies intimes, leur façon indolente de prendre les choses comme elles étaient, et surtout l'obscurité, l'indécision paresseuse, on dirait presque le tour eschatologique de leurs idées. Aux aspirations du temps répondaient plutôt les hardiesses égalitaires du doute pyrrhonien, les élans enthousiastes des idées platoniciennes, les énergiques rigueurs de la logique et de la morale du Portique.

Cet esprit nouveau auquel la jeunesse s'abandonnait partout avec enthousiasme, nous l'avons déjà vu apparaître lors de la guerre de Chrémonide, et d'année en année nous le trouvons plus répandu et plus accentué ; partout les gens éclairés aspirent à une constitution indépendante, à une existence conforme aux principes de la raison. Le relèvement de la ligue achéenne, les tentatives de réforme d'Agis et du noble Cléomène, la constitution républicaine de Cyrène, le régime démocratique en Épire, plus tard l'énergie créatrice de Philopœmen, enfin la république établie en Macédoine et les idées qui provoqueront à Rome le mouvement mené par les Gracques, tels sont, marqués à l'avance, les points les plus saillants dans l'histoire de ce siècle mémorable.

L'insuffisance de nos documents ne nous permet pas de suivre tout d'abord ce développement historique ailleurs que dans le Péloponnèse. C'est là que, au cours de la grande guerre faite par Cyrène et la Syrie coalisées, nous voyons les premiers effets énergiques de cet esprit nouveau ; ils se manifestent au moment où Antigone croit devoir rendre aux Athéniens leur indépendance et où Antiochos Théos proclame la liberté des villes ioniennes. Ce sont ces commencements que nous allons suivre, sans sortir des limites de la guerre en question.

Sicyone était peut-être alors la ville la plus brillante du Péloponnèse ; ce n'était plus cette ancienne ville dorienne qui naguère encore offrait partout aux yeux les souvenirs des puissants Orthagorides ; depuis une cinquantaine d'années s'élevait une ville nouvelle, que Démétrios Poliorkète, après avoir chassé la garnison égyptienne, avait construite sur cette terrasse plus élevée où jadis : on ne voyait que la citadelle. Il l'avait faite splendide et l'avait ornée des sculptures et des peintures des célèbres artistes de Sicyone. Le territoire de la ville n'était pas précisément grand, mais il était très fertile et bien cultivé<sup>1</sup>, orné de jardins et de vergers, couvert de petits villages et faisant un grand commerce que protégeait une double muraille allant de la ville nouvelle jusqu'au port<sup>2</sup>. Leur richesse, leur haute culture d'esprit, leur goût des arts, distinguait les habitants de Sicyone. Sicyone avait dépassé Athènes dans les arts : elle était la Florence de ce temps. Mais elle ne vivait plus sous l'abri solide et tranquille de son ancienne constitution ; les tyrans se succédaient presque sans interruption : c'étaient le plus souvent des hommes extrêmement cultivés, amis des arts, et, s'il faut en croire un auteur qui écrivait plus tard et sans parti pris de préférence aux témoignages moins impartiaux des contemporains, ils firent preuve au pouvoir de qualités estimables<sup>3</sup>. Les révolutions incessantes venaient de la rivalité entre les riches : dès qu'un nouveau tyran s'emparait du pouvoir par un coup de force ou que la faveur du peuple l'y élevait, il bannissait ses adversaires,

---

<sup>1</sup> Le scholiaste d'Homère (*Iliade*, II, 572) l'appelle πόλις εὐκαρπὸν καὶ εὐχαριν, πρὸς πάσαν ἀνάπαυσιν ἐπιτηδεΐαν.

<sup>2</sup> Voyez GOMPF, *Sicyonica*, I, p. 71, d'après LEAKE.

<sup>3</sup> STRABON, VIII, p. 383. Il est étonnant qu'on rapporte ce texte exclusivement aux trois Orthagorides.

confisquait leurs biens, distribuait selon son bon plaisir les terres vacantes, faisait prendre au peuple souverain les décisions les plus arbitraires : dans un tel État, les bases du droit privé devaient être on ne peut plus chancelantes.

Nous ne suivons pas l'histoire des tyrans de Sicyone avant cette époque. On venait de se débarrasser de Cléon<sup>1</sup> et l'on essayait de rétablir l'ordre légal : Timoclidas et Clinias furent élus archontes, et, sous la direction de ces hommes influents et généralement estimés, l'ordre public allait s'affermir. Mais en 264, à la mort de Timoclidas, Abantidas, fils de Paséas, se révolta, tua Clinias, égorga et expulsa un grand nombre de ses partisans. C'est à peine si le fils de Clinias, le jeune Aratos alors âgé de sept ans, put être sauvé par sa cousine, qui était la sœur du nouveau potentat. Il fut conduit à Argos chez les amis de son père, qui veillèrent sur lui et l'élevèrent. Abantidas resta longtemps au pouvoir. Dinias et Aristote le Dialecticien vinrent à Sicyone ; ils enseignaient sur l'agora, et Abantidas venait prendre part à leurs disputes : ce fut pendant ces exercices qu'eux et les autres conjurés tuèrent le tyran. Mais ce fut en vain : le père du tyran assassiné, Paséas, s'empara du pouvoir. Il fut à son tour mis à mort par Nicoclès, qui devint le maître de la ville. Celui-ci se montra plus violent que ses prédécesseurs ; en moins de quatre mois, il exila quatre-vingts citoyens. Les Étoliens, faisant irruption sur le territoire de Sicyone, essayèrent de le renverser et de s'emparer de la puissante cité ; il eut bien de la peine à leur résister. Plus le tyran paraissait impuissant, plus sa tyrannie devait peser à ses concitoyens et donner de l'espoir aux nombreux exilés<sup>2</sup>.

Mégalopolis venait d'ailleurs de donner un exemple bien encourageant. Aristodémos y régnait depuis un assez long temps ; il avait remporté une brillante victoire sur le roi de Sparte, et, rendant justice à son mérite, ses concitoyens l'avaient appelé le Vaillant. Il n'en était pas moins un tyran, et ce ne fut pas un calcul égoïste, ce ne fut pas la haine pour sa personne, ce furent les idées mêmes du temps qui firent naître la conspiration qui le renversa ; à la tête des conjurés se trouvaient les deux Mégalopolitains Ecdémos et Démophane<sup>3</sup>, qui, chassés de leur patrie, avaient vécu auprès du grand Arcésilas et profité de ses leçons. Le tyran fut tué ; un tertre non loin de la porte occidentale de la ville marquait encore, de longues années après, l'emplacement de sa tombe. C'est ainsi que la liberté et l'ordre légal furent rétablis dans la ville, et ces deux hommes, qui plus que tous les autres, comme nous le dit un auteur ancien, appliquèrent en ce temps-là la philosophie à l'État et au gouvernement de

---

<sup>1</sup> Que Cléon ait été un descendant d'Orthagoras (par conséquent τοῦ Μύρωνος dans PAUS., II, 8), la chose n'est pas impossible, mais enfin elle est insuffisamment démontrée (PLUT., *Arat.*, 2). Pausanias représente les faits tout différemment. Suivant lui, après la mort de Cléon, l'ambition de régner était si forte parmi les gens de haute condition que Timoclidas et Euthydémos s'emparèrent en même temps de la tyrannie et la gardèrent jusqu'au jour où Clinias, à la tête du peuple, les expulsa. Plutarque doit avoir tiré ses renseignements des Mémoires d'Aratos, qui avait probablement bien des raisons de ménager la mémoire de Timoclidas. Cependant, je n'ose pas donner la préférence au récit de Pausanias, dont nous ne connaissons pas la source. On rapporte aussi que Cléon était un pirate (ÆLIAN., *Var. Hist.*, XII, 43) ; ce doit être une assertion controuvée, ou bien il faisait de la piraterie en grand.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 2-4.

<sup>3</sup> C'est ainsi que Polybe (X, 25) et Plutarque (*Philop.*, 1) écrivent leurs noms ; Ecdélos, Eudémos, Endamos, Mégalophane, sont des variantes qui se rencontrent dans Pausanias (VIII, 49), dans Plutarque (*Arat.*, 5) et dans l'épigramme d'Arcésilas rapportée par Diogène Laërce (IV, 31).

l'État<sup>1</sup>, furent comme le centre d'une nouvelle évolution sociale dont on ne saurait mieux faire l'éloge qu'en citant le nom de Philopœmen, de cet élève des deux libérateurs, qui naquit au moment où elle commençait et grandit avec elle.

Que l'on juge de l'impression produite sur les pays de la Grèce lorsque la plus grande ville de l'Arcadie, la ville fondée par Épaminondas, donna ainsi l'exemple de la révolte ; quand un vaillant comme Aristodémos tomba victime de l'idée qui exaltait la jeunesse grecque ; quand on vit cette ville oublier l'amitié que depuis trois générations elle avait vouée à la Macédoine et que lui imposait d'ailleurs le dangereux voisinage de la Laconie, ne plus écouter que la voix de la liberté et de l'indépendance, se fier à la vertu d'un principe avec l'espoir d'y trouver la force de braver le danger. Et ces libérateurs de Mégalopolis n'étaient pas des hommes inconnus ; à Athènes, dans ce foyer de la culture nouvelle, où de tous les points de la Grèce la jeunesse accourait aux leçons des grands maîtres de la sagesse, on les connaissait comme étant les disciples intimes d'Arcésilas ; leur action sortait directement, pour ainsi dire, du Jardin de l'Académie ; elle était le fruit de cette éducation généreuse et noble entre toutes, qui attirait l'attention et commandait le respect des peuples et des rois. Cette délivrance de Mégalopolis dut être regardée comme un événement d'une importance capitale. Les libérateurs n'y voyaient d'ailleurs qu'un commencement, et déjà ils avaient ourdi la trame d'une autre entreprise analogue ; il s'agissait de délivrer Sicyone.

A Argos, dans la ville des tyrans, Aratos, le fils de Clinias, avait grandi au milieu des exercices de la palestre et profité de cette saine et forte éducation : les impressions de son enfance, cette riche maison de ses pères, cette parenté avec les gens les plus puissants de la ville, ces habitudes de luxe et de splendeur, tous ces souvenirs n'avaient pas été effacés par le séjour auprès de ses riches hôtes de la ville d'Argos ; même dans son exil, il resta assez riche pour entretenir de nombreux domestiques et satisfaire ses goûts d'amateur de tableaux. Il dut envoyer plus d'un de ses tableaux au roi d'Égypte, qui aimait les arts<sup>2</sup>, car il entretenait avec lui aussi bien qu'avec Antigone les relations d'amitié que lui avait léguées son père. C'est sur Aratos qu'étaient fixés les regards de tous les exilés : il leur paraissait vigoureux et brave ; il était jeune, mais d'un caractère réfléchi. On comprend les inquiétudes du tyran de Sicyone ; il le faisait surveiller par ses espions et craignait qu'Antigone ou Ptolémée ne trouvassent en lui un instrument dont ils se serviraient pour s'emparer de Sicyone. En effet, Aratos essaya de recourir à eux, mais Antigone se contenta de belles promesses, et ce que Ptolémée lui faisait espérer était bien incertain. Et cependant, il était résolu à rentrer de force dans sa ville natale.

C'est un fait significatif qu'il ait d'abord communiqué son projet à Aristomachos de Sicyone et à Ecdémos de Mégalopolis. Aratos lui-même n'est pas encore gagné aux idées nouvelles des libérateurs de Mégalopolis ; il ne sollicite leur assistance et celle des exilés qu'au moment où il n'espère plus être secouru par l'un ou l'autre des deux rois ; cette alliance donne même tout d'abord à son projet et à sa conduite des apparences singulières, qui ne cadrent pas avec son caractère personnel.

C'est avec joie que les deux hommes dont nous avons cité les noms reçurent la confiance du jeune exilé. On communiqua le projet aux autres compagnons

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Philop.*, 1. Voilà pourquoi Ecdémos est appelé ailleurs (PLUT., *Arat.*, 5) : ἀνὴρ φιλόσοφος καὶ πρακτικός.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 12.

d'exil ; la plupart déconseillèrent une si folle entreprise, les autres offrirent de la partager. On eut d'abord l'intention de s'assurer d'un point fortifié sur le territoire de Sicyone et d'en faire le centre de la lutte contre le tyran. Là-dessus arrive à Argos un Sicyonien qui s'était sauvé de prison et avait franchi le mur de la ville ; il déclare qu'il est facile d'escalader aussi extérieurement le mur à la même place. On envoie un des conjurés explorer les lieux ; il revient avec de bonnes nouvelles et dit qu'à l'endroit désigné le mur est sans doute facile à escalader, mais que dans le voisinage demeure un jardinier dont les chiens vigilants ne permettraient guère de s'approcher sans attirer l'attention. On se décide à risquer l'aventure. On se procure en cachette des armes et des échelles ; on loue quelques soldats à un chef de bande ; chaque conjuré fournit deux esclaves, Aratos en fournit trente ; on les arme, on emballe les échelles dans des caisses et on les fait sortir secrètement d'Argos sur un chariot de transport. Caphisias et quelques autres prennent les devants ; ils doivent se donner pour des voyageurs fatigués et demander à passer la nuit chez le jardinier en question, afin de lui imposer silence au moment voulu, à lui et à ses chiens. Les autres conjurés doivent sortir d'Argos l'un après l'autre ; les routes sont si peu sûres que personne ne pourra s'étonner de les voir voyager tout armés : c'est au pied de la tour de Polygnote, sur le chemin de Némée, qu'ils doivent se retrouver. On en était là, quand Aratos apprend qu'il y a à Argos des espions de Nicoclès ; pour les tromper, il vient prendre part aux exercices gymnastiques et invite des jeunes gens de la palestres à un festin ; on voit ses esclaves acheter des couronnes et des torches sur la place du marché, engager des joueuses de lyre et de flûte. Les espions rient des peurs de leur maître, assez naïf pour craindre un jouvenceau qui égaye son exil et dépense son argent à boire avec des filles. C'est ainsi qu'Aratos leur donne le change ; au matin, il sort de la ville, et retrouve les autres à la tour de Polygnote. Il poursuit rapidement sa marche ; une fois à Némée, il annonce aux mercenaires et aux esclaves ce qu'on veut faire et quelle sera leur récompense si le plan réussit. On marche à la clarté de la pleine lune ; vers le matin, ou moment où elle se couche, les conjurés sont dans le voisinage du jardin, non loin de la muraille. Caphisias vient au-devant d'eux ; il a enfermé le jardinier, mais les chiens se sont enfuis. On craint d'être trahi par leurs aboiements, et la plupart proposent de rebrousser chemin ; Aratos ne parvient qu'avec peine à leur rendre courage. Ecdémos et Mnasithéos se disposent à appliquer les échelles, mais pendant ce temps les chiens du jardinier poussent de grands aboiements ; le jour commence à poindre, et, lorsque Ecdémos est au haut de l'échelle, il entend la clochette de la ronde matinale ; il réussit néanmoins à échapper aux regards des patrouilles qui là-haut passent et repassent. Dès qu'elles ont disparu, Ecdémos et Mnasithéos montent les premiers et envoient rapidement prévenir Aratos qu'il se hâte. Mais il y a dans le voisinage une tour où veille un gros chien ; ce chien, entendant les aboiements incessants qui partent du pied de la tour, finit par donner de la voix lui aussi ; les sentinelles éloignées deviennent attentives ; elles demandent au gardien de la tour ce qui se passe ; mais celui-ci répond qu'il n'y a rien, que c'est la clochette de la ronde qui a éveillé les chiens. Pendant que les choses s'arrangent ainsi pour le mieux, les gens d'Aratos escaladent la muraille ; ils sont déjà plus de quarante, mais le temps presse ; les coqs des alentours commencent à chanter, et déjà l'on voit de côté et d'autre des paysans se diriger vers la ville pour aller au marché. Le plus difficile reste encore à faire ; les mercenaires du tyran ont leur quartier dans le voisinage de son palais : il faut d'abord les désarmer. Aratos y court avec sa troupe ; il les surprend et les fait tous prisonniers, sans en tuer un seul ; puis il court en toute hâte annoncer son arrivée à ceux qu'il sait être

ses amis. La nouvelle se répand rapidement dans la ville. Au soleil levant, la foule, pleine de joie et d'attente, se rend au théâtre, et, lorsque le héraut proclame qu'Aratos, fils de Clinias, appelle les citoyens à la liberté, tout le peuple vole au palais du tyran et y met le feu. Mais la flamme qui s'élève dans les airs va être vue de l'acropole de Corinthe et suggérer au tyran Alexandre l'idée d'envoyer de prompts secours à Sicyone. L'incroyable fortune qui a présidé à toute l'entreprise détourne encore ce danger ; soldats et citoyens éteignent le feu. Le tyran s'est échappé ; son palais est livré au pillage ; ses autres propriétés sont abandonnées aux habitants. Sicyone est délivrée sans qu'une goutte de sang ait coulé<sup>1</sup>. Tous les souvenirs de la tyrannie, jusqu'aux célèbres œuvres d'art qui la représentent, sont anéantis.

Les bannis revinrent aussitôt ; il y en avait quatre-vingts à peu près qui avaient été exilés sous le court règne de Nicodès, et environ cinq cents sous les tyrans précédents, depuis le temps de Démétrios. Mais alors se présentèrent les plus grandes difficultés ; il s'agissait de questions de propriété : ces bannis avaient presque tous appartenu à la classe des plus riches citoyens et ils revenaient pauvres ; ils réclamèrent leurs maisons, leurs jardins, leurs champs d'autrefois, et ces biens, durant un si long intervalle, avaient déjà passé en grande partie aux mains d'un troisième ou d'un quatrième propriétaire ; ils avaient été aménagés de diverses façons, morcelés, transformés. Bientôt la plus vive agitation régna dans la ville. On dut craindre qu'Antigone, à qui les troubles de Sicyone ne pouvaient être indifférents, ne profitât de la circonstance pour réduire en son pouvoir la ville à peine affranchie. Il fallait à tout prix sauver l'indépendance, trouver contre le danger qu'on appréhendait le secours d'un voisin désintéressé. Aratos eut la grande et très pratique pensée de faire entrer la ville dans la confédération achéenne. La vieille et célèbre cité dorienne prit le nom de ville achéenne et entra dans l'unité de cet État fédératif qui venait d'accroître encore, en se donnant un stratège unique, la concentration des pouvoirs constitutionnels. La Ligue sortait des étroites limites de l'Achaïe pour assurer l'indépendance d'une ville menacée par d'autres et y garantir contre tout empêchement la restauration de l'ordre légal ; bornée jusque-là à un territoire resserré et pauvre, elle gagnait par l'accession de Sicyone une ville riche et brillante, qui possédait un port commode et des relations très étendues. Ce qui était particulièrement important, c'est que la Ligue, en accueillant Sicyone, prenait par ce seul fait une attitude politique déterminée ; elle répugnait par ses institutions à la guerre, mais ses chefs ne pouvaient se dissimuler que l'extension de la confédération et surtout le principe qu'elle représentait leur créaient des rapports hostiles avec la puissance dont toute la politique devait avoir pour but de maintenir la situation présente en Grèce et d'y empêcher la formation de grandes puissances.

Pour les mêmes raisons, la Ligue devait naturellement devenir l'amie de l'Égypte, amitié que pouvaient faciliter les relations antérieures d'Aratos avec Alexandrie. Ce dernier était entré dans le corps des cavaliers achéens ; il donna à ses concitoyens l'exemple le plus courageux de l'obéissance et du dévouement, tout

---

<sup>1</sup> La description est de Plutarque, qui l'a certainement empruntée aux Mémoires d'Aratos. Suivant Plutarque (*Arat.*, 53), le jour de la délivrance était le 5 Dœsios, mois correspondant à l'Anthestérion des Athéniens. La comparaison de ces deux mois offre des difficultés insurmontables. Le mois athénien correspond à peu près à février. D'après des recherches suffisamment approfondies, l'année de la délivrance est l'an 251 avant notre ère.

en apportant aux délibérations de nouveaux et vastes projets<sup>1</sup>, tels qu'on n'en avait sans doute pas encore formulé jusque-là. De son côté, Ptolémée ne tarda pas à venir au-devant d'une alliance qui promettait de donner un si grand appui à ses intérêts contre la Macédoine. Il envoya à Aratos un présent de 25 talents, que celui-ci distribua aussitôt aux pauvres de la ville ou consacra au rachat de Sicyoniens vendus comme esclaves. Les troubles dangereux qu'excitaient les questions de propriété n'étaient pas encore apaisés ; on ne pouvait calmer entièrement les esprits qu'en dépensant une somme suffisante pour concilier tous les droits et toutes les prétentions. Aratos courut à Alexandrie ; il obtint du roi ce qu'il désirait. Il put rapporter aussitôt 40 talents ; 440 autres furent envoyés ensuite par versements successifs. La gratitude de ses concitoyens, son désintéressement bien connu, valurent à Aratos la mission de régler seul et avec des pouvoirs illimités cet ensemble compliqué de transactions. Il préféra s'adjoindre quinze de ses concitoyens ; ces négociations délicates furent conduites avec le plus grand soin et une prudence extrême et menées à bonne fin. Sicyone voua une reconnaissance bien méritée au jeune homme réfléchi et actif qui avait délivré sa ville natale, qui l'avait garantie contre tout danger extérieur, apaisée et réglée au dedans<sup>2</sup>.

On peut croire qu'Aratos entreprit ce voyage à Alexandrie aussi vite que possible, c'est-à-dire sans doute l'année même où il délivra Sicyone, en 254 : tout retard eût été un danger. C'est dans ce voyage que le vaisseau qui le portait fut jeté sur la côte d'Andros. Cette île appartenait à l'ennemi, et Antigone y avait mis une garnison. Aratos dut se cacher dans les bois pour échapper aux recherches du phrourarque macédonien ; il réussit à trouver un vaisseau romain faisant route pour la Syrie et qui le débarqua en Carie ; il partit de là pour Alexandrie<sup>3</sup>. Il est instructif de voir, dans cette circonstance, Andros considérée comme une lie ennemie et Aratos poursuivi comme ennemi par le phrourarque. Ce n'était pas la délivrance de sa ville natale qui valait à Aratos l'hostilité des Macédoniens ; Antigone ne lui avait-il pas promis auparavant son appui ? Mais l'alliance de Sicyone avec les Achéens entraînait Aratos à se tourner ouvertement vers l'Égypte et devenait par là un acte hostile à la Macédoine. D'ailleurs la guerre durait encore entre l'Égypte et Antiochos de Syrie uni à Démétrios de Cyrène, et cette guerre, quoiqu'il ne soit pas question d'une intervention directe et immédiate de la Macédoine, peut être considérée comme une guerre égypto-macédonienne, puisque Démétrios avait occupé Cyrène. Nous avons vu où en était cette guerre ; le Lagide avait occupé les côtes méridionales de l'Asie-Mineure, mais reperdu l'Ionie sauf Éphèse, et les villes, désormais libres, étaient ralliées aux intérêts de la Syrie. Celle-ci était alors dans une situation difficile : pendant qu'elle faisait les plus sérieux efforts dans sa lutte contre l'Égypte, ses frontières du nord-est couraient un grand péril et la perte de vastes territoires

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 11.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 11-15. Le récit de Cicéron dans le *De officiis* (II, 23) concorde si bien avec celui-ci qu'il doit venir de la même source, c'est-à-dire des *Mémoires* d'Aratos.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 12. Une chose étrange, c'est que, pour sauver Aratos, on conte au phrourarque *ὡς εὐθύς ἀποδράς εἰς Εὐβοίαν*. Il est certain qu'à cette époque l'Eubée n'était plus au pouvoir d'Alexandre de Corinthe, et il n'y a pas trace dans l'île d'occupation égyptienne. Je crois que les compagnons d'Aratos n'ont pas du tout voulu dire qu'il s'était réfugié sur un territoire ennemi des Macédoniens, sans quoi le phrourarque aurait dû faire poursuivre le fugitif, qui n'avait pas encore beaucoup d'avance. Si l'on a dit qu'Aratos était parti pour l'Eubée, c'est que le phrourarque pouvait être sûr qu'il y serait pris.



semblait pour elle presque inévitable<sup>1</sup>. D'un autre côté, si Ptolémée avait conquis la Libye, il n'avait plus Cyrène, et, vu l'importance de cette place, c'était une perte irréparable ; le grand avantage qu'Antigone avait remporté en faisant occuper Cyrène par son frère fut de même compensé, et au delà, par les complications inattendues qui se produisirent dans le Péloponnèse ; on ne pouvait prévoir encore le parti qu'en tirerait l'Égypte. Les trois grandes puissances devaient donc désirer la fin d'une guerre où chacune n'avait fait jusqu'alors que des pertes et semblait devoir en faire de plus grandes encore. La marche que les événements prenaient à Cyrène facilita la conclusion de la paix.

Nous n'avons malheureusement sur Cyrène que l'extrait emphatique d'un ouvrage dont l'auteur a pris pour guide ce beau parleur de Phylarque. On y lit que Démétrios, fier de sa beauté, qui n'avait que trop plu déjà à sa belle-mère, avait dès le début traité les soldats et la famille royale avec orgueil et sans ménagement ; qu'il avait eu des relations avec sa belle-mère ; qu'il était devenu suspect à la fille du roi, odieux aux citoyens et aux soldats ; que de tous côtés on avait tourné les regards vers le fils du roi Ptolémée ; que la perte de Démétrios avait été résolue. On avait envoyé des meurtriers dans la chambre à coucher de sa belle-mère ; celle-ci, entendant au dehors la voix de sa fille, demanda grâce pour sa vie et tenta de faire à son bien-aimé un rempart de son corps ; mais Démétrios fut assassiné, et Bérénice épousa celui à qui son père l'avait destinée autrefois, le fils de Ptolémée<sup>2</sup>. Il n'est plus possible de faire la critique de ce récit ; les vers d'un poète contemporain démontrent que le meurtre fut commis par Bérénice : à peine sortie de l'enfance, dit-il, elle a déjà montré un courage magnanime<sup>3</sup>. Elle avait assisté en grandissant aux amours de sa mère et de son fiancé ; l'horreur qu'elle en conçut fut probablement mise à profit par le parti qui désirait le retour de l'alliance égyptienne.

Après ce meurtre, la jeune reine dut s'en remettre complètement à la protection de l'Égypte, et Ptolémée put, en vertu du traité conclu avec Magas, revendiquer la main et l'héritage de Bérénice pour son fils, son futur successeur. Mais devait-on supposer qu'Antigone laisserait la mort de son frère impunie ? Toute la

---

<sup>1</sup> Ceci sera examiné plus loin.

<sup>2</sup> JUSTIN., XXVI, 3. La date de ce fait a déjà été discutée précédemment ; d'après une correction vraisemblable, Démétrios est mort en Ol. CXXXII, 2 = 251/0.

<sup>3</sup> Callimaque, dans le poème sur la Chevelure de Bérénice, dit, d'après la traduction de Catulle (LXVI, 25) :

*At te ego certe  
Cognorant a parva virgine magnanimam ;  
Anne bonum oblita es facinus quo regium adeptas  
Conjugium, quod non fortior ausit alis ?*

Je puis encore ajouter à ce texte un passage d'un autre poète. Théocrite, dans le poème plusieurs fois cité déjà, parle des parents de son roi et de leur tendre amour ; il dit comment il ont témoigné à leurs enfants la confiance la plus affectueuse, comment le père a été heureux de confier sa maison à ses fils.

C'est se faire une idée par trop abominable de la poésie alexandrine que de prendre ceci pour une remarque générale et rien de plus. Le poète le plus glacial n'a pas pu faire une remarque pareille à un pareil endroit sans faire allusion à des faits précis. Je suppose que Théocrite songeait ici à la veuve de Magas, sur le compte de laquelle couraient probablement, à la cour d'Alexandrie, quantité d'anecdotes des plus scandaleuses. L'expression *enfants qui ne ressemblent pas à leur père* se rapporte en ce cas à Bérénice, et le morceau doit avoir été écrit avant l'acte magnanime par lequel elle punit l'adultère de son fiancé.

Pentapole était-elle prête<sup>1</sup> à rentrer sous la domination égyptienne ? Le moment était venu où une paix seule pouvait mener au but ; Antigone ne devait pas être disposé à se mêler plus longtemps à une querelle interminable ; la politique, grecque réclamait toute son attention. Ptolémée voulait bien, en échange de la possession assurée de Cyrène, faire des concessions à Antiochos, qui, de son côté, n'avait pu, malgré des efforts constants, obtenir de résultats sérieux. La paix fut donc conclue<sup>2</sup>. Nous n'avons sur elle que peu de renseignements précis. En ce qui concerne Cyrène, le traité antérieur avec Magas doit avoir été reconnu, et nous voyons en effet qu'une de ses clauses fut remplie quelque temps après par le mariage de Bérénice avec le prince royal d'Égypte<sup>3</sup>. Prit-on quelques résolutions au sujet des affaires de Grèce ? Reconnut-on, par exemple, la liberté des confédérés achéens ? On ne trouve nulle part la trace d'une pareille convention, mais ce n'est pas une raison pour en nier l'existence. On dut également statuer sur les possessions de la mer Égée, alors même qu'on aurait conservé le *statu quo*<sup>4</sup>. On retrouve à peu près les conditions du traité conclu par Ptolémée avec la Syrie en comparant la liste des pays que nomme le poème de Théocrite avec celle que donne l'inscription d'Adule. On lit dans celle-ci que Ptolémée III a reçu, comme successeur de son père, **l'Égypte, la Libye, la Syrie, la Phénicie, Chypre, et en outre la Lycie, la Carie et les Cyclades**. Il n'hérita pas de Cyrène, qui ne figure pas, et avec raison, dans ce dénombrement ; mais il l'acquiesça par un mariage avec la dame du pays. Par conséquent, les contrées citées dans le poème de Théocrite, la Cilicie et la Pamphylie, étaient revenues à la Syrie, soit à la suite de batailles heureuses, soit par une paix. L'Ionie conserva également après la paix la liberté que la Syrie lui avait reconnue ; mais on voit par les événements ultérieurs qu'Éphèse garda une garnison égyptienne. Enfin, le mariage du roi de Syrie avec la fille de Ptolémée, Bérénice, fut une des conditions de la paix. Elle reçut un dot magnifique et fut conduite par son père jusqu'à Péluse<sup>5</sup> ; de là, elle se rendit, suivie d'un grand cortège, à Antioche où

---

<sup>1</sup> Plus tard du moins, on voit les habitants de la Cyrénaïque se soulever contre l'Égypte.

<sup>2</sup> Il n'est pas possible de déterminer exactement l'année de la paix ; avec Antiochos, elle a dû être conclue au plus tard en 248, car il épousa par suite de cet accommodement une fille de Ptolémée, et celle-ci eut un enfant de lui avant la fin de 247. La paix fut-elle signée en même temps avec Antigone, on ne saurait le démontrer, mais la chose est probable. Nous avons vu que la guerre durait encore en 251 ; c'est donc entre 250 et 247 que nous devons placer la fin de la grande guerre.

<sup>3</sup> La jeunesse de Bérénice peut bien avoir été la raison pour laquelle elle ne se maria pas encore tout de suite : son mariage eut lieu peu de temps avant l'expédition de Ptolémée III en Asie (*novo auctus hymenæo vastatum iverat fines Assyrios*, dit Catulle) : D'après NIEBUHR (*Klein Schriften*, p. 238), l'expression de Justin, *Ptolemæi filio* (XXVI, 3), prouverait que Ptolémée III l'a épousée avant d'être roi, c'est-à-dire avant 216. Il ne faut pas faire tant de cas de Justin qui, sur ce fait notamment, a des idées fort embrouillées. Je fonde cependant la même conjecture sur le passage de Catulle :

*Est-ne novis nuptis odio Venus ? anne parentum  
Frustrantur falsis gaudia lacrimulis* etc.

Ce ne doit pas être là une simple phrase, et alors *parentum* doit se rapporter à Ptolémée II, attendu que, dans le poème tout au moins, Arsinoé Philadelphie est déjà morte aussi.

<sup>4</sup> Je pense qu'Andros resta à la Macédoine ; cependant nous n'avons pas l'ombre d'un renseignement à ce sujet.

<sup>5</sup> *Volens itaque Ptolemæus post multos annos molestum finire certamen, filiam suam nomine Berenicen Antiocho uxorem dedit... deduxitque eam osque Pelusium et infinita auri et argenti millia dotis nomine dedit, unde φερνοφόρος, id est dotalis, appellatus (lisez *appellata*) est* (HIERONYM., *In Daniel*, XII, 5). Cf. le fragment de Polybe cité par Athénée (II, p. 45).

eut lieu le mariage. Était-ce l'intention du Lagide d'obtenir par ce mariage une paix aussi durable que possible ? Voulait-il par là gagner à la politique égyptienne la Syrie, qui avait fait jusque-là cause commune avec la Macédoine ? Les bonnes relations qui existaient jusque-là entre le roi de Syrie et la Macédoine avaient-elles été altérées par l'abandon de Cyrène, et Antiochos se croyait-il offensé dans la personne de sa sœur, qu'Antigone aurait peut-être dû défendre à Cyrène, en se présentant comme le vengeur de son frère ? Il fallait indiquer toutes ces possibilités pour mettre en relief une remarque qui s'impose, pour ainsi dire, à l'esprit. Antiochos, en épousant Bérénice, déclara que l'épouse qu'il avait eue jusque-là, Laodice<sup>1</sup>, était illégitime, et il enleva du même coup aux fils qu'il avait de Laodice tout droit à la succession royale<sup>2</sup>. Or le Lagide aurait dû empêcher cette répudiation, s'il ne l'avait pas exigée comme conditions de la paix ; c'est cette condition qui dévoile, ce semble, le fonds de la politique égyptienne. On proposa le mariage, non pour, avoir la paix, mais pour semer la désunion, et le roi de Syrie, soit aveuglé par la richesse de la dot, soit déterminé par des raisons personnelles, soit effrayé de l'épuisement de son empire, accepta ces fatales conditions. L'Égypte en retirait un profit incalculable. Ou bien Bérénice ne trouverait aucune opposition, et par elle, par la suite nombreuse qu'elle avait emmenée, par l'héritier du trône qu'elle mettrait au monde, l'influence égyptienne s'établissait décidément à Antioche ; ou bien les choses tourneraient autrement. Comment supposer que Laodice et ses fils<sup>3</sup> allaient accepter leur déchéance et abandonner sans plus de difficulté leurs prétentions légitimes à l'héritage paternel ? Ces enfants étaient déjà grands ; le père et le frère de Laodice avaient eu jusque-là les postes les plus importants auprès du trône ; il leur faudrait donc céder, eux aussi, à l'influence de l'Égyptienne et de sa suite, dont l'apparition à Antioche allait tout changer. On pouvait compter avec certitude sur de dangereuses dissensions dans l'empire ; et, alors l'Égypte aurait tout droit d'intervenir pour défendre les prétentions de Bérénice et de prendre en Syrie une situation qui répondait à l'ambition de la maison des Lagides ; ce royaume, déjà ébranlé par deux grandes guerres, déjà émietté par les usurpations qui ne cessaient d'avoir lieu sur ses frontières, en viendrait peut-être à se morceler ; l'Égypte occuperait les provinces les plus à portée ; le reste serait facilement tenu dans la dépendance de la politique égyptienne.

En tout cas, les documents que nous possédons et le cours des événements ultérieurs autorisent ces suppositions. Comment se fait-il qu'Antiochos consentit à la paix et au mariage, que la Macédoine ne fit pas tous ses efforts pour

---

<sup>1</sup> L'Eusèbe arménien (I, p. 251 éd. Schœne) dit que Laodice était la fille d'Achæos. NIEBUHR trouve inacceptable l'opinion de FRÖRLICH, qui fait de Laodice la sœur de son mari ; il n'a pas vu que FRÖRLICH s'appuyait sur le seul texte connu avant celui d'Eusèbe, un texte qu'il ne cite pas, il est vrai. Polyænos (VII, 50) dit : Ἀντίοχος ἐγγίμε Λαοδικὴν ὀμοπάτριον ἀδελφὴν. Ce renseignement a été utilisé pour compléter un passage embrouillé d'Appien (*Syr.*, 65). — J'ai dit : le seul texte connu ; c'est qu'en effet ce que dit Étienne de Byzance au mot Ἀντιόχεια est inepte d'un bout à l'autre. — J'ai signalé ailleurs (*De Lagidarum regno*, p. 10) l'origine probable de l'erreur de Polyænos.

<sup>2</sup> *Antiochus autem Berenicen consortem regni habere se dicens et Laodicen in concubinæ locum* etc. (HIERONYM., *ibid.*). Ceci concorde exactement avec le commentaire de Polychronios (ap. MAI, *Script. vet. nov. coll.*, I, p. 140), les deux auteurs ayant suivi probablement Porphyre.

<sup>3</sup> Il faut avertir ici qu'Antiochos Soter avait marié Stratonice, sa fille et par conséquent aussi la fille de Laodice, à l'héritier du trône de Cappadoce, Ariarathe, fils d'Ariamène (DIODOR., XXXI, 19, 6. EUSEB. ARMEN., *loc. cit.*).

empêcher une si dangereuse combinaison, ce sont là des questions que, faute de renseignements, nous ne pouvons élucider. Nous ne sommes pas davantage en état de dire quelle a été durant la grande guerre l'attitude des petits États de l'Asie ; la nature des choses voulut sans doute que leur importance grandit à mesure que s'affaiblissait la puissance de la Syrie.

Cette puissance ne s'était pas d'ailleurs amoindrie seulement par sa guerre contre l'Égypte ; elle avait en même temps essuyé, à l'autre extrémité de ses frontières, des pertes considérables.

On a dit dans l'Introduction qu'une domination purement perse s'était maintenue dans le nord de l'Atropatène ; que l'Inde s'était unifiée sous la dynastie des Mauryas, qu'ici le vieil et pur parsisme, là le bouddhisme, auquel la royauté se livra enfin sous Açoka, rendaient possible un soulèvement national, une réaction qui devait naturellement menacer l'hellénisme. Un troisième danger à signaler dans ces régions de l'Orient, c'était le voisinage des hordes touraniennes qui habitaient les vastes déserts du bas Oxus et du bas Iaxarte et qui ne cessaient de faire des incursions dans les provinces frontières, dans les riches territoires de la Sogdiane et de la Bactriane, de la Margiane et de l'Hyrcanie.

Il est vrai que Séleucos Nicator avait déjà réglé sa situation vis-à-vis du grand empire hindou ; il avait cédé les pays de l'Indus, aussi loin, paraît-il, que s'étendait le bassin du fleuve, à Sandracottos, malgré le grand nombre d'établissements qu'y avaient fondés les Hellènes ; seule, Alexandrie du Caucase, qui était l'entrepôt du commerce de l'Inde et qui en même temps protégeait l'entrée des défilés allant du fleuve Caboul à la Bactriane, resta aux Syriens, à ce que disent les documents hindous<sup>1</sup>. Les sources grecques, si brèves qu'elles soient, permettent de croire que la Syrie entretenait désormais des relations amicales avec les potentats hindous : des présents viennent de l'Inde à la cour d'Antioche<sup>2</sup> ; des ambassades syriennes se rendent à Palimbothra ; Amitrochatès demande une fois qu'on lui envoie, entre autres produits de l'Occident, un sophiste habile à discourir<sup>3</sup>. On n'avait pas à craindre évidemment d'invasions militaires de ce côté-là ; la douceur des mœurs bouddhiques implantées dans le royaume de Dharmaçoka — qui abolit par un édit royal même la peine de mort — éloignait toute pensée de guerre et de conquête. Et pourtant ce voisinage exerçait une action dangereuse, lente, il est vrai, mais efficace, qui menaçait l'intérêt le plus essentiel de l'hellénisme. Il est hors de doute que la propagande de la doctrine bouddhique avait déjà dépassé la frontière de l'empire hindou<sup>4</sup> ; les missionnaires du bouddhisme pénétraient dans le Dekhan et lançaient déjà sur Ceylan la [roue de la doctrine](#) ; ils s'avançaient même en Occident, au delà de l'Indus. Il est peu probable que Candahar, l'Alexandrie d'Arachosie, soit l'endroit où des pèlerins bouddhistes venus de la Chine signalent au Ve siècle un édifice bouddhique datant de cette époque. Mais les inscriptions de ce même Açoka-Priyadarçin nous apprennent de façon certaine que le bouddhisme s'étendait déjà

---

<sup>1</sup> *Mahavanso*, I, p. 171, d'après BENFEY (*Indien*, p. 68). Cependant, d'après une communication par lettre de ce savant, l'assertion ci-dessus énoncée ne s'appuie que sur une induction.

<sup>2</sup> PHYLARCH., ap. ATHEN., I, p. 18.

<sup>3</sup> HEGESAND. ap. ATHEN., XIV, p. 654. Il est douteux que l'Hindou dont parle Théophraste (*Hist. plant.*, IX, 18, 9), l'homme aux médicaments merveilleux, soit venu jusqu'en Grèce.

<sup>4</sup> Il est dit expressément dans le *Mahavanso* (p. 171) que des missionnaires bouddhistes furent envoyés aussi dans le pays des *Yôna* (Grecs). Cf. BENFEY, *Indien*, p. 74.

à son époque sur les satrapies voisines appartenant au royaume de Syrie. Partout, lit-on dans ces inscriptions, après une énumération de plusieurs contrées de l'Inde, même dans le royaume d'Antiyaka, le Yavana, dont les rois sont les généraux d'Antiyaka, ont été élevés les deux maisons de santé de Priyadarçin aimé des dieux, l'une pour les hommes et l'autre pour les animaux, et là où ne se trouvent pas les plantes salutaires qui sont secourables et pour les hommes et pour les animaux, elles ont été partout préparées et plantées sur notre ordre, et partout où ne se trouvent pas de racines et d'herbes, elles ont été sur notre ordre fournies et plantées ; des puits ont été sur notre ordre creusés au bords des chemins, et des arbres ont été plantés sur notre ordre pour la jouissance des animaux et des hommes<sup>1</sup>. Une autre inscription donne un exemple remarquable de cette propagande du bouddhisme et de l'appui diplomatique que le pieux roi Açoka lui assurait jusque dans les pays éloignés<sup>2</sup>. Or, partout où cette doctrine trouvait des partisans, elle entravait les progrès de l'hellénisme ; elle empêchait les populations de l'Est de s'unir et de se fondre avec celles de l'Occident sous l'égide de la civilisation hellénique. Mais l'hellénisme était précisément la base de l'empire syrien en Asie ; des réactions nationales étaient donc plus dangereuses pour cet empire que la supériorité

---

<sup>1</sup> Passage emprunté à un article de BENFEY (*Gött. gel. Anz.* 1839, n° 98 sqq.). Il est interprété différemment dans une traduction que LASSEN a eu la bonté de me communiquer par lettre, et qu'il a insérée depuis dans ses *Indische Alterthümer*, II<sup>2</sup>, p. 253. Cette traduction, faite d'après une nouvelle copie des inscriptions de Girnâr et celle de Kapour-i-giri, donne le sens suivant : **Le roi des Yôna, Antiyaka, et aussi les autres rois qui sont dans le voisinage du roi des Yôna Antiyaka.** Ces rois alliés auraient, comme Açoka, fondé des **maisons de santé** pour hommes et animaux. Il s'agirait donc ici non pas de la pléiade de petits rois grecs nouvellement intronisés en Ariane et sur l'Indus, mais bien des rois d'Occident, comme on va le voir à la note suivante.

<sup>2</sup> Cette inscription, publiée pour la première fois par PRINSEP, a fait événement dans le monde savant. Soumis d'abord en Allemagne à la critique pénétrante de BENFEY, le texte en est aujourd'hui parfaitement établi par l'inscription de Shahbaz-gahri, datée de la treizième année du roi Açoka (CUNNINGHAM, *Survey*, V, p. 26) : **Antiyaka... et quatre autres rois, Touramaya, Antikena, Maka, Alikasandaro, suivent en tous lieux les instructions du roi cher aux dieux.** Pour l'avènement d'Açoka, la tradition bouddhique et la tradition brahmanique donnent des dates quelque peu différentes ; en les combinant, on arrive à peu près à 266 ou 265 (DUNCKER, *Gesch. des Alterth.* 1114, p. 4 03) ; la treizième année du règne tomberait alors en 253 ou 252. L'inscription n'oblige pas à admettre que les quatre rois fussent encore en vie lorsqu'elle a été gravée. Alexandre d'Épire doit être mort vers 260 ; la mort de Magas est de 258. Si exagérées que puissent être, dans ce document, les assertions relatives au succès des conversions, il a dû cependant y avoir des tentatives de propagande : c'est un trait de lumière jeté dans l'histoire de cette époque qu'un texte qui nous montre les rois de Cyrène, de Macédoine, d'Épire, en relations directes avec celui de l'Inde. Je rappellerai à ce propos l'Hindou déjà mentionné plus haut, le personnage aux cures merveilleuses dont parle déjà Théophraste, un auteur mort vingt ans avant l'époque où nous sommes ici.

[Les différents textes des édits d'Açoka-Piyadasi ont été rapprochés et commentés tout récemment par EM. SENART, dans une Étude sur les inscriptions de Piyadasi, publiée en une série d'articles (*Journal Asiatique*, XV [1880], p. 287-347. 479-509. XVI [1880], p. 215-267. 289-410. XVII [1881], p. 97-158. XIX [1882], p. 395-460. XX [1882], p. 101-138. I [1883], p. 171-230). M. SENART traduit comme il suit le passage en question. Piyadasi se félicite des progrès que fait la doctrine même chez ses voisins : **Parmi ces voisins sont Antiochus, le roi des Yavanas, et, au nord de cet Antiochus, quatre rois, Ptolémée, Antigone, Magas, Alexandre.... Chez les Grecs, partout on se conforme aux instructions religieuses du roi cher aux Devas.** *Note du traducteur*].



militaire et politique des Lagides elle-même ; au moins contre celle-ci on pouvait espérer un retour de fortune.

L'empire syrien était menacé à ce même point de vue par le voisinage de la Médie Atropatène, où s'était maintenue dans la plénitude de sa puissance une domination purement perse, et avec elle la doctrine du parsisme et le pouvoir des Mages. Il est absolument impossible de se rendre compte de la façon dont le parsisme se comportait dans les autres pays de l'Iran envers l'élément étranger, dans quelle mesure il tolérait ou persécutait la vieille religion de l'empire. Mais on a vu que partout dans le monde hellénistique les religions nationales s'opposent à la culture grecque, même modifiée essentiellement dans son esprit, et qu'elles acquièrent une importance nouvelle ; ce phénomène devait se produire tout d'abord et plus énergiquement que partout ailleurs dans le parsisme, qui trouvait précisément dans l'Atropatène une base politique. Dans le sommaire — rédigé, il est vrai, à une époque postérieure — des parties du Zendavesta, il est dit à diverses reprises que, lorsqu'on rechercha après Alexandre les livres du Zend, on trouva seulement tels et tels morceaux<sup>1</sup>. On aurait tort de croire que l'expression *après Alexandre* s'applique au temps où commençait à se former la puissance des Sassanides ; on est aujourd'hui en mesure de prouver d'une façon péremptoire que les livres saints s'étaient de nouveau répandus bien longtemps auparavant. Mais quel fut le motif qui les fit recueillir *après Alexandre* ? Ils ne s'étaient pas perdus seulement à la suite des victoires gigantesques d'Alexandre ; la décadence de la Perse elle-même, dans le siècle malheureux qui amena la dissolution intérieure de l'empire, et surtout l'invasion des cultes et des religions exotiques (le culte d'Anahit, par exemple), auront causé cette négligence et cet oubli des livres saints, de ceux du moins qui n'étaient pas nécessaires au service religieux de tous les jours<sup>2</sup>, ainsi que l'abaissement de la haute culture des Parsis. Mais la chute honteuse de l'empire devait amener d'autant plus sûrement une régénération religieuse qu'une puissance purement perse, quoique d'abord peu étendue, se maintenait définitivement dans l'Atropatène. Ce petit royaume eut donc aussitôt conscience de son opposition à la fois religieuse, nationale et politique à l'hellénisme, et il trouva dans cet antagonisme précisément la force et le désir de s'étendre. Les vaillantes populations de l'Atropatène et la richesse d'un pays qui fournissait abondamment tout ce qui était nécessaire à la guerre<sup>3</sup> mirent le souverain de la région en état de profiter immédiatement de tous les embarras de la monarchie syrienne. La situation même de son pays le portait vers ces contrées qui formaient la principale communication entre les provinces orientales et l'ouest de l'empire ; toute la région qui s'étend des Portes Caspiennes à Ecbatane de Médie était ouverte à ses invasions. Un renseignement

---

<sup>1</sup> Voyez VULLER, *Fragmente über die Religion des Zoroaster*, 1831, p. 16 sqq.

<sup>2</sup> Le magicien que Pausanias (V, 27, 5) a vu opérer en Lydie récitait ses formules *ἐπιλεγόμενος ἐκ βιβλίου*.

<sup>3</sup> POLYBE, V, 44, 7. 55, 3. Dans les deux passages, Polybe dit : *οἱ Σατράπειοι παλούμενοι*. Il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse de l'Atropatène, mais on peut se demander s'il faut par suite modifier le texte, comme le veut CASAUBON. Il me semble que l'expression *παλούμενοι* interdit absolument cette correction. Atropatès était resté depuis le temps des Perses satrape de ces contrées ; peut-être les Macédoniens s'habituaient-ils à l'appeler le satrape, au lieu de roi ou Grand-Roi, comme il se nommait probablement lui-même. Cette explication est plus plausible que celle qui consiste à dire que son petit royaume, étant partagé en satrapies à la vieille mode perse, avait été désigné ainsi par opposition au système administratif des Macédoniens, car il ne manquait pas de satrapes dans l'empire des Séleucides.



isolé confirme pleinement notre assertion : Pendant que les rois de Syrie et ceux de Médie, écrit Strabon, luttèrent les uns contre les autres, les peuples au delà du Taurus se soulevèrent et firent défection<sup>1</sup>. Strabon veut montrer que la défection de la Bactriane a été provoquée par le conflit dont il parle ; donc cette lutte entre les Mèdes et la Syrie a eu lieu déjà avant la mort d'Antiochos Théos. Selon toute vraisemblance, le roi de Médie était alors cet Artabazane qui, trente ans plus tard, et parce qu'il n'était plus alors qu'un vieillard, prévint l'attaque d'Antiochos le Grand par des négociations. Il passait pour le plus dangereux et le plus habile des dynastes de l'époque<sup>2</sup> ; et, lorsqu'il était dans la force de la jeunesse, il doit avoir tiré parti avec assez de hardiesse des embarras du royaume de Syrie. Nous savons qu'une ville d'Héraclée, fondée par Alexandre dans le voisinage de Rhagæ, fut détruite, puis rebâtie sous le nom d'Achaïs<sup>3</sup> ; elle porte, comme une autre ville située plus loin encore à l'est, le nom de son fondateur<sup>4</sup> ; c'est ce même Achæos, dont Laodice, l'épouse répudiée d'Antiochos, était la fille. Or, d'après les événements survenus par la suite en Orient et en Occident, il n'est guère admissible que cette contrée ait été reconquise et la ville rebâtie à l'époque où nous sommes. Antérieurement déjà, à ce qu'il semble, sous Antiochos Soter, l'invasion ennemie avait pénétré jusqu'à cette entrée occidentale des Portes Caspiennes, et je ne doute pas que la domination de l'Atropatène ne se soit déjà étendue jusqu'au delà du fleuve Amardos, le Sefid-roud, jusque sur les côtes sud-ouest de la mer Caspienne<sup>5</sup>. La communication que Séleucos et Antiochos Ier avaient tenté d'établir entre la mer Caspienne — qu'on appelait mer de Séleucos et d'Antiochos — et le Pont-Euxin fut rompue par cette prise d'armes de l'Atropatène ; par suite, l'influence commerciale que les Séleucides exerçaient sur les villes du Pont fut anéantie, et cette situation ne pouvait rester sans influence sur les relations politiques du royaume de Syrie dans les régions du Pont.

La frontière de l'empire fut également menacée à l'est de la mer Caspienne dès le règne d'Antiochos Ier Soter ; ce furent les Barbares du désert qui surprirent et détruisirent Alexandrie sur le cours inférieur du Margos, aux limites de la steppe. Antiochos Soter la fit rebâtir sous son propre nom, mais plus grande qu'auparavant et mieux protégée ; on dirait presque qu'il est venu lui-même dans cette contrée. L'empire aurait pu se défendre contre ces ennemis s'il avait été sûr de la fidélité de ses propres satrapes. Mais, dit Strabon, au moment où les rois de Syrie et de Médie étaient en guerre l'un contre l'autre, les gouverneurs de la Bactriane appelèrent ce pays à la défection. Euthydémos

---

<sup>1</sup> STRABON, XI, p. 515. Sans doute, d'après le peu que nous savons de cette époque, nous trouverions plus vraisemblable qu'il s'agit de l'Égypte au lieu de la Médie ; on est allé jusqu'à voir dans cet antagonisme la lutte de Séleucos II et d'Antiochos Hiérox. Mais il y a bien la Médie dans le texte de Strabon, et nous n'avons pas autre chose à faire que de pratiquer autant que possible des éclaircies tout autour de cette donnée positive.

<sup>2</sup> POLYBE, V, 55.

<sup>3</sup> PLIN, VI, 16.

<sup>4</sup> STRABON, XI, p. 516. Cf. APPIAN, Syr., 57.

<sup>5</sup> Les expressions de Strabon sont assez équivoques. Il semble dire que les peuples d'au delà du Taurus étaient les uns sous la domination syrienne, les autres sous celle des Mèdes, auquel cas les tribus mentionnées dans le texte, Cadusiens, Amardes, peut-être les Tapuriens, ne peuvent appartenir qu'à la Médie. — Il faut faire observer, du reste, qu'il y a encore une époque où ce même Achæos aurait pu fonder tout au moins Achaïs près des Portes Caspiennes (en 237), et nous le rappellerons au moment opportun.

souleva la contrée voisine ; puis ce fut le tour d'Arsace, le fondateur de l'empire parthe.

Il est très difficile de retrouver les commencements de ces royaumes de l'Orient. Strabon donne au gouverneur de Bactriane qui fit défection le nom de Diodotos<sup>1</sup> et la forme de ce nom est justifiée, au dire des numismates, par une monnaie d'or de ce roi, où la tête même répond parfaitement à l'effigie d'une monnaie d'argent d'Antiochos II et où le nom seul d'Antiochos a été changé en celui de Diodotos<sup>2</sup> : c'est un détail certainement propre à confirmer une opinion qui a d'autres raisons à invoquer, à savoir que la Bactriane s'était déjà révoltée sous le règne d'Antiochos II<sup>3</sup>.

Cette opinion s'appuie sur ce fait que, suivant le témoignage de Strabon, la rébellion de Diodotos a précédé la défection des Parthes, et que cette défection peut être rapportée avec vraisemblance à l'année 250.

Strabon n'avait déjà que des renseignements contradictoires sur la fondation de l'empire parthe, ce qui prouve assurément que les commencements de cette monarchie furent à peine remarqués. Il dit qu'après la révolte de la Bactriane, un Scythe, Arsace, vint dans le pays des Parthes avec une troupe de Dahes qui portaient le nom de Parnes<sup>4</sup> et demeuraient sur les rives de l'Ochos ; qu'il s'empara de toute la contrée ; qu'il fut d'abord faible et dut lutter contre ceux auxquels il avait enlevé le territoire ; que ses successeurs les plus immédiats eurent les mêmes luttes à soutenir. Strabon ajoute : Quelques-uns pensaient que ces Parnes étaient une branche de cette race des Dahes qui demeuraient sur les bords du Palus Méotide et que la famille d'Arsace descendait de ces Parnes ; d'autres font d'Arsace un Bactrien<sup>5</sup> qui avait fui devant la puissance grandissante

---

<sup>1</sup> Depuis la première édition de *l'Histoire de l'Hellénisme*, la numismatique indo-bactrienne a fait des progrès considérables ; je renvoie notamment aux mémoires du général CUNNINGHAM, publiés les uns dans le *Journ. of the Asiatic Society of Bengal* (Part. IX et XI), les autres dans la *Numism. Chronicle* de 1868 et des années suivantes, ainsi qu'à sa *Survey*, surtout à la Ve partie [1875], qui contient en plus quelques découvertes récentes. On lira avec grand profit les études de VON SALLET, *Die Nachfolger Alexanders des Grossen in Bactrien und Indien* (*Numismat. Zeitschrift*, 1879). Pour le reste de la bibliographie, voyez LASSEN, *Ind. Alterth.* [2e édit. 1874], II, p. 294.

<sup>2</sup> C'est du moins ce que dit WILSON, *Antiquities and coins of Afghanistan*, p. 218, d'après une communication de RAOUL-ROCHETTE : cependant le type ordinaire des monnaies d'Antiochos II n'est pas, comme sur ces médailles bactriennes, Zeus lançant la foudre. La pièce que l'on cite à l'appui (dans WILSON, *Ar. antiq.*, p. 218 et EDW. THOMAS, *Num. Chronicle*, 1862, p. 180, pl. IV, 1) a un type plutôt bactrien que séleucidien et pourrait fort bien avoir été frappée par Diodotos, alors qu'il était encore satrape, mais à peu près indépendant. En ce cas, le Zeus Promachos reste l'emblème monétaire des rois bactriens.

<sup>3</sup> En fait de pesées des tétradrachmes de Diodotos, j'en connais trop peu pour pouvoir en tirer des conclusions ; cependant EDW. THOMAS (*Num. Chron.* 1862, p. 183) cite une pièce qui ne pèse que 235,4 grains anglais ou 15 gr. 25 (il est vrai qu'il la signale comme *much worn*), tandis que les médailles contemporaines d'Antiochos Théos pèsent de 256,7 à 257 grains. C'est une différence de près de 2 grammes, qui est, en effet, anormale.

<sup>4</sup> STRABON, XI, p. 515. Ce sont les mêmes probablement qui sont appelés Ἀπαρνοι à la page 511, comme les Mardes s'appellent aussi Amardes.

<sup>5</sup> Peut-être est-il bon de rappeler ici qu'Alexandre, lorsqu'il conquiert la Bactriane et la Sogdiane, trouva là de nombreux répondants dans les *hyparques* de ces provinces. C'étaient de nobles seigneurs qui avaient leur domaine propre. Ce domaine, il le laissa à ceux qui se soumirent à lui, et ce sont ces *hyparques* qu'il convoqua à un σύλλογος tenu à Zariaspa, lorsqu'il s'agit de juger Bessos. Arsace pouvait être un de ces *hyparques*, de ces *pehlevanes*, s'il n'était pas de race scythique.

de Diodotos et qui provoqua le pays des Parthes à la défection. Ces renseignements sur deux versions différentes sont par trop brefs : il est vrai que Strabon avait traité des Parthes avec plus de détail dans son ouvrage historique, et c'est une raison de croire que ses assertions sont appuyées sur des recherches approfondies<sup>1</sup>. Il veut dire probablement qu'Arsace s'était éloigné avec cette troupe nomade des bords de l'Ochos depuis qu'on ne pouvait plus assaillir avec profit les frontières de la Bactriane, devenue le royaume de Diodotos et défendue par lui avec plus de vigueur sans doute que quand elle était simplement une satrapie. Strabon décrit, en effet, dans un autre passage les coutumes de ces nomades<sup>2</sup> : Parmi les Dahes, les Aparnes habitent plus près de l'Hyrcanie et de la mer Hyrcanienne, les autres s'étendent jusqu'aux contrées situées en face de l'Arie ; entre eux, l'Hyrcanie et le pays des Parthes jusqu'à l'Arie est un vaste désert où manque l'eau. C'est ce désert qu'ils ont parcouru à marches forcées pour fondre sur l'Hyrcanie, sur Nisæa et les plaines des Parthes. Ceux-ci leur ont alors promis le tribut, et voici quel était ce tribut : les Aparnes pouvaient, à des époques déterminées, envahir le pays et y faire du butin. Mais leurs invasions eurent lieu contre les traités ; la guerre éclata ; puis il y eut de nouveaux traités et de nouvelles guerres ; et telle est aussi la vie des autres nomades, qui se passe à attaquer constamment leurs voisins et à faire avec eux de nouvelles conventions<sup>3</sup>. La même tradition fait évidemment le fond des phrases de Justin, un rhéteur qui se trompe plutôt sur les faits que sur le choix de la couleur caractéristique ; il dit qu'après la révolte de la Bactriane, les peuples de tout l'Orient se révoltèrent contre les Macédoniens ; qu'Arsace, un homme d'origine inconnue, mais d'une bravoure éprouvée, accoutumé à vivre de pillage et d'expédients, envahit le pays des Parthes avec une horde de brigands, vainquit le gouverneur Andragoras et, après l'avoir mis à mort, s'empara du pouvoir, etc.<sup>4</sup> Tout autre est le récit qu'Arrien a recueilli dans son *Histoire des Parthes*. Les Parthes, dit-il, sont de race scythe ; soumis aux Macédoniens depuis la défaite des Perses et en même temps qu'eux, ils se sont révoltés pour le motif suivant : il y avait deux frères Arsacides, Arsace et Tiridate, descendants de Phriapitès<sup>5</sup> ;

---

<sup>1</sup> Strabon, dans sa description de la Parthie et de la Bactriane, utilise à la fois les *Παρθικά* d'Apollodoros d'Artémida (cf. II, p. 118) et le grand ouvrage historique de Posidonios, dont les assertions méritent plus de confiance. Les dix-sept livres d'*Histoire Parthique* écrits par Arrien auraient pour nous autant de valeur : ce que Photius en donne se réduit à fort peu de chose et ne concerne guère que la fondation du royaume.

<sup>2</sup> Strabon décrit brièvement d'après Posidonios l'organisation du royaume parthe (XI, p. 515). Ce dualisme semble indiquer une origine plutôt scythique que perse.

<sup>3</sup> STRABON, XI, p. 511.

<sup>4</sup> JUSTIN, XLI, 4. Suivant toute probabilité, Justin a fait une confusion avec ce nom d'*Andragoras* (var. *Mandragoras*). Il dit ailleurs (XII, 4), à propos d'Alexandre : *Parthis domitis praefectus ex nobilibus Persarum Andragoras statuitur, unde postea originem Parthorum reges habuere*, assertion qui, pour le fond, se rapproche de ce qui sera exposé à la note suivante. Mais Andragoras n'est pas un nom perse, et le satrape nommé par Alexandre a été d'abord Amminapès, puis Phratapherne. En tout cas, il ne faut pas tenir grand compte de ce satrape syrien Andragoras, et surtout il ne faudrait pas conclure du *Parthis domitis* à une lutte d'Alexandre contre les Parthes, à une tentative de défection de leur part. Justin dit lui-même (XLI, 4, 2) : *post hunc (Alexandrum) a Nicatore Seleuco et mox ab Antiocho et successoribus ejus possessi, a cujus pronepote Seleuco primum defecere primo Punico bello*.

<sup>5</sup> Cf. ARRIAN ap. PHOT. cod. 58 [p. 248 ap. Müller]. C'est un renseignement généalogique qui n'est rien moins que clair. Le nom de Phriapitès (*Phriapatius* dans Justin, XLI, 5, 8) n'est pas non plus devenu plus intelligible pour avoir été rapproché par RAOUL-ROCHETTE d'Artémis *Πριανίτην* (*Journal des Savants*, 1834, p. 334). Que cette généalogie soit

le satrape de ce pays, établi par Antiochos Théos, Phéréclès, ayant voulu faire violence à l'un de ces deux frères, ils ne supportèrent pas cet outrage, mais ils tuèrent le criminel, et, après avoir communiqué leur plan à cinq autres, ils appelèrent le peuple à l'insurrection contre les Macédoniens et s'emparèrent du pouvoir. Un chroniqueur de la basse époque invoque également le témoignage d'Arrien, et il appelle le criminel Agathoclès, éparque de Perse, sous lequel les deux frères auraient gouverné la satrapie de Bactriane<sup>1</sup>.

On viendrait à bout de concilier ces données diverses, si les noms d'Andragoras, de Phéréclès, d'Agathoclès, ne montraient pas qu'il y avait sur l'origine des Parthes des traditions absolument divergentes.

Des textes anciens rapportent qu'à une époque immémoriale, lorsque Sésostris avait conquis toute l'Asie, des tribus scythes avaient été transplantées par lui dans le pays qui depuis porta leur nom, et que Parthes est la traduction perse du nom de Scythes<sup>2</sup>. Le premier document qui nous montre le nom des Parthes est l'inscription de Bisitoun ; le roi Darius y dit que, dans le soulèvement général qui suivit la mort de Cambyse, les Parthes (*Parthva*) et les Hyrcaniens se sont aussi révoltés et ont pris parti pour l'usurpateur mède Fravarti ; que son père Vistacpa est allé dans le pays des Parthes et qu'il a vaincu les rebelles.

Aujourd'hui encore, l'extrémité septentrionale de l'Iran est toujours menacée par les hordes mobiles du Tour= ; c'est de là que vient une grande partie des Ilates, des hordes nomades qui font la force principale des armées persanes ; aussi les appelle-t-on parfois les tribus guerrières du schah de Perse. Il paraît probable que ces anciens Parthes appartenaient aussi à la même race : l'Iran voit constamment se renouveler la métamorphose partielle des nomades qui deviennent des populations de colons à établissements fixes, et, selon les traditions sacrées des Parsis, l'origine de la race pure de la région de l'Iran n'est

---

exacte, ou qu'elle ait été fabriquée dans l'intérêt de l'occupation persane, comme l'avait été jadis celle des Grands-Rois de Perse, qui se disaient apparentés aux Mèdes, on se demande si elle s'applique à l'Arsace qui porta comme roi le nom d'Artaxerxès II, et la chose est au moins douteuse. LASSEN (II<sup>2</sup>, p. 297) dit : La meilleure interprétation d'Arrien serait peut-être : descendants de Phriapitès, le fils d'Arsace. Le nom s'écrit en zend Friyapaitis, c'est-à-dire Φιλοπάτωρ ; le deuxième roi des Parthes s'appelle Phriapatius. C'est plutôt le quatrième Arsacide ; les monnaies qui lui sont attribuées ont comme légende, au droit : ΜΕΓΑΛΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ et au revers ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ. Quant à Artaxerxès II, son nom antérieur était Όάρτης d'après Dinon, Άρσίκας suivant d'autres (PLUTARQUE, *Artax.*, 1).

<sup>1</sup> SYNCELL., p. 539 éd. Bonn. D'où le bon moine Georges tire-t-il son Agathoclès, on ne peut plus le deviner. Il n'est guère probable que ce soit d'Arrien, à moins d'admettre que cet auteur, après avoir donné la version principale, celle qu'a citée le docte patriarche, a mis à la suite cette seconde assertion, comme il le fait si souvent dans l'Anabase, en employant la formule λέγεται δέ και τοιόςδε λόγος ou quelque chose de semblable. Le titre d'épargne est usité dans l'empire des Séleucides ; mais il faudrait examiner si ἡ Περσική désigne la satrapie de Perse (POLYB., V, 40, 7) ou une circonscription plus grande, qui aurait compris également la Parthyène, comme on voit plus tard le second Achæos obtenir τήν επί τάδε τοῦ Ταύρου δυναστείαν (POLYB., *ibid.*).

<sup>2</sup> Cette tradition se trouvait déjà dans Arrien : on le voit par l'extrait de Photius : τὸ Πάρθων γένος Σκυθικόν. Au rapport de Malalas (II, p. 28 éd. Bonn. Cf. SUIDAS, s. v. Σώστρις. CEDREN., p. 36 éd. Bonn.), Sésostris avait installé comme colons 15.000 Scythes. Cf. Justin (XLI, 1) et Strabon (XI, p. 515). On trouvera discutée à fond la question de nom dans le mémoire d'OLSHAUSEN, dont une partie a été lue à l'Académie de Berlin.

pas autre que celle-là ; eux aussi viennent en nomades des territoires du nord-est et remontent dans l'Iran pour s'y établir, s'y métamorphoser, et y fonder un nouveau genre de vie. On nous dit expressément que les Parthes qui habitaient de l'autre côté des montagnes (du Khorassan) étaient appelés nomades ; ces peuples du désert sont les alliés et les parents de ces Parthes dont le pays, nommé Parthyæa, fut une des premières conquêtes de l'empire des Arsacides. En ce qui concerne la parenté des langues, il est impossible de se prononcer : les écrivains anciens se taisent sur ce sujet ; à moins qu'on ne veuille attribuer à ces mots de Justin [que leur langue tient le milieu entre le mède et le scythe et n'est qu'un mélange de ces deux idiomes](#) une certitude que la linguistique de l'antiquité ne peut revendiquer<sup>1</sup>. Seulement, on peut affirmer que la Parthyène ne devint nullement parthe à l'invasion des Arsacides et de leurs Parnes ; elle l'était déjà depuis des siècles.

On rapporte qu'Arsace ou Aschk, comme le nomment les Orientaux, parut d'abord comme roi dans la ville d'Asaak, située dans le pays d'Astabène, non loin de l'extrémité du désert et de la mer Caspienne<sup>2</sup>. Parthaunissa, située plus à l'est, dut être conquise presque aussitôt ; c'est là que furent désormais les tombes des [Aschkanes](#). Ainsi, c'est à la lisière du désert qu'ils se sont d'abord établis<sup>3</sup> ; c'est là qu'ils étaient venus en quittant l'Ochos<sup>4</sup>, lorsque Diodotos de Bactriane se proclama indépendant. Que les deux frères Arsace et Tiridate aient été Bactriens, qu'ils aient été des exilés Parthes, peut-être de noble naissance, qu'une querelle personnelle avec le gouverneur de la Parthyæa ou avec l'éparque des provinces supérieures ait été le motif de leur fuite vers les tribus du désert, quoi qu'il en soit, ils commencèrent leur entreprise lorsque la puissance grandissante de Diodotos en Bactriane devenait pour eux un péril<sup>5</sup> ; ils réussirent à soulever la Parthyène ; bientôt ils occupèrent toute la contrée, et ce fut à Hécatompylos que les premiers Arsacides établirent leur résidence.

Les faits ainsi rapprochés permettent d'éclaircir, au moins dans une certaine mesure, les difficultés chronologiques. Justin a malheureusement enveloppé de phrases le point important et essentiel. Après avoir parlé des Parthes au temps d'Alexandre et des Diadoques, il dit : [ils eurent ensuite pour maîtres Séleucos Nicator et bientôt Antiochos et ses successeurs ; mais sous le petit-fils d'Antiochos, Séleucos, à l'époque de la première guerre punique, sous le consulat de L. Manlius Vulso et d'Attilius Regulus<sup>6</sup>, ils se soulevèrent, et leur révolte resta impunie à cause de la querelle des deux frères Séleucos et Antiochos, qui négligeaient de poursuivre les rebelles parce qu'ils voulaient s'arracher mutuellement l'empire. Dans le même temps, Théodotos, gouverneur des mille villes bactriennes, fit aussi défection, et, à son exemple, tous les peuples de l'Orient secouèrent le joug de la Macédoine. C'est à cette époque qu'Arsace, etc.](#)

---

<sup>1</sup> JUSTIN, XLI, 2, 3.

<sup>2</sup> ISID. CHARAC. Isidore en parle à propos de la ville qu'il appelle Sauloé. On imprime aujourd'hui : [ἡς αὐλῶν Παρθκύνισσα](#) : c'est un mot qui doit signifier la [Nissa des Parthes](#).

<sup>3</sup> JUSTIN, XLI, 1, 10.

<sup>4</sup> STRABON, XI, p. 515.

<sup>5</sup> STRABON, XI, p. 515.

<sup>6</sup> Dans les éditions de Justin (XLI, 4, 3) on lit *M. Atilio Regulo*, qui a été consul en 256 ; mais dans plusieurs manuscrits l'*M* manque, de sorte qu'on ne sait pas au juste s'il ne s'agirait pas de C. Atilius Regulus. qui fut consul en 250 avec ce même Manlius. Comme Justin dit ici *primum defecere*, l'assertion de Moïse de Chorène (II, 1), à savoir que Séleucos vainquit les Parthes dans une grande guerre et reçut pour ce fait le nom de Nicator, doit être une explication improvisée à la mode orientale.



On trouve dans ce récit une foule de données surprenantes. La révolte des Parthes, sans doute de la province de Parthyæa sous son satrape, y précède l'occupation d'Arsace, fait ignoré de Strabon ; ce n'est qu'à la suite de ce soulèvement parthe que se révolte aussi le gouverneur des **mille villes bactriennes**, dénomination qui anticipe ici de cinquante années<sup>1</sup> ; quant à Séleucos, le successeur d'Antiochos Théos, qui était au moins un arrière petit-fils de Séleucos Nicator, aucune des deux années 256 et 250, auxquelles peut se rapporter le consulat indiqué, ne lui convient. Et pourtant, il faut accepter avec confiance cette information, précisément parce qu'elle est affirmative et caractéristique. Mais est-ce alors qu'Arsace prit à Asaak le titre de roi ? Ce n'est que quelques années plus tard, lorsque le roi d'Égypte anéantit presque entièrement l'empire syrien<sup>2</sup>, lorsque les deux frères se disputèrent ce qui restait, lorsque Séleucos engagea une lutte malheureuse en Asie-Mineure contre les Galates, que put être tentée la conquête de la Parthyæa, et bientôt après celle de l'Hyrcanie et des autres contrées voisines. Enfin, ce qui est encore incertain, le choix qu'il faut faire entre les deux années 256 et 250, est résolu par une indication des chroniqueurs qui placent le commencement de l'empire parthe à la 3e année de la CXXXIIe olympiade, c'est-à-dire précisément en 250/249<sup>3</sup> ; indication qui démontre en même temps que Justin, ou plutôt Trogne-Pompée, ou mieux encore les sources plus anciennes qu'il suivait, Posidonios notamment, reconnaissaient cette année comme celle où avaient débuté les Arsacides<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Apollodoros, originaire lui-même du royaume parthe, avait parlé dans son Histoire Parthique des mille cités du roi Eucratidas (STRAB., XV, p. 686).

<sup>2</sup> APPIAN., *Syr.*, 65.

<sup>3</sup> SYNCELL., I, p. 539. Dans la liste des vainqueurs aux Jeux Olympiques que donne l'Eusèbe arménien (I, p. 207, 25 éd. Schœne), la défection des Parthes est marquée à Ol. CXXXIII ; S. Jérôme (*ibid.*, II, p. 121) la place en Ol. CXXXIII, 1, et le Canon d'Eusèbe (*ibid.*, II, p. 120) en Ol. CXXXII, 3.

<sup>4</sup> Je passe à dessein sous silence les nombreuses données chronologiques qu'on rencontre encore de côté et d'autre et qui ont été rassemblées par RICHTER (*Ueber die Arsaciden- und Sessanidendynastie*, p. 21) : la tradition ancienne que nous avons suivie rectifie suffisamment les indications d'Agathias (p. 121 éd. Bonn.), de Moïse de Chorène et des Orientaux d'époque plus récente. J'avais ajouté ici, dans la première édition, que **la prétendue ère des Arsacides, comme tout le monde le reconnaît aujourd'hui, est une méprise de VAILLANT**. Depuis, en 1865, B. KÖHNE (dans les *Blättern für Münz- und Siegelkunde*, II, p. 272) a publié un tétradrachme d'Arsace XVI avec l'effigie de ce roi et de son épouse, sur lequel il a trouvé la double date 315 et 280 ; il en a conclu qu'il s'agissait de deux ères, celle des Séleucides, qui commence en 312 avant J.-C. et celle des Parthes, qui commencerait par conséquent en 277 avant J.-C. LONGPÉRIER (*Revue Numism.*, 1868, p. 21 sqq.) a démontré que ces prétendus chiffres avaient été mal lus et que les meilleurs spécimens de cette médaille portent des mots au lieu de chiffres. Peu de temps après, G. SMITH (*Assyrien Discoveries*, p. 389) a fait connaître une tablette d'argile babylonienne avec caractères cunéiformes, sur laquelle il trouve côte à côte une date parthique et une autre de style séleucidien. **This date is written : Month.... 23rd day, 141th year, which is called the 208th year, Arsaces king of kings**. Suivant lui, ce document de l'an 105 avant J.-C. prouverait que la première année de l'ère parthique coïncide avec l'an 65 de l'ère des Séleucides, année qui commence en octobre 248. Si SMITH est sûr de sa lecture, on aurait là cette ère des Arsacides que l'on cherche ; mais elle commencerait 2 ans plus tard que ne le font supposer les données des chronographes, c'est-à-dire en automne 248, au commencement de Ol. CXXXIII, 1, au lieu de l'automne 250, commencement de Ol. CXXXII, 3.



Il reste à savoir si le passage où Justin assure que, après la défection de la Bactriane, **tous les peuples de l'Orient** rompirent avec les Macédoniens est autre chose qu'une simple phrase. Comme Justin n'a fait que retracer en traits généraux l'époque de la lutte entre les deux fils d'Antiochos Théos, nous sommes obligés de remonter à dix ans et plus avant le moment où la Bactriane fit défection.

Le témoignage de Strabon prouve déjà que, dans les régions voisines de la Bactriane, Euthydémos de Magnésie se rendit indépendant ; nous le retrouverons vers 205 roi des territoires que gouvernait autrefois Diodotos et après lui son fils Diodotos II<sup>1</sup>. Il est possible qu'Euthydémos fût satrape de la Sogdiane<sup>2</sup>, de ces mêmes contrées dont Démodamas de Milet avait été stratège sous Antiochos Ier, lorsqu'il portait la guerre au delà de l'Iaxarte<sup>3</sup>.

On n'oserait pas, vu le silence de Strabon, aller plus avant sur la foi d'une simple indication de Justin, si la mention d'Agathoclès dans le récit d' Arrien, qui se recommande à nous par la citation caractéristique du titre d'épargne, ne nous rappelait qu'on rencontre le nom d'Agathoclès sur des monnaies grecques, tétradrachmes, drachmes et pièces de cuivre, provenant de cette région et de cette époque. Ces monnaies sont du travail le plus achevé : elles montrent au droit la tête d'un roi qui porte, sans doute en guise de diadème, une couronne de lierre, et sur le revers une panthère qui tantôt marche, tantôt soulève avec sa patte de devant une grappe de raisin ; d'autres monnaies représentent Zeus debout et tenant dans sa main droite une Artémis tricéphale qui lève une torche de chaque bras, dans sa main gauche une lance macédonienne. On a reconnu dans cette Artémis la déesse perse, Aphrodite-Anaïtis<sup>4</sup> ; les symboles dionysiaques trouveraient leur explication si l'on pouvait croire que la domination d'Agathoclès s'étendait également sur la Carmanie, un pays de vignobles voisin

---

<sup>1</sup> L'existence de Diodotos II est attestée par Justin (XLI, 4, 5). On n'a pas encore signalé de ses monnaies. Celles que CUNNINGHAM lui attribue sont exactement pareilles à celles de son père, si ce n'est qu'à côté de Zeus Promachos on voit une petite couronne et un fer de lance. (D'après SALLET [*op. cit.*, p. 88], la pièce a été frappée avec un coin moderne). Sans autre preuve que cette distinction, CUNNINGHAM attribue à Diodotos II le surnom de Soter, qui, comme on le verra plus loin, appartient de toute nécessité à son père. La liste des ateliers monétaires dressée par EDW. THOMAS et CUNNINGHAM pour les monnaies indo-bactriennes, d'après l'interprétation des monogrammes, paraît encore bien plus suspecte que celle qu'on a faite pour les monnaies d'Alexandre, car, pour celles-ci du moins, on a trouvé des points de repère assurés.

<sup>2</sup> LASSEN (*Zur Geschichte der griechischen und indoskythischen Königs*, p. 222) pensait qu'Euthydémos avait dû être satrape d'Arie et de Margiane. Le fait qu'Euthydémos, à l'approche d'Antiochos le Grand, met une armée en ligne sur le fleuve d'Arie ne prouve pas cela ; il indique simplement qu'à l'époque son domaine s'étendait jusque-là. Ce qui me décide à proposer la conjecture ci-dessus énoncée, ce sont deux assertions de Strabon (XI, p. 515 et p. 517). En tout cas, si les Parnes quittèrent leur habitat sur les bords de l'Ochos parce qu'ils voyaient grandir d'une façon menaçante la puissance non pas d'Euthydémos, mais de Diodotos, c'est que la puissance de Diodotos s'étendait jusqu'à l'Ochos, c'est-à-dire, par delà la Margiane ; donc Euthydémos, à supposer qu'il fût satrape quelque part dans ces régions, n'était pas en Margiane.

<sup>3</sup> Sur Démodamas, et non pas Démonax, voyez PLINE, VI, 16, § 49. SOLIN, 49. STEPH. BYZ., s. v. Ἀντισσα. Pline dit de l'Iaxarte : *transcendit cum amnem Démodamas, Seleuci et Antiochi regum dux, quem maxime sequimur in his, arasque Apollini Didymæo statuit.*

<sup>4</sup> D'après Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, p. 57 éd. Pott), l'image de cette Aphrodite était exposée et adorée depuis le temps d'Artaxerxès II dans différentes grandes villes de l'empire, et aussi ἐν Βάκτροις.

de la Perse, par lequel Alexandre était revenu, dit-on, autrefois en cortège bachique. Mais alors il faudrait admettre que, dans cette citation tirée plus tard d'Arrien, le nom d'Agathoclès n'a été mis que par erreur en rapport si immédiat avec le soulèvement d'Arsace, et notamment que le meurtre de Phéréclès par les deux frères parthes lui a été faussement imputé ; il faudrait admettre que cet assassinat a eu néanmoins une grande influence sur les événements de cette époque et qu'Arrien en a parlé ailleurs à ce propos ; enfin, que cet épargne des satrapies supérieures s'était rendu indépendant et s'était maintenu tout au moins dans les satrapies de l'est, sans doute dans l'Arachosie, la Drangiane, la Gédrosie, la Carmanie. Cependant d'autres monnaies du même roi semblent réfuter toutes ces vagues suppositions. Ce sont des monnaies de cuivre quadrangulaires où l'on voit, sur l'un des côtés, la panthère en marche avec la légende en grec du roi Agathoclès, et sur l'autre, une figure de femme, entièrement habillée à l'indienne comme une bayadère et qui semble danser ; à côté d'elle, on lit le nom du roi Agathouklayasa, transformé à l'indienne et en caractères qui répondent absolument à ceux des inscriptions d'Açoka<sup>1</sup>. On a en outre d'autres monnaies de cuivre de forme polygonale, qui montrent sur un des côtés l'image d'une stoupa et sur l'autre un carré grillé, avec le nom du roi en écriture arienne : *Akathoukrayasa*<sup>2</sup>.

Un autre détail, qui nous fait connaître en même temps un quatrième usurpateur de ces contrées, rend la question encore plus compliquée.

Il y a de beaux tétradrachmes, dont la face montre une tête de roi avec la *causia* macédonienne et le diadème, et le revers, un Poséidon tenant dans sa main droite le trident et dans sa main gauche une branche de palmier ; la légende porte : *Du roi Antimachos Théos*. N'est-il pas singulier que d'autres tétradrachmes du même Antimachos Théos ne le nomment que *régent*, tandis que la frappe est tout à fait celle des tétradrachmes de Diodotos et que la légende porte ces mots gravés autour de la tête diadémée du roi : « De Diodotos Soter<sup>3</sup>. Diodotos est donc, pour ainsi dire, le suzerain, et la monnaie du roi vassal le désigne comme *Sauveur*, parce qu'il a commencé la délivrance des provinces<sup>4</sup>.

Il est très remarquable qu'il y ait trois types de tétradrachmes de cet Agathoclès où il se nomme également non pas roi, mais *régent*. L'un de ces types porte sur le droit, autour de la tête diadémée, la légende *De Diodotos Soter* ; le deuxième, une autre tête avec la légende *D'Antiochos Nicator*, et ces deux types montrent sur le revers Zeus Promachos ; le troisième type a comme légende, autour de la

---

<sup>1</sup> CUNNINGHAM dans la *Num. Chronicle*, VIII [1868], p. 283, pl. X, 8.

<sup>2</sup> CUNNINGHAM, *Num. Chron.*, VIII [1868], p. 283, pl. X, 6.

<sup>3</sup> CUNNINGHAM, *Num. Chron.*, VIII [1868], p. 278, pl. VIII, n° 6. De ce que la médaille porte l'image de Poséidon, conclure à une victoire remportée sur mer, dans la Caspienne, par exemple, est une conjecture assez peu en situation ; on est encore moins en droit d'inférer de là qu'Antimachos a été satrape de Sogdiane, et que la Sogdiane employait aussi les caractères ariens.

<sup>4</sup> CUNNINGHAM, *Num. Chron.*, VIII [1868], p. 278, pl. VIII, n° 5. D'autres monnaies (CUNNINGHAM, *Num. Chron.*, 1869, p. 297), c'est-à-dire des demi-drachmes et des pièces de cuivre, portent l'inscription grecque ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΑΝΤΙΜΑΧΟΥ et la traduction arienne *Maharajasa jagadharasa Antimakhasa* : CUNNINGHAM les attribue, avec raison probablement, à un Antimachos II qui pourrait bien être, suivant lui, le petit fils du premier.

tête du roi, les mots **D'Euthydémos Théos** et, sur le revers, un Héraclès assis, avec la massue : sur les trois on lit au revers **Agathoclès le Juste régent**<sup>1</sup>.

On ne peut décider avec certitude, d'après le type des monnaies, si Agathoclès s'était d'abord désigné comme roi, puis simplement comme **régent** ou inversement ; il a l'air d'un jeune homme sur les médailles qui lui attribuent le titre de roi, mais ceci peut induire en erreur. On peut admettre, en tout cas, que les tétradrachmes qui donnent la première place

Diodotos, à Euthydémos, à Antiochos, sont d'époques très différentes. Il est vrai qu'aucun des Séleucides ne s'intitule officiellement Antiochos Nicator, mais nous possédons un témoignage qui prouve qu'Antiochos III a reçu ce titre<sup>2</sup>.

Nous verrons plus tard comment les Diodotides de Bactriane furent renversés après 235 par Euthydémos, comment Antiochos III combattit Euthydémos vers 212-205, lui laissa le titre de roi, puis parcourut les satrapies situées plus loin à l'est et rétablit sa puissance en qualité de Grand-Roi, car telle est bien la signification de son titre **le grand roi**. Agathoclès fut aussi l'un de ceux qui se soumirent à sa suzeraineté, comme en témoignent ses tétradrachmes.

Si, dans les régions de l'est, les rois Diodotos, Euthydémos, Antimachos, Agathoclès, apparaissent ainsi les uns à côté des autres, et si bientôt après ces trois derniers princes acceptent la suzeraineté du premier, Justin n'a pas tort de dire qu'après la révolte de Diodotos tous les peuples de l'Orient se sont soulevés contre les Séleucides, et en même temps on comprend cette expression de Strabon, que l'accroissement de la puissance bactrienne sous Diodotos a déterminé Arsace à provoquer le soulèvement des Parthes.

Avons-nous raison d'attribuer la Sogdiane au Magnésien Euthydémos, c'est une question qu'on peut réserver ; mais Antimachos doit avoir régné sur un territoire où l'on se servait de l'écriture arienne, et Agathoclès sur des contrées où on employait les deux écritures arienne et indienne. L'Agathoclès des monnaies est-il le même que l'Agathoclès qui est appelé épargne de Perse et qui se trouve en relation, d'une façon d'ailleurs inintelligible pour nous, avec la Parthie ? Son domaine d'écriture indienne était-il situé vers le bas Indus, et son domaine d'écriture arienne, à peu près en Arachosie et en Gédrosie ? Les monnaies ne nous renseignent pas encore à cet égard<sup>3</sup>. Quoi qu'il en soit, le grand empire hindou d'Açoka s'affaiblit de plus en plus après sa mort (226), et les nouveaux royaumes hellénistiques purent ainsi s'étendre dans l'est et porter bientôt leurs limites bien au delà de l'Indus.

---

<sup>1</sup> CUNNINGHAM, *Num. Chron.*, VIII [1868], pl. X, n° 1, 2, 3.

<sup>2</sup> J. Malalas (p. 299 éd. Bonn.) fait régner après Séleucos Callinicos **Ἀλέξανδρος ὁ Νικάτωρ ἐτη λϚ'**. Ce nombre est celui des années du règne d'Antiochos III, qui, dans la liste sacerdotale du *C. I. Græc.*, III, n° 4458, porte le titre de 4 : le nom d'Alexandre est celui que porta son prédécesseur Séleucos Soter ou Céraunos, à partir de son avènement. Matelas a résumé sans réflexion les renseignements qu'il avait sous les yeux, de telle sorte qu'il n'a laissé de ce Séleucos que son premier nom Alexandre, et lui a adjugé le surnom et les années de règne de son successeur Antiochos III.

<sup>3</sup> L'ouvrage susmentionné de VON SALLET va à l'encontre des idées exposées dans le texte ; pour lui, les monnaies avec la légende **ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΟΣ**, qui portent au droit le nom de Diodotos Soter ou Euthydémos Théos sont des **monnaies ancestrales** ; les rois Antimachos et Agathoclès seraient l'un le premier fondateur, l'autre le restaurateur de l'empire bactrien.

Euthydémos, quels qu'aient été ses commencements, fut au temps d'Antiochos III un puissant roi d'Orient : un des tétradrachme d'Agathoclès nous l'atteste. On ne peut guère douter qu'il ait acquis cette grande puissance en renversant les Diodotides. Cl. Ptolémée cite dans sa géographie de l'Inde une ville de Sagala sur l'Hydaspe qui s'appelait aussi Euthydémia<sup>1</sup>. Le royaume d'Euthydémos s'étendait donc jusqu'à l'Hydaspe, ou du moins il y eut des villes qui lui firent l'honneur de prendre son nom.

Ces événements survenus dans l'Extrême-Orient ouvraient une nouvelle phase dans le développement du monde hellénistique. Il est permis de citer en cet endroit l'opinion que les anciens historiens arabes s'en étaient formée et qui marque en même temps avec précision les idées qu'on se faisait en Orient de l'empire d'Alexandre.

Al-Bîrounî dit<sup>2</sup> : La troisième période de l'histoire des Perses s'étend depuis Alexandre jusqu'à l'avènement d'Ardeschîr, fils de Bâbek (par conséquent jusqu'au commencement des Sassanides) ; durant cette époque vécut les Moloûk-at-tavâ'if, c'est-à-dire les rois qu'Alexandre établissait comme rois dans les pays qui lui étaient soumis : aucun d'entre eux n'obéit à l'autre. A la même époque existait la suzeraineté des Aschkâniens ; ce sont ceux qui régnèrent sur l'Iraq et le pays de Mâh, le pays des montagnes (al-Gibal). Ils étaient une [des dynasties] des Moloûk-at-tavâ'if, et les autres ne leur obéissaient pas, mais ne faisaient que les honorer grandement, parce qu'ils appartenaient à la maison royale de Perse ; le premier d'entre eux fut Aschk-bin-Aschkân, qui porta le titre honorifique d'Afgoûr-Schâh<sup>3</sup>, fils de Balâsch (Valagases), fils de Sâboûr (Schâhpoûr), fils d'Aschkân, fils (suit un nom illisible), fils de Siyavousch, fils de Kaikaûs.

Ainsi cette généalogie fait remonter la trace des rois parthes jusqu'à Çyavarsna, le plus beau des fils de Kava Ouç, jusqu'au temps mythique et héroïque de l'Iran, et leur dynastie passe pour une de celles qui sont issues de l'empire d'Alexandre.

---

<sup>1</sup> PTOLÉMÉE, VII, 1.

<sup>2</sup> AL-BÎROUNÎ, *Chronologie des peuples orientaux*, publiée par E. SACHAU, p. 112 sqq. OLSHAUSEN a eu la bonté de me traduire le passage. Il explique le qualificatif Moloûk-at-tavâ'if par *princes de tribus régionales, qui portaient le titre de rois*.

<sup>3</sup> OLSHAUSEN fait observer que ce titre n'est pas encore expliqué. Y aurait-il quelque généalogie analogue dans la phrase déjà citée d'Arrien : Ἀρσάκης καὶ Τηριδάτης ἀδελφῶ Ἀρσακίδαί, τοῦ νιοῦ Ἀρσάκου τοῦ Φριαπίτου ἀπόγονοι ? ou faudrait-il peut-être compléter le texte comme il suit : Ἀρσακίδαί [Ἀρσάκου] τοῦ νιοῦ, etc., de sorte que la généalogie de ces frères remonterait jusqu'à leur bisaïeul, ce qui ramènerait non pas à Kava-Ouç, mais à Franghragian (Afrasiab), le descendant de Tour, et donnerait ainsi l'explication de Φριαπίτου ? SACHAU, à qui j'ai posé cette question, ne croit pas qu'il y ait rien de commun entre les deux noms.

## CHAPITRE DEUXIÈME (247-239).

La paix. — Mort d'Antiochos II. — Meurtre de Bérénice. — La troisième guerre de Syrie ; morcellement de l'empire séleucide ; Antiochos Hiérox en Asie-Mineure ; la guerre entre frères ; paix de 239. — La liberté à Cyrène. — La guerre entre l'Égypte et la Macédoine ; Rhodes contre l'Égypte. — La ligue achéenne. — Première stratégie d'Aratos. — Prise de Corinthe. — Réformes d'Agis. — Agis et Aratos contre Antigone et les Macédoniens. — Mort d'Agis. — Paix en Grèce. — État de la Grèce. — Mort d'Antigone.

Quarante années ne s'étaient pas encore écoulées depuis le temps où la puissance des Lagides se limitait à l'Égypte, à Chypre et à Cyrène, et où l'empire syrien s'étendait de l'Indus à l'Hellespont. Que la situation des deux royaumes était changée, depuis qu'Antiochos Théos avait conclu la paix avec Ptolémée Philadelphe vieillissant et avait accepté de devenir son gendre ! La puissance des Lagides, formée, pour ainsi dire, autour d'un noyau solide et agissant concentriquement à l'extérieur, avait commencé à développer son énergique supériorité, tandis que l'immense empire de Syrie, dépourvu de centre de gravité, de type uniforme, s'efforçait vainement de garder une périphérie qui n'était pas déterminée par sa nature intime. Les Perses avaient, il est vrai, possédé pendant près de deux siècles la même étendue de territoire ; mais ils n'avaient dominé que grâce à la lente agonie des peuples soumis, grâce à l'absence de rivalités considérables, grâce à la rude simplicité de leur constitution antique et demeurée patriarcale jusque dans sa décadence. Aucune de ces conditions ne préservait l'empire des Séleucides. L'élément gréco-macédonien, sur lequel ils devaient s'appuyer, avait disparu, et il ne restait plus rien de ces liens naturels qui rattachent l'une à l'autre les diverses parties d'un empire. Les peuples de l'Asie avaient été secoués par le contact de la race grecque, et sur des points toujours nouveaux, sous des formes toujours nouvelles, les vieux instincts nationaux commençaient à réagir, soit déjà avec leur force propre, soit sous la forme de l'hellénisme local qui s'était peu à peu développé ; enfin, la redoutable rivalité de l'Égypte donnait à tous ces germes de dissolution intérieure l'occasion de s'épanouir rapidement et sans obstacle sérieux. L'empire, tel que l'avait fondé Séleucos, était intenable, et l'histoire exerça sa critique en luttes incessantes contre cette impossibilité politique, jusqu'à ce qu'enfin, au bout de trente années environ, l'empire, ramené à un territoire incomparablement plus étroit mais plus conforme à la nature, commençât à développer sa vigueur et son activité.

La paix n'avait interrompu que pour peu de temps la lutte des Lagides et des Séleucides ; aucun témoignage ne prouve qu'Antiochos en ait tiré parti pour reconquérir les contrées d'Orient qu'il avait perdues. Si ce n'est pas à cette époque qu'il se livra aux débauches et à l'ivrognerie qu'on lui a reprochées, il semble avoir tourné son attention vers les régions occidentales ; du moins il se trouvait en Asie-Mineure lorsque se joua l'horrible tragédie qui termina sa vie.

D'après une vieille anecdote, Ptolémée aurait donné cent talents de récompense au célèbre médecin Érasistrate, qui avait réussi à sauver le roi Antiochos d'une

maladie mortelle<sup>1</sup>. Peut-être n'eut-il pas seulement l'intention de montrer la munificence de la royauté égyptienne ; peut-être cette guérison délivrait-elle Ptolémée d'un grand souci que lui inspirait la situation. Sa fille était arrivée à Antioche avec une suite brillante. Laodice et ses enfants furent éloignés ; Bérénice, vu l'influence égyptienne qui pénétrait avec elle en Syrie, sut écarter le frère de Laodice, Andromachos, son père Achæos, tous deux jusque-là certainement très influents à la cour, ainsi que leurs amis ; la cour elle-même dut se transformer aussi bien que la politique syrienne, et plus cette transformation fut rapide, plus tranchée dut être l'opposition entre le parti qui venait d'être renversé, celui qui se groupait autour de la reine répudiée, et le parti égyptien victorieux. Celui-ci n'avait pas en réalité d'appui naturel dans la situation ; il ne pouvait être aux yeux des Syriens que le parti de l'étranger ; il s'imposait sans être accepté, et la mort d'Antiochos aurait produit une réaction qui eût fait courir de grands dangers à Bérénice et au fils qu'elle avait eu.

Le péril n'était passé que pour peu de temps ; il se renouvela d'une façon à laquelle le parti égyptien n'était pas préparé. Le roi s'était rendu en Asie-Mineure ; Bérénice, à ce qu'il semble, était restée avec son enfant à Antioche. La suite d'Antiochos se composait naturellement de partisans de la coterie égyptienne ; parmi ceux qui formaient son entourage immédiat était Sophron, commandant d'Éphèse, dont un hasard nous a conservé le nom<sup>2</sup>. Mais Antiochos était maintenant éloigné de Bérénice et des influences qui l'entouraient dans sa résidence. Ses anciennes inclinations s'étaient-elles réveillées, ou les serviteurs qui l'entouraient autrefois trouvèrent-ils à ce moment accès et faveur auprès de lui ? Toujours est-il qu'il appela à sa cour Laodice et ses enfants.

Elle vint, résolue au forfait le plus horrible. Ne devait-elle pas prévoir que le roi d'Égypte emploierait tous les moyens pour faire valoir les droits de sa fille et les prétentions de son petit-fils ? Pouvait-elle espérer alors qu'Antiochos, qui l'avait déjà abandonnée ainsi que ses enfants, serait cette fois plus ferme ou assez fort pour protéger ceux qu'il rappelait auprès de lui ? Tous ces motifs pouvaient, à ses yeux, excuser sa soif de vengeance. Antiochos mourut empoisonné<sup>3</sup> ; à son lit de mort, il avait commandé d'orner du diadème le fils de Laodice, Séleucos. La reine put dès lors donner libre carrière à ses ressentiments ; les amis de Bérénice qui avaient accompagné le roi furent ses premières victimes. La confidente et l'auxiliaire de cette sanglante intrigue était Danaé, fille de cette Léontion célèbre comme amie et disciple d'Épicure. Danaé désirait sauver seulement Sophron, avec qui elle avait été en relations autrefois ; elle lui révéla

---

<sup>1</sup> Plin (VII, 37) raconte ceci sous le couvert de Cléombrote de Céos, et ailleurs (XXIX, 1), citant Érasistrate, il dit : *donatus est a Ptolemæo filio ejus (Antiochi)*. Pour rectifier une erreur évidente, il n'y aurait qu'à écrire *filioque ejus* et à rapporter le mot à l'héritier du trône, Ptolémée III. Le nom d'Érasistrate n'est pas invraisemblable parce qu'il avait opéré 35 ans plus tôt la fameuse cure d'Antiochos Ier ; le Canon d'Eusèbe place l'apogée de sa renommée en Ol. CXXX. Je n'ai trouvé nulle part ailleurs la moindre mention d'un médecin appelé Cléombrote, mais ce n'est pas une raison pour admettre la singulière explication de HARDOUIN, qui suppose qu'il faut lire *Theombrotus* et que c'est là un titre honorifique décerné à Érasistrate.

<sup>2</sup> PHYLARCH., fr. 23 (ap. ATHEN., XIII, p. 593). Sophron est appelé ici *ὁ ἐπὶ τῆς Ἐφέσου* : serait-ce comme gouverneur pour le compte de la Syrie ? Si Sophron s'est réfugié à Éphèse après le meurtre du roi, c'est plutôt que la ville était ou égyptienne ou libre.

<sup>3</sup> La suite des événements nous montre qu'Antiochos n'est pas mort à Éphèse, comme le dit l'Eusèbe arménien (I, p. 251 éd. Schœne) : *in morbum implicitus decessit* ; ce doit être dans une ville du voisinage, peut-être à Laodicée ou à Sardes.



les desseins de la reine contre sa vie, et Sophron s'enfuit à Éphèse. Ce fut la mort de Danaé ; la reine ordonna de la précipiter du haut d'un rocher. C'est à ce moment, en face de la mort, qu'elle aurait prononcé les paroles que lui prête un ancien écrivain : *La foule a bien raison de ne pas se soucier de la Divinité, car j'ai voulu sauver l'homme que m'amenait la destinée, et voilà la récompense que m'accordent les dieux, tandis que Laodice, qui a assassiné son propre époux, a conquis de nouveaux honneurs et la puissance.*

En même temps était porté à Antioche le coup que réclamait l'ardente vengeance de Laodice : elle avait trouvé à la cour même, parmi les gardes du corps royaux, les complaisants instruments de ses desseins meurtriers ; ils tuèrent l'enfant de Bérénice. A cette terrible nouvelle, la mère se jeta sur un char et voulut poursuivre l'assassin, les armes à la main ; sa lance le manqua, mais elle lui jeta une pierre qui l'étendit mort sur le sol ; elle fit passer ses chevaux sur le cadavre et, sans se laisser effrayer par les troupes de soldats qui s'opposaient à son passage, elle courut à la maison où elle croyait caché le cadavre de son enfant. La foule se déclara sans doute en faveur de la malheureuse mère ; on lui donna une garde de mercenaires gaulois, et on fit avec elle, par les serments les plus sacrés, une convention en vertu de laquelle, sur le conseil de son médecin Aristarchos, elle se retira dans le château de Daphné. Mais ni les serments, ni la sainteté du lieu consacré à Apollon ne la protégèrent ; les partisans de Laodice ne tardèrent pas à pénétrer jusque-là et assiégèrent le château. Enfin ils forcèrent l'entrée ; Bérénice fut tuée au milieu de ses femmes, qui tentaient encore à cette heure suprême de défendre la vie de leur reine ; un grand nombre de ses suivantes périrent avec elles<sup>1</sup>.

Ptolémée Philadelphie vivait encore lorsqu'il apprit la terrible destinée de sa fille<sup>2</sup> ; il mourut précisément à cette époque, comme pour laisser à une main plus

---

<sup>1</sup> PHYLARCH. ap. ATHEN., XIII, p. 593. (fr. 23). HIERONYM., *In Daniel.*, XI, 5-6. PLINE, VII, 12. VAL. MAXIME, IX, 10, *extr.* 1. IX, 14, *extr.* 1. JUSTIN, XXVII, 1. POLYBE, VIII, 50. Je n'ai pas osé emprunter davantage à tous ces récits. Ils proviennent de deux sources différentes. Le récit concernant Danaé est de Phylarque. Pline assure que ce ne fut pas Antiochos, mais un individu doué d'une grande ressemblance avec lui (*e plebe* ; Valère Maxime dit, au contraire, *regia stirpe*), qui, placé sur le lit royal, donna cet ordre en faveur de Séleucos. Ce détail doit venir aussi de Phylarque, car, parmi les *auctores* que Pline énumère pour son septième livre figure précisément le nom de Phylarque. Seulement, la même interpolation se répète encore dans le récit de Polyænos, à propos de l'enfant de Bérénice et de Bérénice elle-même, de sorte que toute l'histoire prend un caractère apocryphe. Peut-être faut-il croire que Phylarque lui-même, chez qui Trogne-Pompée, suivi par Valère-Maxime, a puisé ses renseignements, racontait de la sorte ces deux supercheries. La course vengeresse dont parle Valère Maxime doit venir aussi de Phylarque par Trogne-Pompée. L'extrait de Justin est, comme presque toujours, superficiel. Il est à croire que, du côté égyptien, on a répandu le bruit que le droit de succession de Séleucos avait été escamoté de cette façon. Néanmoins, les matériaux manquent pour une étude plus approfondie. S. Jérôme appelle les meurtriers de l'enfant de Bérénice *Icadion et Genneus, Antiochiæ principes* : Valère-Maxime ne parle que d'un satellite appelé *Cæneus*.

<sup>2</sup> En l'absence d'un texte précis, on serait tenté d'admettre avec NIEBUHR (*Kleine Schriften*, p. 273) que ce fut précisément la mort de Ptolémée qui donna occasion au roi de Syrie de rappeler Laodice. Mais saint Jérôme dit : *occisa Berenice et mortuo Ptolemæo*. Polyænos veut que la guerre de représailles ait été encore déclarée par le père de Bérénice ; c'est une erreur, mais une erreur qui suppose précisément cet ordre chronologique dans les faits. Ptolémée, comme nous le savons par le Canon des Rois, est mort après le début de l'an 78 des Lagides, c'est-à-dire après le 24 octobre 247 (IDELER,

jeune et plus énergique le soin de la vengeance en même temps que le gouvernement de l'Égypte. A peine marié avec Bérénice de Cyrène, son successeur se hâta de mener contre la Syrie les armées égyptiennes, et la nouvelle reine promit aux dieux sa chevelure si son époux revenait victorieux<sup>1</sup>.

Il n'y a pas pour l'historien, au moment où il aborde de grands événements qui ont eu de tous côtés des conséquences décisives, de sentiment plus pénible que de se trouver en présence d'une lacune irrémédiable dans les documents ou d'être obligé d'accepter des assertions qu'il sait insignifiantes, altérées, dérangées, avec la conscience de suivre une lumière trompeuse. La guerre ou l'amas de guerres dont nous avons à parler maintenant est, à certains égards, le point culminant de la politique des grandes puissances hellénistiques ; mais la tradition est si pauvre, si défectueuse, si confuse, qu'il faut désespérer de signaler même la trace des rapports qu'ont entre eux les événements. Essayons cependant de saisir, avec autant de précision qu'il nous sera possible, les faits isolés dont nous trouvons l'indication.

Le grand drame commença, dit-on, par le soulèvement des villes de l'Asie. Lorsqu'elles apprirent que Bérénice était en danger avec son enfant, elles armèrent une flotte considérable pour l'envoyer à son secours ; mais les deux meurtres étaient commis avant l'arrivée de cette flotte. Elles se tournèrent alors vers le roi d'Égypte<sup>2</sup>. Mais quelles étaient ces villes de l'Asie ? Smyrne resta fidèle à Séleucos<sup>3</sup> ; les autres cités d'Ionie crurent-elles assurer leur liberté à peine fondée en s'attachant à l'Égypte ? Mais Sophron s'était enfui à Éphèse. Éphèse, Samos, Cos, la Carie, la Syrie, étaient ou indépendantes ou soumises à l'Égypte ; si ces villes armèrent, ce n'était pas là une révolte contre les rois de Syrie. Sur la côte syrienne, Orthosia demeura fidèle ; Arados également se prononça pour Séleucos. D'autres cités de cette région, puis celles de Cilicie, de Lycie, de Pamphylie, que Ptolémée Philadelphie avait déjà possédées pendant quelque temps et qui étaient assez voisines d'Antioche pour recevoir promptement la nouvelle et envoyer rapidement du secours, peuvent bien s'être soulevées et ralliées aussitôt au roi d'Égypte.

---

*Geber die Reduction der ägyptischen Data*). Si l'indication des chronographes (ap. MÜLLER, *Fragm. Hist. Græc.*, III, p. 716) qui donnent 15 ans de règne à Antiochos Théos est exacte — et, d'après la durée attribuée au règne de son successeur, entre 20 et 21 ans, il semble bien qu'elle le soit — alors la mort d'Antiochos tombe au commencement de 245 ou à la fin de 246. L'Eusèbe arménien fait commencer le règne d'Antiochos Théos en Ol. CXXIX, 4 (261), et il fait mourir ce prince à l'âge de 40 ans, après 15 ans de règne, en Ol. CXXXV, 3 (238). Il place l'avènement de Séleucos II en Ol. CXXXIII, 3 (246), ce qui est exact ; les *annos quadraginta* paraissent être une erreur ; peut-être y a-t-il un mot d'effacé, *quinque* ou *sex*.

<sup>1</sup> Voyez les commentateurs du morceau *In comam Berenices*.

<sup>2</sup> JUSTIN., XXVII, 1.

<sup>3</sup> Voyez l'alliance entre Smyrne et Magnésie (du Sipyle) dans le *C. I. GRÆC.*, II, n° 3137. Sur les monnaies d'argent d'Antiochos II, on trouve comme emblèmes le cheval paissant d'Alexandrie de Troade, la coupe à une anse de Kyme, le fer de lance (probablement pas celui de Cardia), la tête de cheval de Magnésie du Méandre, et, comme armoiries associées, la lyre et le trépied (Mitylène et Cnide), la torche et Pégase (Cyziqne et Alabanda), la tête de griffon et le caducée (Phocée et Mitylène), le demi-cheval marin et le cheval paissant (Scepsis et Alexandrie de Troade), le flambeau debout et l'aigle au repos (Cyziqne et...). Il est impossible de dire en quelles années du règne d'Antiochos II elles ont été frappées ; on ne peut même tirer parti pour cela du fait que, sur quelques-uns de ces tétradrachmes, le diadème de l'effigie est pourvu d'ailes, des ailes d'Hermès, sans contredit, à moins que ce ne soient des monnaies d'Antiochos Hiérix (?).

Sans aucun doute, à la nouvelle du danger de Bérénice, l'Égypte mit aussitôt en mouvement ses forces de terre et de mer. De son côté, le jeune Séleucos dut courir avec la même rapidité au delà du Taurus pour s'assurer des points d'abord compromis<sup>1</sup>. Mais comme il a dû y être accueilli par l'opinion ! Sa mère, et lui peut-être avec elle, passait pour l'assassin de son père, pour l'assassin de la reine et de l'héritier du trône. Lui-même pouvait paraître un usurpateur ; ne disait-on pas que ce n'était point son père qui lui avait légué en mourant sa succession, mais qu'un misérable, qui ressemblait à Antiochos et que Laodice avait fait mettre sur le lit royal, avait prononcé les paroles en question sous la dictée de la reine ? De Daphné se répandait la nouvelle que Bérénice vivait encore, qu'elle commençait à guérir de ses blessures<sup>2</sup>. Déjà Séleucie, sur les bouches de l'Oronte, était prise par Ptolémée ou ralliée volontairement à sa cause<sup>3</sup> ; le Lagide pouvait être arrivé à Antioche sans trouver de résistance ; le jeune fils de Bérénice, disait-on, le légitime héritier du trône, vivait encore ; c'est en son nom et au nom de sa mère que furent expédiés les ordres aux satrapes et aux villes, et, comme le puissant roi d'Égypte s'approchait avec son armée pour ; leur donner force de loi, qui aurait pu se lever en faveur de l'usurpateur fugitif, du fils de la sanguinaire Laodice ?

Si la politique égyptienne avait eu l'intention de troubler par le mariage de Bérénice la paix de la maison royale de Syrie, elle n'avait réussi que trop promptement et au prix des plus tristes sacrifices à y porter le plus profond bouleversement. Au moment où l'empire n'a pas de chef reconnu, le Lagide ébranle sur terre et sur nier toutes les forces militaires dont il dispose, afin de cueillir d'une main hardie les fruits soudainement mûris de la politique paternelle. Il ne songe à rien moins qu'à détruire entièrement l'empire syrien, et il semble y avoir réussi sans peine. Tous les événements qui marquèrent Cette merveilleuse expédition ont disparu sans laisser de traces, mais l'inscription d'Adule<sup>4</sup> en a proclamé les résultats. On y lit, après l'énumération des pays que le grand roi Ptolémée a hérités de son père : Il partit pour l'Asie avec son armée à pied, à cheval, avec ses escadres, avec des éléphants troglodytes et éthiopiens, que son père et lui avaient été les premiers à prendre à la chasse dans ces contrées<sup>5</sup>, et qu'ils avaient armés en Égypte pour qu'ils les servissent à la guerre. Il s'empara de tous les pays situés en deçà de l'Euphrate, de la Cilicie, de la Pamphylie, de l'Ionie, de l'Hellespont, de la Thrace et de toutes les armées qui occupaient ces

---

<sup>1</sup> Ceci résulte de l'inscription de Smyrne (lig. 1).

<sup>2</sup> POLYÆN., VIII, 50.

<sup>3</sup> POLYBE, V, 58, 4. Il est question, dans ce passage, d'un conseil tenu par Antiochos III, où l'on signale l'importance exceptionnelle de cette forteresse. Polybe ne mentionne pas expressément cette prise de possession, mais la chose va de soi ; c'est seulement de l'embouchure de l'Oronte que les Égyptiens pouvaient atteindre si vite Antioche.

<sup>4</sup> Voyez BUTTMANN (dans le *Wolf und Buttmanns Museum*, II, p. 105 sqq.). *C. I. GRÆC.*, III, n° 5127.

<sup>5</sup> On pourrait peut-être conclure de ces paroles que Ptolémée III a été associé au trône par son père, attendu qu'entre son avènement et l'expédition de Syrie il n'a pas eu le temps de chasser l'éléphant. Ce système non seulement s'accorderait avec la correction *filioque* proposée plus haut au texte de Pline (XXIX, 1), mais expliquerait aussi dans une certaine mesure la divergence des assertions relatives au roi qui commença la guerre de représailles après la mort de Bérénice. On pourrait même faire intervenir ici le texte d'Hygin : *alii dicunt Ptolemæum, Berenices patrem, multitudine hostium perterritum fuga salutem petiisse, filiam autem sæpe consuetam insiliisse equum*, etc. Mais ni les chronographes ni le Canon d'Eusèbe ne permettent cette conjecture, qui n'est pas non plus nécessaire pour expliquer le passage de l'inscription d'Adule.

pays et de leurs éléphants indiens ; il soumit tous les dynastes de ces contrées<sup>1</sup>, franchit l'Euphrate, se rendit maître de la Mésopotamie, de la Babylonie, de la Susiane, de la Perse, de la Médie et de tout le reste du pays jusqu'à la Bactriane ; il fit rechercher tous les objets sacrés que les Perses avaient autrefois emportés de l'Égypte et les fit transporter avec tous les autres trésors dans son royaume ; il envoya des troupes par les canaux<sup>2</sup>.... C'est là précisément que s'arrête cette inscription remarquable, mais heureusement le dernier mot renferme une indication d'une importance décisive. Outre l'Égypte, le bas pays où coulent l'Euphrate et le Tigre inférieur est coupé par un réseau de canaux auquel peut s'appliquer cette dernière expression ; ce réseau s'étend jusque dans le voisinage de Suse en remontant par Séleucie et Babylone. C'est de là que Ptolémée envoya des troupes, soit pour une expédition dans l'Inde, ce qui est à peine croyable, soit pour une expédition en Arabie, peut-être contre la riche ville commerçante de Gerrha, ou bien encore pour s'ouvrir par terre, à travers l'Arabie jusqu'à la mer Rouge au sud du désert, ce chemin que Ptolémée Soter avait déjà utilisé. L'inscription ne dit pas bien nettement si Ptolémée a marché sur l'Orient en franchissant le Tigre et en passant par Suse : il serait possible qu'il y eût reçu seulement les hommages des satrapes d'Orient, notamment d'Agathoclès de Perse ; cependant, étant au delà des montagnes, ils n'avaient guère de raison de faire une soumission si empressée. Il est également possible que l'armée victorieuse ait pénétré par les gorges du Zagros jusqu'à Ecbatane, puis par la Parætacène jusqu'à Persépolis, pour descendre de là à Suse<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> On entend ici par monarques, je suppose, ceux que l'inscription de Smyrne énumère sous le nom de dynastes : les rois, dynastes, villes et *ἔθνη*, c'est-à-dire groupes sans cités, populations formant des *συστήματα πολιτικά*. L'énumération des régions et provinces est confirmée par un passage de Polybe (V, 34, 7), où il est dit notamment que Ptolémée IV a possédé les villes et ports les plus considérables depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont et que maître d'Ainos, de Maroneia et d'autres villes encore plus éloignées, il a menacé la Macédoine et la Thrace. Lesbos a été également en son pouvoir, comme le montre l'inscription publiée dans le Bulletin de Correspondance hellénique, VII [1880], p. 435, car ce document, rédigé à Lesbos, est daté par les noms de ce Ptolémée et de Bérénice. Aussi est-il dit dans le traité conclu entre Antiochos III et Philippe de Macédoine (POLYB., XV, 20) que les Cyclades et les îles et villes de l'Ionie seront transférées à la Macédoine,

Il y a un passage semblable dans l'inscription de Tanis (lig. 10), dont WESCHER a publié le texte (*Revue Archéol.*, 1866, p. 369). Elle est datée de l'an 9 de Ptolémée Évergète, 17 Tybi = 7 Apellæos.

<sup>2</sup> On pourrait croire, d'après le contexte, que l'expédition est partie d'Égypte ; si telle avait été la pensée du rédacteur de l'inscription, il aurait dû dire *διὰ τοῦ ὀρυχθέντος ποταμοῦ*, car il n'y avait pour passer du Nil dans la mer Rouge qu'un seul canal, le canal appelé *Πτολεμαῖος ποταμός* (DIODORE, I, 33. PLINE, VI, 29).

<sup>3</sup> Je tiens à ajouter ici en note les autres données concernant l'étendue de la conquête. Justin (XXVII, 1) dit : *qui nisi domestica seditione revocatus esset, totum regnum Seleuci occupasset*. Polyænos (VIII, 50) : *ἀπό τοῦ Τάυρου μέχρι τῆς Ἰνδικῆς ἐκράτησε*. Dans l'Eusèbe arménien (I, p. 251 éd. Schœne) : *Ptolemæus autem qui et Tryphon partes regiones Syriorum occupavit, quæ vero apud (ad, contra) Damascum et Orthosiam obsessio fibat. Finem accepit Olympiades CXXIIV anno tertio, quum Seleucus eo descendisset*. Dans la traduction de ZOHRAH, le passage décisif est rendu comme il suit : *Syriæ regiones cum Damasco occupavit Orthosiamque obsidione cinxit, quæ Ol. CXXXIV, 3 soluta est Seleuco eo expulso*. S. Jérôme dit : *ut Syriam caperet et Ciliciam superioresque partes trans Euphratem et propemodum universam Asiam. Ciliciam autem amico suo Antiocho gubernandam tradidit et Xantippo alteri duci provincias trans Euphratem*. ROSELINNI assure que le temple d'Esneh était plein de récits des victoires de

C'est la campagne dont parle le prophète Daniel : Il marchera contre les forteresses du roi du Nord, et il a affaire avec elles, et il est victorieux ; leurs dieux aussi, avec leurs images de bronze, avec leurs meubles précieux, leur argent et leur or, ils les emmènera en captivité dans l'Égypte<sup>1</sup>. Il emporta en effet un immense butin, 40.000 talents d'argent et 2.500 vases précieux et statues ; les Égyptiens le nommèrent *Évergète* ou Bienfaiteur, comme le grand dieu Osiris, pour le remercier d'avoir rendu à leurs temples des objets sacrés ravés autrefois par Cambyse<sup>2</sup>.

Enfin une révolte ramena le roi en Égypte ; nous verrons que ce fut probablement celle de la Cyrénaïque. Mais le but politique de cette grande expédition, le but que la cour d'Alexandrie s'efforçait depuis si longtemps d'atteindre, fut complètement rempli. Évergète montra le même bon sens qui avait distingué le fondateur de la dynastie et le fin politique Philadelphes. Il s'agissait de prendre, après des succès extraordinaires, des mesures durables : un Démétrios, un Pyrrhos auraient pensé à la conquête du monde ; mais la maison des Lagides n'avait pas eu d'autre visée que de briser la puissance des Séleucides et d'élever l'Égypte au rang, non pas d'une monarchie unique, mais de la première des monarchies. Essayer d'occuper d'une façon durable les satrapies de l'Iran et la Bactriane et l'Inde, c'eût été se condamner à perdre l'Occident. Nous montrerons plus loin les complications qui naissaient déjà dans les régions de la mer Égée : les forces navales de l'Égypte n'avaient pu occuper en Asie-Mineure que les côtes, et encore Smyrne tenait bon ; elle s'unissait à Magnésie du Sipyle pour rester l'une et l'autre fidèles à la cause de Séleucos ; de même Magnésie du Méandre et Gryneion en Éolide restaient, à ce qu'il semble, indépendantes<sup>3</sup> ; dans l'intérieur de l'Asie-Mineure il y avait la Lydie avec son imprenable forteresse de Sardes, la Phrygie avec ses nombreuses villes grecques. C'est là que Séleucos doit s'être retiré après la vaine tentative de 246, là qu'il doit avoir rallié autour de lui les restes de la puissance des Séleucides<sup>4</sup>. Il épousa Laodice, fille d'Andromachos, le frère de sa mère<sup>5</sup> ; union qui, à ce qu'il

---

ce roi : il se contente de dire que, dans les inscriptions, la Perse est aussi nommée (II, p. 327). CHAMPOLLION (*Lettres écrites d'Égypte*, p. 204) a trouvé dans la série des captifs les noms de l'Arménie, de la Perse, de la Thrace, de la Macédoine. Malheureusement, ces importants fragments ont été détruits depuis lors.

<sup>1</sup> D'après la traduction de LINGERKE. Ce qui est singulier, c'est l'interprétation tout à fait différente de Polychronios, qui rapporte toute la prophétie à Ptolémée VI Philométor.

<sup>2</sup> D'après saint Jérôme. Cette explication du nom d'Osiris se trouve dans Plutarque (*De Iside*). Je dois citer ici, en note tout au moins, l'assertion suspecte et en tout cas exagérée de Josèphe (*Contra Apionem*, II, 5), à savoir que Ptolémée a offert les *χαριστήρια τῆς νίκης* non pas aux dieux égyptiens, mais à Jéhovah dans son temple de Jérusalem. Du reste, le titre de *θεοὶ Εὐεργέται*, appliqué à Ptolémée et à Bérénice, ne se rencontre ni sur la plaque d'or de Canope, ni dans l'inscription adoultaine, qui raconte cependant tout au long les victoires d'Asie. Les rois de cette époque semblent avoir évité de prendre pour leur propre compte ces titres fastueux de *dieux* ; mais on ne trouvait rien de choquant à appeler le père et la mère des princes régnants par leur nom divin.

<sup>3</sup> D'après l'inscription de Smyrne (lig. 84), le traité dut être également affiché dans ces deux villes.

<sup>4</sup> On lit dans la même inscription (lig. 12) : *νῦν τε ὑπερβεβληκότος τοῦ βασιλέως εἰς τὴν Σελευκίδα*, c'est-à-dire en partant, cette fois encore, de l'Asie-Mineure.

<sup>5</sup> POLYBE, IV, 51. Le second fils issu de ce mariage avait cinquante ans en 192 (POLYB., XX, 8) : par conséquent, il était né en 242, et n'aurait pu être venu au monde après 243. Je ferai observer ici par avance que, dans l'inscription de Smyrne, il n'y a pas la moindre allusion soit à Antiochos Hiérax, soit à cette Laodice ; de sorte que



semble, exerça bientôt une influence décisive sur la situation de cette cour des Séleucides alors en désarroi.

Nous savons que Ptolémée, à son retour, conserva la Syrie et qu'il remit à son ami Antiochos le gouvernement de la Cilicie, à un autre général, Xanthippos, celui des pays au delà de l'Euphrate. Ces sèches indications fournissent quelques conclusions intéressantes. Xanthippos est, selon toute vraisemblance, le même Spartiate qui, peu d'années auparavant, au moment où les Romains avaient passé en Afrique et serraient de près Carthage, vint sauver la ville de la destruction par son courage et son coup d'œil stratégique et la conduisit à de nouvelles victoires. Redoutant avec raison la jalousie de ces fiers marchands, il était parti richement récompensé, et maintenant, tandis que les Carthaginois faisaient de suprêmes et inutiles efforts pour se maintenir en Sicile, tandis que les Romains créaient rapidement une puissance navale avec laquelle Carthage ne pouvait plus se mesurer et, se présentaient pour la première fois en maîtres dans l'Occident, voici que la principale puissance de l'Orient, alliée à ces mêmes Romains, remportait des victoires incroyables, et le général qui avait battu les Romains et les avait chassés de la côte d'Afrique, recevait de Ptolémée la garde de ses conquêtes d'Orient<sup>1</sup>. On comprend maintenant que Séleucos se soit tourné vers le Sénat romain pour lui offrir alliance et amitié. Le Sénat lui en fit la promesse dans une lettre écrite en grec, à condition qu'il exempterait de tous impôts les habitants d'Ilion, ces alliés et parents du peuple romain<sup>2</sup>. Ce sont des

---

l'inscription a dû être rédigée en 244 au plus tard. Séleucos II est représenté imberbe sur ses premières monnaies (par exemple, sur le beau tétradrachme de La Haye, décrit par IMHOOF-BLUMER dans la *Berl. Numism. Zeitung*, III [1876], p. 345). Sur les monnaies plus récentes, il porte la barbe diversement frisée ; d'après Polybe (II, 71), il était surnommé non seulement Καλλινικός, mais encore Πώγων. Ce sont là les raisons qui m'empêchent d'admettre que Séleucos II ait épousé de bonne heure, — par exemple, avant que sa mère n'eût été répudiée, — la nièce de sa mère.

<sup>1</sup> Sur la façon dont Xanthippos quitta le service de Carthage, voyez HUDEMANN, *Zeitschr. für Alterth.*, 1845, p. 100. NIEBUHR (*Klein Schriften*, p. 277) pensait qu'il n'y a pas l'ombre d'un indice concernant l'identité de ce Xanthippos. Sans doute, si l'on en croit les relations d'origine romaine, Xanthippos, victime de cette bassesse d'âme punique que les Romains étalent si volontiers, aurait été noyé avec ses trésors en retournant chez lui. On se demande à bon droit quel eût été le but de cette infamie. Polybe, quand il parle du départ de Xanthippos (I, 36, 3), dit que celui-ci s'était décidé de son propre mouvement à quitter Carthage, et il ajoute qu'il y avait aussi sur son congé une autre version, dont il parlerait en temps opportun. Par conséquent, Xanthippos devait reparaitre encore une fois dans la suite de son récit ; or, au cours des événements survenus jusqu'en 216 en Afrique, en Grèce, en Asie et en Afrique, de ceux du moins que Polybe relate, on ne le rencontre nulle part ; plus tard, il ne pouvait être question de lui que d'une façon incidente. D'un autre côté, à l'endroit précisément où l'on s'attendrait à voir Polybe s'étendre sur l'histoire antérieure des provinces de la Haute-Asie, il en parle d'une façon sommaire et insuffisante (V, 40 sqq.) : c'est que probablement il devait exposer dans son dixième livre la formation de l'empire parthe, de l'empire bactrien, et c'est là, j'imagine, qu'il a dû parler de Xanthippos. Il serait encore possible, il est vrai, que Polybe eût repris le sujet à propos de la critique d'un auteur qui aurait conté de la manière susdite la fin de Xanthippos : cependant, ce n'est pas vraisemblable, car l'auteur en question aurait dû être probablement Fabius ou Philinos, et nous avons encore le jugement porté par ces écrivains.

<sup>2</sup> SUÉTONE, *Claude*, 25. Suétone, il est vrai, ne désigne pas expressément ce Séleucos, mais il est absolument impossible de songer à son fils et successeur, attendu que, du temps de celui-ci, Ilion n'était plus sous la domination des Séleucides (POLYBE, V, 78, 6). Peut-être ces faits rapprochés jettent-ils quelque lumière sur un texte d'Eutrope (III, 1) :



combinaisons politiques gigantesques, qui percent à travers les misérables débris de la tradition. Il est à peu près aussi vraisemblable que cet Antiochos, à qui Ptolémée confia la Cilicie, n'était autre que le jeune frère de Séleucos<sup>1</sup>. Les objections qu'on pourrait élever sur ce point ne sont que spécieuses<sup>2</sup>. Les Égyptiens auront pu représenter d'autant plus facilement le meurtre de Bérénice et de son enfant comme l'œuvre de Séleucos, que ce prince, étant l'aîné des fils d'Antiochos, avait seul intérêt à se débarrasser du jeune et légitime héritier du trône : si l'Égypte parvenait à rallier aux intérêts des Lagides le frère de ce Séleucos, Antiochos, le dernier reste de la puissance des Séleucides était désormais paralysé ; l'Égypte pouvait donc non seulement abandonner la Cilicie à Antiochos, mais lui permettre de faire valoir sur l'Asie-Mineure encore attachée aux Séleucides les prétentions du fils de Bérénice naguère assassiné. Antiochos était encore un enfant ; l'influence de l'Égypte sur lui n'en était que plus sûre, et le reste de l'empire des Séleucides, ce seul débris que reconnût l'Égypte, d'autant plus impuissant. Mais cet enfant ne pouvait encore prendre de résolutions par lui-même. Qui négocierait pour lui ce triste diadème ? Personne autre, je pense, que Laodice sa mère. Dans la longue guerre des deux frères, qui ne devait commencer que trop tôt, elle se mit du côté d'Antiochos<sup>3</sup>, de même que l'Égypte le soutint constamment, pendant que le père de Laodice et son frère Andromachos défendaient tout aussi vaillamment la cause du fils aîné<sup>4</sup>. Un autre frère de Laodice, Alexandre, se décide aussi, après quelque hésitation, pour le cadet Antiochos ; si je ne me trompe, c'est au milieu du désastre qui détruisit l'empire des Séleucides et par suite de la catastrophe que la famille royale elle-même se désunit et se divisa. Le jeune Séleucos ne devait-il pas frémir devant une mère qui avait assassiné son père, même alors que ce meurtre lui promettait le diadème ? Quant au père de Laodice, Achæos, et à son frère Andromachos, il est probable qu'ils regardèrent ce forfait si précipité comme un

---

*Finito punico bello... Romani legatos ad Ptolemæum Aegypti regem miserunt auxilia promittentes quia rex Syriæ Antiochus bellum ei intulerat, ille gratias Romanis egit, auxilia non accepit, jam enim fuerat transacta.* Si le nom d'Antiochos n'est pas mis là par suite d'une erreur d'Eutrope ou de l'auteur qu'il suit, il faudrait entendre par là que la réconciliation d'Antiochos II avec Laodice a été considérée tout de suite à Alexandrie comme un casus belli.

**1** Ceci est une conjecture de NIEBUHR (*Klein Schriften*, p. 277). Outre la vraisemblance intrinsèque qu'il invoque, il y a une circonstance qui plaide tout particulièrement en faveur de son opinion, c'est que, quelque temps après, Séleucos invita son frère à une alliance, ce qui n'eût pas été possible si celui-ci n'avait eu un domaine et des sujets sous ses ordres.

**2** On peut citer à ce propos l'inscription que les Branchides, prêtres d'Apollon Didyméen à Milet, ont fait rédiger (*C. I. GRÆC.*, II, n° 2852) : elle contient le message du roi Séleucos au Conseil et au peuple de Milet au sujet des splendides ex-votos que ce prince dédia dans le temple, notamment τοῖς θεοῖς Σωτήρσι (Antiochos Ier et Stratonice), ainsi que la liste des dites offrandes. On lit dans l'en-tête du document : τὰδε ἀνέθηκαν βασιλεῖς Σέλευκος καὶ Ἀντίοχος τὰ ἐν τῇ ἐπιστολῇ γεγράμμενα. On pourrait conclure de ce βασιλεῖς que la dédicace s'est faite après la réconciliation des deux frères, réconciliation dans laquelle l'aîné reconnut au cadet le titre de roi ; mais le message émane du Βασιλεὺς Σέλευκος tout seul ; et comme, tout en disant ἀφεστάλκαμεν, il emploie plus loin l'expression ὡς ἐγὼ βούλομαι, il paraît bien être celui qui dispose seul et agit en même temps au nom de son frère. Ce mot βασιλεῖς, employé par les autorités du temple, serait en ce cas de pure courtoisie.

**3** PLUTARQUE, *De frat. amor.*, 18.

**4** POLYÆN., IV, 17.

acte de démente, ce qu'il était en effet, et Séleucos épousa la fille d'Andromachos.

Prenons provisoirement l'année 243 comme celle du retour de Ptolémée en Égypte<sup>1</sup>. Il pouvait croire qu'il avait terminé son expédition par un arrangement qui garantissait complètement l'intérêt de l'Égypte. La politique de tous les temps et celle de ces derniers temps a démontré de quelle importance est pour l'Égypte la possession de la Syrie tout entière. Si l'Égypte veut s'élever, pour ainsi dire, au-dessus du rang de province et prendre une situation dominante de tous les côtés, elle doit, ce semble, regarder les monts de l'Amanos comme sa frontière naturelle. Aussi Ptolémée Evergète fit-il de toute la Syrie une dépendance immédiate de l'Égypte, et par cette conquête, qui seule donnait tout son prix à la possession de la côte méridionale et occidentale de l'Asie-Mineure, l'empire des Lagides atteignit l'apogée de sa puissance. La force des Séleucides semblait détruite pour toujours ; les derniers héritiers de ce nom se tenaient les uns les autres en échec et paraissaient devoir s'user mutuellement et s'anéantir eux-mêmes ; que Xanthippos de l'autre côté de l'Euphrate fût tributaire ou indépendant, l'hellénisme dans les régions supérieures de l'Asie n'en était pas moins abandonné à sa destinée. Il n'est pas douteux qu'Arsace, que le Bactrien Diodotos n'aient été reconnus comme légitimes possesseurs de ce qu'ils avaient usurpé ; Euthydemos, Agathocles pareillement doivent être devenus indépendants et n'avoir conservé que l'apparence de vassaux de l'Égypte ; il en a été de même peut-être en Asie, en Drangiane, en Arachosie.

Mais l'Asie séleucide supportait-elle cette ruine et cette destruction de l'existence qu'elle avait eue jusqu'alors comme État ? Ne faisait-elle aucune résistance ? Les villes, les populations n'étaient-elles pas indignées par le pillage de leurs sanctuaires, par les énormes contributions qu'on leur imposait, par les méfaits des mercenaires étrangers ? Et surtout, les nombreux Macédoniens établis en Syrie, en Mésopotamie, à Babylone, acceptaient-ils en silence les événements ? Souvenons-nous des débuts de la guerre. Savait-on alors à qui appartenait le diadème, et cette incertitude ne devait-elle point paralyser l'énergie des Macédoniens ? On les avait trompés sur le nom de l'enfant royal, et cette supercherie ne les avait-elle pas détachés de la cause de leur dynastie au moment même où il aurait fallu se déclarer pour Séleucos ? Et pourtant, plusieurs places s'étaient longtemps défendues contre les Égyptiens ; bien plus, les positions les plus importantes, Damas et Orthosia<sup>2</sup>, soutenaient encore un siège alors que Ptolémée était déjà de retour en Égypte. Il était naturel qu'après le départ de l'ennemi Séleucos n'eût besoin que de paraître au delà du Taurus pour provoquer aussitôt un soulèvement général auquel des places comme Orthosia' devaient offrir un point d'appui sérieux.

Nous trouvons dans l'inscription qui contient les traités conclus entre Smyrne et Magnésie, qu'ils eurent lieu précisément à l'époque où Séleucos était passé de nouveau dans la province de Séleucide. Ce fut ou bien au moment où Ptolémée était encore en Asie, plus avant du côté de l'Orient, ou après son retour : dans le

---

<sup>1</sup> Le décret de Canobos, publié par LEPSIUS (1866) et daté de l'an 9 de Ptolémée III, 7 mars 238, ne donne aucun renseignement sur la date du retour, mais il confirme l'expédition dirigée sur la Perse ou tout au moins contre Suse.

<sup>2</sup> Ceci d'après la traduction susmentionnée de l'Eusèbe arménien (I, p. 251), telle que l'a donnée PETERMANN en concurrence avec celle de ZOHRAB. Le siège finit *quum Seleucus eo descendisset*, c'est-à-dire quand il fut descendu d'Asie-Mineure en Syrie en franchissant le Taurus.

premier cas, les nouvelles dispositions prises par Ptolémée au sujet des provinces asiatiques n'auraient été possibles qu'après une nouvelle défaite de Séleucos ; dans le second cas, Antiochos, à ce qu'il semble, posté en Cilicie, fermait le passage qui menait dans la Séleucide. Le problème est tranché par un texte qui nous apprend que Séleucos a fondé en 242 la ville de Callinicon sur la rive mésopotamienne de l'Euphrate<sup>1</sup>. Séleucos avait donc en 242 repris pied, pour ainsi dire, de l'autre côté du Taurus, et même sur l'autre rive de l'Euphrate, dans le voisinage de Thapsaque, cet important passage du fleuve ; sa deuxième expédition en Séleucide, que mentionne l'inscription de Smyrne, aura donc réussi ; le retour de Ptolémée et les nouvelles mesures qu'il a prises à l'égard de l'Asie ne peuvent avoir eu lieu plus tard qu'en 243, et elles ont été édictées probablement dès 244 ; c'est dans la troisième année de la guerre, et même dans la deuxième, qu'il aura achevé, comme nous l'avions supposé, l'expédition poussée jusqu'à Ecbatane, Persépolis et Suse<sup>2</sup>.

Mais la Cilicie ne fermait-elle pas déjà alors à Séleucos le chemin de la Séleucide ? Si c'était le cas, si Séleucos tentait sa deuxième attaque après le démembrement de l'empire par le Lagide, il restait encore au jeune roi un autre chemin que les défilés de Cilicie. Sa sœur Stratonice était mariée au prince héritier de Cappadoce, avec qui son tendre père partageait le pouvoir, et peut-être était-ce pour la Cappadoce non pas seulement un intérêt de famille, mais un intérêt politique, qui lui commandait de favoriser le rétablissement de Séleucos. Le jeune roi sera donc parti de la Cappadoce pour passer dans la Séleucide. La fondation de Callinicon montre qu'en 242 ses possessions sur l'Euphrate s'étendaient déjà jusque-là et que Xanthippos était entièrement coupé de ses communications avec l'Égypte ; sans aucun doute, la Cyrrestique, la

---

<sup>1</sup> Cette importante indication chronologique se trouve dans le *Chronicon Paschale* (I, p. 330) à la date de Ol. CXXXIV, 1 (244/3), sous le consulat de Catulus et d'Albinus. Cette avance vient de ce que le chroniqueur a laissé de côté les consuls de l'an 270 et a identifié l'année consulaire avec l'année olympique qui commence au milieu de celle-ci (Cf. CLINTON, *Fast. Hellen.*, III, p. VI). L'erreur chez lui tombe toujours sur le comput des olympiades : ses dates, comme on le voit par celles qui concernent la fondation de Nicomédie, l'avènement de Ptolémée III, visent l'année désignée par les noms des consuls. Le nom de la ville montre que Séleucos portait déjà le surnom de Callinicos, il ne s'ensuit pas le moins du monde qu'il eût déjà remporté une grande victoire.

<sup>2</sup> Ces combinaisons, il faut l'avouer, sont loin de constituer une preuve irréfragable : C. MÜLLER (*Fragm. Hist. Græc.*, III, p. 708 sqq.) a proposé, pour ces événements et ceux qui suivent, une ordonnance qui en diffère sur bien des points, et avec des raisons très spécieuses à l'appui. J'ajouterai encore ici quelques détails. Ptolémée est revenu de la Babylonie soit par la route de Syrie, soit par l'Arabie. En admettant que Séleucos fût déjà rentré en Syrie, le retour par l'Arabie eût été une concession, et alors le Lagide ne pouvait plus disposer des pays conquis comme il l'a fait : si, au contraire, il est revenu par la Syrie, il faut que Séleucos ait été battu une fois de plus, et on est obligé de supposer que c'est seulement à la troisième tentative faite par lui de l'Asie-Mineure qu'il a pu aboutir, tandis que cependant, dans la troisième partie de l'inscription de Smyrne, les expressions *τὴν βασιλείαν αὐτοῦ συναύξων* font croire à des succès remportés de l'autre côté du Taurus. Dans la première partie du document, il est dit que le roi se comporte *φιλοστόργως τὰ πρὸς τοὺς γονεῖς*, par conséquent vis-à-vis de sa mère Laodice aussi ; on pourrait peut-être inférer de là que l'inscription a été rédigée avant que le jeune Antiochos encore enfant se fût jeté avec sa mère dans le parti de l'Égypte, ce qui arriva, comme on l'a supposé plus haut, lorsque Ptolémée à son retour garda la Syrie et disposa du reste de ses conquêtes. Je n'ose pas serrer de plus près la chronologie de ces événements.

Chalcidique, la Piérie, la Séleucide, s'étaient soulevées aussitôt en faveur du roi national ; Antioche se sera également révoltée contre les Lagides, et Orthosia tenait toujours.

Nous possédons sur les événements ultérieurs une relation où malheureusement le goût de la phraséologie vide de sens rend toute critique, tout examen impossible. Justin dit : *Après le départ de Ptolémée, comme Séleucos équipait une grande flotte contre les villes qui avaient fait défection, une tempête soudaine anéantit cette flotte, comme si les dieux avaient voulu venger le meurtre d'Antiochos, et le roi ne put que sauver sa vie. Mais les villes changèrent de sentiment et se déclarèrent pour Séleucos ; il semble qu'elles aient été satisfaites par ce châtement d'un roi en haine duquel elles s'étaient ralliées à l'Égypte. Séleucos, joyeux de son malheur, recommença la guerre contre Ptolémée ; mais, comme s'il devait être le jouet de la fortune, il fut vaincu dans une bataille et s'enfuit à Antioche, plus abandonné encore qu'après son naufrage. Il envoya des lettres à son frère Antiochos pour implorer son secours, lui offrant comme prix de son concours l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus. Antiochos n'avait que quatorze ans, mais il était déjà plein du désir de régner : il accepta les offres de Séleucos, non par amour fraternel, mais par goût de rapine ; aussi reçut-il le surnom de Hiérax, c'est-à-dire épervier. Alors Ptolémée, qui ne voulait pas combattre les deux frères réunis, conclut avec Séleucos une paix de dix années*<sup>1</sup>.

Comment s'orienter dans ce fatras ? Car, pour le dire à l'avance, ce récit de Justin embrasse près de quatre années qui furent remplies par les plus violentes agitations. Ce qui est sûr et peut nous servir de base, c'est que, dans la 3e année de la CXXXIVe Olympiade, c'est-à-dire en 252/1, par conséquent ou dans la même année que la fondation de Callinicon, ou dans la première moitié de l'année suivante, Damas et Orthosia furent débloquées par Séleucos<sup>2</sup>. Il est naturel de penser que l'armistice de dix années, conséquemment aussi l'alliance des deux frères et la défaite de Séleucos qui en fut l'occasion, eurent lieu plus tard, c'est-à-dire après 251. Justin ne nous parle pas de cette délivrance importante des deux forteresses ; il aurait dû la citer après le naufrage et après le retour des villes qui avaient fait défection.

Mais quelles sont ces villes d'abord révoltées, puis compatissantes ? D'où venait la flotte ? Peut-être Smyrne avait-elle envoyé des vaisseaux, ainsi que les villes d'Ionie qui, en petit nombre, défendaient encore leur liberté contre les Égyptiens, Lemnos, par exemple, qui était dévouée à Séleucos<sup>3</sup> ; nous verrons que Rhodes combattit heureusement pour la même cause<sup>4</sup> ; mais, plus près encore, il y avait Laodicée sur la côte de Syrie et les autres villes maritimes de cette région qui se déclarèrent certainement pour Séleucos, dès qu'il fut arrivé. Arados reçut le

---

<sup>1</sup> JUSTIN., XXVII, 2.

<sup>2</sup> EUSEB. ARMEN., I, p. 251, éd. Schœne.

<sup>3</sup> ATHEN., VI, p. 251, d'après le livre XIII de Phylarque. Les mots *χάριν ἀποδιδόντες... Ἀντιόχου ἀπογόνους* me portent à croire que le fragment remonte à une époque antérieure à 213. Peut-être est-ce à cette guerre que se rapporte le décret voté par les Érythréens en l'honneur de leurs nouveaux stratèges (LEBAS, *Voyage archéol.*, III, n° 1536. cf. n° 1541).

<sup>4</sup> Il se pourrait que les villes lyciennes eussent aussi envoyé des vaisseaux et que les combats mentionnés dans une inscription du *C. I. Græc.* (III, n° 4239) aient été livrés à cette occasion.

privilège inestimable d'être un asile libre pour les réfugiés politiques, précisément parce qu'elle se déclara pour Séleucos II dans sa lutte contre Antiochos Hiérax<sup>1</sup>.

Dans sa lutte contre- Antiochos ; c'est qu'en effet c'est contre lui qu'est dirigée la guerre pour laquelle Séleucos équipe la flotte. Essayons de suivre ici le cours de cette guerre entre les deux frères, autant que nous le permettent les rares documents dont nous disposons. Les villes de Cilicie sont celles qui se sont révoltées et qu'il faut reconquérir. Il y avait justement dans cette région un grand nombre de cités nouvellement fondées, et elles se rallièrent volontairement à Séleucos, sinon par pitié pour sa destinée, du moins par une juste intelligence de la situation politique<sup>2</sup>. Et Antiochos, à qui la Cilicie avait été abandonnée par Ptolémée ? Sans aucun doute, il s'était hâté de prendre pied dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, dès que son frère s'était dirigé vers la Séleucide, afin de faire triompher les prétentions qu'il tenait de Ptolémée : lui et sa mère pouvaient compter en ce pays sur des amis nombreux, et nous savons que le frère de Laodice, Alexandre, qui commandait à Sardes, soutint Antiochos de tout son pouvoir<sup>3</sup>. Si Sardes, et par suite la maîtresse place de l'Asie antérieure passait ainsi à Antiochos, son frère aîné pouvait, malgré les succès qu'il avait remportés au delà du Taurus, désespérer de se maintenir pour le moment en deçà de la chaîne ; il était plus important d'assurer le plus possible du côté de la terre la Cilicie, qu'il avait déjà reprise. C'est ici que se place une information d'après laquelle Séleucos aurait marié sa seconde sœur (l'autre avait déjà épousé le corégent de Cappadoce) à Mithradate de Pont, en lui donnant en dot la Grande-Phrygie<sup>4</sup>. Séleucos devait avant tout s'efforcer de profiter des heureux succès qu'il avait obtenus en Syrie pour rétablir sa puissance au delà de l'Euphrate. Nous ne pouvons plus, il est vrai, reconnaître les motifs qui déterminèrent le roi d'Égypte à ne rien faire, à ne rien empêcher, et à laisser Xanthippos succomber tout à fait. Mais tous ces événements sont attestés par le soi-disant prophète Daniel, qui, écrivant près de soixante-dix ans plus tard, a

---

<sup>1</sup> STRABON, XVI, p. 754.

<sup>2</sup> Je rappelle que Séleucos, dans la paix conclue avec son frère, avait cédé à ce dernier l'Asie jusqu'au Taurus : par conséquent, la Cilicie n'y était pas comprise.

<sup>3</sup> *adjutorem enim et suppetias Alexandria etiam habebat, qui Sardianorum urbem tenebat, qui et frater matris ejus Laodicæ erat* (EUSEB. ARMEN., I, p. 251 éd. Schœne). C'est la traduction de PETERMANN : il fait observer que les manuscrits donnent *Alexandriæ* ou *Alexandria*, et que AUCHER a voulu lire *haghexandré i. e. ab Alexandro pro haghexandreah*. AUCHER avait certainement raison.

<sup>4</sup> JUSTIN., XXXVIII, 5. EUSEB. ARMEN., I, p. 251, 5 éd. Schœne. De ce mariage naquit cette Laodice qui, en 221, était d'âge à épouser Antiochos III et qui lui donna un fils dès l'année suivante : elle doit par conséquent être née au plus tard en 237. Je place le mariage en 242 ; on verra plus loin pour quels motifs. Justin est absolument seul à parler de la dot ; Appien lui-même, parlant des négociations à propos desquelles Justin fait cette mention, n'en dit pas un mot (APPIAN., *Mithrid.*, 12, 57). Cependant il est impossible que l'assertion de Justin ne repose sur rien. — Je tiens à ajouter ici quelques détails indispensables sur Mithradate. Son père Ariobarzane, qui était monté sur le trône en 266, mourut peu de temps après l'attaque d'Antiochos II contre Byzance, incident que nous avons rencontré sur notre chemin avant 258 (MEMNON, c. 24). Memnon parle tout de suite après d'un cadeau que le roi Ptolémée a fait aux Héracléotes : ce sont des expressions qui s'accordent de très près avec celles de Théocrite (XVII, 110). Ainsi, le chapitre 25 de Memnon pourrait coïncider avec les premières et brillantes années de la guerre, de 258 à 248, et par conséquent la mort d'Ariobarzane pourrait correspondre à peu près au début de la guerre. Ce n'est que quatorze ans plus tard que Mithradate s'est marié ; il devait n'être encore qu'un enfant lors du décès de son père.



certainement reproduit avec exactitude les faits accomplis alors. Après avoir dit que Ptolémée était revenu de son expédition de Syrie, il ajoute : **et pendant des années, il reste éloigné du roi du Nord**<sup>1</sup>.

Si Séleucos n'avait rien de sérieux à craindre de l'Égypte, s'il se sentait affermi par la possession des contrées qu'il venait de reconquérir depuis le Taurus jusqu'au delà du Tigre, il pouvait entreprendre une autre tâche, celle de reprendre à son frère les pays de l'Asie-Mineure que celui-ci lui avait enlevés ; il était sûr d'ailleurs de la sympathie des villes de l'Asie. Antiochos enrôla des mercenaires gaulois, mais il perdit en Lydie une première, puis une seconde bataille contre son frère. Il ne garda que Sardes ; le reste du pays, y compris la plus grande partie des villes du littoral, échut au vainqueur ; Éphèse conserva sa garnison égyptienne<sup>2</sup>. On peut croire que Mithradate de Pont commença à craindre pour la dot de sa femme ; il pouvait espérer maintenant, en soutenant Antiochos qui n'avait presque plus de ressources, obtenir plus sûrement de lui la possession d'un pays qu'il avait dû lui arracher, à lui et aux Galates. Il prit donc les armes ; la principale partie de son armée se composait de Galates. Séleucos le rencontra à Ancyre et en vint aux mains avec lui. Ce dut être une terrible bataille : 20.000 hommes, dit-on, tombèrent du côté de Séleucos ; on crut même qu'il était mort : sa fidèle Mysteria tomba entre les mains des Barbares ; elle n'eut que le temps de se dépouiller de sa parure, et fut vendue comme esclave avec les autres captives. A Rhodes, où elle fut vendue, elle fit connaître sa condition, et on l'envoya à Antioche avec toute sorte d'honneurs<sup>3</sup>. Le jeune Antiochos Hiérax avait lui-même pris le deuil à la nouvelle de la mort de son frère et s'était renfermé dans son palais pour le pleurer : mais bientôt il apprit que Séleucos était sauvé, qu'il était arrivé heureusement en Cilicie<sup>4</sup> et qu'il levait une nouvelle armée : il offrit aux dieux des sacrifices pour leur témoigner sa reconnaissance et ordonna aux villes de célébrer par des fêtes joyeuses le salut de son frère<sup>5</sup>. C'étaient les Galates qui avaient gagné cette grande bataille. On dit, et la chose est parfaitement croyable, qu'ils se tournèrent dès lors contre

---

<sup>1</sup> Ces paroles précisément (DAN., XI, 8) offrent de très grandes difficultés ; l'explication donnée ci-dessus est la moins forcée, et elle est acceptée par LINGERKE ainsi que par HÄVERNIGK.

<sup>2</sup> EUSÈBE ARMÉNIEN, I, p. 251 éd. Schœne.

<sup>3</sup> POLYÆN., VIII, 61. Polyænos, comme le *Prologue* XXVII de Trogue-Pompée, appelle cette rencontre la bataille d'Ancyre : ce doit être par conséquent la même que celle dont Justin (XXVII, 2) parle aussi, mais pas au bon endroit. Ceci résulte du texte de Justin lui-même, car plus loin (XLI, 4), en résumant l'histoire des Parthes, il dispose les faits dans l'ordre suivant : lutte entre les frères, victoire des Gaulois (en 241, selon moi), puis inquiétudes d'Arsace, qui redoute Séleucos et Diodotos de Bactriane (nous verrons que, dès 239, Séleucos avait repris le dessus), enfin, expédition de Séleucos en Orient, entreprise peu de temps après 239. De même, l'extrait de Porphyre inséré dans l'Eusèbe arménien place évidemment ces guerres à l'époque actuelle, bien qu'il fasse mention tout de suite après de la levée du siège d'Orthosia, car en général il ne parle pas de la grande guerre d'Égypte, il y fait simplement ici une allusion en passant : pour lui, la chose importante est la guerre civile. La confusion qu'il y a dans Eusèbe n'est pas à beaucoup près aussi grande que se l'imagine NIEBUHR (*Kl. Schriften*, p. 282 sqq). Il est vrai que NIEBUHR veut mettre la bataille d'Ancyre après l'expédition de Séleucos en Orient, c'est-à-dire vers 237.

<sup>4</sup> C'est à ce fait que se rapporte le texte de Polyænos (IV, 9, 6). Séleucos s'enfuit déguisé ; ce n'est que quand il eut de nouveau rassemblé ses bandes éparses qu'il reparut dans l'appareil d'un roi.

<sup>5</sup> PLUTARQUE, *De frat. amor.*, 18.



Antiochos ; ils trouvaient leur avantage à détruire l'ordre qui avait été si péniblement établi en Asie ; dès qu'il n'y avait pas de prince puissant, ils pouvaient continuer impunément leurs anciens brigandages. Ils commencèrent donc à ravager de nouveau la contrée, et Antiochos ne put se défendre contre eux qu'en leur payant tribut<sup>1</sup>.

Après un tel résultat, Séleucos dut évidemment abandonner l'Asie-Mineure. On lit dans le prophète Daniel : *L'Égypte s'éloignera pendant des années du roi du Nord ; celui-ci marche contre l'empire du roi du Sud, mais il revient dans son pays*. Après la perte de l'Asie-Mineure, Séleucos, à ce qu'il semble, se tourna le plus tôt possible vers le sud, peut-être pour se servir de Damas et d'Orthosia dans une invasion qu'il méditait contre l'empire des Lagides. Je n'ose pas placer ici le refus de tribut que fit le grand-prêtre Onias<sup>2</sup> ; mais cette défaite décisive, à la suite de laquelle Séleucos s'enfuit de nouveau à Antioche, *plus abandonné qu'après le naufrage de sa flotte*, fait évidemment partie des événements de cette guerre. Le moment était venu où il devait nouer des négociations avec son frère ; s'il ne parvenait pas à le gagner maintenant, tout ce qu'il avait conquis avec tant de peine était perdu sans retour. Il lui céda toute l'Asie-Mineure jusqu'au Taurus. De son côté, Antiochos n'avait pas moins de motifs de désirer une réconciliation qui pouvait seule lui assurer un règne tranquille : le roi de Pergame avait déjà commencé à l'attaquer avec des forces toutes fraîches qui lui avaient valu des succès considérables ; Antiochos, épuisé par une longue guerre, par la solde et le tribut qu'il payait aux Galates, ne pouvait tenir longtemps la campagne contre le roi de Pergame qui possédait de riches trésors : il était donc disposé à la paix<sup>3</sup>. Cette réconciliation des deux frères, dont la querelle avait déterminé dans les premières années la politique de la péninsule, eut naturellement pour conséquence un apaisement plus ou moins marqué dans les villes et les royaumes d'Asie-Mineure. On ne peut plus reconnaître quelles en furent les conditions particulières<sup>4</sup> ; on ne voit clairement qu'un seul fait, c'est que les Galates continuent avec autant de violence que jamais les incursions et les pillages qu'ils avaient recommencés depuis la guerre des deux frères.

La fin de cette guerre ne laissa pas l'Égypte indifférente. La politique de la dynastie avait eu longtemps pour but la destruction de la puissance des Séleucides ; nous verrons qu'en d'autres endroits des révoltes éclatèrent contre la domination égyptienne ; depuis que Séleucos avait entrepris avec une heureuse énergie de rétablir l'empire de Syrie, l'Égypte ne pouvait espérer de mettre obstacle à cette puissance régénérée qu'en opposant, comme

---

<sup>1</sup> JUSTIN, XXVII, 2, 12.

<sup>2</sup> JOSEPH., *Ant. Jud.*, XII, 4, 2.

<sup>3</sup> JUSTIN., XXVII, 3, 1. La grande victoire remportée sur les Galates par Attale de Pergame doit être placée après 239. Voyez ci-après.

<sup>4</sup> La Cappadoce, où Ariamène régnait encore, me paraît avoir été pour Séleucos : cependant, l'expression *Antiochus... ad socerum suum Ariamenem... pervehitur*, employée à propos d'un incident survenu plusieurs années plus tard, montre qu'Ariamène avait marié sa fille à Antiochos Hiérix. La suite de l'histoire donne à penser que Ziaélas de Bithynie tenait pour Antiochos : l'alliance d'Eumène, et depuis 241 (voyez CLINTON, p. 402) d'Attale de Pergame avec Séleucos est vraisemblable, puisque ces princes luttent contre Antiochos. L'attitude d'Héraclée, de Byzance, est tout à fait problématique. Quant à Cyzique, nous savons seulement que l'épouse d'Attale était originaire de cette ville (STRAB., XIII, p. 624). La mère d'Attale était une fille d'Achæos, une sœur de la reine Laodice, la tante par conséquent de Séleucos et d'Antiochos. Le Pont était en dernier lieu du côté d'Antiochos.

auparavant, le cadet à l'aîné. Mais cette politique ne pouvait ni être populaire, ni assurer la possibilité de combinaisons durables, puisqu'elle était fondée sur un antagonisme contre nature entre les intérêts de deux frères. Il ne restait donc au roi d'Égypte, après la réconciliation des deux frères, qu'à conclure pour dix ans la paix dont nous avons parlé et dans laquelle il dut naturellement se réserver la possession des places et provinces séleucides qui étaient encore en son pouvoir, la Pamphylie, la Lycie, les pays de Thrace, peut-être l'Hellespont et une partie des villes ioniennes<sup>1</sup>. La Carie, à ce qu'il semble, resta également à l'Égypte, mais Stratonice échut aux Rhodiens pour des motifs que nous apprécierons ultérieurement ; avant tout, Séleucie à l'embouchure de l'Oronte restait au Lagide, comme un signe de sa supériorité sur les Séleucides<sup>2</sup>.

Au moins, le royaume de Syrie proprement dit gagnait à cette paix, qui dut être conclue vers 239<sup>3</sup>, du repos pour quelque temps, et l'infatigable Séleucos put entreprendre une expédition dans l'Est, sinon pour rendre au royaume toute son étendue, du moins pour reconquérir les contrées les plus proches et les plus importantes de l'Iran.

Qui peut envisager sans sympathie ces deux frères et leur destinée ? Une fatale politique les a jetés, l'un à peine adolescent, l'autre encore enfant, dans les bras d'un parti qui commet les crimes les plus atroces le meurtre qui doit leur conserver le trône détruit toutes leurs espérances ; à peine l'aîné, luttant contre la fortune, lui a-t-il arraché ses premiers succès que son frère devient son ennemi, sa mère se ligue avec son frère, et cette mère voit son père s'armer contre elle, son frère combattre un autre de ses frères : on dirait que les sanglantes représailles de cette reine vindicative ont mis la famille royale en délire. Et pourtant, le jeune Antiochos prend le deuil du frère qu'il a vaincu et qu'il croit mort. Mais la mauvaise fortune ne cesse de les poursuivre l'un et l'autre ; on dirait que la constitution de cet empire qu'ont fondé leurs aïeux en dépit de la nature trouve son expression dans cette querelle toujours renaissante. Du moins, ils conservent, dans ces luttes continuelles que sait leur créer la perfidie de la politique égyptienne, la noblesse de leur caractère ; ils cherchent à agir aussi honorablement que possible dans les fausses situations où les a jetés leur destin ; ce sont des natures douées de force et pour ainsi dire

---

<sup>1</sup> Il conserva certainement Éphèse et Magnésie (du Méandre), qui a dû être reprise après 244 par les Égyptiens, probablement aussi Milet et Priène. Je n'ose aller plus loin ; au sujet de Samos notamment, je garde des doutes à cause des assertions de Polyænos (V, 25) et de Frontin (III, 2, 11).

<sup>2</sup> On dit dans le conseil du roi Antiochos qu'il serait ridicule de songer à reprendre la Cœlé-Syrie, tant que Séleucie est encore aux mains de l'ennemi (POLYBE, V, 58, 5).

<sup>3</sup> Il est impossible malheureusement de préciser la date de cette paix. Le seul point de repère que l'on ait, c'est que l'expédition d'Orient (voyez ci-après) fut entreprise alors que déjà Stratonice de Macédoine, répudiée par le roi Démétrios (depuis 239), était arrivée en Syrie *eumque in mariti bellum impulit*. Or, même une *femme ivre de vengeance* ne pouvait songer à une guerre contre la Macédoine, si la paix n'était pas faite entre l'Égypte et Antiochos. Démétrios l'avait répudiée pour épouser une princesse épirote, qui lui donna peu de temps après le mois d'octobre 238 son fils Philippe, car Philippe perdit la bataille de Cynocéphales (livrée avant la moisson de 197) 23 ans et 9 mois après le début de son règne, et il n'avait pas plus de 17 ans lorsqu'il monta sur le trône. On peut donc placer le départ de Stratonice pour la Syrie à la fin de 239 ou au commencement de 238, et, lorsqu'elle y arriva, la paix devait être faite. Il y a eu tant d'événements entre la levée du siège d'Orthosia en 242/1 et la paix, qu'il est à peu près impossible de faire remonter la date de cet arrangement à 240.

d'élasticité, pleine de l'infatigable et virile énergie qui distinguait leurs ancêtres. Et c'est ainsi qu'ils apparaissent — si l'on nous permet, à défaut de textes, de nous servir au moins de ces témoignages — sur les monnaies qui nous ont transmis leur image : leur visage est noble et grave ; celui du cadet, plus hardi, celui de l'aîné, plus réfléchi ; mais tous deux ont un trait commun qui les rapproche et montre qu'ils sont frères : la générosité de la jeunesse.

Tout autre est le portrait de Ptolémée Évergète : il a le front développé et méditatif des Lagides, les sourcils relevés ; mais dans les traits de ce visage plein et charnu s'exprime un certain effort ; on croit y reconnaître une énergie qui peut mollir. On a conservé une anecdote qui semble caractériser ce Ptolémée : il jouait aux dés et se faisait lire la liste des criminels qu'il devait condamner à la peine capitale ; mais Bérénice, sa femme, entra, prit la liste des mains du lecteur et ne souffrit pas que le roi prononçât d'autres arrêts. Ptolémée s'estima heureux de l'opposition sensée de Bérénice, et depuis il ne prononça plus de condamnation à mort en jouant aux dés<sup>1</sup>. Il se montra des plus gracieux pour l'astronome Conon, quand celui-ci vint annoncer que la chevelure de la jeune reine, qui avait été consacrée dans le temple d'Arsinoé au Zéphyrion en reconnaissance des grandes victoires d'Asie et qui avait disparu ensuite, avait été transportée parmi les étoiles. Il est vrai qu'en même temps il accordait une pension de 12 talents à Panaréto, non parce qu'il avait été le disciple du philosophe Arcésilas, mais parce qu'il avait la taille d'un nain parfait<sup>2</sup>.

Mais laissons de côté ces notices personnelles, d'ailleurs fort sommaires, qui avaient autrefois, il est vrai, une plus grande influence sur le cours des événements, lorsque les monarchies dépendaient exclusivement de la volonté et du caractère de ceux qui détenaient le pouvoir. Rappelons-nous qu'à la même époque un nouvel esprit de liberté commençait à se développer en Grèce, et même à y prendre une forme. Les villes d'Ionie, elles aussi, avaient reconquis une autonomie qui leur avait longtemps manqué ; la conquête égyptienne en interrompit de nouveau la tradition chez la plupart d'entre elles. Mais le besoin de liberté et de légalité constituée sur de nouvelles bases, ce qu'on appellerait aujourd'hui le libéralisme, s'était éveillé ; il grandissait avec la culture des esprits, et il ne cessait, enseigné et célébré dans la mère-patrie, de pénétrer dans les villes grecques les plus lointaines. Ainsi à Cyrène. Un renseignement succinct nous met une fois de plus sur la trace de grands événements. On rapporte qu'Ecdémos et Démophane, ces nobles citoyens de Mégalopolis, ces amis d'Arcésilas, délivrèrent leur patrie et contribuèrent à la liberté de Sicyone ; qu'ils furent appelés par les Cyrénéens, dont la ville était déchirée par des troubles intérieurs, et qu'ils réglèrent la constitution de la ville, la gouvernèrent habilement et défendirent sa liberté<sup>3</sup>. Vers 237, ils étaient rentrés dans leur

---

<sup>1</sup> ÆLIAN., XIV, 43. Elle est appelée dans Athénée (XV, p. 689) la grande Bérénice. Il y a là probablement, comme d'autres l'ont déjà remarqué, une fausse leçon, qui cache le nom de son père Magas.

[La correction est faite dans l'édition de MEINEKE, qui donne *Βερενίκη ἡ Μαγά*. *Note du Trad.*]

<sup>2</sup> POLÉMON, p. 131 éd. Preller.

<sup>3</sup> POLYBE, X, 25, 3. — PLUTARQUE, Philop. 1. On peut conclure de l'expression de Polybe qu'ils ont séjourné assez longtemps à Cyrène. Philopœmen les eut pour maîtres à Mégalopolis, alors qu'il était encore *ἀντιναίς*, c'est-à-dire avant l'âge éphébique (Plutarque), et il était né en 253. C'est pour cette raison que, dans le Prologue XXVII de Trogue-Pompée : ut Ptolemæus adeum denuo captum interfecerit, la conjecture si ingénieuse de C. MÜLLER (*Eudemum captum*) me paraît inopportune. On ne peut pas

patrie arcadienne. Mais la Pentapole précisément n'était-elle pas l'héritage de Bérénice ? Le mariage de cette princesse n'avait-il pas rendu Cyrène en 217 au royaume d'Égypte ? D'où venaient donc ces dissensions intestines, et pourquoi cette liberté ? Si Ptolémée, vers 211 ou 213, revint en toute hâte d'Asie en Égypte pour étouffer une révolte qui avait éclaté dans ses propres États, alors qu'il n'y avait en Égypte ni prétexte ni occasion de s'insurger contre le gouvernement établi des Lagides, il n'y a guère que Cyrène qui ait pu se soulever et alarmer Ptolémée. Les Grecs de la Cyrénaïque, riches, audacieux, maîtres de grandes ressources, fiers de l'originalité bien caractérisée de leurs mœurs et de leur culture, n'avaient pas consenti si facilement à dépendre encore de l'Égypte ; peu d'années auparavant, ils avaient combattu contre elle de concert avec le Macédonien Démétrios, et, s'il y avait à la cour d'Alexandrie quelques-uns de ces hommes distingués dont la Pentapole avait produit un si grand nombre, néanmoins les villes de la région entretenaient des relations avec Athènes et s'imprégnaient des tendances élevées qu'y avait répandues la philosophie. C'est là que vivait leur compatriote Lacyde, ami, comme les Mégalopolitains Ecdemos et Démophane, d'Arcésilas, dont il devint le successeur à l'Académie. C'est dans ce cercle de relations qu'il faut s'imaginer la révolte de Cyrène. Il semble hors de doute que les autres villes de la Pentapole s'y associèrent ; seule, la foule énorme de Juifs qui était venue se fixer depuis le premier Lagide dans ces contrées et y jouissait de l'égalité des droits<sup>1</sup> put rester attachée à la cause de la royauté. Les motifs de discordes intérieures ne manquaient pas. Une des épigrammes de Callimaque représente un guerrier qui consacre à Sarapis son arc et son carquois : **mais**, dit le poète, **ce sont les Hespérites qui ont les flèches**<sup>2</sup> ; or la ville des Hespérites sur le bord de la Syrie porta depuis lors le nom de Bérénice<sup>3</sup>. Cyrène semble donc, à en juger par tout ce qu'y firent les deux citoyens de Mégalopolis, avoir tenu tête au Lagide.

L'époque de Démétrios de Macédoine avait montré à quel point il était important pour l'Égypte d'avoir sous sa domination la Cyrénaïque. Lorsque Ptolémée Évergète courut ramener à l'obéissance le pays soulevé, la situation était-elle si dangereuse qu'il dût redouter de voir l'influence ennemie, surtout celle des Macédoniens, s'établir dans cette contrée, et faisait-il d'autant plus de diligence pour assurer les prétentions de l'Égypte ? L'analogie des luttes antérieures entre la Syrie et l'Égypte nous fait supposer qu'Antigone, déjà vieux, ne vit pas avec indifférence le cours que prenaient les événements en Orient. La destruction, momentanément complète, de la puissance des Séleucides devait d'autant plus

---

davantage accepter celle de NIEBUHR (*Achæum denuo captum*), car elle présuppose des faits sur lesquels nous n'avons pas la moindre indication. GUTSCHMID (ap. *Jeep*, p. 182) recommande *Adæum* : la seule raison, que je sache, c'est que, une vingtaine d'années plus tard, on rencontre en Égypte un Adæos, stratège de Bubastis (POLYB., XV, 27, 6) et que, par conséquent, le nom en question est bien un nom de grand d'Égypte. Je croirais volontiers que Trogue-Pompée, résumant Phylarque, a fait entrer dans cette phrase le suite de la guerre et la soumission finale de la Cyrénaïque.

<sup>1</sup> JOSEPH., *Contr. Apion.*, II, 4.

<sup>2</sup> CALLIM., *Epigr.* 39.

<sup>3</sup> STEPH. BYZ., s. v. 'Εσπερις. LETRONNE (*Recueil*, p. 184) dit que Bérénice a dû recevoir son nom de Magas, parce que, suivant son étrange hypothèse, Ptolémée Philadelphie n'a pu être le fondateur de la ville : il oublie ce troisième Ptolémée. Il n'est pas plus heureux dans l'observation frappante qu'il ajoute : **c'est que le nom de Bérénice n'existe que sur les bords de la mer Rouge**. Non seulement Tios sur le Pont s'est appelée durant un certain temps Bérénice, mais ce nom se rencontre aussi en Cilicie et en Syrie.

l'alarmer que les Égyptiens occupaient aussi la côte de Thrace ; comment pouvait-il demeurer tranquille alors que les Lagides, dont la prépondérance était déjà si menaçante, s'établissaient tout près de la frontière macédonienne ? La Macédoine ne devait-elle pas chercher à empêcher par tous les moyens cet établissement des Égyptiens ? Aussi peut-on croire que l'occupation de la Thrace n'eut lieu que lorsque la résistance tentée par la Macédoine eut été vaincue<sup>1</sup>.

Il faut peut-être insérer ici un renseignement absolument isolé et dont le sens incertain ne permet pas de savoir autre chose, sinon qu'il y est question d'une bataille navale qui fut décisive et se livra près d'Andros<sup>2</sup>. Dès l'année 244, nous verrons Antigone engagé de nouveau dans les affaires de Grèce, et l'on devine à son attitude que sa puissance a dû subir un grave échec. Cependant, depuis vingt ans, depuis la victoire de Cos, la flotte macédonienne était l'égale de la flotte égyptienne, au moins dans la mer Égée ; la défaite d'Andros dut lui porter un coup terrible, en même temps qu'elle donnait à l'Égypte la domination de la mer Égée et rendait possible cette occupation de la Thrace et de l'Hellespont dont parle l'inscription d'Adule. D'ailleurs, pour que la Macédoine ne pût employer tous ses efforts à rétablir sa puissance navale et à continuer sa lutte avec l'Égypte, le cabinet d'Alexandrie lui créait en Grèce de telles complications que bientôt Antigone se vit attaqué au point le plus vulnérable de sa puissance ; je rappelle ici par anticipation que Corinthe, la clef du Péloponnèse, fut prise en 243 par les Achéens.

A la même époque où Ptolémée Évergète avait détruit l'empire des Séleucides et pouvait disposer à sa guise de l'Asie, il avait donc en même temps abattu la rivalité de la Macédoine ; et quoique l'Égypte montrât, par les mesures qu'elle prenait en Asie, qu'elle n'avait nullement l'intention d'établir une monarchie universelle, elle avait néanmoins conquis une suprématie qui, après la ruine d'une des deux grandes puissances et l'affaiblissement de l'autre, semblait devoir dominer entièrement la politique hellénique. Il est vrai, les petits États de l'Asie et de l'Europe avaient gagné diversement à ces défaites des grandes puissances,

---

<sup>1</sup> Je dois rappeler dès à présent qu'en 243 il y avait dans la citadelle de Corinthe 500 mercenaires syriens (non pas *Σύριοι*, de l'île de Syros, mais *Σύροι*, PLUTARQUE, *Arat.*, 24). Je ferai observer également que, comme le prouve l'inscription de Smyrne, Séleucos a fondé des fêtes et des temples en l'honneur de son père Antiochos Théos et de sa grand-mère, la sœur d'Antigone. De même qu'on vit des Syriens à Corinthe, les Étoliens (alliés d'Antigone dans cette guerre) firent un coup de main heureux contre Samos (POLYÆN., V, 25. FRONTIN., III, 2, 11). La correction proposée au texte de Frontin (*Saniorum* pour *Samiorum*) ne mène à rien.

<sup>2</sup> *et Antigonum Andro prælio navali prona vicerit* [var. *Antigonus... navali oprona*] (TROG. POMP., *Prol.* XXVII). GUTSCHMID (ap. Jeep, p. 182) a tiré de là *Antigonus Sophrona*. Si c'est bien un Antigone qui a livré cette bataille, ce ne peut pas être, comme le supposait NIEBUHR, Antigone III Doson ; ce doit être Antigone Gonatas, qui est mort en 239 à l'âge de 80 ans au moins. Les pénibles luttes que ce prince eut à soutenir dans l'Hellade durant ses dernières années ne permettent guère de croire qu'il ait gagné en personne cette bataille d'Andros. Plutarque (*Pelop.*, 2) raconte bien une anecdote déjà citée plus haut au sujet d'une victoire d'Antigone à Andros, et il dit *Ἀντιγόνος ὁ γέρων*, mais on ne peut certainement pas s'en servir pour prouver la victoire dont il s'agit ici, car Plutarque ne dit pas *Ἀντιγόνος γέρων ὦν*, et *Ἀντιγόνος ὁ γέρων* désigne d'ordinaire le vieil Antigone Monophthalmos (Cf. PLUTARQUE, *De fort. Alex.*, I, 9). Si l'on tient à rencontrer Sophron dans cette affaire, on pourrait écrire : *ut Antigonum prælio navali Sophron devicerit* ; mais il n'est dit nulle part que Sophron ait livré cette bataille, ni même qu'il ait jamais commandé sur mer : il n'est question de lui, que je sache, qu'une fois en tout, dans un passage cité plus haut (PHYLARCH., *Fragm.* 23), passage où il est appelé *ὁ ἐνὶ τῆς Ἐφέσου*.



dont le voisinage les avait jusque-là contenus ou gênés, et l'avantage momentané qu'ils avaient acquis pouvait dissimuler provisoirement le danger que faisait courir à tous la suprématie écrasante de l'Égypte. Mais, s'il y avait des États menacés de perdre une indépendance politique fondée jusqu'alors sur la rivalité des grandes puissances, ne devaient-ils pas se soulever de toute leur énergie contre la prépondérance égyptienne et mettre tout en œuvre pour ne pas laisser la Macédoine succomber et pour aider Séleucos dans les tentatives qu'il faisait alors pour relever son empire ? Et il y avait beaucoup de ces petits États : nous avons déjà vu que Smyrne, quoique entourée de grands et nombreux dangers, selon les propres termes d'un décret rendu par cette ville, était fidèle à la cause de Séleucos, de même qu'Héraclée du Pont et Byzance ; les îles libres de Chios et de Lesbos avaient pareillement toute sorte de motifs pour se déclarer en faveur de Séleucos ; même l'ancienne clérouchie attique de Lemnos a dû ne pas se contenter d'honorer Séleucos en rendant hommage à ses ancêtres. Mais la ville qui se mêla de la façon la plus active aux événements fut Rhodes. Son commerce incroyablement riche dépendait absolument de la liberté de l'île et de la neutralité qu'elle avait constamment observée ; si l'Égypte faisait prévaloir sa suprématie exclusive dans les eaux de l'Orient, Rhodes ne pourrait plus à la longue conserver son importance commerciale. Le tact politique qui distingue plus tard comme auparavant cet État si bien équilibré nous autorise à supposer a priori que non seulement Rhodes fit ce qu'exigeaient les circonstances, mais qu'elle chercha à rallier aux mesures prises dans l'intérêt général les cités dont la situation était semblable à la sienne.

Sans doute, il n'y a à peu près rien de tout cela dans les débris de la tradition historique. Nous ne savons pas comment et dans quelle mesure tous ces États se soulevèrent en faveur de Séleucos, et s'ils prirent part à cet armement naval que détruisit la tempête. Une seule indication égarée, qui s'applique d'une façon surprenante à la situation telle que nous l'avons retracée par voie de conjecture, confirme la justesse des suppositions que nous avons osé faire. On rapporte que les Rhodiens, dans la guerre contre Ptolémée, étaient dans le voisinage d'Éphèse ; l'amiral du roi, Chrémonide, sortit à leur rencontre en ordre de bataille, mais le Rhodien Agathostrate, dès qu'il vit l'ennemi, fit rentrer ses vaisseaux, puis les ramena de nouveau en pleine mer. L'ennemi crut qu'il refusait la bataille et revint dans le port en chantant le péan de victoire ; mais, lorsque les Égyptiens eurent débarqué et se furent dispersés, le Rhodien arriva, surprit les vaisseaux et remporta une victoire complète<sup>1</sup>. C'est ce même Chrémonide qui, vingt ans plus tôt, avait été à la tête du mémorable soulèvement d'Athènes et qui, après la chute de sa patrie, s'était enfui à Alexandrie. Quand Télès<sup>2</sup>, dans son livre *sur l'Exil*, écrit peu d'années après cette guerre de Rhodes, veut prouver que la perte de la patrie est souvent le début d'une plus brillante fortune, il cite comme preuve Glaucos et Chrémonide : **Ne sont-ils pas les conseillers et l'appui du roi**

---

<sup>1</sup> POLYÆN., V, 10 : par conséquent, la ville est encore au pouvoir des Égyptiens.

<sup>2</sup> TELES ap. STOBÉE, *Florileg.*, II, p. 72. L'ouvrage n'a pas été écrit, comme le pensait NIEBUHR, avant Ol. CXXXIV, 4. NIEBUHR circoncrivait ainsi la date probable de la rédaction, sous prétexte que, dans ces Apophtegmes, Télès cite Zénon comme mort, Bion le Borysthénite comme vivant et que, d'après les *Ὀλυμπ. ἀναγραφαι*, Bion est mort en Ol. CXXXIV, 4. Indépendamment de l'incertitude de cette chronologie, on voit Télès citer également des aphorismes de Thémistocle, d'Aristippe, avec le présent 911 cri. Ce qui est raconté d'Hippomédon (voyez ci-après) montre que cet écrit de Télès a été rédigé après 239, après Ol. CXXXV, 2. — Dans Frontin (III, 2, 11), je n'ose pas changer *Charmade occiso en Chremonide*.



Ptolémée ? Et dernièrement Chrémonide n'a-t-il pas été envoyé avec une grande escadre et une somme d'argent considérable, dont il pouvait faire l'emploi qu'il jugerait à propos ? Télès ne dit pas que Chrémonide essuya cette défaite à Éphèse, mais il ne dit pas non plus qu'il remporta la victoire d'Andros, et pourtant il aurait dû en faire mention expresse à l'appui de sa thèse ; on voit cependant que de grandes sommes d'argent avaient été données à Chrémonide et qu'il en avait le libre emploi, sans doute pour faciliter l'occupation des pays où il devait mettre garnison, et ce fut peut-être lui qui eut mission de prendre possession de la côte de Thrace, lorsque la puissance navale de la Macédoine, détruite à la bataille d'Andros, n'offrit plus d'obstacle à la flotte égyptienne victorieuse.

Quels qu'aient été les incidents de la guerre maritime où les Rhodiens remportèrent cet avantage, elle dut avoir lieu en même temps que le soulèvement de Cyrène et que les progrès rapides faits par Séleucos en Syrie. Le roi Ptolémée dut se convaincre qu'il ne pouvait garder cette suprématie exclusive qu'il pensait un moment avoir conquise ; et d'ailleurs la réconciliation des deux frères Séleucides venait de cimenter une opposition à laquelle l'Égypte pouvait ne pas se croire en état de tenir tête. On ne sait si Rhodes joua, comme elle le fit souvent plus tard, le rôle de médiatrice ; mais les services que cet État avait rendus aux Séleucides étaient assez grands pour qu'il obtint en récompense la cession de Stratonicee en Carie<sup>1</sup>. Les possessions continentales de la république de Rhodes embrassèrent donc la côte depuis Caunos jusqu'au golfe Céramique ; les deux villes de Caunos et de Stratonicee seules payaient un impôt annuel de 120 talents. Grâce à cet agrandissement extérieur, grâce surtout à l'importance politique que lui avait donnée son intervention dans la guerre, Rhodes dut acquérir une influence qui s'étendit au delà du cercle immédiat de ses propres relations et qui lui assura une place dans le système général des États hellénistiques.

Comme Rhodes, le petit État de Pergame, qui s'était élevé par la politique prévoyante de ses princes non moins que par les trésors considérables qu'ils possédaient, avait commencé à se mêler à la politique générale. Eumène, et après lui, dès 244, le fils de son frère, Attale<sup>2</sup>, se tournèrent après la bataille d'Ancyre surtout contre Antiochos ; ils prirent ainsi décidément parti contre l'Égypte et jetèrent alors les bases d'une situation politique qui accrut avec une

---

<sup>1</sup> POLYBE, XXXI, 7. Des ambassadeurs rhodiens disent : *Στρατονικειαν ἐλάβομεν ἐν μεγάλῃ χάριτι παρ' Ἀντιόχου καὶ Σελεύκου*. Il faut se souvenir que le reste de la Carie était au pouvoir du Lagide. La correction *τοῦ Σελεύκου* transporterait la cession de la ville dans un tout autre ensemble de circonstances ; la Vulgate indique comme date l'époque de la paix conclue entre les deux frères.

<sup>2</sup> Des trois frères originaires de Tios, Philétæros, Eumène et Attale, c'est Philétæros qui a fondé la principauté de Pergame ; il a pour successeur Eumène, qui paraît être le fils du second frère. Après avoir été dynaste pendant 22 ans, Eumène à son tour eut pour successeur cet Attale, le fils du troisième frère. La mère d'Attale est Antiochis, la fille d'Achæos, la sœur, par conséquent, de Laodice et d'Andromachos (STRABON, XIII, p. 625). Le *rex Bithynus Eumenes* de Justin doit être probablement interprété en ce sens que c'est Eumène encore qui a commencé cette guerre. Pour ne rien laisser de côté, je ferai observer que, d'après la chronique de Ctésiclès, Eumène mourut d'excès de boisson (ATHEN., X, p. 445).

extrême rapidité l'importance de leur rôle ; en peu d'années, Attale trouva l'occasion de conquérir le diadème qui faisait l'objet de toute son ambition<sup>1</sup>.

Rhodes et Pergame n'étaient pas les seuls petits États qui profitèrent des luttes difficiles des grandes puissances pour devenir indépendants et accroître leur territoire ; on s'en apercevra à l'attitude que vont prendre très prochainement un certain nombre d'entre eux. D'ailleurs, on peut observer cette même évolution sur plusieurs points du pays hellénique, et les événements qui se sont passés dans cette région jettent quelque lumière sur la suite des faits qui se produisaient simultanément en Orient.

Ce fut surtout la Ligue achéenne qui, pendant les complications politiques de la grande guerre, commença à grandir. L'accession de Sicyone et l'alliance d'Aratos avec l'Égypte avaient marqué aux Achéens le rôle qu'ils devaient jouer ; ce fut Aratos qui tourna vers l'extérieur l'activité de la Ligue, non sans trouver quelque résistance peut-être chez les confédérés, qui n'avaient songé jusque-là qu'à leur repos intérieur et à leur indépendance. Il était devenu, même avant qu'on lui eût confié la première stratégie, l'âme de la confédération ; on le voit par les efforts que fit Antigone pour le gagner ou du moins pour troubler ses relations avec l'Égypte. Durant un séjour qu'il fit à Corinthe et où il offrit des sacrifices aux dieux, Antigone envoya à Aratos des présents solennels et s'exprima durant le repas en termes si élogieux sur le jeune héros de Sicyone que la cour d'Alexandrie, qui sut ces propos du roi, fit demander en toute hâte à Sicyone des informations<sup>2</sup>. Aratos n'avait pas encore atteint l'âge légal de trente ans pour prendre part aux délibérations ; il fut néanmoins, dans l'assemblée tenue au printemps de 245, élu stratège : c'était une preuve qu'il y avait dans la situation quelque chose qui exigeait qu'Aratos fût revêtu de la suprême dignité pour l'année suivante. On peut croire que la politique égyptienne, à laquelle s'était rallié Aratos, eut sur cette élection une influence décisive. La première année de la grande guerre syrienne était écoulée ; Séleucos avait été repoussé de la région située au delà du Taurus ; sans aucun doute, la Macédoine s'empressait de prendre part à la lutte en faveur des Séleucides ; l'Égypte devait exciter en Grèce des troubles aussi sérieux que possible.

Avant tout, il importait de posséder Corinthe. Déjà Aratos songeait à une attaque lorsque Alexandre de Corinthe trahit de nouveau la cause de son oncle et s'allia à la confédération<sup>3</sup>. Si l'on admet que la bataille navale d'Andros eut lieu dans cette même année 245, elle coupait aux Macédoniens leurs communications par mer avec les points qui leur étaient encore dévoués à l'est du Péloponnèse. Et déjà la Ligue se propageait au dehors. Les Béotiens avaient été attaqués en pleine paix par les Étoliens, qui venaient piller leur territoire<sup>4</sup> ; l'occasion parut très favorable aux Achéens pour tirer vengeance des incursions précédentes des Étoliens et pour prendre pied en même temps au delà de l'isthme. La Ligue fit alliance avec les Béotiens. Aratos courut au delà du golfe ravager les campagnes de Calydon et d'Amphissa, puis, avec 10.000 hommes, il vint se joindre aux Béotiens ; mais ceux-ci n'avaient pas attendu son arrivée ; ils s'étaient fait battre complètement à Chéronée. Leur général Amæocritos et mille d'entre eux étaient

---

<sup>1</sup> POLYBE, XVIII, 24, 5. — *regium nomen, cujus magnitudini semper animum æquavit* (TITE-LIVE, XXXVIII, 17).

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 15.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 18.

<sup>4</sup> POLYBE, IV, 3, 5. IX, 34, 11.

restés sur le champ de bataille ; leur puissance était complètement brisée : ils durent entrer dans la confédération de leurs vainqueurs<sup>1</sup>.

Ainsi le premier plan d'invasion hardie conçu par Aratos avait échoué ; son attaque même avait rapproché et uni les Macédoniens et les Étoliens jusque-là opposés les uns aux autres. Ce fut pour Antigone un soulagement considérable ; il avait d'autant plus besoin des Étoliens que l'Égypte avait remporté en Asie de grandes victoires et menaçait d'occuper la Thrace : d'ailleurs, quoique les Achéens fussent pour le moment tenus à l'écart de la Béotie, ils gardaient une attitude extrêmement menaçante pour lui tant qu'ils auraient pour allié Alexandre de Corinthe. Les principes que représentait la Ligue avaient incontestablement la plus grande popularité, et leur influence devait causer les plus vives alarmes à la (politique macédonienne en un moment où les Lagides avaient déjà remporté à la guerre des avantages si marqués. Antigone devait donc, à tout prix, s'emparer de Corinthe ; c'était le seul moyen de sauver encore dans le Péloponnèse un reste de l'influence macédonienne et d'arrêter au delà de l'isthme les progrès des Achéens, et par suite de l'Égypte.

Alexandre venait justement de mourir, empoisonné par Antigone, à ce que l'on dit, ajoute le biographe d'Aratos, qui s'est surtout servi des *Mémoires* de ce dernier. Sa veuve Nicæa devint maîtresse de la ville ; elle résidait dans la citadelle, qui était soigneusement gardée. D'après le récit singulier que nous possédons<sup>2</sup>, on ne peut guère admettre que les faits suivants : des négociations avaient été nouées avec Nicæa en vue d'un prochain mariage avec l'héritier du trône de Macédoine — on devait d'autant plus songer à cette alliance que Démétrios n'avait pas eu d'enfants de son épouse syrienne, ou du moins qu'elle ne lui avait donné qu'une fille<sup>3</sup> — et la première condition du mariage était naturellement l'occupation de Corinthe par une garnison macédonienne. En réalité, Antigone reconquit l'Acrocorinthe sans qu'il y eût là une *trahison inouïe*. Son neveu Alexandre l'avait lui-même trahi deux fois ; comment aurait-il concédé à la veuve d'Alexandre un droit de possession qui pouvait évidemment donner l'occasion au Lagide de prendre pied dans l'endroit le plus important du Péloponnèse, en même temps qu'il pesait déjà de toute son influence sur l'Achaïe et, comme nous le verrons, sur la Laconie ?

La prise de Corinthe donna à l'influence macédonienne un nouveau point d'appui dans le Péloponnèse, et affermit du même coup la tyrannie à Argos, à Phlionte, à Hermione, etc. C'est précisément à cette même époque que Lydiade, à ce qu'il semble, usurpa l'autorité suprême à Mégalopolis. C'était un jeune homme aux

---

<sup>1</sup> POLYBE, XX, 4. PLUTARQUE, *Arat.*, 16. PAUSANIAS, II, 8.

<sup>2</sup> Cette relation se trouve dans Plutarque (*Arat.*, 17) et Polyænos (IV, 8, 1). Ce ne sont pas deux témoins pour une même affaire, car tous deux procèdent d'une source unique, et l'on peut être sûr, à la tournure des idées, que cette source est Phylarque. Du reste, Plutarque s'est servi de Phylarque même dans la *Vie d'Aratos* (cf. § 38), et Polyænos lui emprunte beaucoup sans le nommer. Il y a bien des choses étranges dans le récit, ceci surtout, qu'Antigone, durant les fêtes nuptiales célébrées au théâtre, force tout seul avec son bâton l'entrée de l'Acrocorinthe et occupe ainsi la citadelle. Néanmoins, ce n'est pas uniquement ce détail, c'est toute la facture du morceau, où l'on retrouve à chaque ligne le goût de Phylarque pour le relief et la mise en scène, qui démontre l'impossibilité d'utiliser une narration de tour si anecdotique.

<sup>3</sup> Ceci ne se trouve pas dans les textes : mais une fille de Démétrios, mariée plus tard au roi de Bithynie, s'appelle Apama, et ce nom indique qu'elle est née d'une mère syrienne et non pas du mariage contracté plus tard par Démétrios.

sentiments élevés, avide de renommée, entièrement convaincu que le temps était venu d'établir le pouvoir d'un seul et qu'il n'y avait pas de plus noble tâche<sup>1</sup>. Antigone s'était peut-être entretenu avec lui. Il comprenait la mission de la tyrannie comme Lydiade ; elle ne devait pas être une domination sanguinaire et fondée sur la violence ; ce devait être une garantie de l'ordre, affermie par une solide concentration des pouvoirs, et qui paraissait d'autant plus nécessaire au roi de Macédoine que cet appel à la liberté démocratique, partant, à ce qu'il semblait, d'un petit nombre de rêveurs ou d'égoïstes, n'avait fait jusqu'alors que provoquer dans l'intérieur des villes le trouble et le désordre, et les oscillations les plus dangereuses en fait de politique extérieure. Les maximes d'Antigone, quoi qu'on en ait dit, étaient si peu celles d'un despote capricieux, qu'elles trouvaient leur point d'appui dans ce mouvement intellectuel qui entraînait cette génération, aussi bien que les efforts du parti contraire : l'école stoïcienne avait développé les idées qu'Antigone, et vingt ans plus tard le noble Cléomène à Sparte, devaient tenter de réaliser dans l'ordre politique. N'est-ce pas un fait significatif que le roi ait confié le commandement de l'Acrocorinthe à Persæos, l'ami de Zénon, un stoïcien des plus austères<sup>2</sup> ?

Au printemps de 243, Aratos fut, pour la deuxième fois, élu stratège de la Ligue. L'influence macédonienne, énergiquement rétablie dans le Péloponnèse, devait inquiéter la confédération ; on avait à craindre les Étoliens, qui cherchaient à se venger de l'invasion de Calydon et d'Amphissa et qui venaient de pénétrer jusqu'aux frontières de la confédération : on était menacé des dangers les plus terribles, si l'isthme restait au pouvoir de l'adversaire.

Aratos tourna donc tous ses efforts vers la délivrance de Corinthe. Le hasard lui offrit une occasion favorable. Il y avait à Corinthe quatre frères originaires de Syrie, dont l'un, Diodès, faisait partie comme mercenaire de la garnison. Les trois autres avaient volé le trésor royal et étaient venus à Sicyone troquer leur larcin. L'un d'eux, Erginos, y resta et raconta une fois au changeur, qu'Aratos connaissait, qu'il existait un chemin secret menant à un endroit de la forteresse où la muraille était basse. Aratos en fut aussitôt instruit dans le plus grand secret ; il promit 60 talents au Syrien et à ses frères s'il réussissait à entrer dans la forteresse, et, comme Erginos exigeait que l'argent fût déposé à l'avance chez le changeur, le stratège, qui ne voulait pas exciter les soupçons en faisant un emprunt, donna comme gage sa propre vaisselle avec les bijoux de sa femme. Erginos revint donc à Corinthe pour concerter avec Dioclès les mesures nécessaires. Tout était convenu et préparé : Aratos avait choisi 400 Achéens qui tenteraient avec lui l'attaque pendant la nuit ; quelques-uns d'entre eux seulement savaient le but de l'entreprise ; les autres avaient reçu l'ordre de rester toute la nuit sous les armes. Il partit donc et se dirigea vers l'ouest de la ville. On était au milieu de l'été ; la lune brillait au ciel ; le brouillard qui s'élevait de la mer dérobait aux sentinelles l'approche de la troupe. Erginos était à l'endroit convenu ; il s'avança vers la porte avec sept Achéens déguisés en

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 30.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Aral.* 18. ATHEN., IV, p. 462. DIOG. LAERT., VII, 38. Cf. KRISCHE, *Forschungen*, p. 437. Persæos avait écrit également sur la royauté, sur la constitution de Sparte. Il avait déjà séjourné assez longtemps à la cour de Macédoine : Zénon, qui faisait de lui le plus grand cas, l'avait choisi lorsqu'Antigone avait demandé un précepteur pour son fils. Les adversaires de sa philosophie et de sa politique ont répandu sur son compte toute espèce de bruits malveillants ; ce n'en est pas moins une des personnalités les plus intéressantes de cette époque agitée.

voyageurs ; les sentinelles furent massacrées, le corps de garde emporté ; dans le même temps, Aratos escaladait le mur au point qui lui avait été désigné ; suivi d'Erginos et de cent Achéens, il montait vers l'acropole ; les autres devaient entrer par la porte et le suivre aussi rapidement que possible. Aratos poursuivait sa marche dans le plus grand silence, mais une ronde de nuit passa avec des torches ; on la laissa approcher, puis on se jeta sur elle ; elle était composée de quatre hommes ; l'un d'eux, blessé à la tête, parvint à s'enfuir et cria : **les ennemis ! les ennemis !**. En très peu de temps, la trompette d'alarme retentit en bas dans la ville et en haut dans la forteresse ; ici et là, c'étaient des torches, des appels des sentinelles, un bruit toujours grandissant. Aratos, qui gravissait le sentier escarpé et tortueux, n'avait pas encore atteint la citadelle ; les trois cents hommes d'arrière-garde avaient bien franchi la porte, mais, au milieu de ces rues étroites, de ces sentiers aux détours capricieux, ils ne purent se trouver à temps au haut de l'acropole ; ils se cachèrent dans l'ombre d'un rocher qui surplombait et formait saillie. Déjà Archélaos arrivait de la ville basse avec les troupes royales pour fondre sur les derrières de la petite troupe d'Aratos. Mais celui-ci avait enfin atteint la citadelle et commençait l'attaque en poussant de grands cris, et, comme Archélaos passait devant le rocher où s'était caché le reste de la troupe, il fut soudainement assailli ; ceux qui marchaient en avant furent tués, les autres poursuivis et dispersés. Les trois cents venaient de se rallier quand arriva Erginos, envoyé par Aratos ; il devait les conduire au plus vite au haut de l'acropole ; ils le suivirent en jetant des cris d'allégresse que répétait l'écho de la montagne et auxquels répondaient les cris des combattants. La garnison de la forteresse crut voir devant elle des forces imposantes auxquelles il était impossible de résister ; elle ne résista plus que pour la forme : aux premiers rayons du soleil, la citadelle était conquise. Cependant l'armée de Sicyone était arrivée ; les bourgeois lui avaient ouvert les portes : les troupes royales étaient prisonnières. Alors la foule se porta vers le théâtre, pour voir son libérateur et savoir ce qu'on allait faire. Aratos vint, accompagné de ses Achéens ; il s'avança sur le devant de la scène, tout armé comme il était encore ; il fut accueilli avec une joie infinie, mais lui, pâle, épuisé, appuyé sur sa pique, restait là comme affaissé ; enfin, lorsque les applaudissements et les cris de joie eurent cessé, il rassembla toutes ses forces et commença à parler. Quelle douceur devait avoir le mot de liberté pour ces Corinthiens qui depuis un siècle n'étaient plus libres ! Aratos rendit au peuple les clefs de la forteresse, qui depuis le temps de Philippe et d'Alexandre avaient appartenu à un maître étranger ; il se borna à exprimer le vœu que les citoyens de Corinthe, eux aussi, voulussent bien devenir Achéens. C'est ainsi que Corinthe entra dans la confédération.

Après la ville, le port du Lécha on fut pris immédiatement ; vingt-cinq vaisseaux du roi qui s'y trouvaient allèrent grossir la flotte de la Ligue ; les quatre cents mercenaires syriens, faits prisonniers, furent vendus comme esclaves. Persæos s'était enfui de l'acropole à Cenchrées ; Archélaos fut relâché sans rançon ; un autre chef, qui ne voulait pas abandonner son poste, fut pris et exécuté. Une garnison achéenne occupa dès lors l'Acrocorinthe<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 20-24. D'après Polybe (II, 43, 6), ceci arriva dans la huitième année après l'affranchissement de Sicyone, l'année qui précéda la défaite des Carthaginois aux îles Agates. Cette bataille eut lieu en mars 241, la délivrance de Sicyone au printemps de 251. On a prétendu que l'assertion de Polybe était inexacte. L'année olympique dans laquelle tombe l'affaire des îles Agates commence avant juillet 242 ; l'année d'avant commence par conséquent au fort de l'été 243. Sicyone fut délivrée au printemps de Ol.



La délivrance de Corinthe dut produire sur le n'orient une impression indescriptible. Quelle importance la Ligue acquérait par là ! La clef du Péloponnèse était maintenant dans les mains des libres confédérés ; les Étoliens voyaient le chemin de la péninsule fermé à leurs incursions ; la cause de la liberté et du régime démocratique faisait les plus brillants progrès. Mégare se détacha aussitôt d'Antigone et se rallia à la Ligue ; de même Trœzène, de même Épidaure. Déjà on tentait une surprise sur Salamine, qui n'appartenait plus à l'Attique, et une expédition contre l'Attique même : les prisonniers athéniens furent relâchés sans rançon ; on espérait que l'amour de la liberté se réveillerait à Athènes, de même qu'à Argos, qu'on essayait alors de surprendre<sup>1</sup>. On se croyait pleinement autorisé à combattre les tyrans et la domination étrangère en Grèce par tous les moyens, y compris la ruse et la violence. Cet enthousiasme de la Ligue pour sa mission, si elle le ressentait réellement, devait la rendre irrésistible.

N'est-il pas singulier de la voir dirigée par Aratos ? Celui-là n'était pas sorti cependant du mouvement qui avait saisi tous les esprits en Grèce : il s'était formé à la palestra ; il avait vécu dans une riche maison qui comptait des rois parmi ses hôtes ; sa haine des tyrans venait, non pas de l'enthousiasme pour la liberté, mais des douloureux souvenirs de sa jeunesse traquée, de la position influente qu'il aurait dû avoir dans sa patrie et qui lui avait été enlevée, de la situation singulière que lui avaient faite des circonstances inattendues ; il n'avait pas foi dans les grandes pensées qui transportaient les cœurs ; il ne comptait que sur l'habileté avec laquelle il saurait se servir des événements politiques, sur les petits moyens et les chemins secrets que la foule ne comprend pas, mais où elle suit aveuglément le chef qui possède sa confiance. Nous ne voyons nulle part qu'il soit resté en relations avec ces nobles citoyens de Mégalopolis qui l'avaient aidé à délivrer Sicyone, mais il avait recherché l'amitié du roi d'Égypte. Il gardait les habitudes aristocratiques de sa haute naissance, même dans cette association fédérale avec les petites gens des localités de l'Achaïe ; l'homme de bon ton et de grande famille, habitué au luxe des arts et de la société raffinée, lié avec les rois, était bien au-dessus des autres ; il frayait bourgeoisement avec eux et comme leur égal ; il descendait jusqu'à eux, et il y avait là quelque chose qui leur imposait. Mais lui-même, au fond, devait toujours se sentir étranger à ces Achéens ; ils étaient dans ses mains un instrument utile au service des projets philanthropiques, des plans d'organisation qu'il roulait dans son esprit. S'il comptait sur ce mouvement des esprits au sein des villes helléniques — et il voyait déjà clairement qu'il fallait en attirer le plus possible dans le nouvel État fédéral, — il ne partageait pas lui-même cet élan ; ce n'était pas par lui et en vertu de son principe qu'il voulait constituer le nouvel État. Cet État fédératif fut son œuvre à lui, et son ambition était de passer pour l'avoir fait ; il sut si bien l'attacher à sa personne que, sans lui, la Ligue paraissait n'être rien ; il ne put jamais cesser de la tenir en tutelle. Il se méfiait de la jeune liberté, s'il ne la dirigeait pas et ne la dominait pas lui-même. Son savoir-faire politique donna à la Ligue l'existence extérieure, mais en même temps il arrêta son développement spontané, il l'empêcha de grandir et de perdre son caractère d'État purement

---

CXXXII, 1 ; c'est dans l'été de 251 que commence la première année olympique après l'affranchissement de Sicyone, et avec l'été de 243 que finit la huitième. L'expression de Polybe est presque mathématiquement exacte, si la délivrance de Corinthe s'est opérée aux environs du 1er Hécatoembæon Ol. CXXXIV, 2, au fort de l'été 243.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 24. PAUSANIAS, II, 8. STRABON, VIII, p. 385. POLYBE, II, 13, etc.



artificiel, fait de main d'homme ; il refoula d'une main brutale et despotique sa vitalité intérieure, toutes les fois qu'elle chercha à se donner libre carrière. Aratos était donc, avec tous ses mérites, un petit caractère ; on peut le louer d'avoir reconnu ce qui était pratiquement nécessaire, d'avoir compris ce qu'il était possible d'atteindre immédiatement, d'avoir saisi l'occasion avec le regard perçant de l'homme d'État, d'avoir créé par tous les moyens ostensibles et secrets de la diplomatie de l'époque une base politique aux idées nouvelles et de leur avoir donné l'espace dont elles avaient besoin pour s'étendre. Mais ce qui faisait battre le cœur de cette nouvelle génération qu'il se chargeait de conduire, c'était précisément ce qui lui restait étranger ; il imprima dès le début une fausse direction à la Ligue, et plus les succès qu'elle remporta grâce à lui pouvaient paraître importants, plus elle s'éloigna de la source vive où elle aurait dû puiser sa vigueur<sup>1</sup>.

C'est ainsi que, sur la proposition d'Aratos, la confédération déclara le roi Ptolémée allié de la Ligue et généralissime de ses forces de terre et de mer<sup>2</sup>. C'est au moment où le Lagide cherchait à soumettre les villes de la Cyrénaïque, où les villes d'Ionie lui arrachaient à peine leur liberté, où une troupe d'Étoliens, alliés d'Antigone, abordait à la côte ionienne et brûlait ses vaisseaux pour s'obliger à combattre et à vaincre avec les Ioniens<sup>3</sup>, où Rhodes, une ville libre, se soulevait contre l'Égypte, c'est alors qu'Aratos confiait au Lagide le protectorat de la liberté qui renaissait en Grèce. Ce n'étaient pas les principes, c'était l'évaluation des forces matérielles des États qui réglait la politique de cette époque, une véritable époque de politiciens.

Nous ne pouvons reconnaître par aucun des renseignements arrivés jusqu'à nous ce qu'entreprit alors le vieux roi de Macédoine pour prévenir l'écroulement de sa puissance en pays hellénique. Nous ne savons que ceci : un traité fut conclu entre lui et les Étoliens, en vue de conquérir en commun et de se partager les territoires de la confédération<sup>4</sup>.

C'est à ce moment que se produit dans la situation de Sparte un changement remarquable, que nous ne connaissons malheureusement que d'après les notes prises par Plutarque dans un intérêt biographique ; c'est à peine si nous pouvons nous représenter avec quelque clarté les relations extérieures de cet État.

Depuis que le roi Acrotatos est tombé devant Mégalopolis, depuis que Léonidas, qui a longtemps vécu dans le royaume de Syrie, exerce à Sparte une influence décisive, d'abord comme tuteur de l'enfant d'Acrotatos, puis, après la mort de cet enfant, comme roi, l'État laconien semble se tenir à l'écart des affaires

---

<sup>1</sup> Je n'ai pas besoin de citer les jugements des anciens sur sa personne, attendu que nous avons sous les yeux un ensemble de faits suffisamment complet pour nous permettre de reconnaître les traits essentiels de son caractère. Je parlerai plus d'une fois encore d'Aratos, car c'est une figure tout à fait typique pour l'époque : il y a chez lui beaucoup de l'homme d'État moderne. On ne nous en voudra pas si nos appréciations se fondent plutôt sur les faits que sur les jugements des anciens. Le seul homme qui eût mérité une mention expresse, Polybe, est précisément d'une partialité instructive, ainsi que nous essayerons plus tard de le démontrer en appréciant son caractère comme homme politique et comme écrivain.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 24. Ceci est encore une raison contre la correction proposée au texte de Trogue-Pompée (*Prolog.* XXVII), correction qui attribue à Antigone la victoire navale d'Andros. Cf. PAUSANIAS, II, 8, 4.

<sup>3</sup> POLYBÈNE, V, 25. FRONTIN, III, 2, 11.

<sup>4</sup> POLYBE, II, 43, 9. 45, 2. IX, 34, 6.

d'intérêt général ; la riche et luxueuse aristocratie qui dominait la ville croyait assez faire en jouissant sans trouble de son bien-être. Pourtant le contraste entre ce qui était devenu le fait historique et ce que réclamaient la raison et le droit n'était nulle part plus sensible qu'à Sparte. La constitution de Lycurgue existait encore de nom ; mais, complètement dégénérée comme elle l'était, ses formes ne servaient plus qu'à maintenir debout les disparates et les inégalités les plus violentes, les plus monstrueuses. La communauté noble des Spartiates était réduite à 700 hommes ; toute la propriété foncière se trouvait aux mains de cent familles<sup>1</sup> : les autres Spartiates étaient appauvris, et, ne pouvant plus prendre part aux repas publics, ils étaient par là même incapables d'exercer les droits que leur conférait la naissance. Si on y ajoute la masse des périèques, qui n'avaient aucun droit politique, et la masse des hilotes, -qui étaient serfs dans toute la force du terme, si l'on songe en outre que les périèques seuls exerçaient l'industrie et le commerce et que beaucoup d'entre eux avaient ainsi acquis une grande aisance, enfin, que les hilotes eux-mêmes pouvaient devenir propriétaires, on admettra sans hésiter que Sparte courait plus de dangers que tout autre État, à partir du jour où l'opinion publique se transformerait et réagirait aussi énergiquement qu'elle le faisait alors dans les pays voisins.

C'est un spectacle saisissant que de voir la jeunesse de toute la Grèce s'ouvrir à la nouvelle vie qui s'épanouissait alors. A Sparte aussi, avant qu'eût éclaté le péril que devaient faire courir à l'État les classes privées de droits et de terres, il se forma ainsi un cercle de nobles jeunes gens, chez qui la vue d'un présent dégradé et avili réveillait le souvenir du passé et de sa grandeur. Parmi eux était le jeune Agis, fils du roi Eudamidas. Il avait grandi au milieu de l'opulence et de la mollesse, occupé d'élégance et de toilette, gâté par sa mère et sa grand-mère, qui devaient lui léguer leurs immenses richesses ; mais, à peine âgé de vingt ans et dès qu'il eut hérité de la royauté de son père, il renonça à toutes ses mauvaises habitudes et se mit à vivre, à se vêtir, à s'exercer selon la coutume sévère des anciens Spartiates. Il disait que **la royauté n'avait pour lui aucun prix, s'il ne pouvait rétablir avec elle les lois et la discipline de Sparte.**

Mais il fallait aussi rétablir l'ascendant militaire de Sparte ; peut-être était-ce son dessein de conquérir par de grands succès au dehors une situation qui le mit en état d'arrêter énergiquement la dégénérescence qui régnait au dedans. Mais le biographe d'Agis n'a rien voulu nous dire sur cette partie de sa carrière, et deux ou trois brèves indications de Pausanias à ce sujet sont tellement discréditées, à cause d'une erreur qu'elles renferment, qu'on n'ose guère s'en servir. Et pourtant, avec quelle exactitude il décrit, à propos du trophée élevé près du temple de Poséidon à Mantinée, la bataille livrée en cet endroit contre Agis ! Les Mantinéens, suivant lui, formaient l'aile droite ; il y avait parmi eux un devin d'Élis, un Iamide qui leur avait promis la victoire ; à l'aile gauche étaient les Arcadiens, rangés par ville, et chaque ville commandée par ses chefs ; les Mégalopolitains étaient venus aussi, sous les ordres de Lydiade et de Léocyde ; au centre se trouvait Aratos avec les Achéens et les soldats de Sicyone. Ce fut lui qui, par une retraite simulée, attira Agis entre les deux ailes et décida ainsi la journée contre lui. Seulement Pausanias ajoute qu'Agis périt dans cette bataille ; c'est là une légende postérieure, recueillie par lui<sup>2</sup>, et qui confond notre Agis

---

<sup>1</sup> S'agit-il des purs Spartiates, ou faut-il y comprendre les périèques ?

<sup>2</sup> PAUSANIAS, VIII, 10, 4. 27, 9. L'observation faite ci-dessus a déjà été indiquée, dans ses traits essentiels, par SCHÔMANN (Plut. *Agis et Cleom.* XXXIII). Comme Pausanias admet qu'Agis a péri dans cette bataille, il doit placer les deux autres expéditions à une époque

avec le roi Agis contemporain d'Alexandre. Mais on voit quelle fut l'énergie de l'attaque conduite par le roi de Sparte et comme on la jugea redoutable, puisque tant de forces s'unirent pour la repousser. Elle dut avoir lieu avant que Lydiade se fût fait tyran de Mégalopolis, certainement en 245 au plus tard. Ce combat semble avoir été suivi d'une tentative sur Mégalopolis ; la ville faillit être prise d'assaut<sup>1</sup>. Une troisième attaque porta Agis jusqu'au cœur du territoire achéen, à Pellène. Le roi, à ce qu'il semble, ne se souciait pas des partis, soit de loin, soit de près ; Sparte devait avoir une politique à elle ; elle devait reconquérir de haute lutte son ancienne hégémonie sur le Péloponnèse. Déjà Pellène était conquise, mais Aratos, s'avancant avec ses Achéens, le força à la retraite<sup>2</sup>. Il semble qu'un traité ait été alors conclu entre Sparte et les confédérés, peut-être sous la médiation de l'Égypte ; s'il fut conclu avant la délivrance de Corinthe, l'union étroite des deux États contre la prépondérance de la Macédoine et des tyrans nouvellement affermis n'en était que plus nécessaire. Peut-être ces tentatives avortées à l'extérieur avaient-elles excité un grave mécontentement chez les oligarques de Sparte ; ces guerres, qui en somme n'apportaient aucun succès, ne pouvaient avoir assuré au jeune roi cet ascendant militaire qu'il avait eu sans doute le dessein de conquérir. Il dut lui paraître d'autant plus nécessaire de ne pas ajourner plus longtemps les réformes intérieures.

C'est peu de temps après la délivrance de Corinthe, à ce qu'il semble, qu'Agis commença la grande œuvre de la transformation intérieure de l'État. On a déjà indiqué plus haut les raisons principales qui rendaient la réforme nécessaire. Pouvait-on essayer de fonder une constitution entièrement nouvelle, qui répondît aux idées de l'époque ? Une révolution, partie de la masse opprimée de la population, aurait pu atteindre ce résultat ; elle aurait détruit la petite oligarchie et établi par la force une nouvelle propriété, une constitution façonnée au hasard sous la pression des circonstances. Plus d'une fois dans le cours des siècles, Sparte avait déjà été menacée de semblables révolutions de la part des hilotes, des périèques, des citoyens appauvris et déçus. On peut déplorer qu'elles n'aient jamais réussi. Ce fut le grand malheur de Sparte : c'est cette immobilité rigide qui avait amené la décrépitude du corps social ; chacun de ses éléments pouvait revendiquer jusqu'au bout tous ses droits historiques et braver ainsi la saine raison non moins que l'esprit de la constitution de Lycurgue. La

---

antérieure ; mais il y a des raisons de penser que cette campagne est la première en date, notamment ce fait que Lydiade est encore l'allié d'Aratos, et par conséquent ne lutte pas encore comme tyran. Sans doute, l'opinion exprimée plus haut, à savoir qu'il est arrivé à la tyrannie en 244, n'est qu'une hypothèse, mais une hypothèse confirmée par l'ensemble des circonstances. Malheureusement, nous n'avons pas assez de renseignements sur Mantinée pour nous faire une idée de la situation de cette ville : si Aratos l'a secourue, c'est qu'elle aussi était affranchie.

<sup>1</sup> PAUSANIAS, VIII, 27, 9. Ici encore, Pausanias met la chronologie tout à fait à l'envers.

<sup>2</sup> PAUSANIAS, VII, 7, 2. VIII, 27, 9. II, 8, 4. SCHÖMANN lui-même n'est pas éloigné d'admettre ici une confusion avec l'attaque des Étoliens sur Pellène. Je n'ose pas m'aventurer jusque-là, devant l'expression très précise de Pausanias. Dans la *Vie d'Aratos*, qui n'est pas précisément un chef-d'œuvre historique, Plutarque ne parle pas de cet exploit de son héros ; la raison en est peut-être que la victoire d'Aratos n'a pas été aussi brillante que pourrait le faire supposer le maigre *ἐξήνεσε* de Pausanias. La date, qu'on a essayé de déterminer, reste naturellement très problématique : mais nous verrons qu'en automne 241, l'armée spartiate marcha, sur l'invitation d'Aratos, au secours des Achéens, et nous serons obligé de placer dans l'automne de l'année précédente une campagne qui indique d'une façon très nette une alliance déjà conclue entre les deux États.

démocratie, la tyrannie, la domination étrangère, la révolution n'ont pas à Sparte, comme dans la plupart des autres États, balayé un amas confus d'organismes irrationnels, n'ayant qu'une valeur de fait, et laissé le champ libre pour une poussée nouvelle. Si le péril, si la dégénération du présent exigeait des changements, si on voulait faire une réforme avant que la rage déchaînée de la foule la fît à sa fantaisie, si l'on voulait porter remède à la situation par les voies constitutionnelles, on se heurtait à une impossibilité : cette même oligarchie contre laquelle seule il fallait agir, c'était elle qui avait dans les mains tous les droits constitutionnels, elle qui seule représentait l'État ; jamais on n'obtiendrait d'elle l'abandon volontaire du moindre «de ses droits et de la moindre de ses possessions. En dehors de la révolution, le seul moyen de l'atteindre, c'était de montrer qu'elle était contraire à la constitution de Lycurgue, qu'on regardait encore comme existante, c'était de demander le rétablissement de cette constitution même. Si vague qu'elle fût, et quoique sans aucun doute elle fût le produit de plus d'un siècle de tâtonnements, elle avait du moins un principe reconnu de tout temps, c'est que l'État avait seul plein pouvoir sur le bien et le rang, sur la force et la volonté de l'individu ; qu'il ne permettait à ceux qui voulaient être ses citoyens aucune espèce d'existence privée ; qu'il déterminait conformément à l'intérêt général et avec une puissance absolue non seulement l'éducation des enfants, mais encore la discipline des adultes. La vieille Sparte avait été la réalisation la plus étroitement logique de l'idée de l'État, et, depuis que le développement de la démocratie avait élevé la dignité et les droits du simple citoyen à un si haut degré qu'elle faisait courir un grand péril à la vieille idée hellénique de l'État, la théorie politique avait cru, à diverses reprises, trouver précisément dans la constitution spartiate un modèle de véritable organisation sociale. La réalité ne répondait en aucun point à ce type traditionnel : ce même trait caractéristique de l'époque, le souci de l'intérêt individuel, le désir et le besoin de faire prévaloir le droit privé contre l'idée abstraite de la cité, avait également transformé Sparte, mais d'une façon mesquine, exclusive et pour ainsi dire accidentelle. Pouvait-on maintenant, si changés que fussent les temps, rétablir purement et simplement cette ancienne cité de Lycurgue ? Pouvait-on, à la place de la propriété telle qu'elle s'était développée déjà depuis plus d'un siècle, à la place de la vie privée qui désormais abondait en besoins et en jouissances et à laquelle on s'était accoutumé depuis plusieurs générations, à la place de la direction désormais changée de l'éducation, des opinions, des occupations, de toute la façon d'agir et de penser, pouvait-on évoquer soudainement et comme par magie l'ancienne et rigide discipline, le dédain de la propriété et de la vie de famille, l'orgueilleux isolement de la cité d'autrefois ? En réalité, la restauration n'était pas un procédé moins dangereux que la révolution, et le résultat était douteux dans les deux cas.

D'ailleurs, ce ne fut pas la réflexion, le souci de prévenir un danger menaçant, ce fut l'enthousiasme d'un jeune roi et de ses amis qui choisit ce périlleux expédient.

Le récit détaillé que nous possédons provient, il est vrai, d'une source dont nous avons plusieurs fois contesté la pureté. Phylarque, à qui Plutarque a surtout emprunté les éléments de sa biographie, semble, dans cette partie de sa narration non moins que dans le reste, avoir recherché avant tout le pittoresque et la vivacité du récit ; il néglige beaucoup de choses et renonce à décrire en détail les questions de droit et de constitution. Nous ne pouvons pas le contrôler sur chaque point, puisque nous manquons à peu près complètement d'autres informations ; nous n'avons donc d'autre prétention, en exposant ce qui suit, que

de rapporter tous les faits extérieurs, tels que Plutarque les a empruntés à son devancier.

Les desseins d'Agis n'étaient plus un mystère ; ses allures, les exercices auxquels il se livrait, sa frugalité même, montraient qu'en revenant aux anciennes mœurs spartiates, dont il proclamait d'ailleurs la nécessité, il voulait lui-même prêcher d'exemple. Les vieillards blâmaient hautement les nouveautés qu'il recherchait, mais la jeunesse l'imitait avec joie, et l'esprit de l'ancienne Sparte semblait se réveiller. Il s'agissait de préparer le grand coup. Les auxiliaires de ses desseins étaient, avant tous les autres, Lysandre, descendant du vainqueur d'Ægospotamoï, du plus grand homme qu'ait eu Sparte ; puis Mandroclidas, à la fois hardi et rusé, initié aux secrets de la politique hellénique ; Hippomédon, guerrier éprouvé dans beaucoup de combats, sûr de l'appui de la jeunesse, qui lui était extrêmement dévouée : ce dernier gagna également son père Agésilas, oncle du roi, riche mais endetté, et qui pouvait par son influence comme orateur devenir très utile à l'entreprise. Mais on devait craindre les plus grandes difficultés de la part des femmes. Elles avaient conservé tout l'orgueil d'une noblesse très ancienne et glorieuse, et des prétentions exclusives au pouvoir ; elles veillaient d'un œil jaloux sur les droits des vieilles familles ; elles exerçaient sur leurs maris une influence d'autant plus considérable qu'ils s'étaient plus éloignés des coutumes d'autrefois : en outre, par suite d'un abus qui existait déjà depuis plus d'un siècle, plus des deux cinquièmes de la propriété foncière avaient passé dans les mains des femmes. Agis chercha d'abord à gagner sa mère Agastrata, qui, par sa richesse, par la foule de ses amis, de ses débiteurs et de tous ceux qui vivaient de ses secours, possédait une influence extraordinaire sur les affaires publiques : ce ne fut pas sans peine que son fils et son frère Agésilas parvinrent à la rallier à leur cause, mais elle en devint le champion le plus zélé. Agis tenta vainement de se concilier les autres femmes ; la grande majorité d'entre elles s'opposa de la façon la plus absolue à toutes les réformes, intrigua par tous les moyens, somma le roi de l'autre famille, le vieux Léonidas, fils de Cléonymos, de défendre l'État légal existant ; et pendant que la foule mettait son espoir dans Agis et se réjouissait du salut qu'il lui promettait, l'oligarchie ne voyait en lui qu'un égoïste, qui ne voulait, en abolissant les dettes et en partageant les biens, que rechercher la faveur de la foule et, par son appui, changer la liberté de Sparte en une tyrannie.

Dans l'automne de 243, le jeune roi réussit enfin à faire nommer Lysandre parmi les éphores. Aussitôt celui-ci porta devant la Gêrousie une loi dont les points principaux étaient les suivants : toutes les dettes devaient être abolies ; la propriété foncière serait de nouveau partagée, de telle sorte que certaines parties du territoire, la plupart dans le voisinage de l'Eurotas, formeraient 4.500 lots pour les Spartiates (le nombre primitif de Lycurgue) ; le reste du pays serait divisé en 15.000 lots pour les périèques capables de porter les armes ; le nombre des Spartiates devait être augmenté jusqu'au chiffre indiqué<sup>1</sup> par l'adjonction de périèques et d'étrangers qui seraient sains, dispos et en état de

---

<sup>1</sup> Ces données de Plutarque (*Agis*, 8) laissent une foule de questions sans réponse. Il semblerait presque que la grande propriété foncière des cent familles avait absorbé jusqu'aux lots des périèques et obligé cette classe à s'adonner principalement au commerce et à l'industrie. Si l'on rétablit 15.000 lots de périèques, c'était probablement dans l'intention de refaire une classe agricole, afin de pouvoir renforcer le corps des hoplites, attendu que des industriels ne pouvaient guère être employés autrement que dans l'infanterie légère.

faire le service militaire, système de cooptation déjà employé dans les temps antérieurs ; enfin les Spartiates, ainsi au complet, se diviseraient selon l'ancienne coutume en *phidities*, en petites associations qui se réuniraient tous les jours pour prendre leurs repas et se livrer à leurs exercices en commun, et qui, soit à l'armée soit dans la vie civile, formeraient les éléments constitutifs et comme les molécules du peuple ; la discipline, les coutumes des anciens Spartiates devaient être partout rétablies.

La Gérousie était partagée ; l'éphore porta sa proposition à l'assemblée populaire. Agésilas et Mandroclidas le soutenaient ; ils rappelaient l'ancien oracle du dieu de Delphes : *que l'amour du luxe serait la ruine de Sparte* ; ils rapportaient un oracle tout récemment rendu dans le sanctuaire de Pasiphaé : *que tous devaient être égaux selon la loi de Lycurgue*. Puis le jeune roi intervint ; il déclara en peu de mots qu'il abandonnait à l'État toute sa fortune — il possédait de grandes propriétés et 600 talents d'argent : — sa mère, sa grand'mère, ses amis et ses compagnons, les plus riches des Spartiates, faisaient le même abandon.

Ces propositions, ces magnanimes sacrifices furent accueillis avec, la plus grande joie, mais la résistance des riches n'en devint que plus vive. La Gérousie devait rendre un décret préliminaire ; elle rejeta la proposition à la majorité d'une voix. Les deux rois y siégeaient ; si l'on pouvait éloigner Léonidas et le remplacer par un partisan d'Agis, on amènerait sûrement un autre résultat. Selon l'antique usage, les éphores devaient, à chaque neuvième année, observer le ciel pendant la nuit, et, si une étoile filait dans une certaine direction, considérer au nom de ce signe les rois comme suspects de quelque faute, les suspendre et les soumettre à une enquête. C'est ainsi que Lysandre agit alors contre Léonidas ; il disait dans son acte d'accusation que Léonidas avait épousé dans le royaume des Séleucides une Asiatique, qu'il avait eu d'elle deux enfants, etc.<sup>1</sup> En même temps, il invita le gendre de Léonidas, Cléombrote, à revendiquer la royauté devenue vacante. Léonidas s'enfuit dans le temple de Pallas Chalciœcos, et sa fille Chilonis quitta la maison de son mari pour accompagner son père en danger ; puis son procès fut instruit, et, comme il n'osait quitter le temple et paraître devant les éphores, on prononça sa destitution et la royauté passa à Cléombrote.

A la fin de l'été de 242, Lysandre se 'retira avec les autres éphores. Les nouveaux éphores étaient dévoués à l'oligarchie ; ils commencèrent par accuser Lysandre et Mandroclidas d'avoir proposé illégalement l'abolition des dettes et le partage des biens. Les deux rois devaient craindre le sort de Léonidas et pis encore, s'ils ne prenaient rapidement leurs précautions ; ils ne pouvaient se sauver qu'en recourant à la violence. Ils déclarèrent donc que les éphores avaient été établis autrefois pour intervenir dans les cas où les deux rois ne seraient pas du même avis et faire triompher l'opinion la plus juste et la plus utile ; tout 'autre pouvoir qu'ils s'arrogeaient était contraire à la constitution ; quand les deux rois étaient du même avis, les éphores n'avaient pas le droit d'opposer leur veto. En conséquence, les deux rois parurent, accompagnés de leurs partisans, sur l'agora ; ils ordonnèrent aux éphores de quitter leurs sièges ; ils en nommèrent d'autres à leur place, et parmi eux Agésilas. Ils élargirent les prisonniers détenus pour dettes ; ils se montrèrent entourés de la jeunesse en

---

<sup>1</sup> Pausanias (III, 6, 4) dit que, entre autres accusations portées par Lysandre contre Léonidas, on reprocha au vieux roi de s'être obligé par serment vis-à-vis de son père Cléonymos, alors qu'il était encore tout jeune, à travailler à la ruine de Sparte.



armes ; l'oligarchie, craignant à tout instant l'explosion de la fureur populaire, se tint à l'écart toute tremblante. Léonidas s'enfuit à Tégée, et Agis prit des mesures pour le protéger contre les embûches qui le menaçaient sur la route.

C'est dans ce même automne où l'État spartiate était agité par les troubles intérieurs les plus dangereux que se produisit, à ce qu'il semble, un incident effroyable, qui serait inexplicable si ces dissensions intestines ne l'avaient pas rendu possible. Antigone de Macédoine, déjà allié avec les Étoliens, avait perdu Corinthe et Mégare. ; il voyait la Ligue achéenne s'unir à Sparte par le traité de Pellène ; son influence dans le Péloponnèse était ; compromise ; il devait tout tenter pour empêcher les États péninsulaires de se réorganiser. On a déjà dit qu'il avait conclu un traité avec les Étoliens en vue de conquérir et de partager les territoires de la Ligue achéenne<sup>1</sup> ; le traité doit dater de l'époque actuelle. Mais ce n'est pas aux Achéens seulement qu'il en voulait ; si Agis réussissait, le danger qui venait de Sparte n'était pas moins sérieux. On parle d'une grande expédition des Étoliens sous Timæos et Charixénos ; ils auraient emmené en esclavage un nombre infini de périèques laoniens, 50.000, dit-on ; ils auraient même essayé de s'emparer de Sparte, d'y ramener par la ruse et la violence les fugitifs ; ils auraient pillé au Ténare le temple de Poséidon, pillé aussi le sanctuaire d'Artémis à Lusoi en Arcadie, tout près de la frontière achéenne. Ce n'était donc pas une de ces incursions familières aux Étoliens ; toute l'armée avait fait campagne : il fallait cette force énorme pour accomplir tant de ravages et justifier ce mot assez amer d'un vieux Spartiate : [cette guerre a allégé la Laconie](#)<sup>2</sup>.

Si terrible qu'ait été cette campagne des Étoliens, elle semble n'avoir pas eu d'autre résultat durable et utile aux intérêts d'Antigone ; les forces de la Macédoine étaient peut-être occupées sur d'autres points ou tentaient vainement de reprendre Corinthe. L'année suivante, une nouvelle campagne devait poursuivre l'œuvre commencée.

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 45. IX, 34, 6. Il y a un passage entre autres (II, 33, 10), que l'on peut invoquer à l'appui de la date approximative proposée ici.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 18. POLYBE, IV, 34, 9. IX, 34, 9. Sans doute, cette date, comme toutes celles de la biographie d'Agis, est problématique. SCHÖMANN, dont j'utilise les explications et prolégomènes mis en tête des biographies d'Agis et de Cléomène, a fixé la chronologie jusqu'au point où il lui suffisait qu'elle fût établie. Une étude chronologique plus large doit essayer d'aller plus loin. Nous verrons plus tard que la mort d'Agis est survenue dans la dernière moitié de l'an 241. Ceci détermine la date de l'éphorat d'Agésilas, et c'est tout au commencement de cette année qu'a dû avoir lieu la fuite de Léonidas. Il n'a pas été seul probablement à s'enfuir dans ce moment périlleux : plusieurs de ses partisans ont dû faire comme lui. Le but que Polybe assigne à l'expédition des Étoliens, la réintégration des bannis, combiné avec la pointe poussée jusque près des frontières achéennes et l'exode *πανδημει*, semble ne pas permettre d'autre date que celle indiquée ci-dessus dans le texte. En effet, ce n'est que par suite d'une entente avec une politique étrangère que les Étoliens pouvaient avoir intérêt à ramener les bannis, et précisément la sortie en masse des périèques paraît indiquer que le coup était dirigé contre Agis et ses plans. Léonidas, à cause de ses attaches avec la Syrie, était en faveur auprès du Macédonien. En conséquence, je ne me crois pas obligé de démontrer ici que cette invasion n'a pu avoir lieu, par exemple, après la chute d'Agis ; la suite du récit montrera plus clairement encore que c'est là une chose impossible. — Du reste, je ferai observer que, bien qu'on appelle d'ordinaire hilotes ceux qui furent emmenés alors (par exemple dans SCHÖMANN, *Antiq.*, p. 109), il n'y a pas un mot de cela dans les textes qui ont trait à la question. Cf. POLYBE, IV, 31, 9.

Les ravages des Étoliens et la tentative qu'ils avaient faite de ramener les bannis durent hâter à Sparte l'exécution des réformes. Elles furent en effet accomplies précipitamment<sup>1</sup>, mais dans un tout autre sens que ne l'avait voulu le jeune roi et que ne l'avaient espéré les classes pauvres. Agésilas abusa de la confiance qu'on lui avait accordée : il possédait de nombreux et beaux domaines, mais il était criblé de dettes, et l'éphore pensait ne tolérer d'autres réformes que celles qui tourneraient à son avantage. Il persuada à son jeune neveu qu'il serait dangereux d'entreprendre en même temps l'abolition des dettes et le partage des terres ; il lui conseilla de commencer par abolir les dettes. Lysandre, lui aussi, se laissa persuader que cette opinion était juste. Toutes les créances furent donc en un même jour entassées sur le marché et livrées aux flammes. On attendit ensuite l'exécution très prochaine des autres mesures, et déjà les rois avaient donné les ordres nécessaires ; mais Agésilas trouvait toujours de nouveaux motifs pour en différer l'exécution. Personne ne pouvait encore soupçonner de mauvaise intention.

Le printemps de 241 était arrivé ; Aratos, qui venait d'être nommé de nouveau stratège de la confédération, envoya sommer les éphores d'expédier au delà de l'isthme le secours promis par le traité, parce que les Étoliens menaçaient d'entreprendre une nouvelle invasion. Le roi Agis devait conduire l'armée auxiliaire. La délivrance des prisonniers pour dettes et l'abolition des créances avaient été pour la foule des pauvres un grand allègement ; les hommes appelés au corps suivirent volontiers le jeune roi ; ils avaient l'espérance certaine d'être récompensés à leur retour par de nouveaux domaines. Partout où passait l'armée, on admirait l'attitude et la discipline des troupes, la gravité traditionnelle des Spartiates, et avant tout le roi, qui, plus jeune que la plupart des soldats de son armée, recevait de tous des marques de respect et de dévouement absolu, qui, même dans ses armes et ses vêtements, ne se distinguait en rien des autres guerriers, qui enfin partageait avec eux leur maigre pitance et toutes leurs fatigues. On dit en propres termes que la foule accourait partout pour le voir et témoignait bruyamment son admiration, tandis que les riches ne voyaient pas sans alarmes l'émotion produite par l'apparition d'un homme en qui les pauvres et les opprimés voyaient leur défenseur.

L'armée spartiate se réunit près de Corinthe à Aratos et aux Achéens. Ceux-ci, de même qu'Agis, désiraient attaquer l'armée étolienne avant qu'elle eût pénétré dans le pays de Mégare. Il ne fallait pas, pensait Agis, laisser l'ennemi entrer une fois encore dans le Péloponnèse ; on pouvait avoir assez de confiance dans l'esprit des troupes pour risquer une bataille décisive ; cependant, il se soumettait volontiers à l'avis du plus âgé. Seulement, ni le désir du roi, ni le mécontentement et les railleries des soldats, qui ne regardaient pas comme simple affaire de prudence le refus du stratège de faire un mouvement décisif, ne purent déterminer Aratos à quitter sa position inattaquable. Bien plus, lorsque le temps de la moisson fut passé, il congédia, à leur grand étonnement et en les comblant de louanges, Agis et ses troupes. Quels motifs pouvait avoir Aratos d'agir ainsi ? Lors même que, par suite de circonstances quelconques, on eût pu

---

<sup>1</sup> Ainsi, le départ de ces périèques ne rendit pas impossible l'exécution des réformes. De deux choses l'une : ou leur nombre a été singulièrement exagéré, où il faut se faire de la densité de la population de la Laconie à cette époque une idée tout autre que celle qui a cours aujourd'hui. Je reviendrai plus tard sur ce point. — Dans nos sources, il n'y a absolument rien qui indique que cette évacuation ait décidé Agis à modifier son plan de réformes.

croire avec certitude que les troupes macédoniennes ne viendraient pas renforcer les Étoliens ou pénétrer après eux dans le Péloponnèse, ces Étoliens, qu'Aratos n'avait pas voulu attaquer avec toutes ses forces et celles de ses alliés, n'étaient-ils pas assez hardis pour entreprendre une invasion et de nouveaux ravages, que d'ailleurs ils accomplirent bientôt ? Il faut observer avec soin chaque trait de ce stratège achéen, afin de reconstituer son portrait dans tout ce qu'il a de compliqué et d'original. Nous l'avons vu engager bravement le combat lorsqu'il délivrait sa patrie et Corinthe, mais sa bravoure est toujours précédée de manœuvres secrètes et de corruptions ; elle compte sur la surprise et l'étourdissement de l'ennemi ; elle se hâte de cacher aussitôt l'épée sous le vêtement du citoyen, d'entourer des apparences de la légalité tout acte de vigueur, toute marche en avant, de ramener à une sorte de tranquillité normale, au calme qui sied à une confédération, les joyeux transports qu'excite la liberté reconquise. Et pourtant, cette paix qui lui est chère, il doit à tout moment l'interrompre : il va combattre sans cesse des tyrans et encore des tyrans ; il tourne de côté et d'autre ses attaques ouvertes ou secrètes ; il prépare toujours à ses confédérés du nouveau à attendre, à faire, à craindre, comme s'il n'osait pas les laisser à leurs affaires intérieures. On sent à chaque instant que, même stratège, même élu par la confédération d'année en année, il ne se trouve pas à sa place au milieu de la Ligue, parmi les éléments de vie et de liberté qui s'y développent rapidement. Dix ans ne sont pas écoulés que la foule des pauvres se soulève contre lui avec la plus grande énergie, prête à se tourner vers un autre homme qui lui est supérieur et qui reprend à Sparte les plans d'Agis. Voilà le point de vue auquel il faut se placer pour comprendre le singulier renvoi des troupes spartiates : l'enthousiasme qui régnait dans cette armée, les rapports des Achéens avec la masse des pauvres et des endettés que l'audacieuse réforme du jeune roi avait sauvés et élevés, voilà ce que le politique avisé et prudent crut devoir éviter et éloigner des confédérés.

Les Spartiates sont partis ; Aratos laisse tranquillement les Étoliens franchir les monts Géranien ; il les laisse passer devant Corinthe, se jeter sur Pellène, commencer le pillage de la ville ; puis, pendant qu'ils se dispersent dans les maisons pour voler et détruire, il accourt vers les troupes des villes les plus voisines, surprend les sentinelles, les refoule, pénètre avec elles dans la ville et, après un combat violent, chasse par les portes les Étoliens battus sur tous les points : sept cents ennemis sont tombés dans cette mêlée<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Je me borne à ces indications sommaires : le récit d'Aratos lui-même (ap. PLUTARQUE, *Arat.*, 32) s'en écarte quelque peu. Le combat en rase campagne notamment, dont Aratos fait grand bruit, ne peut guère être entendu, d'après Polybe (IV, 8,4), que de la façon adoptée ci-dessus. Les détails que donne Plutarque n'ont sans doute d'autre garant que Phylarque ; du moins, la jeune fille au casque apparaissant sous les colonnes à l'entrée du temple d'Artémis et mettant en fuite les ennemis, qui croient voir la déesse, rentre bien dans la manière de Phylarque, un auteur qui, suivant le goût bien caractérisé de son temps, met partout au premier plan de belles jeunes filles ou femmes, tendres créatures, promptes aux larmes et modèles de vertu. Ou plutôt, ce récit, tel qu'on le trouve dans Polyænos (VIII, 59, où Pallas est substituée à Artémis), doit provenir de Phylarque, comme tant d'autres morceaux de ce compilateur ; Plutarque aura pris pour guide un autre auteur, qui avait fabriqué des légendes analogues. On voit par une quantité d'exemples que ce style, qui est presque celui du roman historique, était très goûté par les Grecs de la basse époque. Pourquoi l'auteur en question ne serait-il pas Baton de Sinope, un contemporain de Phylarque, mais plus jeune que lui ? Plutarque (*Agis*, 15) s'est servi de nous ne savons quel écrit de lui à propos de la rencontre d'Agis

Voilà tout ce que nous savons de la guerre de l'an 241 ; ces informations sont d'autant plus insuffisantes qu'on ne peut s'imaginer qu'Antigone et les tyrans attachés à sa cause, ceux d'Argos, de Mégalopolis, pour ne pas citer ceux des petites villes, soient restés complètement inactifs.

Cependant la situation avait pris à Sparte une tournure qui devait exercer une influence décisive sur la politique générale de la Grèce. Agésilas avait abusé de la façon la plus honteuse de l'absence de son royal neveu et de la puissance que lui assurait l'éphorat. Avide et rapace, il alla si loin dans ses exactions qu'il établit contre le règlement un mois intercalaire, afin de lever les impôts pendant un mois de plus ; quant au partage des champs, il n'en était plus question. Afin de se défendre contre la haine grandissante et déjà hautement manifestée de la foule, il s'entoura de sicaires et ne parut plus à la maison commune que dans ce cortège ; il se sentait déjà tellement sûr de sa puissance qu'il déclara publiquement que, même après l'expiration de sa fonction annuelle, il conserverait l'éphorat ; le roi Cléombrote ne semblait pas exister pour lui, et il se conduisait à l'égard d'Agis, qui venait de rentrer à Sparte, comme si le jeune prince devait non à la royauté, mais à sa parenté avec lui, le reste de crédit qu'il jugerait bon de lui laisser. Les relations que nous possédons encore nous font supposer que tout cela pouvait se faire, sans nous montrer ce qui empêchait Agis de s'opposer aux excès de son oncle et de poursuivre l'œuvre qu'il avait commencée avec de si nobles intentions. Agis n'était-il plus sûr des Spartiates pauvres, des périèques ? Les oligarques avaient-ils déjà réussi à rendre suspects ses desseins, pourtant si désintéressés ? Craignait-il de recourir à la violence ? La force de la classe des périèques avait-elle été brisée par l'invasion étolienne ? Les adversaires de la réforme avaient-ils réussi à gagner les hilotes, dont le jeune roi, à ce qu'il semble, ne s'était pas occupé d'une façon expresse ? Ce qui est clair, c'est que la haine générale permit aux ennemis de la réforme de faire revenir à Sparte Léonidas, le roi banni. Hippomédon put s'échapper, grâce à la vénération qu'il inspirait à tous et à ses sollicitations en faveur de son père Agésilas. Il réussit à obtenir pour lui-même et pour ce dernier la permission de quitter Sparte sans obstacle ; il se rendit à la cour des Lagides, qui l'envoya gouverner la côte de Thrace récemment reconquise<sup>1</sup>. Agis et Cléombrote s'enfuirent dans l'asile des temples. Léonidas parut, avec des hommes armés, dans le temple de Poséidon, pour se venger de Cléombrote ; Chélidonis (Chilonis), qui avait d'abord quitté son époux pour suivre son père, courut alors protéger son mari contre la colère paternelle. Elle réussit, dit-on, à émouvoir Léonidas et ses amis ; Cléombrote eut la permission de fuir, mais les prières du vieux roi ne purent décider Chilonis à rester auprès de lui ; tenant un de ses enfants par la main et un autre sur un bras, elle partit avec Cléombrote pour partager son exil<sup>2</sup>.

La suite du récit, rehaussé, il est vrai, de couleurs crues et tranchantes, nous met sous les yeux le véritable type de la basse fureur des oligarques

---

et d'Aratos à Corinthe ; et le fragment qu'a conservé de lui Suidas, au mot [Πυθαγόρας Ἐφέσιος](#), nous permet de le prendre pour un bel esprit de cette trempe, d'autant qu'Athénée (XIV, p. 639) l'appelle justement Peut-être cependant serait-ce beaucoup trop circonscrire le champ des hypothèses ; du moins Polybe assure que cette victoire de Pellène a été comptée par les [ιστορηκόσι κατά μέρος](#) parmi les plus brillantes d'Aratos, concurremment avec les journées de Sicyone et de Corinthe.

<sup>1</sup> TELES ap. STOBÉE, *Floril.*, II, 72 éd. Lips.

<sup>2</sup> C'est bien du Phylarque !

triomphants. Léonidas, après avoir nommé de nouveaux éphores, pris dans son parti, s'occupa de poursuivre Agis. On chercha d'abord à l'attirer hors de son asile sacré par des offres amicales. On lui assura qu'il pourrait venir exercer avec Léonidas ses fonctions royales ; que les citoyens lui avaient tout pardonné en faveur de sa jeunesse, qui avait fasciné Agésilas. Mais il resta dans le temple ; il ne sortait que de temps en temps pour aller au bain, et se faisait accompagner de trois amis ; l'un d'eux, Ampharès, était un des éphores récemment élus, mais Agis comptait sur sa fidélité, et sa mère Agasistrata avait naguère prêté à ce personnage, en témoignage de sa confiance absolue, des vases d'or et des habits de fête. Mais Ampharès désira les garder ; il se résolut à perdre la mère et le fils ; il poussa les autres éphores à une résolution violente ; il offrit de se charger de l'exécution. Un jour, il accompagnait Agis au bain ; ses deux autres amis, Démocharès et Arcésilas, qu'il avait déjà gagnés, étaient comme d'ordinaire avec lui ; ils passaient au retour, riant, plaisantant, devant la petite rue qui menait à la prison ; soudain Ampharès met la main sur le jeune roi et l'emmène, en vertu de ses pouvoirs de magistrat, devant les éphores pour répondre de ce qu'il a fait. Démocharès lui jette un manteau autour du cou ; plusieurs hommes apostés se joignent aux traîtres ; on mène, on pousse, on entraîne Agis à la prison, qui est aussitôt occupée de tous côtés par les mercenaires de Léonidas. Bientôt arrivent les autres éphores, et avec eux les membres de la Gêrousie qu'ils ont convoqués et sur l'approbation desquels ils peuvent compter. Alors commença pour Agis l'interrogatoire criminel. Il déclara avec le calme le plus noble qu'il n'avait été contraint par personne, qu'il n'avait pas agi contre sa propre opinion, et qu'il ne se repentait pas d'avoir fait ce qu'il avait fait. Aussitôt on vota et on le condamna à mort. Il devait être mené dans la salle des exécutions, mais les bourreaux n'osèrent pas toucher le corps du roi ; les mercenaires reculèrent avec respect ; l'inquiétude croissante de la foule qui se rassemblait dans la rue, l'émotion que devait produire l'intervention d'Agasistrata et de sa mère, conseillaient de hâter le dénouement. Démocharès entraîna le roi dans la salle. Agis criait à l'un des bourreaux qui sanglotaient de demeurer calme, qu'il était donc plus heureux que ceux qui l'assassinaient. Il tendit tranquillement son cou à la corde qui devait l'étrangler. Pendant que tout ceci se passait à l'intérieur, Ampharès avait couru à la porte, où la mère et la grand'mère du roi réclamaient devant les citoyens, avec une vivacité croissante, une enquête publique et la défense de leur fils. Il ne lui sera fait aucun mal, assura Ampharès ; et il pria Agasistrata d'entrer, de venir auprès de son fils, et de se persuader elle-même de la vérité. Elle lui demanda de permettre aussi, par amitié pour elle, l'entrée de la prison à sa mère. Toutes deux entrèrent, et la porte se referma. Ampharès conduisit d'abord la vieille Archidamia dans la salle où était Agis ; elle fut aussitôt saisie, et on lui passa la corde au cou. Puis Ampharès commanda à Agasistrata d'entrer à son tour. Elle vit alors son fils étranglé sur le sol et sa mère déjà pendue ; elle aida le valet du bourreau à détacher le corps d'Archidamia et à le placer à côté du cadavre de son fils ; puis elle embrassa Agis et regretta qu'il eût eu l'âme trop noble et trop douce ; il s'était ainsi perdu, lui et les siens. A ce moment Ampharès entra dans la salle : puisqu'elle approuve le crime d'Agis, dit-il, qu'elle partage aussi son châtiment ; et il commanda de l'étrangler pareillement.

Telle fut l'issue de la révolution. Jamais on ne commit à Sparte de plus grandes horreurs ; mais la foule craignait tellement les hommes investis du pouvoir qu'elle dissimula timidement sa haine pour Léonidas, Ampharès et leurs compagnons. La victoire de l'oligarchie fut complète. Léonidas resta-t-il seul roi ?

On ne 'sait. Le frère d'Agis, Archidamos, avait pris la fuite, et la veuve du jeune roi, Agiatis, fut contrainte par Léonidas, qui voulait donner à sa maison le riche héritage des Proclides, d'épouser son fils Cléomène, encore enfant. Le fils d'Agis, qui venait à peine de naître, passa ainsi au pouvoir de Léonidas ; peut-être l'enfant reçut-il le titre de roi<sup>1</sup>.

Comme on l'a déjà remarqué, le récit donné ici est dû à Phylarque, et il ne porte que trop la marque de sa manière. Mais nous manquons d'autres documents pour tracer d'après eux, au lieu du caractère très vaguement dessiné par Plutarque, une image plus claire et plus distincte du roi Agis. Ce récit passe complètement sous silence les combats d'Agis devant Mantinée, Mégalopolis et Pellène, combats qui semblent indiquer que le jeune prince ne possédait pas seulement cette douceur pleine d'abandon et cet enthousiasme facilement séduit dont son oncle Agésilas abusa si basement. Il semble même hasardé de croire que le grand dessein ait échoué par la faute d'Agis ; les textes qui nous renseignent négligent de nous apprendre comment les oligarques travaillèrent, séduisirent, éloignèrent de l'entreprise la foule, par qui seule le plan d'Agis pouvait être exécuté. Le seul reproche qu'on puisse faire au jeune roi, à la façon dont les choses nous sont présentées, c'est d'avoir pu croire qu'il briserait l'oligarchie sans résistance, et, au lieu de commencer par le bannissement et l'exécution des principaux membres de l'aristocratie, d'avoir jugé la bonne cause assez forte par elle-même pour triompher de toute résistance.

Nous avons dit que les bannis que les Étoliens, alliés de la Macédoine, tentèrent de ramener à Sparte n'étaient autres que Léonidas et ses amis. La victoire de ce parti était désormais pour la politique macédonienne un avantage considérable. Non seulement Sparte fut par là enlevée à l'alliance achéenne, mais les riches de Mantinée, d'Orchomène, de Tégée, de toutes les villes où Agis avait passé dans sa marche sur Corinthe et où la nouvelle de l'entreprise commencée par le roi avait excité parmi les pauvres une si vive et si alarmante émotion, durent chercher des alliances qui les protégeraient contre la fureur des indigents désormais sans espoir. Dix ans plus tard, Mantinée est occupée par les Macédoniens<sup>2</sup> ; il est probable qu'elle s'était ralliée dès le temps où nous sommes à Sparte et à la Macédoine. En tout cas, l'influence de cette dernière puissance avait regagné dans le Péloponnèse ce qu'elle avait perdu. Antigone dut comprendre qu'il n'était plus possible d'abattre la confédération achéenne avec le secours des Étoliens, comme il l'avait espéré ; déjà âgé comme il l'était, il se contenta de voir ce nouveau revirement mettre un terme à l'extension de la Ligue ; ce qui lui importait, c'était d'amener un état de calme extérieur, seul moyen d'étouffer peu à peu l'émotion qui se produisait dans l'intérieur des cités et les désirs de **liberté et de constitution** qui venaient de s'éveiller. II pouvait même prévoir que la confédération elle-même, si elle était confinée, pour ainsi

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Agis*, s. fin. *Cleom.*, 1. Toutes les innovations d'Agis furent-elles abrogées ? Plus tard, tout au moins, on trouve 1.500 Spartiates en état de porter les armes, tandis qu'il n'y en avait pas plus de 700 au temps d'Agis : il est vrai que ce renseignement peut aussi être interprété d'autre manière. Voyez ci-après.

<sup>2</sup> PAUSANIAS, II, 8, 6. Il faut dire que, si la Vulgate porte *Μακεδόνων ἔχόντων*, on a corrigé d'après les meilleurs manuscrits en *Λακεδαιμονίων*. Avant 245 déjà, Mantinée avait été attaquée par les Spartiates sous la conduite d'Agis et défendue par Aratos ; mais en 240 ou 239, il y eut à Mantinée un procès débattu entre Argos et Aratos. Ce procès semble indiquer que la ville était alors indépendante. — Le bannissement du noble Cléandros (PLUT., *Philop.*, 1) appartient à une époque antérieure. — Quant à Tégée, c'est chose caractéristique que Léonidas exilé y ait élu domicile.



dire, dans ses affaires intérieures, ne manquerait pas de se diviser en partis et s'affaiblirait de son propre mouvement. La continuation de la guerre, que la Macédoine prolongeait au moyen d'une alliance contre nature avec les Étoliens, ne pouvait plus lui donner aucun avantage ; de grands succès auraient sans aucun doute déterminé le Lagide, protecteur de la confédération, à intervenir directement dans les affaires de la Grèce, et Antigone ne se sentait plus capable de lutter contre lui. C'est précisément à cette époque que Séleucos fut, à ce qu'il semble, battu en Asie par les Gaulois ; il n'y avait plus de secours à attendre de ce côté, si ce n'est l'appui compromettant des petits États. Le vieux roi, qui avait du coup d'œil, tint-il compte des événements qui se passaient en Occident ? Au printemps de cette année, les Romains avaient remporté sur les Carthaginois leur dernière victoire décisive et obtenu une paix qui leur donnait toute la Sicile, à l'exception du petit royaume d'Hiéron ; or ces mêmes Romains, désormais si voisins de la péninsule hellénique, étaient depuis trente ans en rapport avec la cour d'Alexandrie, et, si les secours amenés par Xanthippos avaient causé peut-être des dissentiments momentanés, pourtant, au cas où il faudrait prendre mie décision, les intérêts naturels qui unissaient l'Égypte et l'Italie devaient nécessairement faire pencher la balance.

Nous devons nous borner à ces considérations générales pour expliquer la paix qu'Antigone conclut avec les Achéens. On ne dit pas à quelles conditions ; en tout cas, le Macédonien reconnut à la Ligue le territoire qu'elle avait déjà, et renonça ainsi à ses prétentions sur l'Acrocorinthe. On ne sait s'il exigea de la confédération qu'elle cessât de reconnaître le protectorat de l'Égypte et s'il conclut en même temps une paix séparée avec l'Égypte. On ne sait pas davantage s'il traita avec l'approbation des Étoliens ; ce qui se passa deux ans plus tard montre du moins qu'un parti considérable parmi les Étoliens était hostile à la Macédoine. On devrait croire qu'Antigone reçut de la Ligue certaines garanties et surtout qu'il dut s'inquiéter de la sécurité des tyrans, craindre pour eux les influences achéennes ; en effet, quelques indications nous permettent de le supposer. Aratos avait fait une tentative pour délivrer Athènes, et les Achéens le lui avaient reproché, l'avaient blâmé de violer la paix ; lui-même déclare dans ses *Mémoires* qu'il est resté complètement étranger à cette entreprise, qu'Erginos le Syrien tenta de, son propre mouvement une attaque sur le Pirée et que, poursuivi parla garnison, il cria son nom (le nom d'Aratos) à plusieurs reprises pour faire croire qu'il était présent et tromper ainsi l'adversaire<sup>1</sup>. Il en fut de même pour Argos ; à tout prix, Aratos voulait y abattre la tyrannie, mais la paix lui aura lié les mains. Et pourtant, il ne cessa pas d'intriguer secrètement à Argos. Une conspiration contre le tyran Aristomachos éclata ; il avait défendu aux citoyens, sous les peines les plus graves, d'avoir des épées ; Aratos fit venir des armes de Corinthe et les introduisit à Argos en contrebande, mais une querelle divisa les conjurés ; un des chefs les dénonça ; tout le plan fut déjoué, et les conspirateurs s'enfuirent à Corinthe. Bientôt après, Aristomachos fut assassiné par ses esclaves ; aussitôt Aristippos s'empara du pouvoir. A la nouvelle du meurtre, Aratos avait couru à Argos avec tous les guerriers achéens

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 33. Sans doute, Plutarque n'a pas rangé par ordre chronologique les diverses délivrances essayées ou exécutées par Aratos, et il a rendu par là assez difficile la tâche de l'historien. Cependant, il suffit d'admettre qu'il réunit ensemble les faits concernant chaque région pour éviter tout au moins des rapprochements aussi monstrueux qu'on en a vu faire. D'après le début du chapitre 34, cette tentative faite sur Athènes, et probablement aussi celle où Aratos, fuyant par la plaine Thriasique, se blessa à la jambe, sont antérieures à 239.

qu'il avait pu rassembler, dans l'espoir de trouver les Argiens prêts à recevoir la liberté, mais personne ne se leva, et Aratos dut partir sans avoir rien fait ; il ne recueillit que le reproche qui fut fait aux Achéens, d'avoir surpris en pleine paix un pays voisin. Il est remarquable que la confédération ait été pour ce motif accusée par Aristippos devant les Mantinéens, et, parce qu'Aratos n'avait pas comparu, condamnée à une amende de trente mines<sup>1</sup>. On peut tirer de ce fait deux conclusions : d'abord qu'Aratos, qui agit ouvertement en cette circonstance comme stratège de la confédération — autrement sa tentative n'aurait pas été reprochée à la Ligue —, prit des mesures que le Conseil fédéral n'approuva pas et n'avait pas proposées, puisque, dans ce cas, il y aurait eu nécessairement une guerre formelle ou du moins, au lieu de l'enquête judiciaire, un débat diplomatique ; ensuite, qu'il devait avoir été décrété que les querelles qui éclateraient en pleine paix entre les États seraient vidées par voie juridique. Mais comment se fait-il qu'Aristippos soit venu se plaindre précisément à Mantinée ? La Ligue et Argos convinrent-elles de prendre cette ville pour arbitre, comme cela se faisait en Grèce ? Ou bien, comme d'autres l'ont supposé, la cour suprême de Macédoine dans le Péloponnèse était-elle établie à Mantinée, et les tyrans se soumettaient-ils volontairement à cette cour<sup>2</sup> ? Cette dernière hypothèse est insoutenable ; les confédérés n'auraient jamais reconnu un pareil tribunal. D'autre part, on ne peut songer, d'après le texte du récit, à un tribunal composé des divers États de la péninsule.

Deux ans environ après cette paix en Grèce, la paix se conclut également en Asie. Antigone, à ce qu'il semble, vivait encore. Prit-il part à la réconciliation entre les frères Séleucides et à la paix avec l'Égypte, on ne le sait, mais on peut le supposer ; le trait caractéristique de sa politique, lisons-nous, c'était l'activité la plus vaste et la plus vigilante<sup>3</sup>. Il y eut donc, lorsqu'Antigone mourut dans un âge très avancé<sup>4</sup>, un moment de tranquillité presque universelle en Orient et en Occident. Que de vicissitudes dans la vie du vieux roi ! Que de grandes choses il avait faites, pour aboutir, en somme, à un mince résultat ! Jetons un regard en arrière. Sa part d'héritage, c'était son droit au diadème de Macédoine. Il trouva

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 23. C'est là précisément que se trouve une assertion singulière ; il y est dit qu'Aristippos et Antigone étaient convenus ensemble de se défaire d'Aratos par l'assassinat. De la part du tyran, on pourrait le croire, mais Antigone n'était pas de vue assez courte pour se promettre grande utilité de pareilles mesures. Il est moralement impossible, ce semble, que cette assertion provienne des *Mémoires* d'Aratos ; c'eût été vraiment de sa part une naïveté singulière si lui, qui ne cessait de tendre des embûches de ce genre aux tyrans, s'était étonné qu'on le payât de la même monnaie.

<sup>2</sup> SCHORN, *Gesch. Griechenlands*. p. 94. Si, comme je le pense, Mantinée s'est chargée de l'arbitrage en qualité d'ἐκκλητος πόλις, il paraît bien qu'elle était alors une cité indépendante, sans tyran et sans garnison macédonienne.

<sup>3</sup> POLYBE, II, 45, 9.

<sup>4</sup> En ce qui concerne les données des chronographes, je renvoie à CLINTON, NIEBUHR et autres. Il y a un passage de Polybe qui fournit au calcul une base complètement sûre. Il dit quelque part (II, 44, 2) que le fils et successeur d'Antigone régna δέκα μόνον ἔτη et qu'il mourut sous le consulat de Postumius et Fulvius, ou 229 avant J.-C. (cf. POLYB., II, 11, 1). La mort d'Antigone doit donc être placée dans la première moitié de 239. Ce résultat est aussi certain que la date du mariage d'où il est issu, mariage conclu en 319, et il faut rectifier en conséquence les données concernant son âge et la durée de son règne, travail minutieux que je dois m'interdire ici. Lucien (*Macrob.*, 11) a pris dans Médios l'indication exacte, à savoir que le roi est parvenu à l'âge de 80 ans et a régné 44 ans ; il portait le titre de roi depuis la mort de son père en 283. Malheureusement, nous ne savons rien de plus sur ce Médios, postérieur à l'autre.

ce pays ravagé par les Galates, troublé par les prétendants et les usurpateurs, morcelé ou épuisé par les rois molosses qui ne cessaient de l'attaquer. Par de longs et admirables efforts, il releva et fonda, pour ainsi dire, de nouveau la Macédoine ; il lui donna la sécurité au dehors et l'ordre au dedans ; bien plus, il la tira de sa profonde décadence politique, l'éleva au rang d'une puissance de premier ordre et, avec des ressources relativement médiocres, la défendit sans cesse contre de nouveaux dangers. Grâce à lui, une Macédoine devenue puissante protégea encore le pays hellénique contre les Barbares du Nord. Mais bientôt il eut à soutenir, du côté où il devait le moins s'y attendre, un combat auquel ses forces ne suffisaient vraiment pas. Il avait lutté avec avantage contre les attaques de princes ambitieux et les difficultés où l'enveloppait leur astucieuse politique, mais il ne pouvait rien contre le mouvement qui entraînait les peuples du Péloponnèse. Ce mouvement avait, du moins par ses aspirations les plus nobles, sa racine dans le développement de la culture générale, et par là même il était irrésistible ; vaincu momentanément sur un point ou un autre, il ne pouvait cependant être ni dompté ni refoulé. Il déchira donc avec une surprenante rapidité le réseau dont la politique macédonienne avait, à force de temps et de soin, couvert la plus grande partie de la Grèce ; il trouva dans la confédération achéenne, sinon sa vivante expression, du moins le commencement d'une organisation sociale qui, pour la première fois, rendit possible l'association réelle et légalement constituée d'un certain nombre de cités en un État fédératif. Cette constitution fédérale devait être extrêmement séduisante pour les cités qui se sentaient isolées ou impuissantes, on qui étaient dominées par des tyrans ou des oligarques, d'autant plus qu'elle avait en elle-même l'instinct de s'étendre de plus en plus, d'agrandir le domaine régi par le droit égalitaire, par la logique de ses principes, de fortifier et d'assurer l'exercice de ce droit. C'est ainsi que se leva, au milieu de cette race grecque si longtemps impuissante et inconsciente, contre la Macédoine et son influence jusque-là, prépondérante, une puissance nouvelle dont la force ne consistait pas dans ses ressources matérielles, mais dans le principe qu'elle renfermait en elle-même, si elle ne l'affirmait pas encore au grand jour. Quel avenir attendait cette nouvelle organisation sociale ? Jusque-là, c'était dans ses rapports avec les deux grandes puissances, la Syrie et l'Égypte, que la Macédoine avait surtout fait sentir la place qu'elle tenait dans le monde ; elle avait regardé les affaires de la Grèce comme ses affaires particulières ; la Grèce faisait, pour ainsi dire, partie du territoire macédonien. Et voici que soudainement elle se voyait menacée par cette intervention significative de la Ligue ; voici qu'elle était obligée de subir un antagonisme qui lui enlevait la grande situation qu'elle avait prise jusque-là dans les affaires générales ; elle allait s'embarasser dans une foule de complications difficiles et très prochaines. Antigone n'avait pu suivre en Grèce d'autre politique que la politique conservatrice. Il avait besoin que la Grèce se tînt tranquille ; et, partout où il ne pouvait étendre sa domination immédiate, il favorisait la formation d'un pouvoir unique, d'une tyrannie qui, n'ayant qu'une existence de fait, lui offrait la meilleure garantie du calme intérieur. Or, contre ce fait brutal, contre le droit autoritaire de la domination étrangère ou de la tyrannie domestique, s'élevait maintenant le droit inaliénable de l'autonomie et de la liberté démocratique, et avec un tel dévouement, une telle abnégation, que cette autonomie et cette liberté faisaient volontairement l'une et l'autre l'abandon de leurs attributs essentiels à la communauté fédérale et à sa souveraineté. Depuis Philippe et Alexandre, la monarchie avait cherché à surmonter cette tendance des cités grecques à l'isolement, à les traiter comme de simples communes comprises dans le cadre plus large de l'État, mais jusqu'alors cette tentative

n'avait réussi qu'en partie ; elle n'avait réussi que par l'emploi de la force et tant que la force se faisait sentir. Maintenant la même idée reparaisait par suite du nouveau mouvement qui entraînait la race grecque, et elle devait devenir l'âme de la Ligue achéenne. Déjà, chez les Achéens et les Doriens, des communes, grandes et petites, s'étaient réunies pour confier chacune à la confédération qu'elles formaient leur souveraineté, leur droit de faire la guerre, la paix et des alliances. Égalité des poids et mesures, des monnaies, des droits commerciaux, une constitution à peu près identique dans chaque ville alliée, la même autorité fédérale, le même droit fédéral pour tous, voilà ce qui les unissait ; elles étaient toutes protégées par une armée fédérale gouvernée par des magistrats fédéraux. L'idée d'une organisation unitaire, mais combinée avec les avantages de la liberté et de l'autonomie, avait été réalisée au sein de cette Ligue plus complètement que dans aucune monarchie de l'époque, et, de même que l'indépendance communale de chaque ville, ses droits locaux, ses finances, son administration personnelle étaient sous la garantie de la confédération, de même elle prenait part aux décisions de l'État tout entier et votait sur le pied d'égalité dans l'assemblée de la Ligue<sup>1</sup>.

Il est naturel que cette opposition une fois établie entre la Macédoine monarchique et l'État fédéral et libre que formait la Ligue achéenne, les affaires du reste de la Grèce se soient ressenties à tout propos de cette polarisation nouvelle. La suite de ce récit montrera plusieurs phénomènes fort remarquables en ce genre ; on a déjà parlé des événements importants de Sparte, dont l'avortement devait amener bientôt une nouvelle tentative plus vigoureuse.

Une chose qui primait tout le reste en importance, c'est la façon dont la Ligue étolienne s'organisa au milieu de ce nouvel état de choses. Cette Ligue était, il est vrai, à première vue, démocratique et, comme la confédération achéenne, une réunion de tribus et de localités différentes ; mais il y avait entre ces deux États fédéraux la même opposition absolue qu'entre les deux plus grandes monarchies constitutionnelles de notre temps, dont l'une s'est formée, pour ainsi dire, historiquement, et l'autre d'une façon antihistorique et rationnelle<sup>2</sup>. En Étolie, l'union des communes en un tout qu'on peut, si l'on veut, appeler démocratique était déjà ancienne<sup>3</sup>. Mais que cette association était loin de former un État unitaire compact ! Les Étoliens allaient, chacun de son côté ou par bandes, faire du butin ou le métier de mercenaires, où bon leur semblait, à la façon des Klephtes, -lors même que la Ligue soutenait la guerre la plus difficile et se voyait menacée sur ses frontières<sup>4</sup> ; tant l'État avait peu de droits sur les facultés et la volonté de l'individu ! C'est à peine s'il protégeait les alliés de la Ligue contre le pillage et la violence, ou s'il leur assurait du moins des

---

<sup>1</sup> Ce qui est dit ci-dessus de la constitution achéenne suffit pour en faire comprendre le principe ; nous aurons plus tard occasion de signaler certaines particularités qui en sont le côté faible. On trouvera les références aux textes dans SCHORN (*Geschichte Griechenlands*, p. 63) ; dans SCHÖMANN (II, p. 106 sqq.) et dans FREEMANN (*History of the federal Government*). Dans ce dernier ouvrage, on attribue aux expériences tirées de la vie parlementaire en Angleterre et en Amérique une importance qu'on ne saurait accepter les yeux fermés de ce côté du détroit.

<sup>2</sup> Cette expression employée dans la première édition de cet ouvrage (1843) peut rester telle quelle, bien qu'aujourd'hui, c'est-à-dire au bout de trente ans, elle ne soit plus de mise.

<sup>3</sup> NITZSCH (*Polybios*, p. 119) fait valoir avec raison l'épigramme, déjà citée par Éphore, qui se trouve dans Strabon (X, p. 463).

<sup>4</sup> TITE-LIVE, XXXI, 43.

dédommagements. C'était encore la barbarie primitive, la négation de l'État, la situation d'où le reste de la Grèce était sorti depuis des siècles par l'organisation des cités. Quelques-unes de ces cités entraînent pourtant dans la Ligue et devenaient étoliennes, comme Naupacte ou Amphissa<sup>1</sup>, mais c'était une dépravation, un retour au temps où régnait le droit du plus fort ; c'était absolument le contraire de ce qui se passait dans la confédération achéenne. On voit par des inscriptions que les Étoliens avaient mis la main sur le tribunal des Amphictyons et qu'ils s'en servaient pour faire décréter des exécutions qu'ils accomplissaient ensuite, sans aucun doute, à titre de brigandages ordonnés par l'État<sup>2</sup>. Mais on ne pouvait se protéger pacifiquement contre les incursions de quelques Étoliens ou de toute leur communauté, par terre et par mer, qu'en entrant dans leur Ligue ; à cette seule condition, le stratège était obligé de faire restituer ce qui avait été pris, et les personnes lésées avaient recours aux *synèdres* étoliens<sup>3</sup>. On peut admettre avec toute certitude que la Ligue étolienne n'avait pas, comme la Ligue achéenne, uniquement des membres jouissant de droits égaux ; un renseignement isolé nous apprend que les Locriens d'Oponthe, ne pouvant se refuser au décret des Étoliens, prièrent le roi Antiochos de fixer le tribut que devait envoyer la ville locrienne<sup>4</sup>. L'île de Céphallénie<sup>5</sup> doit avoir été tributaire de la même façon, et on ne peut guère supposer que les villes béotiennes, vaincues en bataille rangée, puis contraintes de s'attacher à la Ligue<sup>6</sup>, y soient entrées sur le pied d'égalité. Elles ont dû être considérées comme des localités protégées, des métèques : du reste, nous ne savons rien de précis sur ce protectorat. Nous verrons bientôt que des villes du Péloponnèse en dehors de l'Élide, des îles aussi, et même, de l'autre côté de la mer, Lysimachia, Chalcédoine<sup>7</sup>, Cios, appartiennent à la Ligue étolienne et s'intitulent étoliennes ; elles conservent pourtant leur ancienne constitution avec le Conseil et le peuple<sup>8</sup>,

---

<sup>1</sup> PAUSANIAS, X, 38, 2. C'est pour cela que le vainqueur aux Jeux olympiques de Ol. CXXXII s'appelle *Xenophanes Ætolus ex Amphissa* (EUSEB. ARMEN., I, p. 299).

<sup>2</sup> C. I. GRÆC., n° 1694. 2350. Il se peut que Polybe ne soit pas tout à fait équitable pour les Étoliens dans certains traits de détail, mais en général ce qu'il dit de la brutalité et de la rapacité des Étoliens n'est pas le moins du monde exagéré.

<sup>3</sup> Ceci résulte du traité par lequel Céos entre dans la Ligue (C. I. GRÆC., n° 2350-2352) ainsi que du traité conclu avec Téos (*ibid.*, n° 3046). Les *synèdres* ne paraissent pas avoir été simplement quelque chose comme un tribunal fédéral ; c'est à eux que sont adressés les députés chargés de rédiger ce traité. Dans quels rapports sont-ils vis-à-vis du Conseil fédéral des *apoclétes* ? Ce Conseil doit avoir été fort nombreux, car on choisit une fois parmi eux trente membres qui devront délibérer avec leur allié le roi de Syrie (POLYBE, XX, I, 1. — TITE-LIVE, XXXV, 45) : les conseillers sont pris dans chacune des villes fédérales (TITE-LIVE, XXXV, 34). Peut-être les *σύνεδροι* sont-ils une délégation des principes (C. I. Gr., n° 3046), qui prenait à tour de rôle la préséance, à peu près comme les tribus prytanisantes dans le Conseil d'Athènes.

<sup>4</sup> ÆLIAN. ap. SUIDAS, s. v. *ἀνήρασθαι*. C'est un *πρόσταγμα* des Étoliens qui leur impose le *δασμός*. C'est le système indiqué par les expressions de Pausanias (I, 25, 4 ; X, 21, 1). Cf. POLYBE, IV, 25, 7. Il faut dire que *τελεῖν εἰς Ἑλληνας* et autres expressions analogues se rencontrent fréquemment dans la grécité de l'époque romaine, sans qu'on y attache un sens technique.

<sup>5</sup> Voyez SCHORN, *op. cit.*, p. 29.

<sup>6</sup> POLYBE, XX, 5, 2.

<sup>7</sup> POLYBE, XX, 5, 2.

<sup>8</sup> C. I. GRÆC., *ibid.* Il semble résulter d'un passage de Polybe (II, 46, 2), que la confédération était rattachée à la Ligue par un lien spécial, qui tient le milieu entre la *φιλία*, telle que la possédait Élis, par exemple, et la *συμπολιτεῖς*. On serait tenté de croire que les localités d'outre-mer se contentaient de la symmachie, mais Polybe (XVII, 3, 12)

et l'on ne trouve nulle part que ces membrés lointains de la Ligue aient pris part aux délibérations et aux élections de la communauté panétolienne, aux séances du tribunal ou du conseil fédéral, y étant régulièrement et légalement représentés ; ce ne sont pas des représentants, mais des ambassades qu'ils envoient aux magistrats de la Ligue, et on leur rend également réponse par des ambassadeurs<sup>1</sup>. Ces quelques indications montrent déjà combien l'organisation politique de l'ancienne Ligue était grossière et éloignée des idées constitutionnelles qui avaient atteint en Grèce un si haut degré de perfection. C'est qu'autour de la vieille communauté étolienne, comme autour d'un noyau, s'était déposée, par une sorte de tassement tout mécanique, une masse inorganique de tribus et de cités, voisines ou éloignées, les unes tributaires, les autres unies par une amitié des plus élastiques, d'autres placées sous le protectorat de la Ligue, toutes ayant obéi aux circonstances.

Pourtant l'Étolie, qui faisait la force et le centre de cette confédération, était encore assez puissante et assez belliqueuse pour donner à ses alliés et amis un véritable appui. Les guerriers étoliens étaient sans contredit les plus redoutés dans tout le monde grec, et même au loin, même au delà de la mer, on se croyait assuré contre tout danger dès que l'on pouvait compter sur le secours toujours prêt de la Ligue ; celle-ci, aussitôt que le besoin s'en faisait sentir, envoyait un corps de soldats commandé par un stratège pour protéger la localité menacée<sup>2</sup>. On ignore si les villes qui payaient tribut achetaient par là la protection constante de la Ligue ; en tout cas, les Étoliens proprement dits formaient au sein de cette confédération la caste guerrière, et l'on pourrait à certains égards comparer leur situation avec celle qu'Athènes avait autrefois dans la confédération formée contre les Perses.

Ces détails nous expliquent la politique extérieure de la Ligue étolienne. Les Étoliens protègent tout d'abord leur propre territoire et les localités qui se sont confiées à eux contre toute intrusion étrangère ; c'est ainsi qu'ils combattirent sans cesse depuis le temps d'Alexandre l'ascendant de la Macédoine, ainsi qu'ils avaient conservé jusque-là, sans la laisser entamer, leur fière indépendance. Plus s'étendait le territoire placé sous leur protectorat, plus ils percevaient de grands tributs et plus ils avaient d'occasions d'entreprendre des expéditions lucratives. Des créations nouvelles, comme la confédération achéenne ou la réforme d'Agis à Sparte, étaient donc préjudiciables aux intérêts des Étoliens ; c'étaient de nouvelles puissances capables de se défendre, capables de s'opposer à ce droit du plus fort que revendiquaient hardiment les Étoliens et d'entamer le territoire qui reconnaissait leur protectorat ; aussi recoururent-ils aux moyens extrêmes et s'unirent-ils contre Agis et les Achéens au vieil ennemi de leur Ligue, à la Macédoine. Non pas qu'ils voulussent désormais favoriser les agrandissements de la Macédoine ; ils surveillent d'un œil jaloux la puissance de ce royaume et ne lui

---

dit, en parlant des habitants de Cios : μετ' Αἰτωλῶν συμπολιτευομένων. L'expression employée dans l'inscription de Céos, à savoir que nul ne doit piller les insulaires, se trouve reproduite dans celle de Téos sous la forme suivante : τῶν ἐν Αἰτωλία κατοικούντων. L'expression employée à propos de Mantinée : μετέχοντες τῆς Λακεδαιμονίων πολιτείας (POLYBE, II, 57, 2) doit être probablement synonyme de *sympolitie* ; elle exprime d'une façon plus claire le lien qui rattache une cité à l'autre.

<sup>1</sup> C. I. GRÆC., 2350. L'inscription n° 2352 montre que les Étoliens n'ont pas de plein droit la γῆς καὶ οἰκίας ἐγκτησις dans la cité *sympolitique* pas plus que les citoyens de celle-ci en Étolie, mais que ces prérogatives ont été conférées après coup par une convention spéciale.

<sup>2</sup> POLYBE, IV, 3, 5. XV, 23, 9.



permettent de s'arrondir que si la plus grosse part est pour eux. C'étaient eux qui devaient le plus profiter au partage projeté de l'Achaïe. Ce partage avorta, et deux ans s'étaient passés à peine que déjà les Étoliens s'unissaient aux Achéens contre la Macédoine. Ce n'est qu'en s'interposant ainsi entre les deux États qu'ils se font enfin une politique, et, en réalité, leur politique fut plus hardie, plus radicale que celle des Achéens, circonspecte et bourgeoise ; ils se sentent assez forts pour grouper sans cesse de nouveaux territoires, auprès et au loin, sous l'abri de leurs boucliers ; ils veulent être les champions de la race grecque, et ce n'est pas le roi, ni ses tyrans, ce ne sont pas les lois pacifiques et les traités des bourgeois de l'Achaïe qui peuvent protéger comme leur bonne épée ; c'est devant cette épée que la Grèce doit s'incliner et en elle qu'elle doit mettre sa confiance. Tel est le fier et présomptueux sentiment qui anime la communauté et ses chefs ; on voit à chaque instant se manifester l'âpre énergie de cette race qui a gardé encore son cachet primitif ; elle forme le contraste le plus complet avec l'Union achéenne.

Mais revenons à l'époque où mourut Antigone. La Ligue achéenne commençait à peine à se former, que déjà elle menaçait la Macédoine. Le Péloponnèse était en paix, mais partout un danger sérieux et grandissant s'amassait contre l'influence macédonienne ; en même temps la confédération étolienne, dont la puissance n'avait subi aucune atteinte et embrassait déjà la plus grande moitié de l'Hellade proprement dite, prenait l'importance la plus alarmante. La Macédoine, qui après la guerre de Chrémonide et après celle de Cyrène était encore si fière et si humblement obéie, se voyait maintenant au milieu d'embarras et de difficultés qui mettaient en question sa situation de grande puissance.

Et la dernière et redoutable lutte qui avait éclaté en Asie n'avait elle pas eu pour la monarchie syrienne des suites plus désastreuses encore ? Il ne s'agit pas seulement des pertes immenses essuyées dans l'Extrême-Orient ; mais l'Asie-Mineure en deçà du Taurus avait été détachée de l'empire, et, dans l'Asie-Mineure même, le royaume séleucide d'Antiochos Hiérax n'avait guère plus d'étendue que les pays de Bithynie, de Pont et de Cappadoce ; il ne touchait déjà plus à la mer par aucun point. En revanche, la supériorité de l'Égypte était devenue écrasante ; toutes les côtes, depuis la Syrie jusqu'à l'Hellespont et à la frontière de Macédoine, lui appartenaient, formant une ligne à peine interrompue çà et là. Mais la force intérieure du royaume ne répondait pas à sa puissance extérieure. Il n'avait conquis cet ascendant que parce qu'il avait reçu des premiers Lagides l'organisation unitaire la plus compacte ; mais déjà les acquisitions nouvelles, Cyrène, la Syrie méridionale, n'avaient pu être assimilées d'une façon aussi complète, anomalie qui devait être d'autant plus dangereuse pour le royaume qu'il s'agrandissait encore par de nouvelles et lointaines conquêtes, par celles-là précisément qui avaient fourni jusque-là des points d'attaque si commodes contre la Syrie. La dynastie des Lagides se contenta, dans ces contrées, d'établir des garnisons et de lever des tributs ; mais, incapable, comme elle l'était, d'organiser et de s'assimiler complètement les villes de la Phénicie, le grand pontificat de la Judée, les cités grecques des îles, les côtes de l'Asie-Mineure, de la Thrace, de Cyrène, elle n'avait fait que s'inoculer à elle-même la faiblesse dont avaient souffert jusque-là la Macédoine et la Syrie ; elle était, comme ces deux puissances l'avaient été jusqu'alors, forcée d'adopter une politique conservatrice, qu'une puissance unitaire et vigoureuse par elle-même, un État formant un tout naturel, peut seul pratiquer sans péril et même en y puisant un surcroît de force. Quelle que fût la prépondérance de l'empire égyptien au moment où il avait remporté ses plus

grandes victoires et atteint sa plus vaste extension, ces causes de faiblesse se manifestaient déjà Et quels sont ceux qui surent en tirer parti ? C'est un fait significatif que le petit État de Rhodes ait pu vaincre la flotte égyptienne ; que les dynastes de Pergame, au milieu des troubles provoqués en Asie-Mineure par la politique des Lagides, aient pu, tout en combattant les Galates, non seulement amasser leurs grandes ressources financières, mais encore conquérir une puissance morale grâce à laquelle ils se tracèrent désormais leur propre voie ; que la Ligue achéenne ait grandi d'abord à l'ombre du protectorat égyptien ; que l'Égypte enfin ait favorisé dans le Péloponnèse cette même liberté qu'elle combattait à Cyrène et ne pouvait terrasser en Ionie.

C'est ainsi que les luttes des trois grandes puissances et la façon pour ainsi dire sommaire dont elles remaniaient les limites de leurs domaines avaient fait naître partout de petits États d'un caractère local, plus fermé et plus individuel ; ces petits États développèrent à leur tour une énergie politique agissante et prompte, qui limita de plus en plus le rôle des trois grandes puissances et multiplia presque à l'infini le démembrement du système des États helléniques, tandis que le monde occidental était déjà comme immobilisé tout entier dans l'antagonisme opiniâtre de Rome et de Carthage.

## LIVRE TROISIÈME.

### CHAPITRE PREMIER (239-227).

Paix générale. — Expédition de Séleucos en Orient. — Soulèvement à Antioche. — Victoire d'Attale sur les Galates. — Deuxième guerre entre Séleucos et Antiochos. — Paix. — Agression d'Antiochos contre les Lagides. — Antiochos vaincu par Attale ; sa mort. — L'Acarnanie demande le secours de Rome. — Chute de la royauté en Épire. — Démétrios contre les Dardiens. — Alliance des Étoliens et des Achéens. — La guerre de Démétrios. — Lydiade. — Paix en Grèce. — Les Illyriens et leurs pirateries. — Rome contre l'Illyrie. — Mort de Démétrios. — Extension de la Ligue achéenne. — Statuts de la confédération. — Rome et la Grèce. — Débuts d'Antigone II. — Antigone occupe la Carie.

Aucune époque de l'histoire de l'hellénisme n'offre de plus grandes difficultés aux recherches historiques que l'espace de dix années que nous allons maintenant étudier ; on ne trouve presque nulle part de liaison entre les événements, et les faits les plus considérables, les plus gros de conséquences, nous apparaissent dans la tradition sous une forme si effacée que l'on passerait devant eux avec indifférence, si l'on ne savait clairement, par ce qui est arrivé jusque-là, où il faut chercher les crises décisives.

Vers l'époque où mourut Antigone Gonatas, il y avait une paix générale, mais une paix qui ne reposait pas, il s'en fallait de beaucoup, sur une réconciliation véritable des éléments antagonistes. En Europe, de nouvelles forces avaient pris part au conflit, et déjà s'agitaient aussi les Barbares du Nord ; l'avènement d'un roi jeune fut le signal de nouveaux mouvements et bouleversements éclatant de toutes parts. En Asie, l'empire des Séleucides était divisé ; le royaume d'Antiochos en Asie-Mineure avait une situation trop défectueuse pour qu'il pût la garder, et l'Égypte, qui seule eût pu par son alliance fournir un appui à Antiochos, n'avait, aussi longtemps que l'Orient dominé par Séleucos ne devenait pas un danger pour l'empire des Lagides, aucun motif de favoriser particulièrement la puissance d'Antiochos ; du reste, la paix que ce dernier avait conclue avec son frère ne pouvait être si facilement oubliée des Égyptiens. Enfin, puisque la cession faite à son frère et la prépondérance de l'Égypte l'arrêtaient et le limitaient à l'ouest, puisque les complications de Macédoine ne lui faisaient espérer aucune sorte de secours de ce côté-là, Séleucos devait, s'il voulait relever sa puissance et en réunir les tronçons, se tourner vers l'est, d'autant plus qu'il n'était tenu par aucun traité de reconnaître les usurpations des parvenus qui s'étaient établis dans cette région.

Il est certain que Séleucos se tourna vers l'Orient, bientôt après la conclusion de la paix. La sœur de son père, Stratonice, dont l'époux Démétrios était en quête d'une nouvelle union, avait quitté la Macédoine ; elle était venue en Syrie dans l'espoir que son neveu la prendrait pour femme et la vengerait de l'outrage que lui avait fait Démétrios. Mais Séleucos ne se prêta pas à ses désirs ; la guerre

qu'il entreprit fut [dirigée de Babylone](#) contre l'Orient<sup>1</sup>. Les événements ultérieurs montrent que la Médie et la Perse, qu'elles eussent prêté hommage aux Lagides ou qu'elles se fussent soulevées d'elles-mêmes, furent alors reconquises<sup>2</sup>. Le seul témoignage direct que nous possédions sur cette expédition se rapporte aux Parthes. A ce qu'il semble, le renseignement d'après lequel Tiridate, frère d'Arsace, aurait alors été roi est exact ; il était facile de le confondre avec Arsace Ier, puisque, comme tous les rois qui l'ont suivi, il prit lui-même le nom d'Arsace<sup>3</sup>. Déjà il possédait, outre la Parthyène, l'Hyrcanie ; à ce moment, voyant se rapprocher de lui la puissance des Séleucides, il craignait que Diodotos de Bactriane ne s'alliât à Séleucos pour le réduire lui-même. Or, un écrivain très digne de foi dit, à propos des Scythes nomades des vastes territoires du bas Oxus et de l'Iaxarte, que c'est chez eux, c'est-à-dire chez les [Apasiaques](#), que s'étaient réfugiés au temps d'Alexandre Bessos et Spitamène, et plus tard Arsace fuyant devant Séleucos Callinicos<sup>4</sup>. Séleucos eut donc, en tout cas, l'occasion de soumettre de nouveau les contrées occupées par les Parthes. Mais cette conquête ne fut pas durable, comme le montre l'époque suivante. Selon une deuxième version, Diodotos de Bactriane mourut précisément au moment où Séleucos marchait contre lui ; Arsace fit avec son fils et successeur Diodotos II paix et alliance, et, assuré ainsi de ce côté, il combattit Séleucos et le vainquit ; les Parthes ont depuis lors célébré le jour de cette victoire comme le commencement de leur liberté. On est étonné de lire dans cette même relation que Séleucos regagna son royaume, non pas à cause de sa défaite, mais parce que de nouveaux troubles venaient d'éclater dans ses États<sup>5</sup>.

C'est tout ce que nous savons de l'expédition de Séleucos II<sup>6</sup>. Les satrapies de l'Extrême-Orient se sont-elles montrées hostiles ou non, ont-elles reconnu désormais au roi une sorte de suzeraineté, etc., nous l'ignorons absolument. En tout cas, Arsace, avec ses Parthes, rentra aussitôt en maître dans le domaine qu'il avait tout récemment conquis, et c'est alors seulement que commença un solide affermissement de son pouvoir ; l'armée fut disciplinée, des forteresses

---

<sup>1</sup> AGATRARCH. ap. JOSEPH., *Contra Apion*, I, § 22 s. fin. JUSTIN, XXVIII, 1. La campagne ne peut pas avoir commencé avant 238 au plus tôt.

<sup>2</sup> Voyez les débuts du règne d'Antiochos III.

<sup>3</sup> Du moins, Syncelle dit expressément qu'Arsace Ier n'a régné que deux ans et quelques mois, et Justin confond Arsace Ier et Arsace II en une seule et même personne. Il existe des monnaies grossièrement travaillées, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΥ et ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ : on est bien tenté de les lui attribuer, mais ce n'est là qu'une simple conjecture.

<sup>4</sup> STRABON, XI, p. 513. On connaît assez bien par Polybe (X, 48), d'une façon générale tout au moins, l'habitat des Apasiaques ; le lieu indiqué par lui, où les Scythes passent le fleuve sur un pont naturel, ne peut pas être le fameux Pouli-Sengi sur le haut Oxus ; il faut le chercher bien au dessous de la Bactriane.

<sup>5</sup> *revocato deinde Seleuco novis motibus in Asiam dato laxamento regnum Parthicum format* (JUSTIN, XLI, 5).

<sup>6</sup> Il se pourrait que ce fin dans cette expédition et non pas plus tôt, comme on l'a admis précédemment, qu'a été fondée sinon l'Achaïs de Margiane, du moins celle des Portes-Caspiennes à la place d'Héraclée, soit par Achæos, le grand-père du roi, qui joue un rôle très en vue dans les événements immédiatement postérieurs, soit, ce qui est moins probable, par son petit-fils et homonyme. Quand il s'agit de faits aussi obscurs, on a bien le droit de les mentionner chacun à la place qui pourrait lui convenir, sans être obligé de trancher la question.

furent construites, une ville, Dara ou Dareion, fut fondée<sup>1</sup> Ainsi les contrées qui commandaient les communications avec l'Orient étaient au pouvoir de l'étranger, et naturellement la dépendance des satrapies orientales, lors même qu'elle aurait été reconnue par les pays de l'Arie, de la Drangiane et de l'Arachosie, ne pouvait être que très lâche et purement nominale. Cependant le droit antérieur ne fut pas pour cela abandonné leur indépendance ne fut pas formellement déclarée et officiellement reconnue, comme le démontrent les mesures ultérieures d'Antiochos III<sup>2</sup>.

Ce furent donc des troubles dans l'intérieur de son empire qui forcèrent Séleucos à revenir en toute hâte. Stratonice, Biton, avait fait soulever Antioche : alors arriva Séleucos qui soumit la ville ; Stratonice s'enfuit à Séleucie, aux bouches de l'Oronte, et, au lieu de se sauver rapidement par mer, elle attendit, confiante dans le succès que lui avait annoncé un songe ; elle fut prise et mise à mort<sup>3</sup>. Est-ce Stratonice, et elle seulement, qui aurait provoqué un pareil mouvement ? Quelles pouvaient être dans cette rébellion les vues des habitants d'Antioche ? Faire passer l'empire dans les mains d'une femme ? Ou même se soumettre encore à la domination égyptienne ? On peut soupçonner avec la plus grande vraisemblance que, dans cette révolte de la Syrie, Stratonice ne joua qu'un rôle subalterne ; que cette émeute ne fut qu'un incident isolé d'un grand ensemble

---

<sup>1</sup> *regnum Parthicum format* (JUSTIN, X LI, 5). Il est à remarquer qu'Arsace fonde une ville telle *ut neque munitius quicquam esse neque amœnius possit*, c'est-à-dire plutôt à la mode grecque qu'à la façon des nomades. Il y avait, du reste, assez de Grecs domiciliés dans la région. Pline (VI, 16) indique la situation de la ville *in monte Zapaortenon : a Caspiis ad Orientem versus regio est Apavortene dicta, et in ea fertilitatis inclytæ locus Dareium*. Isidore de Charax ne cite que la région *Ἀνααρκτικήνη*, avec une ville de même nom, sans parler de Dareion. En dépit de l'ordre étrange suivi par Pline, il faut la chercher avec Isidore entre la Parthyène (il entend par là le nord du Khorassan) et la Margiane : en quel endroit au juste, on ne saurait le dire.

<sup>2</sup> Nous ne sommes renseignés que sur la Perse et la Médie, qui, nous le savons positivement, se trouvaient replacées quinze ans plus tard, et probablement depuis cette expédition, sous la domination des Séleucides. La Carmanie touche de si près à la Perse que l'on est droit de supposer qu'elle est rentrée de la même façon dans l'empire, et en effet Antiochos III, revenant en 205 de son expédition en Bactriane et sur les bords de l'Indus, prit ses quartiers d'hiver du côté de la Carmanie (POLYB., XI, 34, 13). Antiochos III n'avait à lutter que contre Euthydémos de Bactriane, Sogdiane et Margiane. Quand il revint des environs de Caboul, il traversa sans obstacle l'Arachosie, l'Étymandros, la Drangiane pour rejoindre ses quartiers d'hiver. Ce doit être à cette époque qu'Agathoclès, en quelque endroit que l'on place ses possessions, reconnut la suzeraineté d'Antiochos Nicator, ainsi que nous l'apprennent ses tétradrachmes. Antiochos III avait laissé le diadème à Euthydémos ; par conséquent, les satrapes redevenus *sujets* ne peuvent être que ceux de l'Ariane. Ils n'étaient donc pas les vassaux d'Euthydémos, qui ne possédait pas la région au sud du Paropamisos ; ils prenaient encore le titre de satrapes, mais on dut commencer par les amener à l'état de fonctionnaires dépendants. Tels furent les satrapes d'Aria, de Drangiane, d'Arachosie, etc. Resserrés entre les Parthes et Euthydémos au nord, Agathoclès au sud, le grand empire hindou à l'est, ils ont pu prendre depuis la campagne de Séleucos le nom de satrapes séleucidiens et trouver là un point d'appui contre les Parthes. de même qu'Agathoclès, dont le domaine était probablement assez loin de la Bactriane, s'abritait d'abord sous la suzeraineté des Diodotides, puis d'Euthydémos, jusqu'à ce qu'enfin, après 205, il reconnût celle d'Antiochos.

<sup>3</sup> AGATHARCHID. ap. JOSEPH., *Contra Apion*, I, § 22 (fr. 19).

d'événements ; que ce fut Antiochos Hiérix qui chercha à profiter de l'éloignement de son frère pour s'emparer des pays en deçà de l'Euphrate<sup>1</sup>

Nous possédons deux récits des destinées ultérieures d'Antiochos Hiérix : ils se contredisent sur des points essentiels ; tons deux sont comme un écheveau, impossible à démêler, de faits embrouillés et altérés<sup>2</sup> Ce qui suit ne peut donc guère prétendre qu'à une vraisemblance acceptable.

Après des guerres si longues et si terribles, qui avaient mis le plus complet désordre surtout en Asie-Mineure et déchaîné de nouveaux les hordes sauvages des Galates, la paix générale pouvait d'autant moins durer que le nouvel ordre de choses était comme une construction improvisée et fragile. Séleucos avait cédé à son frère toute la région jusqu'au Taurus ; mais la Phrygie était encore aux mains de Mithradate, et on nous dit qu'Antiochos parcourut la Grande-Phrygie et extorqua des tributs aux habitants<sup>3</sup> probablement avec l'aide et la collaboration des Galates, qui de mercenaires étaient devenus ses alliés. La situation de ce pays en avant du Taurus était vraiment effroyable. Celui à qui Séleucos avait dû le céder par le traité de paix abusait de son droit légitime pour inviter les hordes sauvages des Galates à de nouveaux brigandages. Le danger était grand aussi pour Séleucos, qui était parti pour l'Orient sur la foi du traité, si les habitants d'Antioche s'entendaient avec les Galates. Comme, une fois revenu en toute hâte de l'Orient, Séleucos avait fort à faire sur les bords : de l'Oronte, il est naturel de penser que, pour retenir tout au moins Antiochos et ses Galates en Asie-Mineure, il fit de sérieuses concessions au dynaste de Pergame, le seul qui, eût des places fortes et fût en état de lutter contre eux.

Nos maigres références ne nous disent pas qu'un pareil traité ait été conclu, ni, à plus forte raison, à quelles conditions il fut conclu. En revanche, il est question de [victoires sur les Galates](#) remportées par Attale, notamment d'une [victoire de Pergame](#), une [grande bataille](#), à la suite de laquelle Attale prit le diadème. Le plus beau titre de gloire qu'on relève dans la vie de ce roi, c'est qu'il [a forcé les Galates à quitter le littoral et à se réfugier dans l'intérieur de l'Asie-Mineure](#) ; on raconte comme quoi, voyant ses troupes intimidées à l'approche des redoutables

---

<sup>1</sup> On lit dans Justin (XXVIII, 1) que Stratonice *sponte sua ad fratrem Antiochum discedit*. Il ne faut pas voir là deux fautes et corriger à la fois *Antiochum* et *fratrem*. Si ce styliste, qui lit souvent ses auteurs d'une façon superficielle, introduit ici le nom d'Antiochos, c'est peut-être que Trogne-Pompée faisait jouer un rôle dans cette histoire à Antiochos Hiérix ; peut-être même est-ce à ce prince que Stratonice offrit sa main bientôt après.

<sup>2</sup> Nous avons là-dessus la relation sommaire de l'Eusèbe arménien (I, p. 251 éd. Schœne), la continuité — apparente seulement — des faits dans Justin (XXVII, 3) et les indications plus brèves encore du prologue correspondant de Trogne-Pompée, que je transcris ici en entier : *Ancyrae victus est a Gallis ; utque Galli Pergamo victi ab Attalo Zielam Bithynum occiderint ; ut Ptolemæus eum (var. ad eum ou Adæum ; NIEBUHR donne Achæum) denuo captum interfecerit, et Antigonom Andro prælio navali prona [Sophrona] vicerit et a Calinico fusus in Mesopotamia Antiochus insidiantem sibi effugerit Ariamenen, dein postea custodes Tryphonis, quo a Gallis occiso Seleucus quoque, frater ejus, decesserit*. La fin démontre que la correction de NIEBUHR, *Achæum*, est impossible. Du reste, je ferai observer par avance que, dans un stratagème de Polyænos, qui vient probablement du même Phylarque, Achæos est encore en vie lors de la retraite de Mésopotamie (voyez ci-après).

<sup>3</sup> EUSEB. ARMEN., I, p. 251, 21.



ennemis, il sut relever leur courage par des présages heureux lors du sacrifice et remporta ainsi une brillante victoire<sup>1</sup>.

On voit par de nombreuses indications tirées de deux auteurs anciens comment fut célébrée cette victoire, de quelle façon on en comprit la portée, par combien d'inscriptions et d'œuvres d'art en fut éternisée la mémoire<sup>2</sup>. Nos contemporains ont retrouvé les magnifiques restes de ce grand autel de Pergame qui représentent la lutte et la victoire des Dieux contre les Géants et apportent jusqu'à nous l'écho joyeux de ce triomphe où les vainqueurs ont trouvé le salut.

Nous savions déjà par les textes anciens qu'Attale a encore remporté d'autres victoires sur les Galates<sup>3</sup> : c'est ainsi que, de succès en succès, il a délivré le pays et agrandi son royaume. Les inscriptions découvertes dans les dernières fouilles de Pergame nous parlent également de plusieurs victoires<sup>4</sup>. Parmi ces inscriptions, il en est une particulièrement intéressante : c'est celle par laquelle **Épigène et les chefs et stratèges qui ont pris part à la lutte** ont consacré aux dieux la statue du roi<sup>5</sup>. La façon dont est libellée l'inscription fait supposer qu'Épigène ne compte pas parmi les **hégémons et stratèges** ; il se peut que ce soit le même Épigène qui a joué bientôt après dans l'histoire de la cour des Séleucides un rôle important et honorable ; peut-être avait-il été envoyé à Pergame par Séleucos II pour conclure le traité dont nous avons cru devoir supposer l'existence.

---

<sup>1</sup> Ce sacrifice, dans lequel un prêtre chaldéen interpréta les présages, est rapporté par Polyænos (IV, 19). Frontin (I, 11, 15) parle à tort du roi Eumène : plus loin (II, 13, 1), il donne le vrai nom, Attale. Trogue-Pompée (*Prol.* XXVII) mentionne la bataille de Pergame, la **grande bataille** de Strabon (XIII, p. 624), l'**ἀναχώρησις** des Galates dans l'intérieur de l'Asie-Mineure (PAUSAN., I, 4, 6 : 8, 1). NIEBUHR, et d'autres après lui, supposent qu'Attale a eu à lutter avec les Galates à la solde d'Antiochos Hiérax ; mais on peut leur opposer le témoignage de Polybe (XVIII, 24, 7). C'est à cette époque qu'à da circuler l'oracle de Phaënnis (PAUSAN., X, 45, 2) : Suidas en cite un autre au mot **Ἀτταλος**, **Attale le Grand**, comme il l'appelle.

<sup>2</sup> Cf. PAUSANIAS, I, 4, 5, et surtout Pline (XXXIV, 8) : **plures artifices fecere Attali et Eumenis adversus Gallos prælia**. Pline donne les noms des artistes, et Pausanias (I, 25, 2) mentionne les quatre groupes qu'Attale fit ériger à Athènes sur le côté sud de l'acropole, groupes représentant les Titans, les Amazones, les Perses, les Galates. Depuis 1821, époque où NIBBY a commencé à étudier cette question, d'autres archéologues et BRUNN en particulier, dans son intéressante dissertation intitulée *I doni di Attalo* (dans les *Annali dell' Instit.*, 1870), ont ajouté des détails nouveaux, et enfin les dernières fouilles de Pergame ont fourni des matériaux incomparablement plus riches, qui ont été publiés et commentés par HUMANN, BOHM et CONZE dans le *Jahrbuch der Königl. Preuss. Kunstsammlung*, 1880 et 1881. U. KÖHLER a le mérite d'avoir le premier appelé l'attention sur l'utilité historique de ces découvertes et d'y avoir même trouvé de nouveaux aperçus chronologiques (dans la *Historische Zeitschrift* de Sybel, XLVII, p. 1 sqq.).

<sup>3</sup> **Attalus rex eos sæpe fudit fugavitque** (TITE-LIVE, XXXVIII, 17).

<sup>4</sup> Les inscriptions publiées dans le *Jahrbuch* précité (p. 194) parlent d'une victoire remportée par Attale sur Antiochos... **ἐπὶ τῇ ἐφ' Ἑλλησ...**, d'une victoire à Aphrodision sur les Tolistoboïens et Antiochos, d'une victoire **ἐπὶ Καϊκου ποταμοῦ πρὸς τοὺς Γαλάτας**.

<sup>5</sup> Une inscription qui figure déjà au *C. I. Græc.* (II, n° 3535), complétée par une autre récemment découverte (*Jahrbuch*, p. 197), donne ce qui suit : **Βασιλέα Ἀτταλον | Ἐπιγένης καὶ οἱ ἡγεμόνες καὶ στρατηγοὶ | οἱ συναγωνισάμενοι τὰς πρὸς τοὺς Γαλάτας καὶ Ἀντιόχον μάχας χάριον | τῆριον ἐστήσαν Διὶ Ἀθηνά | ... γόνου ἔργα**. Parmi les artistes que Pline cite comme ayant travaillé au trophée de Pergame, on trouve un Isigone et un Antigone, et une des inscriptions nouvellement découvertes porte : **Ἐπίγονος ἐποίησεν**. Sur le Syrien Épigène, voyez ci-après, p. 567 sqq. Polybe (V, 41 sqq.) s'étend longuement sur ce personnage.

On ne saurait rappeler trop souvent à quel point les renseignements que nous fournissent nos sources sont incomplets. Les tentatives que l'on fait pour relier les points disséminés par des lignes d'ensemble ne peuvent être qu'absolument hypothétiques ; elles ne servent qu'à indiquer les trous noirs qui dérobent à nos yeux le lien jadis réel des événements, de telle façon qu'on se rend compte tout au moins des lacunes de la tradition et que l'on mesure à peu près, dans les limites du possible, l'espace qu'occupaient ces faits disparus. Il arrive que les renseignements, presque toujours sommaires et souvent fortuits, dont nous disposons présentent le peu qu'ils donnent tout arrangé, et même d'une façon pragmatique et raisonnée, comme si les faits se suivaient sans discontinuité ; c'est une difficulté de plus pour la critique historique, à moins qu'elle ne partage la robuste confiance de ceux qui s'imaginent avoir dans ces textes juxtaposés l'histoire, toute l'histoire de cette époque.

Il est certain, de par les inscriptions, qu'Attale a vaincu [Antiochos et les Galates](#) ; d'autres indications ne permettent point de douter qu'Antiochos ne donna pas tout de suite cause gagnée à ses adversaires, et qu'il continua à lutter contre son frère Séleucos II. Y a-t-il une corrélation entre cette lutte et celle qu'il soutint contre Attale, et quelle est cette corrélation, c'est là un point complètement obscur.

Antiochos, nous dit-on, après avoir parlé de ses exactions en Phrygie, envoya ses généraux contre Séleucos, mais il craignit d'être trahi par ses Galates -et se sauva avec une faible escorte à Magnésie ; là, soutenu par les troupes de Ptolémée, il vainquit le lendemain de son arrivée, après quoi il épousa la fille de Ziaélas<sup>1</sup>. Si découverts que soient ces témoignages du chronographe, on, voit au moins se dessiner ici l'endroit où il faut placer l'alliance, indiquée plus haut, entre Antiochos Hiérax et la reine Stratonice.

Nous possédons un fragment détaillé de l'histoire de cette guerre entre les deux Séleucides. Antiochos Hiérax avait rompu avec son frère Séleucos ; il s'enfuit (par conséquent après une défaite) en Mésopotamie, et de là se retira de l'autre côté des montagnes, en Arménie, où Arsame, qui était lié avec lui, lui fournit un asile. Les généraux de Séleucos, Achæos et son fils si souvent cité, Andromachos, poursuivirent très vivement le fugitif avec une armée, Blessé finalement dans une nouvelle bataille, Antiochos se dirigea en fuyant vers la pente d'une montagne ; ses troupes dispersées campèrent en désordre ; il fit répandre le bruit qu'il avait succombé, pendant qu'il occupait quelques gorges, à la faveur de la nuit ; une députation de son armée alla au camp des adversaires réclamer le cadavre du roi pour lui donner la sépulture et offrir la soumission de l'armée vaincue. Andromachos chargea les messagers de chercher le corps, qu'on n'avait pas encore trouvé, et envoya 4.000 hommes recevoir la soumission des troupes battues et leurs armes. A peine ce détachement était-il arrivé dans le voisinage des hauteurs qu'Antiochos sortit de son embuscade et fondit sur lui ; la plupart des soldats furent massacrés ; Antiochos lui-même reparut en costume royal,

---

<sup>1</sup> L'Eusèbe arménien (I, p. 251 éd. Schoene) s'exprime comme il suit, d'après la traduction de PETERMANN : *Antigonus vero Kalliniki frater magnam Phrygiam peragrans ad tributa incolas coegit ducesque exercitus adversus Seleucum misit verum a suis satellitibus barbaris* [il y a *quo tempore cum a barbaris suis satellitibus* dans la traduction de MAI] *traditus est, ex quitus cum paucis se eripiens Magnesiam proficiscebatur et sequenti die aciem instruebat atque inter alios milites etiam auxilarios a Ptolemæo accipiens vicit et filiam Zielis uxorem duxit.*

pour montrer qu'il était encore vivant et vainqueur<sup>1</sup>. Ce récit complet permet de jeter un regard au milieu des événements qui s'étaient passés. Si Antiochos battu s'est retiré en Mésopotamie et plus loin encore, au delà des montagnes d'Arménie, c'est qu'il avait perdu au sud du Taurus une bataille contre son frère, et c'est de l'ouest, autrement dit de l'Oronte, que Séleucos avait dû partir pour l'attaquer et le refouler vers l'est au delà de l'Euphrate. Séleucos avait donc dompté Antioche soulevée et fait Stratonice prisonnière avant que, à son retour précipité de la guerre contre les Parthes, Antiochos pût lui barrer le chemin. On est en droit de supposer que les généraux envoyés par Antiochos, précisément pour soutenir la révolte de Stratonice dans le pays d'Antioche, avaient été vaincus en même temps que la ville rebelle. Antiochos lui-même sera venu plus tard ; le chemin lui étant fermé par les défilés d'Issos — en s'avançant de ce côté, il aurait été rejeté sur la Cilicie —, il ne pouvait prendre d'autre route pour sortir de la Phrygie dévastée que celle de la Cappadoce ; puis il descendit au-devant de Séleucos, probablement le long de l'Euphrate ; il y fut battu, et ce ne fut qu'en Arménie qu'il regagna du terrain, grâce à son stratagème, et put tenter de nouveau la fortune contre son frère.

On peut, par conséquent, placer cette défaite en l'an 235<sup>2</sup>. Sans aucun doute, les soldats d'Antiochos étaient pour la plupart des Galates ; tandis que le roi de Pergame, dans ses luttes incessantes contre les Galates, ne faisait qu'arrondir de plus en plus son territoire, les deux frères engageaient l'un contre l'autre une lutte terrible [qui devait les perdre tous les deux](#)<sup>3</sup>. Antiochos ne s'était pas jeté assez rapidement sur la Syrie avec toutes ses forces pour s'unir à Stratonice et tirer parti de l'éloignement de son frère ; néanmoins, la Cappadoce, l'Arménie étaient pour lui ; même après sa défaite, ses communications avec l'intérieur de l'Asie-Mineure restaient ouvertes, et, par la Cappadoce, il pouvait toujours attirer à lui des troupes de Galates qui l'aideraient à poursuivre la guerre. On ne peut douter que l'Égypte, quoique tout d'abord en grand secret, ne l'ait soutenu de ses subsides ; elle avait un grand intérêt à faire courir au roi de Syrie de nouveaux périls dans l'Ouest pour balancer les avantages qu'il avait recueillis en assurant sa domination sur la Médie, la Perse et les bouches de l'Euphrate. Dès qu'Antiochos commença à être serré de près, le Lagide se mêla ouvertement à la lutte, quoique la paix de dix ans ne fût pas encore expirée.

En effet, même après cette heureuse surprise, Antiochos ne put pas tenir la campagne. Nous savons que [vaincu de nouveau, épuisé par une fuite de](#)

---

<sup>1</sup> POLYÆN., IV, 17.

<sup>2</sup> Naturellement, cette date ne peut être qu'hypothétique. Mais Stratonice était venue en Syrie en 239/8 ; vient ensuite l'expédition en Orient qui, poussée avec une armée considérable jusqu'au delà des Portes Caspiennes, a bien dû prendre deux ans jusqu'au retour en Syrie, car d'Antioche à Babylone il y a, suivant saint Jean Chrysostome, pour quatre-vingts jours de marche. La prise d'Antioche a demandé aussi du temps. Par conséquent, la grande victoire d'Attale sur les Galates doit se placer entre 239 et 238. Dans l'inscription de Nacrasa (ap. CHISHULL, *Ant. Asiat.*, p. 146, reproduite dans le *C. I. Græc.*, II, n° 3521), on lit au début : βασιλεύοντος Ἀττάλου πρώτου έτους, μηνός κ. τ. λ. et plus loin il est question de l'άγουναθέτης των άχθέντων βασιλείων. CHISHULL pense qu'il s'agit d'un Attale postérieur : mais, en supposant même, à cause de l'absence de surnom, qu'il s'agisse d'Attale Ier, cela ne prouverait pas encore le moins du monde qu'Attale a pris le diadème et par conséquent remporté sa grande victoire sur les Galates dès la première année. La première année de son règne pouvait être la troisième, quatrième, etc. de sa dynastie.

<sup>3</sup> JUSTIN, XXVII, 3, 6.

plusieurs jours, il arriva enfin auprès de son beau-père, le roi Ariamène de Cappadoce ; qu'il fut d'abord reçu avec amitié, puis que, instruit des cabales qu'on forgeait contre lui, il prit encore la fuite<sup>1</sup>. L'armée de Séleucos le poursuivait ; le roi de Cappadoce, effrayé par l'approche du vainqueur, pouvait chercher à se faire pardonner par une trahison la sympathie qu'il avait témoignée jusque-là à l'entreprise de son gendre. Cependant Séleucos donnait toujours la chasse au fugitif. Selon le chronographe que nous venons de citer, Antiochos, redoutant d'être abandonné par ses Galates, s'enfuit à Magnésie auprès de son ennemi Ptolémée, dit Justin<sup>2</sup>, lequel avait mis garnison dans cette ville. Éphèse, le centre de la domination des Lagides sur cette côte, était assez près pour qu'il fût facile d'en tirer de prompts renforts. Peut-être l'Égypte vit-elle dans cette poursuite exécutée jusque dans le voisinage de Magnésie une violation de son territoire ; peut-être saisit-elle ce prétexte pour rompre la paix, pour intervenir en faveur d'Antiochos, surtout pour envahir de nouveau la Syrie. Il faut songer que Séleucie, à l'embouchure de l'Oronte, était encore au pouvoir des Lagides<sup>3</sup>.

Ce récit prouve qu'à ce moment de la guerre chacun des belligérants avait intérêt à prévenir par une paix des dangers ultérieurs. Séleucos ne voulait plus tenter la fortune des armes si l'Égypte, encore maîtresse de Séleucie, intervenait dans la lutte et menaçait Antioche, qu'il venait à peine de recouvrer ; Ptolémée pouvait craindre d'avoir contre lui, sinon, comme auparavant, les petits États maritimes, du moins le roi de Pergame, dont les forces avaient si rapidement grandi. Antiochos, de son côté, se félicitait sans doute, d'avoir pu conserver la Lydie, après les pertes énormes qu'il avait faites. La trêve de dix ans conclue auparavant entre la Syrie et l'Égypte fut transformée en une paix définitive ; ce fait, d'après les événements ultérieurs, est hors de doute, et il est extrêmement vraisemblable que la paix se fit au moment où nous sommes<sup>4</sup>. Il est certain que la ville de Séleucie, située sur la mer, fut laissée au pouvoir des Égyptiens ; Séleucos reçut, à ce qu'il semble, des compensations sur la frontière nord de la Syrie ; du moins Arsame d'Arménie paraît depuis lors lui avoir dû le tribut<sup>5</sup>. On ne saurait dire si la Cappadoce subit une diminution de territoire ; tous les arrangements territoriaux qui furent pris en Asie-Mineure sont des plus mal connus. On peut, en tout cas, affirmer avec certitude qu'Antiochos Hiérax conserva la Lydie<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> JUSTIN, XXVII, 3. C'est probablement dans le *denuo victus* que se cache la lacune qui apparaît dans le récit de Justin quand on le compare à celui de Polyænos.

<sup>2</sup> JUSTIN, XXVII, 3, 9.

<sup>3</sup> POLYBE, V, 58, 10. Polybe, il est vrai, suppose que la ville a été sans interruption au pouvoir des Lagides depuis la guerre entreprise pour venger Bérénice.

<sup>4</sup> Les négociations dont parle Polybe (V, 87) ont dû aboutir à la conclusion formelle de cette paix.

<sup>5</sup> Artaxias et Zariadris sont les stratèges ou gouverneurs d'Antiochos III en Arménie, et, à partir de 190, ils s'y font une royauté indépendante (STRAB., XI, p. 528. 532). En 212, Antiochos reconnut encore à Arsamosata, après lui avoir infligé une humiliation, le Xerxès qui avait refusé de payer le tribut et l'arriéré dû par son père (POLYB., VIII. 25).

<sup>6</sup> Il serait très intéressant de savoir notamment à qui échut la Phrygie. Peut-être fut-elle adjugée au roi de Pont, car Ptolémée ne pouvait pas tolérer que l'empire syrien redevint si puissant en Asie-Mineure. Une partie de la province, ce qui fut plus tard la Galatie, fut laissée ou assignée aux Galates, afin de les éloigner de l'Hellespont et de les rendre moins dangereux en les fixant au sol. Il y a une conjecture ingénieuse de NIEBUHR qui s'adapte très bien à la conclusion de cette paix. Il suppose que la fille de Mithradate et de cette Syrienne qui lui avait apporté en dot la Phrygie fut élevée à Selge chez l'hôte

L'Égypte avait toute sorte de raisons pour maintenir une paix aussi avantageuse. Le roi, auparavant si prompt à prendre les armes, penchait de jour en jour vers la paix<sup>1</sup> ; il aimait son repos et ses aises ; nous le verrons désormais entretenir des relations amicales avec le roi d'Antioche et lui envoyer même une image d'Isis particulièrement vénérée. Quant à Séleucos, il semble avoir mis soigneusement à profit cette période de tranquillité ; il fit bâtir à Antioche un quartier nouveau sur les bords du fleuve, et c'est lui sans doute qui y établit des Étoliens, des Eubéens et des Crétois, établissement qui se comprend très bien après les événements qui s'étaient passés à son retour d'Orient<sup>2</sup>.

Antiochos Hiérix, au contraire, violent et ambitieux comme il l'était, paraît n'avoir pas supporté longtemps le repos de la paix. Il ne pouvait plus, il est vrai, compter désormais sur l'appui de l'Égypte ; les rois de Cappadoce et du Pont n'avaient plus envie, après les expériences qu'ils avaient faites, de s'engager de nouveau dans une alliance avec lui ; le roi de Pergame, dont le territoire agrandi confinait à ses possessions du côté du nord, était, quoique son proche parent, son adversaire, et cela non pas seulement pour des raisons politiques. Antiochos s'unit donc à Ziaélas de Bithynie ; il épousa sa fille<sup>3</sup>. Peut-être avait-il l'intention d'attaquer Attale de concert avec lui ; les deux alliés comptaient que les Galates se mêleraient d'autant plus volontiers à la lutte qu'ils avaient à se venger du roi de Pergame. Mais ici, quelle obscurité encore ! Nous savons que des chefs galates s'étaient rassemblés chez Ziaélas, dont ils étaient les hôtes : les coupes circulent ; mais le roi veut les trahir ; ils se jettent sur lui et le tuent<sup>4</sup>. Exigeaient-ils une solde trop élevée, de trop grandes concessions ? Faisaient-ils les plus redoutables menaces, si on ne se conformait pas à leurs injonctions ? Le fils et successeur de Ziaélas, Prusias, renonça-t-il à l'alliance d'Antiochos, parce que le frère de son père, Tibœtès, autrefois destiné à l'héritage de la Bithynie, pouvait revenir de Macédoine, où il avait trouvé un refuge, et lui opposer facilement une rivalité dangereuse ? En tout cas, Antiochos osa commencer seul une nouvelle guerre.

Le seul renseignement qu'on possède sur cette guerre renferme un détail absolument énigmatique : dans la quatrième année de l'Olympiade CXXXVII, dit le chronographe, Antiochos, ayant à deux reprises commencé la guerre en Lydie, fut mis en déroute, et, dans une bataille qu'il livra à Attale dans la région de Coloia, en la première année de l'Olympiade CXXXVIII, il fut vaincu par Attale et contraint de fuir en Thrace<sup>5</sup>. Antiochos a donc attaqué deux fois en 229 ou en 228 dans la Lydie ; mais qui a-t-il attaqué ? Les termes du chronographe nous

---

d'Antiochos Hiérix, précisément parce qu'elle devait un jour épouser ce prince et lui apporter à son tour en dot la Phrygie.

<sup>1</sup> POLYBE, V, 42, 4. Dans ce passage, *παθῦν* ne doit pas être rapporté au successeur, Ptolémée Philopator.

<sup>2</sup> STRABON, XVI, p. 750. Libanios (*Antioch. I*, p. 309 éd. Reiske), qui attribue la construction de ce quartier à Antiochos III, ne peut guère prévaloir contre l'autorité de Strabon. O. MÜLLER (*De Antioch. Antiq.*, p. 52) propose de concilier les textes en admettant que la construction, qui a commencé avant 230, n'a été terminée qu'en 190 : mais ce biais n'est pas des plus satisfaisants.

<sup>3</sup> EUSEB. ARMEN., I, p. 251.

<sup>4</sup> PHYLARCH. ap. ATHEN., II, p. 53.

<sup>5</sup> *attamen Ol. CXXXVII, 4 bellum in Lidiorum terra bis adgressus debellatus est et e regione Koloæ cum Attalo prælium committebat et Ol. CXXXVIII, 1 in Thrakiam fugere ab Attalo coactus post prælium in Karia factum moritur* (EUSEB. ARMEN., I, p. 253 éd. Schœne). Coloé est le lac voisin de Sardes dont parle Strabon (XIII, p. 626).



empêchent de penser à Attale. Antiochos se serait-il tourné contre les villes libres de la côte ? Mais rien ne le prouve. Contre Mithridate ? Contre Séleucos ? Contre l'Égypte ?

Si je ne me trompe, nous assistons ici à un revirement très remarquable de la situation politique ; on aura besoin d'hypothèses hardies pour le marquer avec précision. Pourquoi Antiochos, vaincu par Attale, s'enfuit-il dans cette Thrace dont la côte tout au moins était alors au pouvoir de l'Égypte ? S'il voulait rechercher l'appui du Lagide, le champ de bataille dans le voisinage de Sardes était bien plus près d'Éphèse, et même presque aussi près que du point le plus rapproché de la côte, que de Smyrne où il se sauva, selon toute vraisemblance, puisqu'il ne pouvait traverser le territoire de Pergame. On peut croire dès lors que, s'il alla en Thrace, ce fut dans un autre dessein que celui de recourir à l'appui de l'Égypte. Ceci confirme une assertion d'un historien souvent peu digne de foi, d'après lequel Antiochos aurait été, sur l'ordre de Ptolémée son ennemi, arrêté et soumis à une étroite détention ; il se serait échappé avec l'aide d'une servante de bonne volonté, et aurait été, dans sa fuite, assassiné par des brigands<sup>1</sup>. Mais il faut, pour épuiser toutes nos ressources, anticiper mûrement sur des événements survenus en Europe. Antigone boson est depuis 229 roi de Macédoine. On raconte que sa flotte, croisant sur la côte de Béotie, était restée tout à coup à sec par suite d'une baisse rapide de la mer ; qu'il craignait une attaque des Thébains, mais que bientôt ses vaisseaux avaient pu se remettre à flot, et qu'il avait achevé l'expédition qu'il projetait en Asie<sup>2</sup>. Dans un sommaire historique, on lit que Démétrios eut pour successeur Antigone, lequel soumit la Thessalie et, en Asie, la Carie<sup>3</sup>. A qui Antigone pouvait-il enlever la Carie, sinon à Ptolémée ? De quel côté Antiochos Hiérax, fuyant du champ de bataille de Sardes vers la Thrace, pouvait-il songer à se tourner, sinon vers la Macédoine ? La Macédoine a donc dû être l'alliée d'Antiochos dans sa lutte contre la puissance des Lagides, et nous verrons qu'une attaque dirigée contre la Macédoine par le Péloponnèse et provoquée par l'Égypte coïncida avec cette attaque entreprise en Asie contre Ptolémée. Mais, au moment où Antiochos Hiérax se déclarait contre l'Égyptien, quel était l'intérêt le plus pressant de ce dernier, sinon de pousser avec toute l'ardeur imaginable une puissance de la péninsule asiatique à intervenir promptement et résolument, avant que la Syrie ne se mêlât à la querelle, et de l'engager à prendre la même attitude qu'Antiochos avait gardée depuis quinze ans en face de son frère, au grand avantage de la politique égyptienne ? Attale était l'homme indispensable, et, quoique sa politique jusque-là constamment indépendante ne pût plaire à la cour d'Alexandrie, il était en cet instant le seul qui possédât assez de puissance, d'habileté et, par sa guerre contre les Galates, assez de popularité pour se faire le rival des Séleucides. C'est dans le voisinage de Sardes, sur le sol lydien, et par conséquent en prenant l'offensive, qu'Attale vainquit Antiochos Hiérax ; il se hâta sans aucun doute, après entente avec l'Égypte, de prendre possession du territoire du vaincu dans toute son étendue, à titre de conquête. Cependant Antiochos tombait dans sa

---

<sup>1</sup> JUSTIN, XXVII, 4. Il n'est pas nécessaire de signaler dans le détail les inepties de Justin ; il a la fâcheuse habitude non seulement de découper ses extraits à tort et à travers, mais encore de tirer de ces bribes détournées de leur sens toute espèce de fades aperçus à l'appui de son raisonnement.

<sup>2</sup> POLYBE, XX, 5, 11.

<sup>3</sup> *Antigonus, qui Thessaliam in Asiam Cariam subegit* (var. *Thessaliæ in Asiam*). On a corrigé en *Thessaliam Mæsiam, Dardaniam* ou *Daciam*. BONGARS, en écrivant *Thessaliam et in Asia Cariam*, a trouvé le vrai, ou plutôt le vraisemblable.



fuite aux mains des Égyptiens, qui le retinrent prisonnier dans la forteresse la plus voisine sur leurs terres de Thrace ; puis il s'échappa de sa prison, fut surpris et tué par une horde de Galates. Son noble coursier, dit-on, le vengea de son meurtrier ; il se précipita dans l'abîme avec l'assassin qui avait voulu monter le cheval de sa victime<sup>1</sup>.

Est-ce seulement à cette époque qu'Antigone partit de Macédoine et fit voile vers l'Asie ? Avait-il déjà conquis la Carie ? On ne saurait le dire ; mais il pouvait trouver un prétexte à son entreprise dans les traités de 277, par lesquels la Syrie et la Macédoine, comme nous l'avons indiqué, devaient avoir garanti la liberté des villes helléniques. Mais Séleucos ne pouvait souffrir que la chute de son frère ravit pour toujours à sa maison la possession de l'Asie-Mineure ; quelque soin, quelque précaution qu'il prît pour éviter un différend avec l'Égypte, — car le Lagide, possédant Séleucie, pouvait de là, en cas de guerre, causer au royaume de nouveaux malheurs — il devait maintenant écarter toutes ces considérations ; il ne pouvait assister tranquillement à cette prise de possession de l'Asie-Mineure par le roi de Pergame ; il fallait de suite, et avec des forces considérables, paraître au delà du Taurus ; autrement, non seulement il perdait inévitablement toute l'influence qu'il possédait dans cette région, mais une puissance toute nouvelle, disposant de grands moyens et de ressources menaçantes, alliée à l'Égypte, s'emparait de tous les points d'où l'on pouvait attaquer la Syrie, points d'autant plus dangereux que la frontière était encore plus désarmée de ce côté-là que du côté de l'Égypte. Il courut donc avec son armée en Asie-Mineure ; mais il mourut d'une chute de cheval<sup>2</sup>, peut-être avant d'avoir vu la défaite de son armée.

---

<sup>1</sup> Pline (VIII, 42) raconte, d'après Phylarque, que le Gaulois Centaretus tua Antiochos dans la mêlée, qu'il sauta ensuite sur son cheval, etc. C'est à Phylarque également qu'emprunte Élien (*Hist. An.*, VI, 44), qui appelle le Gaulois *Κεντοαράτης*. Solin (c. 46), qui abrège Pline, confond les personnes. Trogue-Pompée dit : *a Gallis occisus* ; Justin : *a latronibus* ; l'Eusèbe arménien : *post praelium in Caria factum moritur*. Ici, il ne faut pas songer à la ville de Cardia, par exemple ; Caria est ou bien une inexactitude, ou bien un nom qui désigne les environs du *Καρών λιμῆν* dans la région de Varna, région appelée elle-même *Καρία* (ARRIAN., *Peripl.*, 24, 3). Antiochos a dû s'enfuir par les cols des Balkans, et ce ne sont pas les Galates du roi Canaros, mais des brigands qui l'auront tué de leur propre mouvement. Il n'y a que l'historiette du cheval de bataille, contée par Phylarque, qui garde un air suspect. Déjà le fait de s'enfuir de l'autre côté de la mer avec un cheval n'est pas très plausible ; il l'est encore moins qu'Antiochos, s'échappant d'une *arctissima custodia* sans autre aide qu'une *fille de bonne volonté*, ait eu le temps de reprendre possession de son cheval, qu'on devait évidemment lui avoir enlevé. Enfin, admettons tout cela ; la chose est de peu d'importance ; ce serait simplement un appoint à utiliser pour la critique de Phylarque. La mort d'Antiochos en Thrace est, du reste, attestée par Polybe (V, 74, 4). Parmi les monnaies d'argent que MIONNET (*Suppl.* VIII, p. 17), d'après VISCONTI (*Iconogr. gr.*, II, 503), attribue à Antiochos Hiérax (tête diadémée avec ailes d'Hermès ; au revers, Apollon assis sur l'*omphalos*), il y en a une qui porte pour emblème *une mouche*. On pourrait songer à Éphèse, l'abeille et la mouche se distinguant à peine sur une figure si petite ; mais on se demande si Antiochos a jamais été maître d'Éphèse.

<sup>2</sup> JUSTIN, XXVII, 3, 12. L'auteur dit étourdiment *amisso regno* : ce serait tout au plus *fratris regno*.

Il laissait bien un fils pour ceindre le diadème, Alexandre, que les soldats avaient salué du surnom de Céraunos et qui prit désormais le nom de Séleucos<sup>1</sup>. Mais la mort de son père, cette défaite où le brave Andromachos tomba aux mains de l'ennemi<sup>2</sup>, tous ces événements entraînèrent la perte de l'Asie au delà du Taurus : Attale fut le maître de tout l'intérieur de l'Asie-Mineure qui avait appartenu aux Séleucides<sup>3</sup>.

Quelle situation bizarre ! Il est certain que le Macédonien gardait la Carie<sup>4</sup>. Sauf les régions du littoral au pouvoir de l'Égypte, les dynasties du nord, la Bithynie, le Pont, la Cappadoce et les villes libres, l'Asie-Mineure est maintenant réunie sous une seule main ; il s'est formé dans l'Asie-Mineure une puissance centrale, et cette puissance repose dans la main d'un prince admiré et fort, en qui les Galates ont trouvé leur maître, en qui les villes grecques vénèrent leur protecteur contre ces hordes sauvages. Le roi Ptolémée Évergète peut regarder avec contentement les événements accomplis ; il semble que la politique égyptienne ait atteint pour toujours le grand but qu'elle s'était proposé : détacher de la Syrie l'Asie-Mineure possédée par les Séleucides et en faire, en la consolidant, un État particulier. En outre, la Macédoine et la Syrie, ces alliées naturelles, sont maintenant séparées par un puissant empire intermédiaire qui ne saurait avoir d'autre intérêt que de faire cause commune avec l'Égypte. Si désagréable que pût être l'occupation de la Carie par les Macédoniens, elle ne peut devenir en aucune façon utile aux Séleucides ; le roi de Pergame est trop puissant en Asie-Mineure ; toute communication immédiate entre la Macédoine et la Syrie est désormais coupée. Ce dernier État est isolé entre deux ennemis redoutables : le roi de Pergame campe aux défilés du Taurus, avec l'ambition de donner au diadème qu'il vient de ceindre le plus grand éclat ; aux bouches de l'Oronte et au pied du Liban se tient le même Évergète qui a déjà reçu une fois à Babylone et à Suse les hommages des peuples les plus lointains de l'Orient. Ptolémée n'a devant lui qu'un jeune roi, à peine âgé de vingt ans, assisté d'un frère plus jeune encore, qui, à Babylone, doit s'efforcer d'assurer obéissance et fidélité ; le conseiller du roi est le perfide, l'égoïste Hermias ; le seul espoir de l'empire est le jeune Achæos, dont le père languit en captivité à Alexandrie. Il a, il est vrai, les motifs les plus puissants pour vouer ses brillantes qualités au

---

<sup>1</sup> EUSEB. ARMEN., I, p. 253, 10 éd. Schœne. POLYBE, IV, 48. Dans la liste sacerdotale qui figure au *C. I. Græc.*, III, n° 4458, il s'appelle *Σέλευκος Σωτήρ*. L'Eusèbe arménien place la mort de Séleucos II en Ol. CXXXVIII, 2, c'est à dire en 266/5.

<sup>2</sup> POLYBE, IV, 51. Est-il tombé directement entre les mains des Égyptiens ? A-t-il été pris par Attale et livré ensuite ? Ceci me paraît plus probable, car si l'Égypte avait été victorieuse sur le champ de bataille, elle aurait aussi occupé le pays. Il est vrai que la chose est possible nonobstant, si l'on admet qu'Andromachos, par exemple, a opéré sa jonction en Carie avec les Macédoniens : mais ici, tout est obscur.

<sup>3</sup> POLYBE, IV, 48, 7. De même, les villes grecques de la côte d'Éolide et d'Ionie se sont ralliées à Attale, soit au moment où nous sommes, soit même avant, afin d'être protégées par lui contre Antiochos et les Galates. Polybe (V, 77) indique quelles sont les villes qui, reconquises ensuite par Achæos pour le compte des Séleucides, étaient redevenues sujettes de Pergame en 222, les unes de gré, les autres de force : il nomme Kyme, Smyrne, Phocée, puis Ægæ, Temnos, Colophon, Trion, etc.

<sup>4</sup> Ceci est une simple affirmation, mais je la crois indubitable. Ce n'est qu'en 221 que le littoral depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont appartient de nouveau au Lagide (POLYB., V, 36,5) : la Macédoine n'intervient plus de ce côté, et on ne l'y voit reparaitre que vingt ans plus tard, alors qu'elle s'attaque de nouveau à la Carie. Nous verrons plus loin les circonstances qui ont probablement décidé la Macédoine à abandonner les pays qu'elle occupait outre-mer.

royaume et au roi son parent. Mais que fera-t-il ? La Syrie a, pour ainsi dire, pieds et mains liés ; elle est tenue en respect d'un côté comme de l'autre : quand viendra pour Achæos l'heure de l'attaque, l'heure où il vengera les siens<sup>1</sup> ?

Tout cela sans doute ne se trouve pas dans nos documents. C'est une tâche bien ingrate que d'écrire cette histoire. A tout moment, on sent que la situation change soudainement ; que des faits subits, décisifs, se produisent coup sur coup et, pour ainsi dire, tout d'une haleine ; que des forces inattendues se manifestent : mais, au milieu de la nuit brumeuse, incolore et désolée dont l'oubli de deux mille ans a couvert cette époque, c'est à peine si on peut reconnaître distinctement, çà et là, une faible lueur, un point saillant qui émerge de l'ombre. Ces jeunes Séleucides passent devant nous comme des formes incertaines ; en vain nous essayons de surprendre en eux un mot ou un regard, quelque chose qui trahisse leurs sentiments personnels : il faut nous contenter de distinguer ces princes tant bien que mal par des noms et des nombres. Cette histoire ressemble à un cimetière ; les pierres tombales sont rongées par le temps et réduites en poussière ; les ossements gisent confondus sur le sol. Il ne nous sied pas de demander pourquoi le destin a si impitoyablement détruit et dispersé les souvenirs historiques de cette époque et de toute la période alexandrine. Ces temps, dira-t-on, n'étaient pas dignes de mémoire : c'est là une triste consolation, plus inhumaine encore que le jeu du hasard, et qui ne peut même pas se justifier. On croit généralement que tout ce qui était important et essentiel pour le progrès et le développement de l'humanité a été sauvé. Mais cette foi commode n'est guère de mise pour une époque dont il ne reste à peu près rien, rien qui nous parle des efforts de l'esprit humain entre Aristote et les écrits du Nouveau Testament. On dirait que l'aurore de cette vie nouvelle devait apparaître au souvenir de l'humanité comme une illumination soudaine, miraculeuse, comme une étoile au milieu d'une nuit profonde. Et vraiment, ce n'est qu'en tournant ses regards vers cette étoile qu'on peut se frayer un chemin à travers ce champ désolé des morts, à travers ce monde éteint du paganisme, et entrevoir çà et là une pâle lueur, distinguer parfois la place d'un tombeau.

Tout souvenir de cette époque est donc effacé, englouti ; tout ce que nous savons de ces empires hellénistiques élevés sur l'Indus, c'est qu'ils ont existé ; générations, peuples, royaumes, tout cela a disparu sans laisser de traces :

---

<sup>1</sup> Je tiens à réunir ici les indications chronologiques qui peuvent être fixées dès à présent. D'après l'Eusèbe arménien, la fuite d'Antiochos vaincu par Attale a eu lieu après la bataille de Coloé, en Ol. CXXXVIII, 1, c'est-à-dire entre l'été de 228 et celui de 227. L'année suivante, d'après le même Eusèbe, survient la mort de Séleucos II Callinicos ; *iisdem ferme diebus*, dit Justin, mourut Antiochos Hiérah. Il est certain (voyez ci-après) qu'Antiochos III monta sur le trône dans la première moitié de l'année 222, deuxième moitié de Ol. CXXXIX, 2. Les chronographes indiquent ceci à leur manière, en disant que son frère aîné mourut en Ol. CXXXIX, 1 et qu'il lui succéda en Ol. CXXXIX, 2. C'est ainsi qu'ils mettent la mort de Séleucos II en Ol. CXXXVIII, 2 et l'avènement de Séleucos III en Ol. CXXXVIII, 3. Par conséquent, la mort de Séleucos II Callinicos peut être de l'an 226 ou 225. D'après Eusèbe et Sulpice Sévère (II, 28), Séleucos, frère d'Antiochos III, a régné trois ans ; suivant Appien (*Syr.*, 66), *ἐτη δύο μόνα* ; d'après S. Jérôme (In Daniel. XI), il est mort *tertio anno imperii*. On voit que Séleucos III n'a pu commencer à régner que dans le premier semestre de l'année 225, c'est à ce moment-là qu'est mort Hiérah, si tant est que l'on puisse se fier à Justin. La bataille livrée à Attale n'a pu, par conséquent, avoir eu lieu dès 228, mais au printemps de 227, et l'attaque tentée à deux reprises sur la Lydie tombe en 228.

quant aux événements qui se passaient en Occident, nous n'en connaissons que deux ou trois, sans date ni lieu, et autant de noms propres absolument vides.

Essayons de représenter l'état lamentable des documents qui nous restent. Démétrios de Macédoine avait hérité du royaume de son père à l'âge de trente et quelques années, dans la première moitié de l'an 239. Il vivait en paix avec les Achéens, mais Aratos crut pouvoir montrer son dédain au jeune roi et lui prouver qu'il ne le craignait pas. La Macédoine était encore alliée aux Étoliens, mais chez ces derniers s'élevait déjà un parti hostile à l'alliance ; beaucoup pensaient qu'il était temps de chercher fortune d'un autre côté, de faire ailleurs de nouvelles incursions et de nouvelles conquêtes. Les Étoliens tournèrent donc leurs regards vers l'Acarnanie, leur voisine. Ils avaient déjà partagé le pays vers 266 avec Alexandre d'Épire : à sa mort, ils eurent envie de la partie de l'Acarnanie que possédait l'Épire ; mais la veuve du roi, Olympias, tutrice de ses fils Pyrrhos et Ptolémée, avait, à ce qu'il semble, trouvé un sûr appui dans l'alliance d'Antigone Gonatas, et, tant que celui-ci vécut, les Étoliens n'osèrent pas attaquer l'Épire. Mais Antigone mourut. Aussitôt les Acarnaniens d'Épire sont menacés : ils se défient de la protection de l'impuissant royaume des Molosses<sup>1</sup> ; l'alliance de la Macédoine semble ne pouvoir plus les protéger ; ils se tournent donc, chose qu'on voyait pour la première fois en Grèce, vers Rome ; ils prient le Sénat de reconnaître et de réaliser l'autonomie qu'on leur a enlevée ; ils lui rappellent que, seuls parmi tous les Hellènes, ils n'ont pas combattu contre les Troyens, ces ancêtres du peuple romain<sup>2</sup>. Le Sénat envoie une ambassade aux Étoliens, pour les prévenir qu'ils ne doivent pas inquiéter les Acarnaniens : la Ligue étolienne répond par d'insolentes bravades ; elle envahit et ravage l'Acarnanie et l'Épire, montrant ainsi qu'elle méprise les avertissements de l'orgueilleux peuple de Rome<sup>3</sup>.

Olympias, qui semble encore diriger l'État, quoique ses enfants soient déjà des adultes, Olympias, menacée ainsi par les Étoliens, offrit au roi Démétrios la main de sa fille Pythia, afin de gagner tout à fait la Macédoine à ses intérêts. Dès la première année de son règne, Démétrios rompt avec la Syrienne Stratonice et épouse l'Épirote<sup>4</sup>, non sans rêver peut-être qu'il sera un jour l'héritier du

---

<sup>1</sup> JUSTIN, XXVIII, 1. On ne peut entendre que de cette façon, comme on le verra à la note suivante, le *diffisi Epirotis*.

<sup>2</sup> On prendrait volontiers ce détail pour une simple phrase de Justin, d'autant plus que Polybe passe sous silence cette première ambassade envoyée de Grèce et semble même considérer une ambassade postérieure comme la première de ce genre (POLYB., II, 12, 7) ; mais l'assertion de Justin est confirmée par Strabon (X, p. 462). Peut-être est-il bon de se rappeler que Rome, en réponse à une offre d'alliance faite par Séleucos, avait demandé l'atélie pour les habitants d'Ilion ; les Acarnanes pouvaient invoquer ce précédent. Sur les rapports établis entre l'Acarnanie et Rome par la légende d'Énée, voyez KLAUSEN, *Aeneas und die Penaten*, I, p. 403. On voit quelle était la situation des Acarnaniens par la prière qu'ils adressent au Sénat. Plus tard, on trouve également Thyreion et Médéon menacées par les Étoliens ; ces villes appartenaient-elles aussi, à l'Acarnanie épirote ? ou faut-il conclure des paroles que Justin met dans la bouche des ambassadeurs romains : *Ætoli præsidia ab urbibus Acarnaniæ deducerent*, que la partie étolienne de la région s'était mise aussi en insurrection ?

<sup>3</sup> Justin (*ibid.*) met dans la bouche des Épirotes une réponse qui contient des données chronologiques contradictoires avec ses propres indications ; si le discours était écrit en connaissance de cause ou simplement puisé à bonne source, ces événements seraient antérieurs à 241, ce qui est absolument impossible.

<sup>4</sup> *velut a matrimonio pulso* (JUSTIN, XXVIII, 1, 4).

royaume. L'aîné des fils, Pyrrhos, était, en effet, brouillé avec sa mère ; elle avait fait assassiner la Leucadienne Tigris, qui régnait sur le cœur du jeune prince<sup>1</sup> ; celui-ci, dit-on, fit empoisonner sa mère par une suivante<sup>2</sup>. Selon d'autres, ce fut au contraire Olympias qui survécut à Pyrrhos ainsi qu'à son fils cadet, le maladif Ptolémée, et cette double perte lui aurait brisé le cœur<sup>3</sup>. On dit encore que Ptolémée mourut dans une promenade ; il avait été assassiné<sup>4</sup>. Soit dégoût pour l'impuissance ou la dépravation de leurs derniers princes, soit plutôt par l'effet de ce mouvement des esprits qui se propageait dans la race grecque, les Épirotes ne voulurent plus de roi ; il fallait exterminer la race des Æacides pour établir la liberté, la république. La fille de Pyrrhos, Déidamia, s'était jetée dans Ambracie, résolue à venger le meurtre de son père, mais les Épirotes s'approchèrent en force ; ils lui offrirent un accommodement ; elle conserverait les biens de sa maison et les honneurs de ses ancêtres. A ces conditions, elle abandonna au peuple épirote ce qu'elle ne pouvait plus lui refuser<sup>5</sup>. Mais elle vivait encore ; sa vie paraissait un danger ; on résolut sa mort. Un des anciens gardes du corps du roi Alexandre vint pour l'assassiner ; elle baissa les yeux et attendit le coup mortel, mais la main trembla au garde ; il n'osa verser le sang de la petite-fille de son maître. Elle s'enfuit dans le temple d'Artémis pour trouver protection dans un lieu sacré ; il fallut recourir à un homme qui avait assassiné sa mère pour égorger la jeune fille dans le sanctuaire<sup>6</sup>. Ainsi fut fondée la liberté, la fédération épirote, avec des stratèges à sa tête<sup>7</sup> ; mais il semble que dès le début une partie du pays des montagnes se détacha de la république et revint à ses anciens maîtres : ainsi firent les Athamanes du Pinde<sup>8</sup>. L'île de Corcyre, elle aussi, est désormais indépendante. Le nouvel État fédéral était lui-même plein de désordre et d'insubordination ; il ne fut que trop tôt en proie à de redoutables invasions<sup>9</sup>.

---

<sup>1</sup> ATHEN., XIII, p. 589, sans indication de sources.

<sup>2</sup> Ceci eut tiré du recueil de phrases empruntées à l'Égyptien Helladios, un auteur de très basse époque (PHOTIUS, *Bibl.*, p. 530 a. 37).

<sup>3</sup> JUSTIN, XXVIII, 3. Cette divergence est très sensible. Un des deux récits provient certainement de Phylarque ; on croirait tout d'abord que c'est celui de Justin, s'il n'était tout aussi probable qu'Helladios a emprunté le sien à un styliste habile comme Phylarque, et si son récit, combiné avec celui d'Athénée, n'avait tout à fait l'air d'être du Phylarque. Il y a encore une autre combinaison indiquée par Ovide (*Ibis*, 305) : *utque nepos dicti nostro cermine regis (Pyrrhi) Cantharidum succos dante parente bibas*. Il n'est plus possible de découvrir la vérité.

<sup>4</sup> JUSTIN, *loc. cit.* POLYBE, VIII, 52.

<sup>5</sup> Pausanias (IV, 35, 3) dit que Déidamia, la fille de Pyrrhos, n'avait point d'enfants. La généalogie est tout à fait absurde et facile à rectifier. Pyrrhos peut être né vers 270 ; sa fille pouvait avoir quelque chose comme seize ans.

<sup>6</sup> POLYBE, VIII, 52. C'est à cet événement que fait allusion Ovide (*Ibis*, 303). *Nataque ut Æacidæ jaculis moriaris adactis : Non licet hoc Cereri dissimulare nefas*.

<sup>7</sup> On voit dans Tite-Live (XXIX, 12) les stratèges des Épirotes conduire des négociations avec l'assistance d'autres magistrats. Il semble bien qu'on n'a pas voulu concentrer, comme en Étolie et en Achaïe, le pouvoir exécutif de la nouvelle fédération aux mains d'un stratège unique ; on était si jaloux de liberté, que les fonctionnaires avaient une situation difficile. (Voyez les notes suivantes.) Les nombreuses monnaies qui portent la légende ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ appartiennent à cette époque de liberté.

<sup>8</sup> L'affranchissement de l'Épire a eu lieu avant 231 et après 238. On trouvera ci-après des détails plus précis.

<sup>9</sup> PAUSANIAS, IV, 35, 3. Il est question d'une milice de mercenaires galates dans Polybe (II, 7). — Je dis État fédéral, car la démocratie des Épirotes ne peut se concevoir que sous cette forme. Les soixante-dix villes qui ont été détruites plus tard en Épire et dont la plupart se trouvaient dans le pays des Molosses (POLYBE, XXX, 15) suggèrent l'idée qu'ici



Mais comment Démétrios de Macédoine pouvait-il laisser faire tout cela ? Nous savons qu'il avait à soutenir une lutte pénible contre les Dardaniens. On se rappelle que ce peuple avait déjà combattu Alexandre d'Épire ; il semble avoir été contraint au repos, depuis qu'Antigone avait étendu les frontières de son royaume jusqu'à l'Aoos ; rien d'ailleurs ne nous fait croire que les Barbares des alentours, Thraces, Illyriens, Galates, aient osé inquiéter les frontières dont Antigone avait une fois assuré la sécurité. Un changement de gouvernement peut avoir, chez les Dardaniens comme chez les Épirotes, éveillé le désir de ravager de nouveau la florissante Macédoine : ce fut Longaros qui se mit à la tête des assaillants<sup>1</sup>. N'étaient-ce que les Dardaniens ? N'y avait-il pas avec eux les Mædes de Thrace, les Besses, les Denthélètes ? Ou le nom de Dardaniens s'étendait-il peut-être aux restes de ces anciennes peuplades barbares qui habitaient la frontière septentrionale et occidentale de la Macédoine, et qui avaient défendu leur indépendance contre l'invasion des Celtes ? Le nom des Dardaniens était, en effet, puissant depuis l'époque de Monounios. En tout cas, depuis ces attaques, qu'ils renouvelèrent au temps de Démétrios, les Dardaniens ne laissèrent plus de repos au royaume. Après un long répit, leur premier assaut dut être terrible.

La ruine des boulevards de la frontière macédonienne était un extrême danger. Démétrios devait sacrifier tous ses autres intérêts politiques à la sûreté de la frontière du nord ; il devait laisser les événements suivre leur cours en Épire, en Thessalie, en Grèce, pour parer à ce premier péril. Et, en effet, on s'empressait en Grèce de tirer parti des circonstances : quarante ans s'étaient passés depuis le temps des Galates ; on avait oublié la grande leçon qu'ils avaient donnée, oublié qu'une Macédoine forte et compacte dans le nord pouvait seule sauver la Grèce de nouvelles invasions. On comprend que les orgueilleux Étoliens n'aient pas fait ces réflexions ; ils envahirent probablement l'Épire et l'Acarnanie, mais sans rester à demeure dans le pays, et ce fut peut-être à cette époque qu'ils, prirent possession de Phigalie, dans la partie de l'Arcadie la plus rapprochée de la mer<sup>2</sup>. Mais Aratos, lui aussi, qui ne visait dans toutes les entreprises de la Ligue qu'au gain immédiat, Aratos, à ce moment où il n'avait pas à redouter une intervention bien énergique du jeune roi, faisait tous ses efforts pour assurer à la liberté et à la confédération de nouvelles conquêtes ; il ne prenait nul souci de la paix conclue avec les Macédoniens.

Il était singulier, en effet, qu'Aratos fit paix et alliance avec les Étoiliens ; Pantaléon, l'homme le plus influent de la Ligue étolienne à cette époque, avait

---

comme dans la Ligue achéenne, ce qui faisait le fond de l'association, c'étaient des villes autonomes, des communes urbaines. Cependant, on croit reconnaître aussi une autre division *κατὰ ἔθνη* ; du moins, dans la guerre de Persée, les Molosses figurent comme un peuple à part. Il se pourrait que ce fut là la raison qui fit instituer trois stratèges, car il y en avait trois, en dépit du *prætor* et du magister *equitum* de Tite-Live (XXXII, 10). Les quatre républiques qui se partagèrent plus tard la Macédoine offraient une certaine analogie avec ce système.

<sup>1</sup> *bellum suo nomine cum Demetrio, Philippi patre, Longarus gesserut* (TITE-LIVE, XXXI, 28). Peut-être faut-il lire *Langarus*, nom que portait le prince des Agriens au temps d'Alexandre. Strabon (VIII, p. 314) appelle son fils Baton (*ex Dardanis*, TITE-LIVE) un Dæsidiatè ; par conséquent, les Dæsidiates, qu'il range parmi les Pannoniens, ont dû être associés à l'époque avec les Dardaniens.

<sup>2</sup> POLYBE, IV, 3.



été gagné à cette alliance<sup>1</sup>. On a dit plus haut que les Étoliens s'étaient établis à Phigalie ; tout près, sur la frontière de l'Arcadie, était située Héræa ; Diœtas, stratège des Achéens, s'empara de la ville par ruse et trahison<sup>2</sup>. C'est ainsi qu'Étoliens et Achéens entendaient les relations de bon voisinage. Appuyé par de tels alliés, Aratos pouvait renouveler ses tentatives contre Argos ; il est vrai que la Ligue avait grand intérêt à détruire ce vieux siège de la tyrannie et à annexer cet important territoire. Déjà du vivant d'Antigone, Aratos avait attaqué Aristippos par divers moyens, secrets ou avoués. Il revint à la charge cette fois encore, avec ardeur, mais sans succès. Une nuit, les échelles sont déjà appliquées à la muraille ; les sentinelles sont égorgées ; mais Aristippos s'élance avec ses mercenaires ; les citoyens d'Argos contemplant la lutte violente qui s'engage comme s'ils assistaient aux jeux du cirque. Jusqu'au soir, les Achéens gardent leur position ; déjà le tyran fait transporter ce qu'il a de plus précieux vers le rivage et dispose tout pour sa fuite ; mais, après une si chaude journée, les Achéens souffrent du manque d'eau ; ils ne savent pas que le tyran découragé renonce à la résistance ; Aratos lui-même est blessé ; il donne l'ordre de la retraite. Plus tard, il tente une attaque en pleine campagne ; il rencontre les troupes d'Aristippos sur les bords du fleuve Charès, et, pendant que ses Achéens croient être victorieux, il ordonne la retraite. Le mécontentement qu'inspirait son indécision s'exprime hautement ; sa lâcheté dans les batailles rangées, où il fallait regarder l'ennemi en face, était cause, disait-on, que l'on voyait l'ennemi vaincu dresser pourtant des trophées. Après un jour de repos, Aratos se décide à renouveler l'attaque ; mais cette fois, dès qu'il voit les troupes plus nombreuses du côté du tyran, il se hâte de mettre fin au combat et demande qu'on le laisse ensevelir ses morts. En revanche, la ville de Cléonæ fut gagnée à la Ligue, et l'on revendiqua aussitôt pour elle le privilège de donner les jeux Néméens. Comme Argos les célébrait de son côté, on alla jusqu'à violer les sauf-conduits délivrés, suivant l'usage, à tous ceux qui se rendaient aux Jeux : ceux qui voulaient aller au concours d'Argos furent arrêtés et vendus comme prisonniers de guerre<sup>3</sup>. Peu de temps après, Aratos apprit que le tyran d'Argos voulait reprendre à tout prix Cléonæ et qu'il ne craignait que le voisinage de l'armée achéenne à Corinthe. Aratos espéra enfin arriver au but ; il fit envoyer à Cenchrées des provisions pour plusieurs jours, comme s'il avait dessein d'entreprendre une longue expédition, et se dirigea sur cette ville avec ses troupes. Aussitôt Aristippos se mit en marche sur Cléonæ ; mais, avant qu'il y fût arrivé, les Achéens étaient déjà entrés dans la ville à la tombée de la nuit, et le

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 33. Plutarque dit, il est vrai, que cette alliance fut conclue *πολλῶν ἔθνῶν καὶ δυναστῶν ἐπὶ τοὺς Ἀχαιοὺς συνισταμένων* : c'est une expression qui, comme tant d'autres dans Plutarque, est en contradiction avec l'état des choses. En dehors de la Macédoine, il n'y avait que les tyrans d'Argos et de Mégalopolis qui pussent menacer la Ligue ; en fait d'Un, à part les Étoliens, avec lesquels elle venait de faire alliance, il ne pouvait y avoir que les Illyriens, et ceux-ci ne se montrent par grandes masses en Grèce qu'après la guerre d'Étolie. Plutarque, qui résume d'une façon assez superficielle, a sans doute emprunté cette expression à un passage des Mémoires d'Aratos où celui-ci parlait de l'alliance avec les Étoliens, en ayant soin certainement de motiver par des circonstances impérieuses la nécessité d'une alliance si singulière, qui allait contre le principe même de la confédération.

<sup>2</sup> POLYÆN., VI, 36, Sur la nomination de Diœtas comme stratège, voyez MERLEKER, *Achaica*, p. 150. La stratégie de Diœtas s'intercale par conséquent entre la cinquième et la sixième stratégie d'Aratos, du printemps de 236 au printemps de 235.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 28. Comme Aratos était renommé tous les deux ans, ceci doit appartenir à sa sixième stratégie, qui commence en 235, trois mois avant Ol. CXXXVI, 2.

lendemain matin ils sortirent des portes et fondirent sur l'ennemi. Attaqué vivement et contre toute attente, Aristippos s'enfuit rapidement. Aratos le poursuivit jusqu'à Mycènes et lui tua 1.500 hommes ; le tyran lui-même périt dans sa fuite ; un esclave lui porta le coup mortel. Il devait être facile en cet instant de s'emparer d'Argos. Aratos campait à Mycènes, et peut-être attendait-il un soulèvement des habitants de la ville ; du moins c'est ainsi qu'il faut concilier les renseignements dont nous disposons. Le jeune Aristomachos et Agias, au dire de Plutarque, arrivèrent avec les troupes royales et occupèrent la ville. Polybe assure, au contraire, que Aratos pénétra dans la ville avec ses Achéens et y combattit pour la liberté, mais qu'il s'éloigna lorsqu'il vit que personne ne se levait par crainte du tyran. Aristomachos, membre de la famille régnante, fut ainsi maître de la ville et tyran, comme l'avait été son père. Son règne commença par des actes de violence : sous prétexte qu'Aratos ne s'était pas avancé si loin sans avoir des complices dans la ville, il fit torturer, puis exécuter quatre-vingts citoyens des plus considérables d'Argos. Polybe assure qu'ils étaient innocents<sup>1</sup>. A la cour d'Argos, le général bourgeois des Achéens devint matière à plaisanteries ; on ne se lassait pas de raconter qu'il avait des tranchées tous les jours de bataille, qu'il tremblait et pâlisait au sou des trompettes, qu'il avait, dans le dernier combat, disposé et harangué ses capitaines et ses chefs, mais que lui-même s'était retiré à l'écart pour attendre l'issue de la journée. Il faut bien avouer qu'Aratos, diplomate circonspect, connaisseur en œuvres d'art, l'homme des petites mesures et des embuscades nocturnes, n'avait rien de la martiale contenance des Étoliens et des Macédoniens ; le fier tyran d'Argos a bien pu, avec les flatteurs qui se pressaient autour de lui, se moquer à l'envi de la fine fleur de vertu bourgeoise et des menées secrètes du Sicyonien qui s'était tant de fois glissé jusqu'aux murs d'Argos, et toujours en vain<sup>2</sup>.

Il nous faut malheureusement suivre pas à pas les indications que le récit minutieux de Plutarque est seul à nous donner. Il dit qu'aussitôt après la mort d'Aristippos, Aratos tendit des pièges à Lydiade de Mégalopolis. Nous avons vu plus haut que ce dernier, poussé par une noble ambition, enthousiasmé de l'excellence de la forme monarchique, séduit peut-être par l'exemple du vieil Antigone, s'était, jeune encore, emparé du pouvoir à Mégalopolis. C'était la ville qui avait obéi la première au nouveau cri de liberté, celle dont les libérateurs avaient contribué à la délivrance de Sicyone et fondé la nouvelle constitution de Cyrène. Le grand mouvement que ces Académiciens y avaient éveillé ou représenté ne pouvait pas avoir aussitôt disparu. Étaient-ils revenus de Cyrène et avaient-ils gagné quelque influence sur l'esprit de Lydiade ? ou les sentiments qui remplissaient cette bourgeoisie s'exprimèrent-ils ouvertement devant le tyran ? ou la chasse incessante que faisait Aratos aux tyrans avait-elle réellement préoccupé Lydiade ? Il avait l'âme assez noble, assez éprise de gloire, pour ne pouvoir supporter longtemps la froideur de son peuple. Ce qu'il fit a je ne sais quoi de grand : il invite Aratos, il abandonne sa tyrannie, il rend sa ville à la confédération. On comprend l'admiration qui honora cette résolution ; ce fut

---

<sup>1</sup> Polybe parle d'Aristomachos pour défendre son cher Aratos et l'attitude qu'il prit plus tard vis à vis des tyrans contre les vifs reproches de Phylarque. Plutarque s'est servi ici des *Argolica* de Dinias.

<sup>2</sup> Ces appréciations sont de Plutarque. Aratos est appelé *πολιτικώτερος ἢ στρατηγικώτερος* par Polybe (IV, 19, 11), qui signale avec force euphémismes son manque de courage personnel (IV, 8, 5).

Lydiade qu'on élut stratège aux élections suivantes, au printemps de 233<sup>1</sup>. L'exemple de Mégalopolis paraît avoir agi sur Orchomène, Tégée, Mantinée. Pour Orchomène, nous avons encore le document qui atteste son entrée dans la confédération<sup>2</sup>. Comme, dans cette inscription, il est parlé d'un certain Néarchos et de ses fils, auxquels on garantit l'immunité de toute poursuite judiciaire à raison de faits antérieurs, on a supposé avec raison que Néarchos et ses fils avaient été probablement maîtres et seigneurs de la ville, et qu'ils se retiraient alors volontairement<sup>3</sup>.

Ce que le nom achéen gagnait à ces événements, ce n'était pas simplement un accroissement très considérable de son territoire ; une vie nouvelle et plus élevée entraînait, pour ainsi dire, dans la Ligue. Ces hommes de liberté, — Philopoëmen et le père de Polybe, Lycortas, qui grandissaient à ce moment même dans leur société, témoignent de l'esprit dont leur ville natale était animée, — cette bourgeoisie qui avait autrefois sacrifié à la liberté un des siens qu'elle nommait l'Intrépide, cette ville fondée par Épaminondas pour être contre Sparte l'avant-garde de la Grèce et qui depuis n'avait pas cessé de soutenir sa réputation dans une situation politique constamment difficile et souvent de grande allure, tout cela entraînait maintenant dans la confédération, dont le domaine touchait ainsi les frontières de la Laconie et de la Messénie, et dont la politique prenait à son compte toutes les relations, toutes les influences qu'avait eues jusque-là Mégalopolis. Ce n'est pas tout : la Ligue était à ce moment dans une mauvaise voie ; Aratos était si bien devenu le chef de la confédération, qu'il avait été nommé stratège une année sur deux ; son influence était illimitée, et le libre mouvement démocratique qui pouvait seul conserver à la confédération une direction plus noble, plus élevée, ou plutôt qui devait la lui donner, ce mouvement n'avait pu grandir en face du pouvoir d'Aratos et de la tutelle où il tenait ses concitoyens. C'est à ce moment qu'intervint Lydiade ; il devint aussitôt le centre de tous les efforts qu'Aratos s'était efforcé de contenir : dès la première stratégie de Lydiade, ce contraste dans les vues et dans la politique extérieure se manifesta en plein<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Polybe (II, 44, 5) parle de cette conversion de Lydiade, mais dans des circonstances qui n'en font guère ressortir le véritable caractère. — SCHÖMANN, faisant observer avec raison que Marges de Cérynia (ap. POLYBE, II, 10, 3) n'était pas stratège quand il fut tué, avait soutenu avec quelque vraisemblance que Lydiade avait été nommé stratège au printemps de 233. L'excellent ouvrage de MAX KLATT (*Forschungen zur Geschichte des achäischen Bundes*, 1877) a creusé plus avant : la chronologie de cette période de l'histoire de la Ligue lui doit des rectifications définitives. Plutarque (*Arat.*, 35) dit qu'Aratos a été stratège 17 fois, et on a toujours pris jusqu'ici cette assertion pour base des supputations chronologiques. Or KLATT démontre d'une façon péremptoire que Plutarque a simplement fait une erreur de calcul, et que la loi fédérale qui défendait d'être stratège durant deux années consécutives n'a pas été le moins du monde laissée de côté, comme on le supposait pour faire droit à l'affirmation de Plutarque.

<sup>2</sup> L'inscription a été publiée et expliquée par FOUCART (*Revue Archéol.*, XXXII [1876], p.96), puis complétée, commentée et surtout datée comme ci-dessus par DITTENBERGER (*Hermes*, XVI [1881], p. 177), tandis que FOUCART en plaçait la rédaction en l'an 199.

<sup>3</sup> Polybe (II, 57, 1) dit expressément que Mantinée, avant de passer aux Étoliens (218), avait fait partie de la Ligue achéenne. Comme il cite Tégée (II, 46, 5), avec Orchomène et Mantinée, parmi les villes que Cléomène enleva à la Ligue étolienne, on est en droit d'en conclure que Tégée, ainsi que les deux autres cités de l'Arcadie orientale, avait suivi l'exemple de Mégalopolis.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 30. PAUSANIAS, VIII, 25, 9.

Suivons tout d'abord la politique extérieure de la Ligue. Nous avons vu comment Aratos avait fait alliance avec les Étoliens. On rapporte qu'il ne cessa pas de s'employer à la délivrance d'Athènes. Même du vivant d'Antigone, il l'avait déjà essayée à diverses reprises : après la mort d'Antigone, dit Plutarque, il tourna plus que jamais ses efforts vers Athènes et méprisa absolument les Macédoniens ; aussi, lorsqu'il eut été battu à Phylakia par Bithys, général de Démétrios, le bruit ayant couru qu'il était pris ou tué, le phourarque du Pirée envoya des messagers à Corinthe demander l'évacuation de la place<sup>1</sup>. Aratos et ses Achéens avaient donc combattu en Thessalie ; il ne pouvait être arrivé jusque-là qu'en s'alliant aux Étoliens, qui possédaient la Béotie et dominaient les Thermopyles. Le roi devait être à ce moment engagé dans une guerre contre les Dardaniens<sup>2</sup> ; mais la victoire de Bithys fut si complète, la retraite ou la fuite d'Aratos si rapide, que le stratège achéen était déjà de retour à Corinthe lorsqu'y arriva la sommation du phourarque. Il dut sans doute se moquer de ces messagers du Pirée, et ce fut pour lui une consolation de sa défaite, que Démétrios, à la nouvelle de sa captivité, eût envoyé un vaisseau pour l'emmenner enchaîné en Macédoine, tant le roi le jugeait redoutable ! Mais il fut très douloureusement affecté en apprenant que les Athéniens s'étaient, sur le bruit de son malheur, couronnés de fleurs comme dans une fête ; aussitôt, dit-on, il envahit le territoire de l'Attique, et pénétra jusqu'aux jardins d'Académos. Les prières des Athéniens le décidèrent à ne pas insister davantage<sup>3</sup>. C'est une étrange histoire. Aratos doit avoir eu d'autres motifs pour entreprendre si brusquement cette campagne et pour se retirer de cette façon.

Polybe témoigne que les Étoliens avaient commencé la guerre contre Démétrios, et que, dans cette guerre, les Achéens prêtèrent un appui dévoué à leurs alliés<sup>4</sup>. L'armée des coalisés s'était avancée jusqu'en Thessalie. Quelles brillantes perspectives s'ouvraient alors, si l'on avait réussi à détacher de la Macédoine la riche Thessalie et à rejeter ainsi Démétrios derrière les défilés de l'Olympe ! Comme la puissance de la Macédoine aurait été profondément abaissée, dans ce moment où les Dardaniens au nord, les Achéens et les Étoliens au sud dirigeaient contre elle leurs attaques pressantes, où l'Épire, abolissant la royauté, s'était donné une constitution<sup>5</sup> qui faisait d'elle l'alliée naturelle de ces États fédératifs ! La Macédoine courait le plus grand danger de perdre toute sa puissance, car telle est la destinée des grands États qui mènent cette génération : à tout moment leur existence est mise en question, tant il est vrai qu'ils ne sont pas l'expression immédiate et nécessaire d'une situation naturelle et nationale ; tant il est vrai qu'il leur manque le véritable centre de gravité, une nationalité distincte et formant un tout compacte ! Les grands États ne sont guère que des formes artificielles, le résultat de situations politiques extérieures, des machines construites avec beaucoup d'adresse, mais qui restent immobiles et comme

---

<sup>1</sup> L'endroit s'appelle Phylakia dans Plutarque (*Arat.*, 34) : c'est un nom qui, sous cette forme, est inconnu dans la géographie grecque. Il va de soi qu'il ne peut pas être question de Phylake dans le terroir de Tégée ; il ne reste plus alors que la Phylake de Thessalie, connue depuis Homère, dans le voisinage de Thèbes de Phthiotide.

<sup>2</sup> Ceci parce que ce n'est pas lui, mais Bithys, qui fait la guerre en Thessalie.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 34.

<sup>4</sup> POLYBE, II, 44, 1 ; 5, 3.

<sup>5</sup> La date de cette délivrance ne peut être naturellement qu'hypothétique, mais elle se recommande par l'enchaînement naturel des faits. L'Épire ne pouvait se débarrasser de la royauté tant que Démétrios n'était pas en état d'intervenir et de faire valoir les droits de son épouse, laquelle appartenait à la famille des Æacides.

mortes dès que la main habile de l'ingénieur n'est plus là, ou qui, au moindre choc, s'écroulent et se brisent en fragments inertes.

Démétrios, que de récents historiens ont cru devoir nommer le prince le plus insignifiant de la dynastie des Antigonides, sut briser le cercle de dangers qui l'entouraient de toutes parts, et, comme dit la sèche mention d'un chronographe, regagner tout ce qui avait appartenu à son père<sup>1</sup>. Cette victoire de Bithys aura été le commencement de ses succès ; peut-être a-t-elle rejeté en même temps les Étoliens hors de la Thessalie. Il faut bien qu'elle ait été décisive pour que le phrourarque d'Athènes ait fait aux confédérés cette sommation à propos de Corinthe. Polybe dit que Démétrios parut avec une armée en Béotie, et que les Béotiens abandonnèrent aussitôt leur alliance avec les Étoliens pour s'attacher entièrement à la Macédoine<sup>2</sup>. Il est donc hors de doute que les Phocidiens, à qui les Étoliens avaient depuis longtemps déjà arraché le sanctuaire de Delphes, et dont les frontières — si toutefois ils n'avaient pas été forcés d'entrer dans la confédération — étaient le plus immédiatement exposées à leurs attaques<sup>3</sup>, se rallièrent avec joie à la Macédoine. Les Locriens de l'Œta, qui au temps d'Antigone avaient à se plaindre des lourds tributs levés par les Étoliens, embrassèrent probablement la cause de Démétrios, d'autant plus qu'après sa victoire en Thessalie, il marcha évidemment sur la Béotie par les Thermopyles. Bien plus, on nous raconte que Démétrios, ce Démétrios qui portait le surnom d'*Étolique*<sup>4</sup>, a complètement détruit la vieille ville étolienne de Pleuron, de l'autre côté de Calydon, dans le pays fertile de Lélante. On voit quelles victoires complètes il doit avoir remportées ; pour arriver jusque-là, il lui avait fallu traverser le territoire des Locriens Ozoles, qui depuis longtemps avaient échangé ce nom contre celui d'Étoliens, et, si l'on ne peut démontrer qu'il ait enlevé le sanctuaire de Delphes aux Étoliens de Locride, nous trouvons désormais le tribunal des Amphictyons non plus occupé seulement par les hiéromnémons étoliens, mais composé comme il l'était autrefois<sup>5</sup>. Tels sont les maigres renseignements que nous avons sur une guerre qui dut être d'autant plus glorieuse pour Démétrios que le renom des armes étoliennes était mieux établi ; c'est à, peine si, au temps des Diadoques, elles avaient essuyé de semblables humiliations. Si jamais les Acarnaniens devaient se soulever, c'était certainement dans cette *guerre de Démétrios*, et ils n'auront pas manqué de reconquérir l'ancienne frontière de leur libre territoire, l'Achéloos. Quant aux Achéens, plus la puissance macédonienne reprenait de vigueur et d'éclat, plus ils avaient de raisons de prêter aux Étoliens tout leur appui ; et nous apprenons qu'en effet ils

---

<sup>1</sup> EUSEB. ARMEN., I. p. 237 éd Schœne. Il est vrai que l'Eusèbe arménien, comme l'original grec, confond Démétrios le Beau avec celui-ci : *cui (Antigono) filius Demetrius succedit, qui etiam universam Libeam cepit et Kyrenem obtinuit, et omnia omnino quæ erant patris in monarchicam potestatem denuo redegit*, etc.

<sup>2</sup> POLYBE, XX, 5, 3.

<sup>3</sup> POLYBE, IV, 25, 2. Ce passage a trait à une époque postérieure, mais il montre cependant les rapports des Étoliens avec la Phocide.

<sup>4</sup> STRABON, X, p. 451.

<sup>5</sup> Ce n'est que de cette façon que le texte de Polybe (IV, 55, 8) a un sens : l'inscription du C. I. Græc., n° 1689, appartient à l'époque qui suit cette restauration de l'amphictyonie, et c'est sur elle que s'appuie ce qui est dit ci-dessus. Les modifications ultérieures de l'assemblée, jusqu'à l'inscription publiée par WESCHER (*Étude sur le monument bilingue de Delphes*, 1868) et aux inscriptions du théâtre d'Athènes (datant des années 139-129), sont encore mal connues.



se montrèrent assez empressés pour obliger les Étoliens à une reconnaissance durable<sup>1</sup>.

Malheureusement, on ne nous dit pas quand eurent lieu ces événements décisifs ; il est impossible de les rapprocher avec quelque certitude de la situation du Péloponnèse. Le seul point de repère, c'est que Polybe, parlant des commencements de la guerre de Cléomène (par conséquent d'événements qui concernent l'année 228), cite les bons services que les Achéens ont récemment rendus aux Étoliens<sup>2</sup>. Cela ne suffit pas pour décider si la guerre de Démétrios a eu lieu dans la seconde ou dans la première moitié du règne de ce prince (239-229). Ce qui est sûr, c'est que la première stratégie de Lydiade part du printemps de 234 ; comme il fut élu parce qu'on admirait justement en lui le magnanime libérateur de Mégalopolis, son entrée dans la confédération n'aura que précédé de fort peu son élection, et c'est au commencement de l'année 235 ou de l'année 234 qu'il aura abandonné sa tyrannie. Cet événement arriva aussitôt après la chute d'Aristippos à Argos ; mais, avec l'aide des troupes royales, Aristomachos put entrer à Argos et usurper le pouvoir<sup>3</sup>. La bataille de Thessalie peut avoir été livrée peu de temps auparavant. Rentré en toute hâte dans sa patrie, Aratos tenta de délivrer Athènes ; c'eût été, en vue de la campagne à laquelle il fallait s'attendre de la part de Démétrios, un résultat d'une extrême importance que d'arracher l'Attique aux Macédoniens ; Aratos échoua. C'est à ce moment qu'Aristippos fit son attaque sur Cléonæ ; il fut repoussé, assassiné. Aristomachos venait vraisemblablement de l'Attique lorsqu'il parut dans Argos avec les troupes royales. Dans le même été ou dans l'automne de 235, Démétrios put venir en Grèce et peut-être ravager encore l'Étolie dans la même année. Au milieu de si brillants succès, rie devait-il rien tenter de plus dans le Péloponnèse ? Il est vrai qu'il pouvait paraître impossible de reprendre l'Acrocorinthe ; mais Orchomène n'a pas suivi immédiatement l'exemple de Mégalopolis ; Mantinée, Tégée ont dû temporiser encore avant de se faire achéennes ; la tyrannie était encore debout à Phlionte, à Hermione ; Sparte était certainement en relations amicales avec Démétrios. Ce prince, dit Polybe<sup>4</sup>, était devenu, pour ainsi dire, le maître et le patron des monarques du Péloponnèse. On vit se répéter la politique des premières années d'Antigone, et l'on put dire avec raison de Démétrios qu'il avait replacé sous son pouvoir tout ce qui avait appartenu à son père.

Plus la situation de la Ligue achéenne devenait difficile en présence d'une telle extension de l'influence macédonienne, plus l'acte d'adhésion que fit Lydiade à ce moment même produisit d'effet et plus admirable fut sa résolution de renoncer à la tyrannie juste à l'heure où il pouvait attendre de Démétrios toute sorte de faveurs, s'il avait consenti à défendre les intérêts de la Macédoine. Ne sentit-il pas peut-être son indépendance menacée par la puissance grandissante et déjà

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 44, 1 ; 46, 1.

<sup>2</sup> POLYBE, II, 48, 1.

<sup>3</sup> Par conséquent, les autres dates pourraient s'ordonner à peu près comme il suit. La royauté épirote a pris fin entre 238 et 234, ou plutôt en 235. D'après Plutarque, le combat livré à Cléonæ et la mort d'Aristippos ont eu lieu un peu plus tard que la fête des Néméennes à Cléonæ, fête qui, d'après ce qui a été dit plus haut, tombe entre mai 235 et mai 234. C'est avant sa défaite en Thessalie qu'Aratos a eu l'audace d'instituer cette fête provocatrice à Cléonæ. La bataille livrée sur la petite rivière de Charès (ou plutôt Charadros) serait peut-être à sa place l'année précédente.

<sup>4</sup> POLYBE, II, 41, 3.



trop forte de la Macédoine ? Craignit-il que Sparte ne fût favorisée aux dépens de Mégalopolis ? De tels motifs ont-ils déterminé sa résolution autant que sa propre grandeur d'âme ? Pour ce qui est du résultat, les motifs importent peu. Il est certain qu'il désapprouvait absolument la politique suivie par Aratos ; il chercha, dit Plutarque, à surpasser dans sa stratégie la gloire d'Aratos, et il dirigea, entre autres entreprises qui ne paraissaient pas nécessaires, une expédition contre Sparte<sup>1</sup>. Nous ne pouvons, pour apprécier cette mesure, qu'émettre une série de suppositions. Sparte avait été, il est vrai, depuis la mort d'Agis et la ruine de ses réformes, ramenée à l'ancien système oligarchique ; mais l'exaspération des pauvres, de ceux qui étaient dépourvus de tout droit, ne pouvait être comprimée que par des moyens violents. Il ne pouvait échapper au regard hardi et perçant de Lydiade que l'accession de Sparte à la Ligue pouvait seule décider de l'attitude politique de la confédération à l'extérieur ; il voyait en même temps que l'abolition de cette constitution dégénérée, la fondation d'une démocratie, le partage des biens de ce petit nombre d'hommes immensément riches qui devaient tomber avec l'ordre de choses existant, assureraient à la Ligue un appoint démocratique grâce auquel seraient balayés et la tutelle qu'Aratos imposait à la communauté, et l'influence des classes aisées rangées autour de lui, et l'esprit étroit, mesquin, bourgeois des anciennes villes de la confédération. En outre, depuis deux ans à peu près<sup>2</sup>, le vieux roi Léonidas avait eu pour successeur Cléomène. Celui-ci était réservé et circonspect, mais Lydiade pouvait déjà reconnaître en lui le **lion de Sparte** qui, en effet, allait bientôt prendre son élan et révéler sa force ; il pouvait pressentir — ce que la suite a justifié — que, dès que Cléomène interviendrait, sa volonté créatrice, irrésistible, entraînerait la race grecque dans de nouvelles voies. Si le rôle de la confédération, qui renfermait en elle tant d'éléments de croissance et de force, devait grandir, il fallait : de toute nécessité attirer maintenant Sparte dans la Ligue, sans quoi elle perdait pour toujours la possibilité de remplir sa tâche.

Mais Lydiade, à ce qu'il semble, ne put faire prévaloir son avis. Aratos traversait ses plans, et il avait pour lui plus encore que la reconnaissance de la Ligue, reconnaissance à laquelle il pouvait d'ailleurs justement prétendre ; il avait l'accoutumance à sa propre personne et cette quantité considérable d'éléments passifs que renfermait de longue date la confédération. Nous ne savons que peu de chose de la rivalité de Lydiade et d'Aratos : il se peut que le premier eût toujours la majorité dans les assemblées de la Ligue ; mais, dans le Conseil élu par les villes et qui délibérait en premier sur les affaires, dans l'assemblée des damiorges qui expédiait les affaires courantes, l'influence d'Aratos devait l'emporter<sup>3</sup>. Après avoir été lui-même stratège en 233/2, il chercha : par tous les

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 30.

<sup>2</sup> Cléomène, qui fut obligé de s'enfuir de Sparte en 221, avait régné 16 ans (PLUTARQUE, *Cleomen.*, 38) : à moins toutefois que ce chiffre n'aille jusqu'à sa mort à Alexandrie (219). Quand son père le maria avec la veuve d'Agis, aussitôt après la mort de ce prince, il était encore à peine formé ; par conséquent, il n'avait guère que dix-huit ans vers 241.

<sup>3</sup> En ce qui concerne la politique intérieure de Lydiade, nous manquons absolument de renseignements et je n'ose risquer ici de conjecture qu'en note. Ces **choses qui ne paraissaient pas nécessaires** doivent se rapporter à la constitution fédérale. Elle avait des défauts essentiels, qu'il était urgent de corriger. L'assemblée du peuple votait par villes ; plus les affaires de la Ligue devenaient importantes, plus il était gênant que la voix d'une ville comme Boura, par exemple, comptât autant que celle de Mégalopolis. Les Damiorges gouvernaient de concert avec le stratège, l'hipparque, le greffier ; le stratège ne devait rien entreprendre sans leur consentement ; mais on n'avait pas ajouté un

moyens à empêcher la réélection de Lydiade et à diriger le choix de la Ligue sur un autre. Il échoua. Le même jeu recommença après la stratégie suivante, la huitième d'Aratos, en 231/0. Lydiade ayant été élu une troisième fois (230) et l'inimitié des deux rivaux étant déjà manifeste, Aratos mit tout en œuvre pour se débarrasser de la rivalité insupportable d'un homme qui valait mieux que lui. Plutarque, qui plaide pour Aratos, marque plutôt les vues d'un parti que la situation réelle des choses lorsqu'il dit : **Un caractère dissimulé semblait rivaliser avec la vertu véritable et sans alliage. Le coucou de la fable demande aux petits oiseaux pourquoi ils fuient devant lui, et ceux-ci répondent qu'ils se sauvent parce qu'il sera bientôt un autour ; de même Lydiade, depuis sa tyrannie, était comme suspect d'être capable d'une nouvelle métamorphose, et ce soupçon minait la confiance qu'il inspirait**<sup>1</sup>. On ne devait voir que trop tôt ce que faisait la Ligue lorsqu'elle se laissait de nouveau guider par l'influence du seul Aratos.

Depuis l'adhésion des Mégalopolitains jusqu'à la mort de Démétrios, la confédération ne fit pas de nouvelles recrues. Il ne faut pas en chercher la raison uniquement dans cette discorde intérieure, qui aurait dû produire plutôt le résultat opposé. Ce qui ne surprend pas moins, ce sont certaines mesures que les Macédoniens prirent à l'égard des Étoliens et dont il sera prochainement question. D'après le tempérament de l'époque, il semble impossible qu'une guerre comme celle de Démétrios n'ait pas été terminée par une paix qui régularisait le nouvel état de choses ; c'est sans doute Lydiade qui, dans sa première stratégie, l'aura menée à terme. Ce n'est que par cette paix que la nouvelle influence acquise par Démétrios dans l'Hellade fut assurée et consolidée ; c'est par cette paix que durent être reconnues la séparation de la Béotie et de la Ligue étolienne, la séparation ou le protectorat de la Phocide et de la Locride voisine de l'Æta, le rétablissement de l'amphictyonie, la constitution fédérale de l'Épire. Il ne semble pas croyable, d'après les événements ultérieurs, que la liberté des Acarnaniens ait été également stipulée ; du moins, la Macédoine n'avait aucun intérêt à garantir officiellement l'indépendance de fait des Acarnaniens, qui semblait propre à occuper de bien des façons les Étoliens, et à

---

nouveau damiorge pour chaque ville nouvellement incorporée, et d'autre part, il y aurait un abus par trop criant, un abus qu'on a dû prévoir, à ce que ces dix fonctionnaires ne pussent être pris que dans les anciennes localités fédérales. D'une façon comme de l'autre, ce Conseil permanent était pour le stratège une entrave qui pouvait atténuer toute espèce de mesure importante ; il enlevait à la Ligue la garantie qu'elle aurait pu trouver dans un stratège responsable. Lydiade a pu s'attirer en effet le reproche de revenir à ses vieilles habitudes de tyran, s'il insista pour la suppression de ce collège des damiorges ; Aratos, au contraire, se trouvait probablement fort à l'aise au milieu de ces dociles personnages qui partageaient avec lui la responsabilité de ses mesures souvent équivoques et mal réussies. On pourrait encore essayer d'une autre combinaison. Le fragment de Polybe (XL, 3, 3) dit que les *Πατρείς καὶ τὸ μετὰ τούτων συντελικόν* avaient essuyé une défaite en Phocide, et Pausanias (VII, 15, 3), qui généralement suit ici Polybe, dit que c'étaient des Arcadiens. On pourrait être tenté de conclure de là que les dix (douze) villes achéennes formaient toujours la base de la confédération et que les localités surnuméraires étaient réparties entre ces cadres primitifs, de sorte que la représentation, le vote, l'administration, etc. fonctionnaient sur ce plan. Mais les analogies qu'on peut trouver dans des formes constitutionnelles empruntées à des époques tout à fait différentes ne prouvent rien. Les ateliers monétaires et bien d'autres indices attestent que ce système n'a pas été appliqué tel quel à la confédération. La constitution des États-Unis montre quels sont les défauts que les Achéens auraient dû éviter.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 30.

se laisser entraîner par là dans les querelles de ses voisins, querelles auxquelles il fallait s'attendre certainement et qui ne pouvaient lui rapporter aucun profit immédiat. D'autre part, les frontières du Nord ne paraissent nullement avoir été assurées d'une façon complète et durable, puisque, au bout de trois ans à peine, les Dardaniens faisaient de nouveau courir à la Macédoine un extrême danger.

A côté du territoire où dominaient les Dardaniens, et en lutte fréquente avec eux, était situé sur la côte de la mer Adriatique le royaume des Illyriens. Gouverné alors par Agron, fils de Pleuratas, ce royaume s'étendait à peu près depuis le Drin au nord, sur les côtes occupées en partie par des colonies grecques, jusqu'aux îles de Pharos et d'Issa, et, peut-être encore plus loin ; il était habité par des peuplades sauvages et pillardes qui exerçaient depuis très longtemps la piraterie. Le territoire des princes taulantins avait formé jadis la frontière méridionale de ce pays d'Illyrie ; puis, Pyrrhos avait conquis leurs domaines ; ensuite, Alexandre, fils de Pyrrhos, en avait disputé la possession aux Dardaniens ; durant quelque temps, Dyrrhachion, la ville grecque, avait été au pouvoir du roi dardanien Monounios. On ne peut savoir en quelles mains était tombé par la suite l'intérieur du pays compris entre le Drin et les monts Cérauniques ; en tout cas, les Dardaniens ne le possédaient plus. Sur la côte étaient situées des villes grecques, entre autres Dyrrhachion et Apollonie, chacune avec un territoire indépendant ; Apollonie était déjà liée d'amitié avec les Romains.

Telle était l'Illyrie à l'époque où elle allait trouver l'occasion d'entrer en contact avec le monde hellénique. Les Étoliens s'étaient efforcés longtemps, mais en vain, d'attirer la ville acarnanienne de Médéon dans leur confédération ; ils prirent enfin la résolution de l'y contraindre, et, avec toutes leurs forces, ils marchèrent contre la ville de Médéon, l'investirent et en commencèrent le siège régulier. L'équinoxe d'automne était proche, et par suite l'époque de la nouvelle élection du stratège ; la prise de la ville paraissait imminente. Le stratège qui devait prochainement quitter sa charge convoqua les Étoliens et leur représenta qu'il était juste de lui abandonner, à lui qui avait amené la ville à cette extrémité et non pas à son successeur, la part de butin qui revenait habituellement au stratège. Après une vive contestation de la part de ceux qui fondaient leurs espérances sur la nouvelle élection, il fut résolu que l'ancien stratège et son successeur présideraient de concert au partage du butin et que leurs noms à tous deux seraient inscrits sur les trophées. Le jour qui précédait l'élection et l'entrée en fonctions du nouveau stratège était venu, lorsque, dans la nuit, cent barques illyriennes entrèrent dans le golfe d'Ambracie avec cinq mille hommes armés et abordèrent au rivage de Médéon. Dès qu'il fit jour, les Illyriens débarquèrent rapidement et dans le plus grand silence, et, se divisant en détachements isolés, se dirigèrent vers la ville, située à près de deux lieues, pour attaquer aussitôt le camp étolien. Malgré le danger qui fondait sur eux d'une façon absolument inattendue, les Étoliens se mirent bientôt en ordre de bataille et résistèrent bravement : mais la vivacité de l'attaque des Illyriens et une sortie simultanée des habitants de Médéon les contraignirent à la retraite. Ils s'enfuirent en perdant beaucoup de morts et de blessés et abandonnèrent leur camp. Quant aux Illyriens, ainsi que leur roi le leur avait commandé, ils chargèrent leur butin sur leurs barques et revinrent chez eux, tandis que les habitants de Médéon, sauvés d'une manière si inespérée, décrétaient dans la première assemblée du peuple que les noms du stratège sortant et du nouveau

stratège des Étoliens seraient gravés, selon la volonté même de leurs ennemis, sur les armes qu'ils conservaient à leur tour à titre de trophées<sup>1</sup>.

Cette surprise des Illyriens avait été provoquée par Démétrios de Macédoine ; c'était lui qui, afin de sauver la ville acarnanienne en péril, avait déterminé à cette expédition le roi Agron, lequel disposait, à ce que l'on rapporte, de plus d'embarcations et de troupes de terre qu'aucun de ses ancêtres. Quand à Agron, lorsque revint sa flotte, il fut si heureux du butin conquis et de la glorieuse victoire que les siens avaient remportée sur les Étoliens, qu'il se mit à donner de somptueux festins et à banqueter sans mesure ; il en mourut peu de jours après. Cet événement doit avoir eu lieu dans l'automne de 231<sup>2</sup>.

Sa veuve Teuta prit les rênes du gouvernement au nom de son fils mineur Pinnès. La récente victoire l'avait remplie de la plus folle assurance. Elle donna aux pirates illyriens complète liberté d'écumer la mer, où et comme ils voudraient ; elle arma une nouvelle expédition, aussi forte que la précédente, et laissa aux chefs pleins pouvoirs d'attaquer tout le monde. Ils se tournèrent tout d'abord contre l'Élide et la Messénie, où les corsaires illyriens avaient toujours coutume de se diriger, parce que les villes fortes y étaient éloignées de la côte. Après avoir fait un riche butin, ils se rendirent plus loin sur les rivages de l'Épire, pour faire une tentative contre Phœnike, la ville la plus opulente et la plus considérable de la confédération épirote, située à un mille environ dans l'intérieur des terres<sup>3</sup>. Sous le prétexte de s'approvisionner, ils abordèrent à la côte la plus voisine. La confédération avait mis dans Phœnike une garnison de 800 mercenaires galates ; ils nouèrent avec eux des intelligences, et, grâce à leur concours, s'emparèrent de cette cité, la plus forte du pays. A cette nouvelle, tous les hommes de l'Épire en état de porter les armes se levèrent en hâte et marchèrent sur Phœnike ; ils vinrent prendre, auprès du fleuve qui coule sous ses murs, une forte position dans le voisinage de la ville, afin de la sauver des mains des Barbares. Mais soudain arriva la nouvelle que Scerdiladas, frère d'Agron, envahissait l'Épire par terre avec 5.000 Illyriens, et qu'il entrait par les défilés d'Antigonia<sup>4</sup>. Aussitôt une partie de l'armée épirote courut à sa rencontre pour barrer le chemin d'Antigonia. Cette division des forces assiégeantes et le service négligent des troupes restées devant les murs de Phœnike n'échappèrent pas aux Illyriens qui y étaient enfermés ; durant la nuit, ils rétablirent le pont, traversèrent le fleuve sans obstacle et occupèrent une hauteur dans le voisinage du camp ennemi. Le jour suivant eut lieu un combat dans lequel les Épirotes furent complètement battus ; beaucoup furent pris, le reste dut s'enfuir dans le

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 3 sqq.

<sup>2</sup> La date résulte du récit de Polybe. Polybe a jugé inutile de nous dire pourquoi Démétrios a invité les Illyriens à cette expédition, au lieu de porter secours lui-même aux Acarnaniens. Je pense que ce qui l'a retenu, c'est la paix qu'il avait conclue avec les Étoliens et les Achéens, chez qui Lydiade était précisément alors stratège pour la deuxième fois.

<sup>3</sup> Sur la situation de Phœnike, voyez LEAKE, *Northern Greece*, I, p. 20, 66.

<sup>4</sup> Antigonia n'était pas au pouvoir des Épirotes — car ils envoyaient des troupes (POLYBE, II, 5, 6) — mais, comme Antipatris sur l'Apsos (POLYB., V, 108), aux mains des Macédoniens. Je ne crois pas nécessaire d'admettre, avec LEAKE (*op. cit.*, p. 70), que Scerdiladas ait remonté l'Aoos depuis la côte dans la direction d'Antigonia, et que, par conséquent, il faille distinguer les *παρά τὴν Ἀντιγόνηαν στενὰ* des défilés qu'on désigne d'ordinaire sous ce nom, ceux-ci se trouvant entre Clisoura et Antigonia, et ceux-là devant être au-dessus d'Antigonia, sur le cours de l'Aoos, du côté d'Arghyrokastro.

pays des Atintanes<sup>1</sup>. Dans cette situation entièrement désespérée, ils se tournèrent vers les Étoliens et les Achéens et implorèrent leur appui ; ceux-ci leur envoyèrent aussitôt des auxiliaires qui pénétrèrent jusqu'à Hélicranon<sup>2</sup>. Mais déjà les Illyriens de Phœnike s'étaient réunis avec ceux de Scerdiladas et campaient en face des alliés des Épirotes ; ils ne demandaient qu'à combattre, mais les difficultés du terrain empêchèrent la bataille, et au même moment la reine envoya l'ordre de revenir en hâte parce qu'une partie des Illyriens avait fait défection et s'était attachée aux Dardaniens. Les Illyriens pillèrent tout sur leur passage, conclurent une trêve avec les Épirotes, rendirent Phœnike et les hommes libres qu'ils avaient pris contre une rançon, et revinrent dans leur pays avec les esclaves et le reste du butin, les uns par mer, les autres par les défilés d'Antigonia.

Les auteurs disent expressément que cette surprise de Phœnike produisit dans toute la Grèce un effroi extrême. Sans doute, les pirates illyriens n'avaient encore entrepris jusque-là que des courses isolées ne dépassant pas la frontière de Laconie ; mais cette nouvelle sorte d'invasions, dirigées au nom de l'État et faites en même temps par terre et par mer, devait paraître d'autant plus périlleuse et menaçante que la Macédoine semblait la favoriser. Menacée pour ainsi dire à dos par les Étoliens et les Achéens, tandis qu'elle avait à combattre, avec assez de peine, les Barbares du Nord, la Macédoine, sous le coup de nouvelles attaques des Dardaniens et dans la crainte d'une nouvelle rupture de la paix par les deux Liges étolienne et achéenne, déchaînait maintenant sur la Grèce, afin d'assurer ses propres derrières, le même danger d'invasions barbares. Or, depuis que n'existait plus la royauté des Æacides, la race grecque était pour ainsi dire complètement à découvert de ce côté, si la Macédoine ne la défendait pas ; la république des Épirotes était d'autant plus incapable de former un rempart que, dans l'intérêt de sa propre sûreté, elle envoyait alors, en même temps que les Acarnaniens, une ambassade à la reine Tenta et faisait alliance avec les Illyriens.

La reine Teuta, au retour des expéditions chargées de butin, éprouva une joyeuse surprise et se résolut aussitôt à de nouvelles entreprises contre la Grèce. Pour le moment, elle réprimait encore les troubles intérieurs ; les tribus qui s'étaient ralliées aux Dardaniens furent bientôt soumises de nouveau ; seule Issa, dans l'île du même nom, tenait encore et supportait un siège<sup>3</sup>. A ce moment même, ce devait être vers la fin de l'année 230, une ambassade romaine parut devant la reine. Déjà auparavant, des corsaires illyriens avaient inquiété des navires marchands d'Italie ; mais jamais leurs courses n'avaient été si hardies que cette année, où elles portaient de Phœnike. Non seulement ils avaient pillé une foule de sujets romains, mais ils les avaient tués ou emmenés prisonniers ; de tous les ports d'Italie s'élevaient plaintes sur plaintes ; finalement le Sénat se résolut à envoyer C. et L. Coruncanus comme ambassadeurs et à faire valoir ses griefs. La reine écouta leurs ouvertures avec un dépit contenu ; elle répondit qu'elle ferait, officiellement, tout ce qui était

---

<sup>1</sup> Le pays des Atintanes (qui fait partie de la Macédoine, d'après Étienne de Byzance), s'étend, suivant Scylax, depuis Oricos et la Chaonie jusqu'à Dodone ; c'est certainement dans la partie-orientale de ce pays que se réfugièrent les Épirotes. Les Atintanes paraissent avoir été indépendants dans leurs montagnes.

<sup>2</sup> LEAKE (*op. cit.*, p. 99) place Hélicranon dans les environs de la Delfino actuelle, sur la route de Phœnike à Arghyrokastrò.

<sup>3</sup> D'après Dion Cassius (p. 185 ap. MAI), l'île d'Issa avait invoqué la protection de Rome.

possible pour empêcher que les Romains fussent de nouveau lésés, mais que, d'après la coutume illyrienne, la royauté n'avait pas le droit d'en-pêcher un particulier de rechercher sur mer son avantage privé. Le plus jeune des Coruncanus répondit alors d'un ton hardi et résolu qu'à Rome existait la louable coutume d'assurer officiellement le droit et la sécurité de chaque particulier, et qu'on ferait tout ce qui était possible pour contraindre la reine, s'il plaisait aux dieux, à réformer complètement les usages de l'Illyrie. Les députés s'éloignèrent ; à peine avaient-ils mis à la voile qu'ils furent assaillis à l'improviste, et, sur l'ordre de la reine, celui qui avait parlé si hardiment fut mis à mort. Dès que la nouvelle de ce crime arriva à Rome, la guerre fut aussitôt résolue contre les Illyriens : on leva une armée, on équipa une flotte<sup>1</sup>.

Cependant la reine Tenta, sans se soucier du péril imminent, envoya au printemps suivant une nouvelle flotte plus considérable rançonner la Grèce. Une partie se tourna vers Dyrrhachion. Ceux qui la montaient demandèrent la permission de prendre de l'eau. Beaucoup d'entre eux vinrent ainsi jusqu'aux portes, mais ils avaient caché leurs épées dans les cruches ; ils fondirent sur les gardes et les éloignèrent, s'emparèrent d'une porte et du mur contigu pendant que leurs compagnons, selon leur convention, se hâtaient d'arriver en barque. Bientôt la muraille presque tout entière fut au pouvoir des Illyriens. Mais les bourgeois se rassemblèrent rapidement, et..-le combat qu'ils soutinrent contre les Barbares fut si vigoureux, si opiniâtre que ceux-ci durent enfin opérer leur retraite. Ils coururent rejoindre le reste de la flotte, qui avait fait voile à l'avance vers Corcyre. Aussitôt eut lieu le débarquement, et le siège de la ville commença. Les habitants de Corcyre, dans leur détresse, envoyèrent demander ami Étoliens et aux Achéens un secours immédiat ; des députés d'Apollonie, de Dyrrhachion arrivaient en même temps et suppliaient les deux Ligues de les protéger contre les Illyriens, de ne pas les abandonner à une catastrophe imminente. On n'hésita pas ; les dix grands vaisseaux de guerre que possédaient les Achéens furent montés par des Achéens et des Étoliens et prirent la mer peu de jours après ; on espérait débloquent Corcyre. Mais, pendant ce temps, les Illyriens avaient reçu le secours que les Acarnaniens leur avaient promis par traité ; avec ce secours, qui consistait en sept vaisseaux de guerre, et avec leurs propres barques, ils allèrent au-devant de la flotte achéenne qu'ils rencontrèrent près de l'île de Paxos. Un violent combat s'engagea ; ceux des vaisseaux achéens qui faisaient face aux Acarnaniens résistèrent vigoureusement, et de ce côté la fortune resta incertaine ; mais de l'autre côté arrivèrent les Illyriens avec leurs barques, attachées les unes aux autres quatre par quatre. Ils présentaient le flanc à l'ennemi et attendaient tranquillement le heurt de ses éperons ; ils laissaient perforer leurs embarcations, puis, lorsque le navire ennemi, ayant devant lui ces barques attachées ensemble, ne pouvait plus faire aucun mouvement, ils sautaient sur le pont et, grâce au nombre, remportaient la victoire. Ils prirent ainsi quatre vaisseaux à quatre rangs de rames, et en coulèrent un cinquième avec tous les marins de son équipage, et parmi eux Margos de Cérynia. Lorsque les vaisseaux de l'autre aile remarquèrent ce résultat, ils s'empressèrent de se retirer et, favorisés par le vent, rentrèrent heureusement au port. Les Corcyréens, pressés de nouveau avec un

---

<sup>1</sup> Nous prenons naturellement pour guide Polybe, et nous pouvons passer sous silence les allégations divergentes d'écrivains postérieurs. Je constate seulement que l'assertion de Florus (II, 5), d'après lequel les deux ambassadeurs auraient été tués, se trouve confirmée par la tradition romaine concernant leurs statues *in rostris* (PLINE, XXXIV, 6).



redoublement de vigueur, incapables d'une plus longue résistance, désespérant de leur salut, se rendirent à condition et reçurent dans leur ville une garnison illyrienne. Les pirates revinrent alors vers Dyrrhachion, pour renouveler contre cette riche ville de commerce la tentative qui avait précédemment échoué.

Cependant, une flotte romaine de 200 voiles avait pris la mer, sous le commandement du consul Cn. Fulvius, tandis que l'autre consul, A. Postumius<sup>1</sup>, rassemblait à Brundisium l'armée de terre. Fulvius courut à Corcyre. Il apprit en chemin que l'île venait d'être conquise ; néanmoins il poursuivit sa route : un des commandants ennemis, Démétrios de Pharos, accusé auprès de la reine Teuta et craignant pour sa vie, avait envoyé un message secret aux Romains, pour leur dire qu'il était prêt à leur livrer la ville et tout ce qui reconnaissait son autorité. Lorsque la flotte romaine fut arrivée, les Corcyréens, avec l'assentiment de Démétrios, livrèrent aux Romains la garnison illyrienne et décrétèrent unanimement qu'ils se remettaient, eux et leur île, à la majesté romaine ; c'était, à leurs yeux, le seul moyen d'échapper désormais aux violences des Illyriens. Fulvius, accompagné de Démétrios qui lui donna des conseils sur les autres mesures à prendre, se rendit ensuite à Apollonie, où Postumius venait de faire passer environ 20.000 hommes d'infanterie et 2.000 cavaliers ; Apollonie, elle aussi, ouvrit volontiers ses portes et se mit sous la protection des Romains. Les consuls mirent à la voile pour débloquer Dyrrhachion, que les Illyriens pressaient alors très vivement : à la nouvelle de leur approche, ceux-ci abandonnèrent le siège et se retirèrent en toute hâte ; Dyrrhachion s'empressa de se rallier aux Romains. Fulvius et Postumius entrèrent dans l'intérieur de l'Illyrie et soumirent les Ardiæens ; d'autres tribus, notamment les Parthinien, sur la côte en face de Pharos, et les Atintanes, envoyèrent des députés témoigner de leur dévouement aux Romains ; de même que les cités, ils furent admis dans l'amitié de Rome. Puis Issa, qui se défendait toujours, fut débloquée et noua les mêmes relations avec les Romains. D'autres villes illyriennes de la côte furent prises avec plus ou moins d'effort. Avec quelle rapidité avait été brisée et détruite cette puissance si redoutable aux Grecs ! La reine Teuta elle-même s'était enfuie avec très peu de monde à Rhizon, petite place forte située au fond du golfe de Cattaro. La fin de l'année arriva ; après avoir remis à Démétrios, en qualité de dynaste, la plus grande partie des Illyriens et particulièrement le peuple des Ardiæens, les Romains allèrent hiverner à Dyrrhachion. Fulvius, avec la plupart des vaisseaux et des troupes, revint en Italie ; Postumius garda 40 navires, leva une armée dans les villes, et passa l'hiver tout près de Dyrrhachion, dans une position qui assurait contre toute atteinte les Ardiæens et les autres peuplades et cités qui s'étaient mises sous la protection de Rome. Au printemps de 228, la reine Teuta envoya enfin des propositions de paix : elle se déclarait prête à payer le tribut qu'exigeraient les Romains et à céder quelques districts du territoire illyrien ; elle s'engageait à ne plus laisser naviguer au delà de Lissos que deux barques illyriennes, et encore désarmées. La paix lui fut accordée à ces conditions. La domination de Rome sur la mer Adriatique était fondée ; elle avait et tenait sous sa main vigoureuse, en même temps que la Grande-Grèce, les villes grecques de l'Illyrie et Corcyre<sup>2</sup>. Postumius envoya une ambassade aux deux Ligues achéenne et étolienne, pour justifier Rome de ses entreprises sur l'autre rivage

---

<sup>1</sup> C'est le nom que Polybe (II, 11, 1) donne au consul : dans les Fastes consulaires, il s'appelle *L. Postumius A. f. T. n. Albinus*, et Eutrope lui donne aussi le prénom de *Lucius*.

<sup>2</sup> Polybe (XXI, 32,6 [XXII, 15, 6]) mentionne par la suite un commandant romain à Corcyre.

de l'Adriatique par l'exposé des motifs qui avaient rendu l'expédition nécessaire, et notifier la paix conclue avec la reine ; ces communications furent acceptées par les deux États avec une vive reconnaissance. Ce furent les premières relations diplomatiques de Rome avec la Grèce. Bientôt s'ensuivirent d'autres avec Athènes et Corinthe ; cette dernière ville accorda aux Romains leur admission aux jeux Isthmiques, et les Athéniens les autorisèrent à prendre part aux fêtes d'Éleusis et leur octroyèrent l'isopolitie<sup>1</sup>.

En Grèce même venaient d'avoir lieu les plus remarquables changements. A peu près au moment où les Romains passaient en Illyrie, Démétrios de Macédoine avait trouvé la mort<sup>2</sup>. Il était de nouveau en lutte contre les Dardaniens ; il avait essuyé une défaite complète, et peut-être fut-il parmi les morts de cette malheureuse journée ; un enfant de sept ans, Philippe, fut l'héritier du diadème<sup>3</sup>. Tandis que les Romains pénétraient en Illyrie, à la suite de victoires remportées sans obstacle sur un peuple dont les circonstances avaient fait un allié de la Macédoine, les Dardaniens forçaient la frontière, enorgueillis et enhardis par leur victoire. Les Thessaliens, dont le pays était déjà depuis longtemps en fermentation, crurent l'occasion favorable pour accomplir réellement la séparation qui n'existait encore que de nom, et se détacher pour tout de bon de la Macédoine ; ils se soulevèrent et proclamèrent leur indépendance. Les Étoliens se hâtèrent d'entrer en Thessalie, soit avec l'assentiment des Thessaliens, pour les aider à assurer leur liberté nouvelle, soit pour consolider définitivement les occupations qu'ils avaient tentées dix ans auparavant<sup>4</sup>. Ils intervinrent aussi de divers côtés<sup>5</sup>, et il y eut en Béotie du moins un parti qui s'opposait à l'union avec la Macédoine et qui grandit rapidement<sup>6</sup>. Comment les Opontiens et les Phocidiens pouvaient-ils espérer se maintenir longtemps contre les envahissements de la Ligue, ainsi que les Acarnaniens et les Épirotes, les alliés des Illyriens dont la puissance éphémère venait de s'écrouler misérablement sous les coups des Romains ? A Athènes, les patriotes de la guerre de Chrémonide commençaient à remuer de nouveau<sup>7</sup>. Mais l'activité que déployait

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 2-12. ZONARAS, VIII, 19. Parmi les autres indications éparses dans Orose, Florus et Eutrope, il n'y a guère d'intéressant que le texte d'Eutrope (III, 4) : *multis civitatibus captis etiam reges in deditionem acceperunt*. Eutrope aura sans doute trouvé cités dans ses sources un certain nombre de ces rois, par exemple, les rois des Atintanes, des Parthiniens, des Ardiæens, etc.

<sup>2</sup> C'est ainsi que Polybe (II, 44, 2) indique la date, qui correspond par conséquent au printemps de 229. Trogue-Pompée (*Prolog.* XXVIII) dit : *ut rex Macedoniae Demetrius sit a Dardanis fusus, quo mortuo*, etc. ; et Justin (XXVIII, 3) dit du successeur de Démétrios : *ut Dardanos Thessalosque morte Demetrii regis exsultantes compescuerit*.

<sup>3</sup> Philippe est ὁ κατὰ φύσιν υἱὸς de Démétrios : sa mère, comme on le voit par l'Eusèbe arménien (I, p. 233 éd. Sch.) et l'*Anonym. Græc.* de SCALIGER (p. 62), est Chryséis, une captive. — Il résulte d'un passage de Plutarque (*Arat.*, 34) que Démétrios est mort après le remplacement du stratège achéen au printemps de 229.

<sup>4</sup> Il est impossible malheureusement de savoir si on essaya d'introduire dès cette époque en Thessalie la constitution fédérale qui entra réellement en vigueur 22 ans plus tard. Comme certains districts, ainsi qu'on le verra bientôt, furent occupés par des garnisons étoliennes, on serait plutôt tenté de croire qu'ils se rattachèrent à la Ligue étolienne. Pour mon compte, je ne le crois pas, et cela à cause de certains incidents qui seront relatés plus tard.

<sup>5</sup> POLYBE, IV, 25, 6.

<sup>6</sup> POLYBE, XX, 5, 3.

<sup>7</sup> Ceci d'après l'inscription du *C. I. ATT.*, II, n° 379, commentée par KÖHLER dans l'*Hermes*, VII, p. 3. C'est un décret en l'honneur d'Euryclide, fils de Micion de Céphisia, le

alors la Ligue achéenne fut encore plus vive et couronnée d'un plus grand succès. C'est, à ce qu'il semble, avant la fin de la huitième stratégie d'Aratos qu'avait été faite, dans l'union la plus étroite avec les Étoiliens, l'expédition sur Corcyre, qui échoua si complètement. Malgré les efforts contraires d'Aratos, le choix de la Ligue pour la prochaine stratégie était tombé, pour la troisième fois, sur Lydiade, et c'est à lui qu'il faut attribuer l'attitude des Achéens : ils refusèrent cette fois de s'unir aux Étoiliens pour une expédition contre la Thessalie<sup>1</sup>, mais ils mirent tout en œuvre pour attirer dans la Ligue les territoires les plus voisins. Seulement, cette façon de s'agrandir porte évidemment le caractère de la politique d'Aratos, et nous voyons par là même combien le stratège de l'année, malgré l'habileté que nous avons cru lui reconnaître, était hors d'état de briser l'influence décisive d'Aratos.

Les incidents isolés qu'on nous rapporte jettent une lumière aussi remarquable sur l'attitude des deux chefs rivaux de la confédération et sur leur politique que sur le caractère des documents qui nous sont parvenus. Polybe dit : **Les monarques du Péloponnèse, complètement désespérés par la mort de Démétrios et pressés par Aratos, qui crut devoir les forcer Maintenant à abandonner leur tyrannie, promettant à ceux qui obéiraient de grands présents et de grands honneurs, mais montrant en perspective à ceux qui essayaient de résister des craintes et des dangers plus grands encore, se hâtèrent d'abdiquer leur tyrannie, d'affranchir leurs villes, d'entrer dans la confédération.** Il nomme en cet endroit Lydiade, qui, prévoyant habilement l'avenir, avait déjà déposé son pouvoir auparavant et s'était attaché à la Ligue. Puis il poursuit : **Aristomachos d'Argos, Xénon d'Hermione, Cléonymos de Phlionte abandonnèrent alors leurs monarchies et entrèrent dans la démocratie achéenne<sup>2</sup>.** Polybe est si plein d'un pieux respect pour le fondateur de la confédération à laquelle il a lui-même consacré ses services durant une vie longue et active, qu'il cherche non seulement à excuser et à justifier ses fautes, mais à rejeter dans l'ombre par tous les moyens ceux qui ont été ses adversaires. Le récit de Plutarque, quoique tiré probablement des propres *Mémoires* d'Aratos, fait connaître à peu près la véritable situation des choses<sup>3</sup>. **Aratos, dit-il, somma Aristomachos d'Argos de déposer la tyrannie, de rivaliser avec Lydiade et de devenir plutôt avec estime et honneur stratège d'un pareil peuple que le tyran odieux et menacé d'une seule ville. Aristomachos y consentit et demanda cinquante talents, afin de pouvoir payer et congédier ses**

---

même qui, d'après un autre texte (*C. I. ATT.*, II, n° 334), fut **ταμίας στρατιωτικῶν**. Il est dit dans le décret honorifique : **τὴν τῶν στρατιωτικῶν ἀρχῶν διε]ξήγαγεν**, et c'est ce même fils **Μικίων Κηφισιεύς** qui est mentionné au n° 334, lig. 36. Le décret honorifique ajoute qu'Euryclide, étant agonothète, a dépensé sept talents, qu'ensuite il a avancé des fonds pour la mise en culture des champs laissés en friche par suite des guerres... et ainsi de suite. Les tétradrachmes attiques signés des deux noms **Μικίων** et **Εὐρυκλειδῆς**, dont traite l'excellente dissertation de GROTEFEND (*Philologus*, XXV [1869], p. 70 sqq.), pourraient bien appartenir aux deux frères en question. L'inscription relative aux victoires panathénaïques que FRANZ et BÖCKH ont publiée dans l'*Allegemeine Literaturzeitung*, 1835, p. 268, et qui, d'après le judicieux travail de BERGK (*Zeitschr. für Alterth.*, 1855, p. 151), concerne les Panathénées de Ol. CXLVI, 3 (194), donne ces trois mêmes noms, mais l'Euryclide qui y figure n'est certainement plus celui qui était **ταμίας στρατιωτικῶν** vers 265 ; ce doit être son petit-fils ou son neveu.

<sup>1</sup> Il n'est pas question de cela dans les sources parcimonieuses dont nous disposons, mais l'analogie tirée de la situation telle qu'elle était au début du règne de Démétrios autorise cette conjecture.

<sup>2</sup> POLYBE, II, 44. Cf. II, 60.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 35.

troupes. Aratos envoya l'argent. Mais Lydiade, qui était alors stratège, désireux de mener lui-même à terme une si considérable acquisition pour la Ligue. entra également en négociations avec Aristomachos, lui révéla qu'Aratos avait toujours été l'ennemi irréconciliable des tyrans, s'offrit à lui pour faire aboutir la chose, finit par le gagner à la confédération, et proposa son admission. On vit alors, ajoute Plutarque, la bienveillance et la confiance du synédriion envers Aratos ; car lorsqu'il s'opposa à l'admission d'Aristomachos, ce dernier fut exclu sans autre formalité, mais bientôt, quand Aratos lui-même exposa la chose, on l'approuva ; Argos fut admis dans la Ligue, et Aristomachos élu stratège un an plus tard. Comme nous l'avons dit, c'est des *Mémoires* d'Aratos qu'a été tiré ce récit. Dans quelle situation déplorable était la Ligue, si Aratos, sans être stratège, pouvait non seulement mener de son propre chef des négociations aussi importantes, mais encore employer une somme d'argent très considérable, et même assurer par avance dans le traité la perspective d'une élection à la charge de stratège ; si Aratos, comme simple particulier, pouvait ainsi faire échouer une négociation menée à bonne fin par le chef suprême de la confédération, et la reprendre aussitôt à son compte comme stratège de l'année suivante<sup>1</sup> ! Ne pouvait-on délivrer Argos qu'en corrompant Aristomachos et en lui promettant à l'avance, contrairement à la constitution, son élection à la prochaine stratégie ? Précisément à cette époque, immédiatement après la mort de Démétrios, la tyrannie avait assez de peine à se maintenir.

L'attitude d'Aratos paraît encore plus équivoque dans l'expédition attique. Les Athéniens, déjà si souvent attirés par lui, veulent enfin, à la mort de Démétrios, être délivrés aussi, et ils se tournent vers lui, le champion de la liberté pour tous, quoique déjà, dit Plutarque, un autre fût alors stratège. Aratos était malade, mais il répondit cependant à cet appel et se fit porter en Attique dans une litière. Au Pirée commandait encore le même phrourarque Diogène qui, peu d'années auparavant, à la nouvelle de la mort d'Aratos, avait sommé Corinthe de rentrer sous la domination macédonienne ; Aratos négocia avec lui et obtint qu'il livrerait aux Athéniens pour la somme de cent cinquante talents le Pirée, Sounion, Munychie et Salamine. Aratos lui-même donna aussitôt vingt talents au phrourarque<sup>2</sup> ; est-ce de sa propre bourse ou de celle de la Ligue, on ne sait. Cet événement nous paraît tout autre, vu à la lumière des documents attiques. Euryclide, fils de Micion, après ceux qui livrèrent le Pirée, rendit la liberté à la ville ; il donna l'argent pour la couronne destinée aux soldats qui avaient, avec Diogène, livré la place ; il assura la sécurité des ports ; il répara les murailles de la ville et du Pirée avec son frère Micion<sup>3</sup>. Diogène fut nommé Évergète ou bienfaiteur de la ville, et on éleva en son honneur un Diogénion où fut instituée une fête solennelle. Si Aratos donna l'argent nécessaire au départ des mercenaires, Athènes n'entra pas cependant dans la Ligue, et ce fut comme république libre et indépendante qu'elle reçut l'ambassade romaine.

---

<sup>1</sup> C'est la stratégie qui a commencé dans les premiers jours de mai 229, c'est-à-dire la neuvième, et non pas, comme on a voulu le soutenir sur la foi d'une assertion absurde de Plutarque (*Arat.*, 35), la onzième.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 34. PAUSANIAS, II, 8, 3.

<sup>3</sup> C. I. ATT., II, n° 379. Dans un article déjà cité (*Ein Verschollener in Hermes*, VII, p. f sqq.), KÖHLER a élucidé cet ensemble de circonstances et par surcroît l'épigramme du C. I. GRÆC., I, p. 916. L'inscription thébaine de l'*Αθηναίων*, II [1874], p. 482, ne se rapporterait-elle pas peut-être aux mêmes conjonctures ?

Aratos commit la plus grande faute politique en ne gagnant pas Athènes à la Ligue. Il est parfaitement clair qu'il l'aurait pu<sup>1</sup>. Mais pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? Était-il lié peut-être par la somme annuelle de six talents qu'il recevait d'Alexandrie ? Le Lagide n'avait aucun intérêt particulier à voir Athènes subsister comme État indépendant. Était-ce le souci de ne pas laisser la confédération s'étendre au delà de l'isthme ? Mais la ville de Mégare appartenait déjà à la Ligue. Ou bien était-ce la crainte de ne pouvoir protéger le territoire attique ? Mais ou bien on n'avait plus à craindre du tout la Macédoine, ou bien Aratos était déjà intervenu dans les affaires du royaume avec trop de hardiesse pour qu'il pût espérer protéger la Ligue contre la vengeance de l'adversaire autrement qu'en la fortifiant et en l'élargissant le plus possible.

C'est ailleurs qu'il faut chercher les motifs d'Aratos. La démocratie telle qu'on l'entendait à Athènes n'était pas du tout celle qu'il souhaitait voir et qu'il laissait exister dans la Ligue. Athènes était, par l'effet de ce relèvement soudain, dans un état d'effervescence qui la préparait à d'énergiques résolutions ; nous la voyons, en effet, chasser aussitôt les habitants de Salamine, qui avaient si longtemps et si volontiers pris parti pour les Macédoniens, et distribuer leurs champs à des clérouques athéniens<sup>2</sup>. Les chefs du peuple et les pauvres d'Athènes, les uns et les autres pleins de souvenirs glorieux et de prétentions hardies, avaient dans cette ville une importance qu'Aratos croyait devoir éloigner de sa confédération à tout prix. Athènes était surtout le véritable foyer de la culture philosophique, des idées qui ne semblaient que déjà trop répandues, même dans la Ligue, et qu'il fallait à tout prix empêcher de grandir davantage par l'accession de nouveaux adeptes. C'est sans doute pour rester à sa manière le tuteur de la Ligue que Aratos, toujours prêt d'ordinaire à acquérir coûte que coûte pour la Ligue de nouveaux territoires, refusa cette fois d'agrandir son domaine ; agrandissement dont les suites auraient eu une importance capitale pour la confédération elle-même comme pour toute la Grèce, au lieu qu'Athènes, désormais abandonnée à elle-même, devait tôt ou tard tomber sous une influence étrangère.

Telle était la politique d'Aratos. On ne peut dire à quel point elle était soumise à l'impulsion qui lui venait d'Alexandrie ; mais, dans le cas présent, elle était d'autant "plus funeste qu'elle ne pouvait se poursuivre qu'en opposition avec le chef de la confédération élu pour cette année-là et en portant une grave atteinte à ses prérogatives constitutionnelles. Lydiade était impuissant contre cet ennemi secret et contre l'aveuglement ou la mauvaise volonté de ceux qui le soutenaient. Que servait au stratège de l'accuser à diverses reprises devant les confédérés ? Aratos n'avait besoin que de rappeler, avec trop de succès malheureusement, les soupçons qu'inspirait l'ancien tyran de Mégalopolis et de faire allusion à la fable du coucou ; les vices de la constitution ne permettaient pas aux meilleures intentions et aux efforts les plus généreux de prévaloir contre les éléments d'indolence et d'inertie sur lesquels s'appuyait Aratos.

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui encore, l'opinion exposée ci-dessus me paraît exacte, et nullement dépourvue de toute espèce de vraisemblance. A supposer que Micion et Euryclide aient tenu avec énergie pour la neutralité politique d'Athènes, Aratos n'avait qu'à faire de l'accession de la ville à la Ligue la condition de son assistance ; alors Athènes aurait dû ou se soumettre ou garder la garnison ennemie sur son territoire. On comprend parfaitement que, dans ses *Mémoires*, Aratos ait présenté les choses sous un autre jour.

<sup>2</sup> BOECKH dans le *C. I. GRÆC.*, n° 108.



Un auteur parle, en passant, de la cavalerie de la Ligue achéenne, telle qu'elle était à une époque un peu plus éloignée. Elle avait, dit-il, été complètement négligée, parce que les hommes obligés au service de la cavalerie avaient fourni des remplaçants ou n'avaient fait que parader et étaler leur costume ; les hipparques leur avaient tout pardonné, parce que les cavaliers avaient dans la constitution l'influence prépondérante et décidaient en particulier des honneurs et des châtiments ; pour se rendre populaires parmi eux et arriver à la stratégie, les hipparques avaient fermé les yeux sur tout ce qu'ils se permettaient<sup>1</sup>. Faut-il croire, d'après cette assertion, qu'il y avait dans la démocratie achéenne un élément timocratique ? Par la force des choses, le service dans la cavalerie devait être subordonné à un cens déterminé. C'est ainsi que, dans les fonctions les plus importantes de la constitution, les riches, les *ctématicques*<sup>2</sup>, avaient une influence prépondérante. On ne peut plus reconnaître sous quelle forme ; en tout cas, ce n'était pas qu'ils fussent les représentants de leurs communes aux assemblées de la Ligue à Ægion ; la confédération, en ce cas, n'aurait pu s'appeler vraiment une démocratie, et d'ailleurs il y a des textes qui affirment le contraire d'une façon positive<sup>3</sup>. Mais on peut supposer que le règlement relatif aux propositions des députés et au vote, dans ces assemblées populaires où chaque ville avait une voix, assurait là encore aux *ctématicques* une influence particulière. Peut-être même-suffisait-il que le lieu de réunion habituel, Ægion, fût trop éloigné pour les plus pauvres, et que les assemblées extraordinaires fussent convoquées en un endroit de la confédération que le chef choisissait à sa guise, en ayant soin, le cas échéant, de faire tomber son choix sur une ville dont l'accès fût incommode à la masse des petites gens. En effet, l'assemblée de la Ligue n'était pas également accessible aux riches et aux pauvres ; il y avait là dans la constitution une entrave d'autant plus incommode et plus dangereuse que cette époque, déjà imbuë de principes entièrement démocratiques, ne reconnaissait plus volontiers depuis, longtemps de privilège attaché à une richesse déterminée.

Que cette distinction fondée sur la fortune se fit sentir simplement en fait ; ou en vertu de la constitution, c'était d'elle que dépendait aussi sans aucun doute l'élection aux charges fédérales, à celles qui donnaient autorité sur la Ligue. Le tribunal fédéral<sup>4</sup>, comme semble le prouver sans conteste le document cité plus haut, n'était composé que de riches. Dès lors s'expliquent, sinon complètement, du moins dans leurs traits essentiels, les privilèges attribués plus haut à l'ordre équestre. Toutes les questions soumises à la décision de l'assemblée populaire devaient être discutées auparavant dans le Conseil fédéral ; l'assemblée ne pouvait débattre que les questions pour lesquelles elle était expressément convoquée ; elle ne se réunissait régulièrement que deux fois par an et ne pouvait siéger que trois jours. Il est clair que cette assemblée populaire ne jouait

---

<sup>1</sup> POLYBE, X, 25, 8 sqq. — PLUTARQUE, *Philopœmen*, 7. Cf. 18.

<sup>2</sup> POLYBE, V, 93, 6. FREEMAN (*Hist. of the federal Government*, p. 294) suppose que ce renseignement ne concerne qu'une local quarrel between rich and poor at Megalopolis, et il considère le *μάλιστα κύριοι τιμής και κολάσεως* comme de nature plutôt parlementaire que judiciaire.

<sup>3</sup> POLYBE, XXXVIII, 4, 5 [10, 5 éd. Hultsch]. Cf. XXIX, 9, 6 [24, 6].

<sup>4</sup> Dans l'inscription publiée par FOUCART (*Revue Archéologique*, 1876, p. 97), on lit : ... *καί ἐξέστω τῷ βουλομένῳ αὐτῷ δίκαν θανάτου εἰσάγειν εἰς τὸ κοινόν τῶν Ἀχαιῶν*. Il est encore question plus loin de *δικάζειν*. Il semble que les actions intentées en raison des conventions fédérales devaient être portées devant l'assemblée générale de la Ligue, qui choisissait alors les jurés dans son sein, c'est-à-dire parmi ses membres présents.



qu'un rôle politique insignifiant ou plutôt qu'elle en était à peu près réduite à dire *oui* ou *non*, et cela au choix de l'autorité gouvernementale.

La direction générale de la Ligue était confiée aux mains d'un **stratège et de ses synarchontes**, parmi lesquels il faut compter, outre l'hipparque, le navarque<sup>1</sup>, le **grammateus**, etc., et particulièrement les dix damiorges. Ces damiorges ne forment pas une commission du Conseil fédéral, de la **βουλή**<sup>2</sup>, et on se demande si ce Conseil, soit au complet, soit sous forme de comités quelconques, était toujours prêt à concourir avec les magistrats à l'expédition des affaires courantes, etc. On ne sait pas si les damiorges étaient élus par la communauté ou par le Conseil ; il est certain qu'ils proposaient le candidat ou peut-être les candidats à la stratégie<sup>3</sup>. La constitution de la Ligue n'était démocratique que de nom ; en réalité, la foule ne prenait qu'une part bien restreinte au maniement des affaires : le peuple était souverain, mais ne gouvernait pas.

Il est extrêmement vraisemblable, bien qu'on ne puisse l'affirmer, que cet élément timocratique de la constitution fut introduit dans toutes les milles qui accédaient à la Ligue et appliqué à leurs affaires communales. L'institution du cens pouvait s'appuyer principalement sur l'organisation financière de la confédération. Quelques indications isolées nous apprennent que chaque ville confédérée avait à payer à la caisse de la Ligue une contribution annuelle<sup>4</sup>, qui devint d'autant plus considérable qu'il fallut enrôler pour chaque guerre, outre les contingents achéens, un plus grand nombre de mercenaires. Après les troubles du dernier siècle, il ne pouvait plus guère être question, pour la plupart des villes, de biens communaux ; tout ce qui pouvait avoir appartenu à ce titre aux communes avait passé aux mains des particuliers sous la tyrannie, l'oligarchie, la domination étrangère, et après la chute de ces divers pouvoirs ; aussi les contributions de chaque ville, lorsqu'elles ne provenaient point, par exemple, des douanes ou d'autres revenus, devaient être fournies par les particuliers. Il est naturel de supposer que les **ctématiques** devaient supporter la taxe imposée à leur commune. Malheureusement, il est impossible de se faire une idée nette du système d'impôts adopté par la Ligue. Mais il faut insister sur un point essentiel. Les localités situées sur le domaine de la confédération ne sont pas toutes des membres immédiats de la Ligue ; lorsque plus tard Messène entre dans l'Union, on distrait, pour certains motifs, trois endroits situés à l'est de son territoire et qui sont acceptés, chacun pour sa part, dans la confédération ; tout le reste de la Messénie ne forme qu'une seule commune et fait frapper désormais en cette qualité des monnaies qui portent la signature commune aux Achéens et la dénomination locale de **Messéniens**<sup>5</sup>. Quelques bourgades voisines

---

<sup>1</sup> On n'a eu connaissance du navarque que par l'inscription citée à la note précédente. Le traité doit être juré par les Orchoméniens et les Achéens.

<sup>2</sup> POLYBE, XXXVIII, 5, 1. Le conseil s'appelle aussi **γερούσια**, ce qui indique qu'il se composait sans doute de gens âgés : l'expression **οἱ σύνεδροι**, qui fait pendant à **γερούσια**, désigne les **damiorges**. Le roi Eumène offre un capital de 1.200 talents, dont les intérêts doivent être employés en **διατες** pour les conseillers.

<sup>3</sup> POLYBE, XXVIII, 6, 9. Il est certain qu'à l'époque l'élection des stratèges avait lieu au lever des Pléiades, car Polybe (IV, 27, 2. V, 1, I) le dit expressément, en ajoutant **τότε**, car de son temps, et peut-être même avant Ol. CXLIII, 3, les élections avaient été reportées en automne.

<sup>4</sup> POLYBE, XXV, 1, 1. XL, 3, 3.

<sup>5</sup> POLYBE, XXV, 1, 1. En ce qui concerne les monnaies, je renvoie à LEICESTER WARREN (*Numism. Chron.*, 1861, p. 77), à FINLAY (*ibid.*, 1866, p. 32), à LAMBROS (v. *Sallets Num.*

de Mégalopolis et lui appartenant se soulèvent contre elle, refusent de se soumettre à sa puissance, demandent à entrer dans la Ligue comme membres immédiats<sup>1</sup>. On n'a pas besoin de se demander si les localités achéennes dépendantes, et pour ainsi dire médiates, ressentiaient vivement l'humiliation de leur situation ; elles étaient traitées comme des périèques ; elles devaient payer leurs contributions à leur chef-lieu, sans participer au gouvernement comme membres actifs. On voit que le principe de la liberté était bien peu pratiqué dans cette confédération. Elle était sans doute souveraine en son ensemble ; mais il restait le vote par villes dans les assemblées de la Ligue, mode de suffrage inquiétant, car il mettait sur le même pied les petites bourgades insignifiantes et des villes comme Argos et Mégalopolis, ou plus tard la Messénie, qui embrassaient de grands territoires. Il eût été naturel de répartir les voix selon le chiffre de la population ou la proportion des redevances versées au Trésor fédéral, mais il est certain qu'on garda toujours le système primitif. Il y a encore un détail qui vaut la peine d'être relevé. Dans le document qui stipule l'accession d'Orchomène, il est convenu que ceux qui auront acquis une pièce de terre ou une maison à Orchomène, à partir du jour où les Orchoméniens sont devenus Achéens, n'auront pas le droit de l'aliéner avant vingt ans écoulés<sup>2</sup>. Ainsi la confédération semble souhaiter et encourager l'établissement de nouveaux citoyens dans les localités annexées, d'Achéens évidemment ou de personnes sur lesquelles la Ligue peut compter, et à coup sûr dans le but de tenir d'autant mieux dans sa main lesdites localités. On voit avec quel soin la Ligue réglait les affaires de détail.

Ces remarques sur la constitution de la Ligue sont nécessairement sèches, à cause de la nature des sources dont nous disposons, mais on voit clairement que cette constitution répondait fort peu à l'idée qu'on se faisait à l'époque du droit public et aux difficultés de la situation politique de la Ligue. Nous avons cru revendiquer justement pour Lydiade le mérite d'avoir travaillé à transformer la constitution ; c'est de sa ville natale que vint plus tard ce changement nécessaire, mais il vint lorsqu'il n'était plus temps. Aratos négligea d'utiliser son influence de la seule façon qui pût assurer l'avenir de la confédération ; bien plus, il accueillit comme une insulte personnelle tout essai tenté pour améliorer la constitution : aussi, par son fatal aveuglement, par sa prudence inspirée sans doute par de bonnes intentions, mais vaine et bornée, il a assumé toute la responsabilité de l'insuccès d'une grande institution, institution assez large pour que les meilleurs fruits de la culture hellénique pussent s'y développer librement.

Telle était la situation intérieure de la Ligue. Sans doute, elle s'était considérablement agrandie : durant les dernières années : toute l'Arcadie appartenait maintenant à la confédération ; Argos, Phlionte, Hermione, Trœzène, Épidaure, bref, le nord et le cœur du Péloponnèse, plus de la moitié de la péninsule et Mégare par surcroît, étaient des territoires achéens ; l'influence macédonienne en deçà de l'isthme avait pris fin.

Souvenons-nous que, dans cette même année où une régence succédait à Démétrios en Macédoine, où les Dardaniens envahissaient ce pays après une victoire complète, où les Thessaliens se proclamaient indépendants, où tous les

---

*Zeitschr.*, II, p. 160), et notamment à l'article de WEIL (*ibid.*, IX, p. 223), qui donne des renseignements très intéressants même sur les [divisions cantonales](#).

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Philopœmen*, 13.

<sup>2</sup> D'après la correction de DITTENBERGER, *Hermes*, XVI [1881], p. 18.

postes que la Macédoine occupait en Grèce et dans les îles voisines jusqu'à l'Eubée étaient chassés et balayés, les armées de Rome parurent pour la première fois au delà de la mer Adriatique. Nous avons vu que la Macédoine — en état, pour ainsi dire, de légitime défense contre les attaques qui venaient de la Grèce, tant qu'elle était menacée sur sa frontière du nord — avait, pour se garantir d'un nouveau péril, poussé elle-même les Illyriens à se jeter sur la Grèce. Les incursions de ces pillards : répandirent l'épouvante ; les Étoliens et les Achéens, les deux seules puissances qui auraient dû représenter et protéger la Grèce, puisqu'elles l'avaient arrachée à la Macédoine, s'unirent contre les Illyriens et furent vaincus ; on avait ôté à la Macédoine la force de tenir en bride les peuples du nord et l'on n'était pas assez fort soi-même pour se défendre contre leurs brigandages.

C'est dans ce moment d'humiliation et de faiblesse générales que se présentèrent les Romains. Avec quelle sûreté et quel calme ils écrasèrent sous leurs pieds ce misérable ramassis de corsaires, devant lequel la Grèce avait tremblé. Absolument supérieurs à leurs adversaires au point de vue moral comme au point de vue matériel, ils pulvérisèrent les Barbares insolents qui avaient osé faire tort à des sujets romains et offenser des ambassadeurs romains. Il est vrai, c'était un bienfait pour la Grèce que ces pirates fussent anéantis, et les premiers rapports de Rome avec la politique hellénique furent empreints d'une véritable :cordialité. Mais que de conséquences renfermait ce simple fait 1 Rome avait donné le secours et l'appui que la Macédoine, par suite des oppositions de la Grèce, ne pouvait plus fournir et que la Grèce était trop faible ou trop désunie pour se donner à elle-même ; Rome avait pris pour elle Corcyre, Apollonie, Dyrrhachion, bref, les endroits où la traversée d'Italie était la plus courte ; elle était en possession de tous les points d'attaque, et elle était sûre des populations, qui ne pouvaient guère trouver que dans leur fidélité envers Rome l'appui nécessaire contre les Illyriens<sup>1</sup>. Nous n'avons pas à exposer dès maintenant la politique de Rome et ses motifs ; près de quinze années encore se passèrent sans qu'elle intervînt de nouveau dans les affaires de la Grèce, et encore ne le fit-elle cette fois-là que contrainte ; mais, selon les idées de la politique hellénique et selon la nature des choses, le fait seul que les Romains avaient pris pied dans ces contrées devait paraître extrêmement significatif. Lors même que la Macédoine réussirait à subjuguier les Dardaniens, à soumettre les Thessaliens, et même à gagner de nouveau en Grèce quelques positions, il y avait maintenant une puissance à portée de reprendre pour son compte, à la prochaine occasion, la même rivalité qui avait rendu autrefois le royaume d'Épire si dangereux pour la Macédoine, mais avec de tout autres moyens et de tout autres ressources. Rome possédait déjà toute l'Italie ; elle avait arraché la Sicile aux Carthaginois et n'y tolérait plus que la petite principauté de Hiéron, reste misérable de la colonisation grecque jadis si florissante ; au cours d'une guerre de vingt années, elle s'était élevée au rang d'une puissance maritime devant laquelle celle des Carthaginois s'abaissait enfin ; même la Corse, même la Sardaigne étaient enlevées à Carthage, qui perdait par là la moitié de son commerce ; et, comme cette rivale déchue se tournait, avec une prévoyance admirable, vers l'Espagne, pour y fonder par la conquête

---

<sup>1</sup> Pour apprécier l'importance de ces localités et des autres points désormais acquis aux Romains, il faut comparer le traité passé entre Hannibal et la Macédoine. Il y est dit que les Romains ne doivent pas être maîtres de Corcyre, d'Apollonie, de Dyrrhachion, de Pharos, de Dimalle, du pays des Parthiniens et des Atintanes (POLYBE, VII, 9, 13).

une puissance continentale qui la dédommagerait de la perte de sa puissance maritime et pourrait lui offrir un jour les moyens de combattre son ennemie sur son propre sol, Rome lui commanda de s'arrêter aux rives de l'Èbre : l'ordre fut intimé dans cette même année 228 où, en vertu de la paix, elle prit possession de son nouveau domaine au delà de la mer Adriatique. Quelle force, quelle étendue, quelle concentration de puissance, tandis que, dans le système des États hellénistiques, l'Égypte était déjà arrivée à son apogée, l'Asie était précipitée de désordres en désordres, la Grèce était brisée et déchirée au dedans, la Macédoine semblait sur le bord de l'abîme !

Aucun théâtre peut-être de l'histoire ancienne n'a eu à traverser un plus grand nombre de difficultés politiques que la Macédoine depuis l'époque d'Amyntas et de Philippe. Toujours prête à faire de grandes choses, toujours rejetée dans ses embarras par des complications qui viennent de son entourage, toujours plus puissante que le monde grec, qui se brise et se dissout, elle intervient toujours dans les affaires générales, sans pouvoir acquérir autre chose qu'une prépondérance momentanée et qu'elle ne doit qu'à la supériorité personnelle de ses princes. On peut revendiquer pour les Antigonides la gloire d'avoir compris avec un sens élevé le rôle de leur royauté et d'avoir tenté de le réaliser avec une prévoyance et un effort de tous les instants ; mais leur travail était celui de Sisyphe, avec cette différence qu'à chaque tentative nouvelle la tâche devenait plus laborieuse et l'effort plus violent. Avec quelle peine Antigone Gonatas avait relevé son royaume des ruines entassées par les Galates, l'avait mis à l'abri des Barbares du nord, avait fondé à nouveau et plus solidement que par le passé l'édifice ruiné par Pyrrhos, jusqu'au jour où, pendant ses tentatives sur Cyrène, le Péloponnèse commença à se soustraire à son influence et où, dans sa seconde guerre contre l'Égypte, lui échappa enfin la clef de la péninsule ! Il chercha, par de nouvelles combinaisons, à réparer cette perte, mais sa mort rompit une paix laborieusement conquise ; son fils Démétrios trouva le royaume menacé sur les frontières du nord, et au sud même la Thessalie compromise. Une attaque énergique refoula les Étoliens au delà de leurs limites et rétablit encore l'influence macédonienne dans le Péloponnèse, mais l'Acrocorinthe ne put être recouverte.

A la mort de Démétrios, survenue prématurément, tout s'écroula. L'Attique fut perdue ; la Thessalie, elle aussi, se détacha complètement de la Macédoine, et pas une région au-dessous de l'Olympe ne resta fidèle, sinon l'Eubée ; le nord de la Macédoine fut entièrement ouvert aux Dardaniens enivrés de leur victoire, et l'héritier du diadème était un enfant. Alors Antigone, le fils du beau Démétrios qui avait autrefois conquis Cyrène, prit la tutelle. Il était alors dans la vigueur de ses trente ans, à la fois remarquable comme régent et comme général, et, ainsi que le montrera le cours de sa carrière politique, plein d'une prévoyance admirable, ayant la claire conscience du but qu'il fallait atteindre<sup>1</sup>. Le peu qu'il est permis de deviner de son caractère et de sa personne montre avant tout chez lui un sentiment du droit et du devoir, une dignité morale qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer. La situation exige qu'il échange la tutelle contre le diadème, mais ce n'est que pour le conserver plus sûrement à son pupille ; Philippe est le fils naturel de Démétrios, et Antigone devient le mari de sa mère, afin que, lorsqu'il mourra, il n'y ait pas de candidat dont le sang royal soit plus pur que celui de

---

<sup>1</sup> POLYBE, IV, 87. II, 35. 47. 66, 70. D'après Plutarque (*Æmil.*, 8), ce furent les hommes les plus considérables de la Macédoine qui lui confièrent la régence ; il y avait droit par sa situation de parent de la famille royale.

Philippe. Ce ne sont pas les fils que lui donne Chryséis, c'est Philippe<sup>1</sup> qu'il élève pour le trône ; même après sa mort, au delà de la tombe, il assure par les dispositions testamentaires les plus scrupuleuses les commencements du règne de Philippe<sup>2</sup>. On l'a comparé avec Philippe, le fils d'Amyntas ; il y a entre lui et Philippe la même différence qu'entre son époque et le siècle de Philippe. Ce dernier avait apporté à son peuple encore vigoureux et docile ce que la culture et la civilisation hellénique portaient en elles de vivifiant et d'élévé ; par son administration, par son système militaire, par l'exercice hardi de son pouvoir, il avait créé un État qui devait se montrer assez fort pour suffire aux tâches les plus grandes. Puis vinrent d'immenses révolutions, les conquêtes d'Alexandre, les luttes des Diadoques, les expéditions des Celtes. Elles atteignirent tout le monde grec, mais la Macédoine fut le plus profondément ébranlée ; elle n'est plus maintenant qu'une espèce de scorie, tandis que la race grecque, dans son irrémédiable décadence, s'attache avec d'autant plus de ténacité à cette culture qui lui garantit l'infailibilité des principes en vertu desquels son génie gouverne le monde. Mais, si profondes que soient les divergences des vues politiques dans le monde hellénique et même dans le monde hellénistique, si éloignées que soient les théories monarchiques des théories républicaines, si grand que soit l'écart entre la situation de fait et les principes reconnus pour rationnels et essentiels, cette culture est la mesure de ce qui existe, la règle de ce qui va être, et cette idée répandue partout, passée dans la conscience de tous, est le trait distinctif de cette époque dans tous les sens où elle exerce son activité ; c'est elle qui détermine le caractère des personnages marquants de cette génération.

Antigone Dogon ne ressemble à Philippe que par les dehors ; leur ressemblance est moins dans leur personne même que dans les circonstances extérieures parmi lesquelles ils doivent agir. Celui-là, né politique et le premier des politiques de grande allure, cherche les complications, qui s'imposent au contraire à celui-ci ; il les cherche afin d'y développer son génie politique, tandis que celui-ci ne veut, en les conjurant, que remplir un devoir difficile. Philippe est né roi ; Antigone est un homme qui a le devoir d'être roi. Philippe est entièrement ce qu'il est ; Antigone a dû accepter une tâche, et c'est sa gloire de la comprendre. Voilà l'hellénisme tel qu'il est partout à cette époque. Les génies primesautiers ont disparu ; la belle maxime *Sois ce que tu es* ne suffit plus ; les grandes pensées créatrices n'apparaissent plus incarnées, pour ainsi dire, dans un personnage doué de hautes qualités qui les a conçues ; il s'est formé tout un monde d'idées générales, et la gloire des meilleurs de ce temps-là consiste uniquement à les interpréter, à les seconder, à les réaliser : ils prennent part aux événements, mais ils sont plutôt une force qu'une personnalité.

Le premier souci d'Antigone devait être d'assurer les frontières de la Macédoine. Dans un discours aux Macédoniens, un écrivain lui fait rappeler qu'il a puni la défection des alliés, ramené à l'ordre les Dardaniens et les Thessaliens que la mort de Démétrios avait rendus trop superbes, en un mot, non seulement défendu, mais accru la grandeur de la Macédoine<sup>3</sup>. Il est regrettable qu'on ne puisse en savoir davantage sur ses premiers débuts ; ce n'est que par des inductions hardies qu'on peut retrouver à peu près ce qui arriva en Thessalie. Il est incontestable que la domination macédonienne y fut rétablie : la lutte doit avoir été opiniâtre, mais contre qui fut elle dirigée ? Il y a un texte isolé se

---

<sup>1</sup> Anonym. ap. SCALIGER, *Euseb. Græc.*, p. 62. [EUSEB. ARMEN., I, p. 238].

<sup>2</sup> POLYBE, IV, 87.

<sup>3</sup> JUSTIN, XXVIII, 3.



rapportant peut-être à cette période : d'après ce renseignement, Antigone aurait refoulé les Étoliens, les aurait étroitement bloqués, affamés, et, lorsqu'ils auraient pris enfin la résolution désespérée de chercher la mort dans une sortie, il leur aurait ouvert le chemin de la fuite, pour se précipiter sur eux pendant leur marche et en tuer un grand nombre<sup>1</sup>. Cet événement a dû se produire quelque part dans le nord de la Thessalie. Pourtant Antigone ne chassa pas complètement les Étoliens de cette région ; la Thèbes de Phthiotide resta désormais dans leurs mains ; plus tard même ils purent réclamer Larissa-Crémaste, Échinos, Pharsale<sup>2</sup>, en termes qui font croire que ces villes ont dû à un certain moment — et ce ne peut guère être qu'à ce moment-là leur être abandonnées entièrement et en vertu d'un traité par la Macédoine.

Il n'est pas difficile de reconnaître les motifs qui auront déterminé Antigone à faire d'aussi importantes concessions. Dès qu'il fut délivré de ses premiers soucis et qu'il put de nouveau s'occuper des affaires de la Grèce, il dut travailler à séparer les Étoliens des Achéens. Si, après ses succès de Thessalie, il avait de plus en plus refoulé les Étoliens, il aurait immédiatement provoqué une nouvelle alliance des forces de l'Achaïe et de l'Étolie. Peut-être eût-il été assez fort pour résister à ces deux adversaires ; mais il devait craindre que, dans leur détresse, les Étoliens n'appelassent à leur secours l'Égypte et peut-être la puissance romaine, qui à ce moment même, après la victoire sur l'Illyrie, venait d'entrer en relations avec eux et qui, par ses possessions ou du moins par le territoire confié à sa protection, touchait déjà, et de très près, aux forteresses de la Macédoine occidentale, Antigonion et Antipatris. Il fallait que les Étoliens et les Achéens fussent désunis ; c'est à cette condition seulement qu'Antigone pouvait songer à établir de nouveau son influence dans les pays helléniques : par conséquent, il devait sacrifier aux Étoliens le sud de la Thessalie pour l'avantage plus considérable de séparer leur cause de celle de ces confédérés achéens qui agrandissaient si rapidement leur domaine. Sans aucun doute, les sympathies des Étoliens pour leurs alliés étaient déjà très refroidies ; il était impossible que cette politique qu'on peut appeler hellénique, celle que Pantaléon avait représentée et fait prévaloir dans l'alliance avec les Achéens, fût réellement du goût des Étoliens ; et plus les Achéens étaient heureux dans leurs entreprises, plus en Étolie le parti étolien montrait de vigueur dans son opposition au parti hellénique. Évidemment, les Achéens n'avaient pas d'autre but que d'unifier tout le Péloponnèse ; comment pourrait-on, en ce cas, maintenir en face de cette puissance l'influence étolienne sur l'Élide ? La constitution des Achéens devait même, en se propageant de plus en plus, devenir pour celle des Étoliens la pire des rivales ; il était grand temps de s'opposer à cette **légalité** qui ne cessait de gagner du terrain. Il est vrai qu'on ne pouvait encore en venir à l'hostilité déclarée : Polybe pense que le souvenir de la guerre de Démétrios était encore trop récent pour que les Étoliens pussent violer les devoirs de la reconnaissance<sup>3</sup>. Mais, lorsque Mantinée se détacha de nouveau de la Ligue achéenne, les Étoliens accueillirent cette ville dans leur confédération ; Tégée, Orchomène se rallièrent également à leur cause. Les calculs d'Antigone étaient donc justes ; il y avait au milieu du territoire des Achéens, en avant-poste, une puissance qui n'était : déjà plus ennemie de la Macédoine.

---

<sup>1</sup> FRONTIN, II, 6, 5.

<sup>2</sup> POLYBE, XVIII, 21, 3. Cf. IX, 41. TITE-LIVE, XXXIII, 13.

<sup>3</sup> POLYBE, II, 46, 4.



Mais que faire davantage ? Antigone devait-il se jeter sur l'Attique, la conquérir de nouveau ? Athènes avait fait amitié avec Rome ; elle était sûre, dans tous les cas, de l'appui de l'Égypte<sup>1</sup>. Devait-il attaquer immédiatement la Ligue achéenne ? Mais l'Égypte était liée plus étroitement encore avec cette confédération, et, quoique le protectorat officiel des Lagides eût cessé depuis dix ans de s'étendre sur la Ligue, la constante influence de l'Égypte et ses intérêts étaient représentés dans la politique achéenne par la personne d'Aratos, qui recevait d'Alexandrie une pension annuelle. Ce n'est, du reste, que parce qu'elle aurait pu menacer et paralyser la Macédoine par le moyen des Achéens que l'Égypte était arrivée à conquérir en Orient sa colossale prépondérance. Comment se tirer d'embarras en présence d'une pareille situation ? Comment atteindre le but que la politique macédonienne devait poursuivre, et poursuivre d'autant plus rapidement qu'une grande puissance occidentale s'approchait de ses frontières ? Comment arriver à ce résultat, l'union complète de la Grèce sous l'influence de la Macédoine ? Réellement, il fallait un esprit plus qu'ordinaire pour imaginer seulement, en un pareil moment, que cette union fût possible ; et pourtant, six années ne s'étaient pas écoulées qu'Antigone avait réalisé cette union dans ses traits essentiels.

Il commença son œuvre sur un point éloigné. Depuis l'expédition de Cyrène, la Macédoine avait cessé d'attaquer l'Égypte ou ses possessions ; la bataille navale d'Andros l'avait contrainte à une attitude purement défensive, qui avait entraîné à chaque instant de nouvelles pertes en Grèce. Mais, après avoir pacifié les frontières et rompu l'alliance des Étoliens et des Achéens, ne fallait-il pas isoler plus complètement encore les Achéens, et, pour les isoler, quel autre moyen avait Antigone que de prendre de nouveau en face de l'Égypte une attitude vigoureuse, décisive, qui la contraindrait à abandonner la Grèce ? Lors même qu'il aurait été encore possible de prendre pied de nouveau à Cyrène — et nous ne savons pas si le pays avait gardé jusque-là son indépendance — une expédition dans cette région n'aurait promis que peu de résultats, puisque la puissance syrienne, depuis la perte de presque tout le littoral et surtout de Séleucie, était hors d'état de soutenir les mouvements de la Macédoine contre la Ligue par des attaques sur la frontière orientale de l'Égypte. Il était plus aisé et plus efficace de tenter une expédition contre les nouvelles conquêtes de l'Égypte. Nous avons déjà signalé plus haut les traces obscures d'une campagne entreprise par Antigone en Carie. Ce ne fut donc pas contre la Thrace limitrophe que se tourna Antigone ; le Lagide aurait abandonné assez volontiers ces positions, les plus éloignées de son royaume. Antigone attaqua la région qui était, à proprement parler, le point culminant des côtes d'Asie-Mineure occupées par l'Égypte. Peut-être fut-il appelé par les villes grecques de la Carie pour assurer leur liberté, que la Macédoine semble leur avoir garantie dans ses précédents traités de paix avec la Syrie.

Antiochos Hiérax était l'allié naturel d'Antigone. Nous ne pouvons plus éclaircir complètement leurs rapports mutuels et les relations qu'ils eurent tous deux avec la Bithynie. Nous ne savons pas si le Macédonien ne fit que profiter de l'attaque d'Antiochos Hiérax en Lydie, dans l'année 228, ou s'il l'entreprit avec lui. Battu de ce côté, Antiochos lutta dans la première moitié de l'année 227 contre Attale, cette fois encore sans succès. Il n'est guère croyable qu'Antigone ait fait une semblable expédition après la défaite complète de son allié. Il est plus vraisemblable qu'il s'est jeté sur la Carie au moment où Antiochos prenait les

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 51, 2.

armes, c'est-à-dire en 228. On voit clairement<sup>1</sup> qu'il négligeait en apparence les affaires de Grèce, pour ne gagner tout d'abord qu'une bonne position contre l'Égypte. Ce qu'il fit en Béotie offre un juste exemple de sa politique.

Nous avons vu que le parti hostile aux Macédoniens s'était soulevé dans ce pays après la mort de Démétrios. Voulait-il revenir à la symmachie avec les Étoliens ? Les Achéens avaient-ils su attirer h eux la fédération béotienne ? Peut-être croyait-on pouvoir rester indépendant ; mais, lorsque le traité d'Antigone avec les Étoliens eut de nouveau assuré aux Macédoniens la Thessalie et par suite les communications avec l'Eubée, la Béotie leur fut ouverte par cette lie. Lorsque la flotte destinée à l'Asie se rassembla, on crut pour tout de bon qu'Antigone méditait une invasion en Béotie. Soudain la flotte macédonienne vint échouer sur le rivage de Larymna ; le Béotiens furent sur le point — et tel fut le désir exprimé surtout à Thèbes — de se jeter sur les Macédoniens alors incapables de résistance. Néon, qui était alors hipparque, mena même ses cavaliers sur le rivage ; mais, partisan des Macédoniens comme il l'était, il laissa passer le moment favorable, et la plupart des Béotiens l'approuvèrent même d'avoir manqué cette occasion. Bientôt la flotte fut dégagée et put poursuivre sa traversée. Antigone se contenta pour le moment d'amuser ainsi la Grèce et la Béotie ; mais, l'occupation de la Carie ayant réussi, il avait sinon atteint un résultat décisif, du moins préparé ce résultat en se saisissant d'un gage sérieux. Il pouvait exiger de l'Égypte, en échange de la Carie, les concessions les plus importantes sur le terrain de la politique grecque. Il est presque incontestable, d'après certains événements ultérieurs, qu'il garda ce qu'il avait conquis après la mort d'Antiochos Hiérax, mais les renseignements dont nous disposons ne permettent pas de savoir comment il réussit à le garder. Il faut cependant insister sur un point. Nous savons par une mention accidentelle que, quelque temps après, Cios, Chalcédoine à l'entrée du Bosphore, Lysimachia sur l'isthme de la Chersonèse thrace, faisaient partie de la *sympolitie* étolienne<sup>2</sup> : or Lysimachia était, avec la Thrace, tombée au pouvoir de l'Égypte<sup>3</sup> ; elle ne put donc entrer dans la Ligue étolienne qu'à la suite d'une défection formelle, et les Étoliens ne purent l'accueillir qu'à une époque où ils étaient ennemis de l'Égypte et amis de la Macédoine. Cette combinaison de circonstances ne peut guère se rencontrer que dans les premières années d'Antigone. S'il y eut ainsi dans plusieurs villes libres et plus loin sur la côte (à Téos, par exemple)<sup>4</sup>, et jusque dans les îles (comme à Céos), une pareille manifestation de sentiments hostiles à l'Égypte<sup>5</sup>, — et Rhodes surtout ne pouvait guère voir qu'avec faveur l'occupation de la Carie par les Macédoniens — il était possible à Antigone de se maintenir dans sa conquête, malgré les défaites de son allié en Lydie.

Pour la Macédoine, la question ne pouvait être tranchée que dans le Péloponnèse ; c'est sur ce point que convergent tous les efforts qu'elle tente de loin et de près. Il venait justement de surgir dans cette contrée une série de complications qui, par la force des choses, devaient amener l'intervention d'une puissance étrangère. La tâche d'Antigone était de faire en sorte que cette puissance ne pût être que la Macédoine ; il ne pouvait qu'à cette seule condition regagner dans les

---

<sup>1</sup> POLYBE, XX, 5.

<sup>2</sup> POLYBE, XV, 23, 9. XVII, 3, 11.

<sup>3</sup> POLYBE, XVIII, 34, 5.

<sup>4</sup> C. I. GRÆC., II, p. 281.

<sup>5</sup> C. I. GRÆC., II, p. 632.

affaires de la Grèce l'influence de laquelle dépendait le rôle de la Macédoine dans le monde.

Ces complications venaient de Sparte, de Cléomène. S'il y a un personnage de ce temps qu'on puisse appeler considérable, c'est bien Cléomène. Il n'a pas seulement pour lui la grandeur personnelle, l'héroïsme, l'énergie et l'activité ; il est, pour ainsi dire, le point ultime d'une évolution qui comprend en soi une des plus nobles aptitudes du génie grec, d'une évolution dont il a tenté vainement de réparer l'erreur : la lutte de l'enthousiasme contre la froide politique, d'une grande volonté contre de petits intérêts, du plus magnanime courage contre la faiblesse jalouse et misérable, telle est la tragédie de sa vie, et il n'emporte même pas en mourant cette idée consolante, que l'idée pour laquelle il a combattu triomphera un jour.

## CHAPITRE DEUXIÈME. — (227-221).

Cléomène roi à Sparte. — La première lutte contre les Achéens. — Bataille du Lycée. — Bataille de Leuctres (Ladocia). — Plan de Cléomène. — Réforme de Cléomène. — Discordes intérieures de la confédération. — Aratos négocie avec Antigone. — Bataille de l'Hécatombæon. — Les Achéens partisans de Cléomène. — Efforts contraires d'Aratos. — La guerre recommence. — Défection des villes achéennes. — Puissance dictatoriale d'Aratos. — Première campagne d'Antigone. — Alliance de Cléomène avec l'Égypte. — Séleucos contre l'Asie-Mineure. — Deuxième campagne d'Antigone. — Prise de Mégalopolis. — Soulèvement en Médie et en Perse. — Guerre en Cœlé-Syrie. — Antigone cède la Carie. — Troisième campagne d'Antigone. — Bataille de Sellasie. — La restauration à Sparte. — L'unité de la Grèce. — Cléomène en Égypte. — Conclusion.

Ce furent deux belles années pour Sparte, lorsque la jeunesse laconienne, le roi Agis à sa tête, entreprit avec une joyeuse confiance de rétablir l'antique splendeur de la patrie. C'est à cette époque d'enthousiasme qu'appartiennent les premières années de la jeunesse de Cléomène, et toute sa vie témoigne que les impressions au milieu desquelles il avait grandi restèrent profondément gravées dans son âme. C'était son père Léonidas qui avait, étouffé le mouvement et fait subir à Agis le sort le plus terrible ; il avait forcé la jeune veuve d'Agis, Agiatis, qui ne put l'émouvoir par ses supplications, à épouser son fils, et c'est ainsi que le petit garçon qu'elle avait donné à Agis et qui portait peut-être le nom royal de la maison des Proclides vint s'asseoir au foyer du jeune homme. Le souvenir du mort, de ses desseins et de ses espérances, fut le premier lien qui unit par le cœur ceux qu'avait rassemblés la violence ; avec Agiatis et avec sa noble mère Cratésiclée, Cléomène déplora le nouvel abaissement de Sparte, plus profond encore qu'auparavant, et qui était l'œuvre de son père. Sous le gouvernement de Léonidas et de ses amis, les anciens abus se multipliaient en toute sécurité ; la débauche, la licence, la rapacité des riches, la domination des femmes étaient pires que jamais ; l'égalité constitutionnelle des citoyens, l'ancienne communauté des exercices et des repas, l'époque héroïque de Sparte, c'étaient là des souvenirs qu'on n'avait pas le droit de rappeler, même d'un mot. Mais ces souvenirs vivaient dans l'âme de Cléomène ; si la masse de la population avait été d'autant plus profondément abaissée par la vaine tentative d'Agis et avait cessé d'espérer, l'enthousiasme de ces années-là n'avait pas cessé d'animer la jeunesse. A Sparte vivait alors un ancien disciple de Zénon, Sphæros, né sur les rives du Borysthène ; les titres de ses écrits : *Lycurgue et Socrate, sur la Royauté, sur la constitution de Sparte*<sup>1</sup>, témoignent de la direction qu'avaient prise ses études : c'est autour du viril enseignement de ce stoïcien que se groupaient les éphèbes de Sparte, et celui qu'il s'attacha avant tous les autres fut le magnanime fils du roi. Sphæros enflamma encore davantage en lui le désir de faire de grandes choses.

Les sentiments intimes de Cléomène offraient donc le plus frappant contraste avec les actions et les vues de ce père que les devoirs les plus sacrés lui commandaient d'honorer ; on comprend comment put se développer en lui cette espèce d'amertume concentrée que plus tard même le sourire de la fortune n'a

---

<sup>1</sup> DIOGEN. LAERT., VII, 178.

pu effacer. C'est par l'effet d'une violente tension des forces morales que le caractère de Cléomène devint ce qu'il fut : on vit rarement un tempérament plus vif et plus passionné gouverné par une volonté plus puissante, des aspirations plus hardies dirigées par une réflexion plus froide. Ce fut sa force morale qui justifia la hardiesse de ses efforts.

Léonidas mourut. Avec quelle ardeur Cléomène, désormais roi de Sparte, brûlait de commencer la grande œuvre qu'il avait depuis longtemps méditée ! Il eut assez de force sur lui-même pour refouler ce désir pendant des années encore ; avec circonspection, peu à peu, avec la plus grande prudence, il prépara l'exécution de ses plans. Il avait dû reconnaître qu'on ne pouvait plus sauver Sparte par les moyens dont Agis avait fait l'essai : c'est en vain qu'Agis avait compté sur la puissante sympathie de la masse qu'il avait affranchie et élevée ; elle avait vu sa chute avec indifférence. Pour atteindre le but, il fallait briser l'autorité des éphores, en qui l'oligarchie trouvait constamment un appui. S'il parvenait à régénérer Sparte, Sparte à son tour était appelée, comme au temps passé, à se mettre à la tête de la race grecque et serait assez forte pour la représenter envers et contre toute puissance étrangère. La restauration intérieure de Sparte, l'union de la Grèce sous l'hégémonie spartiate, tels étaient les buts élevés auxquels aspirait Cléomène. Pour y arriver, il devait chercher à conquérir dans Sparte une situation personnelle telle que la royauté ne la donnait plus. Il pouvait compter sur le dévouement des pauvres et de tous ceux qui étaient privés des droits politiques, mais ils ne lui donneraient pas ce qui lui était nécessaire ; il devait se créer, contre le pouvoir de fait que possédait l'oligarchie, une puissance qui serait enchaînée à sa personne, à sa volonté ; il fallait qu'une autorité militaire devînt le fondement de sa réforme, et d'ailleurs l'établissement et la constitution de l'État dorien à l'origine n'avait pas eu d'autre base. Les pouvoirs oligarchiques existants devaient eux-mêmes lui donner le droit et les moyens de se créer cette autorité : il fallait les tromper sur ses intentions, jusqu'au moment où il serait certain de la posséder. Aussi Cléomène commença prudemment, pas à pas, à engager l'État dans des complications qui rendirent nécessaire une longue suite de combats.

L'adversaire le plus immédiat ne pouvait être que la confédération achéenne. C'est à bon droit que le Mégalopolitain Lydiade avait, en sa qualité de stratège, réclamé la guerre contre Sparte ; il devinait l'avenir qui se préparait déjà dans cette ville. Mais il ne put l'emporter sur Aratos ; Aratos aima mieux laisser tranquillement passer aux Étoliens Mantinée qu'on venait à peine de gagner, et les Tégéates et les Orchoméniens entrer dans leur Ligue. On ne comprend pas que les mesures prises dans le sud de la Thessalie n'aient pas ouvert les yeux à Aratos ; il ne voulait sans doute pas s'avouer la transformation qui s'opérait dans les dispositions de la Ligue rivale et dans la situation des partis en Étolie, et il croyait avoir entièrement gagné de nouveau les Étoliens à ses intérêts en leur faisant en Arcadie une grande concession. Mais la faiblesse, la timidité que montrait alors si évidemment la politique d'Aratos étaient tout ce qu'il y avait de plus propre à affaiblir le parti qui lui était favorable dans la Ligue étolienne. Pourquoi Aratos n'avait-il pas fait entrer Athènes dans la confédération ? Pourquoi ne s'était-il pas jeté sur Thèbes pendant que les Étoliens s'établissaient en Thessalie ? Quand on vit qu'il laissait les villes situées à l'est de l'Arcadie se détacher de l'Achaïe et se tourner vers les Étoliens, son crédit déjà ébranlé ne put que s'amoinrir encore. Ainsi naquit un plan que Polybe expose dans sa brutale simplicité, en laissant de côté les facteurs intermédiaires. [Les Étoliens](#), dit-il, [virent avec quelle rapidité Antigone avait pourvu à la sécurité de la](#)

Macédoine<sup>1</sup> ; ils supposèrent comme certain que la Macédoine n'avait pas oublié la prise de l'Acrocorinthe par les Achéens ; ils espérèrent, en s'unissant avec Antigone et Cléomène, vaincre facilement les Achéens et procéder ensuite au partage de leur territoire. On peut admettre d'une façon certaine qu'Antigone rejeta ce projet comme inexécutable, du moins pour le moment, non seulement parce qu'il entreprenait alors son expédition de Carie, mais plutôt parce qu'il ne voulait pas se lier les mains et devancer les complications qu'il entrevoyait déjà dans le Péloponnèse, complications qui devaient lui donner de tout autres avantages. Cependant, à cet instant même, à ce que dit Polybe, Sparte s'emparait soudain et par violence des trois villes arcadiennes, sans que les Étoliens, toujours prêts à saisir le moindre prétexte de représailles, élevassent même une protestation ; bien plus, ils reconnurent formellement cette prise de possession et furent satisfaits de voir Sparte se fortifier davantage pour la lutte contre les Achéens. On est en droit de supposer que cette occupation n'eut pas lieu sans un arrangement préalable avec les villes elles-mêmes : elle dut être inattendue pour les Étoliens, malgré leur approbation ultérieure ; s'il en était autrement, Polybe n'aurait pas manqué de le faire entendre. Cette acquisition étendait le domaine de Sparte et le poussait soudain en avant, fort avant dans le territoire de la Ligue achéenne ; celle-ci dut s'apercevoir qu'elle était menacée de la façon la plus inquiétante. Le péril fut reconnu dans une délibération des chefs de la Ligue, et on décida, non pas de commencer la guerre, mais de s'opposer désormais à toute extension de Sparte<sup>2</sup>.

Sur la frontière de la Laconie et du territoire de Mégalopolis, au pied de la montagne et dominant la route qui unit les deux pays, est située la petite ville de Belmina, dont la possession avait été longtemps un sujet de querelle entre les Mégalopolitains et les Spartiates<sup>3</sup>. Il devait être facile de persuader aux éphores que la délibération d'Ægion serait suivie d'un mouvement quelconque contre les trois villes arcadiennes, et qu'il était nécessaire de s'assurer du point qui commande la route de Laconie avant l'ouverture des hostilités. Les éphores donnèrent donc au roi Cléomène l'ordre de prendre la ville, qui avait autrefois et incontestablement appartenu à la Laconie. Cléomène prit la ville et fortifia l'Athénæon, qui en est voisin. C'était au commencement de l'année 228, avant que la neuvième stratégie d'Aratos ne fût terminée<sup>4</sup>. Aratos se tut. Il avait noué de secrètes négociations avec Tégée et Orchomène ; il s'approcha de ces deux villes pendant la nuit, pour les recevoir l'une et l'autre des mains des traîtres ; mais ceux-ci perdirent courage et le stratège se retira sans avoir rien fait. Il pensait que cette opération resterait inaperçue, mais Cléomène demanda des explications sur cette marche nocturne des Achéens. Aratos répondit qu'il marchait contre Belmina pour empêcher les travaux de fortification, explication dont Cléomène découvrit suffisamment l'ambiguïté en répliquant : **A quoi bon, en**

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 45, 3. On voit par ce passage, ainsi que par la suite des événements, que ce plan des Étoliens est de l'année 228.

<sup>2</sup> POLYBE, II, 46.

<sup>3</sup> Sur l'orthographe du nom, voyez SCHÖMANN ad Plut. *Cleom.*, 4. LEAKE a cru reconnaître l'emplacement de Belmina dans les débris de maçonnerie qui couronnent le plateau du mont appelé aujourd'hui *Χελμός*. CURTIUS (*Peloponnesos*, II, p. 293 et 337) ne se prononce pas. Suivant Pausanias (VIII, 35, 4), même les victoires de Thèbes n'avaient pu assurer cette place aux Arcadiens ; c'est au temps de Philippe, fils d'Amyntas, qu'une sentence arbitrale des Achéens l'avait adjugée aux Mégalopolitains (TITE-LIVE, XXXVIII, 34).

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Cleom.* 4. Le passage cité donne aussi la date indiquée ci-dessus.



ce cas, les échelles d'assaut et les torches ? Aratos semblait vouloir éviter la guerre, et les éphores, contents d'avoir pris cette place frontière, donnèrent à Cléomène, qui campait en Arcadie avec 300 hommes et quelques cavaliers, l'ordre de revenir. Mais à peine le roi était-il parti qu'Aratos s'emparait de Caphyæ, à l'extrémité occidentale du marais d'Orchomène. Les éphores firent rebrousser chemin à Cléomène, qui prit Méthydrion, au sud de Caphyæ, et fit une incursion sur le territoire de l'Argolide ; on ne pouvait conserver plus longtemps une paix apparente<sup>1</sup>.

La nouvelle élection qui eut lieu au printemps de 228 avait mis à la tête de la Ligue l'ancien tyran d'Argos, Aristomachos. Il semble qu'à la nouvelle de l'attaque de Cléomène, on ait, après les délibérations préliminaires d'usage, convoqué en conseil fédéral la communauté achéenne et résolu la guerre contre Sparte<sup>2</sup>. Aratos se trouvait à Athènes : Aristomachos l'invita à revenir pour entreprendre avec lui l'invasion de la Laconie, qui devait avoir lieu immédiatement. Aratos s'efforça de toutes façons de l'en détourner ; il n'y réussit pas. Il revint donc pour entrer avec lui en campagne, et les Achéens, forts de 20.000 hommes d'infanterie et de 1.000 cavaliers, s'avancèrent contre Pallantion, tout près de la frontière de Laconie, plus près encore de celle de Tégée. Cléomène y courut ; il n'avait avec lui que 5.000 hommes, mais son armée et lui brûlaient du désir de se mesurer avec l'ennemi, même supérieur en nombre. En présence d'un pareil ennemi, Aratos crut qu'il ne fallait pas en venir à une bataille ; il fit donner l'ordre de la retraite. Les Achéens manifestèrent tout haut leur mécontentement : Cléomène avait, sans combat, remporté plus qu'une victoire<sup>3</sup>.

Nous n'avons aucun renseignement sur ce qui se passa jusqu'à l'élection du stratège suivant, mais il dut régner dans la confédération une émotion assez vive ; elle renfermait des éléments excellents, mais une pareille direction était faite pour la démoraliser, et sa constitution ne permettait même pas à l'opinion, qui devait être, dans les grandes villes surtout, tout à fait hostile à Aratos, de se soulever efficacement contre lui. Lydiade l'accusa, mais vainement, et, aux élections du printemps de 227, les intrigues électorales d'Aratos firent échouer le noble Mégalopolitain c'est Aratos qui fut élu<sup>4</sup>.

Nous voyons, très peu de temps après, Aratos revenir avec l'armée achéenne d'une expédition contre Élis. Les Étoliens n'ont prêté aucun appui à leurs vieux alliés. Aratos n'avait-il voulu que faire du butin ? Ou avait-il essayé de forcer les habitants d'Élis à entrer dans la Ligue ? Cléomène accourut au secours de la ville menacée ; il atteignit les Achéens qui revenaient déjà au pied du Lycée, sur le territoire de Mégalopolis. Il les dispersa sans trop de peine ; un grand nombre d'entre eux furent tués ou faits prisonniers, et l'on répandit le bruit qu'Aratos était resté parmi les morts<sup>5</sup>. Il s'était enfui ; il erra durant toute la nuit ; puis les

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 4. Polybe (II, 46) passe sous silence ces événements intermédiaires.

<sup>2</sup> Cette décision n'a été prise qu'au moment où nous sommes : la preuve, c'est que les éphores, après l'occupation de l'Athénæon, rappelèrent le roi, φοβούμενοι τὸν πόλεμον (PLUTARQUE, *ibid.*). Polybe, il est vrai, place cette assemblée immédiatement après les travaux de fortification exécutés à l'Athénæon ; il semble bien indiquer qu'Aratos a été encore le promoteur de la déclaration de guerre.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 35. *Cleom.*, 4.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 35.

<sup>5</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 36. *Cleom.*, 5. POLYBE, II, 51, 3.

fugitifs se rallièrent autour de lui, et il courut avec eux tenter sur Mantinée un coup de main qui réussit complètement et qui fit l'étonnement de la Grèce. La ville ne fut pas pillée, elle fut de nouveau admise dans la Ligue ; mais un changement intérieur de grande importance se produisit avant son admission. Les métèques de la ville furent reconnus citoyens ; ce fut ainsi qu'on forma dans la ville un parti dévoué à la confédération ; on y mit une garnison d'Achéens et de mercenaires pour en assurer la défense<sup>1</sup>.

L'oligarchie spartiate avait déjà montré l'année précédente, par le rappel de Cléomène, qu'elle se tenait sur ses gardes vis-à-vis de lui. Avait-elle jamais pu croire que le fils de Léonidas lui serait dévoué, à elle et à ses intérêts ? Toute sa vie extérieure, qui faisait le plus frappant contraste avec le luxe des oligarques, ses liaisons avec Sphæros, avec la jeunesse qui pratiquait ainsi que lui les vieux usages spartiates, tout cela ne pouvait guère passer pour un engouement sans conséquence. Une force militaire, composée d'indigènes et de mercenaires, se formait déjà autour de Cléomène et lui était complètement dévouée ; c'est vers lui que devaient se tourner les espérances des opprimés ; le souvenir d'Agis n'était pas encore effacé et rappelait aux gens appauvris, déçus de leurs droits, couverts de dettes, comme aux périèques et aux hilotes, qu'un changement soudain de toutes choses était encore possible. Plus Cléomène, déjà l'homme du peuple, se couvrait de gloire dans les combats, plus ce mouvement de la masse, qu'il dominait avec une énergie à la fois si ferme et si calme, devenait menaçant. L'oligarchie ne pouvait avoir aucune confiance dans le jeune roi. Pourquoi ne s'est-elle pas débarrassée de lui ? C'est qu'il était indispensable : qui aurait conduit la guerre contre les Achéens ? On recrutait contre eux des troupes nombreuses de mercenaires, mais la foule qui s'agitait à Sparte même faisait craindre aussi les dernières extrémités ; sans Cléomène, la ville devenait la proie de la démocratie fédérale. La politique de l'oligarchie devait donc consister à se servir du roi, mais à l'entraver constamment. La chute de Mantinée fournit pour cela une occasion des plus opportunes : on déclara la perte plus grande qu'elle ne l'était réellement ; les éphores, à ce qu'il semble, conclurent un armistice avec les Achéens<sup>2</sup> et rappelèrent Cléomène à Sparte. Le jeune Eurydamidas, fils d'Agis, venait de mourir, empoisonné, disait-on, par les éphores ; un bruit absurde attribue cette mort à Cléomène<sup>3</sup>. Celui-ci invita le frère d'Agis, Archidamos, qui vivait en exil dans la Messénie, à revenir à Sparte et à prendre la royauté qui lui revenait. Phylarque, l'admirateur passionné du roi, prétend que Cléomène espérait ainsi, avec une royauté replacée sur ses bases constitutionnelles, combattre avec d'autant plus d'énergie la puissance des éphores. Mais s'il est vrai, comme dit Polybe, qu'Archidamos n'accepta l'offre de

---

<sup>1</sup> Polybe (II, 57, 2) dit : **ἔτει τετάρτῳ** avant l'expédition d'Antigone dans le Péloponnèse, laquelle eut lieu à la fin de l'été de Ol. CXXXIX, 2 (223). Par conséquent, la prise de Mantinée a eu lieu en Ol. CXXXVIII, 1, c'est-à-dire avant le fort de l'été 227. — Polybe vante la clémence des Achéens à l'égard de la ville conquise, mais il ne dit mot de l'institution de la nouvelle bourgeoisie.

<sup>2</sup> D'après l'expression **ἐν σπονδαῖς** de Pausanias (VIII, 27, 10). Je ne saurais nier cependant que ce renseignement, comme tout ce qui concerne Cléomène dans Pausanias, me paraît équivoque ; Pausanias a pris pour guide Aratos ou quelque adversaire plus acharné encore de Cléomène.

<sup>3</sup> Ce mensonge se trouve dans Pausanias (II, 9, 1), quel que soit l'auteur à qui il l'a emprunté. Polybe lui-même, qui d'ordinaire relate fidèlement tout ce qui peut faire tort à Cléomène, n'en dit rien.

Cléomène qu'après une convention formelle<sup>1</sup>, on peut en conclure que la situation de Cléomène n'était pas encore dégagée de toute équivoque. Cependant le retour d'Archidamos était extrêmement menaçant pour l'oligarchie : elle avait assassiné son frère ; elle l'avait contraint lui-même à prendre la fuite<sup>2</sup>, elle avait des motifs de craindre sa vengeance ; aussi, à peine fut-il rentré à Sparte qu'il fut assassiné à son tour. Selon le témoignage de Phylarque, Cléomène n'eut aucune part au meurtre ; selon Polybe, c'est lui qui l'a provoqué ; selon d'autres, il a, sur le conseil de ses amis, abandonné et livré Archidamos<sup>3</sup>. Il n'est plus possible de déterminer la vérité avec certitude ; mais le rappel d'Archidamos jette sur la conduite de Cléomène un jour équivoque, et on se sera volontiers servi de cet argument contre lui parmi ses adversaires, surtout dans la confédération. Pourtant, s'il avait voulu se débarrasser d'Archidamos, il n'aurait pas employé cette ruse misérable ; et même, s'il avait voulu faire exécuter le meurtre par les oligarques, il aurait pu tout aussi bien les décider à envoyer leurs assassins en Messénie. On voit très bien que le meurtre d'Archidamos n'était désirable à aucun égard pour Cléomène : ce prince ne pouvait devenir un péril, tant que la lutte serait engagée contre les oligarques ; Cléomène était même sûr de son appui le plus actif dans ce conflit. Peut-être se crut-il assez influent pour faire prévaloir le bon droit d'Archidamos ; en le rappelant, il prenait ouvertement l'offensive et portait un premier coup à l'oligarchie. Mais elle possédait encore l'autorité ; si elle avait résolu de s'en servir contre Archidamos, Cléomène n'avait qu'un moyen de le sauver, la Révolution. Mais avait-il chance de faire aboutir cette Révolution ? Devait-il appeler aux armes la masse de la population qui dépendait à tant d'égards des riches, ses patrons et ses créanciers ? Devait-il, sous les yeux des éphores qui n'avaient besoin que de faire un signe pour le mettre à mort, lui aussi, devait-il exciter un mouvement dont le résultat ne ferait, même en cas de succès, qu'amener un désordre incalculable et déranger précisément ce qu'il avait reconnu comme son but ? Certes, pour atteindre ce but, il aurait lui-même et de sang-froid enfoncé le poignard dans le cœur d'Archidamos, s'il avait reconnu la nécessité d'une pareille action ; il ne pouvait donc pas, pour sauver ou venger Archidamos, abandonner le but auquel il tendait. Son heure n'était pas encore venue : les oligarques exigèrent le meurtre ; Cléomène fit ce sacrifice, quoi qu'il lui en coûtât ; il laissa même croire qu'il avait trempé dans la trahison ; il consentit à paraître complice du crime de l'oligarchie. Elle, de son côté, crut sans doute s'assurer entièrement de lui en le laissant régner seul, par suite de l'extinction de la maison royale des Proclides. Mais Cléomène n'entendait profiter de sa situation que pour hâter l'acte décisif. Le meurtre d'Archidamos et les concessions qu'avaient faites les oligarques avaient montré à nu leur faiblesse ; le roi réussit encore par la corruption à les diviser entre eux. Sa mère Cratésiclée, confidente de ses plans, se servit de son influence personnelle et de ses richesses pour tranquilliser les timides et gagner les indécis ; sur le désir de son fils, elle se remaria avec un Spartiate qui était

---

<sup>1</sup> Plutarque (*Cleom.*, 5) dit que, suivant Phylarque, le meurtre a été commis ἀκοντος τοῦ Κλεομένους : d'autres disent avec son assentiment. Polybe (V, 37, 1) avait foi évidemment dans les assertions d'Aratos et la version achéenne ; il assure que, si Archidamos s'est enfui en Messénie, ce n'est pas aussitôt après le meurtre d'Agis et par crainte de Léonidas (PLUTARQUE, *Cleom.*, 1) mais, δείσας τὸν Κλεομένην. Ceci suffit à indiquer l'esprit qui lui dicte la suite de son récit (Cf. POLYBE, VIII, 1, 3).

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 1.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 5. POLYBE, V, 37, I. Polybe ajoute foi évidemment aux allégations qu'Aratos avait consignées dans ses *Mémoires*.

par son crédit et sa fortune un personnage important, Mégistonus, et qui devint entièrement dévoué aux intérêts de Cléomène. Enfin, grâce à l'argent semé à profusion parmi les éphores, le jeune roi reçut l'ordre de continuer la guerre. On était à peu près dans l'automne de 227.

Le roi se tourna contre le territoire de Mégalopolis et s'empara de Leuctres<sup>1</sup>, localité autrefois spartiate et située à deux lieues au sud de la ville. Cependant le stratège Aratos était accouru avec l'armée achéenne pour défendre Mégalopolis. Cléomène marcha à sa rencontre jusqu'à quelques stades au sud de la ville ; il semblait chercher une rencontre décisive. Aratos, au contraire, paraissait l'éviter : il n'avait plus une masse de troupes trois ou quatre fois plus considérable à mener contre l'ennemi ; il craignait la fougue irrésistible du téméraire Spartiate ; c'est en vain que les Mégalopolitains demandèrent la bataille. Cependant les Achéens brûlaient du désir de sauver l'honneur de leurs armes. Une attaque des troupes légères eut un complet succès ; elles refoulèrent les bataillons ennemis qui leur furent opposés et les poursuivirent jusque dans leur camp ; un mouvement en avant de toutes les forces achéennes avait toutes les chances d'aboutir à une victoire. La phalange &ébranla, mais à peine avait-elle atteint la ligne ennemie.'qu'Aratos commanda de s'arrêter devant une dépression de terrain ; il avait maintenant une position solide. Lydiade était hors de lui ; ses prières, sa colère furent inutiles. Il se résolut alors à conquérir, à ses risques et périls, la victoire déjà à demi gagnée. Il rassembla promptement la cavalerie autour de lui, et, après lui avoir fait une petite allocution pleine d'enthousiasme, il se jeta sur l'aile droite de l'ennemi qu'il refoula. Il gagnait de plus en plus de terrain, mais, entraîné par la poursuite, il arriva à un endroit planté de vignes et clos de murs ; un fossé qui se trouvait là donna l'occasion à l'ennemi de repousser à son tour, avec une vivacité sans cesse croissante, la cavalerie achéenne dispersée et arrêtée par cet obstacle. Cléomène envoya ses Tarentins, ses Crétois<sup>2</sup> ; une lutte violente s'engagea, et Aratos restait toujours tranquillement à l'abri de sa position. Enfin Lydiade tomba blessé à mort ; ses cavaliers tournèrent bride ; les ennemis les poursuivirent en poussant des cris de joie ; les fuyards jetèrent le désordre dans les lignes de l'infanterie ; bientôt la confusion fut générale et la défaite complète. Un grand nombre de morts couvraient ce lugubre champ de bataille, qui s'étendait jusqu'aux portes de la ville. Mégalopolis avait perdu son meilleur guerrier ; mais Cléomène honora Lydiade et s'honora lui-même en se faisant amener le cadavre de son adversaire, qu'il couvrit de pourpre, para d'une couronne et renvoya ainsi, en une procession solennelle, aux portes de sa ville natale<sup>3</sup>.

Cette défaite, cette mort arrachèrent enfin la confédération à son aveuglement. L'exaspération contre Aratos éclata partout ; on répéta qu'il avait, de dessein prémédité, abandonné Lydiade ; que son envie avait changé en un honteux désastre un combat où l'on était sûr de la victoire. Oh n'écoula plus ses ordres ; on le força à retourner dans sa patrie ; une assemblée de la Ligue, tenue à Ægion, résolut de lui enlever les subsides nécessaires à la continuation de la guerre. Que lui restait-il, après de pareils incidents, sinon à déposer le sceau de la confédération, à abdiquer la stratégie ? Il le voulait aussi, puis il réfléchit ;

---

<sup>1</sup> Sur Leuctres, voyez THUCYDIDE, V, 54. XÉNOPHON, *Hellen.*, V, 5, 24. Ladocia est une localité voisine.

<sup>2</sup> Ce sont des noms qui servent à distinguer différentes armes, sans que pour cela les Tarentins fussent nécessairement de Tarente, et les Crétois de Crète.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 6.

enfin il trouva qu'il valait mieux rester stratège<sup>1</sup>, résolution qui n'aurait pas été possible, s'il n'y avait pas eu dans la Ligue un grand parti prépondérant en vertu de la constitution et qui permettait à Aratos de braver l'opinion publique, ou même qui l'y conviait. Quelles dissensions intérieures ne durent pas alors se propager dans la Ligue ! A ce moment si difficile, et alors qu'elle aurait eu besoin de la plus inébranlable union, elle était comme paralysée ; on devait ressentir avec la plus vive amertume l'insuffisance lamentable de sa constitution ; elle n'offrait plus ni protection ni égalité de droits ; son prestige n'était plus. Et elle devait tomber plus bas encore ; elle devait courir de plus douloureux périls ; elle devait enfin être comme trahie par Aratos<sup>2</sup>.

La situation était bien différente à Sparte. Il est vrai que l'opposition des partis on des intérêts n'y était pas moins vive : d'une part, la masse des gens tombés dans l'indigence, privés de leurs droits, dépossédés ; d'autre part, l'oligarchie qui tenait en son pouvoir la Gêrousie, l'éphorat, bref, une autorité absolue, de laquelle la royauté même dépendait entièrement. Mais Cléomène avait résolu de délivrer cette royauté des chaînes de l'oligarchie ; il était sûr de l'armée, et assez hardi pour mener à bonne fin et achever avec vigueur ce qu'il avait déjà commencé. C'est après la victoire de Mégalopolis qu'il se mit à l'œuvre. Il s'entretint avec Mégistonus, et tous deux convinrent qu'il fallait abolir l'éphorat, faire une distribution de terres, régénérer Sparte et la fonder pour ainsi dire à nouveau, lui rendre l'hégémonie de la Grèce. Deux ou trois amis furent admis dans le secret<sup>3</sup>. Nous ne pouvons plus, il est vrai, reconnaître dans les documents ce qui détermina Cléomène à choisir précisément ce moment. Ce n'était pas, à coup sûr, par égard pour certaines alliances politiques, que Cléomène ne recherchait pas et qui ne furent elles-mêmes que le résultat des complications ultérieures. Peut-être fut-il décidé par la situation intérieure. L'oligarchie avait-elle pu voir sans soupçon, sans prendre aucune mesure, la transformation manifeste de l'opinion publique ? Chaque nouvelle victoire de Cléomène ne devait-elle pas augmenter la méfiance qu'il excitait ? Les promesses qu'il avait obtenues des uns et des autres. à force de présents, pouvaient-elles le tranquilliser autrement que pour un instant ? Mais ici les textes nous abandonnent entièrement ; ils ne font que rapporter des détails insignifiants et en partie faux. Selon l'ancien usage, un des éphores aurait dormi dans le sanctuaire de Pasiphaé ; il avait vu en songe quatre des cinq sièges des éphores renversés et entendu une voix qui disait qu'ainsi tout irait mieux à Sparte ; il avait ensuite raconté son rêve au roi. Cléomène, craignant que son plan ne fût trahi, qu'on ne le mît lui-même à l'épreuve, aurait sondé l'éphore et se serait persuadé de sa véracité. Aussitôt il se serait mis de nouveau en campagne ; il aurait emmené avec lui surtout ceux qu'il supposait contraires à ses desseins ; il aurait enlevé aux Achéens Héra sur les frontières de l'Élide, puis Asea sur celle de l'Argolide ; il aurait mis des approvisionnements dans

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 37. Il est regrettable qu'ici précisément nous manquions de renseignements détaillés. Comment fut votée cette résolution dirigée contre Aratos ? Ce ne peut guère être suivant la procédure constitutionnelle : il semble que, cette fois, ce fut la masse démocratique qui éclata enfin et qui, sans attendre les convocations des archontes ou la délibération préalable de la Gêrousie, improvisa un décret sur les allocations de fonds.

<sup>2</sup> Ces incidents appartiennent à la dixième stratégie d'Aratos, qui finit en mai 226. L'année suivante, Hyperbates fut élu stratège, mais il ne semble pas qu'il faille voir là une victoire de l'opposition.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 7.



Orchomène, alors en danger ; il aurait assiégé Mantinée ; bref, par tant de marches et de contre-marches, il aurait mis les Spartiates sur les dents, puis, comme ils le priaient de leur accorder enfin du repos, il leur aurait permis de rester en Arcadie, pour retourner lui-même à Sparte et entreprendre avec les mercenaires l'acte décisif<sup>1</sup>. L'étrangeté de ce récit est manifeste ; et, si enthousiasmé pour Cléomène que soit l'auteur d'où il provient incontestablement, on reconnaît néanmoins ici encore son incapacité à mettre en relief l'enchaînement réel des faits, ou en tout cas sa manière, qui consiste à parler à l'imagination en ne donnant que des motifs superficiels et tout en dehors. La partie du récit relative à Orchomène contient probablement une allusion au fait essentiel. Aratos et ses partisans devaient employer ; tous les moyens pour laver à tout prix la honte de Mégalopolis. Le stratège avait réussi à surprendre un détachement de Spartiates dans le voisinage d'Orchomène ; à ce qu'il semble, c'est aux *Mémoires* d'Aratos qu'aurait été empruntée la mention des trois cents ennemis tués dans cette rencontre et de la captivité de Mégistonus<sup>2</sup>. Si Orchomène a été approvisionnée, c'est que cette ville courait un péril sérieux ; le combat dont parle Plutarque a pu anéantir la troupe de Spartiates qui couvrait le pays, ou du moins cette troupe a pu être refoulée dans la ville, et Mantinée, une fois au pouvoir des Achéens, lui coupait ses communications directes avec la cité. Cléomène, en s'emparant de villes appartenant à la confédération, cherchait donc peut-être à attirer Aratos loin d'Orchomène. Mais l'éloignement du roi et la captivité de Mégistonus doivent avoir hâté chez les oligarques de Sparte l'éclosion de résolutions dangereuses, et, pour les mettre à exécution, ils auront décidé les éphores à user de leurs pouvoirs officiels. C'est la seule façon de s'expliquer l'acte de violence accompli par Cléomène.

Il s'était, avec ses mercenaires, séparé du reste de l'armée ; il marcha sur Sparte. Près de la ville, il envoya en avant Euryclidas porter aux éphores réunis dans le *Syssition* des nouvelles de l'armée. Théricion, Phœbis, et deux mothaques (fils d'hilotes) qui avaient été élevés avec le roi, le suivaient avec une petite troupe. Ils pénétrèrent dans le *Syssition*, se précipitèrent sur les éphores et les abattirent sur place ; un seul, qui gisait comme mort, recueillit ses forces, se releva et se réfugia dans le temple de la Crainte. Parmi ceux qui coururent au secours des éphores, dix environ trouvèrent la mort ; les autres, qui prirent la fuite et quittèrent la ville, ne furent pas poursuivis. La nuit se passa ainsi ; le lendemain matin, Cléomène proscrivit quatre-vingts membres de l'oligarchie, renversa les sièges des éphores, excepté un seul, celui qu'il réservait pour lui-même en qualité de roi, et convoqua une assemblée du peuple pour se justifier de ses actes, démontrer l'usurpation des éphores et annoncer un nouveau partage des biens, l'extinction des dettes, une nouvelle organisation de la bourgeoisie<sup>3</sup>.

Le pas décisif était donc fait. Polybe, qui, bien que défavorable à Cléomène, en sa qualité d'Achéen, ne peut cependant refuser sa plus haute estime aux qualités élevées du prince, le désigne sous le nom de tyran<sup>4</sup>. Et en effet, ce fut par des moyens absolument violents que Cléomène commença et poursuivit cette

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 7. Au lieu de la fausse leçon *Ἀλσαίαν*, il faut mettre probablement non pas *Ἀλλέαν* sur la frontière d'Argolide, mais *Ἀσέαν* à l'est de Mégalopolis.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 38. En tout cas, on retrouve bientôt après Mégistonus jouant un rôle actif à Sparte.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 7. 8. 10.

<sup>4</sup> POLYBE, IX, 23, 3. II, 47, 3. IV, 81, 14.



révolution. Il ne pouvait faire autrement. Agis avait cru pouvoir opérer la réforme de Sparte par l'éphorat ; ce fut sa ruine. Cléomène renversa l'éphorat par la force militaire dont il disposait ; il détruisit l'oligarchie ; il rendit à la royauté une puissance absolue, qui devait lui sembler antique et vraiment spartiate et qui pourtant ne faisait que reproduire, sous une forme, il est vrai très pure et très noble, les principes de la royauté tels que les avait développés l'époque récente. Il est extrêmement significatif que le stoïcien Sphæros, d'après les historiens, l'ait assisté dans ses efforts. La prédominance étroite de l'idée de l'État, qui absorbait tous les autres aspects de la vie, était sans doute depuis longtemps un trait caractéristique de l'État spartiate : mais, depuis Philippe et Alexandre, les monarchies avaient cherché aussi à réaliser dans leur évolution — en l'altérant, il est vrai, de bien des façons — cette idée de l'État que les théoriciens mettaient de plus en plus en évidence. A Sparte, elle se présenta sous le nom d'un rétablissement du bon vieux droit, incarnée dans une personnalité extraordinaire et sous sa forme la plus complète, on pourrait dire, avec la pureté du cristal. L'État fut renouvelé d'une façon rationnelle ; tous les éléments individualistes qui s'étaient attachés à lui dans le cours des temps et qui avaient déjà été ébranlés par la tentative d'Agis furent éliminés : une forme fut créée qui devait exprimer l'idée de l'État, et uniquement, :celle-là Seulement, ce que cette forme recouvrait, la culture, les préoccupations, les privilèges de la nouvelle bourgeoisie, tout cela était entièrement nouveau.

Telle est du moins l'opinion qu'il faut tirer des documents malheureusement si rares relatifs à la constitution de Cléomène. Il y a surtout deux points qui se présentent comme essentiels et qui recommandent cette vue générale. Cléomène laissa subsister un des sièges des éphores, pour l'occuper lui-même ; par là il revendiquait pour la royauté le pouvoir absolu qu'avaient exercé ces magistrats, le droit de punir qui ils voulaient, comme dit un ancien écrivain, une autorité pleine et entière sur tous les fonctionnaires, la faculté de décider de la paix ou de la guerre, le pouvoir exécutif dans la mesure la plus étendue<sup>1</sup>. Puis, nous dit-on, il abolit l'autorité de la Gêrousie et convoqua à sa place des *patronomes*<sup>2</sup>. Ce fait a paru douteux, Cléomène, qui a cherché partout à rétablir l'ancienne constitution, n'aurait pas, ce semble, abandonné cette antique institution véritablement spartiate. Mais dans l'époque suivante il y a des *patronomes* à Sparte, et un témoignage formel rapporte leur fondation à Cléomène. On ne peut exactement déterminer leurs pouvoirs, mais, s'ils ont remplacé nominalement la puissance bridée de la Gêrousie, il s'ensuit que leurs pouvoirs étaient infiniment moindres ; il semble que Cléomène ait cherché à effacer tout degré intermédiaire entre la royauté et le peuple, et l'on peut penser que cette idée était, elle aussi, empruntée à l'esprit de l'ancienne constitution

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 10.

<sup>2</sup> PAUSASIAS, II, 9, f. Cf. BÖCKH, *C. I. Græc.*, I, p. 605. SCHÖMANN s'est déclaré en dernier lieu contre l'exactitude de cette assertion ; mais la défiance qu'inspire en général Pausanias peut d'autant moins trancher ici la question, que tout ce passage est plutôt suspect de partialité que d'ignorance et que les assertions de l'auteur paraissent empruntées à une source ancienne, mais très favorable à la confédération. Le silence de Polybe ne prouve rien. Il ne parle pas non plus de la suppression des éphores ; ou pour mieux dire, ses expressions, permettent parfaitement d'entendre que Cléomène ne se contenta pas de supprimer les éphores. — Du reste, on reconnaîtra sans peine l'analogie intime de ces mesures avec l'intention que nous avons prêtée à Lydiade de supprimer l'institution des damiorges. Il s'agit d'un principe qui ne devait être poussé jusqu'à ses dernières conséquences qu'à Rome.

spartiate, telle qu'on la concevait à cette époque. Sparte, en effet, était originellement une royauté militaire, telle que l'époque récente l'avait de nouveau montrée dans tant de royaumes si merveilleusement improvisés. Un conseil de vieillards, et, pour ainsi dire, un conseil de guerre entourant la royauté pouvait paraître chose logique, mais il ne fallait pas lui concéder une puissance absolue ; il fallait que la souveraineté fût représentée par la réunion de la royauté avec la communauté des citoyens obligés au service militaire. On retrouve là une vieille forme hellénique qui se répétait sous ses traits essentiels en Macédoine et dans tous les États fondés par les Macédoniens.

Les autres renseignements que nous possédons sont tout à fait insuffisants. Il est clair qu'il y eut, sous une forme quelconque, un amortissement des dettes. Tous les biens furent de nouveau partagés ; des lots furent assignés même aux proscrits ; lorsque le nouvel ordre de choses serait assuré, ils pourraient revenir dans la ville ; mais on ne dit pas si, et dans quelles limites, il fut pourvu au sort des périèques. Ensuite, Cléomène compléta la bourgeoisie par des périèques, de sorte que l'armée spartiate se composa désormais de 4.000 hoplites<sup>1</sup> ; il les arma, selon la mode macédonienne, de la longue sarisse, et non plus de la pique. Ainsi disparut le dernier reste de la vieille *mora* spartiate devant la *masse puissante de la phalange*. Il n'est guère douteux que, parallèlement à la réorganisation de la bourgeoisie, il n'ait été fait une nouvelle division du peuple, une division topographique. La Laconie se trouve après cette époque divisée en cinq cercles ; au lieu des trois races de l'ancienne Sparte, ce fut la division territoriale du pays qui devint le fondement de tous les rapports politiques<sup>2</sup>. Partout, on le voit, cette royauté s'entoure de formes qui ont quelque chose de démocratique ; mais cette démocratie n'est pas celle de l'ancien temps, c'est une autre démocratie assise sur des bases rationnelles.

Ensuite on s'occupa spécialement de l'éducation de la jeunesse : on la remit, avec l'aide de Sphæros, sur le pied antique ; les exercices et les repas en commun furent rétablis. Enfin, pour ne pas blesser les esprits par ce nom de pouvoir unique et absolu, Cléomène aurait, dit-on, nommé son frère Euclidas deuxième roi. C'était ou une inconséquence commise par égard pour une habitude déjà existante, ou une adaptation apparente du nouveau régime à l'ancien, ou l'indice d'une conception particulière et pour ainsi dire abstraite de la royauté. Il faut ajouter, pour la caractériser encore, que Cléomène, bien éloigné de la brillante représentation et de la majesté affectée et solennelle qui étaient de règle dans les empires des successeurs d'Alexandre, n'avait ni cabinet ni cour et paraissait dans sa simplicité de soldat, comme s'il n'était pour ainsi dire que le gérant de la fonction royale<sup>3</sup>. Il recevait tout le monde dans son accoutrement ordinaire, libre dans ses allures, ouvert dans sa conversation ; lorsqu'il voyait auprès de lui des étrangers ou des ambassadeurs, il faisait ajouter au repas habituel des Spartiates quelques plats un peu meilleurs ; il ne fallait pas trop

---

<sup>1</sup> Macrobe (*Sat.* I, 11, 35) rapporte que Cléomène, voyant qu'il ne restait plus que 1.500 Spartiates en état de porter les armes, se refit une armée de 9.000 hommes en affranchissant des esclaves. Ceci ne doit pas être arrivé à ce moment, mais lors du rachat dont parle Plutarque (*Cleom.*, 23).

<sup>2</sup> SCHÖMANN, *Antiq. jur. publ.*, p. 115. *Prolegg.* ad Plut. *Ag.*, LII.

<sup>3</sup> Les tétradrachmes qu'on attribuait autrefois à Cléomène ont été récemment reconnus pour être d'Antigone Doson (BOMPOIS, *Étude historique et critique des portraits attribués à Cléomène III*, 1870).

*laconiser*, disait-il, devant les étrangers<sup>1</sup>. Polybe dit même qu'il a été le plus aimable et le plus séduisant des particuliers<sup>2</sup> ; que la grâce un peu âpre de son entretien, la sincérité libre et hardie de toute sa personne étaient irrésistibles. Si jamais un roi parut digne d'être à la tête de la race grecque affranchie, éclairée, bourgeoise, ce fut certainement Cléomène ; et lui-même se préparait à fonder cette unité nationale qui était l'aspiration de tous les patriotes.

Il avait pour antagoniste Aratos. Ce dernier avait bien des motifs de craindre pour lui-même le roi de Sparte et l'admiration grandissante qu'il inspirait aux Grecs. Partout où il l'avait rencontré, il avait éprouvé les plus honteuses défaites ; c'est en combattant Sparte qu'il avait montré au grand jour les faiblesses irrémédiables de la confédération. Aratos lui-même avait perdu la meilleure partie de sa popularité ; il devait sentir que l'appui des classes aisées, qui voyaient en lui le défenseur de leurs intérêts, ne le protégerait pas finalement contre le mécontentement croissant de la multitude. A quoi avait servi l'attaque contre Orchomène en 228 ? Pendant que Cléomène transformait avec une rapide énergie la situation intérieure de sa patrie, Aratos semble avoir supposé que Sparte, ébranlée au dedans, serait incapable d'agir au dehors, et avoir tenté de nouvelles attaques. Mais une soudaine invasion du territoire de Mégalopolis par Cléomène, dans le printemps de 226, put lui montrer combien Sparte était plus hardie et plus forte qu'auparavant. Le pays fut entièrement pillé ; les Spartiates se retirèrent avec un riche butin, et, pour montrer à l'ennemi le peu de crainte qu'il inspirait, Cléomène ordonna un jour de repos, afin de faire représenter des pièces de théâtre à ses guerriers par des artistes dramatiques de Messénie qui passaient. C'est alors que Mantinée se souleva et se sépara de la Ligue achéenne. La garnison avait été renforcée de 300 Achéens et de 200 mercenaires, afin de protéger la nouvelle bourgeoisie et sur sa propre proposition. Ce sont les anciens citoyens de la ville qui auront offert et leurs personnes et leur ville à Cléomène. Il arriva la nuit, et, s'unissant à eux, massacra ou chassa les Achéens, rétablit l'ancienne constitution, rendit aux citoyens leur vieille municipalité autonome, et, revint aussitôt sur Tégée<sup>3</sup>. Il montrait par là que la nouvelle Sparte voulait, non pas conquérir et soumettre, mais grouper sous son hégémonie des États libres et indépendants. C'était un principe d'association qui s'opposait au principe de la fédération, lequel absorbait l'autonomie libre et immédiate des cités. L'opposition de ce nouveau principe était d'autant plus dangereuse que la protection accordée par cette confédération d'États s'était montrée impuissante, et que l'influence des classes aisées qui maintenait seule l'État fédéral avait comprimé dans chaque commune les besoins, les prétentions et les sentiments hautement exprimés de la multitude. Aratos ne pouvait se dissimuler les difficultés de sa position ; il ne se sera pas avoué que la faute en était à lui-même et à la direction qu'il avait donnée aux affaires de la Ligue. Il y avait eu dans la confédération des éléments belliqueux de grande valeur, il les avait refoulés ; il avait comprimé l'enthousiasme toutes

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 11. Il serait inutile d'avertir que ce que dit Théopompe de l'ivrognerie et de la démente de Cléomène n'a pas trait à ce roi, si cette erreur ne s'étalait, en compagnie de bien d'autres, dans un ouvrage qui traite tout au long de cette époque.

<sup>2</sup> POLYBE, IX, 23, 3.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 14. POLYBE, II, 58. La défection de Mantinée paraît avoir eu lieu dans l'été de la stratégie d'Hyperbatas, en 226. L'expression employée par Polybe (II, 47, 3 et 48, 1) fait supposer que Cléomène fit encore cette année-là bien d'autres tentatives, dont la tradition n'a pas gardé le souvenir.

les fois qu'il voulait s'élever ; il avait brisé et comme émietté tout ce qui pouvait développer au sein de la Ligue la liberté des mouvements politiques ; il avait laissé l'influence à ceux-là seuls qui possédaient et ;su, grâce à leur appui, tantôt avec, tantôt contre la constitution, garder dans sa main la direction de la Ligue. Mais tout ce que Cléomène, avec sa rapide et brillante hardiesse, créait pour ses Spartiates, propriété et libération des dettes pour les pauvres, émulation pour l'établissement d'un régime intérieur fortement constitué, enthousiasme pour le combat et la victoire, gloire brillante des armes, tout cela manquait à la populace des villes, tout cela lui manquait par la faute d'Aratos et de son parti, et elle le sentait de la façon la plus douloureuse. Mais elle et l'opinion publique pouvaient bien peu contre ce chef et tuteur de la Ligue ; l'insuccès de l'indignation générale causée par la bataille de Leuctres l'avait bien montré. Quelle exaspération devait s'emparer des esprits à la nouvelle qu'Aratos, au lieu d'abdiquer après l'humiliante déclaration d'Ægion, était resté stratège ; qu'il n'avait même pas pu défendre Mégalopolis ; que Mantinée était perdue pour la Ligue ! Un fardeau, une honte, voilà ce que devait sembler cette confédération qui exigeait des cités des tributs et des prestations de guerre sans accorder d'appui ou venir en aide au citoyen pauvre, qui convoquait deux fois l'an durant trois jours une assemblée, pour ne présenter en toute hâte que des questions déjà résolues à l'avance on pour faire des élections, élections et questions où la décision suprême était toujours dans les mains des classes aisées ! Enfin, cette confédération n'intervenait-elle pas souverainement dans les affaires communales de chaque ville, et n'ordonnait-elle pas, n'exigeait-elle pas ce qu'avait consenti, non pas la ville elle-même, mais l'inaccessible Conseil fédéral, mais la voix toujours décisive des riches ! Vraiment, l'espérance de s'unir librement sous l'hégémonie brillante et protectrice de Cléomène, un prince admiré de tous, ne pouvait que devenir plus tentante à chaque victoire qu'il remportait au dedans et au dehors. Qu'arriverait-il, si le Macédonien profitait de l'occasion pour rétablir l'ancien et horrible régime des tyrannies et des garnisons ? Plus on devait remarquer avec amertume, au milieu de pertes et de défaites toujours réitérées, la faiblesse croissante de la Ligue, plus on était exposé à cette effroyable calamité. Que faire et où se tourner, en qui espérer ? Cléomène, et lui seul, avec ses Spartiates fiers de leurs victoires, pouvait protéger la liberté ; que dis-je ? lui seul pouvait, à proprement parler, créer la liberté.

Un autre motif agissait encore sur les esprits, motif latent, caché dans ces dispositions de la foule. Je n'ose l'indiquer qu'avec hésitation, mais il ne manque jamais dans les États où la culture sociale en vient, après la destruction des anciens usages et de l'autorité, après la reconnaissance de principes conformes au droit rationnel, à accorder à tous la faculté de participer aux biens sociaux, sans pouvoir en même temps fournir les moyens d'exercer les aptitudes qu'elle confère. La pauvreté était depuis longtemps dans le monde ; elle était partout ; mais ce n'est que dans les constitutions helléniques, là où on reconnaissait la liberté du citoyen, qu'elle pouvait se montrer sous la forme du paupérisme. Déjà lorsqu'Agis avait aboli les dettes, le paupérisme avait levé la tête ; l'exemple de Cléomène, qui abolit aussi les dettes et partagea les terres, éveilla en tous lieux de semblables désirs ; il provoqua des agitations au sein de ces masses profondes et irritées, que la liberté proclamée par le droit fédéral avait si parcimonieusement traitées<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Vu l'absence de documents, il est impossible d'étudier de plus près en ce moment le fait signalé ici. On voit, sans qu'il soit besoin d'y insister, comme cette crise ressemble à

Aratos devait voir qu'il n'était pas moins menacé à l'intérieur qu'à l'extérieur, et que le soulèvement qui avait rendu Sparte tout à coup si forte provoquait des mouvements au sein des villes achéennes. Il n'y avait pour lui que deux partis possibles : ou bien de conclure la paix avec les Spartiates, ou de poursuivre la guerre qu'il avait commencée contre eux en cherchant un secours étranger. Mais Cléomène n'accorderait jamais la paix si l'on ne reconnaissait sa propre hégémonie, peut-être même si l'on n'amoindrissait considérablement le territoire de la confédération, si l'on n'en détachait Corinthe et Mégalopolis ; et quels changements dans la Ligue auraient inévitablement résulté du contact avec Sparte ! Aratos avait déjà pu reconnaître, lorsqu'il avait rencontré Agis à Corinthe, le poison que contenaient ces proches relations avec la nouvelle Sparte ; toutes ces idées exagérées qu'Aratos avait combattues toute sa vie, à cause desquelles il avait mis à l'écart ses amis, les philosophes de Mégalopolis, et contenu l'enthousiaste Lydiade, elles seraient venues alors dans sa Ligue sous la forme la plus irritante. Le partage des biens et l'extinction des dettes, tel aurait été le premier cri : dès lors, c'en était fait de la juste supériorité des classes aisées ; elles (levaient même craindre de perdre une partie de leurs biens ou de leurs créances ; la vie calme et bourgeoise, la légalité, la régularité, tout cela était perdu sans retour. Alors ce roi qui mettait son orgueil à rivaliser de privations avec l'homme pauvre et d'endurance avec le guerrier illettré, qui enthousiasmait la jeunesse pour la grossière vertu spartiate des temps passés, qui avait foulé aux pieds dans sa patrie le droit des riches, il deviendrait alors le soleil vers qui se tournerait tout le monde et l'exemple qu'on s'efforcerait d'imiter à l'envi, lui qui était prêt à sacrifier aux vides théories des idéologues et des stoïciens l'heureux confort d'une société où régnaient la culture de l'esprit et les jouissances, et tout cela pour ne satisfaire, en somme, que son ambition ! Voilà ce que devait penser Aratos ; mais ses pensées ne faisaient que parer de belles raisons les secrets sentiments qui le tourmentaient. Ainsi donc, vingt ans après avoir dirigé glorieusement — il en était du moins persuadé — la confédération, il devait céder la place à un plus grand que lui, à un jeune homme qui arrivait à peine à l'âge mûr, et dont il ressentait si amèrement la supériorité en fait d'énergie de volonté, de talent militaire, de capacité politique, à un roi qui d'un revers de main renversait ses finasseries de diplomate et foulait sous sa semelle ses galeries de fourmi laborieuse, à ce Cléomène qui le chassait, le poursuivait, le déconcertait, lui, le vieux maître de l'art diplomatique, et qui finalement l'abandonnait comme un écolier à la pitié ou à la colère de ses confédérés, autrefois si loyaux et si patients ! On comprend fort bien qu'Aratos se soit laissé désormais déterminer par des motifs qui doivent rester à tout jamais étrangers à l'âme d'un homme d'État ; il regardait la Ligue comme son œuvre, et il n'eut aucun scrupule à la sacrifier à ses dépits personnels.

---

l'époque des Gracques à Rome, et ce n'est pas chose indifférente que le nom du noble stoïcien Blossius soit associé si étroitement aux efforts de Tiberius Gracchus. Polybe (XXXVIII, 4, 5) parle, à propos de conjonctures politiques de haute importance, de la *πληθος ἐργαστηριακῶν καὶ βαναύσων ἀνθρώπων*. En Grèce comme partout, l'élément démocratique progressiste l'a emporté dans l'État, au fur et à mesure que se développait le goût de l'industrie, sur l'agriculture, sur l'élément aristocratique conservateur ; et cependant leur équilibre est la condition non seulement de la prospérité économique, mais encore, au point où en étaient les anciens États grecs à l'époque hellénistique et Rome au temps des Gracques, de la stabilité politique et sociale. Déjà Aristophane conseille, de retourner aux champs. Les comparaisons avec l'état des sociétés modernes s'offrent d'elles-mêmes.



Il était résolu à poursuivre la guerre contre Cléomène, mais où trouver du secours ? Le roi d'Égypte payait toujours sa pension annuelle, mais l'occupation de la Carie par Antigone lui liait en quelque sorte les mains. Du reste, il n'était aucunement de son intérêt que Sparte et Aratos se fissent la guerre. En tout cas, la politique égyptienne n'avait pas besoin d'un succès immédiat des confédérés ; il lui suffisait de soutenir une puissance ennemie des Macédoniens, et déjà les Achéens étaient trop impuissants pour servir efficacement à cet égard les intérêts de l'Égypte. Il n'y avait en Grèce aucune puissance qui pût leur porter secours, sinon les Étoliens ; mais ceux-ci n'avaient-ils pas cédé à Cléomène les trois villes d'Arcadie ? N'avaient-ils pas proposé en Macédoine comme à Sparte de partager formellement le territoire de la Ligue ? Il faut dire que depuis, à ce qu'il semblait du moins, ils ne s'intéressaient plus directement à ce qui se passait dans le Péloponnèse. Si Cléomène avait secouru leurs amis de l'Élide, on devait reconnaître qu'il ne l'avait pas fait pour être agréable aux Étoliens. Aratos ne pouvait se dissimuler que les Étoliens devenaient plus réservés envers Cléomène à mesure que grandissait sa puissance, et que le secours prêté par le roi aux habitants de l'Élide devait plutôt les éloigner que les rapprocher. Mais quel profit en retirait-il ? Lors même qu'il aurait gagné l'appui des Étoliens, il fallait compter que la Macédoine se déclarerait aussitôt pour Sparte et se jetterait avec toutes ses forces sur la Thessalie étolienne et les Thermopyles ; les Étoliens auraient donc été occupés à la guerre contre la Macédoine, et les Achéens auraient succombé sous les coups des Spartiates<sup>1</sup>. Il n'y avait qu'une alliance qui donnât ce qu'Aratos désirait. Sans doute, il devait s'attendre qu'on ne l'obtiendrait pas sans sacrifices considérables, qu'elle surprendrait les confédérés, qu'elle offenserait la cour d'Alexandrie, qu'elle l'exposerait lui-même à des jugements sévères, qu'elle compromettrait sa liberté et l'indépendance de la Ligue, et même qu'elle pourrait bien la dissoudre ; mais on obtenait par là ce à quoi Aratos tenait le plus, la certitude de voir le fier Spartiate terrassé. Et c'est ainsi qu'Aratos chercha à conclure une alliance avec la Macédoine !

Il y a de soudains dangers ou des complications inattendues qui troublent même un homme d'honneur et peuvent l'entraîner à une résolution précipitée ; la grande trahison qu'Aratos commençait à préparer — il est vrai, avec sa prévoyance diplomatique habituelle — n'était pas le résultat d'une avalanche de dangers soudaine, étourdissante, précipitée. Il voyait nettement à l'avance que de maux il allait causer ; ce fut par un calcul à froid qu'il prit la résolution qui livrait la confédération, abandonnait la Grèce déjà libre aux mains de l'ennemi et faisait de lui-même, du fondateur de l'indépendance fédérale, le serviteur de la monarchie macédonienne.

C'est dans l'automne de l'année 226, lorsque la réforme constitutionnelle était déjà accomplie à Sparte et que Cléomène continuait la guerre avec un redoublement d'énergie, qu'Aratos commença à nouer les négociations.

---

<sup>1</sup> Il est singulier que Polybe représente généralement au cours de ces négociations les Étoliens comme étant d'accord avec Cléomène, tandis qu'en fait on ne les voit intervenir nulle part. Il est probable qu'Aratos expliquait ainsi les choses dans ses *Mémoires*. Depuis l'occupation des trois villes arcadiennes, les Étoliens étaient pleins de défiance à l'égard de Sparte ; mais, tant qu'Antigone ne se décidait pas, ils avaient les mains absolument liées, et quand il se décida, il eut en un clin d'œil une supériorité telle qu'ils n'osèrent pas se déclarer contre lui, sans vouloir non plus faire cause commune avec lui. Ce sont des situations politiques tellement claires, que l'on est en droit de récuser hardiment l'autorité de Polybe, lequel se montre ici on ne peut plus partial.



Mégalopolis servit d'intermédiaire. Depuis le temps de Philippe et d'Alexandre, Mégalopolis avait entretenu des relations de toute sorte avec la Macédoine. Son entrée dans la confédération n'avait pas rompu ses rapports avec les Macédoniens ; les hommes qui la représentaient avaient pu reconquérir d'autant plus d'influence qu'au milieu des attaques sans cesse renouvelées des Spartiates, leurs voisins, contre qui la confédération ne fournissait déjà plus d'appui, la sympathie pour les Achéens devenait de moins en moins vive. La pensée de se tourner vers la Macédoine et de demander son secours s'imposait presque. Aratos avait dans la ville deux amis, deux hôtes de son père, Nicophane et Cercidas, ce dernier peut-être le descendant de ce Cercidas qui, cent ans auparavant, s'était montré fidèlement dévoué aux intérêts de la Macédoine et avait réglé la constitution de la ville. C'est avec ces deux personnages qu'Aratos s'entendit dans le plus grand secret ; il les détermina à faire dans leur commune la proposition suivante : à savoir, que Mégalopolis demanderait à la confédération l'autorisation d'implorer le secours de la Macédoine. La ville accepta la proposition et envoya les deux personnages susdits à la Ligue, en les chargeant de se rendre aussitôt en Macédoine, si leur demande était approuvée. Sans doute, ces négociations particulières d'une seule ville ne compromettaient pas l'existence de la Ligue et sa constitution ; du reste, Aratos conseillait d'accorder la permission ; on autorisa l'ambassade. Les envoyés se rendirent en toute hâte en Macédoine ; ils exposèrent au roi que l'association de Cléomène et des Étoliens n'était pas seulement dangereuse pour les Achéens ; que ces deux États ainsi alliés étaient trop forts pour que la confédération pût leur résister ; que, celle-ci une fois anéantie, les Étoliens, toujours avides et rapaces, s'en prendraient bientôt à d'autres voisins ; que Cléomène, de son côté, aspirait à l'hégémonie de la race grecque et ne pouvait l'obtenir qu'aux dépens de la Macédoine. Le roi devait comprendre qu'il n'aurait bientôt plus d'autre alternative, ou de s'unir aux Achéens et aux Béotiens et de vaincre Cléomène dans le Péloponnèse, ou d'attendre en Thessalie une lutte douteuse contre les Étoliens et Cléomène, auxquels les Béotiens et les Achéens seraient, eux aussi, forcés de se joindre. Les Étoliens — qui se rappelaient encore le secours récemment prêté par les Achéens dans la guerre de Démétrios et qui devaient conserver au moins un semblant de reconnaissance — n'avaient pas encore engagé ouvertement les hostilités ; la confédération espérait encore pouvoir se défendre elle-même contre les Spartiates seuls ; mais, si elle était impuissante, si les Étoliens intervenaient ensuite ouvertement, il serait temps que la Macédoine prit en main la cause des peuples menacés. Antigone ne devait pas mettre en doute la parfaite droiture de la politique fédérale ; Aratos lui-même ne manquerait pas, si la situation devenait à ce point périlleuse, d'offrir et de donner les garanties nécessaires à la Macédoine ; il espérait d'ailleurs, par des ouvertures faites à propos, pouvoir indiquer le moment où le secours de la Macédoine deviendrait nécessaire<sup>1</sup>.

Ces ouvertures montraient la justesse des calculs d'Antigone. Les complications sur lesquelles il avait fondé ses combinaisons étaient proches. En admettant que les vives craintes exprimées à l'endroit des Étoliens dans les instructions qu'avait données Aratos fussent autre chose qu'une phrase diplomatique, néanmoins Antigone jugeait trop clairement la situation pour pouvoir se tromper sur le motif réel de ces avances d'Aratos : plus il éviterait avec soin d'avoir l'air empressé et préoccupé de ses intérêts, plus il pouvait compter sur le succès. Il répondit donc

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 48-49.

aux envoyés de la façon la plus obligeante et leur donna une réponse par écrit pour Mégalopolis : il était prêt à la secourir, si la confédération le trouvait bon. Le rapport des envoyés excita à Mégalopolis la plus grande joie et donna aux habitants une assurance nouvelle ; ils se décidèrent à proposer aussitôt dans l'assemblée fédérale d'appeler les Macédoniens. Aratos reçut en outre de secrètes communications qui le persuadèrent que le roi ne lui était pas personnellement hostile, et il se réjouit d'autant plus d'avoir si bien réussi dans sa campagne diplomatique, que le zèle des Mégalopolitains lui enlevait désormais la tâche importune de proposer à la Ligue l'alliance de la Macédoine et d'en être finalement responsable. En effet, ce furent les Mégalopolitains qui, dans le Conseil fédéral, firent la proposition de demander au roi de venir aussitôt dans le Péloponnèse ; ils montraient en même temps sa lettre bienveillante et vantaient la noblesse de ses sentiments. La question devait être, après une délibération préalable dans le Conseil, soumise à l'assemblée fédérale. Les Mégalopolitains déclarèrent que la multitude était favorable à la proposition ; Aratos s'exprima en termes approbateurs sur cette preuve de bon sens 'et de sagesse que donnait la foule ; il loua la bonne volonté du roi ; il exhorta la Ligue à tenter d'abord tous ses efforts pour défendre les villes et le pays entier par ses propres forces, et à n'accepter qu'en cas de défaite le secours offert avec tant de grandeur d'âme par Antigone. Sa proposition fut transmise à l'assemblée, qui résolut de ne pas donner suite provisoirement à l'offre des Mégalopolitains et de soutenir encore avec ses propres forces la guerre qui menaçait d'éclater<sup>1</sup>.

Ces négociations avaient évidemment modifié la situation politique, non seulement de la Ligue, mais en même temps de toutes les puissances grecques et de celles qui étaient en rapports avec la Grèce. Depuis qu'il y avait une politique macédonienne, elle avait eu constamment en face d'elle en Grèce une opposition où les forces morales de la race grecque s'unissaient contre les forces matérielles du royaume, ou, pour mieux dire, une opposition qui triomphait lorsqu'elle savait unir ses moyens d'action. Si l'amphictyonie de Delphes avait pu se transformer en une constitution nationale, Philippe n'aurait pas combattu à Chéronée ; mais cette ébauche unique d'une Union nationale régulièrement constituée était si faible et si misérable que Philippe lui-même avait essayé de fonder une nouvelle confédération à Corinthe, afin d'unifier la nation, ou du moins ses principaux membres. Cette confédération finit par se dissoudre, et la lutte contre la Macédoine recommença. Les Étoliens en furent les premiers champions, mais ils comprirent fort mal leur devoir. Ils s'emparèrent de l'amphictyonie, mais ils en chassèrent les représentants des autres tribus ; la nation grecque s'effraya de leur brutalité, de leur grossièreté, non moins que de la puissance royale. C'est ainsi que les Achéens purent s'élever, se mettre avec rapidité et décision à la tête de la Grèce, prendre à leur compte les idées dominantes. Depuis lors, la politique étolienne désorientée ne fit plus que tâtonner de côté et d'autre, mais la constitution achéenne n'offrit pas aux idées du temps l'asile qu'elles réclamaient ; elle perdit ou plutôt elle ne trouva pas son principe : elle commença à fonder l'unité non pas sur la force, mais sur la faiblesse de la Grèce. Alors se leva Sparte. Celle-ci grandit rapidement et

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 50. La proposition des Mégalopolitains est soumise d'abord au *κοινὸν βουλευτήριον*, puis Aratos parle à la foule. Il doit y avoir eu convocation d'une assemblée extraordinaire. Si la relation de Polybe est exacte de tout point, il faut juger des préférences de la foule par ce qui a été dit plus haut au sujet des votes de la communauté fédérale.

dépassa bientôt la confédération ; déjà elle se trouvait à la tête d'une nouvelle opposition plus énergique, façonnée, il est vrai, à un régime résolument monarchique, mais armée précisément de tous les moyens qui étaient alors nécessaires à la fondation d'une unité nationale *sincère*. Mais, au lieu de se rallier à l'opposition spartiate, la Ligue, complètement aveuglée, se tourna vers la Macédoine. La puissance de la Macédoine en fut singulièrement accrue. Souvenons-nous qu'Antigone avait repris avec un succès sérieux la politique asiatique qu'il avait à peu près abandonnée depuis plus de dix ans ; l'Égypte était intéressée au plus haut point à donner tout l'appui possible à l'opposition hellénique. En se rapprochant de la Macédoine, Aratos avait donc compromis ses anciennes relations avec Alexandrie. Le Lagide entra aussitôt en rapports avec Cléomène, le poussa à continuer la guerre, lui fit espérer des subsides<sup>1</sup>.

Cléomène lui-même était plein d'ardeur à poursuivre la guerre. Il devait savoir qu'il n'aurait pas du tout à lutter contre toutes les forces de la confédération ; il comptait à bon droit sur les dispositions de la foule dans la plupart des villes ; certainement Aratos n'appellerait pas les Macédoniens tant qu'il aurait encore quelque influence, et cette certitude donnait les meilleures espérances de succès. Cléomène envahit tout à coup le territoire de l'ancienne Achaïe, du côté de Phare ; s'il y battait Aratos, comme il l'espérait bien, l'effet moral serait d'autant plus grand que le parti d'Aratos avait précisément dans ces vieilles localités son véritable point d'appui. Aratos n'était pas alors stratège, c'était Hyperbatas ; mais la direction de la Ligue était absolument dans sa main. Il avait, avec toutes les milices de la confédération, marché sur Dymæ, peut-être à cause des Étoliens, de la part desquels il redoutait ou voulait paraître redouter une attaque simultanée. Cléomène y courut hardiment, établit son camp entre la ville ennemie et la position des Achéens, les attaqua et fut complètement victorieux. Ce fut la victoire de l'Hécatombaëon, qui eut lieu à peu près au printemps de l'année 225<sup>2</sup>. Le nombre des prisonniers et des morts que perdirent les Achéens fut considérable. Si Cléomène avait voulu pousser plus avant, il n'aurait pas trouvé une vive résistance ; il préféra se tourner vers l'Arcadie. Il se contenta de chasser de Lasion la garnison confédérée et de rendre la ville aux Éléens<sup>3</sup>. Son dessein était de laisser le mouvement qui existait déjà dans les cités se développer davantage et se manifester par des avances aux Spartiates.

Les documents relatifs à ce qui se passa au sein de la Ligue après cette malheureuse bataille ne sont pas suffisamment clairs. On est en droit d'admettre que la colère de la multitude contre Aratos s'exprima peut-être avec plus de force encore qu'après la bataille de Ladocia. L'époque de l'élection du stratège était proche ; Aratos déclara qu'il ne voulait pas être nommé. Ce n'est pas qu'il craignît d'échouer ; ceux qui faisaient l'élection étaient les censitaires et il était sûr de leurs suffrages ; eux-mêmes le priaient de ne pas refuser, mais en vain<sup>4</sup>. Ce n'était pas non plus la colère de la foule qui l'effrayait ; il l'avait déjà bravée autrefois dans des temps aussi mauvais. Ce qui le détermina, ce furent les

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 51, 2.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 14. *Arat.*, 39. POLYBE, II, 51, 3. L'indication chronologique n'a qu'une exactitude approximative ; on peut inférer d'un passage de Plutarque (*Cleom.*, 15) qu'il n'y a pas eu un hiver entre cette bataille et l'époque de l'élection du stratège.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 14. Il faut dire que, dans ce passage, la localité en question est appelée Langon.

<sup>4</sup> POLYBE, IV, 6, 8. On élut Timoxénos (printemps 225), un des partisans d'Aratos (POLYB., IV, 82, 8).

difficultés inattendues des négociations avec la Macédoine. Aussitôt après la bataille de l'Hécatombæon, il avait envoyé son fils Aratos à Antigone<sup>1</sup>, pour mener à bonne fin les négociations nouées dans l'automne précédent et relatives à un envoi de secours. Le roi exigeait qu'on lui remit l'Acrocorinthe comme point d'appui pour la guerre dans le Péloponnèse ; mais il semblait absolument impossible de remettre les Corinthiens contre leur volonté à la discrétion des Macédoniens. Les négociations furent provisoirement suspendues, afin qu'on pût trouver, avant de les reprendre, d'autres gages pour la Macédoine. Cet insuccès de sa diplomatie en ce moment mettait Aratos hors d'état d'entreprendre quoi que ce fût contre Cléomène, et il préféra abandonner à un autre, à Timoxénos, la responsabilité de la stratégie.

Dans une semblable situation, le parti opposé à Aratos devait gagner du terrain. Après la défaite et certainement à l'instigation d'Aratos, qui devait chercher à gagner du temps pour ses négociations de Macédoine, on avait envoyé des ambassadeurs à Cléomène. Les exigences du roi de Sparte étaient dures, telles qu'elles devaient l'être s'il y avait à craindre une intervention macédonienne. Mais Aratos et son parti étaient désormais sans espoir de secours ; ces négociations infructueuses étaient pour lui une nouvelle défaite plus sensible. Cléomène n'avait plus à le redouter. Aussi, il envoya le message suivant : il ne demandait maintenant aux Achéens que de lui conférer l'hégémonie ; il ne serait plus question des bases de la paix antérieurement posées ; au contraire, dès que ses conditions seraient acceptées, il s'empresserait de rendre les prisonniers de guerre et les places enlevées aux Achéens. Naturellement, ces ouvertures répandirent la plus grande allégresse ; vainement Aratos parla contre ; il ne put empêcher qu'on n'en décrêtât l'acceptation. On invita le magnanime roi de Sparte à Lerne, où l'assemblée fédérale avait été convoquée pour lui conférer solennellement l'hégémonie. Déjà Cléomène renvoyait à l'avance dans leur patrie les plus considérables de ses prisonniers de guerre, afin de donner, de son côté, une marque de son entière confiance. Il était sur le point d'obtenir le résultat décisif ; il courut à Lerne avec un joyeux empressement. Malheureusement, un peu d'eau bue mal à propos en route lui valut un coup de sang : il fallut le rapporter à Sparte<sup>2</sup>.

Il guérit enfin ; une nouvelle assemblée fut convoquée à Argos, pour remettre au roi l'hégémonie. Cléomène arrivait cette fois par Tégée. Mais Aratos avait mis le temps à profit et osait déjà se présenter devant les siens avec plus de décision<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Polybe (II, 51, 4) dit que les Achéens défaits avaient été obligés de *καταφεύγειν ὁμοθυμαδὸν ἐπὶ τὸν Ἀντίγονον*. Je ne crois pas que cette unanimité ait été l'opinion officielle de la communauté fédérale, mais plutôt celle du Conseil fédéral ou bien des *Ἀχαιοὶ ἐν ὀπλοῖς*.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 15.

<sup>3</sup> L'attitude même d'Aratos indique que l'état des négociations avec la Macédoine s'était considérablement modifié. Antigone pouvait bien concevoir quelque inquiétude de ce qui se passait dans le Péloponnèse. Aratos aurait dû faire peur au roi, en lui laissant croire qu'il allait se rallier à la cause de Cléomène. Ce n'est pas par loyauté politique, vertu à laquelle Aratos ne fit jamais le moindre sacrifice, mais par l'effet d'une antipathie absolument aveugle contre Cléomène, qu'Aratos laissa passer le moment favorable. C'est précisément alors, selon toute apparence, qu'il se déclara prêt à faire à la cour de Macédoine les concessions décisives. L'expression de Plutarque (*Cleom.*, 17) : *διωμολογουμένων τῶν μεγίστων*, n'est pas le moins du monde exagérée. Certainement, Antigone commençait déjà à rassembler ses troupes en Thessalie lorsqu'Aratos envoya à Cléomène ce *congé brutal*. Pour le lui signifier de la sorte, il fallait qu'il eût une position

Il envoya au-devant de Cléomène, qui était déjà arrivé à Lerne, des messagers qui lui dirent qu'il devait, puisqu'il venait trouver des amis et des alliés, laisser ses troupes en arrière et entrer seul à Argos ; s'il le désirait, on pouvait lui donner 300 otages pour sa sûreté personnelle, mais, s'il paraissait avec ses troupes, il devrait s'arrêter auprès du gymnase de Cyllarabion devant la ville, et c'est là qu'on s'aboucherait avec lui. Cléomène fut extrêmement irrité : il échangea avec Aratos des lettres fort aigres sans aucun résultat ; il exposa dans un message à la confédération, sur un ton indigné et sans le moindre ménagement, la conduite déloyale d'Aratos, qui violait la bonne foi. Puis il quitta Lerne et envoya un héraut dénoncer de nouveau la guerre aux Achéens, à Ægion, comme l'a dit Aratos dans ses Mémoires, et non pas à Argos, où on aurait pu prendre aussitôt des résolutions en vue de la défense<sup>1</sup>.

La nouvelle déclaration de guerre fit éclater le mécontentement qui fermentait dans la Ligue. Si la constitution fédérale rendait possible un abus aussi criant de l'influence personnelle, tel qu'Aratos se l'était permis, qui voudrait lui appartenir plus longtemps ? Il est expressément dit que même les principaux personnages se détournèrent en grande partie d'Aratos. Ce qu'on lui reprochait, ce n'était pas seulement ce mépris éhonté des résolutions décrétées par la Ligue et des traités déjà conclus ; il avait bravé et défié l'opinion publique, qui s'exprimait hautement en faveur de Cléomène, et si ses négociations antérieures avec Antigone semblaient déjà équivoques au plus haut point, on voyait maintenant en lui un traître manifeste, puisqu'il avait empêché, de son propre chef, la conclusion d'une paix qui semblait garantir le Péloponnèse contre toute intervention macédonienne. Les communes, dit-on, furent surtout exaspérées de se voir arracher toute espérance de proclamer l'extinction des dettes et le partage des biens ; elles auraient pu compter sur une réforme de la constitution fédérale dès que l'hégémonie spartiate aurait brisé l'influence d'Aratos et du parti des censitaires. Maintenant, elles n'avaient plus d'espoir ; elles étaient prêtes à faire défection ; il suffisait que le Spartiate s'approchât, et les villes se détachaient, l'une après l'autre, de la malheureuse Ligue<sup>2</sup>.

Dès les premiers jours de cette fermentation des esprits, Cléomène marcha en toute hâte sur Sicyone. Cette fois, il fut joué, et la ville lui échappa. Il se jeta alors sur Pellène ; les bourgeois se soulevèrent en sa faveur, et se réunirent à lui pour chasser la garnison<sup>3</sup>. Phénéos, Pentéliion, Caphyæ tombèrent de même au pouvoir des Spartiates<sup>4</sup>. Déjà les territoires de l'est de la confédération se trouvaient ainsi tout à fait séparés de ceux de l'ouest ; on craignait la défection de Corinthe et de Sicyone. La Ligue y envoya d'Argos des cavaliers et des mercenaires, pour tenir les villes dans l'obéissance. On craignait même pour Argos, attendu qu'Aristomachos, élu une fois stratège, puis visiblement mis de côté, était à même d'intriguer dans une ville dont il avait été le tyran. On

---

officielle, il fallait qu'il fût stratège ; or sa onzième stratégie commença en mai 224. Il devait s'être passé un certain temps depuis la guérison de Cléomène.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 17. Ce que dit Plutarque (*Arat.*, 39) des 300 compagnons de route est absurde.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 17. *Arat.*, 39.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 17 : ce devait être, par conséquent, une garnison de mercenaires. Suivant Plutarque (*Arat.*, 39), Aratos était en personne à Pellène. Aratos aura probablement couru d'Argos à Pellène, parce qu'il y avait là une garnison, et aussi pour barrer l'accès du territoire achéen proprement dit.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 17. POLYBE, II, 52, 1.



transféra à Argos la célébration des Jeux Néméens. La ville se remplit d'étrangers. Pendant la fête, Cléomène accourut, occupa de nuit les hauteurs de l'Aspis, au-dessus du théâtre. Il n'en fallut pas davantage : personne ne prit les armes ; la ville accepta volontiers une garnison spartiate. Cléomène évita toute espèce de poursuites pour motifs politiques ; Argos dut seulement lui donner 20 otages et entrer, comme ville libre, dans la fédération qui reconnaissait l'hégémonie de Sparte<sup>1</sup>. Cette conquête n'était pas seulement d'une extrême importance au point de vue politique, elle rappelait le souvenir de Pyrrhos, qui avait trouvé la mort en luttant vainement contre la cité, et des vaines tentatives que Sparte avait faites autrefois, et l'on comprenait, en faisant la comparaison, quelle était maintenant la puissance de cette royauté spartiate qui savait représenter les idées vivantes de l'époque<sup>2</sup>. Après la prise d'Argos, Phlionte et Cléonæ ouvrirent leurs portes avec joie. A Corinthe, à Sicyone, partout régnaient les mêmes dispositions. Des dix vieilles villes de l'Achaïe, Pellène, la plus importante, avait déjà fait défection : c'était une situation absolument désespérée.

Aratos s'était rendu à Sicyone, pour empêcher la défection formelle de sa patrie. U prit, de sa propre autorité, les allures d'un dictateur<sup>3</sup> ; il fit arrêter et exécuter ceux qu'il soupçonnait d'intelligences avec Cléomène, puis il courut à Corinthe pour y découvrir et punir de la même façon les **laconisants** ; mais là il n'imposait déjà plus, et, dans la population de cette riche cité commerçante, les esprits étaient en proie à une surexcitation extrême. C'est alors qu'arriva la nouvelle de la défection de Cléonæ et de Phlionte ; le peuple se réunit dans le sanctuaire d'Apollon, près du Bouleutérion, en demandant à grands cris Aratos. Évidemment, on avait l'intention de s'emparer de sa personne. Aratos ne pouvait plus fuir. Il vint, tenant son cheval par la bride, calmer la multitude par un semblant de confiance absolue. On le reçut avec des cris et des injures ; on voyait des gens bondir de leur place et courir pêle-mêle ; mais Aratos leur parla avec un visage aimable et de douces paroles ; il les pria de s'asseoir et de demeurer tranquilles, de faire moins de bruit et de laisser ceux qui étaient dehors entrer aussi dans la salle ; puis il sortit d'un pas tranquille, comme pour remettre son cheval, et invita tous ceux qu'il rencontrait dans la rue à se rendre au sanctuaire, où les pourparlers devaient bientôt commencer. Il quitta ainsi le quartier le plus animé : une fois dans le voisinage de l'Acropole, il s'élança sur son cheval, monta au galop, et, prenant avec lui pour escorte trente soldats de la garnison, il arriva heureusement à Sicyone. Cependant les Corinthiens envoyèrent dire en toute hâte à Cléomène qu'ils se rendaient à lui, eux et leur ville. Le roi eut raison de se plaindre qu'ils eussent laissé échapper Aratos ; sans cela on eût été hors d'inquiétude et l'Acrocorinthe ne serait pas restée plus longtemps dans les mains de la garnison fédérale. Cléomène tenta vainement de s'emparer de la forteresse ; d'Argos même il envoya Mégistonos à Aratos avec des offres très brillantes pour négocier la reddition de l'Acropole ; il s'engageait à lui payer douze talents de pension annuelle, au lieu des six qu'il recevait d'Alexandrie. Aratos fit une réponse pitoyable, disant **qu'il ne dominait pas la situation, mais que la situation le dominait**. L'assemblée fédérale fut convoquée à

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 17.

<sup>2</sup> Ces considérations se trouvent en propres termes dans Plutarque (*Cleom.*, 18).

<sup>3</sup> C'est ainsi que je crois devoir interpréter le **ἐξουσίαν ἀνυπεύθυνον λαβών** de Plutarque (*Arat.*, 40), d'autant plus que Polybe (II, 52, 3) qualifie expressément Aratos de stratège lors de la défection de Corinthe, qui eut lieu avant l'élection du stratège en mai 223.



Sicyone ; elle conféra à Aratos la stratégie avec un pouvoir absolu et dictatorial, tel qu'il se l'était déjà attribué de son propre chef ; il se forma une garde du corps avec les bourgeois qui lui étaient dévoués<sup>1</sup>.

Cependant Cléomène avait quitté Argos ; sur son chemin, Troézène, Épidaure, Hermione se rendirent volontairement ; c'est ainsi qu'il arriva à Corinthe. Il commença aussitôt à investir la citadelle, que la garnison achéenne refusait de livrer. Aratos avait des biens dans la ville ; Cléomène commanda de les épargner, et invita les amis du stratège à en prendre la gestion. De nouveau il envoya un message à Aratos : il offrait la paix encore une fois, si la confédération reconnaissait son hégémonie et accordait que la garnison de l'Acrocorinthe fût composée par moitié de Spartiates. Aratos refusa tout. La défection de Corinthe l'avait débarrassé de son plus grand souci ; ses Achéens tenaient encore la forteresse, et il ne s'agissait que d'elle entre Aratos et Antigone ; un mot seulement, et les secours de la Macédoine se mettaient en marche<sup>2</sup>.

Et pourtant, Aratos hésitait à prendre son parti. Sentait-il enfin qu'appeler la Macédoine à son secours, c'était commettre un suicide politique ? Mais plus il temporisait, plus était grande l'impuissance de ce misérable débris de la confédération qui entraînait dans l'alliance macédonienne, plus complète était la nullité politique de son avenir. Et cependant, Aratos tergiversa encore durant des mois. Espérait-il peut-être que l'Acrocorinthe allait succomber, et que lui-même serait ainsi contraint de ne pas exécuter ce qui devait ternir la plus belle gloire de sa vie ? Mais, s'il sentait en lui le tourment intime d'une fatale erreur, il n'avait pas l'âme assez courageuse pour en convenir. Il était vaniteux, mais non pas un traître ; il était jaloux de Cléomène, mais il était Hellène pourtant ; il ne pouvait songer qu'avec effroi aux images de sa jeunesse, aux tyrans et à leurs garnisons, et il flottait, il hésitait dans une douloureuse alternative, obligé de choisir entre un fier et audacieux rival et le despotisme macédonien. Il tardait donc à prendre une résolution ; il laissait au hasard le soin de décider, selon que l'Acrocorinthe se rendrait ou non ; il cherchait de nouveaux tours et détours pour laisser toujours ouverte une chance de capitulation, et la Fortune lui refusa la légère faveur qu'il attendait d'elle : elle ne voulut pas lui dicter le mot décisif qu'il n'avait pas le courage de prononcer. Au milieu des péripéties les plus rapides, tout s'arrêta soudain ; ce fut le dernier silence avant le terrible orage.

Aratos avait tourné ses regards de tous les côtés, comme s'il était possible encore d'éviter le Macédonien. Il demanda du secours en Étolie et fut repoussé ; à Athènes, où il rappelait qu'il avait délivré la cité, mais on y soutenait les intérêts de Sparte ; il aurait même cherché un appui en Béotie, si Mégare, en se détachant de la confédération, n'était pas entrée dans la Ligue béotienne<sup>3</sup>. Il avait rejeté les propositions de Cléomène ; le roi de Sparte parut alors avec toute son armée devant Sicyone, ravagea la contrée, assiégea la ville : durant trois mois, Sicyone fut investie, et Aratos hésitait toujours à remettre

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 41. Les combinaisons de SCHÖMANN et sa correction οὐ πολλοί, l'opinion qu'il fonde là-dessus, à savoir que l'assemblée de Sicyone était une réunion improvisée et que Timoxénos était encore stratège, bien qu'Aratos ait été créé là dictateur, tout cela a été réfuté, d'une façon probante à mon sens, par KLATT (*Forschungen*, p. 67).

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 19. La matière est mieux ordonnée dans ce passage que dans la *Vie d'Aratos* (§§ 40-41) du même auteur.

<sup>3</sup> POLYBE, XX, 6, 8.

l'Acrocorinthe au Macédonien. Lui-même a ainsi décrit la situation à cette époque<sup>1</sup> : il a voulu présenter sous un jour plus doux sa coupable action ; mais il ne fait qu'amasser de nouveaux reproches contre lui. Tout ce qu'il y avait eu dans la confédération de villes favorables aux Spartiates était maintenant du côté de Cléomène, mais Stymphale<sup>2</sup>, Mégalopolis, les anciennes localités achéennes ou le parti qui y dominait encore, à l'exception de Pellène, restaient toujours unies ; comment le stratège pouvait-il les sacrifier à son irrésolution ? comment osait-il prendre cette responsabilité ? L'Acrocorinthe n'était plus maintenant pour la Ligue qu'un poste perdu ; il n'y avait aucune raison de tarder à le livrer à Antigone ; de plus longs délais pouvaient faire tomber la forteresse aux mains de Cléomène, et alors Mégalopolis et les vieilles cités achéennes tombaient sans retour sous la domination de Sparte. Les intéressés se rassemblèrent donc à Ægion et invitèrent Aratos à quitter Sicyone pour venir délibérer avec eux. C'est en vain, comme il le racontait lui-même dans ses *Mémoires*, que les citoyens de la ville assiégée le prièrent et le conjurèrent de ne pas partir, lui montrèrent les dangers qui de toutes parts menaçaient son voyage : les femmes, les enfants vinrent le trouver ; ils touchaient ses vêtements ; ils embrassaient ses genoux ; ils cherchaient, tout en larmes, à le retenir, comme leur père et l'unique sauveur de tous. Il leur donna des encouragements, puis s'arrachant à eux, avec son fils et dix amis pour compagnons, il courut à cheval jusqu'au rivage ; là, il monta sur un vaisseau qui le conduisit heureusement à l'assemblée d'Ægion. C'est là que fut prise la résolution d'invoquer le secours d'Antigone et de lui livrer l'Acrocorinthe<sup>3</sup>. Aratos eut cette consolation que ce fut l'assemblée, et non lui, qui prononça le mot décisif ; c'était la sentence de mort pour les espérances de ceux qui rêvaient une Grèce libre.

Aussitôt la résolution prise, les otages convenus furent envoyés à Antigone. Aratos y joignit son fils. Le sort en étant une fois jeté, il ne pouvait plus avoir d'autre intérêt que de s'assurer par tous les moyens la faveur royale. Il faut se rappeler combien la situation était tendue pour comprendre l'exaspération que cette résolution dut provoquer chez tous les partisans de Sparte. A Corinthe surtout, la fureur du peuple fut si grande qu'on détruisit tout dans la propriété d'Aratos ; sa maison même fut, par décret public, donnée à Cléomène. Ce dernier avait, à la nouvelle de la négociation, abandonné aussitôt le siège de Sicyone pour courir à Corinthe ; il établit son camp sur l'isthme, qu'il barra, du côté des monts Onéens, par une suite de retranchements en apparence complètement suffisants pour rendre le passage impossible aux Macédoniens.

Antigone depuis longtemps déjà était en Thessalie, prêt à marcher, lorsqu'arriva l'ambassade des Achéens. Les nouvelles ultérieures qu'il reçut lui firent supposer que Cléomène chercherait à pénétrer dans l'Hellade et peut-être jusqu'en Thessalie. Ceci pouvait aisément décider les Étoliens, qui ne possédaient que

---

<sup>1</sup> Les renseignements fournis par Plutarque (*Arat.*, 41-42) sont visiblement tirés des *Mémoires* d'Aratos. Dans la *Vie de Cléomène* (§ 19), au contraire, Plutarque semble avoir pris pour guide Phylarque. On y rencontre une divergence notable, à savoir que Cléomène aurait fait sa tentative sur Sicyone seulement après qu'on eut décidé d'appeler Antigone. C'est là une chose invraisemblable, car à ce moment-là, Cléomène n'avait pas trois mois à perdre. Du reste, Polybe (II, 47) dit expressément qu'Aratos n'avait pas pu s'expliquer tout à fait franchement dans ses *Mémoires* sur les négociations avec la Macédoine.

<sup>2</sup> POLYBE, II, 55, 8.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 42. Ceci paraît avoir eu lieu après l'élection de Timoxénos à la stratégie, c'est à-dire après le commencement de mai 223.

depuis peu le sud de la Thessalie, à sortir de l'inaction factice où les avait réduits la politique macédonienne et à attaquer de concert avec Cléomène. En outre, le roi avait un intérêt majeur à s'emparer le plus tôt possible de l'Acrocorinthe. Les Étoliens lui ayant refusé la permission de traverser, dans sa marche par l'Othrys et les Thermopyles, leur propre territoire, Antigone courut par l'Eubée vers l'isthme<sup>1</sup> ; il avait avec lui une armée de 20.000 fantassins et 1.400 cavaliers<sup>2</sup>. Aratos et les damiorges de la confédération allèrent par mer jusqu'à Pagæ, sur le territoire de Mégare, pour saluer le roi ; Antigone se montra extrêmement prévenant et ouvert, surtout à l'égard d'Aratos. On convint de toutes les dispositions ultérieures, et les hostilités commencèrent<sup>3</sup>.

C'était à peu près dans l'été de 223. La position de Cléomène était assez forte, et la valeur de son armée, le zèle des Corinthiens assez sûrs pour qu'il pût repousser toutes les tentatives que feraient les Macédoniens pour rompre sa ligne. La garnison de l'Acrocorinthe ne lui inspirait pas d'inquiétude pour le moment. Mais, comme il ne s'était pas emparé de Sicyone et ne possédait pas de flotte, Antigone pouvait aborder et le prendre en flanc de ce côté ; dans ce cas, l'Acrocorinthe devenait très redoutable. La position de Cléomène était donc, au fond, intenable ; mais l'honneur et les égards qu'il devait aux Corinthiens lui commandaient de la défendre aussi longtemps que possible. Antigone ne s'était pas attendu à une résistance aussi sérieuse : les provisions commençaient à lui manquer ; il échoua dans une nouvelle tentative pour s'avancer de nuit par le Léchæon. Il lui parut impossible de franchir l'isthme par la voie de terre, et déjà il s'était résolu à faire passer ses troupes à Sicyone, en lès embarquant au promontoire Héræon, lorsque, contre toute attente, s'ouvrit un autre chemin extrêmement commode.

Les intelligences secrètes avec les Achéens et Aratos n'avaient pas cessé à Argos. Cléomène, surtout par le conseil de Mégistonus, n'avait pris, à son entrée dans la ville, aucune mesure contre les suspects ; il s'était contenté de vingt otages. Mais aussitôt les partisans de la Ligue avaient commencé leurs intrigues occultes. La foule, elle aussi, était mécontente ; ; elle attendait de Cléomène l'abolition des dettes et le partage des biens, et rien de semblable ne s'était produit ; elle avait donc facilement abandonné la cause des Spartiates. Un des amis d'Aratos, Aristote, dirigea l'entreprise avec grand succès : il envoya par mer des messagers à Antigone ; il annonçait que l'arrivée de quelques troupes suffirait pour tout décider. Aratos partit aussitôt par mer avec 1.500 hommes pour Épidaure, afin de courir de là à Argos. Il n'y était pas encore arrivé quand l'émeute éclata contre les partisans de Cléomène. Aristote, à la tête du peuple, attaqua la faible garnison de la forteresse ; Timoxénos était déjà venu de Sicyone avec une troupe d'Achéens pour soutenir son assaut. La garnison courait le plus grand danger ; elle dépêcha sur-le-champ des courriers à Corinthe, et Cléomène reçut la nouvelle de l'insurrection à la deuxième veille de la nuit. En toute hâte, Mégistonus avec 2.000 hommes marcha sur Argos, pendant que Cléomène redoublait de prudence et observait les mouvements des Macédoniens.

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 53, 4. Polybe, il est vrai, présente les objections des Étoliens de telle façon qu'on ne comprend guère pourquoi, à ce compte, ils ne s'étaient pas empressés d'aller au secours d'Aratos quand il le leur avait demandé, ou pourquoi ils appuyèrent désormais les efforts de Cléomène.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 43.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 43. La date peut être inexacte à deux ou trois mois près ; elle est plutôt placée trop tôt que trop tard.

Mais bientôt de plus mauvaises nouvelles arrivèrent d'Argos. Mégistonus était entré dans la ville ; il avait succombé dans la lutte, et la citadelle, dans le plus grand péril, ne tiendrait plus longtemps. Si Argos tombait, Cléomène était coupé, menacé sur ses derrières ; car Stymphale, qui défendait résolument la cause achéenne, touchait aux territoires de Sicyone et d'Argos, et la marche de Timoxénos avait montré que cette ligne de communication était complètement aux mains de l'ennemi. Antigone pouvait donc, par Sicyone ou par Épidaure, tourner les retranchements de l'isthme, et la route de Sparte lui était ouverte. Cléomène dut abandonner Corinthe. Il courut avec toutes ses forces sur Argos. Dès son arrivée, il attaqua, fit heureusement sa jonction avec la garnison qui résistait encore, repoussa des rues les plus voisines les Achéens et la foule tumultueuse. Mais déjà Aratos s'approchait ; Antigone, après le départ de Cléomène, avait franchi l'isthme, s'était fait livrer l'Acrocorinthe, et il marchait avec toutes ses troupes sur Argos. Déjà quelques-uns de ses cavaliers arrivaient au galop dans la ville ; sur les hauteurs du voisinage paraissaient les phalanges. Cléomène reconnut qu'il était impossible de tenir longtemps dans Argos : il se retira, dans le meilleur ordre, par Mantinée, tandis que les alliés nouvellement gagnés à la cause de Sparte s'empressaient de se soumettre aux forces supérieures de la Macédoine. Ainsi, tout ce que Cléomène avait élevé s'écroulait derrière lui ; à Tégée, il reçut la nouvelle que sa chère femme était morte. Il recevait coup sur coup ; tout son bonheur, toutes ses espérances tombaient en ruines dans ce revirement précipité des choses. Mais ses Spartiates lui restaient encore<sup>1</sup>.

Aussitôt après le départ de Cléomène, la ville d'Argos, devenue libre, avait élu Aratos pour son stratège ; mais, dit Polybe, ce fut Antigone qui régla la situation de la cité. Sur la proposition du nouveau stratège, il fut décrété que les biens des tyrans et des traîtres seraient donnés au roi en présent et comme marque de reconnaissance ; Aristomachos fut mis à la torture, sous prétexte de certains incidents survenus à Cenchrées, puis jeté à la mer. Il n'est que trop vraisemblable que ce fut Aratos qui causa la mort de cet ancien stratège des Achéens ; du moins, c'est sur lui seul que tomba le reproche hautement formulé par la nation grecque tout entière<sup>2</sup>.

Cependant le roi montrait déjà sans ménagement l'attitude qu'il pensait prendre désormais dans le Péloponnèse : il faisait relever à Argos les statues renversées des tyrans et renverser celles des Achéens qui avaient pris l'Acrocorinthe ; seule, celle d'Aratos resta ; les représentations qu'il avait faites avaient été inutiles. Ensuite, Antigone partit pour Mégalopolis à travers l'Arcadie ; les forteresses que Cléomène avait élevées sur le territoire de Belmina et d'Ægys furent détruites et ces territoires eux-mêmes rendus aux Mégalopolitains. Ce furent les dernières opérations de cette campagne. Antigone se rendit à l'assemblée achéenne qui se tenait à Ægion, pour exposer aux confédérés ce qui s'était déjà fait et ce qu'il fallait encore faire. On n'avait plus à délibérer beaucoup ; on avait à obéir : de là un décret qui lui décernait l'hégémonie de la Ligue<sup>3</sup>, et un autre, portant que

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 21-22. POLYBE, II, 53.

<sup>2</sup> POLYBE, II, 59-60. On ne peut rien lire de plus piteux que l'apologie de cette indignité dans Polybe ; il est incompréhensible qu'un historien si judicieux d'ordinaire se soit laissé égarer à ce point dans ce deuxième livre par sa piété envers Aratos. Il avertit, il est vrai, qu'il y suit principalement les *Mémoires* d'Aratos, mais c'est là une médiocre excuse.

<sup>3</sup> Polybe (II, 54, 3) dit : *κατασταθείς ἡγεμῶν ἀπάντων τῶν συμμάχων*, expression qui, comme on le verra plus loin, n'est probablement pas inexacte.

celle-ci ne pourrait envoyer de messages ou de députés à un autre roi sans le consentement d'Antigone. ; ce fut encore la confédération qui dut se charger du soin de nourrir et de payer les troupes macédoniennes qui prenaient leurs quartiers d'hiver à Sicyone et à Corinthe. Qu'était devenu ce beau soulèvement des Hellènes qui, trente ans auparavant, avait paru inaugurer pour la Grèce une ère nouvelle ! Quelle chute humiliante ! On est écœuré de voir les honneurs que ces conférés autrefois libres rendaient à un roi qui, ferme et clair en ses actes, ne daignait même pas les leurrer par des promesses de liberté, lorsqu'ils lui faisaient présent de Corinthe, comme si c'était le premier village venu, quand ils décrétaient en son honneur, comme s'il était dieu, des processions, des jeux, des sacrifices<sup>1</sup>. Et c'était Aratos qui les menait ainsi !

Mais Cléomène était encore à la tête de ses Spartiates. N'y avait-il pas pour lui quelque part un appui, un espoir de secours ?

Souvenons-nous de la situation de l'Asie. En 225, Séleucos Callinicos, qui avait passé le Taurus pour réunir de nouveau à l'empire l'Asie-Mineure autrefois syrienne, avait succombé ; son armée avait été mise en déroute ; tout l'intérieur du pays jusqu'au Taurus était tombé au pouvoir du roi de Pergame, Attale, tandis que la côte de l'ouest-et du sud, de même que Séleucie aux bouches de l'Oronte, demeurait sous la domination égyptienne. Il est vrai que Ptolémée Évergète ne possédait plus cette rapidité et cette vigueur des premières années de son règne, sans quoi, comment aurait-il permis, lui dont les flottes dominaient les mers, que le Macédonien se maintînt dans la Carie qu'il avait audacieusement occupée ; comment aurait-il laissé les troubles de la Grèce en arriver à ce point que le Macédonien se chargeait de trancher le débat ? On semble, dans le cabinet d'Alexandrie, avoir entièrement perdu de vue les Achéens, les Éoliens, les Spartiates, les Épirotes : soudain Aratos, qu'on croyait le représentant de tous les intérêts contraires à la Macédoine en Grèce, et qui touchait une pension annuelle de l'Égypte, avait entamé avec le roide Macédoine des négociations secrètes ; c'était dans l'automne et l'hiver de la même année 225. Il fallait dès lors chercher à regagner le plus tôt possible la position qu'on avait perdue dans la politique hellénique ; on se mit en rapport avec Cléomène. On devait voir avec plaisir ses succès rapides et brillants ; 'du reste, la Macédoine elle-même, à ce qu'il semblait, restait indifférente à la prise de Corinthe. Quels avantages Cléomène aurait pu remporter, si, au printemps de 223, une flotte égyptienne avait couvert ses mouvements, ou si seulement elle avait stationné dans les ports amis des Athéniens ! Il fallut le revirement complet de toute la situation en Grèce, après la chute d'Argos, pour ouvrir, ce semble, les yeux au Lagide. Non seulement Antigone avait occupé l'Acrocorinthe, pris Corinthe à titre de cadeau, acquis dans Argos de grands domaines ; non seulement il disposait de la confédération, mais à Ægion, à ce qu'il semble, il s'était tenu un congrès officiel de peuples helléniques ; on y avait institué une fédération qui comprenait, outre les Achéens, les Béotiens avec Mégare, les Épirotes, les Acarnaniens, les Phocidiens, les Thessaliens, et dont Antigone avait la présidence<sup>2</sup>. Les Éoliens n'appartenaient pas sans doute à cette Ligue, mais ils étaient tellement circonvenus ; tellement liés dans leur politique, qu'ils devaient s'estimer heureux de pouvoir rester neutres. Si l'Égypte ne portait pas un prompt secours aux Spartiates, tout le Péloponnèse allait tomber en peu de temps au pouvoir des Macédoniens, et alors la domination égyptienne sur la côte de Thrace courait le

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 45.

<sup>2</sup> Cf. ce que dit Polybe (IV, 9, 4) à propos de l'an 220.



plus grand danger, l'occupation de la Carie commencerait à manifester son importance.

Aussi le Lagide fit-il au roi Cléomène des ouvertures et des offres, nous ne savons de quelle sorte. Il semble avoir stipulé en échange que Cléomène ne ferait pas la paix sans son consentement<sup>1</sup> ; il exigeait comme otages la mère du roi, Cratésiclée, et le petit garçon qu'Agiatis avait donné à Cléomène. Le récit de Phylarque est fort croyable ; d'après lui, le Spartiate rougissait de faire connaître à sa mère d'aussi indignes propositions ; poussé par la nécessité de trouver du secours, il vint la trouver à diverses reprises, mais jamais il n'osait se résoudre à lui parler. Elle pressentit la cause de son inquiétude et essaya de la connaître en sondant ses amis ; enfin, il se décida à parler, et sa noble mère ne répondit qu'en le blâmant d'avoir hésité si longtemps. Bientôt tout fut prêt pour le départ : la mère et le fils descendirent au Ténare ; toute l'armée spartiate en armes les accompagnait. Là, dans le temple de Poséidon, Cléomène fit ses adieux à Cratésiclée et à son enfant ; la foule ne devait pas voir leurs larmes. Cratésiclée, tenant l'enfant par la main, courut au vaisseau et partit<sup>2</sup>.

Antigone devait présumer que l'Égypte projetait pour la prochaine campagne une entreprise considérable en Grèce. Athènes serait alors certainement à la disposition du Lagide, puisque les deux orateurs Euryclide et Micion, qui décidaient de tout par leur influence, étaient très favorablement disposés pour le riche souverain de l'Égypte<sup>3</sup>. Athènes, comme puissance, ne comptait pas ; mais les ports et la situation militaire du pays offraient à une intervention égyptienne des avantages décisifs. Plus délicate encore était la situation d'Antigone vis-à-vis des Étoliens. Ils s'étaient éloignés de Cléomène en voyant ses conquêtes hardies, mais ils n'avaient pas vu avec moins d'inquiétude l'intervention macédonienne ; ils étaient restés neutres au moment décisif, mais si l'armée des Lagides, avec lesquels ils étaient constamment en relations directes par leurs volontaires, se présentait dans l'Hellade, ils avaient l'espoir d'enlever avec son appui l'hégémonie à la Macédoine, sans voir pourtant Cléomène trop puissant, et ils étaient sûrs d'avoir pour récompense l'Acarnanie ainsi que l'Épire, toutes deux jusque-là sous l'hégémonie macédonienne. Antigone dut comprendre qu'il serait extrêmement menacé, si l'audacieux roi de Sparte était soutenu dans sa lutte par des attaques qui viendraient de l'Attique et d'Étolie. Il fallait à tout prix détourner ces dangers. Mais par quels moyens ? Il était nécessaire de menacer la puissance égyptienne au loin, sur un point quelconque, et de la forcer à tourner de ce côté des efforts considérables ; elle serait obligée de faire de nombreux enrôlements, et l'Étolie était toujours un : des pays où elle recrutait le plus de soldats ; sûrement, les Étoliens répondraient en masse à l'appel de l'Égypte, qui leur promettrait une forte solde et les attirerait par l'appât d'un riche butin à faire dans une guerre en Orient, tandis que, chez eux, les Étoliens n'avaient peut-être pas de guerre à attendre, et certainement, pas de guerre où chacun d'eux pût espérer un butin considérable.

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 22.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 22.

<sup>3</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 41. POLYBE, V, 106, 6. PAUSANIAS, II, 9, 5. Plutarque appelle le premier Euryclide. Ce sont peut-être les deux mêmes Céphisiens qui contribuent aux dépenses de la guerre de Chrémonide (*C. I. ATTIC.*, II, n° 334). On trouvera de plus amples informations sur ces deux noms et les monnaies et inscriptions où on les rencontre dans la savante dissertation de GROTEFEND (*Chronologische Anordnung der athenischen Silbermünzen*, 1872, p. 14 sqq.).



Ce qui prouve que la politique d'Antigone faisait de ces calculs à longue portée, c'est qu'une nouvelle grande guerre éclata en Orient précisément à l'époque où lui-même quittait ses quartiers d'hiver pour marcher contre Tégée. Comment pourrait-on expliquer d'autre manière que Séleucos Soter<sup>1</sup> se soit décidé seulement alors, dans la troisième année de son règne, à prendre les armes ? Les avant-postes du roi de Pergame étaient au Taurus, les garnisons égyptiennes au pied du Liban et même à Séleucie, sur l'Oronte ; si Séleucos, sans se soucier de la position menaçante des Égyptiens aux embouchures de ce fleuve, jeta tout le poids de son attaque sur l'Asie-Mineure, ce mouvement ne peut s'expliquer que par une entente avec la politique macédonienne. S'il réussissait à refouler les soldats de Pergame, ne fût-ce qu'au delà de la Phrygie, la garnison macédonienne de la Carie lui offrait un point d'appui et les troupes égyptiennes qui occupaient le sud et l'ouest de l'Asie-Mineure étaient menacées de l'intérieur ; l'Égypte avait besoin de tous ses efforts si elle ne voulait pas se laisser expulser complètement de cette région ; elle devait évidemment renoncer à intervenir d'une façon immédiate en Grèce, et Sparte ne pouvait être sauvée à la longue par de simples envois d'argent.

Sans doute, ces considérations n'épuisent pas tout le cercle des hypothèses possibles, mais les documents que nous avons sous les yeux ne nous permettent pas d'aller plus loin. Polybe, qui se borne à résumer sous forme : d'introduction les faits de guerre les plus importants jusqu'à la lutte d'Hannibal, écarte à dessein ces vastes combinaisons ; il ne veut que mettre en lumière la situation de chaque puissance à l'époque où commence sa tâche d'historien. C'est ainsi qu'il passe également sous silence l'histoire de la guerre qui commençait alors en Asie-Mineure, et qu'il se contente d'en indiquer le résultat essentiel. Essayons donc de rassembler ici le peu d'informations que nous avons sur cette guerre, jusqu'au début de laquelle allait notre exposé de la situation en Syrie.

Le roi Séleucos Soter franchit le Taurus au commencement de l'année 222 avec des forces très considérables ; le frère de sa mère, l'audacieux Achæos, le même dont le père était prisonnier à Alexandrie, l'accompagnait. L'armée des Pergaméniens fut repoussée ; déjà les troupes de Séleucos étaient en Phrygie. Il est peut-être vrai que le jeune roi n'ait pas su les conduire ; ce qui est certain, c'est qu'il fut assassiné par Nicanor et le Galate Apaturos<sup>2</sup>. Un texte fait supposer que le meurtre eut lieu à l'instigation de son entourage<sup>3</sup>. En tout cas, Achæos n'y eut aucune part ; il fit aussitôt arrêter et exécuter les assassins ; il refusa le diadème que lui offrait l'armée, absolument dévouée à sa personne ; il poursuivit la guerre avec rapidité et décision. Il y avait un fils de Séleucos, mais c'était encore un enfant<sup>4</sup> ; les troupes restées en Syrie appelèrent donc au trône

---

<sup>1</sup> Son nom officiel est bien Soter et non pas Céraunos, comme le prouvent les listes sacerdotales dans l'inscription de Séleucie sur l'Oronte (dans POCOCCO, *Inscr. ant.*, c. I, p. 4, 18).

<sup>2</sup> POLYBE, IV, 48. APPIAN., *Syr.*, 68. HIERONYM., *In Daniel*, XI. EUSEB. ARMEN., I, p. 253 : ces deux derniers auteurs d'après Porphyre. Polybe, parlant de Ol. CXL, 1, place cette expédition au delà du Taurus, par conséquent, en Ol. CXXXIX, 2/3, ce qui veut dire dans la saison propice de l'an 222. D'après Eusèbe, dans son Canon, Séleucos Céraunos (lisez Soter) a régné trois ans, et sa dernière année correspond à l'an 1793 d'Abraham, autrement dit 224 avant J.-C.

<sup>3</sup> APPIAN., *Syr.*, 66.

<sup>4</sup> Les listes sacerdotales citées plus haut prouvent que cet enfant a porté le titre de roi et le nom d'Antiochos, bien que d'une façon éphémère. Nous ne connaissons pas sa mère. Il existe, comme on sait, des monnaies d'Antiochos portant comme effigie une tête

le frère du roi, qui résidait à Babylone et qui avait eu jusqu'ici sous sa surveillance les satrapies orientales<sup>1</sup>. Antiochos, qu'on regarde ordinairement comme le troisième roi de ce nom et à qui de brillants succès devaient bientôt faire donner le surnom de Grand, accourut de Séleucie sur le Tigre en Syrie et confia deux hommes, qu'il croyait sûrs et fidèles, les deux frères Molon et Alexandre, les satrapies de la Médie et de la Perse ; Achæos fut chargé d'administrer les pays au delà du Taurus qu'il venait de reconquérir à l'empire<sup>2</sup>. En réalité, les succès rapides d'Achæos dépassèrent toute attente : le château-fort de Sardes tomba même en son pouvoir ; Attale fut rejeté dans le petit domaine dynastique de ses prédécesseurs et même enfermé dans Pergame<sup>3</sup>. Les villes libres d'Ionie et d'Éolide jusque dans le voisinage de l'Hellespont, reconnurent le vainqueur, les unes volontairement, les autres par contrainte ; Smyrne même ne put se défendre<sup>4</sup> ; la domination égyptienne ne se maintint qu'à Éphèse et à Samos. Nous ne savons pas ce que fit Ptolémée pour résister au danger qui menaçait le reste de ses possessions en Asie-Mineure. Bientôt Antiochos célébra à Séleucie près de Zeugma sur l'Euphrate son mariage avec Laodice, fille de Mithradate du Pont, union qui donnait à la puissance syrienne un

---

d'enfant. On les a attribuées, si je ne me trompe, sur la foi de SESTINI, à Antiochos III ; mais le portrait a l'air décidément trop jeune pour un prince de près de vingt ans ; ces monnaies appartiennent sans doute aucun au fils de Séleucos III. J'ajouterai ici une conjecture plus risquée. Tite-Live (XXXVII, 45 et 55) cite un Antipater comme *fratris filius* d'Antiochos III ; c'est le même personnage qui, dès 217, commande une partie de la cavalerie syrienne et qui se rend ensuite comme ambassadeur en Égypte (POLYB., V, 79, 12. 82, 9. 87, 1. Polybe l'appelle ἀδελφιδοῦς du roi). ΝΙΕΒΟΥΗΡ pensait que ce devait être un fils de la sœur d'Antiochos III, mais on ne peut pourtant pas mettre ainsi sans plus de façon Tite-Live de côté ; du reste, cela ne lèverait pas la difficulté. La difficulté consiste dans l'âge du père, qui, s'il est né de légitime mariage, ne peut pas être venu au monde avant 245, et Séleucos Soter n'était certainement pas un bâtard, puisqu'il hérita du trône. Supposons que Séleucos Soter ait eu ce fils à seize ans ; en ce cas, Antipater n'avait pas plus de douze ans en 217, et, soit comme commandant de cavalerie, soit comme ambassadeur, il ne pouvait guère être qu'un figurant. Veut-on, en raison de circonstances aussi suspectes, que cet Antipater n'ait pas été le fils de Séleucos Soter — et il serait en effet étrange que l'héritier légitime du trône, qui a porté le titre de roi, ait servi ensuite comme stratège de celui qui l'avait évincé — alors il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est d'admettre que Séleucos II a eu avant 246, d'une union morganatique, un fils dont Antipater était le fils. Si on trouve trop aventureuse cette supposition d'un bâtard de Séleucos II, il faut admettre que le petit-fils légitime de ce prince s'est d'abord appelé Antipater, et qu'il a pris comme roi le nom d'Antiochos, comme avait fait, du reste, son père, qui, en prenant le diadème, avait échangé son nom d'Alexandre contre celui de Séleucos. Comme Polybe passe absolument sous silence les particularités en question — et il est seul à parler avec quelque détail de l'époque qui suit immédiatement, — l'exposé qu'il fait de la situation des partis dans le royaume paraît insuffisant. Il dit en propres termes, il est vrai, que Achæos a refusé le diadème et l'a réservé pour Antiochos, mais certains autres incidents restent dans son récit tout à fait obscurs. Nous y reviendrons plus tard.

<sup>1</sup> Voyez Eusèbe et S. Jérôme.

<sup>2</sup> POLYBE, V, 40, 7.

<sup>3</sup> POLYBE, IV, 48, 10.

<sup>4</sup> POLYBE, V, 77.

nouvel et sérieux appui<sup>1</sup> ; une attaque contre la Syrie égyptienne fut préparée avec ardeur<sup>2</sup>.

Dans une semblable situation, Ptolémée Évergète semble avoir tourné toute son activité vers l'Orient. Du moins, rien ne nous fait présumer qu'une flotte égyptienne ait paru sur les côtes de Grèce ou ait entrepris quoi que ce soit en faveur de Cléomène ; le péril en Orient était pressant, et les préparatifs que faisait Antiochos contre la Coelé-Syrie étaient menés activement. Si je ne me trompe, c'est la situation de l'Orient qui a dicté à Antigone sa conduite dans sa campagne de cette année. On est surpris de la lenteur de ses opérations ; il semble traîner à dessein la guerre en longueur, non seulement pour fonder d'autant plus complètement sa nouvelle suprématie dans le Péloponnèse, mais pour fatiguer le Lagide et le dégoûter de ses paiements de subsides, pour le voir entièrement absorbé par les nouvelles attaques qui se produisaient en Asie, pour accabler ensuite Cléomène complètement épuisé et délaissé.

Antigone avait commencé la campagne de 222 de bonne heure et avant le commencement du printemps. Il marchait sur Tégée ; les troupes des Achéens avaient, elles aussi, reçu l'ordre de s'y rendre. Il entreprit aussitôt le siège de la ville. Les Tégéates désespèrent de pouvoir résister aux masses des assiégeants ; ils se rendirent. Antigone fortifia cette place importante, qui avait surtout l'avantage d'isoler Orchomène et Mantinée ; il y mit une garnison macédonienne, puis il s'avança vers la frontière de Laconie. Cléomène l'y attendait ; les deux adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre. Il y eut çà et là de petits combats ; Antigone évita une bataille décisive. La nouvelle que la garnison spartiate d'Orchomène s'approchait pour faire sa jonction avec Cléomène lui fournit un prétexte pour décamper : il se jeta sur la ville et l'emporta au premier assaut ; puis il se tourna contre Mantinée et la força à une prompte reddition.

On a reproché à Aratos et aux Achéens le traitement effroyable que subit la malheureuse ville<sup>3</sup> ; il est vraisemblable qu'Antigone, s'il n'abandonna pas aux confédérés le soin de châtier cette ville pour ses deux défections, céda du moins aux exigences d'Aratos et des Achéens, et voua Mantinée au sort que Thèbes avait subi autrefois, lorsqu'Alexandre l'eut vaincue. Phylarque avait décrit avec les plus vives couleurs l'exécution des principaux citoyens de la ville, et montré le reste des habitants soit vendus, soit chargés de chaînes et emmenés en Macédoine, les femmes et les enfants arrachés à leurs maris et à leurs pères et condamnés à l'esclavage. Polybe essaie bien de défendre les Achéens contre de semblables reproches et de démontrer que l'horreur qui remplit toute la Grèce l'empêcha de reconnaître la justice d'un châtement exemplaire, mais il ne peut nier lui-même qu'on exerça contre Mantinée beaucoup plus que le droit de la guerre. Après l'anéantissement de la population, la ville fut pillée, le reste des biens meubles vendu, un tiers du produit de la vente donné aux Achéens, et les deux autres tiers à la caisse militaire des Macédoniens. Le pillage et le sac de la ville furent horribles ; ce qui le prouve, c'est que la vente tout entière, y compris celle des habitants devenus esclaves, ne produisit que 300 talents<sup>4</sup>. Antigone

---

<sup>1</sup> POLYBE, V, 43, 1. Ceci arriva à la fin de l'année 221, alors qu'Alexandre et Molon avaient déjà fait défection.

<sup>2</sup> POLYBE, V, 42, 9.

<sup>3</sup> Ceci est attesté notamment par Plutarque (*Arat.*, 45). Cf. PHYLARCH. ap. POLYBE, II, 57, sqq. et les remarques de Polybe lui-même.

<sup>4</sup> C'est le chiffre donné par Polybe (II, 62, 11). Quand il dit que la ville fut prise de telle façon qu'il était difficile que quelqu'un s'échappât ou que quelque chose fût dérobé, et

donna le territoire de Mantinée à Argos, et cette cité décréta qu'on y fonderait une nouvelle colonie ; elle déféra à son stratège Aratos l'honneur d'être le fondateur de la nouvelle ville. Aratos lui donna, en l'honneur du roi de Macédoine, le nom d'Antigonia<sup>1</sup>.

Polybe néglige de raconter ce que Cléomène essaya d'entreprendre contre les mouvements de l'ennemi ; il ne fait que mentionner superficiellement un fait isolé. Cléomène a-t-il fait des tentatives pour dégager Tégée et Mantinée ? s'est-il senti trop faible ? a-t-il été empêché par l'alliance égyptienne ? Tout cela est entièrement obscur. Il dut, après la perte de Tégée, si cet effort lui était possible, chercher à pousser en avant sur la seconde route qui mène d'Arcadie en Laconie. Mégalopolis avait plusieurs fois tenté de hardies incursions sur le territoire spartiate, surtout depuis qu'Antigone l'avait remise en possession des places limitrophes qui commandaient les routes de la Laconie ; le jeune Philopœmen commença à montrer dans ses expéditions ses brillants talents et sa hardiesse<sup>2</sup>. Nulle part la haine contre les Spartiates et le gouvernement de Cléomène n'était plus vive que parmi les hommes très instruits et éprouvés de cette ville de Mégalopolis, et, quoiqu'une partie considérable de la population valide eût succombé dans les combats du Lycée et de Ladocia, la cité se sentait toujours assez forte pour jouer son rôle à côté d'Antigone et des autres confédérés et inquiéter l'ennemi de sa propre initiative. Tous les habitants ne partageaient pas, il est vrai, ces dispositions belliqueuses ; les plus prévoyants ne pouvaient se dissimuler que de nouveaux succès d'Antigone enlèveraient à la ville la forte et indépendante position qu'elle avait eue jusque-là, comme boulevard de la Ligue contre la Laconie ; beaucoup penchaient pour les Spartiates, et entretenaient avec eux de secrètes intelligences<sup>3</sup>. Cléomène crut qu'une attaque directe contre la ville promettait un succès favorable, attendu que la bourgeoisie, affaiblie comme elle l'était par ses pertes antérieures, ne pourrait jamais suffire à défendre une longue enceinte qui avait une étendue de quatre milles et demi<sup>4</sup>. Les gens qui lui étaient dévoués à Mégalopolis s'engageaient à le faire entrer une nuit déterminée, lorsqu'ils auraient la troisième garde au Colæon. C'était à l'époque du lever des Pléiades, au mois de mai. Cléomène partit au coucher du soleil ; il arriva trop tard à cause de la brièveté de la nuit ; il pénétra, il est vrai, dans la ville, mais bientôt la bourgeoisie fut sous les armes. Une lutte très vive s'engagea ; Cléomène dut se retirer, après avoir fait des pertes graves<sup>5</sup>.

---

que cependant le butin ne dépassa pas 300 talents, il veut dire dérobé par des fuyards. L'interprétation adoptée ici est la seule manière de s'expliquer cette assertion, si toutefois le chiffre n'a pas été fortement diminué avec intention par Aratos, à qui Polybe l'a emprunté.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Arat.*, 45. PAUSANIAS, VIII, 8, 6. Nous retrouverons plus tard, au bout d'un certain temps, la ville d'Antigonia faisant partie intégrante de la confédération. Il existe des monnaies *ΑΧΑΙΩΝ ΑΝΤΙΓΟΝΕΩΝ* (ap. WARREN, *Brit. Mus.*, p. 87).

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Philop.*, 4.

<sup>3</sup> Polybe (II, 55, 8) dit expressément, il est vrai, que Mégalopolis et Stymphale étaient les seules villes où Cléomène n'eût jamais pu gagner un ami, un partisan ou un traître. Mais il dit ailleurs (IX, 18, 1) que les portes furent ouvertes à Cléomène, et, si ses coopérateurs avaient été des mercenaires ou des bannis, il n'eût pas manqué d'en avertir.

<sup>4</sup> POLYBE, IX, 21, 2.

<sup>5</sup> POLYBE, II, 55. IX, 18, 1. Ce dernier passage donne la date. Le *Κωλαιόν* du premier devient dans le second *Φωλεόν*, avec variante *Φωλδιόν*.

Il est surprenant qu'après cet événement Antigone n'ait pas envoyé à Mégalopolis une forte garnison ; il prit Héra et Telphousa, qui se rendirent toutes deux à son approche, termina dès le mois d'août la campagne de cette année, fit retourner ses soldats chez eux en Macédoine, et, ne gardant avec lui que les mercenaires, se rendit à Ægion, pour y négocier et délibérer, dit Polybe, avec les Achéens<sup>1</sup>. Il est impossible d'analyser à fond tous les motifs de cette conduite ; surtout, on ne connaît pas assez dans le détail les événements d'Orient pour reconnaître quelle a pu être leur influence ; mais on est involontairement amené à supposer que d'autres raisons plus immédiates déterminèrent le roi. La politique macédonienne ne pouvait fonder et assurer de nouveau sa domination en Grèce qu'en brisant toutes les forces politiques qui tentaient de se concentrer ; elle devait abaisser la puissance morale et matérielle des républiques grecques. Déjà Corinthe avait été détachée de la confédération ; il en était de même de la cité d'Argos, démoralisée jusque dans ses fibres les plus intimes, et qui, par l'annexion de Mantinée, étendait sur un important district de l'Arcadie la langueur et l'impuissance politiques. La confédération elle-même était déjà dans une complète dépendance d'Antigone ; Aratos en était le garant, et jamais la Macédoine n'a eu en Grèce un partisan qui défendit ses intérêts avec plus de zèle. Est-ce lui ou Antigone qui laissa Mégalopolis sans protection sérieuse, sous prétexte qu'elle était naturellement assez forte pour se défendre elle-même contre l'audacieux Spartiate et, en cas de nécessité, assez proche d'Ægion pour en recevoir du secours ? Ce même esprit de noble indépendance, d'énergie et d'initiative personnelle qu'y avaient réveillé Ecdémos et Lydiade et que représentait actuellement Philopœmen, ce sentiment qui animait une population considérable encore et qui devait exciter les craintes du Macédonien, était depuis longtemps déjà un scandale aux yeux d'Aratos. On pouvait se croire, en somme, certain de vaincre Cléomène ; qu'arriverait-il, si ces hommes incommodes de Mégalopolis demandaient des comptes à Aratos ou si, faisant opposition à la suzeraineté des Macédoniens, ils formaient comme un point de ralliement pour les mécontents, comme il y en aurait infailliblement ? On n'aura pas dit tout haut qu'on voulait livrer quelque peu Mégalopolis aux ennemis ; mais il est parfaitement clair que ce fut la conséquence de tout ce que l'on fit et négligea de faire.

Les pertes que Cléomène avait essuyées au mois de mai devant Mégalopolis avaient été très considérables. On raconte qu'il permit aux hilotes d'acheter leur liberté au prix de cinq mines attiques, et qu'il recueillit ainsi 500 talents. Il est presque inimaginable qu'il y ait eu à cette époque en Laconie une si grande somme d'argent comptant, et qu'elle se soit trouvée précisément dans les mains des hilotes. Au reste, le but principal de cette mesure ne devait guère être de faire une opération financière ; il est plus probable que ces 6.000 hilotes furent incorporés à l'armée, et c'est ce que semble confirmer le texte précité, car nous y lisons que Cléomène avait encore armé 2.000 hommes à la macédonienne<sup>2</sup>. Si

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 54, 12. Il faut dire que le ἤδη συνάπτοντος τοῦ χειμῶνος est ici quelque peu inexact, car Antigone était déjà à Ægion lorsque Cléomène renouvela son attaque sur Mégalopolis, et la première avait eu lieu τρισὶ μῆσιν πρότερον (POLYB., II, 55, 5). Par conséquent, Antigone était déjà à Ægion au mois d'août.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 23. Il est bien possible que ce soit à ce fait qu'il faille rapporter un renseignement dont il a été déjà question plus haut et qui se trouve dans Macrobe (*Sat.* I, 11, 34). Il y est dit que Cléomène, n'ayant plus que 1,500 Spartiates en état de porter les armes (après l'attaque de Mégalopolis, par conséquent, car il avait encore 4000 hoplites trois ans auparavant), avait donné la liberté à 9.000 hilotes.



l'assertion qui nous préoccupe était exacte — et, en réalité, nos doutes ne se fondent que sur des inductions générales concernant l'état probable de la Laconie — nous en tirerions des éclaircissements précieux sur la situation intérieure de cette contrée. En effet, si des serfs possédaient des sommes aussi considérables d'argent comptant, il était doublement important d'accommoder leurs droits civiques à leur fortune. Pour qu'il y eût parmi eux 6.000 individus aussi à leur aise, il faut que le nombre total en ait été fort grand : s'ils pouvaient payer des sommes aussi élevées, leur émancipation ne devait avoir pour eux qu'une valeur relative. Je ne pousse pas plus loin ces conclusions ; on voit déjà se confirmer l'idée générale que nous avons donnée de l'époque et de l'état de l'opinion publique dans le cours de notre récit.

A peine les milices macédoniennes étaient-elles congédiées et Antigone parti avec ses mercenaires pour Ægion, que Cléomène renouvela son attaque contre Mégalopolis. Il s'avança avec son armée par Sellasie, comme s'il projetait d'envahir l'Argolide : puis, il tourna brusquement à l'ouest, et dans la nuit il était devant Mégalopolis. La trahison lui ouvrit-elle les portes ? La négligence de la garnison, qui avait à garder une ligne de remparts trop étendue, lui permit-elle de pénétrer aisément dans la ville<sup>1</sup> ? Quoi qu'il en soit, il occupa sans obstacle une partie des murailles, et pénétra jusqu'à l'agora sans rencontrer de résistance sérieuse. Là enfin, pendant que la masse de la population fuyait avec ce qu'elle avait de plus précieux, s'engagea un combat violent, dans lequel Philopœmen se distingua particulièrement. Cléomène courut un instant le danger (l'être anéanti avec son armée : enfin il réussit à forcer à la retraite ces bourgeois intrépides. Ils se retirèrent lentement et en ne cessant de combattre, sous les ordres de Philopœmen, vers les portes de l'ouest ; ils quittèrent la ville, se dirigeant vers la Messénie, qui était un pays ami, avec les femmes et les enfants qui avaient pris les devants et tout ce qu'ils avaient sauvé de leur avoir. Près de mille personnes seulement restèrent, dit-on, dans la ville ; parmi ceux qui portaient des armes, très peu furent faits prisonniers<sup>2</sup> ; d'autres disent que les deux tiers de la population armée s'enfuirent heureusement en Messénie<sup>3</sup>. En tout cas, Cléomène avait remporté un avantage d'une extrême importance ; il tenta d'en tirer tout le profit possible en prenant une résolution aussi sage que magnanime. Deux nobles Mégalopolitains, Lysandridas et Théaridas, qui lui furent amenés prisonniers, lui suggérèrent, dit-on, ce dessein. Il les envoya aussitôt en Messénie, vers les réfugiés, avec le message suivant : la ville était complètement intacte ; Cléomène les invitait à revenir, sans aucun risque, reprendre libre et entière possession de leur ville et de leur territoire, sous l'unique condition qu'ils seraient désormais les amis et les alliés de Sparte.

En réalité, les réfugiés, qui ne pouvaient attendre des Spartiates que le pillage et la destruction de leur ville, justes représailles de la ruine de Mantinée, durent

---

<sup>1</sup> Cette dernière version est celle de Plutarque (*Cleom.*, 23, d'après Phylarque) ; l'autre est de Polybe (II, 55). Polybe dit que ce furent des Messéniens bannis qui ouvrirent les portes aux Spartiates ; mais d'abord il n'est pas croyable, la Messénie étant un pays ami de Mégalopolis (PAUSANIAS, VIII, 49, 3), que les bannis, partisans de Cléomène, aient cherché un refuge à Mégalopolis, et ensuite, nous avons vu déjà qu'il y avait parmi les Mégalopolitains eux-mêmes des amis de Sparte. S'il y a eu trahison, ce sont ceux-ci qui doivent être les premiers soupçonnés ; mais il est plus probable que la place était tout simplement mal gardée (POLYBE).

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 24.

<sup>3</sup> PAUSANIAS, VIII, 27, 10 : 49, 3.



trouver les propositions du roi fort acceptables<sup>1</sup>, mais Philopœmen combattit la résolution qu'on allait prendre. Le Spartiate, disait-il, savait bien qu'il ne pourrait défendre une ville aussi grande ; voilà pourquoi il voulait ravoit les citoyens à tout prix ; c'était pour qu'ils lui assurassent la possession de la ville ; mais on ne devait rentrer dans Mégalopolis que les armes à la main, et non sous condition. Il sut si bien émouvoir la foule que les messagers faillirent être lapidés comme des traîtres. Il avait raison : Cléomène ne pouvait garnir d'un nombre suffisant de défenseurs les murs si étendus de la ville ; il devait s'attendre à une attaque des Achéens ; il ne lui restait plus qu'à mettre hors d'état de lui nuire la ville qu'Épaminondas avait autrefois fondée pour tenir en bride les Spartiates. Il fit transporter à Sparte tout ce que Mégalopolis renfermait encore de précieux, meubles et ustensiles, œuvres d'art, marchandises ; puis il en détruisit les murailles et les édifices publics. Il agit si durement envers la ville, dit Polybe, qu'il semblait impossible de la relever jamais<sup>2</sup>. L'Arcadie était maintenant ouverte aux Spartiates, et il est vraisemblable que Cléomène se porta rapidement dans ce pays pour y rallier ses partisans<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Philop.*, 5, PHYLARCH. ap. POLYBE, II, 61.

<sup>2</sup> POLYBE, II, 55, 7. PAUSANIAS, *ibid.* PLUTARQUE, *Philop.*, 5. *Cleom.*, 25. On se ferait, comme le remarque Polybe (IX, 21) une idée inexacte de la population de Mégalopolis, si on en jugeait par l'étendue de la ville, qui avait, comme périmètre, 2 stades de plus que Sparte, avec une population moitié moindre. Dans la campagne suivante, on rencontre encore 1000 Mégalopolitains. Phylarque avait affirmé que le butin était monté à 6.000 talents. Polybe a raison d'écarter son témoignage, bien que lui-même se soit mépris sur le capital imposable de l'Attique, qu'il emploie comme terme de comparaison. On avait eu le temps de sauver tout ce qui avait quelque valeur, et il n'y eut pas d'hommes vendus comme à Mantinée ; du reste, à cette époque, le mobilier était encore assez sommaire. Mais Polybe ne parle pas de la campagne ; celle-ci était sans défense, et elle fut certainement pillée par Cléomène après le rejet de ses propositions. Il en coûtait assez cher de faire la guerre, surtout quand on était obligé, comme Cléomène, d'entretenir un nombre considérable de mercenaires.

<sup>3</sup> On pourrait être tenté de tirer cette conclusion de l'inscription que FOUGART a trouvée dans les environs de Tégée, et qu'il a publiée dans les *Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions* (Sér. I, t. VIII [1874], p. 93). Elle contient un décret des Arcadiens en l'honneur de l'Athénien Phylarchos. Il est dit plus loin : *δαμιοργοί δὲ οἶδε ἦσαν*. Suivent les noms des damiorges des différentes communes composant le *κοινόν* : 5 de Tégée, 3 de Mænalos, 2 de Lépréon, 10 de Mégalopolis, 5 de Mantinée, 5 de Cynuria, 5 d'Orchomène, 5 de Clitor, 5 d'Héræa, 5 de Telphousa. C'est la majeure partie des cantons de l'Arcadie ; il n'y manque que Phigalie au sud-ouest, quelques communes du nord, peut-être deux ou trois des montagnes du centre. Mégalopolis n'a cessé de faire partie de la confédération qu'après avoir été prise par Cléomène, comme il est dit ci-dessus. Suivant Polybe (II, 55, 7), il est probable que Cléomène en dispersa les habitants dans les villages. Ce qui est certain, c'est que, quelques mois auparavant, Antigone avait forcé Tégée à capituler et l'avait occupée (POLYB., V, 54, 8) ; qu'il avait pris Orchomène, Héræa, Telphousa (II, 54, 12) ; qu'il avait détruit Mantinée et fait cadeau du territoire de la ville à Argos. Comme, d'après l'inscription, les cités en question et d'autres villes encore de l'Arcadie se sont réunies et ont voté un décret à titre de *κοινόν*, FOUGART pense que le fait n'a pu se produire qu'entre la prise de Mégalopolis et la bataille de Sellasie, entre la fin de l'été 222 et le printemps de 221. Pour cela, il est vrai, il faudrait supposer que la retraite d'Antigone sur Ægion et le renvoi de ses milices macédoniennes a permis aux villes arcadiennes susnommées de se révolter ; il faudrait supposer encore qu'après la prise de Mégalopolis, comptant peut-être sur l'élément démocratique, Cléomène a invité les Arcadiens à reprendre leur indépendance et autonomie d'autrefois, que les Mantinéens, encore privés de leur ville, ont répondu aussi volontiers à son appel que les

Quand à Antigone et aux Achéens, ils restèrent dans l'inaction. Sans doute, lorsque Aratos reçut à Ægion la nouvelle de la destruction de la ville et qu'il vint dans l'assemblée, il se tint longtemps debout, versant des larmes et se cachant le visage ; lorsqu'il eut prononcé le mot terrible, l'assemblée se dispersa épouvantée. Antigone fit aussitôt réunir ses bandes de mercenaires ; il semblait qu'on voulût tenter quelque entreprise : mais bientôt l'ordre parvint aux soldats de rester dans leurs quartiers. Antigone lui-même se rendit, avec une faible escorte, à Argos ; tout ce grand pays de Mégalopolis resta au pouvoir du Spartiate, ou du moins ouvert à ses pillages désormais justifiés.

Durant l'automne et l'hiver, des négociations diverses et importantes doivent avoir été nouées de près et de loin entre les puissances. Le bruit courut une fois à Alexandrie que Cléomène avait fait faire aux Achéens des propositions de paix, et on raconte que Cratésiclée, craignant que son fils, par égard pour la sécurité de sa mère, n'osât terminer la guerre sans l'assentiment du roi d'Égypte, écrivit à Cléomène pour le prier instamment de ne se laisser déterminer par aucun autre motif que le bien et l'honneur de Sparte. Puis ce sont des ambassades macédoniennes qui arrivent à la cour des Lagides<sup>1</sup>. Un coup d'œil jeté sur les affaires de Syrie nous révélera encore d'autres agissements.

Ce n'était pas l'ordre immédiat de succession qui avait, après le meurtre du roi Séleucos III dans sa campagne en Asie-Mineure, appelé au trône son frère Antiochos ; c'était l'appel des troupes restées en Syrie. Séleucos avait, lors de son départ, confié à Hermias la direction des affaires intérieures. Il n'est peut-être pas sans importance de remarquer que cet Hermias était Carien, c'est-à-dire du pays que le roi de Macédoine avait depuis quelques années arraché aux Égyptiens ; on peut croire qu'Hermias avait particulièrement facilité l'avènement d'Antiochos. Polybe le représente comme un homme cruel, méfiant, jaloux de son influence, plein de ruse et d'intrigues, ennemi acharné de tous ceux dont il pouvait craindre une rivalité quelconque et principalement du vaillant Épigène, un capitaine très aimé dans l'armée et qui ramena précisément alors les troupes qui avaient été en Asie-Mineure avec Séleucos<sup>2</sup>.

Déjà les deux frères Molon et Alexandre, que le jeune roi avait nommés satrapes de Médie et de Perse, s'étaient révoltés. Ils méprisaient, dit Polybe, la jeunesse du nouveau roi ; ils comptaient sur la coopération d'Achæos en Asie-Mineure ;

---

Mégalopolitains non inféodés à la politique fédérale doctrinaire : bref, en développant toutes les suppositions qui sont nécessaires à l'intelligence de cette inscription, on obtient un échantillon de politique brusquée et radicale, qui caractériserait plus nettement que nos autres textes l'esprit téméraire de Cléomène. Mais les combinaisons auxquelles se livre FOUCART paraissent reposer sur une base insuffisante. Polybe (IV, 77, 9) dit en propres termes ou à peu près que Lépréon, depuis que Lydiade, étant encore tyran (c'est-à-dire avant 234), l'avait cédée aux Éléens, était restée entre leurs mains même après la guerre de Cléomène, et ceci suffit à démontrer que l'inscription est antérieure à 234. Il n'est guère plus admissible que Mégalopolis ait fait partie du *κοινόν* des Arcadiens durant la tyrannie d'Aristodémos, qui fut assassiné avant 251, et celle de Lydiade, qui commença vers 243. Les philosophes qui délivrèrent Mégalopolis en 251 aidèrent ensuite Aratos à délivrer Sicyone, à fonder la Ligue achéenne. On ne nous dit pas s'ils ont restauré d'une façon analogue la communauté arcadienne : en tout cas, le fait que Phigalie et quelques autres cantons ne figurent pas dans l'inscription et étaient peut-être encore en dehors de la Ligue ne serait pas une preuve du contraire.

<sup>1</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 23. 36. Il y est question aussi des offres d'Antigone.

<sup>2</sup> POLYBE, V, 41, 4. Le jeune fils de Séleucos, Antiochos, doit être resté sous la garde d'Hermias lors de l'expédition de son père en Syrie.

avant tout, ils redoutaient la cruauté de l'exécrable Hermias<sup>1</sup>. Mais comment pouvaient-ils compter sur l'assistance d'Achæos ? Pourquoi, puisqu'ils venaient d'avoir les plus brillants succès, ne prenaient-ils pas le diadème ? La seule explication qu'on puisse trouver, c'est que le fils de Séleucos, l'héritier du trône mis à l'écart par Antiochos, dut être le prétexte de leur rébellion. A la nouvelle de leur défection, le roi Antiochos demanda dans le synédriion l'avis de ses conseillers : que fallait-il entreprendre contre ces rebelles ? Épigène déclara qu'il fallait recourir aussitôt à une action décisive ; si le roi lui-même paraissait dans le pays avec des forces suffisantes, les deux satrapes cesseraient sur-le-champ d'exciter des troubles, ou bien, s'ils tentaient de résister, ils seraient abandonnés par leurs sujets et livrés à un juste châtement. Hermias parla avec vivacité contre cette proposition. Épigène, disait-il, avait su assez longtemps tromper les gens sur ses desseins perfides ; il fallait lui savoir gré de déchirer enfin le voile, en ouvrant un pareil avis : que voulait-il, sinon remettre ainsi entre les mains des rebelles la personne du roi ? De telles paroles, prononcées par un homme si puissant, décidèrent l'avis du synédriion ; Xénon et Théodotos Hémiolios furent envoyés dans l'Est avec une armée, pour y rétablir le calme<sup>2</sup>. Hermias employait toute son influence à provoquer une guerre contre l'Égypte ; la raison qu'en donne Polybe, c'est que Hermias n'avait pas d'autre moyen de conserver son crédit et de se soustraire aux responsabilités de tout genre qui pesaient sur lui que de susciter au jeune roi des guerres de tous côtés. Il ne cessait d'avertir le roi que le moment favorable était venu de reconquérir la Cœlé-Syrie ; il présenta même au souverain des lettres — que Polybe regarde comme apocryphes — dans lesquelles Achæos disait qu'on l'avait invité d'Alexandrie à s'emparer du pouvoir, et qu'on lui promettait tous les secours possibles en argent, en troupes et en vaisseaux, s'il acceptait le diadème royal. Il était trop naturel de la part de l'Égypte de chercher à gagner Achæos à tout prix pour qu'Antiochos ne crût pas aux allégations contenues dans ces lettres. C'est ainsi que Hermias parvint à faire décider une campagne en Cœlé-Syrie pour le printemps suivant. La situation, il est vrai — abstraction faite du soulèvement de l'Est — était telle qu'on pouvait se promettre un résultat d'une attaque contre l'Égypte. Il n'y avait pas la moindre raison de douter de la fidélité d'Achæos, quelque brillantes que fussent les offres venues d'Alexandrie ; c'étaient ses succès en Asie-Mineure qui avaient enlevé à l'Égypte toutes ses possessions de la côte occidentale à l'exception d'Éphèse et de Samos, qui avaient refoulé Attale dans sa capitale et rendu les villes naguère indépendantes à la domination syrienne.

Cependant, les événements avaient pris dans l'Est, avant la fin de l'année 222, une tournure défavorable. Molon de Médie, fidèlement soutenu par son frère Alexandre, bientôt assuré également de l'appui des commandants des régions voisines par d'anciennes relations ou de riches présents, avait marché à la tête d'une armée considérable au-devant des généraux envoyés de Syrie ; il les avait forcés à reculer devant lui jusque dans les places fortes du Tigre et à lui abandonner le pays d'Apolloniotide<sup>3</sup>. Déjà il poussait jusqu'au Tigre, et il était sur le point de franchir le fleuve pour assiéger Séleucie. La ville ne fut sauvée

---

<sup>1</sup> POLYBE, V, 41, 1.

<sup>2</sup> SCHWEIGHÄUSER, dans son *Index*, explique comme il suit le surnom de Théodotos : *forsan a corporis statura quasi statura viri cum dimidio*. L'analogie tirée de Prusias, que Polybe (XXXVII, 2, 1) appelle ἡμισυς ἀνὴρ, n'est pas en situation. Ce nom ne viendrait-il pas plutôt des navires de course que l'on appelait des *un-et-demi* (ἡμιολία) ?

<sup>3</sup> On voit que Théodotos et Xénon avaient voulu marcher en avant sur la grande route de Bagdad à Hamadan par les défilés bien connus de Médie.

que par la prévoyance de Zeuxis, qui avait fait retirer les embarcations. Mais Molon campait avec ses troupes en face de la ville, à Ctésiphon, où il voulait établir ses quartiers d'hiver ; avec les forces dont il disposait, avec la confiance et l'audace qui animaient ses troupes, l'issue de la prochaine campagne ne semblait pas douteuse.

A la nouvelle de cette marche offensive des rebelles, le roi Antiochos voulut abandonner l'expédition qu'il avait déjà résolue contre la Cœlé-Syrie, afin de se rendre en personne sur les bords du Tigre, comme Épigène le lui avait conseillé dès le début. Mais Hermias sut lui persuader qu'un roi ne doit combattre que des rois et pour remporter de grands succès ; il obtint que l'Achéen Xénœtas serait mis à la tête de nouvelles troupes avec des pouvoirs illimités et envoyé contre les rebelles, pendant que les troupes destinées à la campagne de la Cœlé-Syrie sous le propre commandement du roi se rassemblaient déjà à Apamée sur l'Oronte<sup>1</sup>.

Polybe doit avoir dépeint très exactement le caractère d'Hermias<sup>2</sup>. Mais le reproche qu'il lui fait, d'avoir voulu entourer le roi de périls toujours nouveaux et de guerres incessantes, semble vraiment très bizarre. Antiochos n'était pas assez inintelligent pour ne pas pénétrer les desseins de son ministre. On ne peut imaginer que deux partis : ou bien ce Carien, investi par le roi précédent de la plus haute autorité au moment où il avait fait au delà du Taurus cette expédition que nous avons supposée concertée avec la politique macédonienne, ou bien, dis-je, Hermias était entièrement dévoué aux intérêts d'Antigone, et il insistait toujours : sur cette agression contre l'Égypte parce qu'elle devait être extrêmement utile à la Macédoine, qui, dans cette même année, allait frapper dans le Péloponnèse le coup décisif, ou bien il connaissait les négociations nouées par la Macédoine à Alexandrie, négociations qui devaient dès le milieu de cette année produire un résultat inattendu ; il voyait que la Syrie avait, à l'heure actuelle, une occasion favorable, et qui peut-être ne reviendrait pas, de reprendre encore la région du Liban ; il sentait qu'il fallait se hâter de la saisir, avant que la conclusion d'un traité entre la Macédoine et l'Égypte rendit impossibles de nouvelles entreprises. Polybe, il est vrai, qui ne parle de tout cela — et il est le seul à en parler — qu'à titre d'introduction à son récit, ne s'occupe pas des combinaisons de la politique générale ; il ne nous offre pas davantage de matériaux assez complets pour nous mettre en état de pouvoir ici encore suivre les agissements de la diplomatie raffinée de cette époque ; mais on l'a déjà vu çà et là intervenir d'une façon assez évidente pour nous faire supposer cette diplomatie à l'œuvre partout, et pour la considérer comme l'élément essentiel et le facteur caractéristique de la politique de ce siècle.

Au printemps de 221, les armées syriennes, partant d'Apamée, se dirigèrent vers Laodicée du Liban. Le désert qui s'étend entre cette ville et la vallée de Marsyas à l'ouest semble avoir formé la limite entre le territoire de l'Égypte et celui de la Syrie. Antiochos le franchit, pénétra dans la vallée de Marsyas et arriva, en soumettant l'une après l'autre les villes de cette vallée<sup>3</sup>, jusqu'à l'endroit où le Liban et l'Antiliban, entre lesquels monte la plaine, s'approchent si près l'un de

---

<sup>1</sup> POLYBE, V, 45, 7.

<sup>2</sup> Il faut songer que ces personnes et ces événements n'étaient pas pour Polybe plus éloignés que ne l'est de nous autres vieillards l'époque des guerres de l'indépendance et du congrès de Vienne.

<sup>3</sup> B. STARK (*Gaza*, p. 314 sqq.) fournit quelques informations des plus instructives sur la topographie de cette région.

l'autre que les deux forteresses de Gerra et de Brochi barrent entièrement le chemin. Elles étaient occupées par des troupes égyptiennes que commandait l'Étolien Théodotos. Le roi essaya de forcer le passage ; il trouva une résistance opiniâtre et se retira après avoir éprouvé de grandes pertes.

A ce moment même arrivaient des nouvelles de la Babylonie. Le stratège Xénœtas avait rallié à lui l'éparque de la Susiane, Diogène, et le gouverneur du pays situé sur les côtes du golfe Persique ; puis, averti par des transfuges de l'armée de Molon que les troupes du rebelle étaient mécontentes et feraient défection en masse dès la première attaque, il avait résolu de traverser le fleuve. Il laissa quelques troupes sous le commandement de Zeuxis et de Pythiade, et avec le reste, qui se composait de troupes d'élite, il opéra de nuit son passage à peu près à deux milles au-dessous du camp ennemi ; il campa, couvert d'un côté par le fleuve, de l'autre par des marais et des étangs. Les troupes de cavalerie que Molon envoya pour empêcher le passage ne purent s'orienter sur ce terrain difficile ; beaucoup de cavaliers s'égarèrent au milieu des roseaux, s'embourbèrent ; le reste se retira. Dès qu'il fit jour, Xénœtas s'avança, comptant sur les dispositions de l'armée ennemie. Molon ne s'attendait pas à une attaque : il battit en retraite par la route de la Médie ; son camp fut pris par les troupes royales. Xénœtas courut au camp qu'il avait laissé de l'autre côté du fleuve pour faire marcher avec lui le reste de la cavalerie ; il laissa à ses troupes un jour pour se reposer et se restaurer, comptant poursuivre le lendemain l'ennemi qui fuyait ; la riche Séleucie était assez près pour fournir au camp le nécessaire et le superflu, et c'est ainsi que jusque dans la nuit on but et festina selon la vraie mode babylonienne.

Cependant Molon, qui avait fait semblant de fuir, était revenu à marche forcée ; au point du jour, il assaillit le camp de Xénœtas. Il ne trouva pas la moindre résistance : ceux qui eurent le temps de s'éveiller prirent la fuite ; un très grand nombre furent massacrés sur leur couche de paille, les fugitifs se précipitaient vers le fleuve et cherchaient à atteindre l'autre bord à la nage. Bientôt cette rivière rapide fut remplie d'hommes, de chevaux, d'armes, de bagages, de soldats qui nageaient ou se noyaient, de cadavres ; tout cela flottait pêle-mêle et dans la plus affreuse confusion. Personne ne s'opposait plus au passage de Molon : le camp situé sur l'autre rive, et que Zeuxis avait cru nécessaire d'abandonner, tomba en son pouvoir ; il se jeta sur Séleucie, et, à la première attaque, cette ville puissante se rendit. Dès lors, le sort des contrées avoisinantes était décidé ; la Babylonie se soumit, ainsi que le pays riverain du golfe Persique. Puis Molon se tourna vers la Susiane ; le stratège Diogène ne put s'y maintenir que dans la forteresse. Molon laissa quelques troupes pour bloquer la citadelle et courut de nouveau à Séleucie, pour occuper, en remontant le fleuve, la région d'alentour ; la Parapotamie jusqu'à Europos et la Mésopotamie jusqu'à Doura furent faire leur soumission<sup>1</sup>.

La nouvelle des succès des rebelles parvint au roi Antiochos lorsqu'il avait déjà abandonné en rétrogradant le défilé de Gerra. Il convoqua le synédron, pour demander l'avis des grands de sa cour. Épigène répéta qu'il fallait renoncer à cette malheureuse guerre contre l'Égypte et marcher aussitôt vers le Tigre.

---

<sup>1</sup> La partie géographique de ces indications offre des difficultés. Si le texte de Polybe (V, 48, 16) n'est pas altéré, on ne peut entendre par Parapotamie que la région qui longe la rive droite de l'Euphrate ou la rive gauche du Tigre. Il y avait une Doura sur la rive gauche du Tigre, et une autre sur l'Euphrate, mais c'est cette dernière que les Grecs appelaient Europos.

Hermias le contredit avec vivacité et déclara suspectes les vues d'Épigène ; il conjura le roi de ne pas abandonner la Cœlé-Syrie, et de ne pas se laisser effrayer par une première tentative sans succès. Le roi s'efforça de calmer la querelle de ses deux conseillers, et, avec la plupart des assistants, il se rangea à l'avis d'Épigène. Hermias lui-même donna aussitôt son assentiment et déclara que, quoiqu'il déplorât la résolution qu'on venait de prendre, il la soutiendrait de toutes ses forces.

Les troupes furent rassemblées à Apamée ; elles commençaient à se mutiner parce qu'on tardait à leur payer la solde. Bientôt les désordres prirent un caractère fort alarmant ; le jeune roi se trouvait dans un embarras extrême. Alors Hermias s'offrit à payer aux troupes tout leur dû, mais à condition qu'Épigène ne se joindrait pas à l'expédition ; après ce qui s'était passé, disait-il, il lui était impossible d'agir de concert avec Épigène sans le plus grand dommage pour le bien public. Le roi connaissait les qualités militaires d'Épigène ; il aurait voulu l'avoir à tout prix à ses côtés dans cette difficile expédition ; mais il était absolument obligé d'accepter l'offre d'Hermias à propos de la solde des troupes, et d'ailleurs il se voyait encore tellement sous la main d'un homme qui disposait des gardes, des fonctionnaires et de toutes les ressources de l'administration, qu'il crut devoir céder. Épigène reçut l'ordre de rester à Apamée, au grand effroi du synédriion qui s'imagina que la toute-puissance du Carien était désormais établie pleinement et pour toujours. Les troupes furent apaisées ; Hermias semblait pouvoir compter sur leur dévouement ; seuls les Cyrrestiens, au nombre de 6.000 environ, persistèrent dans la révolte, et il se passa bien une année avant qu'on pût venir à bout d'eux. Bientôt Hermias fit sentir son pouvoir à Épigène ; il trouva moyen de glisser parmi ses papiers une lettre confidentielle de Molon. Le commandant de la forteresse d'Apamée reçut ordre de faire des recherches, sous prétexte qu'on avait eu vent de ces intelligences ; la lettre fut trouvée et Épigène exécuté aussitôt comme coupable de haute trahison. Le roi était persuadé de l'innocence du stratège, mais il n'osait rien entreprendre contre son puissant vizir ; toute la cour devina le crime qui s'était accompli, mais la terreur qu'inspirait Hermias réprima toute manifestation. C'est dans cette situation qu'Antiochos entreprit l'expédition contre les rebelles. Il ne franchit l'Euphrate qu'au commencement de l'hiver et prit ses cantonnements dans Antioche de Mygdonie ; la dangereuse lutte devait commencer au printemps prochain, l'année 220.

J'interromps ici le récit des événements de Syrie, parce qu'une nouvelle phase commence avec la lutte couronnée de succès contre Molon et Alexandre. Antiochos se délivre bientôt de la dépendance où le tenait ce Carien ; il saisit lui-même et avec une heureuse résolution les rênes du gouvernement ; en peu de temps, la puissance des Séleucides s'élève et recouvre une énergie toute nouvelle ; d'ailleurs elle n'est pas moins favorisée par les changements qui se font à la cour et dans l'empire des Lagides.

Il ne sera pas possible de suivre à tout moment les coïncidences et les rapports réciproques des événements de Grèce et de Syrie, mais les points décisifs ne peuvent échapper à une observation attentive.

Nous avons vu qu'Antigone avait, dès le mois d'août de l'année précédente (222), renvoyé ses milices. La chute de Mégalopolis avait montré combien l'impuissance de la confédération était complète sans l'appui de la Macédoine. Sans doute, Cléomène avait de nouveau réussi à avoir ses coudées un peu franches ; le butin fait à Mégalopolis et dans le pays environnant, et plus encore les subsides et les



ravitaillements envoyés d'Alexandrie, le mettaient en état de faire toujours de nouveaux efforts ; il lui fut possible, au printemps de l'année suivante, après avoir occupé les divers défilés de la Laconie, de conduire encore à la bataille décisive 20.000 soldats, dont 6.000 environ étaient des mercenaires, et l'on est en droit de supposer que la Laconie n'a fourni en tout pour cette guerre que 14.000 hommes environ<sup>1</sup>. Si l'on veut apprécier de tels efforts et leurs résultats, il faut se souvenir que le territoire de la Laconie n'embrassait pas alors tout à fait 90 milles carrés (4.950 kil. carrés), et que de pertes avait causées au pays l'invasion étolienne, que de pertes aussi une guerre de plusieurs années, et surtout la première et malheureuse tentative contre Mégalopolis ! La France avait, dans les guerres de la Révolution, à la première levée en masse, près de 1/25 de la population entière sous les armes ; pour la guerre de 1813, la Prusse orientale jusqu'à la Vistule arma 38.000 hommes sur près de 900.000 âmes, soit un homme environ par 24 âmes, et Gneisenau écrit dans une lettre au comte Münster : C'est un chiffre énorme pour une province sans fabriques, où l'on ne fait que cultiver la terre. Sans doute, on ne peut pas comparer de prime abord cette situation avec celle de la Laconie ; Cléomène aura certainement exigé de son pays de bien plus grands sacrifices<sup>2</sup>. Mais de tels efforts devaient causer au

---

<sup>1</sup> Ce chiffre ne peut être donné comme certain. Dans cette bataille de Sellasie, Cléomène avait disposé comme il suit ses 20.000 hommes : 1° à l'aile droite, qui occupait la position la plus menacée, des mercenaires et des Spartiates, les mercenaires au nombre d'environ 5000 (POLYB., IV, 59, 3) : 2° à l'aile gauche, des périèques et des alliés. — Quels alliés pouvait encore avoir Cléomène, il est difficile de le dire ; tout au plus pourrait-on chercher à montrer qu'Orchomène probablement n'avait pas encore passé à l'ennemi. En admettant même qu'il y eût dans ce corps des φύγαδες de différentes villes, le nombre n'en pouvait pas être bien grand ; je porte en compte 1.000 alliés. — 3° Le centre comprenait les cavaliers et quelques bandes de mercenaires. Il n'y avait en face d'eux, outre la cavalerie ennemie, que 2.000 hommes d'infanterie, et le centre avait un défilé à défendre ; un déploiement considérable d'infanterie n'était donc pas nécessaire en cet endroit ; mettons 1.000 mercenaires, D'après ce calcul, il y aurait eu à cette bataille environ 13.000 combattants de Laconie. De plus, les défilés du côté de l'Arcadie, ainsi que ceux qui menaient en Messénie, avaient évidemment besoin d'être couverts ; je ne compterai non plus pour cet office que 1.000 hommes de Laconie. Suivant Plutarque (*Cleom.*, 11, 2), Cléomène, l'année de la réforme, avait complété le nombre des Spartiates avec des périèques jusqu'à concurrence de 4.000. D'après un autre passage (*Cleom.*, 23, 1), 6.000 hilotes furent affranchis peu de temps avant la seconde attaque sur Mégalopolis, et, en sus des 4.000 armés à la macédonienne, on équipa encore 2.000 hommes. Il peut être exact, par conséquent, que, comme le dit Plutarque (*Cleom.*, 28, 3), 6.000 Lacédémoniens aient combattu à Sellasie (c'est-à-dire les 4.000 plus les 2.000) : ce sont évidemment ceux qui étaient à l'aile droite avec les 5.000 mercenaires. Les 6.000 affranchis peuvent avoir reçu la qualité de périèques et avoir été placés à l'aile gauche, mais il devait y avoir encore d'autres périèques à l'armée. Je n'indique ces combinaisons que pour avoir une vraisemblance de plus en faveur des chiffres adoptés ci-dessus ; on ne saurait prétendre davantage.

<sup>2</sup> Il n'est malheureusement pas possible, ici non plus, d'arriver à un résultat quelque peu assuré en ce qui concerne la densité de la population de la Laconie. D'une manière générale, l'opinion émise par ZUMPT (*Abhandl. der Berl. Akad.*, 1840), à savoir que la population diminuait déjà en Grèce avant l'époque romaine, doit être exacte ; mais il y a certaines contrées pour lesquelles le contraire est plus vraisemblable, l'Étolie, par exemple, et l'Achaïe. En tout cas, l'expression de Polybe (II, 62, 3), quand il dit que le Péloponnèse ἄρδν κατέφθαρτο, ne se rapporte pas, comme ZUMPT paraît le croire, à la population, mais à la prospérité économique. Sans doute, il y avait à la bataille de Platée 5.000 Spartiates, 35.000 hilotes et environ 10.000 périèques, mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque la Messénie appartenait aux Spartiates et fournissait des hilotes,

pays de cruelles souffrances ; l'admission des périèques et des hilotes dans l'armée active devait enlever à l'agriculture un grand nombre de bras, et déjà cette invasion des Étoliens avait décimé les forces laborieuses, agissantes de la contrée. On arrive à cette conviction que, dans une situation semblable, la Laconie ne pouvait recevoir les subsistances nécessaires que du dehors, et cette raison nous explique pourquoi la guerre, dès qu'elle fut refoulée en Laconie et réduite à cette seule contrée, ne put être continuée que par l'alliance de l'Égypte<sup>1</sup>.

Antigone, qui, de l'été de 222 jusqu'au commencement de l'été de 221, était resté avec ses mercenaires à Argos dans une complète inaction, négociait à

---

circonstance dont ZUMPT ne tient pas compte. II est vrai, qu'au temps d'Agis, le nombre des Spartiates était tombé à 700, mais la population n'avait certainement pas diminué dans la même proportion qu'une noblesse placée dans des conditions si particulières. Aristote dit (*Polit.*, II, 6, 12) : **tandis que le sol de la Laconie peut nourrir 1.500 cavaliers et 30.000 hoplites, leur nombre ne montait même pas à 1.000 ; c'est pourquoi l'État se trouva incapable de résister au moindre choc.** Au moment où Agis commença sa réforme, la population devait être considérable, puisqu'il put faire 4.500 lots pour les Spartiates et 15.000 pour les périèques (pour des périèques en état de porter les armes). On peut compter, pour 15.000 périèques, environ 70.000 âmes, et à peu près 20.000 pour 4,500 Spartiates ; il faut bien qu'il soit resté un grand nombre d'hilotes pour cultiver les lots des Spartiates ; on n'a pas voulu non plus désagréger complètement les villes de la Laconie, avec leur industrie et leur commerce qui étaient en grande partie aux mains des périèques. Il est probable que c'était surtout les pauvres que l'on avait l'intention d'installer sur les 15.000 lots. Au temps d'Auguste, il y avait encore 24 villes d'Éleuthérolacones : admettre pour la population totale des villes (Sparte non comprise) 100.000 âmes n'est peut-être pas une estimation exagérée. S'il est vrai que 50.000 hommes aient été emmenés par les Étoliens en 242, et si, comme le dit Polybe, ces déportés étaient principalement des périèques, alors on peut être certain que, jusqu'à ce moment-là, la Laconie avait une population considérable. Quel était l'état de la population au temps de Cléomène, il est impossible de le dire. En Grèce (à Sparte aussi, XENOPH., *Hell.*, VI, 4, 47), on comptait généralement, comme on sait, quarante classes obligées par leur âge au service militaire. Naturellement, cette échelle, qui va de 20 à 60 ans, n'est applicable qu'à la population libre ; on ne pouvait se livrer à un tel déploiement de forces que parce qu'il y avait derrière de nombreux esclaves. Prenons pour point de comparaison le tableau statistique dressé en 1840 pour le Schleswig-Holstein et le Lauenbourg, où, sur 848,961 âmes, il y avait 199,289 individus compris dans ces quarante classes. Appliquée à l'armée de Cléomène, cette proportion, augmentée d'environ 2 0/0 en raison de la longévité généralement plus grande en Grèce, ne donnerait pas plus de 70.000 âmes pour la population totale de la Laconie au temps de Cléomène. C'est là un résultat absolument inadmissible : même en évaluant la perte supportée par la population masculine durant les guerres de Cléomène à 6.000 hommes et en ajoutant de ce chef 30.000 âmes à la population totale, le résultat, à mon sens, n'approcherait pas encore à beaucoup près de la vraisemblance. Il y a un renseignement d'où on peut tirer quelque chose : on nous dit que, parmi les hilotes, 6.000 rachetèrent leur liberté, et que les serfs pouvant payer les cinq mines exigées devaient être, en somme, la minorité. On est en droit d'appliquer ici la même proportion qu'aux classes susmentionnées : ces 6.000 affranchis donnent environ 25.000 âmes, c'est-à-dire que, sur la masse des serfs, il y en a un pareil nombre arrivés à une certaine aisance ; d'autre part, les 6.000 Spartiates qui figuraient à la bataille représentent bien aussi 25.000 âmes. La masse des périèques pauvres, des serfs pauvres, doit bien avoir été au moins trois fois aussi considérable que ces deux groupes : ceci donnerait 200.000 âmes pour 90 milles carrés. Seulement, on voit comme tout est ici incertain et précaire.

<sup>1</sup> Plutarque (*Cleom.*, 27) fait des remarques pleines d'à propos sur les *χρήματα* considérés comme *νεῦρα τῶν πραγμάτων*, sur Antigone et sa méthode de temporisation.

Alexandrie ; il s'efforçait de dissoudre cette alliance. Peu lui importait que Cléomène, dans les premiers jours de ce printemps, fit une soudaine irruption sur le territoire d'Argos ; que la population de la ville éclatât en murmures à la vue de ses champs ravagés, sans que lui, Antigone, osât même tenter avec ses mercenaires une simple sortie. Il était déjà assuré probablement du résultat de sa négociation lorsque ses troupes et celles des confédérés se réunirent pour une nouvelle campagne<sup>1</sup>.

Polybe ne dit qu'un mot en passant de ces négociations ; il parle du chiffre exagéré donné par Phylarque à propos du butin fait à Mégalopolis, et il ajoute que pourtant, d'après le même Phylarque, dix jours avant la bataille décisive, Cléomène reçut d'Égypte un message : ce message portait que le roi ne lui enverrait plus désormais de secours, mais qu'il l'engageait à s'entendre avec Antigone. Par suite, Cléomène se serait résolu à risquer une bataille avant que cette nouvelle ne se répandit parmi ses troupes ; car, avec ses propres ressources, il lui était impossible de continuer la guerre, et il avait toujours fondé son espoir sur l'appui de l'Égypte<sup>2</sup>. Polybe ne contredit pas cette assertion de Phylarque ; c'est au sujet du butin fait à Mégalopolis qu'il est d'un autre avis : par conséquent, on peut considérer ce message, c'est-à-dire, à mon sens, le résultat des négociations engagées par la Macédoine, comme des faits certains, confirmés par l'autorité de Polybe.

Mais par quels moyens Antigone avait-il pu décider le cabinet égyptien à sacrifier Cléomène ? Nous avons vu que, l'année précédente, la puissance des Séleucides en Asie-Mineure avait été rétablie avec le plus grand éclat par Achæos ; qu'Attale, l'allié de l'Égypte, avait été repoussé ; que l'Égypte elle-même avait été réduite à la possession d'Éphèse et de Samos : nous avons dû admettre, par conséquent, que la Carie, conquise six ans auparavant par Antigone, était encore au pouvoir des Macédoniens. Au printemps de l'année 221 s'exécuta l'expédition de Coélé-Syrie, que réclamait instamment Hermias. Achæos victorieux menaça peut-être les dernières possessions des Lagides en Asie-Mineure, Éphèse, la Lycie, la Pamphylie. Comment, parmi de tels dangers, pouvait-on espérer à Alexandrie de pouvoir protéger les côtes de Thrace, si Antigone les attaquait de la Macédoine ? Dans cette situation, les offres du Macédonien, si elles facilitaient singulièrement la tâche à l'Égypte, pouvaient bien amener en retour une concession aussi importante pour les affaires de Grèce que l'était l'abandon de Cléomène. Or, les événements ultérieurs démontrent que la Carie a été de nouveau rattachée à l'Égypte. Il est dès lors naturel de supposer qu'Antigone restitua la Carie lice moment même, à la condition que Ptolémée Évergète cesserait de soutenir les Spartiates. Est-ce la nouvelle des succès de plus en plus menaçants des rebelles sur le Tigre, succès qui devaient nécessairement empêcher la Syrie de menacer l'Égypte d'une façon énergique et durable ; est-ce la perspective de voir Achæos établir tôt ou tard sa puissance en Asie-Mineure et y fonder un État indépendant qui ferait certainement de lui l'allié de l'Égypte et rendrait par suite la Carie intenable aux Macédoniens ; est-ce cette suite de considérations qui amena Antigone à abandonner la Carie, ou bien est-ce cette idée clairement perçue, que la puissance de la Macédoine ne pouvait être fondée que sur l'assujettissement complet de la Grèce, et que cette considération devait primer toutes les autres, on ne peut le dire. Mais on a droit d'affirmer avec pleine certitude qu'Antigone, qui avait le coup d'œil large, suivait du regard les

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 64. PLUTARQUE, *Cleom.*, 25.

<sup>2</sup> POLYBE, II, 63.

complications de l'Occident aussi bien qu'il calculait celles de l'Orient. Il ne pouvait échapper à personne qu'une lutte entre Rome et Carthage était imminente, et il est absolument hors de doute que la Macédoine était déjà engagée pour sa part dans les affaires de la politique romaine, si l'on songe à Corcyre, à Apollonie, à Dyrrhachion, la situation de toute la côte d'Illyrie, telle qu'elle s'était modifiée depuis huit ans. Antigone tournait déjà les regards de ce côté ; on en pourra trouver la preuve dans une alliance qu'il venait alors de conclure. Démétrios de Pharos avait, comme on l'a dit, été institué par les Romains dynaste de la plupart des peuplades illyriennes, tandis que la reine Tenta, au nom de son beau-fils et pupille Pinnès, n'avait conservé qu'une faible partie de son ancienne domination. Démétrios avait déjà, pendant la guerre des Romains contre les Gaulois (225-223), pris en face d'eux une attitude plus indépendante ; c'est avec lui qu'Antigone conclut une alliance, et, dans la guerre de 221, on vit environ 1.600 Illyriens, commandés par Démétrios, marcher sur le Péloponnèse.

Outre les troupes macédoniennes et les mercenaires — 10.000 hommes de la phalange, 3.000 peltastes, 300 cavaliers, 1.000 Agrianes et 1.000 Galates, 3.000 fantassins et 300 cavaliers de troupes mercenaires —, vinrent les contingents des confédérés ; les Achéens envoyèrent 3.000 fantassins, et 300 cavaliers, tous hommes d'élite ; les Mégalopolitains, 1.000 soldats commandés par Cercidas et qu'Antigone arma à la macédonienne<sup>1</sup> ; les Béotiens, 2.000 hommes de pied et 200 cavaliers ; les Épirotes, 1.000 fantassins et 200 cavaliers ; les Acarnaniens autant : à cette armée s'ajoutaient les Illyriens de Démétrios<sup>2</sup>. C'est avec ces forces qu'Antigone s'avança par Tégée vers les frontières de Laconie.

A la nouvelle de la marche des ennemis sur Tégée, Cléomène doit avoir fait encore une pointe hardie sur Argos ; il aurait poussé jusqu'aux murs de la ville, en ravageant tout sur son passage ; il aurait marché ensuite par Phlonte sur le château-fort d'Oligyrton, chassé la garnison ennemie de la forteresse, enfin regagné la Laconie en passant devant Orchomène. Il est possible que, par ces marches audacieuses, il ait essayé d'arrêter les renforts des Achéens ; mais il est certain que l'entreprise, si elle a été tentée si peu de temps avant l'invasion des Macédoniens, ne pouvait avoir de succès décisif. Il courut alors aux défilés du pays, pour y attendre l'ennemi. Pendant qu'il fortifiait tous les autres passages de la Laconie par des retranchements et des fossés, des abattis d'arbres et des garnisons suffisantes, il concentra ses principales forces, au nombre d'environ 20.000 hommes, dans les défilés de Sellasie.

Les routes de Tégée et de la Thyréatide à Sparte se réunissent dans le voisinage de l'Ænonte, à un endroit où les montagnes, à l'ouest de ce torrent, s'écartent un peu ; il se forme là, sur la rive droite de l'Ænonte, une petite plaine, large à peu près de 1000 pas et un peu plus longue, plaine au sud de laquelle coule un ruisseau, le Gorgylos, qui va se jeter dans l'Ænonte. Cette petite vallée est

---

<sup>1</sup> POLYBE, IV, 69, 5.

<sup>2</sup> J'ai cité ces chiffres, parce qu'ils donnent une idée précise des forces mises en ligne. Les Thessaliens manquent, par extraordinaire ; leur cavalerie doit avoir été employée, avec le reste de l'armée macédonienne, à couvrir la Macédoine. Polybe dit que l'effectif total était de 28.000 hommes d'infanterie et 1,200 cavaliers : peut-être le contingent de Phocide a-t-il été laissé de côté ; il aurait été en ce cas de 400 hommes environ. D'après Pausanias (IV, 29, 3), il y aurait eu aussi des Messéniens dans cette armée, il s' imagine à tort que la Messénie faisait déjà partie alors de la confédération. Les offres que leur fit la Ligue, et dont parle Polybe (IV, 6, 8), doivent avoir été faites seulement après la bataille.

dominée à l'ouest par l'Euas, dont l'escarpement est inaccessible, du moins pour les chevaux, lorsqu'on vient du Gorgylos, et à l'est, par une large hauteur dont la montée rapide part des bords de l'Ænonte et, après s'être déroulée pendant près d'une demi-lieue le long du torrent, va rejoindre là les sommets de l'Olympe. Au sud de la plaine s'élève la crête qui s'étend vers le sud et sur les hauteurs de laquelle, à une demi-lieue du Gorgylos, est située la forteresse de Sellasie. Entre l'Euas et l'Olympe, à droite de l'Ænonte, passe, dans toute la largeur de cette petite vallée et en traversant le Gorgylos, la route qui conduit à Sparte ; cette route, après avoir dépassé le Gorgylos, suit, en formant un grand arc de cercle sur le versant oriental de la montagne de Sellasie, le cours de l'Ænonte, tandis qu'un chemin plus rapproché et plus difficile monte lentement entre cette crête et l'Euas, jusqu'à ce qu'il atteigne le sommet de la hauteur qu'il doit franchir et descende de là vers l'Eurotas, en passant au pied et à l'ouest des hauts rochers de Sellasie<sup>1</sup>.

C'est dans cette position que Cléomène résolut d'attendre l'attaque. Il fit occuper l'Euas par les périèques et les alliés, sous les ordres de son frère Euclidas : lui-même, formant l'aile droite avec les Spartiates et les mercenaires, occupa l'Olympe. Les deux positions furent couvertes par des retranchements et des fossés. Au bas, dans la plaine, sur les deux côtés de la route, il porta sa cavalerie avec les troupes des mercenaires armées à la légère. Lorsqu'Antigone s'approcha, il trouva la position des ennemis tellement forte et menaçante qu'il n'osa immédiatement commencer l'attaque. Il mit son camp en face de l'adversaire, en se couvrant par le Gorgylos, et, durant quelques jours, il se borna à observer les ennemis, à se rendre un compte plus exact de ses propres forces, dont la moitié environ se composait de troupes fédérales. Nulle part l'ennemi ne laissait voir de point faible ou d'inattention dans le service. Enfin Antigone se résolut à l'attaque. Son dessein ne pouvait être naturellement de rompre le centre de la ligne ennemie, puisqu'il était couvert de la façon la plus forte par les deux montagnes ; il fallait plutôt chercher à forcer l'une ou l'autre de ces hauteurs et finalement menacer en même temps l'ensemble des positions de l'adversaire. Il plaça à son aile droite, en face de l'Euas, les peltastes et les Illyriens par groupes alternés, puis les Acarnaniens et les Épirotes, et derrière cette masse d'assaillants, en réserve, 2.000 Achéens : il destina à l'attaque du centre toute sa cavalerie, avec 1.000 Achéens et autant de Mégalopolitains. Enfin le roi lui-même se mit à la tête du gros de l'armée, formé par 15.000 Macédoniens, mercenaires et troupes légères, en face de l'Olympe, dont les pentes tournées vers l'Ænonte offraient assez de place à l'attaque<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Le terrain a été relevé par Ross (*Reisen und Reiserouten durch Griechenland*, I, p. 181). Le chemin qui descend le long de l'Ænonte est l'ancienne route, celui qui franchit la ligne de faite des hauteurs est la route dont on se sert aujourd'hui. Au rapport d'un bon observateur qui a visité cette contrée en avril 1876, le chemin de traverse qui rejoint l'Eurotas au pont de Kopanos, une heure avant la grande route, descend en pente raide du côté de l'Eurotas, et il est si étroit qu'il y a à peine place pour un piéton marchant à côté d'un cavalier. Les études de FOLARD, GUICHARD et autres sur les opérations stratégiques de la bataille ne peuvent servir à rien, parce que leurs auteurs ont négligé l'essentiel, et cela non pas uniquement à cause d'une connaissance insuffisante du terrain.

<sup>2</sup> SCHORN a démontré qu'il y a dans Polybe (II, 66, 6) Κρήτας au lieu de Ἡπειρώτας. Polybe n'indique pas où étaient placés les Béotiens ; peut-être étaient-ils postés au centre, comme réserve disponible.



Dès la nuit qui précéda la bataille, sur l'aile droite des Macédoniens, le Gorgylos et le pied de l'Euas avaient été occupés par les Illyriens. Ils devaient, de même que la cavalerie du centre, attendre le lendemain matin le signal de l'attaque qui serait donné par Antigone, c'est-à-dire du côté de l'Olympe. Dès que ce signal eut été donné aux Illyriens et à toute l'aile droite, ils commencèrent à gravir la montagne. Euclidas resta sur la hauteur ; mais les troupes légères du centre, dès qu'elles virent les assaillants s'écarter si loin des réserves fédérales, coururent se jeter sur leur flanc et sur leurs derrières : un mouvement opéré des hauteurs de l'Euas aurait en cet endroit décidé la bataille. Le signal de l'attaque n'avait pas encore été donné au centre des Macédoniens, mais Philopœmen reconnut que le moment était urgent. Il somma les généraux de marcher en avant : sur leur refus, il se mit à la tête des cavaliers confédérés et, à ses risques et périls, se jeta sur le centre des Spartiates, déjà affaibli sur la gauche par ce mouvement en avant. Le combat qui s'engagea à cet endroit força les troupes légères à abandonner l'Euas et à regagner en hâte leur position. Les Illyriens et les peltastes, dégagés sur leurs derrières, purent marcher en avant. Euclidas les attendait sur la hauteur, afin de profiter de leur désordre et de les anéantir d'autant plus complètement que, sur toute la pente de la montagne, ils ne pouvaient recevoir de secours. Mais, dès qu'ils eurent gagné le sommet, la première impétuosité de leur attaque le refoula lui-même ; il perdit avec ses retranchements sa position dominante, qui passa à l'ennemi ; serré de près avec une vigueur croissante, bientôt entièrement culbuté, il fut rejeté au pied des hauteurs : l'aile gauche des Spartiates fut détruite, et Euclidas lui-même trouva la mort. Cependant le fort de la bataille était au centre, et Philopœmen surtout, avec les cavaliers des confédérés, y luttait avec la plus vigoureuse énergie. Sur l'Olympe, le combat n'avait été engagé jusqu'alors que par les troupes légères et les mercenaires, c'est-à-dire à peu près par 5.000 hommes de part et d'autre ; mais ils étaient aux prises sous les yeux des deux rois et déployaient les plus grands efforts. Dès que Cléomène vit que son frère avait été repoussé de l'Euas, que son centre ne résistait plus qu'avec peine, que lui-même courait risque d'être tourné de sa position et attaqué en même temps de tous les côtés, il résolut de risquer le tout pour le tout et d'attaquer l'ennemi. Il ouvre ses retranchements, fait avancer en ligne ses hoplites ; des signaux rappellent du combat ses troupes légères ; la pente de l'Olympe est dégagée et les phalanges peuvent y manœuvrer. Poussant le cri de guerre, elles commencent à s'entrechoquer avec force de part et d'autre ; tantôt les Macédoniens reculent sous les hardis assauts des Spartiates, tantôt ceux-ci se replient devant la masse puissante de la double phalange ennemie. Enfin Antigone dirige une attaque décisive ; toute la masse des soldats pesamment armés, compacte et formant un quadrilatère d'épais bataillons, près de 300 hommes de front, les sarisses des cinq premiers rangs tendues en avant, celles des rangs qui suivent appuyées sur les épaules des files antérieures, pénètre de tout le poids de 10.000 hommes lancés au pas de charge et s'enfonce dans la ligne ennemie, qui ne peut soutenir ce choc redoutable et se disloque entièrement : la bataille est perdue<sup>1</sup>.

Tel est le récit de Polybe. Phylarque avait prétendu que l'Euas avait été tourné et enlevé par trahison, mais on n'a pas besoin de tels commentaires pour expliquer la défaite de l'Euas. Cette position était de beaucoup la plus forte, et l'ennemi n'aurait jamais pu la forcer, si Euclidas ne s'était pas tenu trop minutieusement à l'ordre général de ne pas quitter la défensive. La réunion des forces les plus

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 65-70. PLUTARQUE, *Cleom.*, 28. *Philop.*, 6.



considérables sous le propre commandement de Cléomène montre qu'il regardait l'Olympe comme la position la plus difficile ; c'était là qu'il fallait s'attendre à l'attaque décisive, d'autant plus que l'ennemi concentrait là ses principales forces. Les retranchements que Cléomène avait élevés en avant de sa ligne devaient lui faire espérer une heureuse résistance ; et, même en cas d'échec ; si son frère tenait toujours l'Euas, il pouvait opérer sa retraite sur la hauteur que franchit la route partie de la plaine ; là, l'Euas à son aile gauche, l'aile droite appuyée à Sellasie, il aurait encore été assez fort pour arrêter l'ennemi une fois de plus dans une position non moins solide. Mais c'est précisément pour cette raison qu'Antigone attaqua tout d'abord cette montagne. Si cette opération ne lui avait pas réussi, il n'aurait certainement pas osé combattre Cléomène plus longtemps ; il aurait peut-être abandonné tout à fait ces défilés difficiles et trouvé d'autres voies pour assaillir ou fatiguer l'ennemi. Mais, dès qu'Euclidas eut été battu — et ce succès ne fut obtenu que par l'attaque audacieuse de Philopœmen, — tout était perdu. On a blâmé Cléomène de ne s'être pas tenu sur la défensive après la défaite de son frère et de n'avoir pas battu en retraite, mais ni l'un ni l'autre de ces deux partis n'était plus possible : la route de Sparte était aux mains de l'ennemi ; Cléomène ne savait plus où il pourrait se retirer. Il lui était également impossible de laisser l'ennemi monter à l'assaut de ses retranchements ; il courait le danger d'être tourné. Devait-il se laisser enfermer là, sur ce plateau de rochers où il n'avait ni vivres suffisants ni espoir d'être dégagé ? Il ne lui restait plus qu'à tenter la téméraire entreprise, à se précipiter sur les forces supérieures de l'ennemi ; si par impossible il réussissait, c'était le seul moyen qui lui restât de couper l'aile droite victorieuse de l'ennemi et de lui arracher encore la victoire. Encore n'aurait-il eu là qu'un avantage momentané ; c'étaient les derniers et extrêmes efforts qu'avait faits la Laconie, tandis que des ressources toujours nouvelles en argent et en troupes s'ouvraient aux ennemis. Au pis aller, Antigone se serait retiré sur Tégée, et en peu de temps, avec des troupes fraîches, il aurait recommencé la guerre contre les restes de l'armée spartiate<sup>1</sup>.

Les résultats de la bataille démontrèrent l'épuisement complet de Sparte. On exagère évidemment lorsqu'on prétend que 200 Spartiates sur 6.000, et 4.000 hommes seulement sur toute l'armée, échappèrent au désastre<sup>2</sup> ; il est possible qu'à Sparte, après la défaite, on ait vu se manifester cette fermeté, cette volonté résolue de faire de nouveaux efforts, que Phylarque retrace avec enthousiasme<sup>3</sup>. Mais Cléomène, qui arriva à Sparte en fugitif, avec une escorte de quelques

---

<sup>1</sup> La date de la bataille de Sellasie est indiquée par cette circonstance, qu'Antigone, après son retour assez précipité de Sparte, assista à Argos aux Jeux Néméens. On sait, en effet, par quelques exemples assez bien attestés, que les Néméennes, célébrées dans la quatrième année d'une Olympiade, l'étaient au début de l'année ; du reste, c'est précisément à ces Jeux que, quatre ans plus tard, le roi Philippe reçut la première nouvelle de la bataille de Trasimène, livrée le 9 avant les calendes de juillet, c'est-à-dire vers la fin d'avril 217 avant J.-C. (Ol. CXL, 3). Par conséquent, la bataille de Sellasie se place en été, au moment où finissait Ol. CXXXIX, 3 et où commençait la quatrième année de la dite Olympiade ; et, comme Antigone était entré en campagne, la bataille eut lieu à peu près en juillet 221, environ deux mois après qu'Aratos eut terminé sa douzième stratégie et que Timoxénos eut inauguré sa troisième stratégie. Cette date se trouvera confirmée plus tard par la chronologie des affaires d'Égypte.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *Cleom.*, 28. JUSTIN, XXVIII, 4. Ces deux auteurs suivent évidemment Phylarque.

<sup>3</sup> JUSTIN, XXVIII, 4.

cavaliers, exhorta les citoyens à se soumettre sans délai à Antigone. Il ne mangea ni ne but ; il ne s'assit même pas : après s'être appuyé un instant à une colonne pour se reposer et se recueillir, il courut avec un petit nombre d'amis à Gytheion, où depuis longtemps déjà les navires étaient préparés pour sa fuite. On voit que Cléomène avait pleine conscience de sa situation désespérée. Dans un moment où un parti grec avait appelé les Macédoniens dans le Péloponnèse, où il ne pouvait plus asseoir ses chances sur le rôle de représentant de la liberté grecque, il devait s'appuyer sur les subsides de l'Égypte ; l'Égypte l'abandonnant, il ne lui restait plus qu'à soutenir et son honneur et celui de Sparte jusqu'à la dernière extrémité. Polybe lui-même n'a pas négligé de montrer que, peu de jours après la bataille, Antigone reçut la nouvelle d'une invasion des Illyriens en Macédoine et que Cléomène n'avait besoin que de retarder la bataille ou de rester en Laconie durant ces quelques jours pour sauver son royaume et changer du tout au tout la situation<sup>1</sup>. Cette opinion est bien superficielle. Cléomène était absolument vaincu, non seulement au point de vue tactique et stratégique, mais au point de vue politique. Étant donné la sûreté de vues et la circonspection que le roi de Macédoine a partout déployées, on peut affirmer avec une pleine certitude que cette invasion illyrienne ne l'aurait jamais déterminé à renoncer à des opérations qui devaient décider définitivement de la situation de la Grèce, car, la bataille eût-elle tourné autrement, il était certain de la solution. Il eût été absurde de céder à la menace d'une irruption des Illyriens, qui ne pouvait tout au plus qu'amener le ravage de quelques districts de Macédoine, et d'abandonner un grand résultat, fruit de longs efforts, et qui devait fixer d'une façon définitive la situation politique de la Macédoine.

Après la bataille, Antigone marcha sur Sparte ; la ville fut prise à la première attaque. Il est certain qu'il la traita avec modération et prévoyance ; il n'y eut ni pillage, ni destruction ou acte de violence. Il avait fait la guerre à Cléomène, et non à Sparte ; ce serait pour lui une aussi grande gloire d'avoir seul sauvé Sparte que de l'avoir seul conquise ; il épargnait le sol du pays et les maisons de la ville, puisqu'il ne restait plus d'hommes qui pourraient éprouver sa clémence<sup>2</sup> : telles furent sans doute les expressions de la langue diplomatique de l'époque. L'essentiel, c'est qu'il rétablit la constitution spartiate, ou, comme on dit alors, qu'il délivra Sparte<sup>3</sup>. En d'autres termes, il abolit le gouvernement militaire qu'avait fondé Cléomène et ramena l'oligarchie, telle qu'elle avait existé avant les réformes de Cléomène. Avant tout, on rappela ces quatre-vingts personnages de l'oligarchie bannis par le roi, et avec eux revint la prétention de rétablir l'ancienne propriété : il est vrai que les pertes énormes que la ville avait faites en hommes pouvaient en donner l'occasion. Le rétablissement de l'éphorat est certain, celui de la Gérousie, vraisemblable<sup>4</sup> ; les *patronomes*, de même que les divisions topographiques du pays, peuvent avoir été laissés en l'état. La royauté était vacante par la fuite et, comme on peut le supposer, par la condamnation consécutive de Cléomène et la mort de son frère, son collègue à la royauté. Elle ne fut pas rétablie, peut-être sur l'ordre exprès d'Antigone, car Sparte entra dans la symmachie générale hellénique<sup>5</sup>, et le roi de Macédoine établit comme

---

<sup>1</sup> POLYBE, II, 70. C'est à lui que Plutarque emprunte cette *τύχη* qui d'ordinaire ne figure pas dans sa profession de foi.

<sup>2</sup> JUSTIN., XXVIII, 4.

<sup>3</sup> POLYBE, II, 70, 1. IX, 29, 8 : 36, et autres écrivains postérieurs.

<sup>4</sup> POLYBE, IV, 35, 5.

<sup>5</sup> POLYBE, IV, 9, 6.

épistate de la ville le Béotien Brachylle<sup>1</sup>. On voit que véritablement l'oligarchie restaurée de Sparte a bien pu exalter solennellement Antigone comme le libérateur et le sauveur de Sparte<sup>2</sup>.

Antigone demeura trois jours à Sparte — c'est là qu'il reçut la nouvelle de l'invasion illyrienne — et revint à Tégée ; là encore il rétablit l'ancienne constitution et retira sa garnison. Mégalopolis devait être relevée de ses ruines : le roi chargea Prytanis, le péripatéticien si estimé, de réformer la législation de la ville<sup>3</sup>. Mais on devait voir bientôt les difficultés surgir et la discorde s'allumer, surtout à propos de la législation édictée par Prytanis et du partage de la propriété foncière. Il est à remarquer que Philopœmen, à qui Antigone reconnaissait devoir la victoire de Sellasie, refusa l'offre que lui fit le roi de l'accompagner en Macédoine. Déçu dans les espérances qu'il nourrissait au sujet de la liberté hellénique, il partit pour la Crète<sup>4</sup>. La ville d'Orchomène, qui avait été conquise par Antigone, ne fut pas rendue à elle-même ; elle resta au pouvoir des Macédoniens<sup>5</sup>. De même, Mantinée, ou, comme s'appelait alors cette cité, Antigonía, fut laissée sous la domination d'Argos. Taurion<sup>6</sup> fut laissé par le roi dans le Péloponnèse pour veiller aux intérêts de la Macédoine. Antigone célébra à Argos les jeux Néméens ; il y reçut de la confédération comme de chacune des villes les honneurs les plus exagérés, les actions de grâces les plus emphatiques : on lui décerna à l'envi tous les honneurs humains et divins.

Le roi partit ensuite pour la Macédoine à marches forcées ; il envoya dans le Péloponnèse son neveu Philippe, le futur héritier du trône, qui devait s'y faire connaître des confédérés de la péninsule ; il le recommanda surtout à Aratos. Puis il alla lui-même chasser l'ennemi des frontières : il trouva les Illyriens encore sur son territoire<sup>7</sup> ; déjà malade, il les attaqua et les défit complètement. Ce fut le dernier acte de sa vie. Les efforts de la bataille, ses cris et les ordres qu'il donna à haute voix durant le combat, lui causèrent un épanchement de sang ; il mourut peu de temps après sa victoire<sup>8</sup>.

C'est jusqu'à ce moment précis, c'est-à-dire jusqu'à la CXL<sup>e</sup> olympiade<sup>9</sup>, que j'ai voulu poursuivre l'histoire générale de la Grèce et de la Macédoine et celle du

---

<sup>1</sup> POLYBE, XX, 5, 12.

<sup>2</sup> POLYBE, IX, 36, 5.

<sup>3</sup> POLYBE, V, 93, 8. HEGESAND. ap. ATHEN., XI, p. 477. Cf. MEINEKE, *De Euphorione*, p. 7, ouvrage où il y a toutefois quantité d'erreurs, notamment de chronologie.

<sup>4</sup> PLUTARQUE, *Philop.*, 7.

<sup>5</sup> POLYBE, IV, 6, 5.

<sup>6</sup> POLYBE, IV, 6, 4.

<sup>7</sup> Naturellement, ce ne sont pas les Illyriens de Démétrios de Pharos. Ne serait-ce pas là déjà un effet de l'influence romaine ?

<sup>8</sup> La mort d'Antigone tombe à la fin de l'année ou au commencement de l'année suivante 220. En effet, Philippe, qui mourut dans l'hiver de 179/8, avait régné 42 ans (d'après Eusèbe) ; il perdit la bataille de Cynocéphales et par suite la Thessalie en automne 197, 23 ans et 9 mois après être monté sur le trône (Eusèbe).

<sup>9</sup> Polybe fait ressortir à plusieurs reprises l'importance de cette CXL<sup>e</sup> Olympiade. Or il faut savoir que, quand il date par Olympiades, Polybe en place le début aux équinoxes d'automne, deux ou trois mois plus tard que l'époque réelle des Jeux Olympiques. La façon dont il marque (IV, 14, 9) la fin de Ol. CXXXIX et le commencement de Ol. CXL, comparée avec d'autres passages (IV, 26, 1. IV, 27, 1), ne permet pas de douter que, quand il compte par Olympiades, il n'ait en vue la *pentétéride* réelle.

système des États hellénistiques, et je n'anticiperai un peu qu'à propos de Cléomène. Il ne me reste plus qu'à marquer dans ses traits généraux la situation telle qu'elle était à cette époque.

Commençons par la Macédoine et la Grèce. La fortune du roi alexandrise, lui avait dit un flatteur à Sparte. Il est vrai, Antigone, le prometteur, comme on le nommait<sup>1</sup>, avait acquis en Grèce et vis-à-vis de la Grèce une situation comme aucun roi de la Macédoine depuis Alexandre, comme Alexandre lui-même n'en avait jamais eu de semblable. Nous avons cru reconnaître comment, après les terribles agitations de la période des Diadoques, après les invasions des Celtes et les conquêtes de Pyrrhos, la Macédoine avait été, pour ainsi dire, fondée à nouveau par Antigone Gonatas et transformée en une monarchie telle qu'on l'entendait à l'époque hellénistique. Les souvenirs d'un passé glorieux, l'étendue du pays et sa situation dans le monde, appelaient la Macédoine à devenir une grande puissance dans le système des États hellénistiques ; mais elle ne pouvait acquérir cette situation prépondérante qu'autant qu'elle disposait de la Grèce. Jusque-là, elle avait été continuellement entravée par l'intervention incessante des Lagides, et toute opposition faite à la Macédoine avait trouvé un appui à Alexandrie. Mais alors commença à se découvrir, pour qui savait regarder au loin, un péril nouveau et menaçant. Rome s'était déjà établie de ce côté de la mer Adriatique ; déjà elle possédait les points d'attaque le long de la côte, d'Issa à Corcyre. Un conflit avec la politique romaine était inévitable, et cette prévision faisait à la Macédoine- un devoir impérieux de s'attacher aussi fortement que possible tous les instruments de puissance qui étaient à sa disposition et d'étouffer toutes les oppositions, sous quelque forme qu'elles pussent se présenter. Ce n'est que par l'unification aussi complète que possible de la Grèce en deçà de l'Adriatique et avec le concours de la nation grecque qu'elle pouvait parer à ce danger menaçant<sup>2</sup>.

Mais comment unifier cette race divisée et fractionnée ? Ce résultat ne pouvait être atteint que par sa faiblesse, et dans la mesure de sa faiblesse ; mais le temps approchait où des forces puissantes et puissamment unies auraient seules pu donner le salut. C'eût été un bonheur pour la Grèce, si Philippe et Alexandre avaient pu la fondre entièrement avec la Macédoine pour en former un seul État. Sans doute, Démosthène appelait Philippe et ses Macédoniens des Barbares, de même que, dans les petits États de l'Allemagne, on appelle encore le peuple de Frédéric le Grand un peuple non-allemand, parce que la plus grande partie des populations qui le constituent ont abandonné, il y a des siècles, leur langue et leurs coutumes wendes pour les coutumes et la langue de l'Allemagne, laquelle, en définitive, n'a jamais eu depuis de champion plus fidèle. La race grecque, fractionnée en menus atomes, était au temps d'Antigone, entre l'Égypte et Rome, ce qu'était l'Allemagne, également fractionnée, entre la France et la Russie. Antigone pressentit ce même danger devant lequel notre patrie se sent impuissante et désarmée tant que d'une union purement internationale elle n'aura point passé à une union véritablement nationale.

---

<sup>1</sup> Les chronographes (EUSÈBE, I, pp. 237, 28. 238,26. 241,20. 242,20 éd Schoene) l'appellent Φούσκοϋ, *Phuskus*, un mot inconnu pour moi : peut-être veulent-ils dire Φύσκων, bien que Plutarque (*Coriol.*, 11) réserve ce nom pour Ptolémée Évergète II et applique à Antigone celui de Doson.

<sup>2</sup> Les pages suivantes sont restées telles qu'elles ont été écrites en 1843. Les allusions politiques qui leur servent de commentaire ont été suggérées par les idées de cette époque confuse et troublée ; on peut les y laisser à titre de souvenir.

Les fruits merveilleusement abondants que la vie intellectuelle de la Grèce aussi bien que celle de l'Allemagne a recueillis de cette division peuvent, à vrai dire, être regardés comme un dédommagement des résultats politiques qu'a eus ce déchirement intérieur ; seulement, nous, nous nous consolons encore par l'espérance d'avoir dans les œuvres de l'esprit un indestructible appui contre les malheurs politiques, un trésor de biens de nature idéale communs à notre race tout entière. La Grèce, elle aussi, avait un trésor semblable, un trésor infiniment riche en bijoux de l'art et de la science, entretenu avec un juste orgueil, gardé avec une ingénieuse vigilance, et ce trésor ne la sauva pas ! Il n'y a qu'à regarder ce qui allait arriver. Rome, qui avait déjà absorbé l'Italie grecque et la Sicile, ces [provinces Baltiques](#) de la Grèce, foula bientôt sous ses pieds la vieille gloire militaire de la Macédoine et l'impuissance d'une liberté désunie ; elle traîna dans de grossiers triomphes les dépouilles des villes helléniques sur les rives du Tibre, se para des colonnes de leurs temples et des statues de leurs dieux, se donna le vernis de leur civilisation, cette conquête la plus noble du plus noble des peuples, et désormais les meilleurs des Grecs n'eurent plus que l'enviable profession de servir dans les maisons des orgueilleux optimates, comme affranchis, comme précepteurs, bibliothécaires et hommes de compagnie, d'assaisonner par des entretiens esthétiques et littéraires leurs loisirs blasés et le repos qu'ils goûtaient après les affaires politiques, ou bien encore de fournir aux vieux et aux jeunes une pâture encyclopédique, de quoi défrayer la conversation à la mode.

Antigone parvint, il est vrai, par la guerre contre Cléomène à opérer une unification de la race grecque, autant qu'elle pouvait être opérée dans de telles circonstances. Déjà Philippe et Alexandre avaient cherché à fonder une [confédération grecque](#) qui, pendant la durée de la guerre d'Asie, leur garantirait le calme et la paix dans leur pays. Depuis, la vie intellectuelle de la Grèce avait subi des transformations essentielles : des idées de constitution, des genres les plus divers, avaient donné à l'esprit public de nouvelles excitations ; aux débris laissés par les évolutions historiques antérieures s'étaient ajoutées les conceptions que la science avait trouvées et qu'elle recommandait, les principes et les germes d'organismes nouveaux. A mesure que, d'une part, les situations de fait, les bases matérielles des choses, les croyances, les mœurs, les usages, et, d'autre part, ces principes et ces aspirations générales eurent conscience de leur écart irréductible, on sentit la nécessité de donner à l'État et au droit de nouveaux fondements. Cet intérêt élevé qu'inspirent les questions constitutionnelles est la manifestation la plus remarquable du génie grec à cette époque : seulement, là où la constitution n'est plus l'expression vivante de ce qui est et exprime ce qui devrait être, là où elle apparaît non pas comme le résultat immédiat de la vie collective, mais comme une sorte de postulat qui invite à perfectionner cette existence commune, là, il n'est pas de forme sociale qui satisfasse toutes les prétentions et tous les intérêts ; aucune ne mène à une situation définitive et calme, mais chacune, n'exerçant qu'une action médiatrice, agissant pour ainsi dire suivant la diagonale du parallélogramme des forces, s'éloigne avec le temps de son point de départ, et par suite, des sources de son énergie, des raisons de son efficacité. Puis ont lieu ces oscillations désordonnées de la vie publique, qui ouvrent la voie aux plus grands dangers lorsque l'unité nationale n'est pas fortement représentée au dehors ; alors paraissent au premier plan les intérêts matériels d'une part, les idées de progrès de l'autre, deux forces fatalement rivales, tantôt partiellement unies, tantôt en lutte l'une contre l'autre, toujours appliquées à décomposer ce qui existe, à le ramener à



ses éléments artificiellement associés. Ce n'est qu'en poussant les choses à l'extrême, soit d'un côté, soit de l'autre, qu'on a quelque chance de rajeunissement énergique : si la rénovation échoue, on voit durant quelque temps encore l'intérêt particulier et la théorie multiplier leurs pousses pullulantes sur le tronc déjà mourant qu'elles enserrant, puis finalement tomber avec lui, au premier choc, lorsqu'il s'affaisse vermoulu et pourri.

On reconnaîtra dans ces traits généraux l'image de la Grèce de ce temps-là et de la période suivante. C'est ainsi qu'Athènes avait fait ses derniers efforts dans la guerre de Chrémonide ; ainsi que, depuis longtemps déjà, la Béotie, la Thessalie s'affaissaient sur elles-mêmes ; que les Épirotes terminaient leur courte et brillante histoire en fondant une liberté qui n'avait pas la force de se développer et de s'organiser. Que de promesses avait données la Ligue achéenne à ses débuts ! Mais, malgré les efforts sérieux et passionnés de quelques libéraux, elle ne put se dégager de ses premières formes ; elle laissa toutes ses villes, l'une après l'autre, passer à ce Cléomène qui, pourrait-on dire, essayait de fonder une puissance conforme aux idées doctrinaires du temps avec des formes empruntées à un passé admiré. Mais Cléomène, à son tour, perdait tout en cherchant à faire triompher, non pas la constitution qu'il avait créée, mais seulement l'hégémonie de Sparte, et en éloignant de lui l'appui de ces forces qu'il avait su éveiller avec tant de succès dans son pays. On sentait évidemment un instinct, une impulsion qui poussait aux œuvres collectives. Ce qui fit la force des Achéens, c'est qu'ils associèrent les républiques sur le pied d'égalité ; ce qui fit la faiblesse de Sparte, c'est qu'elle voulut transporter la vieille idée de l'hégémonie dans le mouvement nouveau. C'est ainsi qu'Antigone créa une forme nouvelle, une confédération d'États qui pouvait s'appeler, au même titre que l'Allemagne, un État fédéral, et dire aussi d'elle-même que son but était **le maintien de la sécurité à l'intérieur et à l'extérieur, de l'indépendance et de l'inviolabilité de chacun des États**. On institua une **trêve fédérale** ; on établit un régime de paix qui remplit les Péloponnésiens surtout de joie et d'admiration pour le magnanime monarque ; on crut marcher vers un heureux avenir ; on renvoya les troupes, on mit les armes de côté, on tourna toute son activité vers le commerce, l'industrie, l'agriculture ; on voulait maintenant jouir d'une paix durable et la savourer à longs traits.

La mort d'Antigone et les nouvelles complications qui la suivirent n'ont pas laissé se développer entièrement la forme de gouvernement qu'il avait rêvée, mais le principe fédératif qu'il avait apporté se montre encore dans les événements ultérieurs. Son système se distinguait de l'ancienne Diète de Corinthe, surtout par les traits suivants : ce n'était pas une confédération formée avec et sous la Macédoine ; la Macédoine n'était pas appelée à l'hégémonie, mais elle-même était un des États confédérés et n'entrait dans cette association d'États souverains qu'avec un droit formellement égal à celui des plus petits territoires. La Thessalie est citée comme membre autonome de la confédération, et Sparte également, quoique pourtant le roi de Macédoine commande en Thessalie, et un épistate macédonien à Sparte. Il en est de même de la Ligue achéenne, de la fédération des Épirotes, des Acarnaniens, des Béotiens, des Phocidiens. Déjà la Messénie elle-même demande à y être admise. On ne nous dit pas, mais on comprend de soi-même qu'Argos, elle aussi, avec l'ancienne Mantinée, et Tégée, et Épidaure, et les petites localités qui ne faisaient plus partie de l'Achaïe, entrèrent dans la confédération, représentées peut-être dans leurs obligations concernant la dépense commune par la Macédoine, que la possession de l'Acrocorinthe et d'Orchomène intéressait d'assez près à leurs affaires. Athènes,



les Étoliens et les Éléens, qui étaient à la remorque des Étoliens, manquaient encore : mais Athènes ne comptait plus guère ; les Étoliens étaient toujours tenus en bride par la sage politique d'Antigone, et il est très vraisemblable que le roi lui-même avait déjà formé le plan de les faire entrer de gré ou de force dans l'Union, plan que son successeur poursuivit, mais sans y réussir complètement. Voilà pourquoi fut entreprise plus tard la guerre fédérale. Au moment où le jeune vainqueur de Trasimène serrait Rome de plus en plus près, cette guerre se terminait par une paix générale entre les États de l'Union et les Étoliens ; le but avoué de cette paix, c'était d'unir les forces nationales pour la grande lutte contre Rome<sup>1</sup>.

Tournons-nous maintenant vers l'Égypte. Je ne veux pas récapituler les actes de la politique égyptienne depuis l'avènement du deuxième Lagide ; ce fut sous le troisième qu'elle atteignit son apogée. Polybe témoigne de l'ardeur et de la prévoyance que montraient dans leur politique extérieure ces rois. Sûrs de leur pays du Nil, entièrement ordonné et florissant, maîtres de Chypre et de la Cœlé-Syrie, — il aurait pu ajouter : possesseurs des bouches de l'Oronte — ils menaçaient la Syrie par terre et par mer ; ils dominaient les dynastes de l'Asie-Mineure et les îles, tenant sous leur pouvoir les villes, les pays, les ports les plus importants, depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont et à Lysimachia ; ils observaient la Thrace et la Macédoine par Lysimachia, Énos, Maronée et les autres villes qu'ils occupaient sur les côtes. De cette façon, ils avaient **étendu la main au loin**, et ces possessions étaient comme **des ouvrages avancés, poussés à grande distance**<sup>2</sup>. Mais, en même temps que s'étendait leur domaine, s'augmentait la difficulté de le protéger. Polybe oublie de faire observer que déjà, dans les dix dernières années de Ptolémée Évergète, la puissance des Lagides commençait à expier la disproportion de son étendue et de ses fondements naturels. Pour tenir les Séleucides en échec, elle dut favoriser les entreprises du roi de Pergame et le laisser attirer à lui les villes grecques, du Caystros à l'Hellespont ; elle n'avait pu empêcher Antigone de s'emparer de la Carie ; les victoires d'Achæos firent retomber au pouvoir des Séleucides toute la côte occidentale de l'Asie-Mineure, à l'exception d'Éphèse, et, comme nous avons tenté de le démontrer, Ptolémée, déjà attaqué par ces Séleucides dans la Cœlé-Syrie, acheta au prix de ce qui lui restait d'influence en Grèce la possession de la Carie, sans laquelle il n'aurait pu conserver plus longtemps ni la Syrie ni la Pamphylie.

Il est clair que l'Égypte n'aurait pu garder cette possession difficile et excentrique qu'en imposant à ses forces de terre et de mer un effort énorme et constant ; or, Ptolémée Évergète laissa déchoir et dépérir avec le temps et son armée et sa flotte, pour les remplacer par la diplomatie, qui cependant ne pouvait agir vigoureusement qu'avec leur appui. Ce relâchement qui s'empara peu à peu de la puissance égyptienne doit être attribué au caractère même du roi. Jamais l'empire n'avait été identifié avec la personne du monarque comme il l'avait été en Égypte sous Ptolémée Soter et Philadelphes. C'est précisément à l'époque de la guerre de Cléomène que les deux rivales de l'Égypte, la Macédoine et la Syrie, prirent un nouvel essor, et aux dépens de l'Égypte : si le roi vieillissant n'était pas complètement affolé, il devait reconnaître qu'il était grand temps de se redresser et de barrer le chemin à ses ambitieux adversaires.

---

<sup>1</sup> Il n'y a qu'à se reporter à l'excellent discours de l'Étolien Agélaos dans Polybe (V, 104).

<sup>2</sup> POLYBE, V, 34.

C'est ce qu'il fit en effet, comme le montrent les événements survenus à Alexandrie après la bataille de Sellasie. Cléomène était arrivé en Égypte après son désastre ; il était complètement vaincu, mais son âme forte n'était occupée que d'une seule pensée, celle de savoir comment il pourrait reprendre la lutte contre Antigone. Le premier accueil que lui fit le roi d'Égypte ne fut guère qu'indifférent ; mais bientôt la hauteur, la volonté énergique, la prévoyance hardie du Spartiate imposèrent au monarque : il le combla, lui et ses compagnons, de distinctions de toute sorte ; il entra dans ses plans. Cléomène devait, avec de puissants armements, retourner en Grèce pour combattre Antigone. Il est certain que la cour d'Alexandrie était entrée en négociations avec les Achéens ; si elle réussissait à les gagner, la Syrie allait être de nouveau menacée sur le point le plus vulnérable. Déjà l'attaque d'Antiochos sur la Cœlé-Syrie avait échoué ; la révolte de Molon s'étendait sur les bords du Tigre ; Séleucie, les bouches de l'Oronte, étaient encore au pouvoir des Égyptiens. Vraiment, Ptolémée pouvait se flatter de l'espoir d'entreprendre une guerre non moins brillante que l'avait été celle de ses jeunes années, alors qu'il s'arrachait aux bras de sa hardie Bérénice pour marcher sur l'Assyrie.

Il mourut avant l'automne de la même année<sup>1</sup> ; le royaume passa à son fils aîné Ptolémée, qui prit le nom de Philopator. Le nouveau roi eut à craindre dès le début l'attachement des mercenaires à son frère Magas et le caractère résolu de sa mère Bérénice ; on peut conclure de là qu'il avait déjà passé sa jeunesse dans cette licence spirituelle et effrénée qui florissait à Alexandrie plus que dans tout autre ville. On voit par une foule de détails qu'il n'aimait pas le plaisir brutal et grossier ; il composa une tragédie d'Adonis, et Agathoclès, qui plus tard avec sa sœur, la Pompadour de cette cour, acquit la plus grande influence, écrivit un commentaire du poème<sup>2</sup>. Dans son dilettantisme de lettré, il bâtit le superbe temple d'Homère, orné des statues des villes qui se glorifiaient d'être la patrie du poète<sup>3</sup> ; il chercha à attirer à sa cour le stoïcien Cléanthe, et Sphæros, que Cléanthe lui envoya, reçut le plus bienveillant accueil<sup>4</sup>. Ce Sphæros dit. un jour, en sa qualité de stoïcien, que le sage était roi. Mais, lui répondit-on, Ptolémée, à ce compte, n'est pas roi. *C'est précisément parce qu'il est sage*, répliqua Sphæros, *que Ptolémée est roi*<sup>5</sup>. On reconnaît là les goûts du roi : il fallait jouir de la vie et savourer tous les plaisirs, ceux de l'esprit comme ceux de la matière, et les festins des *gais compagnons* ne sont qu'un trait isolé de l'existence voluptueuse à l'excès du roi et de sa cour<sup>6</sup>. Pourquoi se serait-il soucié du sérieux et de l'ennui des affaires ? Il les abandonnait à ses bons amis Sosibios et Agathoclès, qui avaient bien soin de ne pas troubler les divertissements du jeune roi. Ils craignaient la reine-mère ; celle-ci, qui avait reproché à son époux cette signature frivolement apposée au bas d'une condamnation à mort, ne pouvait

---

<sup>1</sup> Il y a sur la date de cette mort différentes opinions. Le canon des Rois compte l'an 103 *ær. Phil.* (commençant au 18 octobre 222) comme la première de Ptolémée Philopator ; c'est-à-dire qu'il est monté sur le trône dans le courant de l'an 103. Le fait a dû se produire dans le dernier trimestre de cette année, car la bataille de Sellasie est de juillet 221, et il a dû s'écouler au moins deux mois encore avant la mort de Ptolémée III. En tout cas, la mort de Ptolémée III a eu lieu dans l'année qui est inscrite comme la première de Philopator, entre août et octobre 221.

<sup>2</sup> SCHOL. RAVENN. ad Aristophane, *Thesmoph.*, 1059.

<sup>3</sup> ÆLIAN., *Var. Hist.*, XIII, 21.

<sup>4</sup> DIOG. LAERT., VII, 185.

<sup>5</sup> DIOG. LAERT., VII, 177.

<sup>6</sup> PTOLEM. (*Agesarchi f.*) ap. ATHEN., VI, p. 246. Cf. ETYM. M., s. v. Γάλλος.

voir sans indifférence la vie débauchée de son fils et le pouvoir croissant de ses confidents ; elle fondait un plan sur l'attachement des mercenaires pour son second fils. Mais Sosibios vit le danger qui le menaçait. Il fallait se débarrasser de Bérénice ; mais Magas était sûr des troupes. C'est alors que Sosibios se tourna vers Cléomène ; il lui promit les plus brillants armements pour son retour en échange de son appui. Cléomène s'y refusa ; mais tant que Magas vivrait, disait Sosibios, on n'était pas sûr des mercenaires. Cléomène se porta garant pour eux : il y avait là 3.000 Péloponnésiens et 1.000 Crétois ; ceux-là, il les aurait en tous cas à sa disposition. Dans ces conditions, Cléomène paraissait cependant une ressource. Magas fut tué ; Bérénice aussi ; enfin Lysimaque, l'oncle du roi, reçut la mort sur l'ordre de Sosibios<sup>1</sup>.

C'est alors qu'arriva la nouvelle de la mort d'Antigone et des troubles qui venaient d'éclater en Grèce ; un roi, à peine sorti de l'enfance, gouvernait la Macédoine, et de Sparte Cléomène recevait de pressants avis qui l'exhortaient au retour. Toutes les espérances s'éveillèrent avec une force nouvelle dans l'âme de l'exilé ; il ne pensait plus qu'à la patrie. Lorsque dans un banquet on récitait de beaux poèmes et qu'on lui demandait ce qu'il en pensait, il répondait : **Faites cette question aux autres ; pour moi, toutes mes pensées sont à Sparte**<sup>2</sup>. Il tenta de gagner à son plan le roi et les seigneurs de la cour ; il montrait combien le moment était favorable, et que de grands avantages on remporterait ; il demandait qu'on lui donnât une armée, puis, qu'on lui permît au moins de retourner dans sa patrie avec ses serviteurs. Mais qu'importait au roi ? Il laissa Sosibios trancher la question. Celui-ci exposa son avis dans le synédron : la mort d'Antigone, disait-il, avait écarté tout danger en Grèce ; il était maintenant moins nécessaire que jamais de faire de grandes dépenses en armements ; il était même dangereux de fournir un appui à un homme si hardi et si admiré pour une entreprise dont l'issue ne pouvait que faire de la Grèce, réorganisée par Cléomène, une nouvelle rivale plus dangereuse pour l'Égypte que n'avait été la Macédoine, et même d'autant plus dangereuse que le roi de Sparte avait vu de trop près la situation de la cour et du royaume. D'autre part, se borner à congédier Cléomène, c'était risquer davantage encore, attendu que ses succès certains lui offriraient l'occasion de se venger d'un traitement si humiliant ; le retenir contre sa volonté était le seul parti possible. Mais tous s'élevèrent aussitôt contre cette résolution : comment garder le lion dans le berceau ? Sosibios lui-même rappela ce qu'avait dit Cléomène de ses relations avec les mercenaires ; le seul moyen de se garantir, c'était de se saisir de cet homme dangereux, avant qu'il pût s'échapper, et de le traiter en prisonnier.

Une parole imprudente de Cléomène fournit le prétexte. Un Messénien, Nicagoras, vint à Alexandrie. Cléomène le connaissait depuis longtemps : c'était Nicagoras qui avait mené les négociations relatives au retour d'Archidamos à Sparte ; il avait été témoin du meurtre de ce prince ; il était convaincu que Cléomène avait été l'instigateur de l'assassinat<sup>3</sup>. Cléomène se promenait sur le port avec Panteus et Hippotas, au moment même où Nicagoras abordait. Il le salua et lui demanda ce qu'il amenait avec lui : **des chevaux pour les vendre**, dit le Messénien. **Tu aurais dû amener de jeunes garçons et des joueuses de lyre**, répondit Cléomène, **car le roi actuel ne s'occupe pas d'autre chose**. Nicagoras se

---

<sup>1</sup> POLYBE, V, 34, 1 : 36, 1. XV, 25.

<sup>2</sup> PLUTARQUE, *De sollert. anim.*, 3.

<sup>3</sup> POLYBE, V, 37. Plutarque (*Cleom.* 35), qui suit Phylarque, donne une version différente. Suivant lui, Cléomène était le débiteur de Nicagoras et hors d'état de s'acquitter.

mit à rire ; les jours suivants, il fit des affaires avec Sosibios, le connu plus intimement, lui raconta le propos du Spartiate. On le combla de présents et de faveurs ; on lui témoigna grande confiance, et l'on convint avec lui qu'à son départ il laisserait à Sosibios une lettre où il était dit que Cléomène avait le dessein de provoquer un soulèvement, dans le cas où on ne lui accorderait pas les armements qu'il demandait pour son retour. Sosibios présenta cette dénonciation au synédriion et au roi, qui se convinquirent de la nécessité des mesures à prendre ; on résolut de mettre Cléomène en état d'arrestation ; on lui réserva pour son séjour ultérieur un palais qui serait pourvu d'une garde suffisante. Le lion sentit qu'il était en cage ; tout espoir était désormais perdu ; mais, pour risquer encore une dernière tentative, pour ne pas souiller dans l'opprobre d'une captivité subie en Égypte la gloire d'une digne et fière existence, Cléomène se résolut à une entreprise téméraire.

Le roi était allé à Canope. On répandit la nouvelle dans le palais qu'un des jours suivants arriverait l'ordre de mettre les prisonniers en liberté. La cour avait coutume, dans de semblables occasions, d'envoyer des présents et de faire donner un grand repas aux prisonniers d'État. Les Spartiates qui étaient venus avec Cléomène firent faire ces envois, qui inspirèrent aux gardes une confiance suffisante ; on leur donna abondante ration de vin et d'aliments. Puis, lorsqu'ils furent ivres, vers midi, Cléomène, avec ses amis — ils étaient au nombre de treize — s'élança hors de la prison ; tous étaient armés de poignards. Le premier qui se présente à eux, Ptolémée, fils de Chrysermos, tombe frappé de coups : dans la rue venait à leur rencontre le commandant de la ville, Ptolémée, monté sur son char, entouré de serviteurs et de porte-lances ; sa suite est dispersée, et lui-même, arraché de son char, est jeté dans la rue. Au cri de **liberté !** les Spartiates parcourent la ville ; la population s'étonne et personne ne se joint à ces téméraires. Ils tournent du côté de l'Acropole ; ils veulent y ouvrir de force les prisons, mais les portes sont déjà suffisamment gardées et leur attaque est repoussée. Que faire ? Il n'est plus possible de se sauver ; des Spartiates doivent-ils attendre la mort de la main du bourreau ? Ils se décident à mourir de leur propre main ; le roi prie seulement le jeune Panteus de mourir le dernier ; ses yeux, en se fermant, veulent voir encore une fois son favori. Chacun tourne contre son propre cœur le poignard avec le même calme, la même sûreté ; puis Panteus va rendre à ses compagnons le dernier service de l'amitié ; il les frappe l'un après l'autre de son poignard pour s'assurer qu'ils sont bien morts. Sous le coup de son fidèle serviteur, Cléomène, tressaille une fois encore, puis expire ; alors Panteus baise le corps de son roi, et se transperce à ses côtés. Le roi Ptolémée et ses conseillers apprennent l'événement ; la mère et les enfants de Cléomène sont encore là ; on peut se venger sur eux. L'ordre est donné de les exécuter, ainsi que les femmes de ces Spartiates. Parmi elles est la belle veuve de Panteus, qu'il avait épousée très peu de temps avant la malheureuse bataille ; elle voulait alors partager à tout prix la fuite de son mari, et ses parents l'avaient retenue de force auprès d'eux jusqu'à ce que Panteus fût parti ; mais dans la nuit, la jeune femme s'était enfuie, avait couru au Ténare et s'était embarquée sur le premier navire venu pour Alexandrie. La voici maintenant qui, avec la vieille Cratésiclée et la main dans la main, marche vaillamment à la mort. La mère de Cléomène n'avait demandé qu'une seule grâce, celle de mourir avant ses enfants, mais les bourreaux refusèrent d'exaucer sa dernière prière ; elle voit mourir ses enfants ; puis c'est elle, puis les autres femmes qu'atteint le coup mortel. La veuve de Panteus est la dernière ; elle retrouse sa robe, ensevelit les

cadavres des enfants et des femmes, puis arrange ses vêtements et reçoit, d'un regard assuré, le coup du bourreau<sup>1</sup>.

On n'a pas besoin d'insister pour caractériser davantage le gouvernement de l'Égypte tel que l'inaugura Ptolémée Philopator. C'est aux mains de la lâcheté, de l'infamie et de l'impuissance qu'était maintenant cet empire que les trois premiers Lagides avaient fondé avec la plus grande prévoyance et développé avec tant de circonspection et de prudence ; et cela, à l'heure même où la Macédoine commandait plus énergiquement que jamais dans l'Hellade, où la Syrie avait trouvé dans Antiochos III un prince jeune, hardi et heureux, qui commençait à reconquérir dans toute sa plénitude la puissance de ses ancêtres, où la nouvelle lutte entre Carthage et Rome et le combat qui s'engageait entre Rome et la Macédoine auraient assuré à la cour d'Alexandrie un rôle d'une incalculable importance, si maîtresses et favorites, intrigants et fripons n'y avaient tenu le gouvernail. On devait voir bientôt les effets produits à l'intérieur par ce régime dégénéré.

On a déjà indiqué précédemment comment la puissance des Séleucides, après les malheurs indescriptibles des trente dernières années, se relevait alors avec autant de rapidité que d'audace. Il est vrai que ces nombreuses cités grecques à l'intérieur de l'empire, anciennement ou nouvellement fondées, ne permettaient pas cette forte concentration de l'autorité, cette énergie du pouvoir absolu qui pénètre sans résistance jusque dans les masses profondes et que les trois premiers Lagides avaient su employer à de si grands succès ; mais, en revanche, ces républiques conservaient un esprit d'indépendance et une vitalité propre qui put se maintenir alors même que les sommets de l'empire chancelaient et s'écroulaient, et qui fournit un point d'appui tout prêt lorsque l'empire commença à se relever. Sans doute l'empire des Séleucides avait, depuis la mort de son fondateur, essuyé pertes sur pertes, tandis que l'Égypte s'agrandissait de la façon la plus glorieuse ; mais ces agrandissements affaiblissaient le royaume des Ptolémées, qui n'était sûr de sa propre méthode qu'en Égypte même, tandis que la monarchie syrienne fut en partie, on peut le dire, fortifiée par ses pertes mêmes. Ce ne fut guère, en effet, qu'une faveur momentanée des circonstances qui rendit possible une réunion de tous les pays compris entre l'Hellespont et l'Indus ; ce n'est que lorsque l'empire fut ramené à un certain noyau compacte, et dont les limites étaient comme tracées à l'avance par la configuration du sol, qu'il put commencer à constituer une puissance forte et cohérente. Je n'ai pas à mettre dès maintenant en relief ce côté négatif de la puissance restaurée des Séleucides sous Antiochos III : l'histoire n'a pas tardé à le faire valoir avec toutes ses conséquences. Au moment où nous interrompons notre récit, la puissance de la royauté est représentée en Asie-Mineure par Achæos, et le jeune roi lui-même est en train d'assurer de nouveau à l'empire, par sa lutte contre Molon, les régions montagneuses qui dominant le continent au delà du Tigre et jusqu'à l'Indus. C'est un prince capable de grands desseins, et qui possède l'énergie nécessaire pour les exécuter. Mais, après de brillants succès dans l'Est, sa force se trouva paralysée par les complications survenues dans l'Ouest.

L'intervention du roi de Pergame, Attale, a déjà marqué une volte-face remarquable dans le développement du système des États helléniques, la même que, de l'autre côté de la mer, Cléomène tentait sans succès, que Rhodes

---

<sup>1</sup> POLYBE, V, 37 sqq. PLUTARQUE, *Cleom.* s. fin. (d'après Phylarque). La mort de Cléomène est de la fin de 220, ou du commencement de 219 (POLYBE, V, 35, 9. 37, I).

poursuivait plus hardiment à mesure que la puissance maritime de l'Égypte s'affaiblissait. La supériorité décisive des trois grands États qui, pendant près de cinquante ans, avait seule donné à leur politique sa forme et son allure, commence à baisser au moment même où se prépare pour la Macédoine et la confédération hellénique une nouvelle et plus dangereuse rivalité, et à laisser le champ libre en Asie pour les États de second rang qui s'y font une politique indépendante. Rhodes, Pergame deviennent bientôt des centres autour desquelles se groupent une série de relations politiques qui, de plus en plus, sans souci aucun des grandes puissances, suivent leur voie particulière et souvent capricieuse ; dès les années suivantes, la Bithynie, Rhodes et Byzance, Sinope et le roi de Pont agissent de leur propre initiative, et les Attales trouvent moyen de devenir les amis de Rome.

Second point à observer. Les vieilles dynasties de l'Asie-Mineure auraient pu rester fidèles à leurs nationalités, résister à la nouvelle civilisation, mais on reconnaît à chaque trait de leur histoire qu'elles sont de plus en plus saisies par cette culture exotique et hellénisées. Nous pouvons, en remontant jusqu'en Arménie, suivre les traces certaines de cette hellénisation ; seul, le royaume d'Atropatène semble s'isoler avec un soin jaloux. Quel éclat ont les villes que fondent ces rois asiatiques ! Ce ne sont pas les Attales seuls qui rivalisent avec les Lagides et qui se font les protecteurs de l'art et de la science ; déjà ces princes d'Asie-Mineure commencent à prendre goût aux exercices littéraires, et se plaisent à orner leur diadème de la gloire enviée que donne le renom scientifique.

Il faut réserver pour un récit ultérieur l'exposé continu et complet de la littérature et de la science de cette époque. Mais il est nécessaire d'indiquer dès à présent les progrès faits dans cet ordre d'idées. L'histoire politique de ces États, telle qu'elle est arrivée jusqu'à nous, se trouve dispersée en un nombre infini de fragments, et, bien loin de nous « fournir un tableau complet et lumineux, elle pourrait peut-être nous faire supposer qu'au milieu de ces luttes désordonnées et incessantes, toute autre activité, toute autre aptitude humaine a dû disparaître sans laisser de traces. Et pourtant, que de grandeur et d'étendue a montré, que de résultats nouveaux et à jamais remarquables a obtenu l'activité scientifique de cette époque ! Que ses rapports avec les idées et les convictions des contemporains ont été rapides et profonds ! On les reconnaît et on en suit la trace dans toutes les directions, jusque dans le commerce banal de tous les jours et dans les opinions de la foule. On peut même dire, d'une manière générale, que les goûts intellectuels n'avaient jamais été aussi répandus auparavant, qu'ils n'avaient jamais été si vivants, de si haute importance pour tous et pour chacun ; ils sont devenus le patrimoine commun du monde hellénique tout entier. Ils semblent même gagner en vitalité, en intensité à mesure que la lutte des peuples devient plus ardente, que la politique et ses résultats ont moins de stabilité et de certitude. Qu'on n'oublie pas, en jetant sur cette époque un coup d'œil d'ensemble, ses côtés brillants ; ne voyons pas seulement les sombres images de guerres entre frères, de villes détruites, de sanglantes tyrannies, de cours corrompues ; voyons aussi l'éclat d'innombrables villes florissantes, la magnificence des œuvres les plus diverses de l'art, les mille jouissances nouvelles dont se pare et s'enrichit la vie, et parmi elles ces aspirations plus nobles qu'une littérature aussi élégante que variée, pleine de sève et d'énergie vivifiante, cherche à satisfaire. Tout cela se répand dans les vastes territoires qu'embrasse l'hellénisme et les unit entre eux. Imaginez-vous ces troupes d'artistes dionysiaques et leur vie joyeuse et nomade, ces fêtes et ces jeux des



anciennes et nouvelles cités grecques qui se célèbrent jusqu'au fond de l'Orient et où se réunissent, pour concourir à la solennité, des théores venus des points les plus éloignés. Jusqu'aux établissements des bords de l'Indus et de l'Iaxarte, on a des parents, on trouve des compatriotes ; le marchand vient chercher à la Tour des Sères les denrées qu'il destine au marché de Pouzzoles et de Marseille ; l'aventureux Étolien tente la fortune sur les rives du Gange et à Méroé. Les hommes de science fouillent et sondent les horizons lointains, le passé, les merveilles de la nature ; pour la première fois se révèlent à l'étude patiente et méthodique les siècles antérieurs, le cours des astres, les langues et les littératures d'une infinité de peuple nouveaux que la Grèce orgueilleuse méprisait autrefois comme Barbares, dont elle regardait les vieux monuments avec surprise et sans les comprendre. Pour la première fois, la science trouve dans les lumières fixes du ciel étoilé la mesure de la terre, et la voici qui évalue à distance les dimensions du globe, qui embrasse du regard le réseau de lignes grandioses dans lequel elle l'enferme : elle tente même de grouper et d'élucider les souvenirs amassés depuis un temps immémorial par les Babyloniens, les Égyptiens et les Hindous ; elle cherche à les concilier, à en tirer des résultats nouveaux. Tous ces courants isolés qui ont formé les peuples, les uns taris, les autres se traînant débordés et vagabonds dans le désert, se trouvent maintenant réunis dans le grand bassin de la culture et de la science hellénistique et sauvés pour toujours de l'oubli<sup>1</sup>.

On ne reconnaîtra certes pas dans ce brillant tableau l'image sombre et désolée qu'on est accoutumé à se faire de la période hellénistique ; mais ce préjugé si répandu ne doit plus avoir le privilège de se soustraire à l'examen, et c'est en reconnaissant la source d'où il vient qu'on pourra constater la fragilité des raisons sur lesquelles il s'appuie.

L'éclat artistique de la Grèce ancienne nous frappe d'un juste étonnement, mais le point de vue auquel on se place est purement esthétique et même pédagogique ; il a fait perdre, pour ainsi dire, à la science de l'antiquité le sol de l'histoire. On s'est habitué à ne voir cette époque qu'à la lumière de ses conceptions les plus idéales, au lieu de se la représenter dans sa réalité ; on emprunte à la noblesse des héros de Sophocle, à la beauté des images divines les plus parfaites, le type de ces hommes dont on s'imagine que l'ancienne Grèce était peuplée ; on reporte sur cette époque de floraison de la race humaine tout ce qu'il y a eu de plus noble et de plus beau ; on épuise toutes les épithètes suggérées par une admiration véritable ou factice ; on interdit comme une profanation le doute, la placidité de l'observateur qui se contente de regarder ; on en parle avec une sorte d'indignation de moraliste ; on ne veut pas être troublé dans l'enthousiasme qu'inspirent les aimables chimères de sa propre imagination ; on ne voit pas qu'on ne comprend pas du tout le trait caractéristique de cette époque, ce qui fait ; son originalité la plus profonde, ce qui la rend admirable et en fera constamment un objet d'étude réconfortante pour le penseur, le plus noble enseignement mis à la portée de chaque nouvelle génération qui grandit. Ce que nous montre cette époque, ce sont les formes

---

<sup>1</sup> Je ne puis m'empêcher de citer ici les paroles de Pline (I, 46, § 117) : *quo magis miror orbe discordi et in regna, hoc est in membra, diviso tot viris curæ fuisse tam ardua inventu... ut hodie quædam in suo quisque tractu ex eorum commentariis, qui nunquam eo accessere, versus noscat quam indigenarum scientia... non erant majora præmia, in multos dispersa fortunæ magnitudine : et ista plures sine præmio alio quam posteros juvandi eruerunt*, etc.

plantureuses et fermes de tout ce qui s'organise alors, c'est la vivacité alerte et familière de toutes les relations, l'originalité hardie et l'assurance que montrent tous les personnages dans tous les actes de leur volonté, dans l'exercice de toutes leurs aptitudes. Quand on envisage la Grèce ancienne d'une façon si contraire à l'histoire et si entachée d'utopie — c'est tout au plus si on lui accorde une vie végétative, quand on vante comme un effet **organique** ce que l'on constate chez elle d'expansion puissante, de lutttes et d'efforts — on est absolument incapable de comprendre ses rapports et sa connexion avec l'hellénisme. On croit que, la fleur de la beauté attique une fois flétrie, il ne peut plus y avoir qu'affaissement et décadence, qu'une époque de lugubre et écœurante décomposition, que des siècles lamentables et mornes, sans autre noblesse que le soin douloureux avec lequel ils ont conservé les souvenirs de ce glorieux passé. Aussi se dit-on qu'il est bien inutile de dépasser la fin de l'époque **classique** ; on a à peine un regard de compassion pour les temps prosaïques, sans élan, voués à l'érudition, qui viennent à, la suite. A quoi bon prendre la peine de connaître aussi leurs coutumes, leurs droits à l'existence, ce qu'ils ont fait et produit ?

Nous n'avons aucunement l'intention de parer l'époque de l'hellénisme d'ornements qui ne lui conviennent pas ; il s'en faut de beaucoup qu'elle soit de nature à éveiller une prédilection qui ajouterait à l'attrait des études historiques un sentiment plus profond et un stimulant plus actif ; mais il est certain que cette absence de sympathie, cette ombre odieuse jetée de parti pris sur ce qu'on n'aime pas n'a que trop obscurci le souvenir d'une époque à qui l'âge précédent avait légué de si grands devoirs et qui eut de si grandes tâches à remplir. Ce n'est que lorsqu'on en connaît les forces qu'on peut en remarquer les faiblesses ; il faut avoir apprécié celles-là à toute leur valeur pour être juste envers celles-ci.

Avant tout, cette époque n'a plus cette vitalité souple et forte des âges précédents qui a sa source dans l'énergie spontanée de la nature ou qui vivifie par contact immédiat les éléments fournis par la nature. Ce qu'elle en conserve encore n'est plus qu'un reste qui ne s'est pas encore décomposé, mais qui n'a plus de lien organique avec le présent ; l'existence d'autrefois est dépassée par d'autres produits de formation récente, vers lesquels se tournent toute l'attention des contemporains et les efforts des meilleurs d'entre eux.

Il n'y a plus dans les anciennes religions, dans la grecque comme dans celles des peuples hellénisés, d'intimité tranquille, de commerce sensible avec la divinité ; là où elles ne tombent pas en poussière, là où elles ne s'évaporent pas, elles se réduisent à une doctrine, une loi extérieure, ou s'étiolent dans la pratique d'un culte stérile et d'artifices occultes. Mais déjà commencent à poindre des aspirations nouvelles et plus profondes ; du chaos désordonné de ces influences mêlées et confondues commence à surgir peu à peu, pour l'âme qui cherche la lumière, une vie plus intime. On sent que l'humanité s'est donné pour tâche de trouver à la vie religieuse une tout autre base ; ce n'est pas en vain que toute l'activité philosophique, ou plutôt l'ensemble des intérêts supérieurs que ne peut plus satisfaire la vieille croyance positive, se précipite avec une énergie croissante sur le domaine de la morale : réaliser le type du sage, l'idéal moral, voilà désormais le but de la vie, le centre de tous les efforts.

Nous avons vu dans ce qui précède comment cette même tendance à développer la personnalité individuelle, tendance que les Hellènes s'étaient appropriée et qui faisait leur immense supériorité sur les Barbares, commençait déjà à détruire l'État hellénique en le minant au dedans. Une révolution de cinquante années a

travaillé le monde d'un bout à l'autre. Tous les liens sociaux sont rompus ou transformés. Partout où la conquête grecque a pénétré, et même au delà, l'ancien régime s'est écroulé brusquement et tout d'une pièce ou s'est affaissé lentement ; les débris ont servi à élever, souvent avec une précipitation brutale, de nouveaux édifices construits tant bien que mal, qui manquent de solidité et dont quelques-uns tombent déjà en ruines ou se délabrent avant d'être terminés ; nulle part les États qui surgissent ne s'appuient sur la nature primordiale des populations, et, là même où ce tempérament originel semble se faire jour, il n'est plus semblable à lui-même. On sait les nouvelles et singulières créations que la Grèce a ainsi tentées. Autant elles répondaient peu aux idées qu'on s'efforçait de réaliser, autant elles montraient d'une façon nette le changement qu'avait subi l'esprit du temps d'où elles sortaient. On y trouvait, il est vrai, l'expression la plus énergique et la plus consciente d'une époque nouvelle, mais cette époque, diversement interprétée, diversement traduite, en proie à des discordes de plus en plus vives, semblait user sur place jusqu'aux restes de l'originalité native qui vivait encore dans les couches les plus inertes de la société. Ce n'est que dans les grandes masses groupées sous une autorité monarchique qu'on pouvait espérer organiser un État compact et vigoureux ; plus les peuples soumis étaient au-dessous de leurs nouveaux maîtres, qui avaient pour eux la supériorité intellectuelle, plus il était facile de constituer, et de constituer solidement, à ce qu'il semblait, un gouvernement absolu, disposant librement des forces matérielles de ses sujets. Mais ce pouvoir fort ne l'était qu'en apparence, et c'est précisément sous cette influence que se développaient inopinément, sur des points éloignés ou dans un milieu étranger à l'État, des réactions qui commencèrent bientôt à émettre ces constructions colossales ou à les désagréger au dedans.

On comprendra mieux l'importance de ce grand mouvement, si l'on songe aux analogies qu'il présente extérieurement avec ce qui s'est passé depuis dans le monde chrétien : je veux parler d'un phénomène qui s'est produit tard, mais qui a fait ensuite de rapides progrès et qui éclate en plein dans notre siècle. Le temps présent est, lui aussi, malgré qu'il en ait, poussé hors de son milieu originel, loin des fortes assises jetées par la nature : il renonce aux **bases historiques** qu'on a tant et si vainement vantées ; il en appelle au droit rationnel comme au résultat le plus noble et le plus vivant du développement historique. Au-dessus des réalités confuses ou maintenues par la force s'étend un large réseau de théories et d'idées qui n'ont encore nulle part assez de force pour se réaliser d'une façon durable, pour s'infiltrer dans toutes les fibres populaires, pour pénétrer jusqu'aux dernières couches sociales et s'élever jusqu'à elles. Dans la vie religieuse règne la même froideur ou routine superficielle, la même prédominance de la doctrine et du culte extérieur tout au plus ; seulement, notre foi embrasse encore l'ensemble des plus profonds intérêts moraux et intellectuels dans leur expression positive, et, tant que ces intérêts ne cessent pas d'être les moteurs de la vie spirituelle, après toutes nos erreurs et nos égarements, nous nous voyons toujours ramenés à cette croyance, et même, si nos erreurs et nos recherches sont loyales, nous trouvons, nous conquérons sans cesse pour elle de nouveaux domaines. La philosophie a dépassé de même, avec la plus admirable énergie, la foi purement historique, la réalité purement empirique ; elle en est arrivée aussi à exiger le concours subjectif et conscient de l'âme ; elle finit aussi par s'acheminer vers une forme éthique qui peut seule faire disparaître ce dualisme maladif dont elle se sent elle-même atteinte : seulement, la religion, dans laquelle plongent ses racines, a déjà trouvé le secret de cette réconciliation

qui est pour elle une certitude absolue. L'État offre les mêmes troubles confus et douloureux. On a brisé partout la continuité des institutions et des principes d'origine nationale ; les formes accentuées, cristallines, qu'aurait prises un progrès autonome et spontané ont été également effritées, écrasées ; on ne voit plus à leur place que des agrégats fabriqués par les hasards de la victoire, par des compromis arbitraires faits à bonne intention par des gens pressés de mettre en tutelle des pupilles qui se sentent majeurs et le disent bien haut ; partout des essais tentés par des théoriciens et des doctrinaires, incapables de satisfaire les prétentions et les besoins actuels, et, en face de ces États fondés sur des principes aussi irrationnels, l'opposition des confessions, des classes, des nationalités on révolte. Tous ces phénomènes ressemblent beaucoup à ceux que nous offre le monde hellénistique. Il y a cette différence que, dans notre temps, c'est contre les restes du droit privé, pour ainsi dire, les débris de la vie plutôt sociale du moyen âge, classes, corporations, territoires, que s'élèvent avec vigueur les tendances rationnelles de l'âge nouveau préoccupé de réaliser l'idée pure de l'État, de fixer définitivement les rapports respectifs entre le peuple, le gouvernement et l'Église, tandis que l'hellénisme a trouvé debout devant lui l'État dans ce qu'il a de plus immédiat et de plus original, l'État patriarcal, la théocratie, la cité indivisible, et il a laissé leurs ruines pour héritage.

C'est là, en effet, son essence. Avec lui et pour la première fois entrent dans le monde et se multiplient les situations artificielles, les formes que crée l'arbitraire de la raison, les tendances déterminées moins par ce qui est donné que par ce qu'on cherche. C'est une époque où tout est prémédité, où l'on se rend compte de tout, une époque de science d'où a disparu le souffle juvénile de la poésie, où le droit historique est mis à néant. Telle est l'immense révolution étendue sur le monde par l'esprit grec depuis Alexandre et Aristote. Le temps des sociétés formées par la nature est passé ; le principe même qui les engendrait est supprimé. C'est un phénomène analogue à ce qui s'est produit dans l'histoire du globe terrestre ; la première enveloppe granitique de l'humanité, jadis figée dans ses formes colossales, s'est dissoute et émietlée ; un nouveau sol commence à se former, à faire naître une vie plus riche et plus étendue. L'humanité a fini par se créer un nouveau mode d'existence, on pourrait dire, un nouveau mode de groupement moléculaire ; il s'agit de donner à ce tempérament nouveau une expression durable, une forme assurée, de le faire pénétrer de plus en plus profondément dans tous les milieux.

Ici s'offre à nos méditations une nouvelle série de rapports que nous avons coutume de désigner du nom général d'intérêts matériels. Non pas qu'ils aient manqué auparavant dans le monde ; mais c'est alors pour la première fois, à ce qu'il semble, qu'ils deviennent une puissance et un des principaux points de vue de l'art administratif. Il suffit de voir avec quelle suite dans ses desseins le cabinet d'Alexandrie sait faire valoir et exploiter l'importance commerciale de la mer Rouge, comment l'on projette d'unir la mer Caspienne et la mer Noire par un canal, pour assurer à cette deuxième grande route du commerce international une importance égale à celle qu'a prise la voie de la mer Rouge ; comment Antiochos III, par sa brillante expédition poussée jusqu'en Arachosie et en Carmanie, cherche à attirer le commerce de l'Inde vers le golfe Persique ; comment, en guerroyant contre l'Égypte, il s'efforce de détourner vers ses côtes de Syrie l'itinéraire des marchandises de l'Arabie, surtout de l'encens et des

épices, qui jusque-là allaient par Pétra à Alexandrie<sup>1</sup>. Il suffit de voir comment l'agriculture perfectionnée devient une sorte d'économie rurale rationnelle ; comment des rois, comme Hiéron de Syracuse, Attale III, écrivent à ce propos des livres qui sont cités longtemps encore parmi les meilleurs ouvrages sur la matière<sup>2</sup> ; comment les Séleucides cherchent à acclimater en Arabie les plantes des Indes, et les Lagides en Égypte celles de la Carmanie et de la Grèce<sup>3</sup>. On sait à quelle perfection s'élevèrent les arts techniques, la mécanique, par exemple ; il suffit de rappeler le vaisseau merveilleux de Hiéron, Archimède et sa défense de Syracuse. Nous pouvons nous dispenser de plus amples détails et nous borner à un seul fait, qui a d'autant plus droit d'être cité qu'il a aussi son importance dans le cours de l'histoire politique.

L'île de Rhodes avait été éprouvée par un tremblement de terre<sup>4</sup> qui renversa le célèbre Colosse et détruisit les maisons de la ville, les murailles, le chantier des navires. La situation particulière de Rhodes, comme État libre et comme escale pour le commerce entre l'Occident et l'Orient, ainsi que l'intérêt extrême qu'on lui témoigna à l'envi de tous côtés, provoquent, ce semble, une comparaison instructive, sans laquelle on ne sentirait pas aussi bien la portée du fait. Je veux parler du sort analogue éprouvé par Lisbonne en 1755, et plus tard par le plus grand entrepôt commercial de l'Allemagne dans les temps modernes. Les Rhodiens, dit Polybe, surent représenter de la façon la plus saisissante le malheur qui les avait frappés, et leurs ambassadeurs montrèrent, aussi bien dans leurs communications diplomatiques que dans les réunions privées, la dignité grave de la douleur, telle qu'elle convenait aux représentants d'une telle ville dans un tel malheur. L'ardeur à secourir Rhodes n'en fut que plus vive ; princes et villes se crurent plutôt des obligations envers la cité que des droits à sa reconnaissance. Polybe cite les secours qui furent envoyés à Rhodes par les princes les plus remarquables ; il y a là en effet des dons qui excitent l'étonnement. C'est ainsi que le roi Hiéron de Syracuse envoya, soit immédiatement, soit un peu plus tard, 100 talents d'argent<sup>5</sup>, plus cinquante

---

<sup>1</sup> Cf. Agatharchos (*De mari Rubro*, 102), sur les Sabéens et Gerrhéens. STARK (*Gaza*, p. 393) a démêlé avec beaucoup de sagacité la politique d'Antiochos, telle qu'elle est présentée ci-dessus. Je veux signaler tout au moins ici les monnaies que le Dr. SCHIEDEHANS a rapportées d'Alexandrie ; elles proviennent de Saleh-Hedjr. Ce sont de petites pièces d'argent, portant l'empreinte des trioboles attiques. (Voyez GROTE, *Münzstudien*, II, p. 484 sqq. et actuellement. ERMAN, dans la *Numism. Zeitsch.* de von Sallet, IX [1882], p. 297).

<sup>2</sup> VARR., *De re rust.*, I, 1. COLUM., I, 1. PLINE, XVIII, 3. Naturellement, le roi Hiéron n'est pas le premier du nom, mais le deuxième. Strabon (XIII, p. 603) peut servir à montrer qu'il ne s'agissait pas seulement ici d'Attale III.

<sup>3</sup> PLINE, XVI, 32 § 136. XII, 17, § 76. ETYM. M., s. v. *Κάλυμνος*. STEPH. BYZ., s. v. *cum interpp.*

<sup>4</sup> La date de cet événement n'est pas susceptible d'être déterminée d'une façon suffisante. Dans son Canon, Eusèbe relate le tremblement de terre en Ol. CXXXIX (225-222) : Orose (IV, 13) le place sous le consulat de C. Flaminius et de P. Furius (223). Il n'y a aucun intérêt à rassembler ici les nombreuses allusions qu'on rencontre çà et là, dans les *Chants Sibyllins* notamment, où elles jouent un certain rôle.

<sup>5</sup> Polybe (V, 88) n'évalue en général les diverses sommes fournies qu'en talents, ce qui ne permet pas d'admettre, ce semble, qu'il s'agisse de talents siciliens, égyptiens et autres. Il a dû puiser ses chiffres dans les documents publiés par l'État rhodien ; ces documents avaient été probablement gravés sur le marbre, pour éterniser le souvenir des donateurs, et exposés en public ; il est à croire, par conséquent, que le gouvernement avait estimé les divers dons en espèces ayant cours à Rhodes. En ce cas,

catapultes ; en même temps, il exempta les Rhodiens de tout droit d'entrée dans ses ports<sup>1</sup>. Enfin, comme s'il avait lui-même à les remercier, il fit élever sur le *Deigma* du port un monument qui représentait le Peuple de Rhodes couronné par celui de Syracuse. Ptolémée fit des dons d'une magnificence extraordinaire, 300 talents d'argent, 100.000 artabes de blé, du bois de construction pour 6 quinquérèmes et 10 trirèmes, et, outre une grande quantité d'autres matériaux<sup>2</sup>, 3.000 talents de cuivre pour la restauration du Colosse, 100 constructeurs, 350 manœuvres et 13 talents destinés à leur entretien pendant une année. La plupart de ces dons furent aussitôt envoyés ; le tiers de l'argent comptant fut soldé sur-le-champ. Antigone de Macédoine envoya 10.000 pieux (pour pilotis) de 24 pieds et plus de longueur<sup>3</sup>, 5.000 solives de 10 pieds, 3.000 talents de fer, 4.000 talents de poix, 1.000 mesures de goudron<sup>4</sup>, 100 talents en argent ; sa femme Chryséis y ajouta 100.000 mesures de froment et 3.000 talents de plomb. Le roi de Syrie (c'était encore Séleucos Callinicos) accorda tout d'abord le droit d'entrée gratuit dans les ports de son royaume et fit don de 10 quinquérèmes tout équipées, de 200.000 boisseaux de blé, de 10.000 coudées de bois, de 10.000 talents de résine et de chanvre. Les rois Prusias et Mithradate, les dynastes Lysanias, Olympichos, Limnæos<sup>5</sup>, suivirent cet exemple ; il est difficile, ajoute Polybe, d'énumérer les villes qui ne firent pas moins que les rois pour secourir Rhodes selon leurs moyens. On regrette que l'historien n'ait pas cité au moins quelques-unes d'entre elles avec leurs dons ; ce serait pour nous une comparaison des plus instructives. Mais on en sait assez pour tirer de cet événement plusieurs conclusions qui éclairent d'une vive lumière la situation

---

la somme envoyée par Hiéron monterait à quelque chose comme 450.000 fr. et les 13 talents envoyés par le roi d'Égypte pour défrayer 450 hommes occupés à construire, donnerait 146 francs par tête. Il est intéressant de constater que, sur les 100 talents d'Hiéron, 10 sont destinés à des sacrifices, 10 à des secours aux particuliers, 5 pour l'huile des gymnases, 70 pour la reconstruction des murs, à ce qu'il semble ; enfin, 5 sont en argent travaillé. Diodore (XXVI, p. 102) paraît avoir suivi une indication plus superficielle. Il faut substituer à ce chiffre celui qui vaut 90. On ne doit pas oublier que la conversion en monnaie actuelle ne tient compte que du poids du métal ; en ce qui concerne la valeur, on peut faire observer que Polybe, pour donner une idée de la fertilité de la Haute-Italie, dit que, dans cette contrée, un médimne sicilien de froment ne coûte parfois que 4 oboles, c'est-à-dire  $\frac{2}{3}$  de drachme attique, laquelle contenait à l'époque 4gr,3 d'argent, à peu près autant qu'un franc (4gr,5 de fin) et un peu moins qu'un mark (5gr,55 de fin). Il vante la Lusitanie comme un pays fertile où les denrées sont à bon marché, en disant que le médimne de froment y vaut 9 oboles alexandrines, c'est-à-dire à peu près  $7\frac{1}{2}$  oboles attiques.

<sup>1</sup> Diodore restreint l'*atélie* aux grains importés à Syracuse ; il ne mérite pas assez de confiance pour qu'on puisse asseoir d'autres hypothèses sur son dire.

<sup>2</sup> C'est-à-dire 40.000 coudées de madriers de pin, 1.000 talents de cuivre monnayé (ce don de menue monnaie est singulier), 3.000 talents d'étoupe, 3.000 pièces de toile à voiles ; 12.000 artabes de blé pour les sacrifices et concours, 20.000 artabes pour l'approvisionnement de dix trirèmes.

<sup>3</sup> C'est ainsi que j'interprète *εις σφηκίσκων λόγος*. Sur les chiffres, voyez la note de SCHWEIGHÄUSER.

<sup>4</sup> On sait que la *pix liquida* de Macédoine notamment était très estimée. Voyez du reste Pline (XVI, 11-12) et les textes réunis par les commentateurs de Théophraste.

<sup>5</sup> Il n'est question nulle part ailleurs des trois dynastes : ils ne font point partie des nombreux usurpateurs qu'on signale dans l'Extrême-Orient ; aucun de ces noms ne se retrouve sur les monnaies. Il n'est guère possible de les placer ailleurs qu'en Asie-Mineure et en Arabie. D'après un passage de Strabon (XIII, p. 631), il se pourrait que l'un des trois fût dynaste de Cibyra.



économique et le droit international de cette époque et qui forment, par exemple, un contraste piquant avec le deuxième livre de la prétendue *Économique* d'Aristote, une anthologie de monstruosité économiques. L'exemple est assez probant pour nous convaincre que le premier siècle de l'hellénisme était bien loin d'être aussi rude et aussi grossier qu'on a coutume de le supposer. C'est d'abord, il faut le reconnaître, une marque de haute philanthropie internationale que différents rois, sans souci de leurs inimitiés et de leurs rivalités mutuelles, sans chercher à tirer parti du malheur d'autrui, se soient unis pour restaurer un État dont la politique était constamment celle d'une neutralité énergique ; car la grande majorité des dons indiqués par Polybe étaient destinés à l'État rhodien et aux institutions publiques. Voici, par contre, une seconde circonstance digne de remarque. Le sort de Hambourg<sup>1</sup> excita surtout l'intérêt en faveur des infortunes privées ; on laissa à l'État le soin de réparer ses pertes par des emprunts. L'antiquité, elle aussi, connaissait les emprunts publics et la dette d'État ; mais il lui manquait le développement d'un système de crédit en vertu duquel le titre délivré par l'État pût concourir comme valeur avec le métal qui était l'instrument habituel de l'échange et produire, comme lui, des intérêts. Il y a encore un détail à noter, c'est que l'Égypte est le pays qui envoie les dons de beaucoup les plus riches, mais qu'elle n'accorde pas, comme Hiéron et Séleucos, l'exemption des droits d'entrée ; or, c'est justement ce privilège qui, vu la situation particulière de Rhodes, ville de commerce, aurait produit le plus d'effet.

Mais enfin, pourquoi les princes et les villes envoyèrent-ils des secours si considérables ? Le roi du petit État de Syracuse accorde l'exemption de la taxe douanière, et envoie, en même temps que 50 catapultes, un présent en argent qui dépasse de plus de moitié le don le plus riche qu'un roi ait fait à Hambourg ; et quand Polybe parle de la foule innombrable des villes qui ont fourni leur appoint, cela ne veut pas dire le moins du monde que le secours venu de ce côté fût médiocre, qu'il fût, par exemple, aussi inférieur à celui des princes qu'il était supérieur dans les contributions envoyées à Hambourg. D'où venait donc ce zèle à secourir les malheureux ? On ne peut guère supposer, en fin de compte, que l'antiquité païenne et même l'époque dont il est question aient eu un plus grand amour du prochain que le temps présent. Que les pertes de Rhodes aient été, comme il est vraisemblable, incomparablement plus grandes que celles de Hambourg, il faut bien cependant qu'il y ait eu, pour stimuler les efforts des rois et des villes, autre chose que le besoin d'exercer la bienfaisance, des motifs déterminants de porter secours aux Rhodiens en détresse. On ne se trompera pas si l'on cherche ces motifs surtout dans l'importance commerciale de Rhodes, qui faisait en même temps l'importance politique de l'île. J'ose dire que les présents des rois, tels que les énumère Polybe, donnent à peu près la mesure de l'importance du commerce de Rhodes ; de même qu'à la nouvelle du désastre de Hambourg, on aura craint un ébranlement possible de toutes les relations commerciales et on aura cru devoir faire tous les efforts possibles pour parer à ce malheur.

Si ce point de vue est juste, et même s'il ne l'est qu'en partie, il nous renseigne d'une manière inopinée sur l'étendue des intérêts commerciaux à cette époque. Sans doute, Rhodes doit avoir été une des stations principales du commerce du

---

<sup>1</sup> La remarque s'applique au grand incendie qui, du 5 au 8 mai 1842, réduisit en cendres la moitié de Hambourg. Quand ces pages furent écrites, tout le monde avait encore présent à la mémoire le zèle que mirent les villes et les États, auprès et au loin, à secourir à l'envi dans son malheur la ville cruellement éprouvée.

monde, puisqu'on s'imposait partout de tels sacrifices pour conserver cette seule place ; mais n'est-ce pas là une preuve suffisante que l'activité commerciale de Rhodes était non pas exclusive ou oppressive, mais bienfaisante, qu'elle :était une condition de vie pour les États qui lui fournissaient un si grand appui ? La prospérité de Rhodes témoigne de celle du commerce de la Méditerranée à la même époque. Celle-ci est d'ailleurs affirmée par d'autres documents. Sans parler de Carthage, à qui vingt années suffirent pour se relever des pertes énormes qu'elle avait faites dans la première guerre punique, Marseille, Alexandrie, Smyrne, Byzance, Héraclée, Sinope, étaient les centres d'un commerce qui étendait ses artères vitales jusqu'aux côtes d'Arabie, jusqu'à l'Inde opulente, et même, comme semblent en témoigner des monnaies récemment découvertes, jusqu'aux rivages de la mer Baltique où l'on recueillait l'ambre.

Il faut se rappeler tous ces faits et les avoir présents à l'esprit pour se faire une juste idée du premier siècle de l'hellénisme et apprécier au vrai point de vue la place qu'il tient dans l'histoire universelle. Ce sont de pareils résultats qui prouvent le rôle immense de cette unité étendue au monde entier qui avait commencé à se développer depuis la conquête d'Alexandre par le génie de la civilisation grecque, et qui, dominant de bien haut la prospérité toute locale des anciens peuples civilisés comme la stérile uniformité des nations courbées au même niveau sous le joug des Perses, puisait son énergie surtout dans le caractère cosmopolite de la culture grecque, habituée désormais à rejeter l'orgueilleuse distinction faite jadis entre le Grec et le Barbare.

Quelque prétention que s'arroe à la cour des rois le nom des Macédoniens, si rapidement que la royauté nouvelle ait dégénéré pour rentrer dans la vieille ornière du despotisme oriental, si vide que paraisse à notre esprit la vie des masses et des individus, si vouée qu'elle semble à la triste anarchie des intérêts purement égoïstes et des puissances éphémères fondées sur la force, pourtant on ne peut plus arracher à l'humanité la grande conquête de l'histoire, et la dégénérescence, l'oppression, la ruine ne serviront qu'à la développer avec plus de force, à la garantir plus sûrement encore.

Encore un mot là-dessus pour conclure : la situation de l'hellénisme dans l'Extrême-Orient nous servira de transition.

Au delà des Portes Caspiennes s'est formée déjà une série de nouveaux États où l'hellénisme semble vouloir parcourir sa carrière avec plus de rapidité, mais aussi d'une façon plus superficielle. L'hellénisme est, en fin de compte, le mélange de l'élément hellénico-macédonien avec la vie locale et ethnique des autres pays. Or il s'agit de savoir, à ce qu'il semble, lequel des deux facteurs l'emportera, qui aura la prépondérance définitive ; mais c'est dans cette lutte même que se produit l'élément nouveau, celui qui s'affirme même dans les régions où ne peuvent se réaliser les formes de civilisation élaborées par la race grecque.

Les Arsacides de la Parthie étaient peut-être, et les satrapes qui se rendirent indépendants de l'Iaxarte à la mer des Indes étaient certainement, avec toute leur puissance, des étrangers dans leur propre domaine, des étrangers en face de la masse des habitants qu'ils gouvernaient. Mais, tandis que les satrapes s'appuyaient principalement sur les éléments grecs qui existaient dans leurs territoires et devaient les favoriser, les rois parthes, au contraire, malgré leur titre de philhellènes et leur attachement à certaines formes de l'hellénisme, avaient une sympathie plus profonde pour l'élément national, et des récits ultérieurs montreront qu'ils trouvèrent bientôt leur véritable rôle en représentant cet élément national contre l'élément étranger. On peut même dire que les

Parthes ne sont que le premier flot de ces inondations touraniennes qui, dans le cours des trois siècles suivants, submergèrent tous les établissements grecs situés entre l'Iaxarte, le Gange et la mer des Indes ; inondations où, durant un certain temps, les débris et les ruines de l'époque hellénistique flotteront, pour ainsi dire, à la surface des eaux.

C'est qu'en effet, ici comme partout à la fin de l'antiquité historique, se présente ce fait remarquable : ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le vieil élément national et indigène qui remporte la victoire sur l'étranger. Les princes parsis de l'Atropatène ne peuvent rien contre la puissance des Parthes et ses progrès ; les grands rois du Gange ne peuvent soumettre les princes grecs des deux rives de l'Indus. Aussi loin que se font sentir les pulsations de l'histoire ancienne, les populations ont perdu leur énergie innée, la force particulière à leur race ; elles se sont décomposées et comme dénaturalisées en se civilisant ; elles ont été incapables de résister au choc puissant d'États, de peuples ou de hordes encore en possession de leur vigueur native ; mais peu à peu elles sont à leur tour victorieuses de leur ; vainqueur, elles le soumettent peu à peu, d'une façon pour ainsi dire occulte, par une force qui n'est plus extérieure, mais qui résulte de la décomposition de leur énergie ethnique et du ferment même qui l'a décomposée. C'est dans les religions que se concentre de la façon la plus frappante ce revirement d'un monde qui se métamorphose. Le bouddhisme sort de l'ancienne doctrine des brahmanes ; il grandit, et, chassé de sa patrie après une longue lutte et les plus terribles persécutions, il va parcourir le monde oriental et le remplir de ses paisibles victoires. Un parsisme complètement réformé, animé de pensées nouvelles, sort de l'ancienne doctrine de Zoroastre pour donner encore une fois à tout le plateau de l'Iran le feu pur et sacré ; puis, après s'être purifié et plongé dans les profondes spéculations, il fondera enfin le royaume des Sassanides, des [adorateurs d'Ormuzd](#). Les illusions mathématiques de l'art des Chaldéens, les sombres mystères de Sarapis et d'Isis se mêlent au système d'Évhémère, à ses claires et prosaïques théories, pour former cette civilisation brillante, mais semblable à un air empesté, que Rome victorieuse et toute-puissante, Rome dans tout l'épanouissement de la force et l'éclat de la santé, s'empressera de respirer avidement, jusqu'à ce qu'enfin, engagées dans une lutte soudaine avec les puissances de l'hellénisme, les idées messianiques sorties de l'ancienne doctrine de Jéhovah surgissent sous une forme de plus en plus épurée, avec une énergie de plus en plus pénétrante, proclamant la venue du Sauveur et l'incarnation du [Verbe](#) qui est Dieu même. C'est là une espérance qui n'est déjà plus fidèle à la doctrine du Dieu unique et tout-puissant, et que vont confirmer les livres de la Loi soumis à une exégèse envahie par l'esprit hellénistique.

Voilà la première fois que nous avons l'occasion de mentionner la doctrine de Jéhovah dans ses rapports avec le développement de l'hellénisme : c'est là le moment où elle intervient dans l'histoire du monde avec toute l'énergie de sa valeur intrinsèque. Depuis un temps immémorial, elle est bornée à un étroit espace ; elle est isolée au milieu des religions des peuples païens, seule formant centre, grâce à la conception puissante qu'elle s'est faite de la Divinité, par opposition à la multitude inquiète de celles qui occupent la périphérie et qui embrassaient naguère du regard le monde entier. Ce qui est pour les autres religions le résultat de leur développement, ce qui, précisément pour cette raison, commence à tourner d'une façon toute différente, la religion de Jéhovah le possède directement ; c'est là son point de départ. Ce qui, au contraire, fait la force et constitue le droit des autres religions, elle ne l'a pas ou le condamne,

sans pouvoir se faire écouter, comme une décadence, comme une sorte d'abâtardissement. Alors enfin s'engage, front contre front, la lutte provoquée par cet antagonisme, le plus profond qu'il y ait dans l'histoire ancienne. C'est maintenant que commence le dernier travail, le travail décisif de l'antiquité en train d'accomplir sa destinée. Sa carrière s'achève, **quand le temps fut accompli**, dans l'apparition du Dieu fait homme, dans la doctrine de l'Alliance nouvelle, au sein de laquelle allait s'aplanir ce dernier contraste, le plus profond de tous ; au sein de laquelle Juifs et païens, les peuples du monde entier, à bout d'énergie ethnique et épuisés à en mourir, allaient enfin, conformément aux promesses des prophètes, aux pressentiments des sages, aux appels de plus en plus pressants des sibylles, organes des Gentils, trouver la consolation, le repos et, en échange de la patrie perdue ici-bas, une patrie plus haute, toute spirituelle, celle du royaume de Dieu.

**FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.**